



THÈSE

**En vue de l'obtention du
DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE**

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Cotutelle internationale: Université du Québec à Montréal

Présentée et soutenue par

Marion CAUDEBEC

Le 5 décembre 2022

**La virilité de l'ambition et l'ambition de la virilité à la fin du XIXe
siècle français (Zola, Daudet, Maupassant, Barrès)**

Ecole doctorale : **ALLPHA - Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication**

Spécialité : **Langue et Littérature Françaises**

Unité de recherche :

**LLACREATIS - Laboratoire Lettres, Langages et Arts : Création, Recherche,
Emergence en Arts, Textes, Images et Spectacles**

Thèse dirigée par

Guy LARROUX et Véronique CNOCKAERT

Jury

M. Philippe DUFOUR, Rapporteur

M. Guy DUCREY, Rapporteur

Mme Fabienne BERCEGOL, Examinatrice

Mme Lucie DESJARDINS, Examinatrice

M. Guy LARROUX, Directeur de thèse

Mme Véronique CNOCKAERT, Co-directrice de thèse



Université Toulouse 2-Jean Jaurès
Laboratoire LLA CRATIS
Université du Québec à Montréal
Centre de recherche Figura

THÈSE

Pour obtenir le grade de
DOCTEURE DE L'UNIVERSITÉ
Spécialité Langue et Littérature françaises

La virilité de l'ambition et l'ambition de la virilité à la fin du XIX^e siècle français (Zola, Daudet, Maupassant, Barrès)

Marion Caudebec

Présentée et soutenue publiquement
Le 5 décembre 2022

Sous la direction de

Véronique Cnockaert, professeure titulaire (Université du Québec à Montréal)
Guy Larroux, professeur des universités (Université Toulouse Jean Jaurès)

JURY

Fabienne Bercegol, professeure des universités (Université Toulouse Jean Jaurès)
Lucie Desjardins, professeure titulaire (Université du Québec à Montréal)
Guy Ducrey, professeur des universités (Université de Strasbourg)
Philippe Dufour, professeur des universités (Université de Tours)

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier très chaleureusement mes deux directeurs de thèse, Véronique Cnockaert et Guy Larroux. Tous deux ont été de véritables soutiens, autant intellectuels qu’humains, dans ce long cheminement qu’est le doctorat et, plus spécifiquement, l’écriture d’une thèse. Je leur suis infiniment reconnaissante d’avoir activement contribué à faire de ces six années une expérience aussi enrichissante et épanouissante pour moi.

Je tiens également à remercier mes deux équipes d’accueil, LLA CRÉATIS et le Centre de recherche Figura. Que ce soit à Toulouse ou à Montréal, j’ai toujours été merveilleusement accompagnée dans mes projets et ma vie de jeune chercheuse. Un merci tout particulier à Sandra Bort, Muriel Plana, Éline Després, Sébastien Roldan, Sophie Guignard et, bien entendu, Sophie Ménard (à l’origine de ma tendresse pour Zola).

J’ai aussi eu une chance immense de partager ces années de doctorat aux côtés de fantastiques collègues, en France comme au Québec. Ils furent de solides soutiens pour le moral, mais aussi dans de nombreux projets. Impossible de citer exhaustivement toutes les rencontres déterminantes faites parmi les doctorants pendant ces six longues années. Mais je tiens quand même à remercier tout spécifiquement l’équipe de choc avec qui j’ai pu soulever des montagnes à l’UQAM : Émilie Bauduin, Jordan Diaz-Brosseau, Savannah Kocevar, Simon Lanot et Tiffany Premand. Bien des choses ont été accomplies ensemble et, espérons-le, bien d’autres encore !

Les derniers jours avant le dépôt de la thèse sont toujours un peu rocambolesques. Un grand merci donc à Marie-Laure Maraval (UT2J) pour son aide précieuse dans la mise en forme de ma thèse et à Alain Bérard de l’INSA pour sa souplesse et sa compréhension au cours de cette dernière ligne droite.

Enfin, j’ai le bonheur, en dehors de ma vie universitaire, d’être entourée de personnes particulièrement aimantes et bienveillantes. Ma gratitude va tout spécialement à Raphaël, mon (merveilleux) compagnon, et à Anaïs, ma *partner in crime*.

Sommaire

INTRODUCTION	11
Différencier l'idéologie du champ de recherche : masculinisme et études des masculinités.....	16
Le choix des mots	20
Pouvoir, puissance et domination	22
De grands auteurs pour un grand mythe.....	25
Des approches critiques complémentaires.....	29
 PARTIE 1. LES CAPACITÉS VIRILES DANS LE GRAND SIÈCLE DU DÉCLASSEMENT	 33
CHAPITRE 1. LA VIRILITÉ : ÊTRE UN HOMME, UN VRAI	35
A. La virilité et le XIX^e siècle.....	35
a. Un idéal sans égal.....	35
b. L'homme à faire : l'enfance d'un chef.....	38
<i>L'enfance et la pédagogie virile.....</i>	<i>40</i>
<i>La puberté sociale : un temps d'épreuves.....</i>	<i>44</i>
c. L'homme fait : âge d'homme et surhumanité.....	55
<i>Le jeune homme : le temps des preuves.....</i>	<i>56</i>
<i>L'âge d'homme et la raison virile.....</i>	<i>57</i>
d. L'homme fini : le corps séché.....	64
<i>L'âge de retour ou le crépuscule de l'homme</i>	<i>64</i>
<i>La vieillesse : au seuil de la mort.....</i>	<i>65</i>
B. Les contradictions et les failles du modèle viril.....	67
a. Penser les hommes sans les femmes ?.....	67
<i>La valence différentielle des sexes.....</i>	<i>68</i>
<i>Les Grands hommes et les autres</i>	<i>72</i>
b. De l'idéal viril aux réalités des hommes	79
<i>L'idéal inatteignable : fiasco et impuissance</i>	<i>79</i>
<i>Une stabilité illusoire : cohabitation des modèles virils.....</i>	<i>81</i>
c. Le discours de la crise de la virilité.....	84
<i>La plainte des seigneurs du temps jadis.....</i>	<i>85</i>
<i>S'adapter à un monde mouvant.....</i>	<i>89</i>
d. L'Ève nouvelle et le vieil Adam	92
<i>Quand les femmes font mauvais genre.....</i>	<i>92</i>
<i>Vers l'indifférenciation ?.....</i>	<i>94</i>

CHAPITRE 2. AUX ORIGINES DE L'AMBITIEUX..... 96**A. La société des égaux..... 97**

- a. La bourgeoisie : définitions 98
 - Le bourgeois du XIX^e siècle..... 99*
 - Une hiérarchie interne..... 101*
- b. L'idéologie du mérite 102
 - Les vertus et les talents 102*
 - Et que le meilleur gagne... 107*

B. L'Ambition en question.....110

- a. La soif des places 111
 - Ambitieux, parvenus et arrivistes..... 111*
 - Des insatisfaits sociaux..... 112*
- b. La maladie du siècle 114
 - Un mal ancien : péché capital et combats fratricides 114*
 - Le délire ambitieux 115*
 - Le déclassement : n'être « tout au plus qu'un brillant peut-être »..... 118*
- c. Filiation littéraire des ambitieux 122

PARTIE 2. LA VIRILITÉ MISE AU DÉFI DE L'AMBITION DANS LE DERNIER TIERS DU XIX^E SIÈCLE 127**CHAPITRE 1. DES FORMES MODERNES DU POUVOIR : ÉCRIRE, COMPTER, CHRONOMÉTRER..... 129****A. Des chiffres et des lettres : puissance et impuissance de la littérature ... 130**

- a. Les hommes de papiers..... 130
 - Le pouvoir littéraire 131*
 - Mal écrire et mal d'écrire..... 134*
 - Mauvais lecteurs : lire, mal lire, ne pas lire..... 141*
- b. Les hommes de chiffres 146
 - Compter pour compter : l'argent, nerf de la guerre 147*
 - Contre l'épargne : crédit et prodigalité..... 153*
- c. Quand l'oralité n'a pas dit son dernier mot : des hommes de paroles 157
 - L'orateur et le grand homme 158*
 - L'embobineur : verbiages et parasitages 163*
 - Être maître de la rumeur 166*

B. Temporalités de l'ambition virile171

- a. Être de son temps..... 171
 - Des hommes d'avenir : « vous verrez ! » 171*
 - L'homme du moment : opportunité, probabilité et chance 176*
 - L'homme de tous les coups 182*
 - Temps contrarié : cycles et réminiscences 185*
- b. Une affaire de vitesse 188
 - Le temps, c'est de l'argent 189*
 - Les fortunes rapides 192*

CHAPITRE 2. LE CORPS ET LE SEXE DE L'AMBITION.....	196
A. Mis(e) en corps	197
a. L'apparence du succès et le succès des apparences	197
<i>Quand l'habit fait le moine.....</i>	<i>197</i>
<i>Être une force, être une forme.....</i>	<i>201</i>
<i>Des hommes de main.....</i>	<i>205</i>
b. L'homme aux dents longues ou le ventre du prédateur	211
<i>La bête humaine : homo homini lupus.....</i>	<i>211</i>
<i>Des hommes de poids.....</i>	<i>216</i>
c. Le corps comptable	223
<i>Des hommes pendules.....</i>	<i>223</i>
<i>Prolongements hypertrophiques.....</i>	<i>229</i>
B. Les femmes et l'ambition.....	234
a. La revanche des exclues du pouvoir	234
<i>L'ambitieuse virile : l'homme derrière la femme ?.....</i>	<i>235</i>
<i>Le marchepied idéal : la femme derrière l'homme.....</i>	<i>242</i>
b. La sexualisation de l'ambition.....	245
<i>Les hommes de tous les désirs : corps désirable, corps désiré.....</i>	<i>246</i>
<i>Homosocialité : l'amour, une affaire d'hommes.....</i>	<i>248</i>
<i>Rivalités et virilité.....</i>	<i>251</i>
<i>Érotisation politique.....</i>	<i>254</i>
 PARTIE 3. UNE REPRÉSENTATION DYNAMIQUE DE	
L'HOMME AMBITIEUX : LIGNES, AXES ET FRONTIÈRES	
.....	259
 CHAPITRE 1. LES GRANDES LIGNES DE LA VIRILITÉ ET DE	
L'AMBITION	262
A. L'axe du mâle ou la verticalité des ambitieux	262
a. L'imaginaire des bas-fonds	263
<i>Les hommes d'en bas.....</i>	<i>264</i>
<i>La peur du trou ultime.....</i>	<i>269</i>
b. L'homme qui se dresse : poussées, montées et avancées.....	272
<i>Des envolées : la force au pied ou l'aile au talon.....</i>	<i>273</i>
<i>Des corps érectiles ou le complexe d'Atlas.....</i>	<i>279</i>
<i>Contemplation monarchique et gullivérisation.....</i>	<i>283</i>
B. L'ambitieux isolé et morcelé.....	287
a. Les lignées brisées	287
<i>Se faire un nom.....</i>	<i>287</i>
<i>Ni père... ..</i>	<i>291</i>
<i>... ni maître.....</i>	<i>293</i>
<i>Le père souverain et la mère patrie.....</i>	<i>295</i>
<i>Les fratricides fondateurs.....</i>	<i>298</i>

b. Courbes et sinuosités de l'ambition.....	302
<i>L'ambitieux ondoyant ou l'art du renversement</i>	302
<i>La bande et les structures parasitaires : du moi au nous</i>	307
<i>La fin des serments</i>	309
c. La fragmentation.....	313
<i>La liasse contre le livre</i>	313
<i>Illusions républicaines perdues</i>	315
CHAPITRE 2. FRANCHIR LES LIGNES, TRANSCENDER LES FRONTIÈRES	316
A. Mobilité et immobilité de l'ambition virile	317
a. Images typiques de la mobilité sociale.....	317
<i>Faire son chemin : le topos de la route</i>	317
<i>L'escalier social</i>	319
<i>S'ouvrir toutes les portes</i>	322
b. Géographie du mâle.....	326
<i>Le grand océan social</i>	327
<i>Les maîtres de l'eau</i>	330
<i>Paris et ses boues</i>	333
<i>Paris, impasse des ambitions ?</i>	336
c. La morale horizontale de Dédale	338
<i>Chacun sa place : « Il faut bien qu'il y ait un dernier »</i>	340
<i>Le juste milieu ou la médiocratie</i>	342
B. La virilité de l'ambition : la toute-puissance sans limites	348
a. Fantasma de totalité.....	348
<i>Être partout, être tout</i>	348
<i>L'Un et l'Autre</i>	351
b. Les créateurs et maîtres de la fiction	353
<i>Le pouvoir de la fiction</i>	354
<i>La fiction contre le réel</i>	356
c. La fin de la fin ou l'éternel redressement.....	357
<i>Cycles, sinusoides et pulsion de vie</i>	357
<i>L'éternelle jeunesse ou l'impossible agrégation</i>	362
CONCLUSION.....	367
BIBLIOGRAPHIE	377
INDEX	415
Index des noms propres	417
Index des personnages.....	423

INTRODUCTION

Ces dernières décennies, les études du genre (*gender studies*) ont le vent en poupe. Le genre (*gender*) est partout : dans les médias, dans la bouche des politiques, dans celle des militants¹, mais aussi dans les travaux universitaires. De quoi s'agit-il exactement ? Plusieurs définitions du mot *genre* coexistent aujourd'hui. L'acception la plus populaire, notamment dans le grand public et parfois même jusque dans les milieux universitaires, s'inscrit dans une ligne post-structuraliste et définit le genre comme un « sexe social », une identité. Nous lui préférons pour notre part la définition matérialiste qui désigne le genre comme un *système* qui résulte d'une *construction sociale*, attachant un certain nombre de valeurs, de comportements et de rôles spécifiques aux hommes et aux femmes. Le genre ordonne les rapports de pouvoir et les relations asymétriques entre les sexes² en système hiérarchique bipartite, et ce, au profit des hommes³. En ce sens, le genre ne s'inscrit pas dans le cadre de l'identité, mais dans celui de l'*idéologie* (bien que l'identité subjective soit inévitablement sous l'influence de cette idéologie). En tant que concept, le genre, selon Geneviève Fraisse, est « à la fois une proposition philosophique (penser le sexe et les sexes), et l'outil, le moyen de mettre en œuvre cette proposition (rendre visible, donner à

¹ L'utilisation du genre masculin et l'absence de point médian ne visent qu'à alléger le texte. Il en est de même pour l'ensemble de la thèse.

² Nous rejoignons ici Geneviève Fraisse lorsqu'elle déplore « que dans le langage et la vie académique, le mot *sexe* [est] souvent disqualifié ». Selon elle, le « sexe biologique n'empêche pas les associations d'idées [...]. Le sexe de la sexualité indique l'organe et le désir, l'altérité et la chair, bref beaucoup de ce qui fait l'humain, comme corps et comme projet. Le sexe est alors concret et abstrait, et en ce sens ne saurait, après avoir été cantonné à la biologie, se laisser réduire à la pratique de la sexualité. » Geneviève Fraisse, *Les Excès du genre*, Paris, Lignes, 2014, p. 24-27. Nous nous rallions à sa proposition de refuser l'opposition *genre* et *sexe* en plaçant le premier du côté de la culture et du social, le second du côté de la nature et de la biologie. Le *genre* ne doit pas être, littéralement, un *cache-sexe*. Nous utiliserons ainsi, quand cela sera pertinent, le mot *sexe* en nous défendant dès à présent d'adopter une posture essentialiste : le terme est employé avec tout le bagage conceptuel qu'il charrie (sans pour autant dénier sa dimension matérielle). Nous userons du terme *genre*, non pas pour remplacer celui de *sexe*, mais seulement lorsque son sens conceptuel devra être mobilisé (c'est-à-dire, en tant qu'outil de pensée désignant un système hiérarchique bipartite).

³ Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, t. 2, *Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001, p. 245. Joan Scott et Éléni Varikas, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique » (1986), trad. de l'anglais, *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, « Le genre de l'histoire », 1988, p. 141-143.

voir)⁴ » (outil ou « catégorie d'analyse⁵ » dit Joan Scott). Le terme s'emploie ainsi toujours au singulier, le pluriel allant à l'encontre de ses fondements épistémologiques⁶.

Le genre tend parfois à se confondre dans les esprits à la catégorie *femme*. Ce glissement découle en partie de l'héritage conceptuel traditionnel qui définit la femme comme le seul être sexué : « elle est sexe, donc elle l'est absolument⁷ », résume Simone de Beauvoir. La grammaire française entérine la différence sexuelle des femmes, donnant la même forme au neutre (l'universel) et au genre masculin, tandis que seul le genre féminin est marqué morphologiquement⁸. La confusion entre *genre* et *femme* tient aussi à la profusion de travaux universitaires produits sur les femmes dans le cadre des études du genre. Cette abondance est le résultat d'une volonté des études féministes de redonner aux femmes une place qui leur a longtemps été refusée, de renouveler la conceptualisation du monde, des rapports sociaux ou encore de l'histoire, formés jusqu'ici au détriment des femmes⁹. Le concept de genre a ainsi permis de *recadrer* les champs d'études sur celles qui ont été laissées dans le *hors-champ*¹⁰. Après des siècles à évincer les femmes des lois, de l'histoire, des textes littéraires ou des représentations picturales, nos sociétés occidentales s'emploient à rendre visibles celles qui ne l'étaient pas.

⁴ Geneviève Fraisse, *Les Excès du genre*, *op. cit.*, p. 9-10.

⁵ Joan Scott et Éléni Varikas, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *op. cit.*, p. 139.

⁶ Lorena Parini, *Le Système de genre : introduction aux concepts et théories*, Zürich, Seismo, 2006, p. 31. En ce sens, nous ne parlons pas des genres, mais *du* genre (c'est *un système* et non une identité), et encore moins de genre masculin ou féminin, les deux étant liées au sein même du concept de *genre*. Nous profitons de cet aparté pour faire notre *mea culpa* du contresens que nous avons nous-même fait dans notre mémoire et qui apparaît dès son titre : Marion Caudebec, *Trouble dans le genre masculin chez Émile Zola*, mémoire de master, sous la direction de Guy Larroux, Université Toulouse Jean Jaurès, 2015. Il est évident que, forte d'un travail plus poussé de définition du concept de genre, nous veillons aujourd'hui à utiliser plus adéquatement le mot, résistant du mieux possible aux automatismes de langage actuels.

⁷ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999 [1976], p. 15.

⁸ Éliane Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! : petite histoire des résistances de la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2014.

⁹ Joan Scott et Éléni Varikas, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *op. cit.*, p. 126-129.

¹⁰ Le champ lexical du cinéma est emprunté à Geneviève Fraisse : « Le hors-champ, nous dit le cinéma, c'est quand la caméra détermine un cadre à l'image filmée sans ignorer ce qui vient d'ailleurs, le son notamment, mais pas seulement. [...] Cela revient à considérer le hors-champ comme ce qui est tenu en dehors du regard choisi. » Geneviève Fraisse, *Les Excès du genre*, *op. cit.*, p. 33.

Néanmoins, l'attention des études du genre s'est tant concentrée sur les femmes¹¹ qu'on en viendrait presque à penser que les hommes ne font pas partie du *genre*, du moins pas suffisamment pour être un véritable objet d'étude, si ce n'est peut-être en tant qu'agents oppresseurs. Il pourrait nous être objecté que, s'il y a un sujet qui a été abondamment étudié, c'est bien celui des hommes, et ce, grâce à un travail séculaire visant à ostraciser et « invisibiliser » les femmes dans tous les domaines de la vie. Si cette critique est parfaitement fondée et légitime, il convient cependant de lui opposer un autre argument, non pas pour la réfuter, mais pour la nuancer : l'homme ne peut rester cantonné à l'universel. En effet, l'homme a longtemps été étudié comme mètre étalon neutre et universel, mais pas en tant que catégorie *sexuée*, pleinement impliquée dans le genre. Françoise Héritier remarque très justement que le masculin « va tellement de soi [...] qu'il [serait] inutile d'en parler¹² » : « il est *l'Un*, lisible, transparent, familier [...] ; la femme est *l'Autre*, étrangère et incompréhensible¹³ » qu'il convient d'étudier en tant que telle. L'homme¹⁴, renchérit Annelise Maugue, est évoqué « seulement [pour] aider à cerner et définir l'Autre¹⁵ ». Il est donc en même temps « le trou noir et le référent ultime¹⁶ » de la pensée. L'universalité du masculin serait dès lors une forme d'« invisibilisation ». Autrement dit, selon la formule de Geneviève Fraisse, le neutre *ment*¹⁷ : les hommes comme les femmes se dissolvent dans l'universel. Le genre est à la fois « une loupe grossissante » permettant de créer un cadre d'analyse et « un écran trompeur¹⁸ » qui cache et dissimule les femmes, mais aussi les hommes. Étudier les hommes en tant qu'hommes, c'est refuser de les laisser du côté du neutre, de l'indiscutable et de l'impensé.

¹¹ Pour nous en convaincre, il suffit de consulter la bibliographie sélective proposée dans le n° 179 de la revue *Romantisme* portant sur les « Questions de genre au XIX^e siècle ». La très large majorité des publications citées s'intéressent aux femmes. « Bibliographie sélective d'ouvrages et d'articles publiés depuis les années 1980 », *Romantisme*, n° 179, « Questions de genre au XIX^e siècle », 2018, p. 103-114.

¹² Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, « Essais », 2012 [1996], p. 303.

¹³ Élisabeth Badinter, *XY De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, p. 22.

¹⁴ Utiliser au singulier, le terme d'*homme* se réfère à la figure essentialisée qui domine dans l'imaginaire social. Il en va de même pour le mot *femme*.

¹⁵ Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle 1871-1914*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2001 [1968], p. 10.

¹⁶ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 303.

¹⁷ Geneviève Fraisse, *Les Excès du genre*, *op. cit.*, p. 12.

¹⁸ Geneviève Fraisse, *À côté du genre*, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « Diagnostics », 2010, p. 10.

Différencier l'idéologie du champ de recherche : masculinisme et études des masculinités

La question des hommes a donné naissance à un certain nombre de publications depuis maintenant un demi-siècle. Or, toutes ne sont pas du même ordre. Il convient ainsi de différencier les travaux savants des discours portant l'empreinte d'idéologies et les angoisses d'une époque. Les textes qui ont jusqu'ici le plus occupé le débat public sont ceux des mouvements masculinistes. Selon Arthur Brittan, le masculinisme « justifie et naturalise la domination masculine [...] et réaffirme le rôle dominant et politique de l'homme dans les sphères publique et privée¹⁹ ». Les défenseurs de cette thèse avancent que les féministes seraient allées trop loin dans leur quête d'égalité, tant et si bien que les hommes seraient aujourd'hui le véritable sexe opprimé. Les hommes vivraient un moment de crise car leur nature serait réprimée par les mouvements féministes²⁰ et la féminisation du monde. Ce serait, selon eux, le signe de la décadence de la société contemporaine. Cette position se révèle fondamentalement essentialiste. Plusieurs travaux universitaires ainsi que les mouvements féministes ont bien démontré que cet argumentaire ne résiste pas aux chiffres et aux faits²¹, levant ainsi le voile sur la dimension idéologique des discours masculinistes.

À l'opposé du mouvement masculiniste se dressent les études des masculinités (ou *men's studies*). Issu des études féministes, ce champ de recherche voit le jour dans les années 1970 alors que les mouvements féministes sont en pleine effervescence aux États-Unis et en Europe de l'Ouest. En réaction aux revendications des femmes, de vifs mouvements de résistance émergent et donnent naissance aux premières formes de masculinisme (qui ne sont pas néanmoins les premières manifestations historiques de l'antiféminisme²²). Pour répondre aux accusations portées contre le féminisme, un petit nombre d'universitaires américains s'emploient à déconstruire l'argumentaire défendant l'existence d'une nature masculine et d'un certain ordre social. À la différence des textes masculinistes, les études des masculinités se proposent d'étudier les hommes en

¹⁹ Arthur Brittan, *Masculinity and Power*, Oxford, Blackwell, 1989, p. 4, cité et traduit par Francis Dupuis-Déri, « Le "masculinisme" : une histoire politique du mot (en anglais et en français) », *Recherches féministes*, vol. 22, n° 2, 2009.

²⁰ Contre l'usage courant, nous optons pour l'utilisation du pluriel, le féminisme n'étant pas un bloc monolithique, mais étant divisé en différents courants qui s'opposent et entrent régulièrement en conflit. Il est donc plus juste de parler *des* féminismes.

²¹ Voir notamment un des derniers ouvrages en date : Francis Dupuis-Déri et Diane Lamoureux (dir.), *Les Antiféminismes : analyse d'un discours réactionnaire*, Montréal, Remue-ménage, 2015.

²² Nous faisons le choix de ne pas parler de masculinisme pour désigner les formes antérieures de résistance aux revendications des femmes. Bien que les argumentaires convergent souvent, le terme nous semble anachronique pour tout ce qui précède les années 1970. Nous préférons reprendre celui d'*antiféminisme* utilisé par Christine Bard, même si le mot *féminisme* ne se popularise qu'à la fin du XIX^e siècle. Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

respectant du mieux possible les critères de scientificité²³. Les revues *Men and Masculinities* et *The Journal of Men's studies* sont créées pour diffuser ces travaux et perdurent encore aujourd'hui. Entre la fin des années 1970 et la fin des années 1990, les publications universitaires traitant de la question masculine sont très majoritairement anglophones et émergent principalement de disciplines telles que la sociologie, l'anthropologie ou même la psychologie²⁴. Deux grandes perspectives se distinguent. La première d'entre elles, la critique matérialiste, naît dans les années 1970. Influencée par le féminisme marxiste, elle s'attache à dégager « des fondements sociaux et institutionnels plus ou moins stables sur lesquels repose la production des normes masculines²⁵ ». La seconde perspective est celle de la critique post-structuraliste qui préfère « déceler les ambiguïtés, les instabilités et les contradictions dans la formulation de telles normes²⁶ ». Elle émerge à partir des années 1980 alors que les études des masculinités, et a fortiori les études du genre, connaissent un tournant épistémologique majeur. Marqués par les travaux des Français Jacques Derrida, Michel Foucault et Jacques Lacan (la *French Theory*), les chercheurs anglophones adoptent la position déconstructiviste derridienne, la conception foucauldienne d'un pouvoir décentré et affirment la fluidité *des* identités : sexe et genre deviennent des actes « performatifs²⁷ », objets de construction sociale et donc de déconstruction. Les essais de la philosophe Judith Butler ont eu une influence majeure et

²³ Pour être scientifique, la recherche doit s'inscrire dans un cadre éthique et déontologique précis. Elle a pour mission « d'établir des connaissances honnêtes, démontrées et reproductibles. La connaissance scientifique est réfutable par nature. C'est la raison même de la recherche, et de la discussion par les pairs. Les sciences luttent contre les préjugés religieux, culturels, idéologiques, etc. Le propre de l'esprit scientifique est de se construire différemment des dispositions psychiques du monde commun, des mœurs courantes, voire en opposition. Le travail universitaire s'inscrit dans un cadre légal, déontologique et moral. » Jean-Pierre Alix, « Renforcer l'intégrité de la recherche en France. Propositions de prévention et de traitement de la fraude scientifique », rapport, Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, 2010, p. 15-16, en ligne <https://www.h2mw.eu/INTEGRITE_JPA_RAPPORT_V%20Stephan.pdf>, cité par Yann Ferguson et Catherine Tessier, « Éthique du chercheur et intégrité scientifique », formation doctorale, École des Docteurs de Toulouse, 29 novembre 2019.

²⁴ Eugene August, *The New Men's Studies a Selected and Annotated Interdisciplinary Bibliography*, Englewood, Libraries Unlimited, 1994. Citons pour l'exemple les premiers travaux anglophones : Warren Farrell, *The Liberated Man. Freeing Men and their Relationships with Women*, 1975 ; J. Pleck, J. Sawyer, *Men and Masculinity*, 1974 ; Marc Feigen-Fasteau, *Le Robot mâle*, trad. de l'anglais, 1980 [1974] ; D. David, R. Brannon, *The Forty-nine Percent Majority*, 1976.

²⁵ Christopher E. Forth, « Masculinités et virilités dans le monde anglophone », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 132.

²⁶ *Idem*.

²⁷ Judith Butler, *Trouble dans le genre* (1990), trad. de l'anglais, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte-poche », 2006.

ont ouvert la voie à la théorie dite *queer*²⁸. Cette perspective post-structuraliste a orienté, de manière croissante, les recherches menées ces trente dernières années.

Force est de constater qu'à l'exception d'un petit nombre de travaux précurseurs²⁹, la recherche universitaire francophone est longtemps restée en retrait de ce mouvement. Au début des années 2000, Inge Stephan déplore le manque manifeste de travaux français (et allemands) portant sur les hommes, allant jusqu'à parler d'« angle mort » de la recherche universitaire³⁰. Ainsi, les premières recherches menées sur le contexte français – dans le cadre des études des masculinités – ont été surtout portées par des anglophones³¹. Mais bien qu'un peu plus tardif, l'intérêt pour les études des masculinités a pris une véritable ampleur ces dernières années en France, d'abord sous l'impulsion des

²⁸ L'expression « théorie queer » a été forgée par Teresa de Lauretis « pour orienter le regard des chercheurs et des chercheuses en *gay and lesbian studies* vers les rapports de genre, qui différencient l'expérience sexuelle, les communautés sexuelles et les pratiques de soi qui leur sont liées ». Maxime Cervulle et Nelly Quemener, « Queer », dans Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021 [2016], p. 531. Teresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg* (1990), trad. de l'anglais, Paris, La Dispute, 2007.

²⁹ Emmanuel Reynaud, *La Sainte virilité*, Paris, Syros, 1981 ; Maurice Godelier, *La Production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982 ; Daniel Welzer-Lang, *Le Viol au masculin*, Paris, L'Harmattan, 1988 ; Élisabeth Badinter, *XY De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 ; Yves Citton, *Impuissances : défaillances masculines et pouvoir politique de Montaigne à Stendhal*, Paris, Aubier, 1994 ; Françoise Héritier, *Masculin-Féminin. La Pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2002 [1998].

³⁰ Inge Stephan, « Im toten Winkel. Die Neuentdeckung des “ersten Geschlechts” durch *men's studies* und Männlichkeitsforschung », Claudia Benthien et Inge Stephan (dir.), *Männlichkeit als Maskerade. Kulturelle Inszenierungen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Cologne-Vienne, Böhlau, 2003, p. 11-35, cité et traduit par Bernard Banoun, Anne Tomiche et Mónica Zapata (dir.), « Introduction », *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2014, p. 12.

³¹ Voir par exemple : Robert Nye, *The Male Code of Honor in Modern France*, Princeton, Princeton University Press, 1993 ; Michael Kelly, « The reconstruction of masculinity at the Liberation » dans Harry Roderick Kedward, Nancy Wood (éd.), *The Liberation of France : Image and Event*, Oxford/Washington, Berg, coll. « Berg French studies », 1995, p. 117-128.

historiens³², puis sous celle du grand public et du phénomène #Metoo³³. Nous observons actuellement un phénomène éditorial sans précédent autour de la question des masculinités. Les publications de chercheurs, de journalistes, d'écrivains ou d'essayistes envahissent dorénavant les librairies, bénéficiant de tables et de rayons dédiés qui profitent au grand public³⁴. La recherche littéraire tend elle aussi à développer ses réflexions autour des masculinités et, à son tour, participe de plus en plus à l'avancée des connaissances

³² Voir notamment : André Rauch, *Le Premier sexe : mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, coll. « Histoires », 2000 ; André Rauch, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes : de la Grande guerre à la gay pride*, Paris, Hachette Littérature, 2004 ; Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! » : *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009 ; Anne-Marie Sohn (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, Lyon, ENS, 2013 ; Anne-Marie Sohn (dir.), *La Fabrique des garçons. L'Éducation des garçons de 1820 à aujourd'hui*, Paris, Textuel, 2015. Mais les travaux qui ont très certainement donné le plus d'écho aux études des masculinités en France sont ceux réunis dans les trois tomes de *L'Histoire de la virilité* dirigés par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, publiés en 2011. Ces ouvrages sont devenus de véritables références pour réfléchir à la question de la virilité. Nous ne faisons pas exception.

³³ Pour rappel, en 2017, le hashtag #Metoo et son homologue français #Balancetonporc ont fait suite à l'affaire Harvey Weinstein, réalisateur accusé d'avoir profité de sa position de pouvoir pour agresser sexuellement de nombreuses actrices. Grâce à la puissance de diffusion des réseaux sociaux, des milliers de femmes ont contribué à mettre au jour l'ampleur et la persistance du harcèlement et des agressions sexuelles subis par les femmes. Ces événements ont conduit à la publication de nombreux articles, livres, tribunes et podcasts (voir notamment *Les Couilles sur la table* de Victoire Tuaillon), certains s'inquiétant de la fin des hommes tels que nous les avons connus (et, en France, de la « séduction à la française »), d'autres au contraire s'employant à comprendre les mécanismes de la virilité pour mieux pouvoir le repenser. Voir entre autres, AFP, « Harcèlement sexuel : l'actrice Alyssa Milano lance le hashtag “#MoiAussi” », *Le Nouvel Observateur*, 16 octobre 2017.

³⁴ Citons quelques références, parmi d'autres, pour illustrer la profusion éditoriale de ces cinq dernières années : Jérôme Meizoz, *Faire le garçon*, Carouge-Genève, Zoe, 2017 ; Nadia Tazi, *Le Genre intraitable ; politiques de la virilité dans le monde musulman*, Paris, Actes Sud, coll. « Questions de société », 2018 ; Olivia Gazalé, *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2019 ; Ivan Jablonka, *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris, Seuil, coll. « Les Livres du Nouveau Monde », 2019 ; Christine Castelain-Meunier, *Les hommes aussi viennent de Vénus. Forts et sensibles, les nouveaux visages de la virilité*, Paris, Larousse, 2020 ; Florian Voros, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences Humaines », 2020 ; Ivan Jablonka, *Un garçon comme vous et moi*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2021 ; Haude Rivoal, *La Fabrique des masculinités au travail*, Paris, Dispute, coll. « Le Genre du Monde », 2021 ; Olivier Manceron, *Féminisme et virilité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Questions contemporaines », 2021 ; Martin Steffens, *Tu seras un homme : la virilité comme promesse*, Paris, Cerf, 2021 ; Lucie Peytavin, *Le Coût de la virilité. Ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, Paris, Anne Carrière, 2021 ; Élodie Serna, *Faire et défaire la virilité : les stérilisations masculines volontaires en Europe (1919-1939)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2021.

dans le domaine³⁵. Nous prenons donc acte des travaux qui nous précèdent et entendons nous inscrire dans ce champ de recherche particulièrement prolifique et d'actualité.

Le choix des mots

Quels mots pour parler des hommes ? Nous remarquons que les travaux universitaires francophones sont partagés entre l'utilisation de deux termes : celui de *virilité* et celui de *masculinité*. Tous deux renvoient à ce que *serait* un homme. Mais ces mots sont-ils pour autant synonymes ? Étymologiquement, *virilité* vient du latin *virilitas*, dont le radical *vir* signifie l'homme au sens biologique³⁶, mais aussi l'époux, l'homme de courage et le combattant. Le radical donne également l'adjectif *virilis* (héros, fort, vigoureux). La virilité se définit, au sens général, comme l'« ensemble des attributs, des caractères physiques de l'homme adulte » et, en particulier, comme la « vigueur sexuelle, puissance sexuelle, comportement sexuel de l'homme [...] capacité normale d'engendrer chez l'homme³⁷ ». Le terme de *masculinité*, lui, provient du latin *masculus* (masculin, mâle, de

³⁵ Citons notamment Horacio Amigorena et Frédéric Moneyron (dir.), *Le Masculin. Identité, fictions, dissémination*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Pierre Laforgue, *L'Œdipe romantique. Le jeune homme, le désir et l'histoire en 1830*, Grenoble, Ellug, 2002 ; Katherine Astbury et Marie-Emmanuelle Pagnol-Diéval (dir.), *Le Mâle en France, 1715-1830 : représentations de la masculinité*, Berne, New-York, Peter Lang, 2004 ; Gary Ferguson (dir.), *L'Homme en tout genre. Masculinités, textes et contextes*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; Virginie Chardenet, *Destins de garçons en marge du symbolique*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2010 ; France Grenaudier-Klijn, Elisabeth-Christine Muelsch et Jean Anderson (dir.), *Écrire les hommes : personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2012 ; Daniel Maira et Jean-Marie Roulin (dir.), *Masculinités en révolution de Rousseau à Balzac*, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2013 ; Bernard Banoun, Anne Tomiche et Mónica Zapata (dir.), *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2014 ; Françoise Rétif (dir.), *Le Masculin dans les œuvres d'écrivaines françaises : « Il faut beaucoup aimer les hommes »*, Paris, Classiques Garnier, 2016 ; Fleur Bastin-Hélary, *Zola et le roman viril*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2017 ; Véronique Cnockaert, Nathanaël Pono et Solène Thomas (dir.), *Le Jeune homme en France au XIX^e siècle : contours et mutations d'une figure*, Cabier ReMix, Montréal, Centre Figura, 2016, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/le-jeune-homme-en-france-au-xixe-siecle-contours-et-mutations-dune-figure>>, consulté le 3 octobre 2018 ; Anne Debrosse et Marie Saint-Martin (dir.), *Horizons du masculin : pour un imaginaire du genre*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2020 ; Daniel Maira (dir.), *Mollesses renaissantes : défaillances et assouplissement du masculin*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'humanisme et Renaissance », 2021.

³⁶ Le terme latin est cependant tout aussi ambivalent que celui du français puisque *vir* peut aussi être utilisé au neutre et désigner l'espèce. Son sens premier, selon le dictionnaire, est « homme (opposé à femme) », puis, seulement après, vient son sens universel. À noter également que *femme* et *jeune fille* se construisent sur le même radical : *vira* et *virgo*. En latin, la femme vient de l'homme. Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 2000.

³⁷ Entrée « Virilité », *Trésor de la langue française informatisé*.

genre masculin), qui dérive lui-même de *mas* (mâle, viril, énergique)³⁸. Le mot désigne l'« ensemble des caractères spécifiques ou considérés comme tels de l'homme³⁹ ». La différence entre les deux mots s'avère donc subtile. La virilité semble recouvrir de manière plus précise un certain nombre de valeurs morales et physiques, tandis que la masculinité serait plus générale. Or, bien que le terme de *masculin* apparaisse dès le XVII^e siècle (vers le XII^e siècle dans le contexte juridique⁴⁰), celui-ci n'est pas intégré au vocabulaire quotidien avant le XX^e siècle. Il s'utilisait jusqu'alors plutôt en grammaire ou bien de façon très générique⁴¹. Au XIX^e siècle, l'usage courant lui préfère encore celui de *virilité*. La nuance entre les deux mots est si ténue que, dans les discours d'aujourd'hui, ils sont bien souvent considérés comme interchangeable, sans spécificité véritable. Néanmoins, à partir des années 2000, différents travaux universitaires font la distinction entre *virilité* et *masculinité* et soulignent l'écart entre le tableau qui est fait de l'homme (viril, dominant et persécuteur) et la réalité, voire *les* réalités.

Suite aux travaux de la sociologue Raewyn Connell qui propose un modèle de classification des masculinités (hégémoniques, complices, subordonnées⁴²), Mélanie Gourarier, Gianfranco Rebutini et Florian Vörös estiment que la virilité ne serait pas un outil pertinent pour réfléchir aux hommes, contrairement au concept de *masculinité hégémonique* de Connell. La virilité serait essentialiste, anhistorique, présentée comme homogène et se réduirait à une masculinité visible⁴³. Or, il nous semble qu'il s'agit là du visage que la virilité veut bien donner à voir, de la conception qu'elle se fait d'elle-même. Les trois tomes de *l'Histoire de la virilité* montrent justement que si la virilité s'inscrit bien dans une « tradition immémoriale⁴⁴ » remontant à l'Antiquité, elle s'adapte dans les faits, se modifie avec le temps. C'est donc bel et bien une notion *historicisée*. Ceci n'empêche cependant pas qu'elle soit *pensée* comme figée : l'invariant fondateur qu'est la domination, nous y reviendrons, donne *l'apparence* de la fixité. Mais la virilité ne cesse pourtant de se manifester différemment selon les époques, les aires géographiques ou encore les classes sociales. Reprendre la virilité comme *outil conceptuel* ne veut nullement dire que l'on fait sien le caractère naturel que le sens commun lui accorde. Quant à l'homogénéité de la notion, elle n'est également qu'apparente. La virilité est effectivement pensée comme une

³⁸ Alain Rey, entrée « Mâle », *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012 [1992], p. 1984-1985.

³⁹ Entrée « Masculinité », *Trésor de la langue française informatisé*.

⁴⁰ Alain Rey, entrée « Mâle », *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1984-1985.

⁴¹ Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? Entretien avec Jean-Jacques Courtine », *Études*, t. 416, 2012, p.177.

⁴² Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (1995), trad. de l'anglais, Paris, Amsterdam Éditions, 2014.

⁴³ Mélanie Gourarier, Gianfranco Rebutini et Florian Vörös, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

⁴⁴ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 1, *L'invention de la virilité*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 7.

évidence limpide et inquestionnable. Cependant, l'étude de la virilité montre bien, et nous en ferons la démonstration, qu'elle n'est pas aussi transparente qu'on veut bien le croire. C'est précisément là que différencier *virilité* et *masculinité* devient pertinent puisque cette dernière notion ouvre sur les différentes réalités façonnées par les hommes. Les masculinités peuvent ainsi rendre compte des multiples discontinuités et irrégularités des pratiques, des comportements et même des représentations. La virilité est l'idéal masculin prôné tandis que les masculinités composent avec celui-ci. Elles donnent dès lors à voir la multiplicité, la plasticité et la souplesse des identités masculines, laissant de ce fait une place au libre arbitre. Par ailleurs, le terme de *masculinité* appelle celui de *féminité*, alors que celui de *virilité* ne connaît pas de pendant féminin⁴⁵. La logique de suprématie, que nous analyserons, s'exprime parfaitement dans la dissymétrie de vocabulaire.

Tout ceci pris en compte, nous faisons donc le choix de nous inscrire à la suite du collectif d'historiens de l'*Histoire de la virilité* en utilisant le terme de *virilité*, lourd de toute l'histoire qui le précède. Nous nous emploierons dans ce travail de recherche à définir la virilité pour la période, le lieu et les classes sociales qui nous intéressent. Le terme de *masculinité* sera préféré lorsqu'il s'agira de parler non plus du modèle idéal, mais de l'une de ses recompositions effectives chez un ou des individus.

Pouvoir, puissance et domination

À en croire le titre du deuxième tome de l'*Histoire de la virilité*, le XIX^e serait le grand siècle du « triomphe de la virilité⁴⁶ ». En effet, pour Alain Corbin, cette période « correspond à l'emprise maximale de la vertu de virilité. Le système de représentations, de valeurs et de normes qui la constitue s'impose à ce moment avec une telle force qu'il ne saurait être véritablement contesté⁴⁷ ». L'injonction à la virilité se serait même accentuée tout au long du siècle, selon Georges Vigarello : « affirmation de l'individualisme, structuration d'une société plus concurrentielle, extension d'une culture militaire fondée sur la conscription à grande échelle, triomphe conquérant du notable, du colonial, de l'entrepreneur⁴⁸ ». L'idéal semble donc à ce moment-là triompher. Mais à y regarder de plus près, force est de constater que les rapides mutations sociales, techniques et politiques survenues au cours du siècle suscitent un certain nombre d'angoisses et de résistances. Ces nombreux changements ébranlent les certitudes, notamment dans le dernier tiers du XIX^e siècle où la France connaît une cuisante défaite face à la Prusse, entraînant avec elle la chute du Second Empire. Forte de ce constat, Annelise Maugue

⁴⁵ Les Goncourt ont cependant tenté un néologisme pour désigner la perfection de la féminité : féminilité. Le terme n'a cependant jamais véritablement dépassé les bornes du corpus des Goncourt.

⁴⁶ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2, *Le triomphe de la virilité*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁸ Georges Vigarello, « La virilité et ses "crises" », *Travail, genre et sociétés*, n° 29, 2013, p. 157.

s'était déjà intéressée aux hommes dans son ouvrage précurseur, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle 1871-1914*, et spécifiquement aux discours, inquiets et moralisateurs, tenus par des narrateurs et des personnages masculins. À partir de plusieurs textes de la fin du XIX^e siècle⁴⁹, Maugue fait état d'une véritable angoisse chez les écrivains lorsqu'il est question de la place (instable) de l'homme dans un monde moderne en pleine mutation et où la revendication des femmes à l'émancipation se fait de plus en plus forte (émancipation vécue comme mortifère autant pour l'homme que pour le foyer).

Si, comme nous avons déjà commencé à le dire, la virilité n'est en rien figée « dans une histoire immobile⁵⁰ », elle montre cependant une remarquable fixité, malgré les changements d'époque, ainsi que le note Georges L. Mosse⁵¹. En effet, des invariants structurants perdurent, en dépit des siècles qui passent. La virilité se maintient en tant que « modèle d'ascendance et de domination⁵² », éminemment marqué par la « force et [la] domination », valeurs qui persistent dans le temps, bien que « selon des références contrastées⁵³ ». L'historienne Joan Scott remarque elle aussi « l'association persistante de la masculinité au pouvoir⁵⁴ ». La virilité conforte le système de domination des hommes (qu'il soit appelé *domination masculine*, *patriarcat*, *système viriarcal*⁵⁵ ou *genre*) imposé *a minima* à la moitié de l'humanité que constituent les femmes. Selon Max Weber, la domination « est un cas particulier de pouvoir⁵⁶ » qu'il définit comme « la possibilité de contraindre d'autres personnes à infléchir leur comportement en fonction de sa propre volonté⁵⁷ ».

Mais comment imposer sa volonté à l'autre au XIX^e siècle ? Quels sont les champs d'action des hommes ? Weber s'intéresse à deux types de domination :

D'un côté, la domination en vertu d'une configuration d'intérêts (en particulier d'une situation de monopole) et, de l'autre, la domination en vertu d'une autorité (pouvoir de donner des ordres et devoir d'obéissance). Le type le plus pur de la première est la domination

⁴⁹ De Proudhon à Mauriac, en passant par Barbey d'Aureville, Barrès, Belot, Dumas Fils, Daudet, Goncourt, Maupassant, Mendès ou encore Zola, pour les plus connus.

⁵⁰ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), « Préface », *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 8.

⁵¹ Georges L. Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne* (1996), Paris, Abbeville, coll. « Tempo », 1997, p. 13.

⁵² Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), « Préface », *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 8.

⁵³ Georges Vigarello, « Introduction », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁴ Joan Scott et Éléni Varikas, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *op. cit.*, p. 136.

⁵⁵ Olivia Gazalé, *Le Mythe de la virilité*, *op. cit.*, p. 15-16.

⁵⁶ Max Weber, *La Domination*, Paris, La Découverte, coll. « Politique et sociétés », 2013, p. 44.

⁵⁷ *Idem.*

monopolistique sur le marché ; pour la seconde, le pouvoir du père de famille, le pouvoir administratif ou le pouvoir princier⁵⁸.

Il s'agit donc de monter dans la hiérarchie sociale (ou familiale dans le cas du patriarche⁵⁹), le mieux étant d'être à son sommet, d'imposer sa volonté particulière à autrui et au plus grand nombre pour démontrer sa supériorité. La domination est par ailleurs « tributaire [...] de l'autojustification par l'invocation de ses principes de légitimation⁶⁰ » : elle peut trouver sa validation dans « un système de *règles rationnelles* instituées » (on obéit alors plus aux règles qu'à la personne), dans « l'autorité personnelle » du dominant (par tradition généralement), ou dans le « charisme⁶¹ » propre à l'individu (héros, prophètes). La légitimation de la domination permet d'obtenir le consentement d'autrui à obéir. Si la domination a régulièrement pour fin l'enrichissement financier, poursuit Max Weber, « ce n'est en aucun cas l'objectif exclusif ni même seulement habituel⁶² ». Cependant, le pouvoir économique *garantit* très souvent la domination et est également l'instrument de son maintien. Obtenir le pouvoir économique (et les honneurs qui en découlent) devient une ambition présentée comme commune au XIX^e siècle. Selon Tocqueville, « les privilèges et les incapacités de classes étant abolies, et les hommes ayant brisé pour jamais les liens qui les tenaient immobiles, l'idée du progrès s'offre à l'esprit de chacun d'eux ; l'envie de s'élever naît à la fois dans tous les cœurs ; chaque homme veut sortir de sa place. L'ambition est le sentiment universel⁶³ ». Tocqueville met bien là en évidence la tension qui habite les sociétés démocratiques, le conflit entre le « désir d'être semblable et le désir de s'élever [qui] coexistent » malgré tout : « L'homme démocratique aspire contradictoirement à l'égalité et à la distinction⁶⁴ ». L'aspiration à s'élever socialement obsède la société démocratique, obsession qui donne naissance à un type de héros qui va traverser tout le XIX^e siècle : l'ambitieux. La figure littéraire du jeune provincial montant à la capitale pour réussir, héritière du *Bildungsroman*, devient un véritable lieu commun de l'époque dont les parangons sont certainement Eugène de Rastignac et Julien Sorel. L'ambitieux rêve de « faire fortune » et d'intégrer les classes sociales dominantes. Argent, succès, honneurs, distinction, grandeur, mais surtout *domination* sont en ligne de mire.

L'hypothèse à l'origine de cette étude est qu'ambition et virilité entretiennent des liens nourris d'un imaginaire partagé de la domination. La virilité pourrait ainsi se lire dans les romans réalistes de l'ambition. Nous présumons que ce passage par la langue et la

⁵⁸ *Ibid.*, p. 45.

⁵⁹ La primauté du père est confortée soit par la loi, soit par la coutume, donc approuvée par le cadre plus large que constitue la communauté.

⁶⁰ Max Weber, *La Domination*, *op. cit.*, p. 60.

⁶¹ *Idem.*

⁶² *Ibid.*, p. 44.

⁶³ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1840), t. 2, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1981, p. 301.

⁶⁴ Nelly Wolf, *Le Roman de la démocratie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et Société », 2003, p. 27.

mise en récit ne montrerait non pas la limpidité et la cohérence de la virilité, mais pourrait, au contraire, dévoiler des failles, des contradictions, des zones d'ombre, des nuances et même une certaine plasticité. En somme, les romans nous offriraient l'opportunité de penser ce qui se pense comme impensable. L'enjeu de cette thèse est donc d'étudier le dialogue entre ambition et virilité afin d'en analyser les effets sur les personnages, leurs relations, leur environnement, mais aussi sur la narration elle-même. Comment la rencontre entre l'imaginaire de la virilité et celui de l'ambition affecte-t-elle le système narratif et symbolique des œuvres ? Si la virilité et l'ambition visent bien toutes les deux le pouvoir et la domination, sont-elles mues par les mêmes forces et les mêmes craintes ? Si le but de la domination est éminemment viril, les moyens employés par l'ambition le sont-ils pour autant ? Quelle virilité pour l'ambitieux au prisme de la littérature ? L'ambitieux est-il le nouvel homme viril du monde moderne ?

De grands auteurs pour un grand mythe

Pour répondre à ces questions, notre choix de corpus d'étude s'est porté sur des auteurs canoniques. Les « classiques » sont en effet source de modélisation. L'influence majeure de ces écrivains, à leur époque et encore aujourd'hui (bien que différemment), leur permet de participer activement à la création des imaginaires et donc des réalités sociales. Ils ont fait école et sont passés à la postérité. Retenir leurs œuvres pour corpus d'étude, c'est aussi montrer que les piliers de notre histoire littéraire sont imprégnés par l'imaginaire de la virilité. Par ailleurs, nous avons pris le parti de nous intéresser à des personnages masculins dont la virilité n'est, à première vue, pas remise en question, les plaçant de fait dans le périmètre de la norme. Largement inspirée par le tournant post-structuraliste, la critique littéraire travaille souvent à partir des marges lorsqu'elle aborde la question des hommes : figure du dandy, travestissement, homosexualité, pratiques sexuelles dites déviantes, transidentité, etc. La question de la norme masculine est donc plus volontiers appréhendée par l'intermédiaire des masculinités illégitimes, de leurs modes de résistances et des questions qu'elles soulèvent. Or, il nous semble qu'étudier les hommes n'étant pas ostracisés pour leur manque de virilité permet aussi de débusquer les zones d'ombre de l'idéal viril, ses reconfigurations, sa logique, ses failles, ses ambitions, etc. De même, alors que le roman du XIX^e siècle est connu pour l'intérêt qu'il porte aux « exclus du pacte⁶⁵ » social, nous prenons le parti de privilégier les grands ambitieux à succès (sans pour autant exclure complètement les petits ambitieux). Nous avons donc choisi d'étudier plusieurs personnages masculins issus de romans réalistes écrits par Alphonse Daudet, Émile Zola, Guy de Maupassant et Maurice Barrès.

Le premier ambitieux à l'étude est Bernard Jansoulet dans *Le Nabab* (1877) d'Alphonse Daudet. Librement inspiré de l'aventure parisienne de l'homme d'affaires François Bravay, le roman narre l'arrivée à Paris de Jansoulet, surnommé le Nabab. Parti

⁶⁵ « Dickens et son sous-prolétariat, Hugo et ses misérables, Sue et sa pègre », auxquels se joignent Zola et sa classe ouvrière, etc. *Ibid.*, p. 39.

de rien, il a fait fortune à Tunis et revient en France pour maintenant réussir socialement dans la haute bourgeoisie parisienne. Naïf, le Nabab est volé par toutes ses nouvelles connaissances, dilapidant sa fortune dans des projets sans succès. Ses premiers pas en politique sont également un échec puisque son rival, le baron Hemerlingue, veille à l'empêcher de réussir. Jansoulet, au bord de la ruine, meurt d'apoplexie à la fin du roman.

Nous comparerons ce personnage aux grands ambitieux de la famille des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola : Eugène Rougon, Octave Mouret et Aristide Saccard. Dans *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), le héros éponyme fait une brillante carrière politique, bénéficiant de son implication active dans le coup d'État de Napoléon III. Alternant entre grâce et disgrâce auprès de l'Empereur, Rougon jouit des orgies de pouvoir que lui offrent ses hautes positions au sein du gouvernement. Il a lui aussi une rivale, Clorinde Balbi, jeune femme également pleine d'ambitions. Dans *Au Bonheur des dames* (1883), Octave Mouret, le neveu, réussit dans son projet commercial de grand magasin de nouveautés. Mouret déploie un génie du commerce sans équivalent, modernisant le marché au point de tuer petit à petit l'ancien commerce. Seul son amour pour Denise Baudu semble finalement capable de triompher de la volonté du grand entrepreneur. Dans *L'Argent* (1891), Saccard renaît de ses cendres et démarre une nouvelle carrière dans la spéculation financière. La création de la Banque Universelle lui permet de brasser des millions et d'enrichir bon nombre d'actionnaires. Cependant, ses appétits impatientes et les manigances qu'il opère pour les satisfaire le conduisent une nouvelle fois à la ruine⁶⁶.

Figure également dans notre corpus d'étude un héros bien connu du panthéon de l'ambition : Georges Duroy, dans *Bel-Ami* (1885) de Maupassant. Le jeune Duroy, fraîchement débarqué à Paris, navigue habilement dans les eaux journalistiques parisiennes, grimpant les échelons en utilisant les femmes comme marchepieds. Ses amours le propulsent dans les hautes sphères de la bourgeoisie, lui assurant en un temps record un avenir riche et radieux.

Enfin, les derniers personnages de notre étude nous viennent de Maurice Barrès. Le choix de cet auteur peut paraître moins évident que les précédents. Malgré l'influence incontestable qu'a eue Barrès de la fin du XIX^e siècle à l'entre-deux-guerres, la critique universitaire s'avère finalement peu prolifique à son sujet ces dernières décennies. S'intéresser à Barrès serait, selon la formule de Mona Ozouf, « intrépide » tant l'auteur serait considéré aujourd'hui comme « infréquentable⁶⁷ ». Dans *Maurice Barrès et le nationalisme français*⁶⁸ (1972) et *Les Origines françaises du fascisme*⁶⁹ (1978), Zeev Sternhell présente en effet Barrès comme une des personnalités fondatrices de l'idéologie fasciste

⁶⁶ Nous choisissons de concentrer notre attention sur *Son Excellence Eugène Rougon*, *Au Bonheur des dames* et *L'Argent*. Nous ferons cependant aussi appel, bien que plus modérément, à *La Fortune des Rougon*, *La Curée* et *Pot-Bouille* où les trois personnages apparaissent également.

⁶⁷ Mona Ozouf, « Maurice Barrès et son double », *Le Nouvel Observateur*, 17 décembre 2010.

⁶⁸ Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972.

⁶⁹ Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme. 1885-1914*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1978.

en France⁷⁰. Ces travaux furent à l'origine de la méfiance des études littéraires et de la mise à l'écart du corpus barrésien, cantonné dès lors à l'histoire des idées politiques. Cependant, un petit nombre de recherches récentes tentent de redonner une place à Barrès dans l'histoire littéraire⁷¹. Sans chercher à le réhabiliter ou à ignorer la caducité des formes littéraires qu'il affectionne (le roman d'idées, le roman à thèse), ces travaux rappellent l'importance que l'écrivain a eue sur la scène littéraire de son vivant⁷², mais aussi bien après sa mort⁷³. Plutôt que de se cantonner à une lecture littéraire « innocente » ou à une lecture uniquement politique, Uri Eisenzweig défend l'idée d'une « coexistence des deux dimensions, et surtout un rapport entre elles, dans la personne [de Barrès] comme dans son œuvre⁷⁴ ». C'est aussi la position de Fabien Dubosson qui voit tout l'intérêt de s'intéresser à l'intrication de la politique et de la littérature en n'occultant plus la question de la forme au profit du fond : cette posture permet d'étudier le « rapport d'étroite interdépendance, voire de détermination mutuelle⁷⁵ » entre idéologie et littérature. En incluant Maurice Barrès dans notre corpus, nous nous inscrivons dans cette lignée de pensée et prenons le parti de confronter des romans où transparaissent, de façon plus ou moins explicite, des idéologies différentes, si ce n'est opposées. Barrès présente également une pertinence certaine compte tenu de sa position chronologique, à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, alors que le roman entre, selon Michel Raimond, en crise⁷⁶. Sa

⁷⁰ Cette thèse est tempérée par des chercheurs comme Michel Winock, Jean-Michel Wittmann et Emmanuel Godo qui reprochent à Sternhell d'avoir « trop systématisé une pensée qui ne l'était pas », d'avoir fait d'une intuition pseudo-scientifique, dont l'auteur goûtait surtout « l'efficacité poétique », un véritable « corps de doctrine organisé ». Michel Winock, Note 1, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2004 [1982], p. 20. Emmanuel Godo et Jean-Michel Wittmann, « Introduction », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2004, p. 12.

⁷¹ Notamment Claire Bompain-Évesque, Fabien Dubosson, Emmanuel Godo, Denis Pernot, Vital Rambaud ou encore Jean-Michel Wittmann. Antoine Compagnon a contribué à ce mouvement en rééditant et préfaçant les *Cahiers* de Barrès en 2010.

⁷² Michel Raimond, notamment, souligne le rôle capital que Barrès a joué dans la métamorphose du roman. Michel Raimond, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, coll. « Rien de commun », 1966, p. 180.

⁷³ Le travail de Fabien Dubosson montre toute l'étendue de cette influence sur les générations d'écrivains qui succédèrent à Barrès. Plutôt que d'étudier son héritage chez les auteurs ayant une parenté idéologique évidente (Charles Maurras, Henri Massis, Drieu de la Rochelle, Henry de Montherlant), Dubosson s'intéresse aux figures moins attendues, où l'écart idéologique donne naissance à des paradoxes et des frictions : André Gide, Albert Thibaudet, Jacques Rivière, Louis Aragon ou encore Joseph Delteil. Fabien Dubosson, *Dés-adorer Barrès. Le prince de la jeunesse et ses contre-lecteurs (1890-1950)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles », 2019.

⁷⁴ Uri Eisenzweig, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2013, p. 47.

⁷⁵ Fabien Dubosson, *Dés-adorer Barrès*, *op. cit.*, p. 11-12.

⁷⁶ Michel Raimond, *La Crise du roman*, *op. cit.*

pensée et ses œuvres se construisent ainsi par rapport à celles de ses aînés, Zola en tête⁷⁷, mais aussi en adéquation avec la jeunesse de l'époque (Barrès fut d'ailleurs baptisé, par la génération symboliste, de « Prince de la jeunesse »).

Des écrits de Barrès, nous retenons seulement le premier tome de la trilogie du *Roman de l'énergie nationale*, *Les Déracinés* (1897)⁷⁸. Roman à thèse⁷⁹ pour beaucoup, « roman à idées⁸⁰ » pour Paul Bourget, ou encore « roman documentaire⁸¹ » pour Ida-Marie Frandon, il est, selon nous, celui des trois volumes qui se rapproche le plus de l'écriture romanesque (et donc le plus susceptible « d'échapper » à son auteur). Barrès met en scène non pas un, mais sept jeunes provinciaux⁸² rêvant de réussir à Paris. Imprégnés des concepts abstraits enseignés par leur ambitieux professeur de philosophie, Paul Bouteiller, ils décident d'utiliser comme tremplin le journal de *La Vraie République*, payé grâce au maigre héritage d'un des plus pauvres d'entre eux, Honoré Racadot. Mais l'aventure tourne court : les intérêts divergent et l'argent vient à manquer. Racadot est abandonné par ses amis, à l'exception près du tout aussi pauvre Mouchefrin. Désespéré et criblé de dettes, il convainc son dernier compagnon de tuer et de décapiter Astiné, la maîtresse de leur ami François Sturel, dans le but de lui dérober ses bijoux. Racadot est

⁷⁷ Barrès donne comme « premier mot d'ordre de la modernité » la nécessité de dépasser Zola. Le jeune Barrès décrit le chef de file du naturalisme comme un « robuste ouvrier et consciencieux », mais qui ne fera jamais partie des « sommets de ce siècle » : « M. Zola n'est qu'une agréable colline où le bourgeois, le dimanche, gaillardement, va se promener. » Barrès remet en question la légitimité de Zola : « son *ethos* auctorial (auteur « illettré », dépourvu de tout « raffinement ») ; son projet esthétique (décrété comme périmé) ; son influence (considérée comme quasi nulle) ; enfin son public (avis de sensationnalisme) et ses disciples (insignifiants) », résume Fabien Dubosson, *Dés-adorer Barrès*, *op. cit.*, p. 45.

⁷⁸ Nous ne retenons pas *L'Appel au soldat* et *Leurs figures* car ils ne s'inscrivent de toute évidence plus dans le genre du roman, comme le remarque également Jean-Michel Wittmann : « En fait, seul ce livre [*Les Déracinés*] mérite pleinement la qualification de roman. [...] Le second volume [...] quitte déjà la fiction proprement dite pour la chronique et le témoignage. [...] *Leurs Figures* cède entièrement au documentaire, et n'est un roman que par raccroc. » Jean-Michel Wittmann, *Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2000, p. 121.

⁷⁹ Susan Rublin Suleiman définit le roman à thèse comme « un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse. » Susan Rublin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1983, p. 14.

⁸⁰ « Condamnons la littérature à thèse, genre essentiellement faux. Distinguons-en la littérature à idées, genre légitime, genre nécessaire ». Discours de Paul Bourget devant l'Académie française, 17 décembre 1907, cité par Jean-Michel Wittmann et Emmanuel Godo, « Introduction », dans *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 38.

⁸¹ Compte tenu de la nature hybride du roman, Ida-Marie Frandon propose de parler de « roman documentaire » ou encore de « chronique moderne » pour désigner *Les Déracinés*. Ida-Marie Frandon, *Barrès précurseur*, Paris, Fernand Lanore, 1983, p. 104.

⁸² Henri Gallant de Saint-Phlin, François Sturel, Maurice Rœmerspacher, Georges Suret-Lefort, Alfred Renaudin, Honoré Racadot et Antoine Mouchefrin.

finalement rattrapé par la justice et condamné à la guillotine. De ce roman, les personnages de Racadot, Bouteiller et Suret-Lefort sont ceux qui nous intéressent le plus, correspondant mieux que les autres à la figure type de l'ambitieux.

Des approches critiques complémentaires

Nous proposons d'étudier ces romans à la lumière d'approches critiques complémentaires : la sociocritique, l'ethnocritique et l'histoire des mentalités. Pour Claude Duchet, la sociocritique restaure à une œuvre « sa teneur sociale⁸³ » en mettant au jour son rapport particulier au monde. Toute création artistique, nous dit Duchet, est « une pratique sociale et partant, production idéologique, en cela précisément qu'elle est processus esthétique [...] ; parce qu'elle représente ou reflète⁸⁴ » une certaine vision de la réalité. Mener une étude sociocritique revient alors à identifier un espace conflictuel où « le projet créateur se heurte à des résistances, à l'épaisseur d'un déjà là, aux contraintes d'un déjà fait, aux codes et modèles socio-culturels, aux exigences de la demande sociale, aux dispositifs institutionnels.⁸⁵ » Ainsi, la sociocritique « interroge l'implicite, les présupposés, le non dit, l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire [social]⁸⁶ ». La sociocritique nous permet de penser « [le] texte comme société et le texte dans la société⁸⁷ » : les œuvres produisent et sont produites par le « bruit du social⁸⁸ ». Une telle perspective ne peut dès lors se passer de l'histoire des mentalités. Celle-ci s'inscrit dans le mouvement de la Nouvelle Histoire et défend l'idée qu'il n'existe pas d'universalité et d'intemporalité : le présent ne peut être pris comme référence puisque les mentalités évoluent constamment⁸⁹. Quant à l'ethnocritique, elle se situe au croisement de la

⁸³ Claude Duchet, « Introduction. Positions et perspectives », dans Claude Duchet (éd.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, coll. « Université, information, formation », 1979, p. 3.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 3-4.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 4.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 3-4. Pour Dominique Kalifa, l'imaginaire social est « un système cohérent, dynamique, de représentations du monde social » : « Les imaginaires sociaux décrivent la façon dont les sociétés perçoivent leurs composants [...], hiérarchisent leurs divisions [et] élaborent leur avenir. Ils produisent et instituent le social plus qu'ils ne le reflètent. Mais ils ont besoin pour cela de s'incarner dans des intrigues, de raconter des histoires, de les donner à lire ou à voir. C'est pourquoi l'imaginaire social est surtout, comme le suggère Pierre Popovic, un « ensemble interactif de représentations corrélées, organisées en fictions latentes » Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2013, p. 20-21, nous soulignons.

⁸⁷ Claude Duchet et Patrick Maurus, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècle », 2011, p. 224.

⁸⁸ *Idem.*

⁸⁹ Philippe Ariès, « L'histoire des mentalités », dans Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 1978, p. 187.

sociocritique⁹⁰, de l'anthropologie historique de la littérature⁹¹, des travaux sémiolinguistiques de Mikhaïl Bakhtine et des études des ethnologues du symbolique⁹². L'ethnocritique s'intéresse à « la pluralité culturelle [...] des œuvres⁹³ » et, nous dit Marie Scarpa, fait « une véritable lecture [des faits ethnographiques, des “documents” et autres items folkloriques], attentive à la manière dont ils en “travaillent” l'écriture même, soucieuse des logiques tant culturelles que textuelles qu'ils révèlent⁹⁴ ».

En somme, les perspectives critiques qui dirigent cette étude nous conduisent à considérer l'œuvre dans son écosystème, poreuse au monde autant que source d'influence. Pour autant, elles ne nous invitent pas à nous contenter de lire les textes comme s'ils étaient de simples reflets de la société, ce qui serait réduire le pouvoir de la littérature. Il en est de même du roman réaliste qui, nous dit Philippe Dufour, « n'est pas la doublure mimétique du réel, [au contraire,] [il] le pense et l'interprète⁹⁵ ». Une des principales forces du réalisme réside dans sa capacité à faire grincer les rouages de la machine sociale en posant des questions à la société, en choisissant « l'horizon problématique contre l'horizon d'attente, [...] l'horizon d'entente d'une époque⁹⁶ », en interrogeant les prétendues évidences. Les romans sont en mesure de dire autre chose du monde dans lequel ils naissent, allant même parfois à l'encontre de la pensée de leurs auteurs.

Ces approches critiques nous encouragent ainsi à ouvrir ce travail de recherche par une première partie s'employant à délimiter et définir plus précisément nos objets d'étude – la virilité et l'ambition. Avant de nous intéresser aux textes littéraires, il convient en effet de s'entendre sur les notions à travers lesquelles nous allons les analyser. Nous proposons donc dans un premier chapitre de déterminer ce qu'est la virilité, au regard de l'anthropologie, de la sociologie et de l'histoire sociale, puis, dans un second chapitre, l'ambition. Sans prétendre à des définitions exhaustives, nous tâcherons de développer

⁹⁰ La sociocritique selon Claude Duchet et Philippe Hamon notamment.

⁹¹ L'ethnocritique s'appuie notamment sur les travaux de Jean-Pierre Le Goff, Pierre Vidal-Naquet et Jean-Pierre Vernant.

⁹² Yvonne Verdier et Daniel Fabre principalement. Selon Daniel Fabre et Claudine Fabre-Vassas, l'ethnologie du symbolique considère qu'« [o]bservances et croyances, pratiques et œuvres *mettent en acte du sens*, c'est-à-dire un réseau, immanent et ouvert, de *relations signifiantes*. Mais celui-ci ne se détache pas des rapports sociaux qui règlent l'accès au savoir, qui définissent dans le moindre détail les lieux et les modes de son expression, dont l'évolution parfois, remodèle, d'un même mouvement, les systèmes symboliques et leur partage. », Daniel Fabre et Claudine Fabre-Vassas, « L'ethnologie du symbolique en France : situation et perspectives », dans Isac Chiva et Utz Jeggle (dir.), *Ethnologues en miroir*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 1987, p. 123-138, nous soulignons.

⁹³ Jean-Marie Privat et Marie Scarpa, « Présentation », dans *Ethnocritique de la littérature, Romantisme*, n° 145, 2009, p. 3-9.

⁹⁴ Marie Scarpa, *Le Carnaval des Halles. Une ethnocritique du Ventre de Paris d'Émile Zola*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

⁹⁵ Philippe Dufour, *Le Roman est un songe*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2010, p. 24-25.

⁹⁶ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, Paris, La Baconnière, coll. « Nouvelle collection Langages », 2021, p. 10.

plus en détail certains pans qui s'avéreront éclairants et utiles pour l'analyse littéraire à suivre. Ce travail définitionnel nous offre l'occasion de préciser le contexte historique et socioculturel dans lequel s'inscrivent nos romans, effort nécessaire pour une approche sociocritique des textes littéraires.

Dans une deuxième partie, nous entrerons enfin dans le corpus d'étude. Nous verrons d'abord comment les ambitieux s'adaptent à de nouvelles formes du pouvoir qui passe notamment par l'écriture, celle des lettres mais aussi celle des chiffres, par l'oralité, ainsi que par une temporalité toute moderne. Les ambitieux, en s'appropriant ces pratiques du pouvoir, reconfigurent l'idéal viril pour l'adapter aux nécessités de la modernité. Puis, nous observerons que les ambitieux développent un corps très particulier dans lequel s'exprime leur force virile, adaptée à leurs ambitions. Le corps, généralement placé du côté du féminin, nous amènera à nous interroger : l'ambition a-t-elle un sexe ? Nous verrons que les femmes entretiennent un rapport à l'ambition qui ne leur permet malheureusement pas toujours d'être actrices, mais plus souvent instruments de l'ascension sociale des hommes, mais aussi moyens pour eux d'affirmer leur virilité.

Enfin, nous terminerons par une troisième et dernière partie portant sur l'imaginaire graphique qui se déploie autour de la figure de l'homme ambitieux. L'ambition et la virilité se rejoignent dans une représentation dynamique du héros qui trace un certain nombre de lignes, notamment des lignes droites ascendantes particulièrement équivoques. Nous observerons cependant des nuances dans cet imaginaire graphique, des tours et des détours représentés par des courbes qui disent aussi l'ambiguïté des ambitieux. Les questions de mobilité et de frontières sont centrales chez ces hommes qui refusent de rester à leur place et dans leur classe. Au terme de cette étude, nous verrons que l'ambition partage avec la virilité la même et ultime aspiration.

PARTIE 1.
LES CAPACITÉS VIRILES DANS
LE GRAND SIÈCLE DU
DÉCLASSEMENT

Chapitre 1. La virilité : être un homme, un vrai

« Sois un homme ! » Au-delà de l'impératif, cette injonction bien connue met en évidence qu'être un homme ne va pas de soi. Pourtant, à la suite de la définition à caractère universel (l'homme comme espèce), le dictionnaire définit le terme d'*homme* comme l'« être humain doué de caractères sexuels masculins¹ ». Or, ce rappel à l'ordre (« Sois un homme ! ») montre bien qu'être doté d'un sexe masculin ne suffit pas. Pour Pierre Bourdieu, cette sommation consiste à dire « “Deviens ce que tu es.” Telle est la formule qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution² ». Cette injonction est donc déjà une forme d'inculcation en soi. L'utilisation du terme *homme* apparaît dès lors problématique : comment différencier les *vrais* hommes des *faux* ? L'écart semble se mesurer à l'aune de la virilité.

Nous proposons ici une définition de la virilité à la croisée de l'histoire des mentalités, de l'anthropologie et de l'ethnologie du symbolique, ces disciplines versant une lumière précieuse sur la question. Il s'agit non seulement de mieux comprendre le sens de l'idéal viril, mais également de saisir ses rouages, sa symbolique et ses enjeux. Qu'est-ce que la virilité dans l'imaginaire social du XIX^e siècle et comment la société s'emploie-t-elle à construire l'homme viril idéal ?

A. La virilité et le XIX^e siècle

a. Un idéal sans égal

La virilité, nous disent les historiens Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, n'est pas simplement le masculin, « mais sa nature même, et sa part la plus “noble”, sinon la plus achevée³ ». Elle est « l'aboutissement d'une potentialité⁴ », l'homme à son plus haut degré de perfection. Elle est de ce fait *davantage* que l'homme, la valeur maximale dont il est supposé être le porteur. C'est donc un idéal qui vise « le “parfait”, l'excellence⁵ » et la totalité. Les origines du modèle viril remontent à l'Antiquité.

¹ Entrée « Homme », *Trésor de la langue française informatisé*.

² Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 127.

³ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, « Préface », *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 7

⁴ Georges Vigarello, « La virilité et ses “crises” », *op. cit.*, p. 153.

⁵ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, « Préface », *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 8

Il revendique bon nombre de vertus : le courage, la force, la puissance morale et sexuelle, le contrôle de soi ou encore le sens de l'honneur, pour ne citer que les plus saillantes. Ces vertus s'expriment différemment suivant les époques. En effet, bien qu'elle émane d'un invariant (la domination), la virilité est loin d'être immuable. Elle dépend des mutations de la société, se métamorphosant selon les mœurs du temps. L'idéal viril du XIX^e siècle ne saurait donc être le même que celui du XVIII^e ou du XX^e siècle.

À quel moment de sa vie un homme peut-il prétendre à la virilité ? L'âge adulte semble faire l'unanimité, peu importe les époques, la différence tenant seulement à la périodisation des âges. Pour les Anciens et jusqu'au Moyen Âge, le temps humain est divisé de manière à accorder l'homme⁶ avec le monde. Plusieurs catégories cosmologiques des âges sont ainsi proposées. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Pythagore conceptualise le temps humain à partir de celui des saisons : le printemps pour l'enfant en floraison ; l'été pour la jeunesse, saison « débordante de forces, de fécondité et d'ardeur⁷ », l'automne pour la maturité et l'hiver pour la vieillesse. Cette division quadripartite correspond aussi au récit des âges du monde qui ouvre les *Métamorphoses* (âge d'or, d'argent, d'airain et de fer) ainsi qu'aux quatre éléments naturels (eau, feu, air, terre). Une autre partition des âges courante fait coïncider le temps des hommes avec les sept planètes connues des Anciens (et qui répond de même à la division de la semaine en sept jours)⁸. Le temps de l'homme est ainsi conceptualisé au diapason de celui de l'univers, inscrivant les âges à la fois dans le domaine de la cosmologie, de la mythologie, mais également dans celui du monde naturel. L'homme « résum[e] en lui non pas seulement une partie du monde, mais la totalité de ce que le monde contient⁹ » : il est le monde.

La sécularisation progressive de la société pousse à trouver d'autres voies pour penser le temps humain. L'essor de la pratique des statistiques, dès le XVIII^e siècle, installe

⁶ Nous employons ici le terme d'*homme* au sens particulier, car il semble que la plupart de ces systèmes de périodisation utilisent le sens neutre à vocation universelle alors qu'ils ne désignent finalement que les individus de sexe masculin. Compte tenu de leur position dans la hiérarchie sociale, les femmes ne peuvent prétendre aux mêmes désignations et aux mêmes fonctions attribuées à chaque âge (âge viril, acmé de la vieillesse, sagesse du philosophe, etc.). D'autres divisions sont proposées pour les femmes, faisant notamment de la maturité une chute irrémédiable puisqu'elles y perdent leur utilité sociale : la fécondité.

⁷ Ovide, Livre XV, *Les Métamorphoses*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1966, p. 377.

⁸ « [L]a petite enfance (*infantia*) est associée à la Lune, [...] l'enfance (*puertia*) à Mercure [...]. L'adolescence (*adulescentia*) est symbolisée par Vénus "à cause qu'en cet âge l'homme commence à ressentir les aiguillons de la chair et d'être capable d'engendrer son semblable". La jeunesse (*juventus*), ou quatrième âge, est liée au Soleil "d'autant que la beauté de l'homme reluit le plus en cet âge". La virilité, ou le cinquième âge, correspond à Mars, car "l'homme en sa parfaite vigueur est plus assuré, résolu, courageux et plus capable de discipline et de conduite militaire". Sixième période qui correspond à Jupiter ou première vieillesse (*senectus*), âge de la pleine maturité, de l'expérience et du bon conseil, mais aussi de la gravité. La septième et dernière correspond à la décrépitude (*senies*) : l'âge de Saturne à cause de sa froideur et de sa faiblesse extrêmes. » Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2010 [2007], p. 103. Les citations internes n'ont pas été référencées par les auteurs.

⁹ *Ibid.*, p. 100.

une tripartition qui perdurera longtemps dans la discipline : « les jeunes (0 à 19 ans), les adultes (de 20 à 59 ans) et les “vieillards”, qui ont 60 ans et plus¹⁰ ». De son côté, Cabanis reprend la division des âges en sept étapes. Il explique les comportements et les changements particuliers propres à ces âges par la prédominance d'un organe sur les autres¹¹, tentant ainsi de ramener à la science ce qui était jusqu'ici pris en charge par la métaphysique. À partir de la Révolution, l'État commence à concurrencer les anciens systèmes d'âges, jusqu'à les évincer. Il instaure alors ce que Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot appellent la « *bureaucratie des âges*¹² ». Le système étatique encadre de plus en plus l'identité administrative de l'individu et définit les différents seuils des âges :

l'âge minimum du mariage (âge nubile), l'âge du consentement sexuel (majorité sexuelle), celui du mariage sans le consentement des parents (majorité matrimoniale), l'âge où l'individu peut être considéré comme civilement capable et responsable (majorité civile), l'âge où une peine peut être prononcée à son encontre (majorité pénale), l'âge de l'accès à l'exercice de la citoyenneté (majorité civique) ou la limite d'éligibilité (majorité institutionnelle) [...] ¹³.

Il en va de même pour les seuils d'accès et de sortie du monde du travail (emploi des enfants et retraites des plus âgés) ou encore pour la conscription. La coutume avec ses rites, ses traditions, son temps cyclique et ses croyances est peu à peu supplantée par le temps étatique individuel, linéaire et laïc. Les bornes de l'âge adulte – ou âge viril – varient donc selon les époques et les systèmes de pensée.

Pour le XIX^e siècle, il paraît opportun de nous reporter plutôt au *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. Celui-ci considère pour sa part que la virilité se situe « de trente à cinquante ans¹⁴ ». Cependant, pour étudier la construction de l'idéal viril chez l'individu, il nous semble primordial de ne pas limiter l'analyse à l'âge adulte, mais d'ouvrir aux périodes qui le précèdent et lui succèdent, soit à la jeunesse et à la vieillesse. En effet, toutes deux se construisent *par rapport* à l'âge viril, acmé de la vie de l'homme : l'enfant est celui qui n'est *pas encore* viril, tandis que le vieillard est celui qui *n'est plus* viril. Nous faisons le choix de croiser deux systèmes qui nous paraissent répondre pertinemment à la découpe et à la conceptualisation des âges de l'homme au XIX^e siècle. Nous proposons une tripartition jeunesse/âge adulte/vieillesse, elle-même subdivisée selon les différents rites de passage toujours opérationnels au XIX^e siècle, permettant de garder la précision des sept étapes. La jeunesse, soit l'âge de l'homme *à faire*, se partage ainsi en trois parties que nous empruntons au folkloriste du XIX^e siècle, Arnold Van

¹⁰ *Ibid.*, p. 174.

¹¹ Pierre-Jean-Georges Cabanis, « L'influence des âges sur les idées et les affections morales », *Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. 1, Paris, Crapelet, 1805, p. 237-314.

¹² Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, *op. cit.*, p. 165.

¹³ *Ibid.*, p. 170.

¹⁴ Pierre Larousse, entrée « Virilité », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 15, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877, p. 1106.

Gennep : la première enfance (de la naissance à deux ans), la deuxième enfance (de deux à sept ans), puis l'adolescence qu'il qualifie de « puberté sociale »¹⁵ (de sept à dix-sept ans, suivant les régions ; jusqu'à vingt et un ans pour la majorité civile). L'âge de l'homme *fait* est quant à lui séparé en deux segments correspondant au jeune homme et à l'homme viril (trente à cinquante ans, pour reprendre les bornes de Pierre Larousse). Enfin, l'âge de l'homme *fini* est partagé en deux temps, l'âge de retour (cinquante à soixante ans) et la vieillesse¹⁶.

Distinguer ainsi les différents âges permet de mieux saisir les injonctions faites aux hommes qui peuvent, à première vue, sembler contradictoires. En effet, force est de constater que les preuves viriles à fournir ne sont plus les mêmes selon où l'homme se situe sur la ligne du temps des âges. Les marqueurs virils de l'homme *à faire* ne sont pas les mêmes que ceux de l'homme *fait*, et encore moins ceux de l'homme *fini* : à chaque âge ses codes virils. Devancer les attendus ou s'attarder dans l'âge antérieur relève, aux yeux de la communauté, de la défaillance, si ce n'est de la déviance : sexualité précoce à réprimer chez les enfants, violence inappropriée des émotions chez l'adulte, infantilisme de l'homme mûr, donjuanisme chez les vieillards, etc. Mais commençons par le commencement : au début était l'enfant.

b. L'homme à faire : l'enfance d'un chef

De nombreux travaux en sociologie ont aujourd'hui bien démontré que les qualités associées aux hommes ne sont pas innées¹⁷. La virilité est un dressage du corps et de l'esprit. L'anthropologie a longuement travaillé à mettre en évidence les apprentissages, les cérémonies et les rites de passage qui jalonnent la vie et signalent les transitions d'âges¹⁸. Les rites auxquels se plient les jeunes garçons en formation semblent pallier la carence de marqueurs biologiques symbolisant le changement d'état social (comme

¹⁵ Arnold Van Gennep, *Le Folklore français*, t. 1, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998 [1943], p. 159.

¹⁶ Pour résumer et clarifier : Jeunesse (1^{ère} enfance, 2^{ème} enfance, adolescence) ; âge adulte (jeune homme, homme viril) ; vieillesse (maturité, vieillesse). Les bornes d'âge données sont une moyenne de celles proposées par les traités médicaux de l'époque et correspondent, pour certaines, aux étapes de rites initiatiques traditionnels. Ces âges sont indicatifs et peuvent varier selon les régions, les individus ou encore les classes sociales.

¹⁷ Voir, parmi bien d'autres, Christine Détrez, « Il était une fois le corps... La construction biologique du corps dans les encyclopédies pour enfants », *Sociétés contemporaines*, Paris, Presses de Sciences Po (PNFSP), 2005 ; Anne Dafflon Nouvelle (dir.), *Filles-garçons. Socialisation différenciée ?*, Grenoble, PUG, 2006 ; Martine Court, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute, 2010.

¹⁸ Voir entre autres sur ce point Maurice Godelier, *La Production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, *op. cit.* ; ou encore, plus récemment, David Le Breton, *Rites de virilité à l'adolescence*, Bruxelles, Yapaka.be, coll. « Temps d'arrêt/Lectures », 2015.

peuvent le faire les menstruations pour les jeunes filles¹⁹). Elle s'inscrit ainsi dans le régime « de la culture, du langage et des images, des comportements que ceux-ci inspirent et ordonnent²⁰ » : la virilité est un *artefact social* (on parle d'ailleurs d'homme *fait*). Mais si elle est bel et bien une construction sociale, comment dès lors expliquer la longévité de ses structures ? Si la virilité traverse les siècles alors qu'elle n'est pas un fait de nature, il est possible, à la suite de Françoise Héritier, de dire qu'elle repose sur « une transmission efficace²¹ » « de ses invariants *en tant qu'invariants*²² ». Ce n'est qu'en faisant de la virilité une notion anhistorique et prétendument figée que nos sociétés ont pu l'instituer en processus naturel, donc indiscutable. Or, l'anthropologie et la sociologie nous montrent bien que les sociétés *font* les garçons (et les filles, bien entendu). C'est par conséquent dès le plus jeune âge que la virilité et ses mécanismes s'enseignent.

L'éducation virile étant longue, complexe et sujette à variations selon les contextes, il nous est impossible d'être exhaustive et de traduire toutes les subtilités de la construction identitaire virile pour l'ensemble du XIX^e siècle. Dans un souci de concision, nous passons donc sous silence les éléments qui ne seraient pas déterminants dans la compréhension des modalités et des enjeux de la virilité ou qui n'éclaireraient pas de suffisamment près nos analyses littéraires à venir. Nous laissons ainsi de côté la première enfance pour nous concentrer plus précisément sur la seconde enfance et sur la puberté sociale²³.

¹⁹ Ce qui n'empêche nullement les jeunes filles d'être soumises à des rituels propres à leur sexe. Voir par exemple les travaux d'Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1979 ; Marlène, Albert-Llorca, 1995 « Les fils de la Vierge. Broderie et dentelle dans l'éducation des jeunes filles », *L'Homme*, n° 133, 1995, p. 99-122 ; Anne Monjaret, *La Sainte-Catherine. Culture festive dans l'entreprise*, Paris, Éditions du CTHS, coll. « Le Regard de l'ethnologue », 1997 ; Anne Monjaret, « De l'épingle à l'aiguille. L'éducation des jeunes filles au fil des contes », *L'Homme*, n° 173, 2005, p. 119-147.

²⁰ Jean-Jacques Courtine, « Introduction. Impossible virilité », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 8.

²¹ Françoise Héritier, « Introduction », *Hommes, femmes. La construction de la différence*, Paris, Le Pommier/Cité des sciences et de l'industrie, 2005, p. 30.

²² Jean-Jacques Courtine, « Introduction. Impossible virilité », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 8.

²³ Nous renvoyons cependant à des ouvrages complétant bien nos propos, dont notamment : Anne-Marie Sohn, *La Fabrique des garçons : l'éducation des garçons de 1820 à aujourd'hui*, Paris, Textuel, 2015 ; Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2009 ; Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.* ; Deborah Guttermann-Jacquet, *Les Équivoques du genre. Devenir homme et femme à l'âge romantique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2012. À noter seulement que, pour les petits garçons, le passage vers la seconde enfance est marqué par le premier pantalon : jusqu'ici, il portait, comme ses sœurs, la robe de l'enfance indifférenciée.

L'enfance et la pédagogie virile

Que ce soit aujourd'hui ou au XIX^e siècle, le dressage des enfants au genre diffère selon les classes sociales. Les situations économiques et géographiques conditionnent pour beaucoup les variations culturelles. Pour les plus pauvres du XIX^e siècle, le temps de l'enfance est raccourci par l'obligation vitale de travailler. Les garçons²⁴ des classes laborieuses sont poussés à grandir précocement et à rapidement déployer des qualités viriles favorisant la survie au travail, comme la force physique, la vaillance face à la tâche ou encore la résistance à la douleur²⁵. La promulgation de la loi Guizot en 1833 est un événement majeur pour l'instruction scolaire puisque ce texte va orienter toutes les futures politiques éducatives, tout particulièrement celles de la Troisième République. Cette loi favorise l'accès à l'éducation, notamment pour les enfants vivant dans les villes de province et dans les campagnes. Elle ne rend pas l'enseignement obligatoire, mais pallie les principaux dysfonctionnements qui freinaient l'alphabétisation : construction d'écoles, définition des programmes et encadrement du statut d'instituteur²⁶. L'éducation devient par la suite un des principaux fers de lance de la Troisième République en France. En effet, l'adoption du suffrage « universel » (masculin) encourage l'État à proposer une véritable instruction aux citoyens ayant le droit de choisir leurs représentants : si le peuple peut voter, il doit alors *bien* voter²⁷. Inspirés par les idées des Lumières, mais aussi et surtout par des idées conservatrices, voire réactionnaires²⁸, les républicains conçoivent l'éducation comme l'outil idéal pour libérer le peuple de l'ignorance et lui donner une meilleure morale (c'est-à-dire conforme à celle de la bourgeoisie). L'école officie donc en tant qu'« appareil idéologique d'État²⁹ » « destiné à moraliser les classes populaires [...] et non à les encourager à se déclasser par le haut³⁰ ». Elle est également pensée comme

²⁴ Les filles sont également mises à contribution : envoyées « au champ des vaches », aidant à la ferme, initiées aux travaux d'aiguilles, embauchées dans les usines (le textile bien souvent), placées comme domestiques, etc.

²⁵ Michelle Perrot, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine » dans Giovanni Lévi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 106.

²⁶ Françoise Mayeur, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. 3, *1789-1930* (1981), Paris, Perrin, « Tempus », 2004, p. 337-347.

²⁷ *Ibid.*, p. 582.

²⁸ Guizot considérait que l'« ignorance rend le peuple turbulent et féroce ; elle en fait un instrument apte à être utilisé par les factions ». François Guizot, « Essai sur l'histoire et sur l'état actuel de l'instruction publique en France », 1816, p. 5, cité par Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 2, *Orgueil et intelligence*, (1973), trad. de l'anglais, Paris, Encre Recherches, 1978, p. 171.

²⁹ Louis Althusser, « Les Appareils idéologiques d'État », *Initiation à la philosophie pour les non-philosophes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 233-262.

³⁰ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 89.

l'instrument capable d'unifier le pays³¹. Les lois Ferry s'efforcent de généraliser la gratuité (concept républicain opposé à la « gratuité de charité³² » de l'Église), la laïcité (d'après la pensée positiviste) et l'instruction obligatoire pour tous *et toutes*³³ jusqu'à treize ans. Malgré tout, l'expérience de l'école n'est pas la même selon les milieux d'appartenance. En effet, seuls les garçons issus des classes suffisamment aisées sont en mesure de poursuivre leurs études jusqu'au baccalauréat et au-delà.

Afin de lutter contre l'absentéisme symptomatique dans les campagnes³⁴ et d'inciter les familles à mettre leurs enfants à l'école plutôt qu'à l'usine, l'État tente, sans grand succès, d'encadrer le temps et l'âge de travail des mineurs. L'institution scolaire s'attache, elle aussi, à encourager l'assiduité de son public. Pour cela, elle se réapproprie notamment les codes coutumiers dans le but de contenir la pratique de l'école buissonnière. Elle réinvestit ainsi un des grands rituels d'apprentissage de la virilité que Daniel Fabre baptise « la voie des oiseaux³⁵ ». Ce rite masculin, dont plusieurs romans gardent la trace, pousse les garçons à suivre le chemin des oiseaux : parcourir librement la nature, observer le vol des oiseaux, les identifier, tailler des sifflets, siffler comme eux, fouiller les buissons, dénicher les nids en montant aux arbres les plus hauts, etc. La quête des nids est particulièrement périlleuse, le défi étant de dénicher celui qui sera le plus haut et le plus inatteignable. L'« aventure de la pie » du jeune Chateaubriand illustre bien la gloire dont est auréolé le garçon qui ose grimper au sommet d'un orme, sous le regard admiratif de ses camarades, pour voler les œufs d'une pie³⁶. Suivre la trace des oiseaux, les imiter et s'emparer de leurs trésors (les nids et les œufs, symboles de fertilité) sont autant de pratiques qui invitent le garçon à tendre « vers l'inaccessible³⁷ » (la perfection virile ?). La

³¹ Cette conception de l'éducation, nous dit Christophe Charle, commence dès la monarchie de Juillet qui rompt « avec la frilosité des notables légitimistes qui craign[aient] que la diffusion des Lumières ne leur fasse perdre leur ascendant sur les populations ». Christophe Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1991, p. 24. En effet, bien que la Troisième République soit restée dans la mémoire nationale comme le régime ayant mené les plus grandes avancées sociales, il s'avère, comme le fait remarquer Arnaud-Dominique Houte, qu'elle a plutôt hérité des politiques antérieures et renforcé des mesures déjà esquissées : « la Troisième République est une pédagogue davantage qu'une pionnière ; elle met en œuvre et popularise plus qu'elle n'innove. » Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2014, p. 399.

³² Françoise Mayeur, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. 3, *op. cit.*, p. 583.

³³ Voir sur ce sujet les travaux de Françoise Mayeur, *L'Éducation des filles en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, coll. « Le Temps et les hommes », 1979 et *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la III^e République*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 1977.

³⁴ Les enfants sont employés aux champs ou à la ferme, notamment lors des moissons, et sont donc peu encouragés par les familles à se rendre en classe.

³⁵ Daniel Fabre, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, t. 26, n^o 99, 1986, p. 7-40.

³⁶ René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849), t. 1, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 1973, p. 97. Exemple emprunté à Daniel Fabre.

³⁷ Daniel Fabre, « La voie des oiseaux », *op. cit.*, p. 10.

maîtrise progressive du territoire des oiseaux conduit à « élargir son horizon social³⁸ » en prenant de la hauteur (en haut d'un arbre). Le « monde polymorphe des oiseaux³⁹ » est une quête individuelle ou collective, mais elle reste exclusivement masculine : le temps des oiseaux marque de fait la différence des sexes. Paradoxalement, il s'agit également d'une pratique « contrôlé[e], limité[e] ou frappé[e] d'interdit de la part des adultes⁴⁰ » ce qui encourage les *vrais* garçons en bravant l'autorité, preuve supplémentaire de leur bravoure. Cette ornithophilie juvénile initie donc à l'éthos viril et à son rapport particulier au monde naturel et social : courage, ruse, audace, sang-froid, domestication du territoire et de la nature, maniement du canif, pouvoir de donner la mort, etc. La voie des oiseaux est un savoir initiatique *par le corps* qui transforme le garçon en jeune homme.

En ce sens, les oiseleurs sont des héritiers du chasseur noir antique décrit par Pierre Vidal-Naquet. L'éphèbe, pour imiter les héros, s'adonne à la chasse, pratique « tout entière du côté du sauvage⁴¹ ». À la différence de la chasse adulte – collective, diurne et à l'épieu –, la chasse de l'adolescent est solitaire, nocturne et se fait au filet. L'évolution de la pratique de la chasse marque le bon déroulé de l'initiation : un adulte qui continuerait à chasser comme un éphèbe serait en position de transgression⁴². Double euphémisé de la chasse (qui, elle, serait la version dégradée de la guerre), la voie des oiseaux est également une pratique *temporaire* conduisant à un autre type de chasse. En effet, Daniel Fabre met en évidence la remarquable transposition du langage des oiseaux vers celui du désir. Une fois les codes virils acquis, la chasse aux oiseaux se mue en « chasse aux femmes ». Le répertoire musical et littéraire amoureux pullule ainsi de métaphores et de clichés liés au domaine ornithologique, allant du plus courtois au plus cru⁴³. La coutume de « *siffler* les filles » pour manifester l'intérêt sexuel s'inscrit également dans ce champ. À l'école, certains jeunes garçons opèrent très tôt cette transposition de leur affection dans le monde des oiseaux, affection qui ne trouve pas de réceptacle dans un établissement scolaire souvent froid et violent : la domestication de petits volatiles

³⁸ *Ibid.*, p. 11.

³⁹ *Ibid.*, p. 13-14.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 17.

⁴¹ Pierre Vidal-Naquet, « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne », *Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec* (1981), Paris, La Découverte, 2005 [1991], p. 169.

⁴² *Ibid.*, p. 170-173.

⁴³ Daniel Fabre, « La voie des oiseaux [...] », *op. cit.*, p. 16. Le dictionnaire d'Alfred Delvau propose un florilège de ces expressions grivoises inspirées du monde des oiseaux : certaines pour désigner des pratiques sexuelles (« baiser en pigeon », « baiser ou foutre en cygne », « casser un œuf », « la petite oie »), d'autres pour désigner les femmes ou leur sexe (« cage : [...] dans laquelle se trémousse si agréablement le petit oiseau à longue queue », « cocotte », « gibier d'amour », « hirondelle ») et d'autres encore pour désigner les hommes ou leur sexe (« chapon », « coucou », « dénicheur de fauvettes », « moineau », « perroquet », « pigeon », « rossignol »), Alfred Delvau, *Dictionnaire érotique moderne* (1864), Genève, Slaktine Reprints, 2011.

(moineaux, pies, pigeons, etc.) offre alors des substituts à la tendresse perdue du foyer⁴⁴. Preuve s'il en faut encore de la virilité de la voie des oiseaux, les invertis – soit les hommes dont le sexe et la sexualité sont *inversés* – sont incapables, selon le médecin Charles Feré, « d'apprendre à siffler⁴⁵ ». Efféminés et préférant leurs pairs aux femmes, ces hommes-là sont restés au seuil de l'initiation virile, la mal-initiation (à défaut d'une mâle initiation) scellant leur dégénérescence aux yeux des contemporains.

Cependant, la voie des oiseaux empiète sur le temps scolaire, encourageant les garçons à l'école buissonnière. Daniel Fabre remarque que, pour lutter contre la désaffection de ses bancs, l'école s'est dès lors subtilement réapproprié cette coutume et l'a incorporée à ses programmes et ses pratiques pédagogiques : plume pour écrire (remplacée dès 1840 par des plumes métalliques)⁴⁶, vocabulaire particulier pour la calligraphie (corps, dos, ventre et *bec* des lettres), alphabets illustrés par des oiseaux ou encore chant de l'alphabet et des allophones⁴⁷ (langage dont s'amuse Jules Vallès dans *Le Bachelier*⁴⁸). Ainsi, savoir viril et savoir littéraire se nouent, voire se superposent.

Si Arnold Van Gennep borne l'enfance à l'âge de sept ans, cette partition paraît plus ajustée à la temporalité des classes populaires par sa correspondance aux premières années de travail. L'âge de sept ans est bien moins déterminant pour les classes plus aisées dont les enfants poursuivent leur scolarité. Pour les réunir, il nous semble plus propice de reprendre la limite d'âge la plus communément admise en France au XIX^e siècle du fait de son universalité : douze ans, âge de la première communion, rituel touchant encore garçons et filles de toutes les classes sociales. La première communion borne en effet l'entrée d'une nouvelle étape de la vie, celle de l'adolescence. Elle n'est « pas seulement une fête religieuse mais un rite de passage d'un âge à un autre⁴⁹ ». Pour Chateaubriand, cette « cérémonie religieuse remplaçait parmi les jeunes chrétiens la prise de la robe virile chez les Romains⁵⁰ », symbole que le garçon sort du *puer* pour entrer dans

⁴⁴ Jean-Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) » dans Giovanni Lévi, Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 187.

⁴⁵ Charles Feré, *L'Instinct sexuel. Évolution et dissolution*, Paris, Félix Alcan, 1899, p. 138.

⁴⁶ Bruno Delmas, « Révolution industrielle et mutation administrative : l'innovation dans l'administration française au XIX^e siècle », *Histoire, économie et société*, n° 2, 1985, p. 209-211.

⁴⁷ Daniel Fabre, « La voie des oiseaux [...] », *op. cit.*, p. 25.

⁴⁸ « Savez-vous apprendre ba, be, bi, bo, bu ? Avez-vous dit pendant des journées ba, be, bi, bo, bu ? – ba, be, bi, bo, bu, pendant des journées ? Pas pendant des journées, non ! Quand j'étais petit seulement. Mais j'ai besoin de gagner mon pain et je fais signe que j'ai dit ba, be, bi, bo, bu – BBA, BBÉ... J'en ai les lèvres qui se collent !... » Jules Vallès, *Le Bachelier* (1881), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1974, p. 237-238.

⁴⁹ Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 254.

⁵⁰ René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 1, *op. cit.*, p. 103.

le *vir*⁵¹. La communion est, selon Alain Cabantous, « la plus manifeste et la plus socialisée des ruptures entre l'enfance et l'adolescence, coïncidant avec une transformation physiologique décisive⁵² ». Elle représente pour beaucoup « l'ouverture vers la vie active⁵³ » (comme pour Nana, chez Zola, qui se voit attribuer par les convives de sa communion la profession de fleuriste⁵⁴). Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, rares sont ceux qui y échappent. Même les parents indifférents à la religion, ou se revendiquant libres penseurs, se plient au rituel tant la cérémonie est symboliquement déterminante et la pression de l'entourage forte ; mais il s'agira pour eux de « sacrifier à la tradition⁵⁵ » pour la dernière fois. Or, plus la déchristianisation avance, plus la coutume de la communion s'effrite, notamment à la capitale⁵⁶. Elle en vient à être concurrencée par le Certificat d'Études primaires élémentaires – lui aussi généralement délivré à l'âge de douze ans (non par hasard) – instauré en 1874 par la Troisième République qui s'applique à laïciser les rites⁵⁷. L'âge de douze ans marque donc plus que jamais l'entrée dans un autre temps de la vie. Malgré les adaptations législatives et pédagogiques, les destins des garçons se divisent rapidement : les plus pauvres quittent l'école pour le travail – en moyenne vers sept ans avant les lois Ferry, puis vers douze-treize ans – laissant les mieux lotis poursuivre au collège (entrée vers douze ans⁵⁸).

La puberté sociale : un temps d'épreuves

Comme l'a démontré Agnès Thiercé, tous les jeunes ne peuvent prétendre entrer dans la période de l'adolescence. En effet, la figure de l'adolescent se conceptualise autour de la scolarisation puisque l'école offre « un espace et un temps de latence » qui « permet d'exister collectivement » et « favorise l'observation et la

⁵¹ D'autant plus que le *puer* désigne bien souvent, outre l'âge et la condition juridique, un jeune esclave, soit le contraire de l'homme viril dominant. Jean-Paul Thuillier, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 70.

⁵² Alain Cabantous, « Unanimité et controverse vers 1760-1910 » dans Jean Delumeau (dir.), *La Première Communion. Quatre siècles d'histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987, p. 202.

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ Émile Zola, *L'Assommoir*, Paris, Pocket, coll. « Classiques », 2001, p. 375-376.

⁵⁵ Alain Cabantous, « Unanimité et controverse vers 1760-1910 », *op. cit.*, p. 203.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 208-210.

⁵⁷ Jean Mellot, « Rite de passage et fête familiale. Rapprochements », dans Jean Delumeau (dir.), *La Première Communion, op. cit.*, p. 187.

⁵⁸ L'entrée peut être plus précoce, jusqu'à huit ans, mais celle-ci est considérée comme « barbare » pour le jeune garçon. Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence. 1850-1914*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 1999, p. 61.

distinction croissante de l'adolescence et la production des savoirs⁵⁹ » concernant cet âge particulier. Or, les enfants issus des classes populaires sont pleinement intégrés à la vie adulte et à l'économie ouvrière et rurale. Il n'est donc pas possible pour ces milieux d'abandonner leur jeunesse laborieuse aux écoles⁶⁰. Le concept d'adolescence se construit par conséquent sur ceux qui poursuivent après le Certificat d'Études, autrement dit, les garçons de la bourgeoisie. Leurs parents peuvent leur offrir des études secondaires, des années « dégagées de toute nécessité⁶¹ » ce qui fait dire à André Rauch qu'il y aurait un paradoxe à assimiler « l'instruction à un travail non productif [privant par là] l'élève d'un signe de virilité [...] essentiel dans une économie de production⁶² ». Néanmoins, souligne Jean-Claude Caron, si cette nouvelle génération de notables est « plus lettré[e] qu'entrepreneu[se] au sortir du collège ou du lycée », c'est parce qu'« élitisme rime avec intellectualisme⁶³ ». La virilité des plus aisés passe ainsi par des mécanismes distincts de ceux mis en œuvre chez les plus humbles. Improductif ne veut pas dire non-viril, ce serait même plutôt le contraire pour ces classes sociales (du moins, à la puberté).

Plusieurs discours de remises de prix d'excellence, étudiés par Viviane Isambert-Jamati, témoignent des intentions de l'école vis-à-vis des garçons : « Quel que soit votre avenir, vous devez choisir la carrière d'homme, elle est la plus noble, étant celle qui comporte le plus de devoirs... Voilà la carrière qu'il vous convient de choisir, c'est à celle-là seulement que nous essayons de vous préparer⁶⁴ ». L'école ne cache donc pas sa volonté de former des citoyens virils (*citoyen* est alors synonyme d'*homme*). Si les programmes scolaires ne semblent pas directement encourager son apprentissage, la virilité est pourtant omniprésente au sein de l'institution. En 1855, dans son essai sur la famille, Paul Janet loue les bienfaits de l'école secondaire : « la vie du collège est laborieuse, désagréable, et c'est par là qu'elle est bonne », « le collège par ses douleurs

⁵⁹ *Ibid.*, p. 10. Jusqu'à la fin du siècle, même dans les textes des pédagogues, la jeunesse est essentiellement bourgeoise : « étudiant » chez Paul Bourget (*Essais de psychologie contemporaine*, 1883), « jeune bourgeoisie française » chez Gabriel Hanotaux (*Du choix d'une carrière*, 1902), ou encore « jeunesse cultivée » chez Henri Massis et Alfred de Tarde (*Les Jeunes gens d'aujourd'hui*, 1913). Denis Pernot, *Le Roman de socialisation. 1889-1914*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1998, p. 19-20.

⁶⁰ Voir Jean-Claude Farcy, *La Jeunesse rurale dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 2004 ; Michelle Perrot, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine » dans Giovanni Lévi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996 ; Michelle Zancarini-Fournel, *Les Luites et les rêves. Une histoire populaire de France de 1685 à nos jours*, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2016.

⁶¹ Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, *op. cit.*, p. 66.

⁶² André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 178.

⁶³ Jean-Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 154.

⁶⁴ Discours tenu à Besançon, 1863, cité par Viviane Isambert-Jamati, *Crises de la société, crises de l'enseignement*, Paris, PUF, 1970, p. 80.

mêmes est l'épreuve des caractères et l'école des fortes vertus⁶⁵ ». Il est alors commun de penser que la virilité doit être aiguisée par les violences, autant physiques que morales. L'idée est séculaire : seuls le combat et la victoire contre soi-même et les autres permettent de gagner les galons de la virilité. Comme le relève Nicole Loraux pour la République romaine, la virilité est « ce qui se lit à corps ouvert⁶⁶ » : les cicatrices sont des blasons corporels, des « signe[s] de reconnaissance⁶⁷ » témoignant de la valeur du guerrier (et du citoyen). Les bagarres entre garçons, avec leurs petites blessures faisant office de preuves, relèvent de cette logique (pensons à Jacques Vingtras dont les empoignades entre camarades lui donnent la bonne réputation d'avoir « du *moignon*⁶⁸ »). Le garçon doit apprendre à résister aux violences et à la douleur car, renchérit Georges Duby, la « douleur est d'abord affaire de femmes... l'homme se doit de la mépriser sous peine de se trouver dévirilisé⁶⁹ ». Ainsi, les conditions matérielles rudimentaires des établissements scolaires, le dur labeur des heures de cours et d'études tout comme les difficiles rapports sociaux au sein de l'école participent activement à fabriquer des hommes.

Véritable huis clos, l'école est un haut lieu de la formation virile, principalement par sa non-mixité : tout se joue entre hommes. Les défis, les railleries et les brimades entre élèves, mais aussi la discipline imposée souvent violemment par les figures d'autorité (maîtres, pions, religieux, etc.), contribuent à développer et à valoriser une résistance à la douleur et une nécessaire contention des émotions : ne pas pleurer, ne pas s'épancher sur ses souffrances, rester impassible, garder la tête droite face à la réprimande, se passer de marques de tendresse, s'immuniser contre la frustration, etc. Comme le souligne bien André Rauch, il ne s'agit non pas d'annihiler toutes émotions chez ces futurs hommes, mais plutôt d'en définir les conventions d'expression⁷⁰. Nombreux sont les penseurs de l'éducation qui souhaitent encourager cet apprentissage d'une saine et virile endurance émotionnelle. De Charles Renouvier à Émile Durkheim, en passant par Alain ou encore Ferdinand Buisson, tous défendent un enseignement de la discipline, de l'effort, du devoir⁷¹, de la puissance de la volonté⁷² et du « gouvernement de soi-même⁷³ ». Il s'agit pour l'école d'enseigner au garçon la maîtrise rationnelle de soi.

⁶⁵ Paul Janet, *La Famille. Leçon de philosophie morale*, Paris, Ladrance, 1856 [1855], p. 152, cité par Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence, op. cit.*, p. 60.

⁶⁶ Nicole Loraux, « Blessures de virilité », *Le Genre humain*, n° 10, 1984, p. 39.

⁶⁷ *Idem.*

⁶⁸ Jules Vallès, *L'Enfant* (1879), Paris, Pocket, coll. « Classiques », 1998, p. 117.

⁶⁹ Georges Duby, *Mâle Moyen Âge*, Paris, Champs/Flammarion, 1990, p. 205-206.

⁷⁰ André Rauch, *Le Premier sexe, op. cit.*, p. 184-185.

⁷¹ Émile Durkheim, « Septième leçon. Conclusions sur les deux premiers éléments de la moralité le troisième élément : l'autonomie de la volonté », *L'Éducation morale* (1925), Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2012, p. 103-114.

⁷² Charles Renouvier, *Science de la Morale*, Paris, Alcan, 1908 [1869], p. 472.

⁷³ *Ibid.*, p. 370. Voir également Charles Renouvier, *Petit traité de morale à l'usage des Écoles Primaires laïques*, 1882.

Mais ce cheminement n'est pas seulement un dressage individuel, il enseigne également la solidarité et la cohésion de groupe qui font « le lien entre courage, honneur et solidarité » : « La première règle qui s'impose à tous est le refus de dénoncer un camarade⁷⁴ ». Le cloisonnement, la rigidité disciplinaire et les rudes conditions matérielles soudent les élèves, poussés à faire front devant l'ennemi (le maître et l'administration). Les collèves et les lycées apprennent ainsi, malgré eux, la solidarité masculine aux garçons, mais une solidarité proprement défensive. Faire partie du groupe est bien souvent une question de survie sociale. La société des garçons peut en effet se montrer parfaitement « despotique⁷⁵ » : l'élève « doit se plier à l'opinion, ou à la force, ou en subir les colères et les rancunes⁷⁶ ». Pour ne pas être la tête de Turc de la communauté, le « Charbovary » du collège⁷⁷, conformisme et uniformité sont donc de mise. La proximité et le cadre entièrement masculin – bien que la mixité progresse à partir de la Troisième République – donnent un rôle prépondérant aux camarades, notamment aux aînés, qui initient à l'éthos viril. Si les pairs sont généralement plutôt « des passeurs [qui] se bornent à relayer les discours et l'exemple des hommes faits⁷⁸ », ils restent des éléments indispensables à la formation virile et participent à nombre de rites symboliques marquant le passage à l'âge d'homme.

Selon Arnold Van Gennep, un rite de passage se découpe en trois « séquences cérémonielles⁷⁹ » : séparation du milieu antérieur, stade de marge et agrégation au monde nouveau⁸⁰. Les rites initiatiques virils relèvent eux aussi de ce modèle séquentiel. En effet, l'étude des rites de passage masculins à travers le monde et les époques a permis de mettre en évidence une constante essentielle au devenir homme : il s'agit, à un moment donné, de séparer le garçon du monde des femmes (l'enfance) pour le faire entrer dans celui des hommes (l'âge adulte). C'est dans l'entre-soi masculin que l'identité se construit, c'est entre garçons que l'on apprend à *faire l'homme*. Le regard homosexué, celui du pair, valide ou non l'appartenance de l'individu au groupe : Hernando Muñoz Sánchez parle de « tribunal des pairs⁸¹ ». L'identité du jeune homme se joue ainsi dans une communauté du Même, moulée à partir d'un modèle unique conforté par l'entre-soi. Les hommes

⁷⁴ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 116.

⁷⁵ Selon la formule d'Agnès Thiercé, « Du despotisme des élèves », *Histoire de l'adolescence, op. cit.*, p. 82.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁷ Voir le portrait de l'élève persécuté peint par Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence, op. cit.*, p. 110-111.

⁷⁸ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 327.

⁷⁹ Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage* (1909), Paris, Picard, 1981 [1969], p. 13.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 27.

⁸¹ Hernando Muñoz Sánchez, *Hacerse hombre. La construcción de masculinidades desde las subjetividades: un análisis a través de relatos de vida de hombres colombianos*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2015, p. 214, cité et traduit par Gabriella Serban, *Penser les masculinités dans le théâtre colombien contemporain (1991-2015) : Pistes conceptuelles pour appréhender les mutations de l'androcentrisme*, thèse de doctorat, sous la direction d'Emmanuelle Garnier, Université Toulouse Jean Jaurès, 2019, p. 126.

donnent naissance à d'autres hommes par les rites de passage (changement de costume, modification de l'apparence – coupe des cheveux, tatouages, etc. –, cérémonies rituelles, célébrations en groupe, isolements temporaires et géographiques, pédérastie, première visite des maisons closes, mais aussi violences, bizutages, etc.). À partir de ses travaux sur les rites initiatiques en Grèce antique, Jean-Pierre Vernant constate que, lors de ces périodes de transition et d'épreuves, les garçons sont conduits à expérimenter les principales frontières anthropologiques qui fondent les groupes sociaux⁸². L'initiation, le plus souvent collective, vise alors à faire le détour, de manière matérielle ou symbolique, par les trois grandes formes d'altérité : le sauvage, la mort et le féminin. Les garçons éprouvent toutes les identités, « l'autre et le même, la différence et la similitude⁸³ », passant par toutes les bassesses et tous les extrêmes pour ressortir grandis et virilisés des épreuves : en somme, en faire des polissons afin d'en faire des sages, selon la formule de Rousseau dans l'*Émile*⁸⁴. La fin de l'initiation est marquée par le retour de l'altérité : l'initié ne doit plus être sauvage, mort ou femme⁸⁵. Le cheminement viril conduit de ce fait à une forme de *pacification* des mœurs, processus au cours duquel le garçon s'extrait du régime de la nature (féminine et sauvage) pour passer à celui de la culture (masculine et, surtout, virile). Si les rites ont changé depuis l'Antiquité, leur symbolique perdure néanmoins. Cet apprentissage de la nécessité de se distinguer de l'Autre souligne la mission principale des rites virils : ce sont des *rites d'institution*, selon la terminologie de Pierre Bourdieu. Le rite n'a pas tant pour fonction « de *séparer* ceux qui l'ont subi [...] de ceux qui ne l'ont pas encore subi, mais de ceux qui ne le subiront en aucune façon et d'*instituer* ainsi une différence durable⁸⁶ ». Le parcours du garçon est donc surtout celui d'une *différenciation* : en tant que porteur de sexe masculin, il peut prétendre à l'identité d'homme, c'est-à-dire celui qui est civilisé, vivant et viril.

La sexualité est un rite essentiel du passage à l'âge d'homme. Le « ghetto sexuel⁸⁷ » que sont les collèges et lycées du XIX^e siècle encourage les premières initiations à la sexualité entre garçons : onanisme seul ou en groupe comme démonstration de virilité

⁸² Reformulation empruntée à Marie Scarpa, « Roman et “procès de virilisation” : l'exemple de Flaubert », *Une virile imposture. Construction du jeune homme dans la littérature*, colloque organisé par Figura, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/communications/roman-et-proces-de-virilisation-l'exemple-de-flaubert>>, consulté le 31 janvier 2019.

⁸³ Jean-Pierre Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1996 [1989], p. 202.

⁸⁴ Jean-Jacques Rousseau, Livre II, *Émile ou De l'éducation* (1762), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1969, p. 149.

⁸⁵ Jean-Pierre Vernant, « L'identité du jeune Spartiate », *L'Individu, la mort, l'amour, op. cit.*, p. 173-209.

⁸⁶ Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, « Rites et fétiches », 1982, p. 58.

⁸⁷ Alain Corbin emprunte cette expression à Jean-Louis Flandrin dans *Les Amours paysannes (XVI^e-XIX^e siècle)*, Paris, Juilliard, 1975, p. 158. Alain Corbin, *Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1978, p. 294.

(les préceptes de Tissot sont ignorés des adolescents, sciemment ou non⁸⁸), chansons et argot grivois⁸⁹, caricatures obscènes du *corps* enseignant, graffitis licencieux, échanges de littératures interdites par l'administration, amitiés amoureuses comme « prémices d'une éducation sentimentale ⁹⁰ », situations d'homosexualité ⁹¹, parfois viols et violences sexuelles infligées aux plus jeunes⁹², etc. Certaines pratiques relèvent de la carence affective imposée aux enfants par l'institution (compensée par une proximité amicale suspecte aux yeux des adultes)⁹³, d'autres contribuent à la cohésion du groupe, tandis que d'autres encore « relèvent à la fois de l'initiation sexuelle et d'une sexualité par défaut⁹⁴ ». La formation virile est « collective et comparative⁹⁵ » et donne l'occasion de fanfaronner. Jean-Claude Caron note ainsi que « certains [garçons] prétendent fréquenter les maisons closes : le dit appuyé des uns s'oppose au non-dit des autres comme un gage supplémentaire de supériorité, de distinction, de refus de la conformité⁹⁶ ». En effet, les élèves les plus humbles ne peuvent financièrement accéder aux « filles de noce⁹⁷ » et doivent s'accommoder des filles du peuple, consentantes ou non⁹⁸. Les familles font preuve d'indulgence envers ces pratiques sexuelles (tarifées ou imposées), tant elles associent « droit à la sexualité pour les garçons et partenaires sans risques, car vénales ou

⁸⁸ Sur l'indifférence d'une partie des Français à la condamnation de la masturbation, voir Anne-Marie Sohn, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1996, p. 39-41.

⁸⁹ Qui se poursuit à l'âge adulte comme l'illustrent les sociétés chantantes étudiées par Marie-Véronique Gauthier, *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1986.

⁹⁰ Gabrielle Houbre, « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *Romantisme*, n° 68, « Amours et société », 1990, p. 9-22.

⁹¹ Pour reprendre, à la suite d'Anne-Marie Sohn, la formule d'Éric Puen, « Situations d'homosexualité en Seine-Inférieure de 1850 à 1914 », DEA, université de Rouen, 2003. Le terme d'*homosexualité* serait en effet à la fois impropre (la réalité étant plus fluide), mais également anachronique. Bien qu'il fasse son apparition en Europe dès 1869, il ne se manifeste en France que vers les années 1890 et n'est que peu utilisé avant la Première Guerre mondiale. Régis Revenin, *Homosexualité et prostitution masculine à Paris, 1870-1918*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 8.

⁹² Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 160.

⁹³ Gabrielle Houbre, « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *op. cit.*, p. 9-22.

⁹⁴ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 157.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 167.

⁹⁶ Jean-Claude Caron, « Les jeunes à Pécole. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 188.

⁹⁷ Alain Corbin, *Les Filles de nocés. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e-XX^e siècles*, *op. cit.*

⁹⁸ Voir sur ce point Georges Vigarello, *Histoire du viol. XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1998 ; Anne-Marie Sohn, « Les attentats à la pudeur sur les fillettes en France et la sexualité quotidienne, 1870-1939 », dans Alain Corbin (dir.) *Violences sexuelles*, Paris, Imago, coll. « Mentalités », 1989.

socialement inférieures⁹⁹ ». La sexualité donne à voir dès lors les écarts hiérarchiques entre garçons (ceux qui « l'ont fait » et les autres, ceux qui peuvent payer et ceux qui ne le peuvent pas), mais aussi entre garçons et filles (ignorance des jeunes bourgeois jusqu'au mariage¹⁰⁰, filles de moindre importance sacrifiées sur l'autel de la morale bourgeoise et de la primauté du masculin). Anne-Marie Sohn précise néanmoins que les violences sexuelles perpétrées par les jeunes hommes s'atténuent dès la Troisième République, recul qu'elle explique par la pacification des mœurs et par le « rôle croissant de l'amour dans le choix du conjoint et dans l'imaginaire sentimental [qui] limite l'impact des rodomontades sexuelles et l'instrumentalisation des femmes¹⁰¹ ».

Reste que, entourés par des adultes suspicieux s'efforçant d'occuper chaque heure du jour par des activités¹⁰², cloisonnés entre les murs de l'institution et de la maison bourgeoise, les jeunes garçons ont peu d'occasions pour expérimenter. Leur vie sexuelle est donc principalement une « affaire de verbe¹⁰³ » et de mise en scène de soi. Les relations tissées entre élèves sont ambiguës : les pairs sont, nous l'avons dit, à la fois des despotes et des juges, mais ils peuvent aussi être des complices. Les amitiés masculines sont, observe Alain Corbin, « un des versants de l'éducation sentimentale et sexuelle, celui du commentaire de l'expérience vécue¹⁰⁴ ». La diffusion de l'intime ne se fait pas pour autant sur le mode de la confidence, mais se place plutôt dans le registre du rire : dérisions, blagues, argot, sous-entendus équivoques, emphases graveleuses, etc. Soudée par une culture virile apprise ensemble, cette communauté masculine relève pour Jean-Paul Sartre de la « franc-maçonnerie garçonnière¹⁰⁵ », locution désignant la sociabilité du jeune Flaubert au collège de Rouen. La généralisation de l'externat au cours du XIX^e siècle atténue le poids de la transmission et des rites virils entre les murs de l'école. Les garçons peuvent ainsi continuer de vivre auprès de leurs mères et de leurs sœurs, ce

⁹⁹ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 350.

¹⁰⁰ Les inquiétudes de la bourgeoisie autour de la prétendue perversion des internats de filles relèveraient plus d'une angoisse collective que d'une réalité généralisée. Il convient néanmoins de nuancer quelque peu l'ignorance des jeunes filles : toutes ne sont pas logées à la même enseigne. Voir sur dernier ce point Anne-Marie Sohn, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, *op. cit.*, p. 151-162.

¹⁰¹ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p.179. Voir également Anne-Marie Sohn, *Cent Ans de séduction*, Paris, Larousse, 2003.

¹⁰² L'école et la bourgeoisie ont peur du vide. Occuper l'adolescent est « un des éléments de l'entreprise de moralisation : il permet d'obvier à toute occasion de faute morale ». Le jeune garçon doit être « encadr[é] et [...] occup[é] ». Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁰³ Jean Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 188.

¹⁰⁴ Alain Corbin, « La relation intime ou les plaisirs de l'échange » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 515.

¹⁰⁵ Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1988 [1971].

qui a probablement contribué à la pacification de la virilité, bien que le discours familial reste malgré tout au diapason de l'idéologie virile¹⁰⁶.

Intimement liée à l'idée de violence, l'adolescence est aussi le temps de tous les périls. À partir du Second Empire, nous dit Agnès Thiercé, les pédagogues renouent « avec la perception rousseauiste d'une adolescence [...] dont les passions sont autant de dangers et de ferments de désordres¹⁰⁷ ». Tout le livre IV de l'*Émile* est consacré à ce « moment critique¹⁰⁸ » qui marque la sortie de l'enfance et la naissance de l'homme : « Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe¹⁰⁹ ». La puberté est ainsi perçue comme une nouvelle naissance, celle de l'homme sexué. Paradoxalement, alors que les frasques sexuelles des jeunes garçons sont considérées comme un passage obligé par les pères, la sexualité juvénile prend une tournure dramatique dans les discours des pédagogues et des médecins, associant l'adolescent au viol, mais aussi au sang, aux violences, à la folie, au suicide et à la criminalité¹¹⁰. Michelle Perrot comptabilise ainsi des dizaines de thèses portant sur la puberté des adolescents et les remèdes à lui apporter, et ce tout au long du XIX^e siècle¹¹¹. Cette « pédagogisation du sexe des enfants¹¹² » fait partie, selon Michel Foucault, des grands ensembles stratégiques où le pouvoir de la parole médicale opère¹¹³. Mais en faisant de l'adolescent un danger pour lui-même, mais aussi pour l'ensemble de la communauté, la société française « offre [surtout] un miroir à ses peurs de destruction de l'ordre social établi¹¹⁴ ». Or, rappelons-le, l'ensauvagement des jeunes garçons – car il s'agit bien de cela aux yeux des adultes – est un passage obligé et temporaire de la construction de la virilité, un état dont il faudra bientôt se défaire par une pacification nécessaire pour accéder à la culture et à l'âge d'homme¹¹⁵.

Les appréhensions suscitées par la jeunesse se cristallisent aussi sur ses revendications qui prennent parfois une tournure politique. Si, individuellement, l'adolescent suscite la méfiance, le groupe de jeunes, lui, effraie véritablement la société

¹⁰⁶ Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! », *op. cit.*, p. 355.

¹⁰⁷ Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰⁸ Jean-Jacques Rousseau, Livre IV, *Émile ou De l'éducation*, *op. cit.*, p. 475.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 325.

¹¹⁰ Jean-Claude Caron, « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », dans Ludvine Bantigny et Ivan Jablonka (dir.), *Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France. XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Le Nœud gordien », 2009, p. 32.

¹¹¹ Michelle Perrot, « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 162.

¹¹² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, p. 137-138.

¹¹³ Les autres étant la socialisation des conduites procréatrices, le corps hystérique de la femme et la psychiatrisation du plaisir pervers. *Idem.*

¹¹⁴ Jean-Claude Caron, « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », *op. cit.*, p. 32.

¹¹⁵ Jean-Pierre Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour*, *op. cit.*, p. 209.

(et les travaux de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules n'ont certainement pas calmé ces craintes¹¹⁶). Pour se prévenir du « péril jeune », l'institution prend des mesures pour encadrer et dresser les garçons plus sévèrement encore. Ces mesures suscitent des rancœurs qui vont nourrir chez nombre de jeunes hommes une haine de l'autorité¹¹⁷. Dès l'adolescence, le chahut et les révoltes sont légion : « [la morale] des maîtres s'appelle l'oppression, celle des élèves s'appelle l'insurrection¹¹⁸ », témoigne Ulysse Fermaud. Lycées et collèges deviennent les lieux d'apprentissage de la contestation collective¹¹⁹ à travers divers degrés de formes de rébellion : rupture du silence (murmures, cris, sifflets, injures, chants politiques, etc.), refus collectif d'obéissance, fuites, violences (contre les maîtres ou le mobilier), etc.

Plus les garçons grandissent, plus leurs contestations sortent du cadre de l'établissement. Les étudiants se joignent régulièrement aux insurrections politiques, nombreuses tout au long du XIX^e siècle. Parfaitement conscients de leur statut de futurs citoyens, les jeunes entendent bien ne pas rester à la marge. Ils souhaitent au contraire participer pleinement à la vie de la cité. En prenant part aux luttes, les garçons se forment à un éthos politique viril : ils s'exercent à occuper l'espace public de leurs corps et de leurs voix en constituant le gros des cortèges lors des manifestations¹²⁰, ils s'initient à la position de tribun en défendant publiquement les opinions les plus radicales (libéralisme ou bonapartisme sous la Restauration, républicanisme sous la monarchie de Juillet, anticléricalisme, etc.), le tout leur permettant de mettre en scène une virilité contestataire. Les femmes sont strictement exclues des lieux où se joue la politique et sont privées du

¹¹⁶ Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895.

¹¹⁷ C'est du moins ce qu'affirment certains hommes venus à l'anarchisme. Michelle Perrot, « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 159.

¹¹⁸ Ulysse Fermaud, *La Revanche morale, nos lycées*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1971, p. 17, cité par Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, *op. cit.*, p. 92.

¹¹⁹ Agnès Thiercé relève néanmoins une nette accalmie à partir des années 1890-1900 à un « adoucissement du régime disciplinaire, d'une ouverture du lycée au monde et d'une attention croissante à la personnalité adolescente, sous l'impulsion des premiers travaux de psychologie », Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, *op. cit.*, p. 95.

¹²⁰ Vincent Robert, *Les Chemins de la manifestation, 1848-1914*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996. On pense également au célèbre tableau de Delacroix qui fait entrer la jeunesse dans l'histoire du champ politique en la représentant sur les barricades de 1830. Bien que cette représentation soit inexacte – les historiens ont démontré que ce sont plutôt des artisans, de tout âge, qui tenaient les barricades – elle a renforcé l'association de la jeunesse aux désordres politiques et a servi à l'inscrire durablement dans l'espace public. Sergio Luzzatto, « Jeunes révoltés et révolutionnaires », dans *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *op. cit.*, p. 210.

droit de vote¹²¹ (qu'il soit « universel » ou censitaire), contrairement à la jeunesse masculine qui n'en est écartée que temporairement. De ce fait, les jeunes garçons comprennent très vite l'importance et le statut particulier dévolu à leur sexe. Ceci permet « d'ancrer en eux la conviction que la politique est un privilège exclusivement masculin¹²² ». En sortant de l'enceinte des établissements scolaires, la jeunesse des élites s'initie à son identité d'homme sur la place publique, la politique devenant une véritable « propédeutique virile¹²³ » : allures frondeuses, postures guerrières, prestance du tribun, force de conviction, énergie contestataire, solidarité avec les camarades, etc. L'action collective, bien qu'elle ne soit pas aussi unitaire et unidimensionnelle qu'on a bien voulu le croire¹²⁴, contribue à asseoir en eux le sentiment d'appartenance à un sexe supérieur, mais également « à une classe d'âge, à une classe sociale et à une élite politique¹²⁵ » : la jeunesse masculine bourgeoise et éduquée, très majoritairement citadine.

L'avènement de la Troisième République et la diminution de la violence scolaire pacifient les échauffourées politiques de la jeunesse. « Les révoltes nous déshonorent. Usons de modération¹²⁶ », s'exhortent les lycéens au congrès de Toulouse de 1882. Ils répondent par là à la promotion faite par les médias et les romanciers de la figure de l'« honnête homme instruit et utile à son pays¹²⁷ », loin d'une masculinité primitive. En effet, plus le siècle avance, plus la virilité se transforme et se pacifie. Anne-Marie Sohn observe cette évolution dans les lycées (où déjà le tri social opère) : « Là où leurs aînés jouaient du muscle, les cadets de la République jouent de la plume¹²⁸ » et choisissent d'écrire leurs revendications plutôt que de les exprimer de manière tumultueuse. Ainsi,

¹²¹ Malgré l'exclusion de la sphère politique, c'est invariablement le corps des femmes qui est choisi pour représenter la nation et ses valeurs : la Marianne représente ainsi la République. Certes, le genre grammatical pousse à cette représentation. Mais c'est aussi, observe Maurice Agulhon, parce que la société relègue les femmes « aux rôles subalternes d'objets » dans le « support allégorique » que la femme devient « un mannequin d'abstraction ». Maurice Agulhon, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaine de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, coll. « Bibliothèque d'ethnologie historique », 1979, p. 7.

¹²² Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 256.

¹²³ *Ibid.*, p. 257.

¹²⁴ Comme le souligne Jean-Claude Caron, il existe « une jeunesse républicaine, mais aussi une jeunesse bonapartiste, une jeunesse légitimiste, une jeunesse orléaniste, une jeunesse socialiste, une jeunesse utopiste, etc. » Par ailleurs, l'origine sociale détermine également le traitement judiciaire des jeunes garçons arrêtés les jours d'insurrection : la place dans la hiérarchie sociale peut déterminer l'indulgence du juge ou constituer au contraire « une circonstance aggravante ». On est donc loin d'une jeunesse uniforme sur le plan politique. Jean-Claude Caron, « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », *op. cit.*, p. 30-35.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁶ « Le congrès des lycéens », *Le Midi républicain*, 17 avril 1882, cité par Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 438.

¹²⁷ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 431.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 284-285.

en « quelques lustres, le bon élève, de chef de révolte, subjuguant ses camarades par ses succès scolaires, s'est mué en modèle de pacification¹²⁹ ». Le boursier, élève sélectionné, *a priori*, sur ses capacités et son mérite¹³⁰, « par sa domination intellectuelle, [...] devient le symbole d'une nouvelle masculinité, raisonnée et même raisonneuse, contrôlée, voire flegmatique¹³¹ ». Ceux qui savent manier la plume sont donc aussi ceux dont les conditions sociales présentes et à venir sont les plus favorables : virils parce que lettrés, lettrés parce que prospères. Anne-Marie Sohn voit dans la promotion du bon élève le signe du « passage du “brave” au “beau parleur”¹³² », celui qui maîtrise le verbe à la fois à l'oral et à l'écrit.

Ainsi, pour Sergio Luzzatto, en l'espace de deux générations d'enseignants, l'école a réussi à apaiser les inquiétudes de la classe dominante par la pacification des revendications et des rébellions de la jeunesse. L'école a en effet joué un rôle essentiel dans la reconfiguration de l'idéal viril. En transmettant ses valeurs (bourgeoises), l'institution est parvenue à modeler des hommes modérés, prêts à « servir les intérêts de la nation plutôt que de rêver à une transformation révolutionnaire de la société¹³³ ». Il s'agit là d'un enjeu social primordial pour la classe au pouvoir : « le contrôle, l'intégration, la reproduction de génération en génération des valeurs fondant cette société bourgeoise¹³⁴ » détermine sa pérennité. Le dressage et la pacification de la jeunesse masculine promise à exercer le pouvoir en sont les éléments fondamentaux.

Quand se termine la puberté sociale et quand commence l'âge d'homme ? Plusieurs marqueurs peuvent symboliser le changement d'état. Depuis 1824, la conscription tient lieu de rite de passage. La jeune recrue, passée préalablement devant le conseil de révision pour déterminer son aptitude physique (sa capacité virile) à servir, se voit attribuer un nouveau brevet de virilité : bon pour le service, bon pour les filles¹³⁵. Avec l'allègement du service obligatoire à partir des années 1870, le tirage au sort devient lui aussi un rituel

¹²⁹ *Ibid.*, p. 434.

¹³⁰ Dans les faits, il s'avère que la plupart des bourses n'étaient pas distribuées sur le seul critère du mérite. Elles étaient principalement attribuées aux élèves issus des classes supérieures. Rien de surprenant à cela puisque, même lorsque le mérite scolaire était réellement pris en compte, les classes prolétaires avaient bien moins de possibilités de briller aux concours, la réussite scolaire étant fortement corrélée aux origines sociales, hier comme aujourd'hui. Voir Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970 ; ou encore, plus récemment, l'ouvrage dirigé par Bernard Lahire, *Enfance de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Seuil, 2019.

¹³¹ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 413.

¹³² *Ibid.*, p. 409.

¹³³ Sergio Luzzatto, « Jeunes révoltés et révolutionnaires », *op. cit.*, p. 211. Il existe bien entendu des réfractaires à cette tendance générale, Jules Vallès en étant le meilleur exemple.

¹³⁴ Jean-Claude Caron, « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », *op. cit.*, p. 33.

¹³⁵ Odile Roynette, « *Bon pour le service* ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 194

viril : le jeune homme se confronte sans ciller au hasard du bon et du mauvais numéro¹³⁶. L'armée, tout comme l'école, est un haut lieu de l'entre-soi masculin, elle aussi pétrie de violences. Elle jouit de l'image mythifiée du guerrier et entretient encore et toujours le culte de « la belle mort » comme une des valeurs cardinales de la virilité : être un homme, c'est verser le sang de l'autre, mais c'est également savoir mourir¹³⁷. Le soldat a pour devoir de défendre la Patrie, cette dernière se confondant fréquemment dans les esprits avec la République (souvenir de la Révolution, ravivé par la guerre de 1870). Le monopole masculin du vote et des armes montre bien quel est le « genre [le sexe] de la Nation¹³⁸ ». Mais malgré l'évidente virilité de l'armée, la bourgeoisie cherche bien souvent à soustraire ses fils à la conscription, ou tout du moins à en écourter leur séjour¹³⁹. Pour la jeunesse bourgeoise, c'est plutôt le baccalauréat qui détermine l'entrée dans le monde des adultes. Le diplôme sanctionne les années d'apprentissage et offre un titre, celui de bachelier, qui a pour fonction de signifier la distinction sociale. L'État entérine par ailleurs le passage au nouvel âge, vingt et un ans, en gratifiant de nouveaux droits le jeune homme fraîchement majeur. Passées ces étapes, le garçon entre dans l'âge d'homme.

c. L'homme fait : âge d'homme et surhumanité

Nous l'avons vu avec la définition de la virilité donnée par le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, la virilité débute vers l'âge de trente ans. L'âge d'homme se scinde lui aussi en deux temps : celui du jeune homme et celui de l'homme viril. Compte tenu de la situation sociale des personnages de notre corpus d'étude, nous restreignons plus encore notre définition de la virilité à une classe suffisamment aisée et urbaine, évoluant hors des manufactures et des champs.

¹³⁶ Michel Bozon, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987, p. 300.

¹³⁷ Nous ne nous attarderons pas plus sur le service militaire, toujours par souci de concision et de pertinence quant à notre corpus d'étude romanesque. Le sujet a néanmoins été bien étudié par les historiens. Nous renvoyons ainsi à plusieurs très bons travaux sur la question : Odile Roynette, « Bons pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit.* ; Sabrina Loriga, « L'épreuve militaire » dans *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *op. cit.*, p. 19-50 ; Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité » dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 63-79.

¹³⁸ Anne-Marie Sohn, « Nation et apprentissage de la masculinité. L'exemple des jeunes Français au XIX^e siècle », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 42-2, 2012, p. 146, <<http://mcv.revues.org/4622>>, consulté le 01 octobre 2016.

¹³⁹ Chance lors du tirage (de 1818 à 1872 ; jusqu'à 1889 pour décider du temps de service), achat d'un remplaçant (de 1804 à 1855 pour « s'acheter » un particulier ; jusqu'en 1905 contre dédommagement de l'État), entrée dans la fonction publique qui exempte du service (jusqu'en 1889) ; puis, sous la Troisième République, possibilité de devancer l'appel et de payer son matériel, ce qui permettait d'écourter le temps passé sous le drapeau.

Le jeune homme : le temps des preuves

Si le jeune homme doit attendre l'âge de trente ans pour prétendre à une pleine virilité, il n'en est pourtant pas totalement dénué. Majeur à l'âge de vingt et un ans, il gagne les galons de l'autonomie, vertu masculine légalement sanctuarisée : la loi lui en offre le privilège, reléguant femmes et enfants au statut de mineurs. Le jeune homme devient un égal : il peut voter, il se rend seul dans les maisons de tolérance et, même s'il dépend encore parfois financièrement de ses parents, il gère son budget seul. Sorti de la phase d'apprentissage, il pénètre dorénavant dans celle des preuves à faire puisque la virilité est une « conquête¹⁴⁰ », pas un état de fait. Selon Véronique Cnockaert, il faudrait être trois pour faire un garçon. Ce modèle est donné par le duel où se retrouvent le jeune homme, l'adversaire et le témoin¹⁴¹. Le jeune homme a désormais le devoir de défendre lui-même son honneur. Il certifie par là son autonomie qui n'est pas seulement légale, mais également morale. Être reconnu comme un adversaire, c'est aussi être reconnu comme un égal. Il ne s'agit donc plus dorénavant de s'initier, mais de *prouver* qu'on est un homme (devant témoin), de *se mesurer* à un semblable pour attester de *sa valeur* et de son *appartenance* au groupe des hommes faits. La virilité est une excellence qui suppose une reconnaissance de sa grandeur.

Qu'il poursuive ses études en faculté, qu'il ait déjà une place dans le monde du travail ou qu'il profite oisivement des plaisirs de la vie, le jeune homme est avant tout un célibataire. Il s'offre des relations sexuelles tarifées ou des amours passagères qui le fait vivre *à la colle* (ou en « collage ») avec des grisettes, des lorettes, des cocottes ou encore des demi-mondaines (si ses finances le lui permettent). Le célibat est « un temps plein, valorisé, de liberté¹⁴² ». C'est également le temps des voyages¹⁴³ et d'une sociabilité masculine renforcée : cercles, clubs, sociétés de tir, bureaux, soirées mondaines où les hommes se retrouvent dans les fumoirs, troquets, maisons closes, sorties de canotage, sur les terrains des duels¹⁴⁴, etc. Deux archétypes du jeune célibataire font alors florès dans l'imaginaire social : le bohème et le dandy. Tous deux développent un éthos viril qui leur est à la fois propre et semblable. Le bohème est l'antithèse de la vie bourgeoise : c'est un artiste sans argent, sans horaires et sans domicile fixe ; il mène une vie nocturne et publique (dans les cafés) faite de franches camaraderies¹⁴⁵. C'est l'œuvre

¹⁴⁰ David Le Breton, *Rites de virilité à l'adolescence*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁴¹ Véronique Cnockaert, « La figure du jeune homme », séminaire de cycles supérieurs, Université du Québec à Montréal, automne 2017.

¹⁴² Michelle Perrot, « En marge : célibataires et solitaires » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 293.

¹⁴³ Sylvain Venayre, « Les valeurs viriles du voyage », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 307-330.

¹⁴⁴ François Guillet, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIXe siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 34, 2007, p. 55-70.

¹⁴⁵ Michelle Perrot, « En marge : célibataires et solitaires » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 295.

d'Henri Murger, *Scènes de la vie de bohème*, publiée en 1851, qui popularise cette peinture fantasmée de la bohème. Abreuvée d'images embellies d'une pauvreté souvent plus subie que souhaitée, la jeunesse provinciale est encouragée à monter à Paris (car la bohème ne pourrait exister que là) pour « devenir écrivain, poète ou journaliste, [et] échapper aux platitudes de la vie bourgeoise¹⁴⁶ ». Quant au dandy, il refuse lui aussi la vie bourgeoise, mais se situe de l'autre côté de l'échiquier politique. Le dandy revendique un éthos aristocratique, anti-égalitaire, goûtant les charmes de la toilette vestimentaire et du luxe ostentatoire. Plus aisé que le bohème, il partage néanmoins son mépris de l'argent et son amour du jeu : homme de dépenses, il est de temps à autre réduit à une ascèse temporaire, mais celle-ci fait partie de sa « morale, anticapitaliste et antibourgeoise¹⁴⁷ ». Misogyne, parfois homosexuel, le dandy fait de son célibat une résistance au modèle de la famille bourgeoise.

Mais hormis l'exemple extrême (et parisien) du dandy, les jeunes hommes ne sont pas encouragés à rester éternellement *garçons*. En effet, le célibataire, nous dit Jean Borie, « à qui on ne peut rien légalement reprocher, [...] demeure malgré tout fondamentalement *suspect*¹⁴⁸ ». Bien que moins infamant que pour la jeune femme (menacée de coiffer Sainte-Catherine et de devenir *vieille fille*), le célibat trop longtemps prolongé n'est pas recommandé : mieux vaut ne pas rester *vieux garçon*. En étudiant les statistiques des célibataires au milieu du siècle, Michelle Perrot constate que les hommes se marient plus que les femmes, mais aussi beaucoup plus tard, passé trente ans¹⁴⁹. Plus le temps avance, plus le jeune homme devient un concurrent sérieux sur le marché conjugal. La recherche du meilleur parti détermine ses possibilités d'avancement dans la société. L'alliance matrimoniale, dans les milieux petits-bourgeois, est un calcul décisif pour le jeune homme qui cherche à *épouser* la classe au-dessus de lui¹⁵⁰. Ce n'est que par le mariage, puis par la paternité, qu'il peut prétendre à la pleine virilité : il entre alors dans l'âge d'homme.

L'âge d'homme et la raison virile

Pour mieux comprendre les modalités de l'idéal viril, revenons à la définition de la *virilité* proposée par le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. La virilité serait la période où « le corps et l'esprit humain se montrent d'ordinaire dans l'état

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 296.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 297. Voir également les récentes publications suivantes : Alain Montandon (dir.), *Dictionnaire du dandysme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Dictionnaires & références », 2016 ; Anthony Glinoe, *La Bohème. Une figure de l'imaginaire social*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2018.

¹⁴⁸ Jean Borie, *Le Célibataire français*, Paris, Le Sagittaire, 1976, p. 68-69.

¹⁴⁹ Michelle Perrot, « En marge : célibataires et solitaires » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 290.

¹⁵⁰ Michelle Perrot, « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 136.

le plus parfait de développement¹⁵¹ ». L'âge adulte se présente dès lors comme l'apogée de la vie de l'homme, un état supérieur mais temporaire. La virilité est en premier lieu une qualité physique *visible* :

Le développement de l'appareil masculin imprime à la fibre *plus* de ton et de densité ; il a des os *plus* compacts et *plus* robustes, une chair *plus* ferme, des tendons *plus* durs, une poitrine *plus* large, une respiration forte et étendue, une voix *plus* grave et *plus* retentissante, un pouls plein et *plus* lent que celui de la femme. Il montre pareillement un cerveau *plus* ample et *plus* étendu. L'épine dorsale et la moelle épinière sont *plus* volumineuses chez le mâle que chez la femelle. Il s'ensuit que le système nerveux cérébro-spinal a *plus* d'activité et de vigueur chez l'homme [...]. L'homme [...] est *plus* propre aux actions fortes ; il a *plus* de vigueur de muscles ; son intelligence est généralement *plus* développée [...]¹⁵².

Les champs lexicaux dominants de la définition sont ceux de la puissance, de la vitalité et de l'expansion, ce dernier élément laissant entrevoir le caractère spatial de la virilité : c'est une valeur qui prend littéralement *de la place*¹⁵³. Mais l'homme viril est avant tout celui qui est toujours « *plus que* » (plus que la femme en l'occurrence), constamment défini par un superlatif relatif. Le corps tout entier donne à voir la morale virile de l'homme.

C'est finalement cet organe *en plus* qui est au cœur de la supériorité de l'homme. Plus précisément, c'est le sexe *en érection* qui fonde sa domination. En effet, selon la définition de Pierre Larousse, le « signe irrécusable de la *virilité* est la puissance génitale ; [...] l'homme viril [...], vers l'âge de trente ans, possède toutes les forces vitales qui le rendent plus apte à la propagation de son espèce¹⁵⁴ ». Assurer sa descendance, c'est donc démontrer durablement sa virilité. Le mariage garantit non seulement un confort et une respectabilité à l'homme, mais il lui ouvre surtout la possibilité de la filiation légitime, la seule qui compte légalement et symboliquement. La question de la semence fécondante est par conséquent déterminante dans la définition de l'idéal. Dans le cadre matrimonial, l'homme peut faire la démonstration de sa capacité à procréer et à prendre la place qui lui est dévolue, sous le regard évaluateur de la communauté : l'homme *fait* par excellence est le chef de famille, pourvoyeur de fonds et responsable de son sang (le sien et celui de sa lignée). Le mari et le père sont garants de l'honneur des leurs : manquer de respect à sa famille revient à outrager le patriarche. Si l'offense vient de la femme infidèle (celle qui amène le risque d'élever l'enfant d'un autre), l'homme et ses intérêts sont protégés par la loi : « l'article 324 [du *Code civil*] absout en pratique le meurtre de l'épouse ou de

¹⁵¹ Pierre Larousse, entrée « Virilité », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 15, *op. cit.*, p. 1106.

¹⁵² *Idem*, nous soulignons.

¹⁵³ « développement », « développée », « propagation », « large », « étendu », « ample », « volumineuses », *idem*.

¹⁵⁴ *Idem*.

son amant surpris en flagrant délit au domicile conjugal¹⁵⁵ ». L'honneur de l'homme est plus que jamais au cœur de ses préoccupations : il ne faut pas perdre la face devant la communauté.

La supériorité du sexe masculin en érection se double de la puissance prêtée à sa semence. En effet, toujours selon la définition de Larousse, la « virilité de l'homme tient à la sécrétion du sperme¹⁵⁶ ». *Totus homo semen est*, « l'homme tout entier est semence¹⁵⁷ ». Cet aphorisme de Jean Fernel, datant de 1555, est une citation récurrente des livres d'hygiène conjugale et de médecine du XIX^e siècle. Mais, précise le dictionnaire, « plus celui-ci [le sperme] est répandu avec abondance, plus les facultés viriles sont affaiblies¹⁵⁸ ». L'homme *fait* est donc celui qui sait contenir les « sécrétions de son sperme¹⁵⁹ ». En ce sens, l'homme viril s'opposerait non seulement aux eunuques (ceux qui ne peuvent s'épancher), mais aussi aux jouisseurs (ceux qui s'épanchent trop abondamment). Par ailleurs, l'homme viril se différencie de la femme. Malgré l'évolution de la conceptualisation des modèles biologiques¹⁶⁰, la dichotomie ancienne associant les femmes à l'humidité et les hommes à la sécheresse perdure : les femmes coulent (elles perdent leur sang) tandis que les hommes retiennent leurs fluides (et font couler le sang des autres au combat)¹⁶¹. Ainsi, dès le début du XIX^e siècle, l'homme est encouragé, pour se distinguer de la femme, « à maîtriser ses flux et à les contenir¹⁶² ». Toute sa jeunesse lui a enseigné la contention des émotions : il doit maintenant être totalement maître de son corps, capable de réguler jusqu'à son plaisir et son énergie sexuelle.

C'est cependant sur la question de la sexualité que se dessine un des grands paradoxes de la virilité qui balance entre différentes injonctions contradictoires, selon la mode du temps. Comme le signale avec justesse Alain Corbin, les recommandations médicales oscillent constamment entre deux discours contraires. Elles défendent tantôt « une érotique fondée sur la modération », tantôt dénoncent « les risques et les méfaits

¹⁵⁵ François Guillet, « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 93.

¹⁵⁶ Pierre Larousse, « Virilité », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 15, *op. cit.*, p. 1106.

¹⁵⁷ Cité par Alain Corbin, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 351.

¹⁵⁸ Pierre Larousse, « Virilité », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 15, *op. cit.*, p. 1106.

¹⁵⁹ *Idem.*

¹⁶⁰ Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe* (1990), trad. de l'anglais, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992, p. 33.

¹⁶¹ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 20.

¹⁶² Alain Corbin, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 351.

de la continence¹⁶³ », et ce, parfois dans le même ouvrage¹⁶⁴. Les deux postures pointées du doigt, ascèse et débauche, exposeraient l'homme à toutes sortes de désordres du corps et de l'esprit. En définitive, l'homme y perd quoi qu'il arrive sa virilité. Au cours du dernier tiers du siècle, la conviction de la nocivité de l'abstinence recule. Un discours de l'économie des fluides apparaît alors à nouveau. Le sperme est considéré comme « la vie sous forme liquide¹⁶⁵ », un « puissant tonique » qui, conservé précieusement à l'intérieur du corps, rend l'homme plus apte que jamais « aux grandes résolutions et aux pensées élevées¹⁶⁶ ». Capitaliser sa semence témoigne ainsi de la force de volonté, de la domination de soi et de l'autocontrôle dont est capable l'homme¹⁶⁷. Cette rétention délibérée des fluides garantit, selon le docteur Alexandre Mayer, « une énergie toujours nouvelle et une virilité qui contribue à la prolongation de la vie¹⁶⁸ ». Le sperme et la virilité sont la vie même. Quand ils s'épuisent, la mort n'est plus bien loin.

La dialectique de la contention des fluides se retrouve également dans la gestion lacrymale. Les larmes, selon Anne Vincent-Buffault, sont un « critère de différenciation sexuelle¹⁶⁹ ». Même durant la période romantique où la douleur est sublimée et le sentiment exalté, les larmes sont réservées à la sphère privée, dans l'intimité du couple ou dans la solitude¹⁷⁰. Les larmes et les émotions sont de plus en plus intériorisées chez les hommes tout au long du XIX^e siècle, bannies de l'espace public et économisées pour

¹⁶³ *Ibid.*, p. 352.

¹⁶⁴ Voir notamment le chapitre « Les affres du manque et de l'excès » dans Alain Corbin, *L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin, 2008, p. 117-190.

¹⁶⁵ Joseph-Henri Réveillé-Parise, *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, Paris, Baillière, 1881 [1834], p. 270.

¹⁶⁶ Louis Seraine, *De la santé des gens mariés ou Physiologie de la génération de l'homme et hygiène philosophique du mariage*, 1865, p. 231.

¹⁶⁷ Parallèlement, nombre d'hommes se soucient peu de cette injonction à l'économie et établissent un compte presque anxieux de leurs relations sexuelles, un inventaire où, de toute évidence, l'abondance prime. Citons à titre d'exemple Alfred de Vigny, Jules Michelet, Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt, mais aussi Victor Hugo. Alain Corbin, *Le Temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Historique », 1998 [1991], p. 19 et p. 93.

¹⁶⁸ Dr Alexandre Mayer, *Des rapports conjugaux considérés sous le triple point de vue de la population, de la santé et de la morale publique*, Paris, Baillière, 1860 [1859], p. 406.

¹⁶⁹ Anne Vincent-Buffault, « Constitution des rôles masculins et féminins au XIX^e siècle : la voie des larmes », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, 1987, p. 949.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 930.

les grandes occasions relevant du sublime (notamment le deuil)¹⁷¹. La domination de soi, le *self-control*, devient le signe d'une bonne éducation dans les classes dominantes. Outre l'assèchement des larmes, la gestuelle s'épure, les poses photographiques « accentue[nt] le calme, la gravité, la dignité¹⁷² », le tabac « raréfie la verve discursive¹⁷³ », etc. L'homme viril idéal se pétrifie de plus en plus dans une raideur de statue qui oblitère le corps et ses manifestations.

Bien avant cela, dans *Le Banquet* de Platon, la virilité s'incarnait déjà dans un homme qui avait un contrôle absolu sur son corps. Socrate, aux dires d'Alcibiade, tient sa supériorité de ses qualités proprement viriles : domination de sa peur lors des combats, courage, endurance, résistance à l'ivresse, à la douleur et à la fatigue, mais, surtout, contrôle de son désir sexuel, ne cédant à aucun moment aux charmes d'Alcibiade¹⁷⁴. Socrate exerce un empire total sur son corps et ses émotions. Il est d'autant plus supérieur aux autres hommes qu'il est philosophe, c'est-à-dire un émissaire de la *raison*. Maître de son corps, l'homme peut en effet concentrer son énergie à cultiver son esprit, c'est d'ailleurs ce qui fait sa supériorité sur le reste des êtres vivants. Selon le *Dictionnaire des sciences médicales*, l'homme est « un animal éminemment philosophe » qui « tire de l'intelligence toute sa grandeur¹⁷⁵ ». Grâce aux rites de passage de sa jeunesse, le voilà sorti de la nature de l'enfance (intimement liée au féminin) : il est un être civilisé, de culture, d'écriture et, surtout, de *raison*. Entretien – avec plus ou moins de succès – par l'école, la raison devient le pré carré de l'homme. Même la science confirme sa supériorité intellectuelle et sa capacité à raisonner : son cerveau serait *plus grand*, son système nerveux *plus rapide*¹⁷⁶. Le mari et le père sont ainsi les seuls en mesure « de domestiquer les instincts, d'appriivoiser la femme¹⁷⁷ » et l'enfant qui, tous deux, sont considérés comme relevant de l'ordre de la nature et donc du *déraisonnable*.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 944. Ainsi, dans *Hamlet*, Laërte pleure la perte de sa sœur Ophélie : « Tu n'as que trop d'eau déjà, pauvre Ophélie, / Aussi je m'interdis les larmes. Et pourtant / C'est notre lot, la nature tient à ses coutumes, / La honte en dira ce qu'elle veut ! [il pleure] Quand ces pleurs cesseront, / La femme en moi ne sera plus. » Comme le relève Gaston Bachelard, « [l]'eau est le symbole profond, organique de la femme qui ne sait que pleurer ses peines [...]. [Laërte] redevient homme – en redevenant “sec” – quand les larmes ont tari ». On le voit avec cet exemple, même lorsque le contexte autorise les pleurs, ceux-ci restent encore associés à l'humidité féminine. William Shakespeare, Acte IV, scène 7, *Hamlet* (1603), trad. de l'anglais, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1995, p. 349. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* (1941), Paris, José Corti, 1986 [1942], p. 113.

¹⁷² Alain Corbin, *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, *op. cit.*, p. 100.

¹⁷³ Philippe Perrot, « Quand le tabac conquiert la France », *L'Histoire*, n° 46, 1982, cité par Alain Corbin, *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, *op. cit.*, p. 100.

¹⁷⁴ Platon, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio plus », 2007 [1989], p. 72-83.

¹⁷⁵ Entrée « Homme », *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 21, Paris, Panckoucke, 1812-1822, p. 191.

¹⁷⁶ Larousse se réfère ici à l'entrée « Homme » du *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 21, *op. cit.*, p. 191-344.

¹⁷⁷ Michelle Perrot, « La famille triomphante », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, p. 95.

En dépassant ses désirs et ses émotions humaines, l'homme *s'élève* au-dessus du commun. En ce sens, la virilité est une *surhumanité*. Elle hérite du modèle du philosophe de l'Antiquité qui travaille toute sa vie à la recherche de la connaissance vraie¹⁷⁸. Le culte des Anciens, entretenu par l'école du XIX^e siècle, ne manque pas d'influencer la pensée de l'époque. Les grands textes antiques ont alors pour vocation d'enseigner des valeurs supérieures aux garçons. Platon livre ainsi le sens de toute une vie :

l'homme qui s'est abandonné aux appétits et aux ambitions et qui se donne beaucoup de peine pour assurer leur satisfaction, il arrive nécessairement que toutes ses pensées sont devenues *mortelles* [...]. Au contraire, l'homme qui a mis tout son zèle à acquérir la connaissance et à obtenir des pensées vraies, il est absolument nécessaire, je suppose, qu'il ait des pensées *immortelles* et *divines* [...] ¹⁷⁹.

On le voit, l'idéal viril tend constamment vers le supérieur, si ce n'est vers le divin. Il s'extirpe du bas corporel pour monter aux hauteurs de l'esprit. Bien d'autres après Platon feront de la capacité de raisonnement une distinction de l'homme supérieur. Nous l'avons déjà vu avec la voie des oiseaux, le parcours du garçon est une élévation (au sommet des arbres, auprès des oiseaux). L'idéal viril est ainsi profondément marqué par un mouvement ascensionnel.

L'esprit supplante donc plus que jamais le corps (laissé aux femmes). Le message chrétien, exalté par l'adoration du Christ (qui par ailleurs jouit d'une jeunesse immortelle et d'une Immaculée Conception entièrement masculine¹⁸⁰), a longtemps entretenu le mépris du corps faillible, faisant de la chair une prison provisoire de l'âme destinée, elle, à l'ascension après la mort. Ce dogme trouve sa continuité dans la morale bourgeoise du XIX^e siècle qui, plus que jamais, s'attache à contrôler et museler les corps et les comportements en cultivant la pudeur et la honte. Pour Alain Corbin, cette police des corps relève de deux hantises de la bourgeoisie : celle de révéler les secrets de l'intime et, surtout, celle « de laisser l'animal passer le bout de l'oreille ¹⁸¹ ». Le corps et ses manifestations s'inscrivent en effet dans la *nature* (féminine) que seule la culture (masculine) – l'esprit et la raison – peut domestiquer. De ce fait, la contention relève du « souci d'éviter toute manifestation organique susceptible de rappeler que le corps existe¹⁸² ». En somme, être un homme, ce serait, paradoxalement, ne plus en être un. La

¹⁷⁸ Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, *op. cit.*, p. 99-100.

¹⁷⁹ Platon, *Timée*, 90b, dans Platon, *Œuvres complètes*, Flammarion, 2011 [2008], p. 2048, nous soulignons.

¹⁸⁰ Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 478.

¹⁸¹ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *op. cit.*, p. 450.

¹⁸² *Idem*.

dénégation du corps et le culte du stoïcisme donnent à l'homme l'apparence d'une véritable machine, dure et froide, « délivrée de la peur, de la douleur et de la mort¹⁸³ »¹⁸⁴.

Nous l'avons dit, plus le siècle avance, plus la virilité et les mœurs se pacifient. Grâce aux progrès de la science, à l'optimisme positiviste et à leur introduction dans les programmes scolaires, la figure du savant, puis celle de l'érudit et de l'intellectuel¹⁸⁵, deviennent les modèles de virilité les plus influents de l'époque. Étymologiquement, le savant est celui qui *sait*. Mieux, nous dit Jacques Noiray, il est « celui qui sait tout ». Le savant est le « fils de l'idéal encyclopédique de la Renaissance et des Lumières », son savoir reflète « un désir de totalité¹⁸⁶ ». Incarnation de la modernité, il matérialise également le modèle moral bourgeois. Il est « un saint moderne, un véritable martyr du travail¹⁸⁷ », il fait preuve de ténacité, de patience, mais aussi et surtout d'*économie*. En effet, poursuit Noiray, le savant est un grand économiste :

Grâce à lui, la somme des connaissances scientifiques se construit lentement comme une fortune. Ce qu'il accumule, ce qu'il gère, ce ne sont pas seulement des faits isolés, c'est la totalité d'un savoir, un patrimoine toujours accru, solide et durable, qu'il faut conserver et faire fructifier. Mais cette thésaurisation n'a rien d'égoïste [...]. Le savant est un capitaliste philanthrope¹⁸⁸.

L'homme de sciences administre ainsi ses connaissances comme son corps. C'est une véritable économie générale de l'être qui est admirée à travers lui. Idéologie d'autant plus valorisée qu'elle est diffusée par les médecins, eux-mêmes producteurs de savoirs sur le corps, se présentant, sans le dire explicitement, en modèles à imiter. Par sa science remarquable et par sa recherche de la vérité, le savant se hausse, comme le philosophe avant lui, jusqu'au statut de surhomme. De cette supériorité, observe encore Jacques Noiray, naissent deux mythes dans l'imaginaire social : celui du savant titanique (ou héros du progrès tel Prométhée) et celui du savant satanique (ou savant fou). Complémentaires, ces deux archétypes posent la question centrale « des rapports du savoir et du pouvoir¹⁸⁹ ». Peu importe leurs travers, les deux figures sont des incarnations de la toute-puissance.

¹⁸³ Élisabeth Badinter, *XY de l'identité masculine*, *op. cit.*, p. 200.

¹⁸⁴ Preuve s'il en faut que cette conception a longtemps perduré, les films hollywoodiens ont donné à voir nombre d'hyper-virilités à la limite de l'humanité, voire complètement inhumaines : « super-héros aux pouvoirs mutants, hommes-machines aux performances inégalables, soldats irréprochables et techniquement perfectionnés ». Antoine de Baecque, « Projections : la virilité à l'écran », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 434.

¹⁸⁵ Le terme naît au moment de l'affaire Dreyfus.

¹⁸⁶ Jacques Noiray, « Figures du savant », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 144.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 145.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 146.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 157.

En somme, la virilité relève autant, si ce n'est plus, de l'éthique (morale virile) que du biologique. L'homme adulte donne à voir une virilité triomphante faite de toutes les vertus, tant que celles-ci ne sont pas féminines. Cependant, tout apogée implique une montée, mais également une descente. Après l'âge d'homme rayonnant vient le temps du crépuscule.

d. L'homme fini : le corps séché

L'âge de retour ou le crépuscule de l'homme

À la fin du XVIII^e siècle, le naturaliste Louis-Jean-Marie Daubenton déclarait que le mot de *vieillesse* était trop lestement employé :

Un homme de quarante ou quarante-cinq ans n'est pas un vieillard ; quoiqu'à cet âge le corps donne déjà des signes de dépérissement, ce n'est pas encore l'âge de la vieillesse : je crois qu'il serait mieux nommé l'âge de retour, puisqu'alors la nature commence à rétrograder ; l'embonpoint diminue & les fonctions de quelques parties du corps s'affoiblissent. L'âge de retour s'étend depuis quarante ou quarante-cinq ans, jusqu'à soixante ou soixante-cinq ans¹⁹⁰.

La finitude de l'homme se fait visiblement elle aussi par étape. En séparant ce qu'il baptise l'*âge de retour*, Daubenton lisse le déclin de l'homme. Cette période devient un crépuscule et non une nuit totale pour l'individu. L'âge de retour n'est plus tout à fait viril, mais il n'est pas encore vieillesse et décrépitude. C'est une étape transitoire marquée par la décroissance. Pour la part de la population la plus aisée, les progrès de l'hygiène et de la médecine permettent d'allonger l'espérance de vie en bonne santé, déjà favorisée par des conditions de vie privilégiées. Bien que ces hommes sortent d'un âge d'or, leur bonne constitution leur permet de ne pas être entièrement dépouillés des attributs de la virilité. La sagesse, la raison et l'expérience apportées par la maturité leur permettent de jouir du respect de leurs pairs. Ils ne sont également pas encore exclus du marché matrimonial et peuvent même prétendre à une épouse plus jeune qu'eux¹⁹¹, contrairement aux femmes qui en sont écartées une fois leur fécondité tarie. Si les médecins admettent l'existence

¹⁹⁰ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Histoire naturelle de l'homme », *Encyclopédie méthodique. Histoire naturelle des animaux*, Paris, Panckoucke, 1782, p. LXXIV. Cité par Christine Théré, « Âge de retour et retour d'âge : l'asymétrie entre les sexes dans les discours médicaux en France (1770-1836) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 42, 2015, p. 56.

¹⁹¹ Néanmoins, il peut être très mal vu qu'un vieil homme soustrait une jeune fille du marché matrimonial au détriment de ses plus jeunes et plus virils concurrents. Dans les villages, ce comportement serait condamné par le *charivari*, pratique propre à la jeunesse célibataire, dépositaire des bonnes mœurs, en droit de punir ou de dénoncer bruyamment « tous les comportements qui portent atteinte à la communauté locale ». Jean-Claude Farcy, *La Jeunesse rurale dans la France du XIX^e siècle, op. cit.*, p. 125.

d'un *retour d'âge*¹⁹² masculin, synonyme de stérilité, celui-ci est considéré comme plus tardif et plus progressif. Bien qu'un manque d'ardeur de leurs érections soit parfois à déplorer, la capacité à procréer leur est encore reconnue, malgré sa diminution¹⁹³. Ils doivent néanmoins veiller à « garde[r] précieusement le *capital*¹⁹⁴ » (leur vitalité et leur semence) en se ménageant physiquement et sexuellement : les excès sont donc plus que jamais proscrits¹⁹⁵.

Mais, même si l'homme en âge de retour n'est pas encore parvenu à la ligne d'arrivée, il ne peut oublier qu'il est au seuil de la finitude.

La vieillesse : au seuil de la mort

Nous l'avons vu, la vie de l'homme est jalonnée d'initiations symbolisant des morts et des renaissances¹⁹⁶. Mais, alors qu'il entre dans le dernier âge de la vie, il sait bien qu'il ne lui reste plus qu'une seule et ultime initiation : la mort du corps. Pour les philosophes de l'Antiquité, la vieillesse n'est pas une régression, mais bien une acmé, la fin d'un processus de perfectionnement de toute une vie. Ainsi, Céphale loue à Socrate les bienfaits de la perte des « plaisirs des sens¹⁹⁷ ». Il rapporte également les joies de Sophocle, heureux « d'être échappé de l'amour¹⁹⁸ », véritable délivrance des passions, n'éprouvant aucun regret pour la dégradation du corps et de ses plaisirs. Céphale – et le philosophe rationaliste en général – vit bien plus haut, comme son nom l'indique : il est l'Esprit (le *Noûs*), tout en haut de la *tête* (κεφαλή, kephalê). Seule la raison, qualité supérieure du philosophe, survivra au corps, faisant de la sorte, selon Edgar Morin, « la promotion d'une immortalité spirituelle où rayonne, inaccessible et éternel, l'Esprit¹⁹⁹ ». La vie de l'homme se termine alors sur une ascension finale, une immortalité cosmique.

L'immortalité individuelle trouve son apogée avec le christianisme, « ultime religion du salut²⁰⁰ », qui manifeste sa haine et sa terreur de la mort. Au commencement, Adam se situerait ainsi « en dehors de l'échelle des âges ; il ne grandit ni ne vieillit ; il ignore la

¹⁹² Le retour d'âge est, dès le début du XIX^e siècle, de plus en plus attribué seulement aux femmes et se traduira sous la plume des médecins par la « cessation des règles » et sera rebaptisé *ménopause*. Christine Théré, « Âge de retour et retour d'âge : l'asymétrie entre les sexes dans les discours médicaux en France (1770-1836) », *op. cit.*, p. 72.

¹⁹³ Dr Louis Seraine, *De la santé des gens mariés*, *op. cit.*, p. 82.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 71, nous soulignons.

¹⁹⁵ Christine Théré, « Âge de retour et retour d'âge : l'asymétrie entre les sexes dans les discours médicaux en France (1770-1836) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 42, *op. cit.*, p. 71.

¹⁹⁶ Voir également Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 2004 [1949].

¹⁹⁷ Platon, *La République*, Livre I, 328d, dans Platon, *Œuvres complètes*, Flammarion, 2011 [2008], p. 1485.

¹⁹⁸ *Ibid.*, 329c et 329d, p. 1486.

¹⁹⁹ Edgar Morin, *L'Homme et la mort*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 206.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 226.

naissance et la mort²⁰¹ ». La Chute, entraînée par Ève, apporte alors mort et décrépitude à l'homme²⁰². C'est le péché – comprendre la connaissance de la sexualité et de la différence des sexes – qui condamne l'homme à la mort. Seule « la *rédemption* de la chair » offerte aux hommes par « le dieu de chasteté, né d'une vierge, engendré par l'Esprit de Dieu, Jésus le vierge », permet, par son sacrifice, de rouvrir « les portes de l'immortalité qui s'étaient refermées sur la faute du vieil Adam²⁰³ ». Le christianisme promet dès lors à ses fidèles que la foi les gratifiera, à l'instar de Jésus, de l'immortalité de l'âme après la mort. L'âme, supérieure, se défait ainsi du bas corporel.

Quant à l'enveloppe charnelle, celle-ci entre en décrépitude. Son corps se délite et s'affaiblit, entraînant un état de dépendance, allant par là à l'encontre de l'autonomie virile. L'homme ne peut plus ni se défendre ni défendre les siens : courage et bravoure sont alors inutiles quand le corps n'est plus. L'incapacité physique est aussi sexuelle. Malgré la thésaurisation, les fluides de l'homme se tarissent. Le corps ne désire plus et devient lui-même indésirable. La vieillesse est maigre, vidée de ses flux : le corps se fait sec et aride, stérile en somme. C'est parfois l'esprit même qui faiblit, dépossédant l'homme de la raison dont il est si fier. Tout ce qui faisait sa virilité entre donc en faillite : *l'impuissance est totale* (contre la puissance totale de l'homme viril). Incapable et dépendant, le corps de l'homme se féminise (la société concevant la femme comme la « grande incapable ») et s'infantilise en vieillissant. L'homme régresse au statut d'enfant. Il naît et meurt impuissant. La mort se voit ainsi symboliquement ramenée à la femme²⁰⁴, tout comme la naissance (et son lien à la mère). La boucle est bouclée²⁰⁵.

La laïcisation grandissante de la société au XIX^e siècle porte un coup à l'économie religieuse de la mort : comment contrôler et dominer l'angoisse de la mortalité sans garantie de salut éternel ? Comment supporter les affres de la vieillesse sans promesse que la souffrance sera récompensée ? En somme, comment ne pas succomber au désespoir dans un monde sécularisé ? La science travaille tout au long du siècle à faire

²⁰¹ Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, *op. cit.*, p. 78.

²⁰² On retrouve une histoire semblable dans la mythologie grecque. Ainsi, selon Hésiode, ce serait également par la faute d'une femme (*la femme*), Pandore, que les hommes vieilliraient (alors que dans l'âge précédent, ils se contentaient de mourir paisiblement, éternellement jeunes). En enfantant et en épuisant l'homme dans l'effort procréateur, elle inscrirait l'humanité à la fois dans le cycle de la succession des générations et dans l'ordre du vieillissement. Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 39.

²⁰³ Edgar Morin, *L'Homme et la mort*, *op. cit.*, p. 231.

²⁰⁴ D'autant plus que le corps est enterré dans ce qui fût longtemps désigné comme « la terre-mère » par les croyances anciennes. Mircea Eliade a bien démontré l'universalité de ce mythe. À noter également qu'on parle de « mère patrie », soit le *sol* national. Voir Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, *op. cit.*

²⁰⁵ Les travaux d'Yvonne Verdier sur le rôle des femmes dans le village de Minot montrent une boucle semblable : les femmes jalonnent les étapes rituelles des âges et se situent plus particulièrement aux deux bouts de la vie, de la naissance du nouveau-né à la toilette du mort. Yvonne Verdier, *Façons de dire, Façons de faire : la laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1979.

reculer l'âge de la mort. Les progrès fulgurants de la médecine galvanisent les espoirs d'un semblant d'immortalité, comme l'illustrent les propos d'Henri de Parville pour qui le vaccin de Pasteur démontre « que toutes les maladies sont guérissables²⁰⁶ ». Malgré l'allongement de l'espérance de vie, l'horizon de la vie éternelle laïque est encore et toujours bien loin²⁰⁷. La crainte de la finitude n'en finit pas pour autant.

Le portrait de l'homme viril de la seconde moitié du XIX^e siècle que nous venons de brosser laisse déjà entrevoir les failles et les contradictions qui l'entourent. En effet, en dépit de l'apparente transparence et clarté du modèle viril, celui-ci s'avère bien moins évident qu'annoncé. D'autant plus que l'homme recourt à une variable (dont il cherche à faire une constante en usant notamment de stéréotypes) pour se définir et avec laquelle il doit composer : la femme.

B. Les contradictions et les failles du modèle viril

a. *Penser les hommes sans les femmes ?*

Selon Simone de Beauvoir, l'imaginaire social voudrait que la femme « se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle [...]. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre²⁰⁸ ». La femme serait dès lors un être « relatif²⁰⁹ ». Or, nous l'avons vu précédemment, l'homme se construit par *différenciation* de ce qu'il considère comme l'Autre soit, selon son point de vue, de l'animal, de la nature, de la mort et, surtout, de la femme. La prétention à être l'étalon de mesure ultime n'est finalement qu'une question de point de vue et de posture, mais aussi de fantasme. Homme et femme sont les deux pôles d'un système bipartite – le genre – et se caractérisent l'un par rapport à l'autre : il est ce qu'elle n'est pas, elle est ce qu'il n'est pas. Bien que divergentes, leurs définitions se révèlent avant tout et fondamentalement *relationnelles*. Ainsi, même l'Absolu n'échappe pas à la relativité et à la différenciation pour délimiter les frontières de son identité. Néanmoins, soulignons-le, *différence* ne signifie pas

²⁰⁶ Henri de Parville, *Courrier de Lyon*, 29 octobre 1885, cité par Claire Salomon-Bayet, « La gloire de Pasteur », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 167.

²⁰⁷ Voir la critique implicite formulée par Alphonse Daudet sur les rêves d'immortalité de la science et des adultes : Marion Caudebec, « L'imprévoyance de l'oralité et les sottises de la lettre. *Le Roman du Chaperon rouge* d'Alphonse Daudet », *Cahiers de littérature orale*, n° 88, « Oralités enfantines », à paraître.

²⁰⁸ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, t. 1, *op. cit.*, p. 32.

²⁰⁹ Jules Michelet, *La Femme* (1860), Paris, Flammarion, coll. « Champ historique », 1981, p. 262. À noter tout de même que, chez Michelet, le qualificatif *relatif* est aussi appliqué à l'homme. Michelet s'inscrit dans la logique de la *complémentarité* des sexes. « *L'homme et la femme sont deux êtres incomplets et relatifs, n'étant que deux moitiés d'un tout.* »

subordination. Pourtant, peu importe le lieu ou l'époque, la différence des sexes amène invariablement à leur *hiérarchisation*.

La valence différentielle des sexes

Comment comprendre cette universalité de la domination des hommes sur les femmes ? Serait-ce un fait de nature ? Françoise Héritier a su proposer et étayer une hypothèse crédible expliquant l'universalité de la hiérarchie des sexes, sans en faire pour autant un donné, naturel et indépassable. Selon elle, le corps est le premier lieu d'observation pour l'humanité primitive. L'émergence de la pensée et du symbolique se serait ainsi faite à partir de la constatation d'une donnée stable, identifiable chez l'être humain et chez tous les animaux visibles à l'œil nu : la différence des sexes. Cette constante biologique serait « au fondement de toute pensée aussi bien traditionnelle que scientifique ²¹⁰ ». La différence sexuée, redoublée par l'invariant cosmologique de l'alternance du jour et de la nuit²¹¹, constituerait le « butoir ultime de la pensée²¹² » à partir de laquelle serait née la dichotomie conceptuelle essentielle « qui oppose l'identique au différent²¹³ ». Cette réalité irréductible serait devenue la base des systèmes de pensée et de représentations qui ont conceptualisé le monde selon des catégories elles aussi dualistes : « chaud/froid, sec/humide, actif/passif, rugueux/lisse, dur/mou, sain/malsain, rapide/lent, fort/faible, [...] mobile/immobile, extérieur/intérieur, supérieur/inférieur, [...] abstrait/concret, théorique/empirique, transcendant/immanent, culture/nature, etc. ²¹⁴ » Dans chaque culture, ces valeurs concrètes et abstraites sont associées soit au masculin, soit au féminin. Par exemple, dans le système de pensée de la France du XIX^e siècle, la femme est considérée comme passive, molle, faible, faite pour l'intérieur de la maison et relevant de la nature ; tandis que l'homme est lié à l'actif, au dur, à la force, au monde extérieur et à la culture. Or, en soi, rien ne laisse présupposer la supériorité de la dureté sur la mollesse, ou de l'abstrait sur le concret : « *a priori*, la hiérarchie est seconde²¹⁵ ». Bien que venant dans un second temps, la constitution d'une échelle de valeurs semble, compte tenu de son universalité, inévitable. Néanmoins, « il n'est pas dans l'ordre naturel des choses que les catégories associées au masculin soient systématiquement considérées comme supérieures à celles associées au féminin²¹⁶ ». D'où proviendrait alors ce déséquilibre ?

²¹⁰ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 19.

²¹¹ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, « Essais », 2012 [2002], p. 130.

²¹² Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 19.

²¹³ *Ibid.*, p. 20.

²¹⁴ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, *op. cit.*, p. 16.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 130.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 128.

L'explication proposée par Françoise Héritier tient une nouvelle fois à la différence des sexes. Les femmes ont la spécificité biologique de porter les enfants dans leurs corps et de les mettre au monde. Cette capacité est d'autant plus « exorbitante²¹⁷ » que les femmes ont la faculté de faire des enfants des *deux sexes*. Autrement dit, elles détiennent le pouvoir de fabriquer à la fois « de *l'identique* mais aussi du *différent*²¹⁸ ». Les hommes, eux, sont incapables de faire leurs fils : pour se reproduire à l'identique, ils ont nécessairement besoin des femmes²¹⁹. Ce privilège féminin mettrait par conséquent les hommes en dépendance des femmes : sans elles, point de Même. Cette injustice biologique aurait alors conduit les hommes à déposséder les femmes de ce qui est perçu comme un privilège en se l'appropriant à la fois de manière « conceptuelle, symbolique et sociale²²⁰ ».

Or, pour s'octroyer la fécondité des femmes, il faut en avoir la légitimité. C'est en conceptualisant l'infériorité des femmes que les hommes seraient parvenus à s'arroger le droit de les posséder, elles et leur pouvoir de procréation. Ce « rapport conceptuel orienté, sinon toujours hiérarchique, entre le masculin et le féminin, traduisible en termes [...] de valeur²²¹ » est baptisé par Françoise Héritier de *valence différentielle des sexes*. Celle-ci est le socle fondateur des trois piliers primordiaux que Claude Lévi-Strauss identifie dans toutes les structures de société : la prohibition de l'inceste²²² garantie par l'obligation d'exogamie, une forme reconnue d'union sexuelle et la répartition sexuelle des tâches. La valence différentielle des sexes a le grand mérite d'apporter l'explication qui manquait à ces trois piliers structurants : tous trouvent leur origine et se justifient par l'infériorité conceptualisée du féminin²²³. L'échange des femmes prévenant l'inceste ne peut se faire que si les corps de celles-ci relèvent du pouvoir des hommes²²⁴. L'union reconnue permet l'appropriation sur le long terme du corps féminin, garantissant de fait à l'homme le droit de ne pas être dépossédé de l'enfant, fruit d'un lent processus duquel il est exclu (grossesse, allaitement)²²⁵. Enfin, la répartition sexuelle des tâches se fonde en partie sur des contraintes objectives du pouvoir gestationnel et nourricier des femmes (la mobilité

²¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

²¹⁸ *Idem*, nous soulignons.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 25.

²²⁰ *Ibid.*, p. 134.

²²¹ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 24.

²²² Cette idée a été remise en question par l'anthropologue Dorothee Dussy qui, face aux pratiques effectives (une personne sur dix en France affirme avoir été victime d'inceste pendant l'enfance, selon une enquête Ipsos datant de 2020), conclut qu'il n'y a visiblement pas d'interdit de l'inceste, mais un interdit de *parler* de l'inceste. Il s'agirait donc plutôt d'un tabou. Pour Dussy, l'inceste est une situation paroxystique de la domination et des violences patriarcales. Dorothee Dussy, *Le Berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Pocket, coll. « Presses Pocket », 2021 [2013].

²²³ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 27.

²²⁴ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, *op. cit.*, p. 18.

²²⁵ *Ibid.*, p. 20.

amoindrie durant la grossesse et l'allaitement, ainsi que la fragilité temporaire qui en découle). Si ces contraintes aboutissent à une certaine répartition des tâches (pas de participation aux chasses ou aux guerres), elles ne comportent pas non plus de hiérarchie de valeur en soi²²⁶. Elles ne justifient également pas que l'ensemble des femmes, peu importe leur âge, soient totalement évincées de certaines activités ou apprentissages (comme la fabrication et le maniement des armes)²²⁷. La valence différentielle conduit à créer un rapport au sang qui motive l'exclusion des femmes : celles-ci *voient* leur sang couler (passivité) tandis que les hommes *font* couler le sang volontairement (activité)²²⁸. Les pratiques valorisées comme la chasse ou la guerre ne relèvent dès lors ni de « la quantité du travail fourni ni [de] la maîtrise de son exécution » : elles sont prestigieuses *parce qu'elles sont masculines*.

En somme, si tous les systèmes de pensée connus ont traduit la différence sexuelle en hiérarchie²²⁹, et ce, toujours au profit du masculin²³⁰, ce ne serait non pas grâce à cet organe *en plus* que posséderait l'homme, mais plutôt par cette capacité qu'il aurait *en moins* : par le « scandale que les femmes font leurs filles alors que les hommes ne peuvent faire leurs fils²³¹ ». Les rites de passage faisant *renaître* les garçons dans le monde des hommes témoignent du désir de s'approprier la génération de l'identique et de transformer l'impuissance ressentie en puissance effective. On retrouve ce rêve de génération proprement masculine chez Aristote qui développe l'idée selon laquelle ce serait le *pneuma* de la semence masculine qui donnerait la vie à la forme la plus accomplie de l'être humain, à savoir l'homme : la femme ne serait qu'un réceptacle et la naissance d'une fille serait une monstruosité, un échec de la virilité²³². Le peuple Baruya, étudié par Maurice Godelier, est soumis à la même idéologie. Les hommes donnent par deux fois

²²⁶ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, op. cit., p. 231.

²²⁷ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, op. cit., p. 12.

²²⁸ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, op. cit., p. 234.

²²⁹ Soulignons néanmoins que, même si Françoise Héritier parle d'*invariants* qui amènent à la domination des femmes, cela « ne signifie pas que certaines données resteront immuables de toute éternité, mais seulement qu'il y a des cadres de pensée et des interrogations qui subsistent à travers les siècles, et qui s'incarnent dans des réponses différentes selon les cultures et selon les époques ». En somme, *invariant* ne veut pas dire *invariable*. Ces structures de pensée expliquent l'ordre du monde, mais ne peuvent être prises comme une fatalité indépassable. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, op. cit., p. 138.

²³⁰ Les femmes ne sont généralement valorisées que dans le cadre de la *maternité*, mais une maternité prédéfinie et normative qui les enferme dans un rôle de subalterne.

²³¹ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, op. cit., p. 23.

²³² Aristote, *De la génération des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, cité par Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, op. cit., p. 177. Cette idée que les femmes seraient des hommes imparfaits a longtemps perduré. C'est seulement au XVII^e siècle que cette conception sera récusée par Régnier de Graaf dans *Histoire anatomique des parties génitales de l'homme et de la femme qui servent à la génération*, Bâle, Köning, 1679, p. 2. Voir Michèle Clément, « Asymétrie critique. La littérature du XVI^e siècle face au genre », *Littératures classiques*, n° 90, « Les voies du "genre". Rapports de sexe et rôles sexuels (XVI^e-XVIII^e siècles) », 2016, p. 24.

naissance à leurs fils : une première fois en déposant leur semence dans le ventre des mères et une seconde fois dans l'entre-soi masculin des rites initiatiques où les garçons sont « nourris » de la semence de leurs aînés²³³. Ce fantasme de la génération de l'homme par l'homme se rencontre également dans la mythologie grecque (Zeus donnant naissance à Athéna – produisant donc de l'Autre – par la tête, déesse des valeurs viriles que sont la guerre, la sagesse, l'artisanat et les techniques), ou encore dans la Genèse où Dieu conçoit *seul* Adam, à son image : Ève n'est plus qu'une simple côte de l'homme ; c'est lui qui lui donne naissance et non le contraire. Selon la thèse de Roberto Zapperi, toute « société fondée sur les valeurs masculines ressent le besoin de renverser les données biologiques de la génération, d'en ignorer parfois même les plus évidentes, pour revendiquer la primauté naturelle de la paternité²³⁴ ». Le mythe de l'homme enceint, que Zapperi identifie dans plusieurs récits allant du Moyen Âge au XIX^e siècle, porterait ainsi en lui un enjeu idéologique et social essentiel puisqu'il représenterait symboliquement la lutte entre les sexes pour le pouvoir. En renversant l'ordre naturel de la génération, « la naissance d'Ève a eu pour but de propager une idéologie de la famille, organisée hiérarchiquement sous la domination du père. Celui-ci accouche symboliquement de la fille-épouse pour affirmer son pouvoir sur l'une et sur l'autre²³⁵ ». Ce thème de monde à l'envers permet à l'homme de légitimer son pouvoir : même né du corps d'une femme, celui-ci ne peut lui être subordonné puisqu'elle-même viendrait initialement de la chair de l'homme. Les fils et les filles qui naissent d'elle reviendraient donc entièrement à l'homme.

Les variations historiques et culturelles du mythe et fantasme d'auto-engendrement visent à montrer que, tout comme les femmes, les hommes engendrent les leurs. Ils le font même mieux qu'elles puisqu'ils sont à l'origine de « la part la plus masculine [des garçons], de ce qui fait l'homme dans l'homme, la virilité. Les femmes peuvent bien accoucher de garçons tant que les hommes reproduiront des hommes virils²³⁶ ». Les récits s'emploient également à légitimer la domination en faisant de l'homme le (pro)créateur de la femme. D'une situation présumée d'impuissance naît, par le mythe d'auto-engendrement, la puissance des hommes. La valence différentielle infuse ainsi dans tous les pans des relations entre hommes et femmes et dans toutes les pensées conceptualisant le monde. Elle est partout, tant et si bien qu'elle en est, encore aujourd'hui, invisible pour beaucoup. La domination masculine, ignorante du cheminement de pensée qui l'a amenée à élaborer sa suprématie, relève *in fine* d'un raisonnement tautologique : les hommes sont supérieurs parce qu'ils sont supérieurs.

²³³ Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, *op. cit.*, p. 61-67

²³⁴ Roberto Zapperi, *L'Homme enceint* (1979), trad. de l'italien, Paris, PUF, coll. « Les chemins de l'histoire », 1983, p. 29.

²³⁵ *Idem.*

²³⁶ Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 476.

À première vue, la valence différentielle opère une hiérarchisation seulement entre les deux sexes, et ce, toujours au profit du masculin. Cependant, à y regarder de plus près, il semblerait que les hommes essuient eux aussi, par rebond et dans une moindre mesure, les rigueurs et les tourments qu'engendre la hiérarchisation du masculin et du féminin.

Les Grands hommes et les autres

Pour bien saisir toute la portée de ce système idéologique, il est important de distinguer les femmes du féminin : le féminin est une catégorie de pensée qui est *associée* aux femmes ; autrement dit, il peut également exister indépendamment d'elles. En conceptualisant le monde de manière binaire et en amalgamant systématiquement un des pôles au féminin, les hommes s'exposent inévitablement à être eux-mêmes liés, à un moment ou à un autre, à ce féminin inférieur. Dès lors, la virilité vit sous la menace constante de la féminité. Les hommes s'inscrivant, même temporairement, dans une ou plusieurs des catégories conceptuelles associées au féminin sont dévalorisés aux yeux de tous, parfois même entièrement *destitués*. En effet, la virilité est une valeur qui s'apprend, mais qui n'est jamais éternellement acquise. Elle peut se perdre de maintes manières : couardise, mollesse, passivité, larmes intempestives, honneur bafoué, timidité et pudeur excessives, carence de force physique ou morale, etc. Le risque perpétuel de perdre les galons de la virilité oblige l'homme à constamment faire la démonstration de son appartenance identitaire. Nous l'avons vu pour le garçon qui doit apprendre à se différencier des filles, pour le jeune homme dont la place n'est pas si aisément gagnée et qui a encore tout à prouver, mais également pour l'homme fait qui doit affirmer sa virilité en acquérant les positions sociales que réclame son sexe (époux, chef et père de famille, pourvoyeur de fonds). Les preuves à fournir sont publiques et relèvent notamment de postures et de comportements particuliers qui donnent à lire en filigrane les valeurs de la virilité : tenue du corps (regard et dos droits, démarche assurée, etc.²³⁷), consommation d'alcools et de chairs animales, performances physiques, savoir-mourir, fanfaronnades, gauloiseries, duels, art oratoire, défense des êtres sous sa protection, etc. Ces mises à l'épreuve font la part belle à l'activité, au courage, au sang-froid, au franc-parler, à la puissance, au sens du sacrifice ou encore à la résistance de celui qui se met publiquement en scène.

Ceux qui échouent à donner les preuves de leur virilité sont condamnés à l'autre pôle de l'échelle du système binaire, le féminin. Si leur statut d'homme ne peut être remis complètement en doute (leurs corps en témoignent), les individus dont la virilité serait défaillante, voire inexistante, sont relégués au bas de la hiérarchie masculine et sont considérés comme des *sous-hommes*. Ils peuvent parfois même être jugés plus inférieurs que les femmes puisqu'ils dévoient le *destin* de leur sexe. Sensibles, faibles, médiocres, poltrons et homosexuels deviennent, aux yeux des autres hommes (et des femmes, celles-ci partageant les représentations de leur société), des dégénérés efféminés, des *femmelettes*,

²³⁷ Georges Vigarello, *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin, coll. « Dynamiques », 2001.

des hommes-femmes²³⁸ ou encore, pour la médecine du XIX^e siècle, des hommes *inversés* (corps d'homme, âme de femme)²³⁹. En effet, derrière toutes les réprimandes formulées envers les prétendues déviances masculines se cache le mépris du féminin. Celui-ci étant dévalué dans l'ordre social, il devient capital de bien délimiter la frontière qui divise homme et femme afin de ne pas basculer du mauvais côté. Pour prévenir ce dévoilement possible (si ce n'est certain, compte tenu des incroyables exigences de l'idéal viril), un état de vigilance constant doit être maintenu. Pour protéger la frontière séparant les sexes, il est impératif de se surveiller soi, mais de garder aussi un œil attentif sur les autres (dans une logique de panoptique²⁴⁰). Ainsi, la hiérarchie première entre masculin et féminin détermine également une hiérarchie entre les hommes eux-mêmes. La valence différentielle des sexes classe et décline (voire *sous*classe) les individus selon le partage féminin/masculin.

Mais ce système de valeurs permet avant tout de *sur*classer certains hommes par rapport aux autres. En effet, la hiérarchisation des hommes ouvre la porte à la création d'une élite au sein même du groupe. Fine fleur du sexe masculin, ces élus se distinguent par leurs actes et leurs vertus proprement virils. Supérieurs aux femmes, mais aussi au reste de leurs semblables, ces hommes s'offrent les joies d'une double suprématie. Cette excellence s'incarne parfaitement chez la figure exemplaire qu'est le héros. Dans les épopées homériques et virgiliennes, rappelle Daniel Fabre, les héros sont « des êtres d'exception quant au courage, au sens de l'honneur, à la beauté du corps et de la parole, à l'agilité intellectuelle²⁴¹ ». Ils peuvent aussi être, dans la mythologie, des demi-dieux. L'aristocratie de la Renaissance s'empare des triomphes héroïques. Il est alors légion d'associer le souverain à Hercule ou le poète de cour à Orphée²⁴². La monarchie absolue française, tout particulièrement avec Louis XIV, « captera définitivement à son profit les marques de l'héroïcité²⁴³ », liant par là le héros à la notion de pouvoir. Alors que le sens du terme se scinde pour en venir à désigner également un personnage de récit, certains philosophes des Lumières actualisent le concept en le vidant de ses valeurs guerrières, de plus en plus dépassées à leur sens. Voltaire propose dès lors de substituer aux héros la figure éclairée du *grand homme*²⁴⁴. Chez le philosophe, le grand homme sert l'humanité,

²³⁸ Pour reprendre le titre d'Alexandre Dumas fils, *L'Homme-Femme*, Paris, Lévy Frères, 1872.

²³⁹ Voir entre autres Dr Laupt (Georges Saint-Paul), *Tares & poisons. Perversion & Perversité sexuelles. L'Inversion du sens génésique*, Paris, Masson et cie, 1896.

²⁴⁰ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993 [1975].

²⁴¹ Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 1998, p. 234.

²⁴² *Ibid.*, p. 235.

²⁴³ *Idem.*

²⁴⁴ Lettre de Voltaire à Thiériot du 15 juillet 1735, citée par Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans *La Fabrique des héros, op. cit.*, p. 239.

non pas par un exploit éclatant et unique tel que le fait le héros, mais par un travail lent et consciencieux²⁴⁵ : à rebours de la temporalité de l'événement, le grand homme jouit d'un rayonnement plus mesuré qui s'inscrit dans le temps long. Il hérite néanmoins de la surhumanité du héros par la nouvelle vertu qu'on lui prête : le *génie*²⁴⁶. La définition voltairienne du grand homme façonne le « culte nouveau pour les talents socialement utiles, pour les bienfaiteurs de l'humanité²⁴⁷ ». En effet, contrairement au héros, le grand homme existe (ou a existé), il est un personnage historique de grande renommée : il est celui qui laisse sa trace dans les mémoires²⁴⁸. Ainsi, la notion de héros opère un transfert de sacralité vers le discours historique²⁴⁹.

Le grand homme héroïque est conceptualisé de différentes manières tout au long du XIX^e siècle : il peut être l'homme providentiel, instrument de forces qui le dépassent (école de Victor Cousin) ; il peut être un symbole de la collectivité (pour Jules Michelet) ; il peut être un homme d'action et d'énergie (pour les romantiques) ; ou encore être un représentant de la pensée et du progrès comme le savant ou le génie (conception héritée des Lumières)²⁵⁰. Bien qu'il déplace l'héroïsme, le grand homme n'annihile pas pour autant la figure du héros qui, repensée et rapprochée du peuple, revient en force dès la Révolution française. Ainsi, les jeunes Bara et Viala sont panthéonisés aux côtés des hommes les plus illustres. Se conjuguent ici, comme le remarque très justement Daniel Fabre, « deux temporalités incompatibles, celle de la postérité, définie comme mémoire unanime qui immortalise, et celle de l'événement, la plus ponctuelle et la plus susceptible de revirements soudains²⁵¹ ». Mais le XIX^e siècle brouille de plus en plus la frontière entre le grand homme et le héros, n'hésitant pas à qualifier de « héros modernes » ses grands hommes, effaçant peu à peu la distinction qui se jouait jusqu'ici sur les temporalités contraires des deux notions.

Qu'il soit savant, guerrier, politique, artiste ou écrivain, le grand homme est avant tout *exemplaire*²⁵². Le XIX^e siècle a un goût prononcé pour les grands hommes et s'efforce de les montrer en exemple en multipliant les formes de célébrations : statuaire, décorations, Académies, Panthéons, Musées, Panoramas, Galeries²⁵³, Portraits,

²⁴⁵ Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans *La Fabrique des héros*, *op. cit.*, p. 242.

²⁴⁶ *Idem.*

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 241.

²⁴⁸ Max Milner, « Présentation », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 7.

²⁴⁹ Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans *La Fabrique des héros*, *op. cit.*, p. 13 et p. 174.

²⁵⁰ Max Milner, « Présentation », *op. cit.*, p. 9.

²⁵¹ Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans *La Fabrique des héros*, *op. cit.*, p. 246.

²⁵² Max Milner, « Présentation », *op. cit.*, p. 11.

²⁵³ Galerie, Musée, Panorama ou encore Panthéon sont des formes, littéraires ou picturales, de l'éloge biographique des grands hommes. Citons par exemple le journal d'illustrations le *Musée français* (1858-1862) qui reproduit des portraits de contemporains ; ou encore le *Panthéon-Nadar*, immense lithographie de portraits. Loïc Chotard, « Les grands hommes du jour », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 112.

biographies, etc. Comme le relève Mona Ozouf, la statue met bien évidence la grandeur qu'elle vise à célébrer : le regard s'élève vers le grand homme, représenté généralement de pied en cap, rehaussé par un socle, et sculpté dans un matériau durable comme la pierre ou le bronze, évoquant par là l'immortalité de la consécration officielle²⁵⁴. Depuis la Révolution, les statues de (plus ou moins) grands hommes prolifèrent sur la place publique, tant et si bien qu'à la fin du siècle, il devient commun de railler cette pratique politique en parlant de *statuomanie*²⁵⁵. Se donne dès lors à voir, nous dit Max Milner, un « besoin incoercible de distinguer des individualités marquantes et d'une banalisation de ce besoin²⁵⁶ ». La reconnaissance publique de la supériorité de certains hommes est de toute évidence au cœur des préoccupations de l'époque.

La célébration de l'exemplarité héroïque prend, tout particulièrement sous la République, la forme d'une « religiosité laïque²⁵⁷ ». Il en est ainsi de Napoléon²⁵⁸, de Victor Hugo²⁵⁹ ou encore de Louis Pasteur. Les réactions suscitées par l'œuvre de ce dernier donnent un bon exemple du caractère presque sacré du grand homme savant :

²⁵⁴ Mona Ozouf, « Le Panthéon, l'école normale des morts », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 139-196.

²⁵⁵ Maurice Agulhon, « La statuomanie et l'histoire », *Histoire vagabonde*, t. 1, Paris, Gallimard, 1996 [1988] et Maurice Agulhon, « Nouveaux propos sur les statues de "grands hommes" au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 11-16. Le régime de Vichy s'est employé à réguler cette prolifération par la fonte d'un certain nombre de statues de grands hommes, notamment dans les lieux de pouvoirs. Les incohérences visibles dans le choix des sacrifiés, qu'identifie Christel Sniter, laissent entrevoir les différentes logiques qui étaient alors à l'œuvre : « contrôle des représentations collectives symboliques », repenser la figure du grand homme plus en accord avec le régime en place, attaquer une partie de l'univers symbolique national, « satisfaire l'occupant, [...] récupérer un peu de métal, occuper les fonctionnaires des différentes administrations paralysées par l'Occupation », etc. Quels que soient les buts poursuivis, cette politique donna le sentiment général de subir une violence extrême sur le plan symbolique. Par cet extrême, on saisit mieux le poids des représentations et leur puissance symbolique dans l'imaginaire social. Christel Sniter, « La fonte des grands hommes. Destruction et recyclage des statues parisiennes sous l'Occupation (archives) », *Terrains & travaux*, n° 13, 2007, p. 99-118. Voir aussi l'ouvrage plus récent de Jacqueline Lalouette qui préfère, pour sa part, le terme de *statuophilie*. Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes*, Paris, Éditions Mare & Martin, 2018.

²⁵⁶ Max Milner, « Présentation », *Romantisme*, n° 100, *op. cit.*, p. 9.

²⁵⁷ *Idem.*

²⁵⁸ Soulignons que Napoléon maîtrise parfaitement « les procédés de fabrication du récit et de la figure héroïques » et ses multiples canaux de diffusion : il lie ainsi « parcours biographique, [...] structure narrative et [...] faisceau de valeurs » pour mieux fabriquer sa légende. Napoléon fait la démonstration de l'énergie héroïque, digne des épopées antiques, lui valant le sobriquet admiratif donné par ses contemporains de *L'Homme*, singulier et majuscule. Daniel Fabre, « L'Atelier des héros », dans *La Fabrique des héros*, *op. cit.*, p. 251-255. Le culte impérial perdure jusqu'à la fin du Second Empire. Bien que la religion napoléonienne s'essouffle, l'empereur restera un grand homme dans les esprits de la Troisième République et bien après. Voir Jacques-Olivier Bourdon, « Grand homme ou demi-dieu ? La mise en place d'une religion napoléonienne », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 131-141.

²⁵⁹ La mort de Victor Hugo sera l'occasion de remettre en service le Panthéon.

« Monsieur Pasteur a vaincu la mort²⁶⁰ », écrit Henri de Parville au lendemain de la présentation du vaccin contre la rage à l'Académie des sciences. Bienfaiteur de l'humanité cultivant l'abnégation, le savant (et le grand homme en général) hérite à la fois du philosophe grec – travaillant nous l'avons dit à des choses supérieures, « *immortelles et divines*²⁶¹ » – et de la figure christique. Cette proximité avec le Christ rappelle par ailleurs que l'héroïsme se gagne parfois au sacrifice de sa vie pour une cause considérée comme supérieure et sacrée (Dieu, le roi, la patrie ou encore la liberté). La grandeur s'exprime alors dans la défaite, démonstration d'un savoir-mourir pour ses valeurs et ultime preuve de l'éthos viril. Nombre de héros sont ainsi célébrés pour le don de leur sang et de leur vie, pour le courage et la bravoure dont ils font preuve devant la mort, accédant par là au sublime²⁶². Cette incarnation de l'excellence virile, bien souvent mortifère, perd une fois encore en humanité tant il semble difficile, comme le souligne très justement Max Milner, « d'être vraiment grand et simplement homme²⁶³ ». Il s'agit dès lors moins d'une réalité que d'une représentation construite, partielle et partielle. Quoi qu'il en soit, héros et grand homme, doublement inscrits dans la surhumanité (par leur virilité et leur héroïsme), forment une véritable *aristocratie virile*, aristos (ἀριστος) se traduisant par *excellent* et kratos (κράτος) par *pouvoir*.

L'égalité ne se rencontre donc pas plus entre les hommes qu'entre hommes et femmes. Maurice Godelier fait le même constat dans la société des Baruyas et va jusqu'à dire que la « production de "Grands hommes" est [...] le complément et le couronnement indispensables de la domination masculine²⁶⁴ ». Que leurs positions de pouvoir soient héritées ou méritées, les grands hommes garantissent la domination masculine par la suprématie incontestable de la virilité poussée à son paroxysme : si des femmes peuvent parfois se montrer supérieures à certains hommes, « il est impensable qu'il existe des femmes aussi grandes que les Grands hommes²⁶⁵ ». Celles qui cherchent à s'élever ne sont généralement même plus considérées comme tout à fait femmes. Annelise Maugue propose ainsi l'exemple de George Sand dont la grandeur, selon les mots d'Henry James, ne se définit pas par « l'extension qu'elle donne à la nature

²⁶⁰ Henri de Parville, *Les Débats* du 28 octobre 1885, cité par Claire Salomon-Bayet, « La gloire de Pasteur », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 166.

²⁶¹ Platon, *Timée*, 90b, *op. cit.*, p. 2048, nous soulignons.

²⁶² On pense notamment à Hector dont la gloire égale, voire surpasse, celle d'Achille, malgré la défaite. Voir également l'exemple romantique du René de Chateaubriand, étudié par Simon Lanot, figure du beau mort christique : « Ce qui détruit le héros est paradoxalement ce qui le fait grandir, ce qui l'élève au rang de création presque divine. » Simon Lanot, « La virilité vaincue ou coupable ? Rite de passage et mise en procès du jeune homme dans *Les Natchez* de Chateaubriand », dans Véronique Cnockaert (dir.), « Viril, vous avez dit viril ? », carnet de recherche, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/viril-vous-avez-dit-viril-officiel/la-virilite-vaincue-ou-coupable-rite-de-passage-et-mise>>, consulté le 3 avril 2020.

²⁶³ Max Milner, « Présentation », *Romantisme*, n° 100, *op. cit.*, p. 11.

²⁶⁴ Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, *op. cit.*, p. 11.

²⁶⁵ *Idem*.

féminine », mais par « la richesse qu'elle apporte à la nature masculine²⁶⁶ » : son excellence l'amène dans le giron des hommes. Quant aux femmes qui font preuve d'héroïsme, il est coutume de penser qu'elles abritent en elles une âme virile plutôt que de reconnaître « une authentique capacité féminine à atteindre la grandeur héroïque²⁶⁷ ». Tout ce qui est grand revient par conséquent, quoi qu'il arrive, au pôle masculin.

Mais quand est-il de l'homme moyen, de celui qui n'est ni supérieur ni inférieur ? S'il lui faut souffrir lui aussi de cette autosurveillance permanente, de ce contrôle constant de soi, l'homme sans supériorité bénéficie des lauriers de la virilité sans avoir à se dépasser outre mesure. À en croire Émile Durkheim, il n'y a rien de dégradant à suivre les lumières des grands hommes, même dans un système politique qui se veut égalitaire. Dans le discours qu'il prononce lors d'une distribution des prix dans un lycée en 1883, Durkheim loue l'importance du rôle des grands hommes. Il recommande alors aux élèves de ne pas prendre ombrage de cette supériorité, sans pour autant s'y soumettre totalement :

D'une part, ayez un sentiment très vif de votre dignité. Si grand que soit un homme, n'abdiquez jamais entre ses mains et d'une manière irrémédiable votre liberté. Vous n'en avez pas le droit. Mais aussi ne croyez pas que vous deviendrez beaucoup plus grands en ne permettant jamais à personne de s'élever au-dessus de vous. [...] Toutes les fois que vous sentirez qu'un homme vous est supérieur, ne rougissez pas de lui témoigner une juste déférence. [...] Il y a une certaine manière de se laisser guider qui n'enlève rien à l'indépendance. En un mot, sachez respecter toute supériorité naturelle, sans jamais perdre le respect de vous-mêmes. Voilà ce que doivent être les futurs citoyens de notre démocratie²⁶⁸.

Le citoyen, moyen mais toujours viril, joue donc l'équilibriste et apprend à composer avec les contradictions de l'idéal pour ne pas être départi de sa dignité d'homme. La suprématie du semblable est d'autant plus facile à accepter que même l'homme le plus médiocre a constamment la garantie d'être supérieur aux femmes. La virilité est, dans ces conditions, continuellement prise dans un rapport à autrui, que ce soit pour se définir (en se différenciant des femmes), pour être confirmée et reconnue (par le regard des pairs et des femmes) et, surtout, pour créer une hiérarchie (entre hommes et femmes, mais aussi entre hommes).

On retrouve ici, quoique formulée en d'autres termes, la classification proposée par Raewyn Connell que nous avons brièvement abordée en introduction : masculinité hégémonique, masculinités complices et masculinités subordonnées. Les travaux de la

²⁶⁶ Henry James, *Notes on Novelists with some other notes*, New York, Biblio and Tannen, 1969 [1914], p. 220-221, cité par Annelise Mauge, « L'Ève nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crise », dans George Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *Le XIX^e siècle*, dirigé par Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 539.

²⁶⁷ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, *op. cit.*, p. 89.

²⁶⁸ Discours prononcé au lycée de Sens le 6 août 1883. Émile Durkheim, « Le rôle des grands hommes dans l'histoire », dans Émile Durkheim, *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975, p. 417.

sociologue australienne ont connu un certain succès ces dernières décennies dans les sciences humaines et ont été massivement repris comme cadre théorique pour parler des hommes. Son concept phare est celui de *masculinité hégémonique* qui désigne le modèle normatif servant de boussole aux hommes. Elle définit ce type de masculinité comme « la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. En d'autres termes, [elle] est ce qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes²⁶⁹ ». Selon Connell, la masculinité hégémonique, bien que normative, reste statistiquement minoritaire : elle est un modèle auquel peu d'élus peuvent prétendre, d'où le besoin de figures fictives, seules capables de camper une telle masculinité. Connell choisit le terme d'*hégémonie* en référence aux travaux du philosophe marxiste Antonio Gramsci qui l'utilise pour désigner la domination idéologique de la classe bourgeoise. Rappelons tout de même que son sens étymologique premier est celui d'hégémon (ἡγεμών), au sens de *conducteur*. Cette acception est directement liée à la ligue de Délos qui se forme au V^e siècle avant J.-C. Athènes prend alors la tête de la confédération à la demande de ses alliés. En ce sens, l'hégémonie est une forme particulière de domination : l'hégémon est une entité bienveillante, défendant la stabilité d'un système et dont la légitimité est activée et soutenue par ceux qui se soumettent à son autorité. Il s'agit donc d'une servitude *volontaire* et *intéressée*. Connell identifie elle aussi cette soumission consentie et qualifie de *masculinités complices* les hommes qui acceptent l'hégémonie²⁷⁰. Ces derniers, en se positionnant par rapport à l'hégémon, légitiment sa supériorité et renforcent de ce fait la domination des hommes sur les femmes, mais aussi celle imposée aux *masculinités subordonnées* (homosexuels, hommes dits efféminés, etc.)²⁷¹. La reconnaissance de l'hégémonie et de la suprématie d'une certaine masculinité permet aux masculinités complices de percevoir des « dividendes patriarcaux²⁷² » (respect, prestige, droit de commander, avantages matériels, etc.) par la simple appartenance au groupe des hommes : le moindre mâle, c'est le mâle quand même.

Malgré les nombreuses similitudes d'analyse, nous ne reprenons pas ce modèle, d'abord pour des raisons terminologiques expliquées en introduction (nous y perdriions notamment les bénéfices de la distinction entre *virilité* et *masculinité*), mais également parce qu'il nous semble être un peu trop rigide. En effet, la virilité est un idéal si difficile à atteindre qu'un homme est rarement enfermé à tous les instants de sa vie dans une de ces catégories (ce que la sociologue a elle-même admis en réponse à certaines critiques formulées à l'encontre de son système catégoriel²⁷³). Même les homosexuels, classés parmi les masculinités subordonnées par Connell, répondent à un moment ou à un autre

²⁶⁹ Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, op. cit., p. 74.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 76-77.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 75-76.

²⁷² *Ibid.*, p. 77.

²⁷³ Raewyn Connell et James W. Messerschmidt, « Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept », *Gender and Society*, Vol. 19, n° 6, 2005.

à l'idéal viril et en retirent le prestige qui lui est associé²⁷⁴. Bien que capitale, la sexualité ne fait pas tout chez l'homme ; elle n'est pas non plus systématiquement connue de tous, ce qui entrave l'influence que cette information peut avoir sur l'évaluation de la virilité d'un individu par la communauté. Ainsi, il convient de laisser de la souplesse dans l'analyse en ne proposant pas de cloisonnements fixes, mais seulement une échelle sur laquelle les hommes ne cessent de monter et descendre, au gré de l'opinion des témoins ou du jugement que l'individu porte sur lui-même (autosurveillance). En somme, la virilité est toujours *un devenir*. Marquée par la perfection et la totalité, il n'est donc pas possible de l'incarner véritablement ou durablement, et c'est pourquoi elle reste un idéal.

b. De l'idéal viril aux réalités des hommes

Toujours en devenir, la virilité s'inscrit ainsi indéfiniment dans l'ordre de la perfection morale ou physique. Or, un idéal reste par définition inatteignable. La perfection se voit continuellement menacée par la possibilité d'une imperfection. La virilité est dès lors constamment soumise à la crainte de faillir, à l'inquiétude de voir son « excellence postulée²⁷⁵ » remise en cause par une insuffisance : la peur de manquer de courage, la crainte de ne pas être suffisamment fort physiquement, la honte de pleurer au mauvais moment ou encore, l'épreuve inévitable du fiasco.

L'idéal inatteignable : fiasco et impuissance

Le fiasco sexuel, c'est-à-dire la défaillance du sexe masculin pendant l'acte sexuel, se révèle être le summum de l'impuissance masculine dans l'imaginaire social. Nous l'avons vu, les enjeux portés par le sexe masculin sont importants : science et opinion placent l'essence même de la virilité et de l'identité masculine dans cet organe précis. Celui-ci se doit non seulement de produire une érection vigoureuse et soutenue au moment approprié, de sécréter une semence épaisse et abondante, d'engendrer des enfants robustes, mais aussi de ne perdre aucun fluide involontairement. Le sexe viril est celui qui doit être soumis à la *volonté* de l'homme, toujours selon la logique du contrôle de soi. Or, bien heureux est celui qui parvient à garder sous sa domination une mécanique

²⁷⁴ Florence Tamagne donne notamment l'exemple, au XX^e siècle, du « clone » et du « gay macho » qui se plaisent à reprendre des modèles de virilité ouvrière en incarnant des figures stéréotypées telles que le *con-boy*, le *biker*, le bûcheron ou encore l'ouvrier en bâtiment. Florence Tamagne, « Mutations homosexuelles », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 361. Que les hommes se construisent avec ou contre l'idéal viril, ils le font toujours *par rapport* à lui. Ainsi, même les masculinités homosexuelles dites « efféminées » ne lui échappent pas entièrement. Voir Marion Caudebec, « Dur d'être "un dur" : faire le garçon dans *En finir avec Eddy Bellegueule* », colloque international « Une virile imposture. Construction du jeune homme dans la littérature », Université du Québec à Montréal, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/communications/dur-detre-un-dur-faire-le-garcon-dans-en-finir-avec-eddy-bellegueule>>

²⁷⁵ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, « Préface », dans *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 8.

aussi peu fiable. L'organe de la puissance est, également et paradoxalement, celui de *l'impuissance* : qu'elle soit temporaire ou définitive, l'incapacité à dresser, à éjaculer ou à procréer est une véritable tragédie pour la virilité de l'homme. La conception vitaliste des organes sexuels masculins et de ses fluides laisse tout d'abord craindre la fin à venir de l'individu, comme l'annonce l'hygiéniste Parent-Aubert : « aussitôt que la puissance génératrice disparaît, la vie se détruit en détail et la mort ne tarde point à arriver²⁷⁶ ». La faillite sexuelle est de ce fait assimilée à une faillite de l'être tout entier. Pour les médecins et hygiénistes, elle annonce la déliquescence de la puissance physique, mais aussi morale. Le fiasco est un moment « de vérité » puisqu'il « révèle la faiblesse d'un sujet²⁷⁷ » dans l'épreuve de la sexualité. L'impuissant, dépouillé de l'énergie vitale virile, n'atteint pas la complétude, incapable d'effectuer *son devoir*²⁷⁸. On comprend alors que les « ratages » du membre viril soient présentés comme si traumatisants dans la littérature, tant l'enjeu est capital²⁷⁹. Si l'impuissance a longtemps été matière à comédie, elle est devenue à partir du XVIII^e siècle sujet de tragédie : « l'accident s'est transformé en destin », constate Yves Citton, assimilant « l'être vivant à l'être viril²⁸⁰ ». L'échec dans la chambre à coucher condamne à l'échec général et permanent, puisqu'impuissance sexuelle se mue en impuissance d'entreprendre. L'impuissance se déplace peu à peu pour devenir, au XIX^e siècle, « impouvoir absolu²⁸¹ ».

Pour Yves Citton, la représentation littéraire du fiasco et des fantasmes qui l'entourent donne à voir « *une perception du monde à deux niveaux* » où « le plan du donné est mis dans la perspective d'un système de valeurs pouvant entrer en discordance avec lui²⁸² ». Autrement dit, le *donné* (la réalité) est confronté à un *possible* toujours en devenir (l'idéal viril). La dissonance qui existe parfois entre les deux « ouvre l'espace d'une béance » : « Un possible ne se distingue pas du donné sans qu'en émerge un *souhaitable*, dans lequel le *vouloir* du sujet semble condamné à excéder son *pouvoir*²⁸³ ». Se transpose alors dans le drame intime un drame plus global, un malaise social où le pouvoir et le vouloir de l'homme viril s'écrasent contre le mur du réel. En représentant l'impuissance sexuelle dans les romans, la littérature donnerait ainsi à voir l'échec de la volonté et de la puissance de l'homme. La « coïncidence » lexicale veut que le mot *impuissance* se définisse

²⁷⁶ Parent– Aubert, *Almanach des mystères de l'amour conjugal et de l'hygiène du mariage*, Paris, chez l'auteur, 1852, p. 109.

²⁷⁷ Alain Corbin, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 358.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 357.

²⁷⁹ Voir par exemple *Olivier ou le Secret* de Madame de Duras, *Aloys ou le Religieux du mont Saint-Bernard* d'Astolphe de Custine ou encore *Armance* de Stendhal.

²⁸⁰ Yves Citton, *Impuissances : défaillances masculines et pouvoir politique de Montaigne à Stendhal*, Paris, Aubier, 1994, p. 359.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 373.

²⁸² *Ibid.*, p. 379.

²⁸³ *Ibid.*, p. 380.

à la fois par le sens général signifiant le manque de force qui réduit l'individu à l'incapacité, et par le sens particulier amenant sur le terrain de la sexualité : un même mot, en fin de compte, pour un même problème. L'homme viril doit être toujours capable de « relever la tête », de « relever le défi », de « relever le sexe²⁸⁴ ». C'est donc, souligne Jean-Jacques Courtine, une « position érectile qui en toutes circonstances est demandée à l'homme sans laisser de place à l'accueil d'une forme ordinaire de vulnérabilité, de faiblesse²⁸⁵ ». L'affirmation de puissance est en soi invariablement sous-tendue par la peur de l'impuissance.

En tant que « raté », le fiasco, réel ou représenté, met à mal la perfection de l'idéal. Les faillites de la virilité peuvent prendre bien d'autres formes, mais elles restent, d'une manière ou d'une autre, presque toujours des preuves d'impuissance. Le malaise généré par l'écart entre réalité et idéal prend notamment racine dans les reconfigurations auxquelles est contrainte la virilité au fil des époques.

Une stabilité illusoire : cohabitation des modèles virils

Malgré son apparente fixité, la virilité est plus plastique qu'il n'y paraît. Si les valeurs de pouvoir, de puissance et de domination restent des invariants, elles ne se traduisent pas toujours de manière identique, adaptant leurs manifestations et leurs moyens aux sensibilités du temps. Néanmoins, les réorganisations du modèle viril se succèdent rarement les unes après les autres. Il arrive souvent que différents idéaux virils se côtoient au même moment, amenant parfois à des malentendus. Cette cohabitation s'observe dans une affaire pénale de la fin du XIX^e siècle, rapportée par Anne-Marie Sohn, et dans laquelle une dispute entre ouvriers tourne à l'homicide involontaire. L'historienne voit dans cet épisode l'affrontement de deux formes de virilité, l'une, alors de plus en plus dépassée, entretenant un esprit belliqueux, fait de provocation et de violence ; l'autre, plus récente et plus apaisée, où refuser la confrontation revient à faire preuve de discernement (et n'est plus motif de déshonneur)²⁸⁶. Ce cas particulier a une portée plus générale. Il montre que la pacification de la société française du XIX^e siècle n'est pas une rupture franche mais progressive, ce qui explique en partie la cohabitation au même moment et dans la même classe sociale de deux modèles virils opposés. En effet, selon Anne-Marie Sohn, « les progrès de la civilisation des mœurs masculines sont désordonnés et géographiquement contrastés. Ils s'étalent sur un demi-siècle et mettent en présence des jeunes hommes qui ne sont pas à l'unisson et qui oscillent entre identité masculine ostentatoire et masculinité maîtrisée²⁸⁷ ». Cette tendance s'observe, nous l'avons vu, avec l'évolution des mentalités dans les collèges et les lycées où les poings ne suffisent plus, voire sont même sources de blâme au sein du groupe, et où le beau parleur

²⁸⁴ Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? », *op. cit.*, p. 184, nous soulignons.

²⁸⁵ *Idem.*

²⁸⁶ Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! », *op. cit.*, p. 393.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 407.

et le bon élève tirent leur épingle du jeu. Ces reconfigurations peuvent créer des décalages entre les générations : vieux et jeunes ne partagent plus exactement les mêmes pratiques, conduisant les aînés à regretter leur époque où les *vraies* valeurs viriles étaient à l'honneur, dépréciant par là la virilité de leurs cadets.

Ces cohabitations montrent également que, dans la relation qu'entretiennent les masculinités avec l'idéal viril, l'influence ne va pas à sens unique. Une reconfiguration du modèle implique une mutation des mœurs et des comportements. Seule l'adhésion de plus en plus importante des hommes à un déplacement des valeurs et à une transformation des pratiques viriles peut conduire l'idéal à changer durablement dans l'imaginaire social et à devenir le nouveau modèle dominant. La virilité détermine en grande partie les masculinités, mais les masculinités influencent elles aussi les reconfigurations de la virilité. Pour reprendre l'exemple du savant, plusieurs processus historiques et sociaux (pacification des mœurs, montée des valeurs de la bourgeoisie et de la méritocratie, prestige et progrès grandissant de la science, etc.) ont conduit des hommes à construire leur identité masculine différemment, et à s'approprier les lauriers de la virilité (transfert de l'héroïsme vers le grand homme, identification des valeurs viriles – force, courage, ardeur, puissance – dans les nouvelles pratiques, etc.). Le changement ne s'est néanmoins pas fait sans résistance, comme en témoignent les ouvrages de médecine attestant que les travaux de l'esprit seraient responsables de l'accaparement des fluides vitaux du corps et rendraient l'homme impuissant²⁸⁸ (pensons au docteur Pascal d'Émile Zola, mais aussi à Zola lui-même²⁸⁹). Une fois encore, la puissance appelle toujours son pendant, l'impuissance.

Mais l'évolution des sociétés et des mœurs n'est pas le seul critère faisant cohabiter au même moment plusieurs modèles de virilité. En effet, nous avons jusqu'ici présenté un type de virilité qui a la spécificité d'être l'idéal dominant, et ce, pour la simple raison qu'il est défendu *par la classe dominante*, c'est-à-dire la bourgeoisie. Ceux qui prétendent atteindre ses rangs doivent répondre à ce modèle-ci pour être acceptés, et c'est pour cela que nous avons mis la lumière sur celui-ci tout particulièrement. Mais d'autres idéaux virils, bien que reposant sur le même socle d'invariants (domination, puissance, force, etc.), se manifestent et se prouvent par d'autres voies. Nous avons brièvement évoqué les différentes variables influençant le modèle : l'âge, la classe sociale, la géographie, l'origine ethnique et peut-être même encore d'autres critères. Prenons ainsi l'exemple des hommes prolétaires du XIX^e siècle. Ceux-ci ont pour seul « patrimoine » leur corps et leur force de travail. Sans protection sociale étatique, ces hommes sont contraints de se vendre aux propriétaires des outils de production, et ce, selon les termes de ces derniers. Ils sont en cela dominés socialement puisque toujours sous la coupe de plus puissants qu'eux. Comment alors négocier les valeurs de leur idéal viril avec cette réalité des faits ? Rappelons ici les mots de Durkheim, cités précédemment, qui ont le mérite d'offrir un

²⁸⁸ Joseph-Henri Réveillé-Parise, *Physiologie des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, *op. cit.* ; Cesare Lombroso, *L'Homme de génie*, trad. de l'italien, Paris, Félix Alcan, 1889.

²⁸⁹ Édouard Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. Émile Zola*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896.

élément de réponse : « Il y a une certaine manière de se laisser guider qui n'enlève rien à l'indépendance. En un mot, sachez respecter toute supériorité naturelle, sans jamais perdre le respect de vous-mêmes²⁹⁰ ». Loin d'être réservée à l'élite masculine des écoles, cette philosophie garde tout son sens dans les autres groupes sociaux. La militante bell hooks²⁹¹ identifie ainsi, dans le contexte des États-Unis du XXI^e siècle, le processus par lequel les hommes afro-américains reprennent à leur compte les stéréotypes accolés à leurs masculinités (sauvagerie, violence, etc.) pour en faire des signes distinctifs de virilité qui leur donneraient une supériorité sur les hommes blancs qui les dominent politiquement et économiquement²⁹². Les hommes noirs et pauvres s'emploient dès lors à opposer leur idéal viril à celui des classes blanches dominantes, se réappropriant les clichés racistes pour les tourner à leur avantage (ou, tout du moins, *pensé* à leur avantage, ce que réfute bell hooks). Cela se traduit par une virilité exacerbée, dure, révoltée et violente, se retournant bien souvent contre les femmes²⁹³. Même processus dans les banlieues populaires françaises, comme le rapporte David Le Breton, où la précarité et l'échec scolaire sont contrebalancés par une virilité violente et exacerbée dont les principales victimes sont, encore et toujours, les femmes. Perdants du jeu social, ces jeunes hommes ont au moins l'impression « d'être quelqu'un²⁹⁴ » dans leur quartier ou dans leur rue, surinvestissant l'idéal viril pour exister. Même dominés, ces hommes parviennent à sauver l'honneur en restant des dominants sur au moins un groupe, celui des femmes (valence différentielle oblige). Ces cas particuliers contemporains donnent à voir les rouages de la *négociation* qu'opèrent les hommes lorsque leur réalité sociale les confronte à une contradiction avec l'aspiration à la domination, but ultime de l'idéal viril. De même, les prolétaires du XIX^e siècle valorisent un modèle de virilité qu'ils opposent à celui des classes dominantes, plaçant la supériorité de leur côté. Ce renversement est illustré dans un dessin de Jules Grandjouan, publié par *La Voix du peuple* en 1912, dans lequel un ouvrier et un aristocrate se font face lors d'un conseil de révision. Sous le rire goguenard des autres hommes, l'ouvrier, tout en muscles, s'esclaffe devant le corps nu et malingre du bourgeois : « C'est-y toi, vicomte, qui défendra ta propriété sur les champs de grève ?²⁹⁵ » Les milieux ouvrier et paysan sont particulièrement rudes et durs ; la violence y est enseignée dès le plus jeune âge. L'endurcissement nécessaire aux conditions de vie et de travail est intégré à l'éthos viril prolétaire, comme s'il était choisi plutôt que subi. Cette violence du milieu répond par ailleurs en partie aux stéréotypes que la bourgeoisie plaque, avec inquiétude, sur les classes dominées, à savoir « classes

²⁹⁰ Émile Durkheim, « Le rôle des grands hommes dans l'histoire », dans *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale, op. cit.*, p. 417.

²⁹¹ Le nom public de cette militante s'écrit, à sa demande, avec des minuscules.

²⁹² bell hooks, *We Real Cool. Black Men and Masculinity*, New York, Routledge, 2004, p. 48-58.

²⁹³ *Idem.*

²⁹⁴ David Le Breton, *Rites de virilité à l'adolescence, op. cit.*, p. 8.

²⁹⁵ Jules Grandjouan, dessin, *La Voix du peuple*, 18 février 1912. Visible dans l'édition grand format de *l'Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, figure 3, pages illustratives « Virilités ouvrières ».

laborieuses, classes dangereuses²⁹⁶ ». Cette stratégie (inconsciente) d'exacerbation extrême de l'idéal viril vise à « surmonter le caractère inférieur de leur statut socio-économique²⁹⁷ » et à regagner la dignité que la hiérarchisation de la société leur enlève. Contraints de reconnaître la domination sociale d'une partie des hommes, les prolétaires préservent leur estime personnelle en construisant un idéal viril à leur portée, faisant bien souvent de nécessité vertu²⁹⁸.

Une fois encore, une contradiction émerge dans la logique virile : l'idéal n'est pas aussi transparent et univoque que prétendu. Derrière sa stabilité et son unicité apparentes percent plusieurs modèles qui voisinent ensemble et se concurrencent parfois. Ils reposent néanmoins sur une structure commune de valeurs, présentée comme l'essence même de la virilité. Le modèle viril d'un groupe est invariablement valorisé au détriment des autres : les ouvriers sont *trop* virils et *trop* sauvages pour la bourgeoisie, les bourgeois sont *trop* mous et faibles pour les prolétaires, les intellectuels ne sont *pas assez* actifs, les paysans *pas assez* distingués et civilisés, etc. Il n'y aurait de ce fait qu'une seule bonne manière d'être un *vrai* homme viril, les autres étant continuellement coupables de *trop* ou de *pas assez*. Ainsi, malgré la pluralité des idéaux en présence, la virilité se pense toujours *au singulier*.

Cependant, et nous l'avons dit, la perfection virile est parfaitement inatteignable, en tout cas jamais durablement. Son inaccessibilité constitutive (en tant qu'idéal) condamne l'individu à rester invariablement « un homme inachevé²⁹⁹ », selon la formule d'Élisabeth Badinter, incapable d'atteindre la totalité de la perfection virile, le prétendu summum de l'identité de l'homme. De cette instabilité et de cet inachèvement perpétuel naissent des angoisses qui dépassent le drame individuel – comme celui du fiasco – pour se transformer en drame collectif : celui de la crise.

c. Le discours de la crise de la virilité

Les multiples contradictions et failles de l'idéal viril conduisent régulièrement à un sentiment de déstabilisation qui se traduit par un discours de la crise du modèle. Une crise se définit comme étant une « situation de trouble profond dans laquelle se trouve la société ou un groupe social et laissant craindre ou espérer un changement profond³⁰⁰ ».

²⁹⁶ Pour reprendre le titre du livre de Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958.

²⁹⁷ Christopher E. Forth, « Masculinités et virilités dans le monde anglophone », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 151.

²⁹⁸ Gardons à l'esprit que tout ceci est une généralité qui ne décrit qu'un idéal qui fait l'unanimité dans l'imaginaire commun. Le libre arbitre ne peut évidemment pas être ignoré. Les hommes ne se plient pas forcément à toutes les injonctions de la virilité, que ce soit par incapacité ou par choix. Leurs masculinités se construisent nécessairement par *négociation* avec l'idéal viril.

²⁹⁹ Élisabeth Badinter, *XY de l'identité masculine*, *op. cit.*, p. 202.

³⁰⁰ Entrée « crise », *Trésor de la langue française informatisé*.

Il s'agit donc d'un état limité dans le temps qui appelle à être résolu pour assurer un retour à un état sain et stable. Les tenants du discours de la crise s'inquiètent de ce qu'ils identifient comme étant une *déévaluation* de la virilité et de l'identité masculine en général. Les hommes ne seraient plus des hommes, des *vrais*.

La complainte des seigneurs du temps jadis

Le sentiment de délitement de la virilité à un moment précis sous-tend une comparaison. Ainsi, les discours de la crise se réfèrent tous à un temps antérieur meilleur, à un âge d'or perdu et regretté de la virilité. Un certain nombre de chercheurs ont dès lors identifié, par des études historiques, ethnographiques ou encore sociologiques, des discours de la crise dans différents pays et à diverses époques³⁰¹. Pris dans leur ensemble, ces travaux, qu'ils doutent ou non de l'authenticité de la crise, mettent en évidence l'universalité, autant géographique que temporelle, de la peur de voir se profiler « la fin des hommes ». Si au XXI^e siècle, par exemple, certains hommes regrettent la virilité conquérante et paternelle du XIX^e siècle, force est de constater que ceux du XIX^e siècle étaient loin d'être unanimes sur la force de leur virilité ; eux aussi avaient la nostalgie d'un temps où la suprématie virile était indiscutable (« Il n'y a plus d'hommes³⁰² ! » se lamente Vuillermet). On retrouve un discours semblable pendant l'Antiquité où Aristophane se moque des molleses de la formation virile des nouvelles générations³⁰³. Ces quelques exemples ne sont pas uniques. Christopher E. Forth remarque en effet que le discours de la crise se répète inlassablement : « L'histoire permet de découvrir une série, semble-t-il infinie, de “moments de crise” [...]. Essayer de définir historiquement une crise du genre entraîne une régression quasi infinie dans le temps, où les illusions d'une stabilité passée se heurtent à la réalité des faits³⁰⁴ ». Chaque époque paraît donc connaître un ou plusieurs discours de la crise de la virilité.

La nostalgie incessante pour un passé révolu amène Jean-Jacques Courtine à reconnaître, dans cette image d'une virilité primitive, les caractéristiques du discours mythique, définies par Claude Lévi-Strauss. En effet, tout comme le mythe, la virilité « se

³⁰¹ Voir entre autres : Kathleen P. Long (dir.), *High Anxiety : Masculinity in Crisis in Early Modern France*, Kirksville, Truman University Press, 2002 ; Sarah Ashwin, Tatyana Lytkina, « Men in crisis in Russia. The role of domestic marginalization », *Gender & Society*, vol. 18, n° 2, 2004 ; Prem Chowdhry, « Crisis of masculinity in Haryana. The unmarried, the unemployed and the aged », *Economic and political Weekly*, vol. 40, n° 49, 2005 ; Carol E. Harrison, « La crise de l'homme blanc : Ethnographie française et masculinité dans les mers du Sud à l'époque révolutionnaire » dans Régis Revenin (dir.), *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007, p. 238-250 ; Cédric Corgnet, « Une masculinité en crise à la fin du XVII^e siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère », *Genre & Histoire*, n° 2, 2008 ; Todd Shepard, *Mâle décolonisation : L'“homme arabe” et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, Paris, Payot, 2017.

³⁰² F-A Vuillermet, *Soyez des hommes : à la conquête de la virilité*, Paris, P. Lethielleux, 1909, p. 9.

³⁰³ Aristophane, v. 960-983, *Les Nuées*, dans *Théâtre complet*, t. 1, Paris, Le Livre de Poche, 1965, cité par Maurice Sartre, « Virilités grecques », dans *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 31.

³⁰⁴ Christopher E. Forth, « Masculinités et virilités dans le monde anglophone », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 157.

rapporte toujours à des événements passés, “avant la création du monde”, ou “pendant les premiers âges”, en tout cas, “il y a longtemps”³⁰⁵ ». Ainsi, si l’on remonte jusqu’au bout de la logique viriliste, la domination masculine et la suprématie de la virilité se seraient jouées, dans les premiers moments de l’humanité. Nous avons soutenu une hypothèse semblable en marquant néanmoins une différence essentielle : ce serait le complexe génésique des hommes et l’instauration d’une valence différentielle des sexes qui auraient conduit à la domination et non, comme le défend le mythe viril, la force physique supérieure des hommes³⁰⁶. « Au début était le muscle, et à sa présence se reconnaissait l’autorité : premier verset de l’évangile de la virilité³⁰⁷ ». En plus de faire sourire, cette formule de Jean-Jacques Courtine pastichant la prose biblique, met en évidence à la fois la capacité structurante et ordonnatrice de la virilité, sa permanence, mais aussi son inscription dans le domaine des *croyances*, se référant à une *parole mythique*³⁰⁸ dont les bases ne peuvent être formellement démontrées, restant toujours à l’étape d’hypothèse.

Le mythe sort du temps historique. De cette manière, un homme du XIX^e siècle peut très bien être comparé aux guerriers antiques sans que personne n’y voie de contradiction ou d’anachronisme puisque la « virilité est sans âge³⁰⁹ ». Ce fantasme de continuité à travers le temps, d’héritage éternel de la virilité entre les générations de mâles, témoigne une nouvelle fois de l’obsession masculine de l’auto-engendrement (les hommes font les hommes et il y aurait dès lors une continuité entre chaque génération

³⁰⁵ Claude Lévi-Strauss, *L’Anthropologie structurale*, t. 1, Paris, Plon, 1963, p. 231, cité par Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 474.

³⁰⁶ Selon Françoise Héritier, l’explication de la force physique plus importante des hommes est une interprétation de la domination masculine bien insuffisante. Ce ne serait que dans l’échange des femmes « que la violence, la force, [pourraient] être invoquées comme explication *ultime* ». Pour le reste (notamment la répartition sexuée des tâches), seul le travail symbolique de la valence différentielle est une hypothèse explicative satisfaisante. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 232, nous soulignons. Par ailleurs, un certain nombre de travaux scientifiques tempère l’irréductibilité de ce donné biologique du corps. Des chercheurs soutiennent ainsi que les corps se sont aussi construits selon une répartition inégalitaire des repas (hypothèse qui, il nous semble, repose aussi sur la valence différentielle) : les hommes se réserveraient depuis toujours les meilleurs morceaux de viande et les aliments les plus riches, tandis que les femmes se seraient vues limitées aux bouillies moins nourrissantes et aux légumineuses. Le patrimoine génétique des deux sexes se serait alors adapté à ces régimes alimentaires, construisant au fil des siècles des corps de force et de musculature différente. Hypothèse complémentaire : la sélection sociale par la discrimination matrimoniale. Les individus se choisiraient selon la correspondance aux critères imposés par le genre (hommes plus grands que les femmes par exemple). Priscille Touraille, « Taille » dans Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021 [2016], p. 748-761.

³⁰⁷ Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 475.

³⁰⁸ Le « *mythe est une parole* » selon Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957, p. 181.

³⁰⁹ *Idem*.

de mâles). En ce sens, la virilité est fondamentalement « généalogique³¹⁰ », et « se rapporte [ainsi] simultanément au passé, au présent, et au futur³¹¹ ». La possibilité de la perte de cet héritage conduit à partir en quête d'un idéal viril primitif qu'il convient de ressusciter. Par le « deuil interminable³¹² » qu'ils font d'une identité immobile et déshistorisée, les tenants de la thèse de la crise participent à l'essentialisation de l'idéal.

La nostalgie constante d'un âge d'or qui n'existerait finalement pas pousse l'anthropologue Mélanie Gourarier à émettre l'hypothèse que la crise serait le caractère « normal » et nécessaire à la construction du masculin : « la crise de la masculinité ne serait pas une perturbation de son état initial mais son mode premier d'existence³¹³ ». En somme, quand cela dure depuis des siècles, on ne parle plus de crise, mais de système. Mélanie Gourarier voit dans ces discours de la crise une simple rhétorique antiféministe et encourage à ne plus chercher à « comprendre la profusion des inquiétudes suscitées par la masculinité comme la marque de son affaiblissement, mais de la penser comme l'outil de son affermissement³¹⁴ ». Cette posture critique se place dans une approche féministe baptisée de *sceptique* par Francis Dupuis-Déri³¹⁵. Bien que cette analyse nous paraisse pertinente, il nous semble qu'elle néglige néanmoins une partie de l'explication en faisant fi de la nature même de la virilité. En effet, répétons-le, la perfection virile ne peut se défaire de son pendant qu'est l'imperfection ; la toute-puissance ne peut ignorer son revers, l'impuissance. Dès lors, pour reprendre la formule de Georges Vigarello, l'« insuffisance ou l'échec deviennent la part d'ombre d'une virilité idéalisée » tout autant que sa « part conjointe³¹⁶ » : les deux sont donc les faces d'une même pièce. C'est en ce sens que nous ne considérons pas le sentiment de crise seulement comme une réponse aux avancées des droits des femmes, mais comme une part indissociable de la virilité. Les revendications féministes ne sont ainsi pas toujours à l'origine des multiples sentiments de crise qui émergent au fil des siècles (bien que ce soit invariablement la peur de la *féminisation* qui ressorte).

³¹⁰ *Ibid.*, p. 476.

³¹¹ Claude Lévi-Strauss, *L'Anthropologie structurale*, t. 1, *op. cit.*, p. 231.

³¹² Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 472.

³¹³ Mélanie Gourarier, *Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2017, p. 27.

³¹⁴ *Idem.*

³¹⁵ Les trois autres approches identifiées par Francis Dupuis-Déri sont celles des « *féministes empathiques* à l'égard des hommes en crise », celles des « *féministes refondatrices* [qui] espèrent que la crise de la masculinité poussera les hommes à [se] réinventer » et enfin celles des « *féministes optimistes* [qui] croient pour leur part que le phénomène de crise indique un affaiblissement réel du pouvoir masculin ». Francis Dupuis-Déri, *La Crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018, p. 305.

³¹⁶ Georges Vigarello, « La virilité et ses "crises" », *op. cit.*, p. 153.

Il nous semble que le sentiment de crise trouve essentiellement ses origines dans la contradiction entre le mythe et la réalité. En condamnant tout un sexe³¹⁷ à vivre dans la peur du retour de l'impuissance (pourtant inévitable), l'idéal viril met en crise l'ensemble de l'histoire des hommes. Ainsi, Jean-Jacques Courtine interprète le sentiment de crise comme un transfert du corps individuel sur le corps social :

La présence de la virilité dans l'histoire ne semble pouvoir être conçue que par *la projection fantasmée de l'histoire biologique du corps masculin sur l'histoire collective*. Le fait que le sujet humain masculin *naisse impuissant et sorte impuissant* de son existence explique très largement l'idée de crise cyclique de la virilité. C'est parce que *la virilité disparaît dans le corps biologique* qu'il y a ce sentiment récurrent de déperdition historique de la virilité. Comme si cette histoire-là de la virilité était *fondée sur le principe de l'érection*. Du coup, on comprend bien à quel point cette histoire « érectile » est hantée par la défaillance, le ratage³¹⁸.

L'analyse perspicace et éclairante de Jean-Jacques Courtine entre en résonance avec les hypothèses anthropologiques de Françoise Héritier qui avancent que l'entière conceptualisation du monde s'est fondée à partir du corps humain (et de la différence des sexes). Le processus n'est en soi ni nouveau ni unique. Nous l'avons déjà identifié dans la conception des âges de la vie, lesquels ont longtemps été pensés à l'image du monde naturel et « directement reliés à un système d'explication globale du monde³¹⁹ » (les saisons, les éléments, le système solaire, etc.). Ce même processus de continuité entre le corps et le monde se retrouve dans la métaphorisation corporelle de l'histoire et de ses événements, comme l'a très bien montré Antoine de Baecque pour la fin du XVIII^e siècle. Selon l'historien, la « métaphore est une *forme narrative* de l'histoire ; elle est aussi un *mode de connaissance* de l'histoire. [...] En ce sens, les métaphores apparaissent comme la forme historique première d'un “*se raconter*” : dire “je suis ça”, c'est constituer d'emblée un récit de soi-même en tant qu'individu ou que communauté³²⁰ ». Le monde ne se contente plus de donner les clés de compréhension de l'être, il est lui-même *indexé* sur le corps biologique humain : « L'organisme, parce qu'il est une représentation fondée sur la correspondance analogique, donne simultanément le savoir et le sens³²¹ ». L'histoire des hommes (si ce n'est de l'humanité entière) devient par conséquent une métaphore du corps masculin, à la fois soumise à la loi des âges (naissance, maturation, maturité,

³¹⁷ Prenons ici aussi la précaution de préciser que tous les hommes ne partagent pas le sentiment de crise de la virilité au même moment. Il arrive bien souvent que les tenants du discours de la crise ne se considèrent pas comme eux-mêmes victimes de la déliquescence de la virilité.

³¹⁸ Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? Entretien avec Jean-Jacques Courtine », *Études*, t. 416, 2012, p. 180, nous soulignons.

³¹⁹ Éric Deschavanne, Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, *op. cit.*, p. 74.

³²⁰ Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai histoire », 1993, p. 16, nous soulignons.

³²¹ Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971, p. 42-45, citée par Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire*, *op. cit.*, p. 17.

déclin et mort), mais aussi à la faillibilité inhérente de ce corps. Le sexe masculin en érection porte ainsi une symbolique qui dépasse les frontières du corps individuel. En faisant de l'histoire de la société une affaire d'érection – temps cyclique de morts (impuissance) et de renaissances (puissance) –, c'est la communauté des hommes qui *se dit et se représente* à travers la métaphorisation du monde, devenu son corps.

Or, nous dit Antoine de Baecque, « *illustrer c'est interpréter* : choisir les bonnes métaphores, les décrire, éclairer ce récit, c'est proposer une interprétation de l'histoire, une manière de penser, une manière de connaître³²² ». L'histoire et les sociétés seraient ainsi structurées et ordonnées par l'interprétation de l'idéal viril et l'idée de puissance. En ce sens, la virilité jouit d'un pouvoir sur l'organisation globale de la société. L'idéal viril, charriant avec lui l'état de crise permanent lié au désir de toute-puissance, est moins une vertu individuelle que collective. La virilité « ordonne [et] irrigue la société, dont elle soutend les valeurs. Elle induit des effets de domination [...]. Elle structure la représentation du monde³²³ ». En somme, la virilité et ses crises sont intimement *politiques*³²⁴.

S'adapter à un monde mouvant

La logique de la crise de la virilité repose sur un processus d'externalisation des causalités du malaise intérieur, du modèle vers la société : ce n'est pas l'idéal qu'il faut remettre en question, mais le monde. Particulièrement sensible à tout changement, défenseur du *statu quo* et d'une fixité immuable, la virilité se laisse aisément déstabiliser, ne supportant pas la marche du temps et les mutations que celle-ci entraîne. Les tenants de la crise cherchent ainsi des coupables à la supposée destruction de l'idéal viril. Ils peuvent les trouver notamment dans les nouvelles générations d'hommes, caisses de résonance des changements de mœurs. En effet, celles-ci ne se plient pas toujours aux anciens préceptes virils et défendent parfois un idéal remodelé selon l'esprit du temps. Les plus âgés et les plus nostalgiques d'une virilité perdue ne manquent d'ailleurs pas de conseils à donner à la jeune génération et à ses éducateurs, comme le montrent un certain nombre d'essais aux titres éloquentes : *L'Éducation de la volonté*³²⁵, *L'Art d'être un homme. Traité de "self-education" à l'usage des jeunes gens à partir de seize ans*³²⁶, *L'Art de faire un homme. Conseils pratiques d'éducation moderne*³²⁷, *Soyez des hommes : à la conquête de la virilité*³²⁸, *La Santé virile par*

³²² Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire*, *op. cit.*, p. 19.

³²³ Alain Corbin, « Introduction », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 9.

³²⁴ Claude Lévi-Strauss fait le même constat en observant que « [r]ien ne ressemble plus à la pensée mythique que l'idéologie politique ». Claude Lévi-Strauss, *L'Anthropologie structurale*, t. 1, *op. cit.*, p. 478.

³²⁵ Jules Payot, *L'Éducation de la volonté* (1893), Paris, Alcan, 1912.

³²⁶ Abbé H. Mocquillon, *L'Art d'être un homme. Traité de "self-education" à l'usage des jeunes gens à partir de seize ans*, 1911.

³²⁷ Abbé H. Mocquillon, *L'Art de faire un homme. Conseils pratiques d'éducation moderne*, Paris, Librairie Molière, 1906.

³²⁸ F-A Vuillermet, *Soyez des hommes : à la conquête de la virilité*, Paris, P. Lethielleux, 1909.

*l'hygiène*³²⁹, *L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité*³³⁰, etc. L'écart entre les idéaux de générations qui cohabitent peut aller jusqu'au conflit, notamment entre pères et fils qui ne se comprennent pas : « Des pères ! des pères ! il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans³³¹ », s'exclame ainsi le héros de la pièce de Diderot, *Le Fils naturel*. Remontons plus loin, jusqu'au mythe fondateur de Kronos qui, après avoir dévoré ses enfants pour ne pas être détrôné, est finalement tué par son dernier fils, Zeus. L'enjeu de la révolte contre les pères est essentiellement « la libération d'un ordre abusif et l'inauguration d'une nouvelle ère, reposant sur d'autres valeurs³³² » : Zeus devient le nouveau dieu des dieux. La rébellion des fils envers les pères, le refus de se soumettre à une autorité qu'ils ne considèrent pas comme supérieure, la contestation de l'ordre établi, etc. tout ceci relève d'un processus s'inscrivant lui aussi dans la logique virile : « destituer pour exister³³³ ». Se dessine ici un refus de la domination des aînés sur les cadets. La crise des pères consolide de ce fait, dans un même mouvement, la virilité des fils.

Les transformations économiques et techniques ont également un rôle à jouer dans le déclenchement de crises. Ainsi, au XIX^e siècle, la mécanisation croissante des industries et l'agrandissement des entreprises conduisent les hommes, qu'ils soient ouvriers ou ingénieurs, à abandonner leur créativité individuelle et leur savoir-faire, condamnés à n'être plus que des rouages de l'immense machine industrielle. Des voix s'élèvent pour alerter du délitement progressif de la virilité dans le milieu du travail. Les machines transforment les postes en réduisant l'importance de la force physique, ce qui permet aux femmes d'accéder à des métiers qui leur étaient jusqu'ici interdits. Selon les critiques de l'époque, même les professions non manuelles seraient touchées par cette dévaluation, la mécanisation des actes gangrénant jusqu'à la force intellectuelle virile :

Il s'agit de plaider des causes, de soigner des pneumonies, de juger des procès, d'écrire des articles et des romans, de professer la littérature et la physique, de préparer des remèdes dans une officine de pharmacien. Jamais il n'a fallu de génie pour cela. [...] L'immense majorité des professions civiles sont des routines que peuvent apprendre en quelques années les plus médiocres cerveaux féminins³³⁴.

³²⁹ E. Detois, *La Santé virile par l'hygiène*, Aurillac, Roux, 1901.

³³⁰ Georges Valois, *L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité* (1906), Paris, La Nouvelle Librairie nationale, 1923.

³³¹ Diderot, *Le Fils naturel*, Acte II, scène 6, cité par Michel Delon, « Hommes de fiction », dans *Histoire de la virilité*, t. 1, *op. cit.*, p. 458.

³³² Véronique Léonard-Roques et Stéphanie Urdician (dir.), « Préface », *Mythes de la rébellion des fils et des filles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Mythographies et sociétés », 2013, p. 19.

³³³ Georges Vigarello, « La virilité et ses "crises" », *op. cit.*, p. 155.

³³⁴ Émile Faguet, *Le Féminisme*, Paris, Société d'imprimerie et de librairie, 1910, p. 7-11, cité par Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle 1871-1914*, *op. cit.*, p. 87.

Face à une tertiairisation grandissante du pays, certains hommes se moquent de cette nouvelle armée faite d'employés et de fonctionnaires dont le travail ne promettait plus qu'un « idéal au rabais³³⁵ ». Les ronds-de-cuir ne seraient que des « demi-mâles³³⁶ », pour reprendre la formule de Maurice Barrès. Quant aux ingénieurs que le héros de *L'Homme sans qualité* imaginait faisant « la navette du Cap au Canada », ils se révèlent finalement être « fortement attachés à leur planche à dessin³³⁷ », perdant par là l'aura virile du voyage qui les valorisait³³⁸. Même les patrons ne sont pas épargnés par la dévaluation au travail. Annelise Mauge observe en effet qu'« au fil du siècle des sociétés anonymes commencent à se substituer aux capitaines d'industrie, aux héros du capital qui marquaient le monde d'une empreinte personnelle³³⁹ ». La destruction des pratiques viriles traditionnelles s'accompagne d'une compétitivité accrue et valorisée par les valeurs bourgeoises de l'effort et du mérite. Cette compétitivité produit plus que jamais des gagnants, mais également des *perdants* du jeu social.

Mais ce sont les mouvements de revendications des femmes qui déclenchent les plus forts moments de crise de la virilité. Tout au long du XIX^e siècle, les désirs d'émancipation, les combats menés dans ce sens et l'arrivée (bien que modérée) des femmes dans des professions jusqu'ici exclusivement masculines déstabilisent plus que jamais la virilité. Si celle-ci s'est accommodée bon gré mal gré de l'égalité entre *pairs* (avec quelques ajustements tout de même), ce fut au prix du renforcement de l'inégalité entre les sexes. Or, si sur la scène du théâtre social, « l'actrice se met à modifier son texte, à changer ses déplacements, à transformer ses accentuations, à retourner la partition comme on retourne un gant, à y introduire des répliques inédites, est-il encore possible pour l'acteur de faire comme si de rien n'était, de continuer à débiter imperturbablement la prose qu'il a apprise ?³⁴⁰ » Cette allégorie donne à voir la nécessaire transformation de la virilité pour résoudre la contradiction avec le donné du réel. Le sentiment de crise appelle ainsi, non à employer la force primitive supposée justifier la domination des hommes, mais à moduler l'idéal viril pour résoudre le conflit. La crise est donc aussi un *outil d'adaptation* – principalement inconscient – pour conserver la suprématie des hommes. C'est cette plasticité de la virilité qui fait également toute sa force et sa longévité. Elle est fondamentalement inégalitaire et entend bien le rester, quitte à se recomposer au fil des siècles et des changements sociaux : son pouvoir ne se partage qu'au prix de

³³⁵ Annelise Mauge, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle 1871-1914*, *op. cit.*, p. 89.

³³⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, dans *Maurice Barrès. Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, p. 532.

³³⁷ Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, trad. de l'allemand, Paris, Seuil, coll. « Points », 2004 [1956]. Exemple emprunté à Annelise Mauge, « L'Ève nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crise », dans *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *op. cit.*, p. 356.

³³⁸ Sylvain Venayre, « Les valeurs viriles du voyage », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 307-330.

³³⁹ Annelise Mauge, « L'Ève nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crise », dans *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *op. cit.*, p. 536.

³⁴⁰ Patrick Taube, *La Guerre des sexes, un avenir ?*, Paris, Odin, coll. « Essai », 2001, p. 130.

multiples crises et compris. Les renégociations les plus importantes opérées avec l'idéal viril sont à mettre au crédit des mouvements féministes qui gagnent en puissance à partir du XIX^e siècle.

d. L'Ève nouvelle et le vieil Adam

Quand les femmes font mauvais genre

Le dernier tiers du XIX^e siècle connaît une montée en puissance des revendications féministes. Lassées d'être réduites et asservies à leur capacité de reproduction, les femmes s'organisent pour exiger une vie dont le centre de gravité ne serait plus les hommes, mais elles-mêmes. En réponse à leurs soulèvements, l'État républicain légifère – bien que timidement – en leur faveur, contribuant par là à leur émancipation progressive du foyer patriarcal : affaiblissement graduel du pouvoir du père dans le foyer³⁴¹, lois Ferry soutenant l'émancipation des filles en leur donnant accès à l'instruction³⁴², substitution du patriarcat par l'École républicaine³⁴³, rétablissement du divorce en 1884, etc. Mais les femmes veulent plus. Elles réclament le droit de vote, l'accès aux diplômes et aux « professions de prestige » (licence, doctorat, Beaux-Arts, droit, médecine, etc.), ainsi qu'aux métiers ouvriers plus « salissants » (on pense par exemple au scandale suscité par les femmes typographes du journal de Marguerite Durand, *La Fronde*)³⁴⁴. En somme, les femmes n'entendent plus se cantonner aux seuls rôles qu'on a jusqu'ici bien voulu leur laisser, à savoir ceux de mères et d'épouses. Elles exigent non seulement « une chambre à soi »³⁴⁵ mais également une vie à soi, c'est-à-dire du temps *pour elles* et une place dans l'espace public et social.

Bien que, comme le dit l'historienne Sylvie Schweitzer, « les femmes [aient] toujours travaillé »³⁴⁶, certains hommes s'inquiètent de voir progressivement leurs professions se *féminiser* grâce notamment à la mécanisation des postes, rendant la force physique superflue. Ces craintes ne s'atténuent nullement avec l'arrivée de femmes dans plusieurs domaines professionnels élitaires, jusqu'ici réservés aux hommes, ce qui ajoute à l'impression de dépossession de la puissance virile. Or, si la mixité des professions augmente bel et bien (principalement dans les bureaux), elle est très loin d'être un

³⁴¹ Jean Delumeau et Daniel Roche (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 2000, p. 365 ; Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, *op. cit.*, p. 352.

³⁴² Françoise Mayeur, *L'Éducation des filles en France au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2008 [1979].

³⁴³ Le 17 novembre 1883, Jules Ferry, dans sa lettre aux instituteurs écrit : « Vous êtes l'auxiliaire et à certains égards le suppléant du père de famille ; parlez donc à son enfant comme vous voudriez que l'on parlât au vôtre. »

³⁴⁴ Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, *op. cit.*, p. 346.

³⁴⁵ Pour reprendre le titre de l'essai de Virginia Woolf, *Une chambre à soi*.

³⁴⁶ Sylvie Schweitzer, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire de leurs métiers, XIX^e et XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, coll. « Histoire », 2002.

renversement complet à la faveur des femmes, celles-ci occupant en majorité des postes sans réel pouvoir ou prestige (la dactylographe plutôt que la haute fonctionnaire en somme)³⁴⁷. Mais l'infime minorité de femmes parvenant à décrocher un diplôme ouvrant à certaines professions, notamment dans le domaine du libéral³⁴⁸, inquiète les tenants du discours de la crise de la virilité³⁴⁹.

L'ouverture du monopole masculin à la concurrence des femmes et des machines dans le milieu professionnel³⁵⁰ conduit les hommes à se tourner vers le foyer, dernier bastion où leur virilité semble pouvoir rayonner. Mais ici encore, elle est mise à mal : les conjointes ne sont plus toujours aussi dociles qu'autrefois. La littérature donne ainsi à voir des familles dévastées par les revendications nouvelles des femmes, coupables de manquer à leurs devoirs³⁵¹. Si les hommes réels se sentaient probablement moins vulnérables et étaient plus complaisants à opérer quelques ajustements au sein de leur foyer, reste que l'épouse rêvant d'indépendance effraie car elle remet en cause la domination absolue des hommes. Comme le formule très justement Annelise Maugue, la femme est coupable parce qu'elle « *ne se donne pas entièrement*³⁵² ».

³⁴⁷ En 1906, les femmes occupent 40 % des emplois de bureau. Delphine Gardey, *La Dactylographe et l'Expéditionnaire. Histoire des employés de bureau, 1890-1930*, Paris, Belin, 2001, p. 66. Néanmoins, les postes de pouvoir et de responsabilités leur sont essentiellement fermés. Certaines parviennent à obtenir des diplômes prestigieux (mademoiselle Bloch, première femme candidate à Polytechnique en 1900) et à exercer en tant que médecin (Madeleine Pelletier), avocate (Maria Vérone en 1912 plaide à la Cour d'assises), ou encore à enseigner à la Sorbonne (Marie Curie, en 1906, non sans difficulté malgré ses deux prix Nobel). Mais ces femmes restent des exemples parfaitement marginaux, ayant plus une « valeur de symbole que de progrès » selon Vincent Duclert, *La République imaginée. 1870-1914*, Paris, Belin, 2014 [2010], p. 620.

³⁴⁸ En 1914, nous dit Annelise Maugue, seules huit avocates sont en exercice en France, les docteurs sont un peu plus nombreuses (mais une seule est cheffe de clinique). Il n'y a alors encore aucune femme ingénieure. Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise, op. cit.*, p. 53.

³⁴⁹ Les périodes de chômage sont d'ailleurs l'occasion de blâmer les femmes d'occuper les postes qui reviendraient *de droit* aux hommes (parce qu'ils *sont* des hommes). Alors que la cause du chômage est le résultat de la mécanisation, d'une économie et d'une politique capitaliste et libérale, ce sont les femmes (et les travailleurs immigrés quand il y a lieu) qui sont désignées comme responsables alors qu'elles restent minoritaires dans l'univers du travail. Pour Francis Dupuis-Déri, comme pour Michael Kimmel, cette réaction répondrait à ce qui est perçu comme un « crime de lèse-majesté » commis par les femmes qui travaillent. Francis Dupuis-Déri, *La Crise de la masculinité, op. cit.*, p. 201.

³⁵⁰ D'autant plus que les femmes (et les machines) sont bien moins payées et, à en croire les patrons, plus efficaces que les hommes (elles avaient en effet tout à prouver pour garder leurs postes). Les syndicats se révoltaient de l'arrivée de cette main-d'œuvre moins chère, véritable *dumping social*. Delphine Gardey, *La Dactylographe et l'Expéditionnaire, op. cit.*, p. 66.

³⁵¹ Annelise Maugue, « L'Ève nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crise », dans *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *op. cit.*, p. 534-535.

³⁵² *Ibid.*, p. 535.

Vers l'indifférenciation ?

Selon Geneviève Fraisse, les changements historiques opérés à partir de la Révolution conduisent à de « nécessaires reformulations du rapport entre les sexes ». L'inégalité entre hommes et femmes est remise en cause par « une possible émancipation des femmes³⁵³ ». L'idée de cette nouvelle potentialité engendre une demande d'égalité effective non plus seulement entre frères, mais aussi entre frères *et* sœurs. Parmi les opposants à cette évolution de paradigme, la très large majorité préfère débattre non pas de l'*inégalité* – qui est pourtant, remarque Geneviève Fraisse, l'antonyme d'*égalité* – mais de la *différence* entre les sexes (alors que son contraire est *identique*). La question politique se transforme dès lors en problème ontologique où *différent* signifie, encore et toujours, inférieur³⁵⁴. Qu'ils dissertent de la paix ou de la guerre entre les sexes, les contradicteurs prennent sans cesse pour argument fondateur la différence entre homme et femme, débattant seulement sur ce qui constituerait la spécificité féminine³⁵⁵.

Pour contester l'émancipation des femmes et l'égalité en droits avec les hommes, conservateurs et réactionnaires partagent une même thèse, parfois encore revendiquée de nos jours : la différence entre homme et femme serait au fondement de l'amour, seul garant de la reproduction et de la survie de l'espèce. L'individu ne pourrait aimer le Même, uniquement l'Autre, le différent³⁵⁶. Ce raisonnement s'appuie sur l'idée d'une complémentarité ontologique des sexes, nourrie des mythes de l'origine androgyne de l'être humain où homme et femme n'auraient été initialement qu'un seul et même corps (état qui serait reconduit dans l'acte sexuel). Remettre en question la différence des sexes

³⁵³ Geneviève Fraisse, « De la destination au destin. Histoire philosophique de la différence des sexes », dans George Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *Le XIX^e siècle*, op. cit., p. 58.

³⁵⁴ « on est identique ou différents ; on n'est pas égaux ou différents ». Geneviève Fraisse, *La Différence des sexes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophie », 1996, p. 119-120.

³⁵⁵ Citons entre autres Jules Michelet (*L'Amour*, 1858, et *La Femme*, 1859), Pierre-Joseph Proudhon (*La Pornocratie ou Les Femmes dans les temps modernes*, 1875), Dumas fils (*L'Homme-femme*, 1872), le docteur Pierre Garnier (*Hygiène de la génération. Le Mariage dans ses devoirs, ses rapports et ses effets conjugaux*, 1880), etc.

³⁵⁶ Ce discours perdure encore aujourd'hui dans les milieux de la droite réactionnaire. Ainsi, le polémiste Éric Zemmour affirme que « le désir, lui, repose sur l'attraction des différences. » « C'est l'inégalité qui était le moteur traditionnel du désir. » Éric Zemmour, *Le Premier Sexe*, Paris, Denoël, 2006, p. 75 et p. 245. Position semblable chez Natacha Polony pour qui « le désir naît de la différence, et surtout du mystère, de ce qu'en l'autre on ne maîtrise pas [...]. Rien n'est plus destructeur du désir que l'abolition des frontières, le lissage minutieux des aspérités au nom de notre incapacité millénaire à penser la dualité. » Natacha Polony, *L'homme est l'avenir de la femme*, Paris, Lattès, 2008, p. 245. Élisabeth Badinter, sensible à la psychanalyse qui charrie encore aujourd'hui un certain nombre de poncifs misogynes, se plie également à cette idée : « Le modèle de la ressemblance va de concert avec l'éradication du désir. En intégrant mieux que jadis l'altérité en soi, on limite l'étrangeté et le mystère propres à l'autre sexe. » Élisabeth Badinter, *L'Un est l'autre*, Paris, Odile Jacob, 1986, p. 326. Antiféministes et féministes peuvent ainsi parfois se retrouver sur le terrain de la nécessaire différence pour créer le désir, idée séculaire qui semble ne pas encore s'essouffler.

reviendrait à remettre en question l'ordre *naturel*, le fondement premier de l'humanité (la reproduction de l'espèce) et faire s'écrouler tout l'édifice social. La « masculinisation » des femmes – ou, pire, la « féminisation » des hommes – serait un des symptômes de la décadence des mœurs et la preuve de la dégénérescence de l'espèce.

La possibilité de l'indifférenciation des sexes (en dehors du corps matériel) menacerait ainsi l'ordre viril. Si les femmes étaient considérées comme des semblables, quelle serait alors la spécificité virile ? Comment continuer à faire de la hiérarchie dans ce cas de figure ? En différenciant radicalement l'éducation des filles de celle des garçons, en évinçant les femmes des territoires masculins, en érigeant des logiques diamétralement opposées qui empêchent la comparaison, les hommes ont protégé leurs privilèges, que ce soit activement ou par simple reproduction passive. Selon Anne-Marie Sohn, cette partition radicale entre les sexes explique que les hommes du XIX^e siècle n'avaient jusqu'ici pas « jugé nécessaire de construire leur identité *contre* les femmes et le “féminin”. Il leur suffisait de cultiver l'entre-soi pour s'affirmer ³⁵⁷ ». Mais la montée des revendications féministes tout au long du siècle et la progression de la mixité à partir de la Belle Époque ³⁵⁸ ont menacé de plus en plus la « naturalité » de la domination masculine, poussant « pour la première fois les jeunes hommes à se définir, parfois de manière belliqueuse, contre ceux [et surtout *celles*] qui menacent leur identité et leur suprématie ³⁵⁹ ». En ce sens, les hommes sentent bien que la ressemblance est un « piège³⁶⁰ » qui remettrait en question l'inégalité nécessaire à leur virilité dominatrice. Otto Weininger, un des grands chantres de l'antiféminisme misogyne, appelle en conséquence à un retour à la polarité des sexes afin que les hommes retrouvent leur virilité³⁶¹. Pourtant, en dépit des évolutions sociales et juridiques obtenues jusqu'à aujourd'hui par le féminisme en faveur de l'égalité entre hommes et femmes, l'amour et l'espèce humaine perdurent malgré tout ; tout comme le discours de l'attraction exclusive de la différence.

Il semble ainsi que, derrière la peur de la ressemblance, se cache, encore et toujours, celle de l'égalité. L'égalité tient pourtant une place prépondérante dans la constitution de la société française. En effet, depuis la Révolution, la France en a fait une de ses valeurs fondatrices, gravée sur les frontispices de ses bâtiments publics. C'est sur ce terreau que prospère la figure de l'ambitieux.

³⁵⁷ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 449.

³⁵⁸ Voir entre autres Rébecca Rogers (dir.), *La Mixité de l'éducation. Enjeux passés et présents*, Lyon, ENS, 2004.

³⁵⁹ Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme !* », *op. cit.*, p. 451.

³⁶⁰ Annelise Mauge, « Le piège de la ressemblance », *L'Identité masculine en crise, op. cit.*, p. 43.

³⁶¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère* (1903), trad. de l'allemand, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Essais », 1975.

Chapitre 2. Aux origines de l'ambitieux

La France de la Troisième République hérite des profondes mutations politiques, sociales, techniques et culturelles qui ont eu lieu tout au long du siècle, et ce, depuis la Révolution. La « Révolution française apporte la promesse inouïe d'un monde neuf pour un homme renouvelé³⁶² », selon Mona Ozouf. L'ensemble de la société est réorganisé, pensé à rebours de l'organisation et des mœurs de l'Ancien Régime. Les révolutionnaires s'emploient à repenser entièrement la société et son environnement, du calendrier aux noms des rues, du découpage du territoire à son administration, des habits des représentants du peuple aux livres de l'école élémentaire. Le XIX^e siècle français connaît en ce sens un bouleversement radical et inédit de ses structures qui ne cessent d'ailleurs d'évoluer tout au long du siècle au rythme des changements de régime et des rapides évolutions des technologies et des techniques de travail.

Sous l'Ancien Régime, la noblesse considérait qu'elle formait une *race* à part, terme prenant alors le sens de lignée, d'extraction³⁶³, ce qui lui conférait une position supérieure sur le reste de la société et justifiait ses privilèges. La Révolution fut une rupture conceptuelle fondamentale qui bouleversa cette perception du social et popularisa l'idée d'égalité entre les hommes. Plusieurs facteurs ont contribué à ce changement tout au long du XVIII^e siècle : la multiplication des théories philosophiques sur l'égalité naturelle tout d'abord³⁶⁴, la nouvelle appréhension de la notion d'espèce par Buffon ensuite³⁶⁵, et, enfin, l'avènement de l'individu introduit par la modernité³⁶⁶. Ces idées ont porté la

³⁶² Mona Ozouf, « La Révolution française et la formation de l'homme nouveau », *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1989, p. 153.

³⁶³ Daniel Teyssie, « De l'usage historico-politique de *race* entre 1680 et 1820, et de sa transformation », *Mots*, n° 33, 1992, p. 43.

³⁶⁴ « Puisque la nature humaine se trouve la même dans tous les hommes, il est clair que chacun doit estimer et traiter les autres comme autant d'êtres qui lui sont naturellement égaux, c'est-à-dire qui sont hommes aussi bien que lui. » L'article de l'*Encyclopédie* n'était cependant pas exempt de contradiction puisqu'il repoussait l'idée d'égalité absolue (« je connais trop la nécessité des conditions différentes »), ne contestant par-là ni l'existence de la noblesse ni les inégalités de sexes. Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert (dir.), Article « Égalité naturelle », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 5, Paris, Éditeurs Briasson, David, Le Breton et Durand, 1751-1765, p. 415. Exemple emprunté à Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », 2011, p. 34.

³⁶⁵ En 1749, dans son *Histoire naturelle*, Buffon décrit l'homme comme un être unique et supérieur par essence, totalement distinct de toutes espèces animales. Pour lui, la diversité du genre humain n'est que circonstancielle : l'espèce humaine est pensée à partir de la notion de similarité. Voir Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 35-36.

³⁶⁶ La question de l'individu s'appréhende, selon Pierre Rosanvallon, « en termes de modalités de construction du lien social ». Jusqu'ici, la société française était segmentée et structurée par des ensembles organisés et homogènes auxquels les individus s'identifiaient. La modernité, avec la circulation accrue des échanges, des connaissances et des personnes, conduit à une complexification et à une diversification qui rendent la société plus hétérogène, donc plus sujette aux « variations individuelles ». *Ibid.*, p. 37.

notion d'égalité dont le XIX^e siècle, malgré l'alternance politique et les manipulations sémantiques, se réclame tributaire.

A. La société des égaux

La France de l'Ancien Régime est « fondée sur la notion de privilège³⁶⁷ », créant des iniquités entre les ordres, mais également des inégalités internes à ces derniers. Être privilégié, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, c'est la faculté de « jouir de quelque avantage à l'exclusion des autres³⁶⁸ ». Sieyès, dans *Qu'est-ce que le tiers état ?*, dénonce les privilèges de ceux qui estiment qu'« ils ne sont point faits pour être confondus, pour être à côté, pour se trouver ensemble ³⁶⁹ », visant par là la propension à l'isolement et au séparatisme³⁷⁰. Dans la continuité de la Nuit du 4 août au cours de laquelle les privilèges furent abolis, la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme et du citoyen* affirme que, dorénavant, les « hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». La vision révolutionnaire de la société des égaux s'organise alors « autour des trois grands principes de similarité, d'indépendance et de citoyenneté³⁷¹ » : égalité dans l'humanité, capacité à maîtriser son destin, responsabilité de sa propre subsistance garantissant son autonomie, mais, surtout, égalité radicale dans le vote (une voix vaut une autre voix), marquant une « rupture qualitative décisive³⁷² » qui s'affranchit des ordres et des classements entre les individus³⁷³. Bien que limité, le changement d'état social existait déjà sous l'Ancien Régime, mais était rarement bien perçu, surtout si la promotion était jugée trop rapide³⁷⁴. La Révolution rebat les cartes. Au nom de l'égalité, elle instaure la *mobilité* des conditions (droits du présent) contre la permanence des privilèges (droits du passé)³⁷⁵. L'individu

³⁶⁷ Michel Biard, Philippe Bourdin et Silvia Marzagalli, *Révolution, Consulat, Empire. 1789-1815*, Paris, Belin, coll. « Histoire de France », 2014 [2009], p. 12, nous soulignons.

³⁶⁸ Entrée « privilège », *Dictionnaire de l'Académie française*, t. 2, 3^{ème} édition, Paris, Éditeur Jean-Baptiste Coignard, 1740, p. 429-430.

³⁶⁹ Sieyès, *Essai sur les privilèges* (1788), dans *Qu'est-ce que le tiers état ?*, Paris, PUF, 1982, p. 10, cité par Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 30.

³⁷⁰ Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 30.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 73.

³⁷² *Ibid.*, p. 57.

³⁷³ Égalité radicale en théorie en tout cas. En pratique, les gouvernements ont longtemps manipulé les suffrages en jouant sur les critères du cens afin d'exclure une large partie des votants. C'est par ailleurs une égalité qui exclut les femmes jusqu'en 1944.

³⁷⁴ Le projet proposé par Léonard Mathieu au début du XVIII^e siècle témoigne bien de la méfiance que suscite l'ascension sociale. Afin de décourager les ambitions, ce professeur de la Sorbonne suggéra de taxer les changements d'état. Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France. Du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 223.

³⁷⁵ Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 79.

n'est plus assigné à une place, mais peut espérer en changer : c'est l'*égalité imaginaire*, ou encore, pour Sieyès, l'*égalité d'espérance*³⁷⁶. La passion de l'ambition n'est pas une nouveauté, mais elle va significativement s'élargir et se démocratiser : « L'ambition n'est plus la tentation des grands ; elle devient l'espérance des modestes, et une espérance de ce monde³⁷⁷ », résume Philippe Dufour. La figure du *self-made man* aux États-Unis incarne cet idéal d'homme ordinaire, parvenu au sommet de la société par ses propres moyens. Il matérialise une *possibilité* pour toute la société.

La bourgeoisie a été la grande gagnante de la rupture révolutionnaire. La *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, puis le Code civil de 1804, décrètent la victoire de l'individu ; la hiérarchie sociale ne se fonde plus alors « sur le sang, la naissance, le privilège, mais sur le mérite et les capacités³⁷⁸ ». Bien que la noblesse garde pour encore longtemps ses apparats³⁷⁹, véritable capital symbolique, la bourgeoisie lui dispute désormais, avec succès, le sommet de cette nouvelle hiérarchie. Plus le XIX^e siècle avance, plus les valeurs de la bourgeoisie triomphent. Intégrer sa classe devient de ce fait l'objet de toutes les convoitises, le but de toutes les ambitions.

a. La bourgeoisie : définitions

Qu'est-ce que la bourgeoisie ? Selon Laurent Coste, il y aurait autant de définitions que de chercheurs. Difficile en effet de définir un groupe qui n'est alors ni homogène, ni véritablement organisé³⁸⁰. Le terme de *bourgeois* désigne originellement, au début du XI^e siècle, un « habitant d'une ville, jouissant de certains privilèges³⁸¹ » juridiques, économiques ou encore fiscaux. Le bourgeois est celui qui, grâce à ses propriétés

³⁷⁶ L'expression « égalité des chances » que nous connaissons bien aujourd'hui trouve ici ses racines. Sieyès, *Fragments politiques* (1793) dans Christine Fauré (dir.), *Des manuscrits de Sieyès*, t. 1, p. 472, cité par Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 81.

³⁷⁷ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 53.

³⁷⁸ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 17.

³⁷⁹ La chasse aux titres de noblesse ne s'arrête pas avec l'Ancien Régime : noblesse d'Empire, falsification des noms pour ajouter une particule, imitation du style de vie des nobles par la bourgeoisie argentée, mais aussi mésalliances entre aristocrates et bourgeois pour faire entrer un nom noble dans la famille (bien que les jeunes femmes titrées se marient encore avec des nobles pour ne pas perdre le lustre du nom aristocratique). Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 19 ; Christophe Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 238.

³⁸⁰ Difficultés qui conduiront Sara Maza à défendre la thèse, quelque peu provocatrice (et à laquelle nous ne souscrivons pas), selon laquelle la bourgeoisie française n'existerait pas et ne serait en définitive qu'un mythe. Sara Maza, *The Myth of the French Bourgeoisie. An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 2003.

³⁸¹ Émile Littré, entrée « bourgeois », *Dictionnaire de la langue française*, Paris Gallimard-Hachette, 1958-1961.

foncières, peut devenir « membre de l'association locale de la ville³⁸² », assemblée de propriétaires fonciers urbains s'unissant pour défendre les intérêts des citadins, mais aussi les leurs (notamment par la « monopolisation des possibilités économiques³⁸³ » de la ville). À partir de la Renaissance, la bourgeoisie se transforme et tend à représenter plus ou moins « la partie la plus éminente du tiers état³⁸⁴ ». Au XIX^e siècle, elle devient, sous la plume de Marx et Engels, une classe sociale économique : « On entend par bourgeoisie, écrivent-ils dans *Le Manifeste du Parti communiste*, la classe des capitalistes modernes qui sont propriétaires des moyens sociaux de production et emploient du travail salarié³⁸⁵ ». Si cette définition a une efficacité incontestable, elle s'avère lacunaire puisqu'elle laisse de côté des franges de la bourgeoisie.

Le bourgeois du XIX^e siècle

Laurent Coste propose une définition plus complète du bourgeois du XIX^e siècle en identifiant trois critères indissociables : l'argent, la profession et la psychologie³⁸⁶. Le critère économique détermine la capacité à vivre bourgeoisement. Le montant est d'ailleurs moins déterminant que l'usage qui en est fait. La richesse doit en effet être *apparente* et seules sont tolérées les économies qui restent invisibles au regard de l'autre : « *Ce sont les yeux d'autrui qui nous ruinent*³⁸⁷ », confirme Edmond Goblot, philosophe du début du XX^e siècle³⁸⁸. Le critère professionnel relève également des apparences puisque le travail quotidien *marque* l'individu : le corps, le langage, le costume, les idées, etc. Or, l'appartenance de classe influence le choix du métier. Soucieux de sa dignité, le bourgeois s'interdit ainsi les « besognes répugnantes ou trop pénibles ». S'il « ne craint pas de vendre ou de louer son intelligence, son savoir, ses conseils, sa surveillance, sa simple présence et même, s'il se trouve avoir une valeur marchande, son nom³⁸⁹ », il ne louera jamais *son corps*. Le bourgeois ne se plie à l'effort physique que lorsqu'il est *volontairement* et *gratuitement* accompli : la chasse est digne, le braconnage est vil ; l'un est un loisir, l'autre

³⁸² Max Weber, *La Ville* (1947), trad. de l'allemand, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Champ urbain », 1982, p. 73.

³⁸³ *Ibid.*, p. 63.

³⁸⁴ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 29.

³⁸⁵ Frédéric Engels et Karl Marx, Note 1, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, coll. « Les livres qui ont changé le monde », 2010, p. 83

³⁸⁶ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 39.

³⁸⁷ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne* (1925), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Lien social », 2010 [1984], p. 17-18.

³⁸⁸ Trop rarement cité, Edmond Goblot a pourtant eu une influence considérable sur la sociologie française des années 1960-1970, notamment sur les travaux de Bourdieu et Passeron. Il a permis de déplacer le regard porté sur le monde social de l'économique (héritage du marxisme) vers le culturel et le symbolique. Sur le rôle joué par Edmond Goblot dans la sociologie, voir Bernard Lahire, Préface, dans Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. VII-XV.

³⁸⁹ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 27.

est un moyen de subsistance. Le bourgeois ne peut être contraint, même par les circonstances. Les professions exercées par la bourgeoisie sont ainsi bien différentes de celles des classes populaires. Laurent Coste les range en trois catégories :

la bourgeoisie d'affaires qui regroupe les métiers liés au commerce des marchandises ou de l'argent, la bourgeoisie des talents qui regroupe les métiers intellectuels [dont les professions libérales] et enfin la bourgeoisie rentière qui regroupe à la fois ceux qui vivent toute leur vie de leurs revenus et ceux qui, après une carrière passée dans les deux premières catégories, jouissent d'une retraite de rentiers³⁹⁰.

La bourgeoisie ne se limite donc pas à la propriété des moyens de production. Cependant, elle se réserve tout de même les « professions d'*initiative*, de *commandement*, d'*intelligence* et laiss[e] aux classes populaires les métiers d'*exécution*, d'*obéissance*, d'effort *physique*³⁹¹ », les assimilant aux bêtes de somme.

Enfin, pour *faire* le bourgeois, ces deux conditions sont indissociables d'un troisième critère essentiel relevant de la psychologie, du culturel et du symbolique. Le bourgeois, explique Adeline Daumard, est « un homme supérieur et qui se sen[t] tel³⁹² ». Mais, l'appartenance à la bourgeoisie ne se fondant pas sur des critères juridiques, comme ce fut le cas pour la noblesse, c'est dans le regard d'autrui que repose l'identification (d'où la nécessité de dépenser son argent pour ce regard extérieur) : « le bourgeois est d'abord celui que les autres *considèrent* comme tel³⁹³ ». Selon Edmond Goblot, l'« avantage du bourgeois est tout entier dans l'opinion et se réduit à des jugements de valeur³⁹⁴ » : celui-ci est *jugé* supérieur car il a pour lui la *considération*. De ce fait, l'estime et les égards ne sont pas véritablement adressés à l'individu mais à la classe à laquelle il est assimilé³⁹⁵. La considération rétribue le « service » que rend la bourgeoisie à la société, celui « d'exercer un ascendant moral, [...] de maintenir un certain niveau de civilisation dans la vie intellectuelle, économique, politique et sociale du pays³⁹⁶ ». En somme, il y a là une logique tautologique semblable à celle de la virilité : la bourgeoisie est supérieure... parce qu'elle est supérieure.

Pour Théodore Zeldin, les valeurs bourgeoises ne sont pas exclusives à la bourgeoisie, bien au contraire : aristocratie, paysannerie et milieu ouvrier en adoptent également certaines et partagent aussi quelques pratiques de ce mode de vie. La bourgeoisie constituerait ainsi la *médiane* de la société française, le « dénominateur

³⁹⁰ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 46.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 29.

³⁹² Adeline Daumard, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Aubier, 1987, p. 261.

³⁹³ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 39, nous soulignons.

³⁹⁴ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 2.

³⁹⁵ *Idem.*

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 3.

commun » des « aspirations [...] les plus générales³⁹⁷ » en France. Les problèmes ne se posent concrètement que lorsqu'une fraction de la bourgeoisie se revendique comme classe *dominante*, ce qui tend à donner au terme *bourgeois* une acception essentiellement péjorative : « il désign[e] l'exploiteur pour le socialiste, le maître pour le serviteur, le civil pour le soldat, le mauvais goût pour l'artiste, le capitaliste pour le pauvre³⁹⁸ ». En somme, il finit par incarner pour beaucoup l'ennemi.

Une hiérarchie interne

Mais contrairement à ce que pensait Edmond Goblot, une fois la *barrière* franchie, il n'y a pas de *nivellement* au sein de la classe. Goblot a sous-estimé les rapports de domination et les luttes internes à la classe bourgeoise. Une hiérarchie existe au sein même du groupe (comme pour la classe des hommes). En effet, tous les bourgeois ne se *valent* pas : ceux de première génération n'ont ni la même éducation ni la même maîtrise des codes sociaux que ceux de deuxième ou troisième génération ; certaines fractions sont dominées par d'autres (la bourgeoisie intellectuelle notamment, souvent bien moins rémunérée que la bourgeoisie économique)³⁹⁹ ; la bourgeoisie parisienne bénéficie d'un prestige supérieur à celle de province ; certaines positions professionnelles jouissent d'une considération plus grande⁴⁰⁰, etc. Se distinguent également plusieurs niveaux, étroitement liés à la question du revenu et du patrimoine : petite bourgeoisie (artisans, boutiquiers, petits fonctionnaires, maîtres d'école, greffiers, etc.), moyenne bourgeoisie (chefs d'entreprise, médecins, notaires, fonctionnaires, ingénieurs, avocats, patrons du commerce, etc.) et, enfin, grande bourgeoisie (hommes d'affaires et de la haute banque, hauts fonctionnaires des ministères, militaires hauts gradés, élite des professions libérales, etc.)⁴⁰¹. Ainsi, même en haut de la pyramide sociale, l'ascension peut se poursuivre (bien que difficilement⁴⁰²).

Pour Victor Hugo, la bourgeoisie n'est pas une classe sociale, mais « l'intérêt arrivé à satisfaction » : « La bourgeoisie est tout simplement la portion contentée du peuple. Le bourgeois, c'est l'homme qui a maintenant le temps de s'asseoir. Une chaise n'est pas une caste⁴⁰³ ». Le *Journal des débats* du 17 décembre 1847 renchérit : « La bourgeoisie n'est pas une classe, c'est une position ; on acquiert cette position, on la perd. Le travail, l'économie, la capacité la donnent ; le vice, la dissipation, l'oisiveté la font perdre. La

³⁹⁷ Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 1, *Ambition et Amour* (1973), trad. de l'anglais, Paris, Encres Recherche, 1978, p. 30.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 31.

³⁹⁹ Bernard Lahire, Préface, dans Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. XII.

⁴⁰⁰ Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 50.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 51-52.

⁴⁰² Les cloisons internes se révèlent en effet particulièrement imperméables. Adeline Daumard, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, *op. cit.*, p. 261.

⁴⁰³ Victor Hugo, *Les Misérables*, t. 2, Paris, Ministère de l'Éducation nationale, 1972, p. 121.

bourgeoisie est si peu une classe que les portes en sont ouvertes à tout le monde pour en sortir comme pour y entrer⁴⁰⁴ ». En effet, la particularité de la bourgeoisie est d'être une classe sociale⁴⁰⁵ (et elle en est bel et bien une, en soi et pour soi, même si elle refuse bien souvent de l'admettre) dont les frontières sont franchissables, et ce, dans les deux sens : parvenus et déclassés entrent et quittent le groupe selon les revers de fortune. Alors que le noble désargenté ou mésallié restait indiscutablement noble, le déclassé, lui, n'est plus un bourgeois⁴⁰⁶. Notons néanmoins que malgré l'accession à un certain capital économique, le parvenu doit attendre quelque temps avant d'être totalement assimilé à la bourgeoisie (ses enfants seront plus légitimes que lui). L'ouverture et l'accessibilité que donne à voir la bourgeoisie différencie la classe de la caste.

Ce sont des arguments politiques qui répondent donc aux revendications révolutionnaires : la République aurait aboli les obstacles structurels et statutaires qui entravaient les ambitions et empêchaient la mobilité. Les notions de promotion et d'ascension sont dès lors fondamentales pour la bourgeoisie. Elle porte en elle la promesse de la mobilité sociale et légitime sa position dominante en la prétendant accessible à tous grâce à une valeur devenue centrale : le mérite.

b. L'idéologie du mérite

Les vertus et les talents

La bourgeoisie du XIX^e siècle a la conviction que l'organisation sociale, individualiste et libérale, ainsi que la mobilité relative qu'elle propose reçoivent l'adhésion de la majorité des Français. Cette idée, malgré les écarts de richesses considérables entre citoyens présumés égaux, lui donnerait « bonne conscience⁴⁰⁷ ». Cependant, la continuité entre ses valeurs et la notion d'égalité instituée à partir de 1789 n'est pas une simple illusion de la bourgeoisie. En effet, pour les révolutionnaires, l'égalité de *conditions* s'accommodait parfaitement d'inégalités de *situations* tant que celles-ci n'avaient pas d'origines sociales instituées⁴⁰⁸. Les inégalités acceptables se limitaient alors à deux notions données par l'article VI de la *Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, et reprises en 1793 : « Tous les citoyens, étant égaux [aux] yeux [de la loi], sont

⁴⁰⁴ *Journal des débats*, 17 décembre 1847, cité par Laurent Coste, *Les Bourgeoisies en France*, *op. cit.*, p. 221.

⁴⁰⁵ Certains chercheurs s'interdisent parfois l'utilisation du terme de *classe sociale*, tant celui-ci est associé à l'idéologie marxiste qui a longtemps imprégné les travaux universitaires. Néanmoins, cette terminologie garde encore toute sa pertinence et continue d'être employée par les sociologues pour désigner un large groupe pris dans une hiérarchie sociale et dont les individus ont des intérêts communs puisqu'ils partagent des similarités d'ordre économique, sociale ou encore culturel. Nous choisissons donc de nous-même utiliser le mot.

⁴⁰⁶ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 4.

⁴⁰⁷ Adeline Daumard, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, *op. cit.*, p. 261.

⁴⁰⁸ Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 125.

également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leurs *vertus* et de leurs *talents*⁴⁰⁹ ». Les termes de *vertus* et de *talents*, observe Pierre Rosanvallon, limitent de fait le champ des inégalités acceptables à « la conduite des individus d'un côté, et les données de la nature de l'autre⁴¹⁰ ». Cette conception ouvre alors la porte à une légitimation de la reproduction sociale dont va se saisir la bourgeoisie libérale et conservatrice :

L'idéologie libérale-conservatrice va se fonder tout au long du XIX^e siècle sur une dilatation à l'extrême de l'interprétation de ces notions. Élargissement maximal de la perception du champ de la responsabilité individuelle (pour traiter de la vertu) et exacerbation de la place des variables héritées (pour appréhender le talent) ont conduit de cette façon à réduire à l'état de peau de chagrin la dimension proprement sociale des inégalités. Une véritable subversion de la représentation du monde démocratique s'est opérée par le biais de ce coup de force sémantique inlassablement répété. L'idée de similarité en a, en conséquence, été vidée de l'interrogation toujours ouverte sur sa juste portée qui la constituait. Elle a été rapetissée et figée jusqu'à se dissoudre dans la simple égalité des droits⁴¹¹.

Par ce glissement conceptuel, la classe sociale dominante maintient les apparences d'une permanence de la notion d'égalité. En naturalisant les inégalités, elle ne se contente pas de justifier la distinction d'un petit nombre. Elle instaure également un système inégalitaire et une hiérarchie sociale certes moins rigide que celle des ordres, mais d'une immobilité qui contredit les idéaux révolutionnaires initiaux. Aux privilèges ne s'oppose plus l'*égalité sociale*, mais les *inégalités naturelles*.

Alors que sous la Révolution, l'État était considéré comme une seconde nature bienfaisante et l'homme comme capable d'être régénéré et délivré de ses déterminismes, le XIX^e siècle assimile peu à peu la nature avec l'ordre du monde existant⁴¹². En somme, si les riches sont riches, c'est qu'ils sont *naturellement* plus vertueux, talentueux et méritants que ne le sont les pauvres. La hiérarchie sociale ne fait que refléter la hiérarchie naturelle. L'idéologie libérale-conservatrice défend ainsi la non-intervention de l'État dans le *juste* ordre des choses :

Aucun artifice, résumait Guizot, ne doit gêner, dans l'ordre social, le mouvement d'ascension ou de décadence des individus. Les supériorités naturelles, les prééminences sociales ne doivent recevoir de la loi aucun appui factice. Les citoyens doivent être livrés à leur propre mérite, à leurs propres forces ; il faut que chacun puisse, par lui-même, devenir tout ce qu'il peut être, et ne rencontre dans les institutions ni obstacle qui l'empêche de s'élever, s'il en est capable, ni

⁴⁰⁹ Article VI, *Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen*, 1789, nous soulignons.

⁴¹⁰ Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 125.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 125-126.

⁴¹² *Ibid.*, p. 132.

secours qui le fixe dans une situation supérieure, s'il ne sait pas s'y maintenir⁴¹³.

L'individu se voit donc livré à lui-même, peu importe ses conditions de départ. La loi étatique n'est acceptable que pour protéger les intérêts du marché. À partir des années 1830-1840, l'égalité, porteuse d'un projet de partage des richesses, est présentée comme un facteur de division sociale (lutte des classes) et comme étant liberticide (contre la liberté d'entreprendre et d'accumuler des richesses). Pire, elle condamnerait les sociétés démocratiques à ce que Tocqueville déplore aux États-Unis : les petites ambitions et la « médiocrité des désirs⁴¹⁴ » qui empêcheraient les grandes entreprises. Flaubert fait peu ou prou la même critique. Selon Jacques Neefs, le second volume de *Bouvard et Pécuchet* semblait se diriger vers une critique ironique de la « haine des grands hommes⁴¹⁵ ». Celle-ci serait l'expression à la fois d'une méfiance réactionnaire et d'« une volonté d'abaissement qui traverse la société “démocratique” moderne », « une forme d'aplatissement⁴¹⁶ » collectif. En obligeant à « être comme tout le monde », l'égalité mènerait à « l'uniformité générale⁴¹⁷ », à standardisation des hommes⁴¹⁸. Mathilde De La Mole ne voit ainsi que « le même homme parfait⁴¹⁹ » partout où elle regarde, cherchant en vain « un être un peu différent du patron commun⁴²⁰ ». Ces prétendus méfaits de l'égalité conduisent Charles Dunoyer à affirmer que l'égalité ne serait « pas désirable⁴²¹ » car le nivellement réduirait à l'inaction la société entière, entravant par là son cheminement vers le progrès. Les inégalités seraient au contraire le moteur de l'émulation

⁴¹³ François Guizot, *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*, Paris, 1821, p. 157-158, cité par Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 139.

⁴¹⁴ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 2, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1981, p. 304.

⁴¹⁵ Note de Flaubert. Voir Lea Caminiti Pennarola, *Le Second volume de « Bouvard et Pécuchet ». Le Projet du « sottisier », reconstitution conjecturale de la « copie » des deux bonshommes d'après le dossier de Rouen*, Naples, Liguori Editore, 1981, citée par Jacques Neefs, « La “haine des grands hommes” au XIX^e siècle », *MLN*, vol. 116, n° 4, 2001, p. 753.

⁴¹⁶ Jacques Neefs, « La “haine des grands hommes” au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 758.

⁴¹⁷ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 361.

⁴¹⁸ C'est aussi la critique que formule Nietzsche : « Plus le sentiment de leur unité avec leurs semblables prend le dessus, plus les hommes s'uniformisent, plus aussi ils ressentent sévèrement la moindre différence comme immorale. C'est ainsi que se forme nécessairement le sable humain : tous très semblables, très petits, très arrondis, très accommodants, très ennuyeux. Le christianisme et la démocratie sont les deux forces qui ont mené le plus loin dans la voie du sable. » Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1880, p. 73, cité par Jean Vioulac, *La Logique totalitaire. Essai sur la crise de l'Occident*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2013, p. 161.

⁴¹⁹ Stendhal, *Le Rouge et le noir* (1830), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000, p. 420.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 444. Voir sur ce point Michel Crouzet, « L'idée nivelante », *Stendhal et le désenchantement du monde. Stendhal et l'Amérique II*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2011, p. 632-635.

⁴²¹ Charles Dunoyer, *De la liberté du travail* (1845), dans *Œuvres de Charles Dunoyer*, t. 1, Paris, 1870, p. 352, cité par Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 132.

et un régulateur moral (la pauvreté devenant une menace pour ceux qui se conduisent mal)⁴²². Ainsi dépréciée, l'égalité perd son sens et trouve ses derniers défenseurs dans les rangs des socialistes, des communistes ou encore des anarchistes⁴²³.

Considérée comme « la loi du monde, indissociablement naturelle, morale, sociale et psychologique⁴²⁴ », l'inégalité devient un sujet de recherche pour les sciences qui tentent de démontrer son fondement physiologique. Parmi ces « sciences de l'inégalité⁴²⁵ », on compte notamment la phrénologie, fondée par Gall à la fin du XVIII^e siècle, qui identifie talents, vices et vertus dans le cerveau et ses protubérances ; une partie de la criminologie développe aussi des théories naturalisant le crime (Lombroso et *Le Criminel-né* ou encore Ambroise Tardieu et les stigmates de l'inverti) ; le test d'intelligence d'Alfred Binet, élaboré au tournant du XX^e siècle (transformé en 1912 pour calculer le quotient intellectuel) ; ou encore le darwinisme social. Ayant depuis toujours partie liée avec la culture et ses discours, les sciences « produisent des images (icônes, tropes) qui construisent nos représentations de la réalité⁴²⁶ ». Certaines découvertes sont au cœur d'un processus de mythification qui, parfois, entraîne « d'importantes dérives, sinon de graves simplifications. Les travaux de Darwin en dévoilent un des exemples les plus spectaculaires⁴²⁷ ». L'interprétation erronée des thèses de Darwin a en effet exercé une attraction non négligeable au cours de la seconde moitié du siècle. L'expression de « darwinisme social » désigne ainsi « les théories qui sont posées, ou peuvent s'analyser, comme des applications ou des transpositions, aux sociétés humaines et à leurs cultures, du principe darwinien de la sélection naturelle⁴²⁸ ». La société serait, à en croire les tenants de la théorie socio-darwinienne « un état de guerre réglé par les lois » où la mêlée des ambitions fait des victimes : « Ceux qui n'ont pas les flancs assez forts pour soutenir la presse ou dont la tête ne s'élève pas assez au-dessus de la multitude pour pouvoir respirer sont étouffés. Dans le jeu des forces sociales tout ce qui est faible est inévitablement écrasé. C'est la loi du combat, c'est le *fatum* des temps

⁴²² Florent Guénard, « Égalité et hiérarchie », *La Passion de l'égalité*, Paris, Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », 2022, p. 87-122.

⁴²³ Citons entre autres le *Manifeste des égaux* de Sylvain Maréchal (1828), le *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels (1848) ou encore le *Manifeste des Soixante* (1864) inspiré par les idées proudhoniennes.

⁴²⁴ Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 133.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁴²⁶ Jean-François Chassay, Daniel Grenier et William S. Messier, « Introduction. Ciel, Mon Darwin ! » dans Jean-François Chassay, Daniel Grenier et William S. Messier (dir.), *Les Voies de l'évolution. De la pertinence du darwinisme en littérature*, Montréal, Presses universitaires de Québec, coll. « Figura », 2013, p. 9-10.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁴²⁸ André Béjin, « Les trois phases de l'évolution du darwinisme social en France » dans Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 354.

modernes⁴²⁹ ». Inspiré par un fait divers⁴³⁰, Alphonse Daudet baptise de « *struggle for life*⁴³¹ » les adeptes de ce darwinisme social, affranchis de toute règle morale, exploitant autrui au nom de la prétendue loi du plus fort. Le néologisme de Daudet gagne tant en popularité qu'il fait son entrée dans le *Nouveau Larousse illustré* (1898-1901). Le type du *struggle-for-lifeur* se construit au sein d'une littérature peu abondante quantitativement, mais populaire à la fin du siècle. Parmi les auteurs qui le mettent en scène, on compte notamment Marcel Bonnal, Octave Feuillet, Hector Malot, Jean Reibrach, Alphonse Daudet ou encore Paul Bourget⁴³². L'attrait pour les concepts développés par Darwin tient à la possibilité de les appliquer à la logique libérale-conservatrice, moyennant quelques remaniements et simplifications, et justifier ainsi les inégalités. Mieux, le processus est *souhaitable* puisqu'il permettrait l'élimination des membres faibles et gangrenés du corps social – idée qui sera le terreau de la pensée eugéniste dont les prémisses se manifestent dès la fin du siècle. En haut de la pyramide sociale, seuls resteraient les plus forts.

L'hérédité, la lutte pour la vie et la sélection naturelle sont dès lors utilisées « pour fustiger les mœurs sociales⁴³³ » des plus faibles. Les misérables sont considérés comme responsables de leur condition par les conservateurs. Adolphe Blanqui⁴³⁴, Louis Reybaud⁴³⁵ ou encore Louis René Villermé⁴³⁶ alimentent cette vision du monde en menant des enquêtes sociales à charge dans les bas-fonds de la société. Joseph-Marie de Gérando affirme sans embarras que le « malheureux souffre en effet ; mais il souffre par sa faute⁴³⁷ ». Responsabilité individuelle et différences naturelles seraient à blâmer, et non la société inégalitaire et les nouveaux privilèges. À la fois porteur d'une hérédité sclérosée, d'un manque de volonté et de mauvaises mœurs, la classe populaire pauvre, par sa culpabilité, met aussi en valeur les mérites de la bourgeoisie parvenant à se maintenir en

⁴²⁹ Anonyme, *Recherches sur l'art de parvenir par un contemporain*, Paris, Amyot, 1868, p. 5-6.

⁴³⁰ En 1878, deux étudiants, Lebiez et Barré, assassinent une laitière au nom de la lutte pour la vie. Ce fait divers inspire à Maurice Barrès les personnages de Racadot et Mouchefrin dans *Les Déracinés*. Voir Paul Lafargue, *Le Darwinisme sur la scène française*, 1890.

⁴³¹ Alphonse Daudet, « Préface », *La Lutte pour la vie* (1889), dans *Œuvres complètes illustrées*, t. 2, Paris, Librairie de France, 1931, p. 323.

⁴³² Inventaire effectué par Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Sociologie », 1997, p. 171.

⁴³³ Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1995, p. 95.

⁴³⁴ Adolphe Blanqui, *Des classes ouvrières en France pendant l'année 1848*, Paris, Firmin Didot Frères, 1849.

⁴³⁵ Louis Reybaud, *Rapport sur la condition morale, intellectuelle et matérielle des ouvriers qui vivent de l'industrie de la laine*, Paris, Michel Lévy Frères, 1865.

⁴³⁶ Louis René Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 2 tomes, Paris, Jules Renouard et cie, 1840.

⁴³⁷ Joseph-Marie de Gérando, *Le Visiteur du pauvre*, Paris, 1826, p. 27, cité par Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, *op. cit.*, p. 129.

haut de la hiérarchie par sa moralité et sa force. Faute d'une assise légale, elle se donne ainsi une apparence de droit : elle est la meilleure et *mérite* donc sa position.

Et que le meilleur gagne...

Selon le philosophe Giuseppe Tognon, le terme de mérite, bien que venant du latin *meritum*⁴³⁸, hérite du sens du mot grec *axios*, désignant « la valeur d'une chose ou d'une personne stimulant l'intérêt ou l'économie, et renvoyait à la sélection des meilleurs⁴³⁹ ». La particularité du mérite est qu'il doit être reconnu par autrui, par un « jury social⁴⁴⁰ ». Ainsi, le désir d'exceller dans une société méritocratique est rarement « une fin en soi, mais se trouve [...] [bien souvent] lié à une reconnaissance de statut et de pouvoir⁴⁴¹ ». La méritocratie apparaît de fait contradictoire avec l'idéal d'égalité puisque c'est un système qui, observe Tognon, exalte « les différences entre les individus, alimente la compétition dans la vie civile et aspire à la reconnaissance d'une égalité particulière dans l'égalité générale⁴⁴² ». Ce paradoxe habite la bourgeoisie qui revendique à la fois l'idéal égalitaire et pratique une forme d'aristocratie où « la primauté [est] accordée aux hommes les plus capables, les plus efficaces et, si possible, les plus honorables, en un mot aux meilleurs⁴⁴³ », résume Adeline Daumard.

Le système méritocratique ne résulte pas entièrement des idéaux de la Révolution, mais également de ceux de l'Empire. Ce dernier, loin de renier entièrement la Révolution, souhaite en stabiliser les aspirations, notamment celles de mobilité sociale. Napoléon, compte tenu de son parcours personnel, est particulièrement sensible à la question de la reconnaissance des capacités, peu importe d'où elles viennent. Il sait très bien, par ailleurs, que la bourgeoisie d'Ancien Régime n'aspire pas tant à détruire la noblesse qu'à l'intégrer⁴⁴⁴. La Légion d'honneur et un ensemble de titres associés à une fonction au sein de l'État sont alors créés. Seuls les principes d'hérédité et les liens à la terre ne sont pas rétablis. Des valeurs proprement chevaleresques sont dorénavant portées aux nues : l'honneur, le mérite et la fidélité à l'Empereur⁴⁴⁵. La Troisième République ne désavoue pas complètement le système napoléonien : bien qu'elle ne conserve pas les titres nobiliaires, elle maintient la Légion d'honneur.

⁴³⁸ « Gain, salaire », « Acte (conduite) qui mérite, qui justifie quelque chose ». Entrée « Meritum », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 2000, p. 981.

⁴³⁹ Giuseppe Tognon, *La Démocratie du mérite*, trad. de l'italien, Trocy, Éditions de la revue Conférence, 2016, p. 16.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 12.

⁴⁴³ Adeline Daumard, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, *op. cit.*, p. 261.

⁴⁴⁴ Nathalie Petiteau, *Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 1997, p. 15-16.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 32.

La décoration entre en effet dans la logique de la distinction et de la primauté. Olivier Ihl remarque ainsi que la France issue de la Révolution « a institué douze fois plus de distinctions honorifiques que la France monarchique en cinq cents ans⁴⁴⁶ ». Le culte de l'égalité républicaine s'est rapidement doublé d'une « émulation décorative⁴⁴⁷ » portée par l'État, qu'il soit monarchique, impérial ou démocratique. Les honneurs distribués par les différents gouvernements ont néanmoins la particularité d'avoir perdu leur caractère héréditaire. La récompense est une forme de pouvoir étatique, moins évidente que ne peut l'être la punition. Face positive de la discipline, elle vise à encourager l'émulation (du latin *aemulor* – « chercher à égaler, rivaliser avec » –, le mot dérive d'*aemulus*, « qui cherche à imiter, à égaler⁴⁴⁸ »). L'État institue et consacre par la décoration la comparaison entre égaux, encouragés à se mesurer les uns aux autres pour égaler ou surpasser les rivaux. Sous la Troisième République, le nombre de récompenses s'accroît et n'a d'égal que la méfiance qu'elles suscitent. Les décorations sont en effet fréquemment suspectées d'« une forme subreptice de discipline⁴⁴⁹ », voire d'assujettissement à l'État, « piètre spectacle » du mérite d'hommes « s'abaissant pour s'élever⁴⁵⁰ » : l'honneur et *les* honneurs ne se confondent pas. L'affaire des décorations de 1887⁴⁵¹ n'a alors fait que renforcer la défiance envers les médaillés. L'autre critique couramment faite aux décorations est qu'elles contribueraient à désorganiser les « hiérarchies naturelles ». Par l'abondance des médailles et le doute qui entoure le mérite de ceux qui les reçoivent, il y aurait un risque de ne plus être dirigé par une classe supérieure en capacités et en talents. Malgré tout, observe Christophe Charle, les élites recrutées sous ce régime gagnent « une forte légitimité puisque l'idéologie méritocratique dont elles se réclament implique par hypothèse que ce sont les meilleurs ou les plus méritants qui dirigent⁴⁵² », ce qui permet d'étendre le consensus aux dominés. L'énergie déployée pour accéder au rang d'élite,

⁴⁴⁶ Sous l'Ancien Régime, on ne comptait que quatre récompenses (les croix de Saint-Michel, du Saint-Esprit, de Saint-Louis et du Mérite militaire), rarement distribuées. Olivier Ihl, *Le Mérite et la République. Essai sur la société des émules*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2007, p. 14.

⁴⁴⁷ *Idem*.

⁴⁴⁸ Entrées « *Aemulor* » et « *Aemulus* », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 75.

⁴⁴⁹ Olivier Ihl, *Le Mérite et la République*, *op. cit.*, p. 27.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁵¹ En 1887, Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy, mène un véritable trafic de décorations. Il monnaye son influence en obtenant pour ses amis et protégés le ruban rouge de la Légion d'honneur, parfois à prix d'or. Le scandale entraîna la chute de Jules Grévy. L'événement indigna tant l'opinion publique qu'on retrouve des caricatures dépréciant la valeur des décorations jusqu'en 1902, dans *L'Assiette au beurre* : Caran d'Ache baptise sa série de dessins sur les médailles « Ferblanterie » ou, autrement dit, un commerce d'objets en fer blanc, c'est-à-dire sans valeur. Caran d'Ache, « Ferblanterie », *L'Assiette au beurre*, 4 janvier 1902 ; Vincent Duclert, *La République imaginée*, *op. cit.*, p. 219 ; Jean-Paul Lefebvre Filleau, *Les Scandales de la III^e République*, Paris Safed, 2005, p. 26-28.

⁴⁵² Christophe Charle, *Les Élités de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987], p. 78.

comparée à l'hérédité assumée de la noblesse d'Ancien Régime, rend la critique plus difficile à ceux que ce système exclut.

L'école républicaine devient peu à peu l'outil central de l'idéal méritocratique. L'accès à une large partie des professions de prestige et de pouvoir n'est possible que par la certification. Le diplôme officie en tant que preuve d'« un mérite *certifié*, de type *bureaucratique*⁴⁵³ », qui donne par là une forme d'assise légale à la domination. Or, nous l'avons dit, la très large majorité des élèves pouvant tenter leur chance au baccalauréat sont les fils de la bourgeoisie. En effet, l'école ne prépare pas tant à un métier qu'à une *position sociale*. Elle « cultive [...] l'amour du beau aux mêmes sources gréco-latines que les collèges d'Ancien Régime, poursuivant avec constance un "idéal in-utilitaire"⁴⁵⁴ ». Il s'agit donc de transmettre une culture et des valeurs *propres à une classe sociale*. La jeunesse des écoles est, de fait, « au centre [d'un] enjeu social essentiel – le contrôle, l'intégration, la reproduction de génération en génération des valeurs fondant cette société bourgeoise⁴⁵⁵ ». L'école secondaire, par le coût qu'elle engendre⁴⁵⁶ et par son caractère inutilitaire (professionnellement en tout cas), instaure dès son entrée une barrière sociale. Elle relève visiblement d'une pratique distinctive de la bourgeoisie⁴⁵⁷. La Troisième République ne résout pas ce problème d'absence de démocratisation à l'entrée du secondaire. Elle s'intéresse plutôt d'abord à l'enseignement primaire, puis à l'enseignement secondaire féminin. Elle entretient néanmoins le mythe méritocratique en célébrant des personnages publics de premier plan pour leur ascension sociale, preuve de l'ouverture des élites et de l'efficacité de l'école républicaine : Jules Michelet (fils d'imprimeur), Léon Gambetta (fils de commerçant immigré), Auguste Burdeau (fils de canut, modèle du personnage de Paul Bouteiller), etc.

Alors que le système hiérarchique aristocratique était ouvertement biaisé (selon « un imaginaire fixiste⁴⁵⁸ », nous dit Philippe Dufour), le système méritocratique laisse croire à ce que nous appelons aujourd'hui « l'égalité des chances » (un « modèle

⁴⁵³ Giuseppe Tognon, *La Démocratie du mérite*, *op. cit.*, p. 142, nous soulignons.

⁴⁵⁴ Jean-Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 154.

⁴⁵⁵ Jean-Claude Caron, « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », *op. cit.*, p. 33.

⁴⁵⁶ « Jusqu'en 1930, les études secondaires sont payantes et, même si l'État distribue des bourses, réservées aux classes privilégiées. En 1842, dans les collèges royaux comme Louis-le-Grand, l'externat coûte 100 francs par an, et l'internat 700 francs. En 1873, un élève de rhétorique externe dans un lycée parisien paie 300 francs et, à la fin du siècle, 450. Quant à l'internat chez les jésuites, à Paris, il revient à 1 400 francs... c'est-à-dire presque la moitié du salaire d'un ingénieur des Postes polytechnicien. À titre de comparaison, en 1880, les gages annuels d'une bonne à tout faire sont de 500 francs. », Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », *op. cit.*, p. 236.

⁴⁵⁷ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1979.

⁴⁵⁸ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 71.

évolutionniste⁴⁵⁹ »). Pourtant, on le voit bien, ce dernier profite lui aussi à certaines fractions de la population. Comme pour la noblesse, la bourgeoisie crée des lignées dans lesquelles capital financier, capital culturel, capital social et capital symbolique s'héritent et favorisent une reproduction des élites⁴⁶⁰. En effet, les enfants sont essentiels pour la bourgeoisie puisque, nous explique Edmond Goblot, le bourgeois de première génération n'est qu'au premier pas de son ascension ; ce sont ses héritiers qui confirmeront l'appartenance à la bourgeoisie : par les diplômes prestigieux (capital symbolique), par leurs mœurs et leurs goûts (capital culturel), par leur patrimoine (capital économique), par leurs relations qui peuvent les coopter (capital social) ou encore par l'ancienneté ou la notoriété de leur famille (capital symbolique encore). En ce sens, les enfants de la bourgeoisie constituent un *capital humain*, selon la formule de Goblot, sur lequel investissent les parents⁴⁶¹. L'idéologie méritocratique invisibilise l'héritage de ces capitaux en les faisant passer pour de l'hérédité : si la lignée se poursuit, ce ne serait que parce que les mœurs et les talents se transmettent par le sang. Le bourgeois naîtrait bourgeois ; le diplôme, les titres et les récompenses attestent de son mérite et légitiment sa place. Ainsi opère « la magie sociale qui transforme les privilèges en qualités innées, inhérentes à l'individu⁴⁶² » qu'observent encore aujourd'hui les sociologues de la grande bourgeoisie Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. Cette nouvelle noblesse, malgré son ouverture, se révèle finalement tout aussi essentialiste que la précédente⁴⁶³.

B. L'Ambition en question

L'ambition n'apparaît bien évidemment pas avec la Révolution. Sa perception a cependant évolué entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Ainsi, nous explique Delphine Amstutz, l'ambition est considérée sous l'Ancien Régime comme « un penchant délétère, un vice à combattre, une manifestation néfaste de la *libido dominandi*⁴⁶⁴ »

⁴⁵⁹ *Idem*.

⁴⁶⁰ Cette reproduction sociale des élites grâce à l'école s'observe encore aujourd'hui. Voir Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1970 ; Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2000 ; le numéro spécial « École ségrégative, école reproductive », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 180, vol. 5, 2009 ; Bernard Lahire (dir.), *Enfances de classes. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Seuil, 2019.

⁴⁶¹ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁶² Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁶³ Sur l'essentialisme inhérent au concept de noblesse, voir Pierre Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 23.

⁴⁶⁴ Delphine Amstutz, « L'aventurier de la Fortune : naissance d'un type politique au XVIII^e siècle », *Littératures classiques*, « L'Aventure au XVII^e siècle : itinéraires d'une notion », n° 100, 2019, p. 191-192.

que condamnent les traités des passions et la littérature homilétique. Au XVII^e siècle, celui qui ambitionne de s'élever socialement est généralement qualifié d'*aventurier*, « celui qui n'a aucune fortune, & qui cherche à s'établir par des aventures⁴⁶⁵ ». Émergent de cette conception de l'ambitieux aventurier des « personnages politiques troubles » et des « hommes de fortune⁴⁶⁶ » dont les réussites spectaculaires n'atténuent pas le discrédit qui pèse sur leurs actes, parfois obscurs. « Artisan de la Fortune⁴⁶⁷ », l'aventurier va à l'encontre de la vertu de prudence. Pour la France d'Ancien Régime, « monde marqué par un idéal de conservation sociale⁴⁶⁸ », l'aventurier est un facteur de chaos qui remet l'ordre établi en cause. L'ambition est moralement proscrite, « contrainte par un impératif de dissimulation⁴⁶⁹ ». Tocqueville, citons-le à nouveau, partage l'idée qu'avec l'abolition des ordres sous la Révolution, « l'envie de s'élever naît à la fois dans tous les cœurs ; chaque homme veut sortir de sa place. L'ambition est le sentiment universel⁴⁷⁰ ». Le personnage de l'ambitieux devient alors la figure de proue du siècle nouveau, notamment grâce au roman.

a. La soif des places

Ambitieux, parvenus et arrivistes

Selon Michel Guérin, le début du XIX^e siècle découvre « le réalisme de l'imagination et l'appelle *ambition* ». L'élévation sociale s'avère dorénavant accessible, elle devient « un conditionnel plus qu'un fantasme⁴⁷¹ ». Au cours du siècle, le terme d'*aventurier* se voit de plus en plus préférer celui d'*ambitieux*. Usuel à partir du XVI^e siècle, le mot prend une valeur plutôt péjorative au sens moderne⁴⁷². Il désigne celui « qui use de tous les moyens, de l'intrigue, notamment pour s'élever⁴⁷³ ». Le terme de *parvenu* fait également

⁴⁶⁵ Entrée « Aventurier », *Dictionnaire de l'Académie française*, t. 2, Paris, Coignard, 1740 [1694], p. 624.

⁴⁶⁶ Delphine Amstutz, « L'aventurier de la Fortune : naissance d'un type politique au XVIII^e siècle », *op. cit.*, p.188.

⁴⁶⁷ Expression reprise par Delphine Amstutz à Jean Baudoin, *L'Artisan de la Fortune*, Paris, P. Rocolet, 1640. Delphine Amstutz, « L'aventurier de la Fortune : naissance d'un type politique au XVIII^e siècle », *op. cit.*, p.188.

⁴⁶⁸ Fanny Cosandey, *Le Rang. Préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Gallimard, 2016, p. 453, citée par Jules Naudet, « De la stigmatisation de l'ascension sociale à sa valorisation », *Mil neuf cent*, n° 37, 2009, p. 44.

⁴⁶⁹ Jules Naudet, « De la stigmatisation de l'ascension sociale à sa valorisation », *op. cit.*, p. 44.

⁴⁷⁰ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 301.

⁴⁷¹ Michel Guérin, *La Grande dispute. Essai sur l'ambition, Stendhal et le XIX^e siècle*, Paris Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2006, p. 37.

⁴⁷² Alain Rey (dir.), entrée « Ambitieux », *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 100.

⁴⁷³ *Idem.*

florès au XIX^e siècle, bien que cette acception ne soit pas nouvelle (*Le Paysan parvenu* de Marivaux en témoigne). À la différence de l'ambitieux, le parvenu, lui, a réussi à passer la barrière sociale : il s'est « élevé[é] à un rang, à un sort de beaucoup supérieur à celui dans lequel [il] était n[é]⁴⁷⁴ ». Mais si le parvenu a enfin une bonne situation, il n'en a cependant pas « acquis les manières, la culture⁴⁷⁵ » (critique adressée souvent aux « nouveaux riches »), connotant le nom négativement. Quant au mot d'*arriviste*, il apparaît au début du siècle (1833⁴⁷⁶), mais ne devient courant qu'à la fin du siècle. L'écrivain français Alcanter de Brahm contribue à populariser ce néologisme pour donner un titre à son premier roman en 1893 (*L'Arriviste*). Les journalistes s'emparent de ce nouveau mot avec enthousiasme. Anna Hanotte-Zawiślak relève ainsi une augmentation significative des occurrences dans la presse⁴⁷⁷, ce qui encourage Larousse à le faire entrer dans son *Grand dictionnaire* en 1897 sous la définition suivante : « Individu qui veut à tout prix arriver ; ambitieux sans scrupules⁴⁷⁸ ». D'autres romans de la fin du siècle reprendront le vocable dans leurs titres : Marc Stéphane (*L'Arriviste*, 1895), Félicien Champsaur (*L'Arriviste*, 1902) ou encore Michel Provins (*Les Arrivistes*, 1903)⁴⁷⁹. Bien que popularisé dans les années 1890, le terme d'*arriviste*, particulièrement péjoratif, a été rétrospectivement utilisé pour désigner le type littéraire né au début du siècle.

En somme, quels que soient les termes employés, l'ambition est marquée négativement⁴⁸⁰. Dans le cadre de cette étude, nous faisons le choix d'utiliser le terme d'*ambitieux* en ne conservant que sa fonction qualifiante et pas le jugement de valeur qui lui est habituellement accolé.

Des insatisfaits sociaux

Un des principaux traits caractéristiques de l'ambitieux est son exclusion initiale des hautes sphères auxquelles il aspire. Jean d'Ormesson relève que le « point de départ de

⁴⁷⁴ Entrée « Parvenu », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 12, *op. cit.*, p. 341.

⁴⁷⁵ Alain Rey (dir.), entrée « Parvenu », *op. cit.*, p. 2458.

⁴⁷⁶ Alain Rey (dir.), entrée « Arriviste », *op. cit.*, p. 198.

⁴⁷⁷ Anna Hanotte-Zawiślak, « Le maître et son disciple dans le *Manuel de l'arriviste* d'Henri Chateau ou comment devenir un arrivé », *Quêtes littéraires*, n° 9, 2019, p. 91.

⁴⁷⁸ Entrée « Arriviste », *Nouveau Larousse illustré*, t. 1, Paris, Librairie Larousse, 1898-1907, p. 477.

⁴⁷⁹ Liste établie par Anna Hanotte-Zawiślak, « Le maître et son disciple dans le *Manuel de l'arriviste* d'Henri Chateau ou comment devenir un arrivé », *op. cit.*, p. 91.

⁴⁸⁰ Constatant la charge négative de tout le vocabulaire entourant la mobilité sociale (*parvenu*, *déclassé*, *embourgeoisement*, etc.), Chantal Jaquet considère que l'expression « transfuge de classe » est la moins péjorative. Néanmoins, pour pallier l'absence de mot neutre, elle forge le terme de transclasse pour désigner la personne qui a opéré un passage dans la classe supérieure. Nous ne l'emploierons néanmoins que très modérément puisque nos personnages ne se limitent pas au seul changement de classe sociale, mais entretiennent de véritables ambitions. Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 12.

l'arriviste marque une infériorité, un éloignement, un handicap [...] social⁴⁸¹ ». L'arriviste est surtout « celui qui *arrive d'ailleurs*⁴⁸² ». On se souvient ainsi de la remarque glaciale de la duchesse de Langeais, soulignant le mauvais goût d'Eugène de Rastignac, coupable de maladresse : « Monsieur arrive...⁴⁸³ ». Effectivement, l'ambitieux vient d'arriver et ne connaît pas tous les codes du nouveau monde qu'il vient d'aborder. L'origine sociale inférieure suscite une impression de « *distance sociale*⁴⁸⁴ » qu'il s'efforce de réduire. Les hautes sphères attisent chez lui l'*envie*, non par « sentiment d'injustice, mais d'*infériorité*⁴⁸⁵ ». Selon Fabrice Wilhelm, l'« arriviste ne veut pas pénétrer dans la haute société parce que c'est pour lui le moyen de devenir riche : il veut devenir riche pour être admis dans les salons du faubourg Saint-Germain⁴⁸⁶ ». L'orgueil et l'amour-propre ont de fait partie liée avec l'ambition. La matière même de l'ambitieux est ainsi éminemment *sociale* : il n'a « de sens, nous dit Jean d'Ormesson, que par la perspective sociale qui [lui] donne exclusivement [sa] signification⁴⁸⁷ ». Les arrivistes ne vivent que dans le regard des autres : « Égoïstes, affolés d'eux-mêmes, prêts à tout pour réussir, hantés par leur propre image, courant après l'idée qu'ils se font de leur destin, [...] [ils] sont les esclaves d'une certaine projection à laquelle ils sacrifient tout⁴⁸⁸ ». Leurs appétits de puissance et de prestige n'ont de but (et de sens) que s'ils aboutissent à la *reconnaissance* des pairs dans l'espace *public* (on reconnaît ici encore des contours semblables à la logique de la virilité).

On le voit, malgré les évolutions, la condamnation morale de l'ambition n'a pas disparu des discours du nouveau siècle. Tocqueville affirme même que l'ambition est devenue la « maladie la plus ordinaire du siècle⁴⁸⁹ ».

⁴⁸¹ Jean d'Ormesson, « Arrivisme, Snobisme, Dandysme », *Revue de Métaphysique et de Morale*, oct.-déc. 1963, p. 449.

⁴⁸² *Idem.*

⁴⁸³ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1842), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1971, p. 109.

⁴⁸⁴ Jean d'Ormesson, « Arrivisme, Snobisme, Dandysme », *op. cit.*, p. 449.

⁴⁸⁵ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, Paris, Presses de l'Université Sorbonne, 2013, p. 136.

⁴⁸⁶ *Idem.*

⁴⁸⁷ Jean d'Ormesson, « Arrivisme, Snobisme, Dandysme », *op. cit.*, p. 445.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 449.

⁴⁸⁹ Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Paris, Calmann Lévy, 1893, p. 242, cité par Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 11.

b. La maladie du siècle

Un mal ancien : péché capital et combats fratricides

Selon le narrateur balzacien, en « proclamant l'égalité de tous, on a promulgué la *déclaration des droits de l'Envie*⁴⁹⁰ ». L'idée commune veut que l'égalité, portée par la Révolution, ait libéré tous les appétits et attisé les rivalités. Qu'elle soit réelle ou apparente, l'égalité (ou son sentiment) serait « la condition générale de possibilité de l'envie⁴⁹¹ » : être semblable, c'est être comparable ; le bien d'autrui peut être dorénavant désiré puisque celui-ci est *théoriquement* et *légalement* accessible. L'ambition est fille de la Révolution (ou fille de la Vanité, pour le narrateur balzacien⁴⁹²). Mais en faisant d'elle une forme d'expression de l'envie, les classes supérieures (qui sont celles qui émettent ce discours) la colorent d'une teinte négative. En effet, l'envie est chargée d'une lourde histoire conceptuelle et symbolique péjorative. Elle fait notamment partie, avec l'indignation et l'émulation (qui diffère de l'émulation pour la vertu), des trois passions tristes et agressives relatives au bien d'autrui que distingue Aristote⁴⁹³. Toutes trois sont, nous dit Fabrice Wilhelm, « des passions réactives et concurrentielles, qui ont pour origine commune une même faculté de l'âme agressive : le *thumos*, désir impérieux et violent⁴⁹⁴ ». Liée à l'envie, l'ambition ne peut dès lors être associée à l'émulation vertueuse et honorable d'autant que, pour une société aussi imprégnée de catholicisme, l'envie reste un péché capital. Bien avant le péché originel, l'envie, intimement mêlée à l'orgueil, conduit Lucifer à se révolter contre Dieu pour l'égaliser, voire le surpasser⁴⁹⁵.

Pour autant, dans une société qui se veut démocratique et égalitaire, l'ambition ne peut être ouvertement réprouvée, au risque d'entrer en contradiction avec le système de valeurs sur lequel repose le nouveau vivre-ensemble. Certains s'essaient ainsi à différencier le désir d'égalité légitime de celui qu'ils jugent coupable. Cette distinction se retrouve chez Tocqueville :

Il y a en effet une passion mâle et légitime pour l'égalité qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés. Cette passion tend à élever les petits au rang des grands ; mais il se rencontre aussi dans le cœur humain un goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à

⁴⁹⁰ Honoré de Balzac, *Béatrix* (1839), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1979, p. 412, cité par Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 269.

⁴⁹¹ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 35.

⁴⁹² Honoré de Balzac, *Béatrix*, *op. cit.*, p. 413,

⁴⁹³ Aristote, « L'envie », *Rhétorique*, dans Aristote, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p. 791-793.

⁴⁹⁴ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁹⁵ « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance aux côtés de l'aquilon. Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevés, et je serai semblable au Très-Haut », Es 14.13-14 dans *La Bible*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003 [1990].

vouloir attirer les forts à leur niveau, et qui réduit les hommes à préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté⁴⁹⁶.

Ce que Tocqueville appelle la « passion mâle » correspond à une « forme aristocratique du désir d'égalité⁴⁹⁷ », celle qui rehausse (et donc, sans surprise, associée au masculin), à laquelle il oppose une forme pervertie, celle qui abaisse. Les passionnés de *nivellement* sont accusés de vouloir tirer l'ensemble de la société vers le bas, à étêter tout ce qui dépasse de la masse, sans penser au bienfait que le génie et le talent de quelques-uns pourraient amener à la communauté. Le narrateur de *Béatrix* fustige quant à lui le « torrent d'ambitions secondaires⁴⁹⁸ » qui submerge celles qui seraient effectivement supérieures. La même critique est formulée par le docteur Benassis, dans *Le Médecin de campagne*, qui réclame des chemins « ardues aux velléités incomplètes, faciles aux volontés réelles⁴⁹⁹ ». L'État est appelé à maîtriser l'« *hubris* égalitaire⁵⁰⁰ » qui s'empare de la population et qui gêne le « mouvement ascendant des véritables supériorités⁵⁰¹ ». Les ambitions légitimes recouvrent ici les inégalités naturelles : seul le génie, l'être exceptionnel, est autorisé à passer la barrière des classes.

En fin de compte, résume l'auteur anonyme de *Recherches sur l'art de parvenir par un contemporain*, les « hommes ne tiennent tant à l'égalité que parce qu'elle est pour eux le premier titre de leurs prétentions et le moyen direct de s'élever au-dessus des autres⁵⁰² ». La défense de la valeur égalitaire apparaît de fait comme un souci individuel et individualiste, la vidant par là de toute noblesse. Cette distinction entre un bon et un mauvais désir d'égalité permet notamment de condamner ceux qui dénoncent les inégalités, les repeignant en extrémistes de l'égalité.

Le délire ambitieux

D'autres détours sont empruntés pour décourager les ambitions des classes inférieures. La condamnation morale prend ainsi parfois l'apparence d'un discours scientifique. L'ambition se médicalise chez le docteur Descuret, dans sa *Médecine des passions*, en 1844, où il affirme que « la *monomanie ambitieuse* et la *hypémanie*⁵⁰³ sont deux

⁴⁹⁶ Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. 1 (1835), Paris, Flammarion, « GF », 1981, p. 115.

⁴⁹⁷ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 130.

⁴⁹⁸ Honoré de Balzac, *Béatrix*, *op. cit.*, p. 72.

⁴⁹⁹ Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne* (1833), Paris, Garnier Frères, 1961, p. 155.

⁵⁰⁰ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 270.

⁵⁰¹ Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne*, *op. cit.*, p. 155.

⁵⁰² Anonyme, *Recherches sur l'art de parvenir par un contemporain*, *op. cit.*, p. 245.

⁵⁰³ Forme de mélancolie dépressive. Voir Étienne Esquirol, *De la hypémanie ou mélancolie* (1820), Paris, Rueil-Malmaison, coll. « Rhadamanthe », 1976.

formes d'aliénation mentale primitivement déterminées par la passion⁵⁰⁴ » de l'ambition, pouvant dégénérer jusqu'à la démence. Il relève notamment qu'à « chaque violent bouleversement politique, [on est] sûr de trouver les maisons d'aliénés encombrées. Cela s'était vu pendant la révolution de 1789, et nous avons tous été à même de nous en convaincre à la suite des événements de 1830⁵⁰⁵ ». Chaque épisode démocratique attiserait ainsi une poussée d'ambitions dans la population, si démesurée qu'elle conduirait à la folie. L'ambitieux serait un malade qui enfreindrait « la règle d'hygiène fondamentale de l'époque, la prudence⁵⁰⁶ ». Pour le docteur Descuret, l'ambition naît de la jalousie et de l'envie qui trouvent un terrain propice chez les « constitutions bilieuse, lymphatique, nerveuse, et surtout [dans] le *tempérament mélancolique*⁵⁰⁷ ». Mais il blâme surtout l'orgueil qui, des classes moyennes (petite et moyenne bourgeoisie), se serait généralisé à toutes les classes inférieures. L'orgueil « favorise [...] le développement de cette soif d'honneurs, de pouvoir et de richesses, si commune et si ardente dans les gouvernements constitutionnels et républicains, où tout le monde peut arriver au pouvoir ⁵⁰⁸ ». L'ambitieux est « un cœur lâche et rampant », une « âme vile⁵⁰⁹ » dont la gloire est tachée des intrigues et des moyens déshonorants auxquels il s'abaisse pour parvenir. Son corps porte les stigmates de sa passion débridée :

[Il] a bientôt le teint pâle ; ses sourcils se rapprochent, ses yeux se retirent dans leurs orbites, son regard devient mobile et soucieux, ses pommettes saillantes, ses tempes se creusent, et ses cheveux tombent ou blanchissent avant le temps. Dévoré par une activité que rien ne lasse, l'ambitieux est presque toujours essoufflé, comme un homme qui gravirait une montagne ; loin de dilater doucement son cœur, l'espérance même lui fait éprouver des palpitations douloureuses et une cruelle insomnie ; aussi son pouls est-il habituellement fébrile, son haleine brûlante, et ses digestions imparfaites⁵¹⁰.

Malgré une activité incessante, le corps s'épuise dans les tourments de l'ambition jamais satisfaite. L'ambitieux *dilapide* son énergie vitale. L'issue ne peut-être que fatale : la folie ou la mort (de cancers de l'estomac, du foie ou d'une affection du cœur).

Les traitements préconisés relèvent de l'hygiène de vie : la lecture, l'écriture, les bains tièdes, une alimentation légère, la « vie champêtre, les promenades prolongées, *la chasse surtout*⁵¹¹ ». En somme, une vie calme, régulée, loin de l'excitation et du mouvement

⁵⁰⁴ Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion*, Paris, Périsse, 1844, p. 577.

⁵⁰⁵ *Idem*.

⁵⁰⁶ Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 1, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁰⁷ Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions, op. cit.*, p. 593.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 572.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 573.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 576.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 578, nous soulignons.

de la ville, mais gardant contre toute attente une activité ambiguë pour l'ambitieux. En effet, la chasse illustre bien souvent les théories sociodarwiniennes de la loi primitive du plus fort, celle dont se revendiquent bien des arrivistes. Par ailleurs, la chasse est un loisir arraché à la noblesse par la Révolution, mais qui, bien qu'en principe ouverte à tous, demeure un privilège des propriétaires fonciers et de ceux qui pouvaient s'offrir l'onéreux permis de chasse⁵¹². Reste que l'égalité supposée rehausse le mérite du chasseur qui ne doit « plus rien à ses origines sociales, mais tout à son talent personnel » : « chasser, explique Sylvain Venayre, ce n'était plus actualiser les vertus guerrières d'une famille ; c'était se former son propre destin individuel⁵¹³ ». La chasse est donc à la fois une conquête de la démocratie et une pratique hautement élitiste et distinctive⁵¹⁴. Elle s'inscrit dès lors dans le système de valeurs et dans la logique d'action de l'ambitieux. C'est d'ailleurs finalement peut-être pour cela que le docteur Descuret la préconise comme traitement : elle devient un pis-aller inoffensif, un dérivatif de la fièvre de l'ambitieux qui ne s'ensuit d'aucun désordre dans la hiérarchie sociale. Mieux vaut le sain équilibre des activités viriles plutôt que le désordre ambitieux qui conduit à une impuissance (toute féminine).

Le dernier remède proposé est d'ordre préventif et moral. Il s'agit de combattre la passion dès ses premiers signes. Les ambitions doivent ainsi être découragées au plus tôt en étourdissant le sujet de recommandations, d'exemples à ne pas suivre et en orientant ses déplacements (loin des villes) et ses amitiés (avec des hommes modestes heureux de leur sort)⁵¹⁵. Bien qu'il s'efforce parfois d'employer une terminologie médicale, le docteur Descuret se positionne évidemment bien plus en moraliste qu'en médecin. Le docteur Bergeret emprunte, en 1878, la même voie que son collègue en dénonçant la passion des richesses qui inciterait les jeunes gens à se lancer hasardeusement à la conquête de sphères inatteignables, se rendant malades de tant d'efforts vaniteux : « L'ambition perd l'homme⁵¹⁶ », conclut-il.

Les aliénistes de la fin du siècle ne semblent pas avoir repris ces raisonnements pour expliquer les délires de grandeurs de leurs patients, l'observation des cas et leurs traitements les intéressant souvent bien plus que leurs origines. Certains, à l'image du docteur Nicouveau, feront néanmoins un parallèle entre mégalomanie et le « caractère naturellement orgueilleux » du sujet, l'alcoolisme (alors étroitement associé dans les esprits aux classes ouvrières) ou l'hérédité. Mais ce serait surtout l'illégitimité des

⁵¹² Sylvain Venayre, « Le temps des grandes chasses », Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire des émotions*, t. 2 « Des Lumières à la fin du XIX^e siècle », Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2016, p. 259.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 260.

⁵¹⁴ Isabelle Guillaume, *Imaginaires de la chasse de 1870 à 1914*, Paris, Honoré Champion, 2019, p. 159-160.

⁵¹⁵ Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions*, *op. cit.*, p. 579.

⁵¹⁶ Louis François Étienne Bergeret, *Les Passions, dangers et inconvénients pour les individus, la famille et la société. Hygiène morale et sociale*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1878, p. 25-29.

naissances « qui pousse[rait] presque fatalement à la mégalomanie⁵¹⁷ ». L'infériorité dans la hiérarchie sociale, plus encore si elle est frappée du sceau de la bâtardise, est ainsi présentée comme une pente funeste vers le délire ambitieux qui rêve d'extraction royale et de positions de domination incroyables.

Le déclassé : n'être « tout au plus qu'un brillant peut-être⁵¹⁸ »

La folie n'est cependant pas la menace première pour les ambitieux. C'est surtout le péril du *déclassé* qui est agité au-dessus de leurs têtes. Néologisme datant des années 1830, « né avec la société démocratique⁵¹⁹ » rappelle Philippe Dufour, le terme de *déclassé* avait, jusqu'au Second Empire, une acception neutre. Il désignait alors les individus sortis de leur classe, ceux qui sont passés « par-dessus ou par-dessous [les] barrières⁵²⁰ ». Mais avec le temps, un glissement sémantique s'opère, tant et si bien qu'à la fin du XIX^e siècle, seul reste son sens négatif, celui du déclassé par le bas. La raison de cette évolution tient probablement à la récurrence des chutes sociales. En effet, alors qu'au début du siècle, la mobilité sociale connaît effectivement un essor notable (notamment au sein de l'administration, des banques, de l'industrie et du commerce⁵²¹), les réussites spectaculaires se réduisent à peau de chagrin, jusqu'au Second Empire où elles deviennent proprement anecdotiques⁵²². Tenter le déclassé relève dès lors du pari. L'ambitieux, joueur déraisonnable, mise tout sur lui-même, sans la moindre prudence : « l'appât d'un gain chanceux [le] porte à dédaigner des profits certains⁵²³ », l'espoir d'un grand succès l'emportant sur la certitude d'un bien plus petit. L'ambitieux n'est « tout au plus qu'un brillant *peut-être*⁵²⁴ », comme le formule si bien Stendhal : il se pense au conditionnel. Il devient alors courant de recommander aux hommes la prudence quand il s'agit de sortir de sa classe sociale d'origine, de se déclasser.

L'avocat Émile Crozat tente ainsi, avec son essai *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassé social*, d'endiguer « l'inondation⁵²⁵ » des déclassés par le bas. Crozat se défend de vouloir contraindre les « ambitions légitimes ». Le problème tiendrait plutôt, selon lui, aux ambitions « profane[s] », « toutes ces désespérantes médiocrités⁵²⁶ ». Parents et

⁵¹⁷ Dr Élie D.– E. Nicoulau, *Essai sur la mégalomanie*, Bordeaux, H. Mauran, 1886, p. 20.

⁵¹⁸ Stendhal, *Lucien Leuwen*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Classique », 2007, p. 426.

⁵¹⁹ Philippe Dufour, « Complainte des Icares », *Poétique*, n° 183, 2018, p. 5.

⁵²⁰ Entrée « Déclassé », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 6, *op. cit.*, p. 242.

⁵²¹ Sylvie Aprile, *La Révolution inachevée. 1815-1870*, Paris, Belin, 2014 [2010], p. 178-180.

⁵²² *Ibid.*, p. 448.

⁵²³ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassé social*, Bordeaux, Chaynes, 1856, p. 21.

⁵²⁴ Stendhal, *Lucien Leuwen*, *op. cit.*, p. 426.

⁵²⁵ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassé social*, *op. cit.*, p. 3.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 5.

écoles seraient responsables des illusions de ces mauvaises herbes qui pensent tous être un chêne en germe. En effet, les aspirations familiales entraîneraient les enfants à poursuivre leurs études plus que nécessaires : « On sort des écoles primaires avec quelques notions utiles, une ambition modérée qui ne vous lance pas au-delà du but. On quitte le lycée avec une outrecuidance de prétentions incroyables, s'estimant propre à tout, et *n'étant propre à rien*, ou du moins à très peu de choses⁵²⁷ ». Cette stratification hiérarchique est constitutive de l'école, comme l'attestent les écrits de Guizot sous la Restauration : si le primaire est ouvert à « tous les sujets de l'État [...], autant pour l'intérêt de l'État que pour celui des individus », le secondaire ne s'adresse qu'aux « hommes qui sont destinés à avoir du loisir et de l'aisance, ou qui embrassent des professions libres d'un ordre plus élevé, telles que le commerce, les lettres, etc.⁵²⁸ » Le secondaire, nous l'avons déjà dit, n'enseigne en effet que des savoirs professionnellement inutiles pour les classes laborieuses. Malgré quelques efforts de démocratisation sous la Troisième République, cette partition de la scolarité n'évoluera quasiment pas jusqu'au début du XX^e siècle.

Le jeune homme moderne serait ainsi « victime d'une double illusion : à [une] illusion interne – transhistorique par laquelle l'orgueil adolescent est conduit à surestimer ses capacités – s'adjoint une illusion externe, constitutive du nouvel ordre social qui n'offre aucune limite théorique à son ambition⁵²⁹ ». L'école républicaine et la famille, elle aussi victime des promesses démocratiques, entretiennent ces chimères. Le jeune homme croit trop en ses forces et ses capacités, et bien plus encore aux prétendues possibilités qu'offrirait la société. Cette illusion est baptisée par Jules de Gaultier de *Bovarysme*, du nom de l'héroïne de Flaubert. Gaultier définit le bovarysme comme « le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est⁵³⁰ ». Les individus souffrant de « cette défaillance de la personnalité », véritable pathologie, « ne parviennent point à s'égaliser au modèle qu'ils se sont proposé⁵³¹ ». Le récit qu'ils se font d'eux-mêmes et de leurs forces est dirigé « vers l'impossible », il diffère de leur « vocation naturelle », les conduisant à détourner leur énergie « des buts accessibles⁵³² ».

Le déclassé par le bas est condamné à une fin peu enviable. Ses espoirs et ses ambitions démesurées le conduisent à une flétrissure morale indélébile. En effet, aucun retour en arrière n'est possible une fois lancé sur la pente fatale de l'ascension :

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 17-18.

⁵²⁸ François Guizot, *Essai sur l'histoire et sur l'état actuel de l'instruction publique en France*, Paris, Maradan, 1816, p. 2-3, cité par Jean Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 159.

⁵²⁹ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 219.

⁵³⁰ Jules de Gaultier, *Le Bovarysme*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 2006, p. 10.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 11.

⁵³² *Ibid.*, p. 11.

[Q]ue voulez-vous qu'ils deviennent avec toutes les habitudes et les prétentions du riche, et les ressources bornées du pauvre pour les satisfaire ? que voulez-vous qu'ils deviennent avec leur inaptitude au travail dont vous les avez déshabitués, quand le travail seul assure du pain ? [...] Ah ! si vous pouviez revenir en arrière ! Mais il n'est plus temps, car ils sont marqués du sceau de Dieu, ceux qui touchent témérairement au fruit de l'arbre de la science⁵³³ !

Nouvel Adam, le jeune homme trop ambitieux est gâté par la connaissance : il a touché du doigt les plaisirs et les paresse du luxe (ou du moins les promesses qu'on lui en a faits) et ne peut en oublier le goût. La classe d'origine devient un Éden perdu dans lequel le déclassé ne peut revenir : il y a une inversion de la verticalité où les hauteurs ne sont finalement pas celles que l'on croit. Si le jeune homme persiste dans ses prétentions, il peut être conduit aux pires bassesses et manigances, souillant son honneur si ce n'est pas déjà fait⁵³⁴. Ses ambitions déçues peuvent aussi le mener à « se jeter à corps perdu dans les révolutions⁵³⁵ » (facteurs de désordre social et pari hasardeux pouvant mener à l'exil ou à la mort). Rendu inapte au travail manuel par les études⁵³⁶, blessé dans son ego, l'ambitieux qui ne parvient pas à arriver risque également de plonger « dans une apathie qui dégénérera en paresse incurable », faisant de lui au mieux « un *flâneur* », au pire « un *pilier d'estamine*⁵³⁷ ».

Lorsque l'indolence et l'inaptitude au travail ne les condamnent pas à la pauvreté, c'est le « marché du travail », pour employer une locution anachronique, qui joue contre eux. Pour ceux qui tentent la fortune en passant par la voie de la scolarité, les perspectives professionnelles ne sont pas toujours à la hauteur des promesses de la méritocratie. Jacques Vingtras compte parmi les déçus de l'école républicaine, jeté sur le pavé parisien à la recherche désespérée d'une place, comme des centaines de bacheliers qui meurent de faim. En multipliant les diplômés n'ayant d'utilité que dans un vivier restreint de professions, l'école républicaine favoriserait le déclassement des jeunes hommes les moins nantis, peu susceptibles d'hériter des meilleurs emplois qui ont tendance à rester

⁵³³ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 6-7.

⁵³⁴ « Oui, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise ; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune ; [...] l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre [...]. » Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions*, *op. cit.*, p. 573.

⁵³⁵ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 7.

⁵³⁶ On pense à Jacques Vingtras dans *Le Bachelier*, trop lettré pour un travail manuel, malgré sa bonne volonté. À M. Bonardel qui lui demande ce qu'il sait faire, Jacques répond naïvement « Je suis bachelier », forçant son interlocuteur à lui répéter sa question restée sans véritable réponse. Jules Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 337.

⁵³⁷ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 19.

dans les mêmes familles⁵³⁸. Les professeurs sont accusés de distribuer trop généreusement les diplômes, alors qu'une sélection plus rude aurait permis d'« écart[er] les sots » et de « doubl[er] pour l'homme de talent les chances de réussite⁵³⁹ » dans le monde. La multiplicité des bacheliers et des licenciés conduit « à étouffer le véritable talent⁵⁴⁰ ». Le baron de Reinach, dans *Les Déracinés*, ne dit pas autre chose en critiquant le lycée : « je crains que vous n'en produisiez trop, des hommes de valeur, des déclassés ! [...] Le voilà, votre danger : la surproduction du mérite⁵⁴¹ ». Il s'agit d'un véritable lieu commun de la pensée conservatrice selon lequel l'élite serait surabondante et qu'il serait préférable d'entretenir la rareté pour préserver la valeur et les chances de succès des diplômés de la bourgeoisie.

Qu'ils tombent dans la misère noire ou dans les vices, les déclassés sont invariablement condamnés au crime ou à une mort précoce : « que voulez-vous qu'ils deviennent ? », s'exclame Crozat. « Eh bien ! allez le demander aux greffes des tribunaux criminels, aux filets de Saint-Cloud, au marbre froid de la Morgue⁵⁴² ». Même sentence lugubre chez le docteur Descuret qui clôt son chapitre sur l'ambition par une liste non exhaustive de ses nombreuses victimes dans l'histoire, allant d'Absalon (fils de David, tué vers l'an 1020 av. J.-C.) à Riego, (révolutionnaire espagnol, pendu en 1823), en passant par Alexandre le Grand, César, Brutus, Néron, ou encore Mahomet⁵⁴³. Cette liste, supposée décourager les ambitions, contient paradoxalement de grands hommes loués pour leurs exploits et dont les livres se souviennent. L'effet de dissuasion en ressort quelque peu amoindri pour des jeunes hommes en quête de succès et de preuves de virilité.

Mais, malgré les critiques, les ambitieux demeurent des objets de fascination pour l'ensemble de la société, que ce soit pour leurs fulgurantes ascensions ou pour leurs chutes vertigineuses. Ils s'avèrent intimement liés au processus narratif, à la fois en tant que héros du récit qu'ils se font d'eux-mêmes et de leur avenir, et hérauts du récit de la société égalitaire. Les ambitieux constituent ainsi une matière privilégiée pour la littérature.

⁵³⁸ Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 2, *op. cit.*, p. 286. Cette tendance est expliquée sans fard par Émile Crozat : « à la tête du pouvoir, je choisirai toujours, à mérite égal, le candidat le plus riche, parce que dans des places aussi modestement rétribuées que celles de la magistrature, les chances de corruption diminuent en raison de la fortune. Un autre motif m'y engagerait encore : sans vouloir ressusciter le principe de l'hérédité des charges, je suis porté à croire que les traditions de famille influent un peu sur notre conduite, et que le fils du magistrat est entraîné à imiter le modèle d'intégrité qu'il a tous les jours sous les yeux : *noblesse oblige*. » Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 10.

⁵³⁹ Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 30.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 5.

⁵⁴¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 632.

⁵⁴² Émile Crozat, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassement social*, *op. cit.*, p. 7.

⁵⁴³ Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions*, *op. cit.*, p. 581-588.

c. Filiation littéraire des ambitieux

L'ambition relève, semble-t-il, moins d'un mythe que d'une « *bonne fiction*⁵⁴⁴ », pour reprendre la formule de Michel Guérin. Elle constitue un des principaux rouages narratifs du roman réaliste du XIX^e siècle. La lutte des places, attisée par la Révolution, donne matière aux intrigues. Baudelaire loue ces personnages, pleins de rêves de conquêtes, qui incarnent selon lui l'« héroïsme de la vie moderne⁵⁴⁵ » : « les héros de *L'Iliade* ne vont qu'à votre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac, ô Birotteau⁵⁴⁶ ». Cette célèbre apostrophe souligne la permanence, mais aussi l'évolution de l'héroïsme. Aventuriers de l'épopée sociale, les ambitieux marquent une rupture avec les figures de l'héroïsme traditionnel par leur caractère démocratique (ce sont des médiocres venus d'« en bas »).

À la fin du siècle, remarque Denis Pernot, les élites s'inquiètent tant et si bien de leur jeunesse (bourgeoise) que les romanciers, forts de l'influence qu'exercent les livres sur la jeunesse, s'en proclament les éducateurs et les moralistes⁵⁴⁷. Dans la préface du *Disciple*, publication capitale pour cette nouvelle génération d'écrivains souhaitant orienter la jeunesse, Paul Bourget met en garde contre deux types de jeunes gens, dont le *struggle-for-lifeur* : « sa religion tient dans un seul mot : jouir, – qui se traduit par cet autre : réussir. [...] Ce jeune homme-là, c'est un monstre [...] [qui a], pour âme, une machine à calcul au service d'une machine à plaisir⁵⁴⁸ ». L'ambitieux est plus que jamais ouvertement condamné, considéré comme un nihiliste fin-de-siècle. De Julien Sorel à Claude Barsac⁵⁴⁹, un écart se creuse, tant et si bien que Jean Borie et Annelise Maugue en viennent tous deux à parler d'une dégradation du type de l'ambitieux⁵⁵⁰. Cette impression de dégradation relève d'une évolution du traitement de l'ambition au fil du siècle. Isabelle Daunais remarque ainsi que plus le siècle avance, plus les fictions « perdent en grandeur, se rapprochent peu à peu du réel. Julien Sorel rêve d'être Napoléon, Rastignac, de conquérir Paris, Emma, de fuir avec Rodolphe, Frédéric Moreau, de ne rien faire. » :

⁵⁴⁴ Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 94.

⁵⁴⁵ Charles Baudelaire, « L'Héroïsme de la vie moderne » dans *Salon de 1846*, dans *Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Curiosités esthétiques*, Paris, Louis Conard, 1923, p. 493-496.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 496.

⁵⁴⁷ Denis Pernot, « La bourgeoisie malade de sa jeunesse », *Le Roman de socialisation. 1889-1914*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1998, p. 17-35.

⁵⁴⁸ Paul Bourget, « Préface », *Le Disciple* (1889), dans Jacques Noiray, *Préfaces des romans français du XIX^e siècle*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de Poche classique », 2007, p. 388-389.

⁵⁴⁹ Claude Barsac est le héros de *L'Arriviste* de Félicien Champsaur, publié en 1902. Avocat sans scrupule, Barsac assassine la maîtresse de son ami, Jacques de Mirande, pour lui dérober son argent. Devenu l'avocat de Jacques, accusé à tort du crime, Barsac gagne une grande notoriété à la suite du procès où il a été acclamé pour sa performance oratoire.

⁵⁵⁰ Jean Borie, *Archéologie de la modernité*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Essai », 1999, p. 196. Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, *op. cit.*, p. 87.

On pourrait lire chacun de ces désirs comme une parodie du précédent (et voir, chaque fois, un « gain » de l'ironie sur le romanesque), ou encore comme l'emprise sur l'imaginaire d'un désenchantement ou d'un « naturalisme » qui va croissant (et voir, d'un roman à l'autre, un gain de réalisme sur le romantisme). Mais on peut lire aussi ces rêves comme les jalons d'un même parcours, et les romans qui les racontent comme une œuvre en continuité où la fiction (les fictions) se déplace tantôt insensiblement, tantôt en des sauts énormes, vers la réalité⁵⁵¹.

Ce glissement vers le réalisme est aussi au cœur du constat de Michel Guérin qui distingue pour sa part « l'ambition romantique » de « l'ambition réaliste⁵⁵² ». Au paysan parvenu ou perversi du XVIII^e siècle⁵⁵³, « succèdent Julien Sorel et Joseph Bridau, l'ambitieux sensible et l'« homme supérieur » ». Ceux-ci ont pour horizon l'égalité qui leur donne « le goût de s'élever⁵⁵⁴ » ; c'est l'égalité qui les pousse à se singulariser. La particularité de l'ambition romantique est qu'elle relève de l'*imitation*. Son modèle reste pendant longtemps Napoléon. Exemple absolu de la Volonté, l'Empereur incarne « le pouvoir *réalisant* de l'imagination⁵⁵⁵ ». Héritière de la grande action napoléonienne ou révolutionnaire (dans son imaginaire tout du moins), l'ambition romantique fait montre de plusieurs vertus hautement viriles : la volonté, l'audace, la force, « la *passion de l'action*⁵⁵⁶ » ou encore l'énergie.

L'ambition romantique se délite peu à peu pour laisser place à l'ambition réaliste. Cette dernière se différencie par ses fins et ses moyens. Julien Sorel meurt pour un dessein finalement supérieur à son seul intérêt (celui de l'horizon égalitaire ; c'est du moins ce qu'il affirme à la fin du roman), échec qui lui confère la grandeur du vaincu⁵⁵⁷. Joseph Bridau brille tout au long de *La Comédie humaine* par son intégrité d'artiste. Rastignac marque, quant à lui, les prémices de la dilution de l'ambition romantique. L'ambition réaliste se défait peu à peu des appareils de la noblesse, de la grandeur et de la gloire de l'homme de volonté, supérieur aux autres. Le jeune homme fait face au dilemme du mandarin (« s'enrichir en tuant à la Chine par sa seule volonté un vieux mandarin, sans bouger de Paris⁵⁵⁸ »), illustrant le problème moral que lui pose l'offre de

⁵⁵¹ Isabelle Daunais, *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Montréal/Paris, Presses universitaires de Montréal/Presses universitaires de Vincennes, coll. « Espace littéraire », 2002, p. 126.

⁵⁵² Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 154-155.

⁵⁵³ Respectivement de Marivaux (*Le Paysan parvenu*, 1734-1735) et de Restif de la Bretonne (*Le Paysan perversi*, 1775).

⁵⁵⁴ Michel Guérin « Une ambition abjecte », *La Pensée de midi*, vol. 24-25, n° 2, 2008, p. 26.

⁵⁵⁵ Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁵⁶ *Idem*.

⁵⁵⁷ Sur l'héroïsme des vaincus, voir Jean-Pierre Albert, « Pourquoi les héros nationaux sont-ils souvent des vaincus ? » dans Patrick Cabanel et Pierre Laborie (dir.), *Penser la défaite*, Paris, Privat, coll. « Regards sur l'histoire », 2002.

⁵⁵⁸ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 186.

Vautrin (faire tuer par un autre le frère de Mademoiselle Taillefer pour permettre à Eugène d'épouser une riche héritière). Anna Hanotte-Zawiślak trouve des réminiscences de ce dilemme jusqu'en 1902⁵⁵⁹. Selon elle, « tuer le mandarin », comme le formule le *Manuel de l'arriviste* publié en 1901, constitue une épreuve pour tout ambitieux : s'y résoudre revient à affirmer que « la fin justifie les moyens », même les plus immoraux. Rastignac s'y refuse, encore guidé par son compas moral. Vautrin souligne néanmoins avec raison l'hypocrisie des protestations du jeune homme : « La vertu, mon cher étudiant, ne se scinde pas : elle est ou n'est pas. [...] Séduire une femme pour arriver à vous poser sur tel bâton de l'échelle sociale, [...] croyez-vous que ce soient des actes de foi, d'espérance et de charité ?⁵⁶⁰ » Plus le siècle avance, plus le refus du compromis et de la compromission s'étiole. De Rastignac, on finit à Claude Barsac (deux noms qui riment ensemble, faute d'être synonymes). Selon Jean Borie :

La décadence du héros commencera justement lorsque les personnages de jeunes gens choisiront l'adaptation au monde social plutôt que la défense de leur intégrité, qu'ils le fassent dans une fausse innocence et une partielle inconscience (Frédéric Moreau) ou délibérément, par cynisme et arrivisme mégalomane (Bel-Ami)⁵⁶¹.

Si des bribes d'éthique et de morale restent encore à l'ambitieux romantique, elles se révèlent cependant parfaitement accessoires à l'arriviste. Le catéchisme que devient le darwinisme social justifie toutes les bassesses. Michel Guérin va jusqu'à parler de « caricature⁵⁶² » de l'ambition pour désigner l'arrivisme. Celui-ci serait, en ce sens, l'ambition dégradée par les maux attribués au siècle : l'individualisme, la trivialité, la bêtise, l'égoïsme, la vanité, le nihilisme, la jouissance, le paraître plutôt que l'être, etc.

L'étude des notions d'ambition et de virilité nous a permis, à la lumière de plusieurs disciplines, d'entrevoir déjà un certain nombre de liens entre les deux. Nous avons dit la contradiction qui pouvait exister chez un homme entre l'idéal viril poursuivi et sa situation économique et sociale réelle. L'ambitieux tente de résoudre cette contradiction en cherchant à s'établir socialement de manière à dominer plutôt que d'être dominé. Il aspire à monter sur l'échelle économique et sociale, à faire partie de l'élite, à être un *grand homme* au-dessus du commun. On reconnaît ici des éléments structurants communs avec

⁵⁵⁹ Le mandarin traverse le siècle et réapparaît chez Chateaubriand, Rousseau (à qui Balzac attribue par erreur le dilemme), au théâtre et même dans les chansons du Caveau. Le roman n'est pas en reste puisque la première version du livre de Félicien Champsaur, *L'Arriviste*, s'intitulait lors de sa première publication *Le Mandarin*. Jean Sigaux reprend lui aussi le dilemme en 1899, et titre son roman *Tuons le mandarin*. Michel Delon, « De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin », *Revue italienne d'études françaises*, n° 3, 2013. Anna Hanotte-Zawiślak, « Le retour du “paradoxe du mandarin” dans la construction de l'arriviste littéraire au XIX^e siècle », *Cahiers ERTA*, n° 18, 2019, p. 9-23.

⁵⁶⁰ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 159.

⁵⁶¹ Jean Borie, *Archéologie de la modernité*, *op. cit.*, p. 198-199.

⁵⁶² Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 109.

la virilité : pouvoir, hiérarchisation, domination, primauté. Il s'agit dorénavant pour nous d'étudier plus précisément ce dialogue entre ambition et virilité dans un corpus romanesque qui s'emploie à les fictionnaliser.

PARTIE 2.
LA VIRILITÉ MISE AU DÉFI DE
L'AMBITION DANS LE
DERNIER TIERS DU
XIX^E SIÈCLE

L'accélération de la modernisation, nous l'avons dit, est au cœur des préoccupations de la société française tout au long du XIX^e siècle. De multiples transformations sont apportées par les progrès techniques, l'évolution des transports, la stratification administrative, la rationalisation des procédures, la position prépondérante de l'écrit dans la société, la place des femmes, etc. Ces évolutions influencent le rapport à l'autre, au corps, au temps, à l'espace, au monde en général. La société change, les hommes et l'idéal viril doivent donc changer également. Nous trouvons ainsi l'expression – plus ou moins explicite, parfois paradoxale – de ces adaptations à la vie moderne dans les romans. L'ambitieux viril s'adapte, avec plus ou moins de succès, à une société instable, aux mœurs et aux horizons mouvants, tant les mutations sont rapides.

Chapitre 1. Des formes modernes du pouvoir : écrire, compter, chronométrer

Pour l'anthropologue Jack Goody, l'écriture, en développant des « technologie[s] de l'intellect¹ » particulières, influence les structures cognitives d'une société et ouvre la porte à de nouvelles activités intellectuelles : certains jeux de langage (comme les anagrammes, impossibles sans l'écriture), l'ordonnancement graphique en liste et tableau, l'archivage de l'information, sa classification et sa conservation étendue, des calculs plus importants et plus abstraits, etc. En cela, l'écriture serait, non pas la simple reproduction par écrit de la parole, mais l'instrument de la domestication d'une « pensée sauvage », pour reprendre les mots de Lévi-Strauss². À la lumière des travaux de Goody, Jean-Marie Privat reprend – dans le cadre d'une perspective ethnocritique – le terme de *littératie*, longtemps utilisé en sociologie de l'éducation comme un synonyme d'*alphabétisation*. Fort de la notion de « technologie de l'intellect », Privat actualise le sens de *littératie* et la définit comme « l'ensemble des praxis et représentations liées à l'écrit, depuis les conditions matérielles de sa réalisation effective (supports et outils techniques d'inscription) jusqu'aux objets intellectuels de sa production et aux habiletés cognitives et culturelles de sa réception, sans

¹ « Lorsque je parle de l'écriture en tant que technologie de l'intellect, en particulier, je ne pense pas seulement aux plumes et au papier, aux stylets et aux tablettes, aussi complexes que soient ces instruments, mais aussi à la formation requise, l'acquisition de nouvelles compétences motrices, l'utilisation différente de la vue, ainsi qu'aux produits eux-mêmes, les livres qui sont rangés sur les étagères des bibliothèques, objets que l'on consulte et dont on apprend, et qu'on peut aussi, le moment venu, composer », Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, trad. de l'anglais, Paris, La Dispute, 2007, p. 194.

² Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. de l'anglais, Paris, Minuit, 1979, p. 267.

oublier les agents et institutions de sa conservation et de sa transmission³ ». Cette définition, plus vaste, met en évidence les ramifications de l'écriture, passant aussi bien par les objets que par les capacités cognitives. Les sociétés en développement s'organisent à travers un certain nombre d'institutions qui naissent et s'étendent grâce à l'écriture. Celle-ci rend possible la formation des États (notamment par la possibilité de leur gestion). Jack Goody a ainsi pu proposer l'étude de quatre grands ensembles institutionnels qui se construisent avec l'écriture : les systèmes religieux (livres sacrés), économiques (comptabilité complexe, contrats), politiques (communication, histoire commune de l'État) et juridiques (les lois)⁴. Cependant, le « rôle grandissant de l'écriture va de pair avec la création de nouvelles élites et hiérarchies, en même temps que dans l'Europe du XIX^e siècle elle devient associée à l'expression des suffrages⁵ » (soit une forme, réduite au strict minimum, de publicisation de la politique). On le voit, la littératie « fonctionne le plus souvent au service d'une caste ou d'une classe de lettrés⁶ », mettant en évidence la relation entre écriture et pouvoir. Malgré des exceptions, l'écriture reste un instrument de pouvoir de choix, surtout dans une France où elle prend une place de plus en plus importante, que ce soit à travers l'État, l'Église, l'École (qui est un bras de l'État), les médias⁷ ou encore la littérature⁸. La littératie nous apparaît dès lors être un des leviers privilégiés de l'ascension sociale dont les ambitieux ne peuvent faire l'économie.

A. Des chiffres et des lettres : puissance et impuissance de la littératie

a. *Les hommes de papiers*

La littératie tient une place de choix dans le parcours de nombreux ambitieux. Elle participe à leur ouvrir la voie du succès, contribuant à leur donner la puissance et la

³ Jean-Marie Privat, « Présentation », dans Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, *op. cit.*, p. 10. Voir également, plus récemment, l'article de Jean-Marie Privat, « La Littératie, entre sur-scolarisation et oralité restreinte. Un cas d'école ? » dans André Petitjean (dir.), *Didactique du français et de la littérature*, Metz, Crem/Université de Lorraine, coll. « Recherches textuelles », 2016.

⁴ Jack Goody, *La Logique de l'écriture. L'écrit et l'organisation de la société* (1986), trad. de l'anglais, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2018 [1986].

⁵ Éric Dagiral et Olivier Martin, « Logique de Jack Goody : écriture, abstraction et communication dans la vie sociale », dans Jack Goody, *La Logique de l'écriture*, *op. cit.*, p. 16.

⁶ Jean Bazin et Alban Bensa, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique*, *op. cit.*, p. 25.

⁷ Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Opus Magnum », 2011.

⁸ Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française : du romantisme à la Belle Époque. Le temps des éditeurs*, t. 3, Paris, Fayard, coll. « Cercle de la Librairie », 1990.

domination tant espérée, à des degrés divers néanmoins. En effet, savoir lire, écrire, compter et user de la littérature en général, ne garantit nullement une ascension sociale valorisée.

Le pouvoir littéraire

Les arrivistes n'héritent pas d'une situation, ils doivent la construire. Les positions sociales rémunérées tiennent donc du passage obligé, offrant aux ambitieux un salaire, une place dans la société, un certain nombre de prérogatives, un réseau, une tribune ou encore une visibilité. Première marche de l'édifice social, le poste de pouvoir de l'ambitieux relève toujours de la littérature (administration⁹, politique, journalisme, négoce, spéculation) puisqu'utiliser son corps et sa force de travail marque l'appartenance au prolétariat, classe repoussoir pour ces personnages. Cependant, toutes les positions de pouvoir ne se valent pas. Cette affirmation se vérifie non seulement en confrontant les diverses professions entre elles (l'employé n'égale pas, par exemple, le député, que ce soit en matière de distinction sociale, de pouvoir ou de rémunération), mais également en comparant des postes identiques. Ainsi, que ce soit dans *Son Excellence Eugène Rougon*, *Le Nabab* ou *Bel-Ami*, les bancs des députés et des ministres sont occupés par des hommes aux carrures politiques inégales : un Béjuin ou un La Rouquette ne vaut pas un Kahn¹⁰, un Delestang n'égale pas (toujours) un Rougon ; Laroche-Mathieu se distingue de ses collègues en se contentant d'être un simple « borgne chez les aveugles¹¹ » ; on trouve encore d'autres exemples parmi les députés du *Roman de l'énergie nationale*, dont la place devient prépondérante dans les deux derniers volets (*L'Appel au soldat* et *Leurs figures*). En effet, le poste ne peut entièrement faire l'homme, c'est aussi l'homme qui *fait* le poste. La manière et la capacité à habiter ses fonctions qualifient ou disqualifient l'individu. Si certains hommes, occupant des fonctions littéraires, sont clairement jugés positivement, d'autres subissent un désaveu social.

La différence de perception nous semble tenir justement au degré de virilité du concerné. Là où Boisrenard faisait un travail correct en tant que chef des Échos, Georges Duroy, lui, excelle au même poste : « M. Boisrenard, un vieux journaliste correct, ponctuel et méticuleux *comme un employé*. Depuis trente ans il avait été secrétaire de la rédaction de onze journaux différents, sans modifier en rien sa manière de faire ou de voir. [...] [Il] manquait surtout de la rouerie native qu'il fallait pour pressentir chaque jour

⁹ Théodore Zeldin a bien souligné l'importance de la bureaucratie en France, pionnière européenne dès le XVII^e siècle. Oublieuse des inégalités de l'instruction scolaire et du système des recommandations, la fonction publique se targue d'être un modèle de méritocratie et d'égalité des chances (la Révolution a mis fin à la vente de la plupart des charges). Reste qu'au XIX^e siècle, les effectifs de fonctionnaires quadruplent. Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 1, *Ambition et amour* (1973), trad. de l'anglais, Paris, Encres Recherches, 1978, p. 141-143.

¹⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982.

¹¹ Jean-Louis Bory, « Préface », dans Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1999, p. 19.

les idées secrètes du patron¹² ». Bel-Ami a pour lui la vigueur, la jeunesse et l'élan viril de ses aspirations, ainsi qu'une éthique discutable. La figure de l'employé, vulgaire gratte-papier, sert ici, comme dans beaucoup de romans du XIX^e siècle, de contre-modèle. La dévaluation de l'employé dans la (para)littérature commence dès le début du siècle¹³. Le bureau devient, selon Cyril Piroux, « l'emblème du travail monotone, improductif, qui peu à peu anesthésie le corps et l'esprit, dépossède le rond-de-cuir de son humanité, de sa créativité, de ses rêves et de ses ambitions¹⁴ ». Personnage « englué dans une véritable vacuité scripturaire¹⁵ », il est rapetissé par la routine quotidienne (et « antiromanesque¹⁶ ») qui « sclérose [ses] énergies¹⁷ ». L'employé, souligne Philippe Dufour, s'inscrit dans la « vision d'une société bloquée », à rebours de l'ambitieux qui est, lui, « l'image d'une société mobile¹⁸ ». Aussi, le narrateur barrésien fustige l'« immense troupeau [qui] consume sa poésie à espérer qu'il sera fonctionnaire. Cartonnant, cancanant et consommant, ces *demi-mâles*, ou plutôt ces *molles* créatures que l'administration s'est préparées comme elle les aime¹⁹ », sont condamnés à la médiocrité dévirilisante. Il leur oppose l'expérience du service militaire, virile et « primitive²⁰ », où l'on marche « le fusil en main, auprès des camarades, dans les hautes herbes, avec du danger tout autour, on [noue] une amitié de frères d'armes²¹ ». Chez le réactionnaire nostalgique d'un passé perdu, un renversement opère (quand cela sert l'argumentation tout du moins) : la nature est placée du côté de la virilité et se dresse contre la culture scripturaire et féminisante ; soit le jeune aventurier actif, contre le fonctionnaire grisonnant et sédentaire.

Si l'employé est presque unanimement désavoué en littérature²², l'administrateur peut parfois tirer son épingle du jeu. Pas chez Barrès, de toute évidence (« cet homme

¹² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 163-164, nous soulignons.

¹³ Voir par exemple, selon les recommandations de Cyril Piroux, *Le Roman de l'employé de bureau ou l'art de faire un livre sur (presque) rien*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015 ; Eugène Scribe, *L'Intérieur d'un bureau*, 1823 ; Jacques Gilbert Ymbert, *Mœurs administratives*, 1825 ; Henry Monnier, *Scènes de la vie bureaucratique*, 1835 ; Honoré de Balzac, *L'Employé*, 1841 ; Émile Gaboriau, *Les Gens de bureau*, 1862.

¹⁴ Cyril Piroux, *Le Roman de l'employé de bureau*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁵ *Ibid.*, p. 39.

¹⁶ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 82.

¹⁷ Cyril Piroux, *Le Roman de l'employé de bureau*, *op. cit.*, p. 51.

¹⁸ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 81.

¹⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 532, nous soulignons.

²⁰ *Idem.*

²¹ *Idem.*

²² Peut-être, tout de même, pouvons-nous voir dans le traitement du personnage de monsieur Joyeuse, chez Daudet, une forme de bienveillance envers cet employé qui est moins un dormeur éveillé engourdi par la tâche, qu'un rêveur éveillé dont la vie est un réservoir de fictions inattendues.

[Bouteiller], qui leur faisait l'illusion d'un philosophe et qui n'était *qu'un* administrateur²³ », mais plutôt chez Zola. En effet, Eugène Rougon est l'exemple le plus complet de l'*homme de papier*, valorisé par sa fonction littéraire. Celle-ci sert et constitue une large part de son pouvoir. Son bureau au Conseil d'État, tout comme celui de ministre, croule sous une débauche de papiers. Les dossiers deviennent un repose-pied pour Mme Bouchard²⁴, geste qui suggère l'appui qu'est la machine administrative pour les ambitieux de la bande de Rougon. Ce dernier jouit de ce débordement littéraire, « comme pâmé par l'odeur administrative, l'odeur de puissance satisfaite, qu'il respirait là²⁵ ». La littérature et le pouvoir se confondent, tant ils sont étroitement imbriqués chez Rougon. Sa domination prend la forme de documents officiels, envoyés aux quatre coins du pays :

— Jules, donnez-moi donc un synonyme à autorité, dit-il. C'est bête, cette langue !... Je mets autorité à toutes les lignes.
— Mais pouvoir, gouvernement, empire, répondit le jeune homme en souriant²⁶.

Le vocabulaire et ses répétitions témoignent de la fonction unique qui est donnée aux multiples circulaires, non pas tant celle d'informer des législations, mais celle d'écraser le monde de sa domination par la littérature, par le mille-*feuille* administratif. L'utilisation des outils de l'écriture marque la force que celle-ci donne à Rougon : celui-ci « écras[e] la plume sur le papier²⁷ » et, « d'un trait de plume qui écorch[e] le papier, il biff[e] le nom²⁸ » d'une personne indésirable. La puissance de l'homme politique se concentre visiblement au bout de sa plume. C'est donc non seulement un pouvoir de l'écriture, mais également une *écriture du pouvoir*. Ce pouvoir de papier était déjà annoncé dans *La Fortune des Rougon* où les lettres stratégiques du fils aîné étaient attendues fébrilement par ses parents pleins d'ambitions. Là où les administrateurs de la Banque universelle de Saccard, dans *L'Argent*, sont de simples automates, signant sans volonté ni intelligence (« le vicomte de Robin-Chagot, homme doux et ladre, excellente machine à signatures²⁹ »), Eugène signe ses dossiers « d'une grosse signature masculine³⁰ », détail qui fait toute la différence. L'écriture témoigne de la virilité de l'homme qui tient la plume, comme la virilité de l'homme donne du pouvoir à sa plume.

Dans *Bel-Ami*, l'ascension sociale de Georges Duroy est concomitante, voire en partie (ne négligeons pas le rôle des femmes) dépendante de la littérature. L'entrée à *La Vie française* constitue pour lui la première marche de l'escalier social. L'apprentissage de

²³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 507, nous soulignons.

²⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 87.

²⁵ *Ibid.*, p. 340.

²⁶ *Ibid.*, p. 339.

²⁷ *Idem.*

²⁸ *Ibid.*, p. 348.

²⁹ Émile Zola, *L'Argent* (1891), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982, p. 187.

³⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 357.

l'écriture journalistique et de ses techniques permet l'avancée dans le journal. Chaque progression scripturaire s'accompagne d'un poste plus important au sein de la rédaction (d'abord simple reporter, puis petit rédacteur, puis chef des Échos, chroniqueur en vue, responsable de la rubrique politique et enfin rédacteur en chef). *La Vie française* est un organe de pouvoir, mais également un organe *du* pouvoir (de Walter, mais aussi de députés tel que Laroche-Mathieu). Comme le formule le rusé Jantrou : « Ayez un journal, c'est une force³¹ », adage que partage Rougon³² et même le désargenté Racadot qui, pour survivre, n'hésite pas à mettre son journal au service des ambitions politiques de Bouteiller. Le narrateur barrésien voit même le journalisme comme une initiation masculine, attendue par tous les jeunes hommes montant faire fortune à Paris : « Tous les jeunes Français, dans les lycées, sont dressés pour faire des hommes de lettres parisiens. C'est l'affirmation de leur virilité totale, leur premier acte après tant de singeries qui les y préparaient³³ ». Le journal donne un premier élan aux hommes de papier, élevés sur les bancs du lycée (même pour les recalés comme Duroy³⁴). Il devient un véritable service militaire des « êtres livresques³⁵ » (Lucien de Rubempré jouant un rôle déterminant dans la diffusion et le succès de l'image du journaliste ambitieux, malgré son échec).

La littérature offre donc non seulement un pouvoir social, mais également l'occasion de se distinguer en tant qu'homme viril. Elle ne prend toute sa puissance qu'entre de bonnes mains et, plus précisément, sous de bonnes plumes.

Mal écrire et mal d'écrire

L'écriture se trouve au cœur d'un éthos viril, reconfiguré pour s'adapter à la prédominance grandissante de la littérature. La dimension belliqueuse de la virilité se voit transposée dans l'écriture. Celle-ci peut par conséquent attaquer et se montrer hostile : les échanges houleux par articles interposés entre Louis Langremont et Georges Duroy conduisent au duel ; Rougon affirme pour sa part que « les coups de plumes sont

³¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 170.

³² « Moi, d'ailleurs, j'aurais comme Marsy refusé à Kahn l'autorisation de fonder un journal. Il est toujours inutile de fournir *une arme* à ses adversaires... » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 227, nous soulignons.

³³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 647.

³⁴ « — Es-tu bachelier ? / — Non. J'ai échoué deux fois. / — Ça ne fait rien, du moment que tu as poussé tes études jusqu'au bout. Si on parle de Cicéron ou de Tibère, tu sais à peu près ce que c'est ? [...] Bon, personne n'en sait davantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. », Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 38. Le baccalauréat est étrillé plus fermement par Octave Mouret : « Et, tu sais, quand on a eu la bêtise de se mettre ça [le baccalauréat] entre les jambes, il n'est pas commode de s'en dépêtrer. » Émile Zola, *Au Bonheur des dames* (1883), Paris, Flammarion, coll. « GF », 2009 [1999], p. 119. Cette critique est plus longuement développée encore chez Jules Vallès, dans *Le Bachelier*.

³⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 584.

empoisonnés³⁶ », qu'on n'en guérit pas³⁷. La littérature a une force de frappe et peut compromettre une position sociale : les lettres de M. de Marsy sont ainsi brandies comme une menace par sa maîtresse jalouse³⁸, risque que Rougon n'est pas prêt à prendre, ayant la prudence de brûler les papiers préjudiciables avant son départ du Conseil d'État³⁹. Mais l'écriture peut également sauver la face, voire la vie, comme c'est le cas dans la nouvelle « L'héritage » de Maupassant, où le duel, provoqué par un véritable jet d'encre au visage, est finalement évité par des lettres d'excuses⁴⁰. Faute de faire couler le sang de l'adversaire, on fait couler l'encre.

La question du style n'est pas en reste quand il s'agit de démontrer la virilité de sa plume. Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse définit le style comme la « forme, parlée ou écrite, que revêt la pensée [...] ; c'est lui qui donne à l'élocution et à la diction une physionomie propre et qui fait que chaque orateur ou chaque écrivain [...] imprime [...] à sa pensée un cachet particulier, individuel, qui fait reconnaître son *style*, bon ou mauvais, parmi cent autres⁴¹ ». Définition héritière du romantisme, le style est ici pensé comme la marque d'une individualité et d'une originalité de celui qui écrit : « le *style*, c'est l'homme⁴² ». Or, l'homme, c'est la virilité. Cette conception du style comme reflet de l'âme ne naît pas au XIX^e siècle puisque Sénèque soutenait déjà que « [l]orsque l'âme est saine et vigoureuse, le style est robuste, énergique, *viril*⁴³ ». Bruno Méniel identifie également une « façon virile⁴⁴ » que Montaigne cherche à donner à son style. Zola, lui-même, défendait en 1880, dans *Le Roman expérimental*, la méthode expérimentale de

³⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 379.

³⁷ On retrouve la plume belliqueuse dans *L'Insurgé* de Vallès où l'écriture lapidaire de Vingtras est présentée comme ensauvagée, tant elle est à maintes reprises décrite comme des aboiements, des crocs et des grognements. Jules Vallès, *L'Insurgé* (1886), Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2020 [1986].

³⁸ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 250.

³⁹ *Ibid.*, p. 67-71.

⁴⁰ « Il [le beau Maze] parlait encore, il reçut en pleine poitrine l'encrier du père Savon que Lesable lui lançait. Un flot d'encre lui couvrit le visage, le métamorphosant en nègre avec une rapidité surprenante. [...] Aussitôt rentré dans son bureau, Maze tenta de se nettoyer, mais il n'y put réussir ; il était teint avec une encre à fond violet, dite indélébile et ineffaçable. » S'en suit une parodie de duel, transformé en cérémonie d'échange de lettres d'excuses : « Et les quatre plénipotentiaires [les témoins] se réunirent de nouveau. Les lettres furent échangées ; on se salua gravement, et, l'incident vidé, on se sépara. » Il n'y a pas que l'incident qui est *vidé*, mais également le rituel du duel qui perd son sens et sa prestance dans l'affaire. Guy de Maupassant, « L'héritage », *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, p. 953-955.

⁴¹ Pierre Larousse, Entrée « style », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* t. 14, 1866-1877, p. 1158.

⁴² *Ibid.*, p. 1159.

⁴³ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 114, 22, t. V, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 34, cité et traduit par Bruno Méniel, « La Façon virile de Montaigne », dans Gary Ferguson (dir.), *L'Homme en tous genre. Masculinités, textes et contextes*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 67, nous soulignons.

⁴⁴ Bruno Méniel, « La Façon virile de Montaigne », *op. cit.*, p. 65.

Claude Bernard comme modèle idéal pour l'écriture de la jeune génération littéraire : « Je n'en connais pas de plus viriles », affirme-t-il après avoir cité les paroles du médecin, pour finalement s'inscrire dans sa lignée. Zola « déclar[e] la guerre au bon goût et au beau style et dédaign[e] de se distinguer autrement que par la force⁴⁵ » (hautement virile). Ce travail du style paye visiblement puisque, suite à la lecture d'*Une page d'amour*, Flaubert félicite Zola d'un « Vous êtes un [sic] Mâle. mais [sic] ce n'est pas d'hier que je le sais⁴⁶ ». Le compliment est flatteur de la part de l'auteur de *L'Éducation sentimentale* qui ambitionne d'écrire des romans qui ne tiendraient que « par la force du style » et qui aime dès lors les écritures aux *corps* virilement bâtis : « J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, au muscle saillant, à la peau bistrée ; j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles, comme celles de Lamartine⁴⁷ ». Le style viril continue de convaincre au moins jusqu'à Charles Maurras qui, comme l'a bien montré Jean-Michel Wittmann, érige la virilité en critère de jugement esthétique et littéraire, déplaçant l'idéologie nationaliste (et son vitalisme viril français) sur le terrain de l'écriture⁴⁸. Ce qui est vrai pour les auteurs l'est tout autant pour les personnages fictionnels. Duroy se prévaut ainsi d'un style « plus nourri, plus nerveux, plus viril⁴⁹ » que celui de Forestier, détail qui le singularise de son médiocre camarade. Rougon, malgré toute la force de sa plume, compose très difficilement en dehors de l'écriture du pouvoir administratif, tant le « style l'avait toujours embarrassé ; aussi le tenait-il en grand dédain⁵⁰ ». Il s'oppose violemment au roman réaliste et naturaliste (référence espiègle de la part de Zola) :

Tout peut se dire, [...] seulement, il y a une façon de tout dire... Ainsi, dans l'administration, on est souvent obligé d'aborder les sujets les plus délicats. [...] eh bien ! des détails très précis s'y trouvaient consignés, dans un style clair, simple, honnête. Cela restait chaste, enfin !... Tandis que les romanciers de nos jours ont adopté un style lubrique, une façon de dire les choses qui les font vivre devant vous. Ils appellent ça de l'art. C'est de l'inconvenance, voilà tout⁵¹.

Le style froid, pudique et euphémisé de l'administration convient en effet bien mieux au chaste Rougon : au livre (de sentiments et de chair), il préfère le *document* (insensible et désincarné). Son pouvoir et sa virilité se jouent si bien dans les bornes administratives que

⁴⁵ Sylvie Thorel-Cailleteau, « Préface », *Zola. Mémoire de la critique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1998, p. 16.

⁴⁶ Lettre de Gustave Flaubert à Émile Zola, Paris, 25 avril 1878, Collection particulière, « Collection Émile-Zola, pièce 16 », *La Pléiade*, t. 5, p. 378.

⁴⁷ Lettre de Flaubert à Louis de Cormenin, Rouen, 07 juin 1844, Collection particulière, *La Pléiade*, t. 1, p. 208.

⁴⁸ Jean-Michel Wittmann, « Un fantasme nationaliste : le style viril », *Le Nationalisme en littérature : des idées au style, 1870-1920*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Convergences », 2019, p. 49-57.

⁴⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 275.

⁵⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 214.

⁵¹ *Ibid.*, p. 186.

seul ce style d'écriture lui sied. André Rauch remarquait déjà, en dehors de la littérature, la montée en puissance du document dans les lectures des hommes du XIX^e siècle, constatant la domination de la « culture administrative » dans une certaine identité masculine⁵². Une raison mâle s'affiche dans le culte du document et du « vrai » (du réel), contre l'imagination sensible et féminine. Zola, en tant qu'écrivain naturaliste, incarne (et entretient) très bien cette tendance.

La physionomie de l'écriture se présente également comme révélatrice de l'individu. Toute la personne de Busch se dévoile ainsi dans sa carte de visite, « malpropre, [...] imprimé[e] grossièrement⁵³ ». Même derrière la typographie d'imprimerie, supposée rendre plus soigné et plus lisible le nom, la malhonnêteté du personnage déborde et reste visible. L'écriture manuscrite de Saccard s'avère plus éloquente encore : « cette écriture pointue et fine [...] des *a* et des *o* [...], si allongés, qu'ils ressemblent à des *i* », « devenus avec le temps plus aigus encore et il y avait aussi une identité de majuscules évidente⁵⁴ ». L'écriture du spéculateur témoigne de son identité : lui-même se tient comme un « *i* », mince, court (en comparaison avec la lettre « *l* », graphiquement plus haute) et, surtout, très droit, tant il se redresse à maintes reprises pour se grandir (et non par droiture morale). Les « *a* » et les « *o* » sont habituellement des lettres rondes, autant graphiquement que phonétiquement. Saccard en fait des « *i* », recourant à un son qui n'arrondit pas la bouche, mais qui fait s'étirer les lèvres en une fente latérale, en un sourire qui *montre les dents*, contorsion qui rappelle l'animal prédateur (un homme aux dents longues). C'est donc une écriture qui étire (horizontalement) que Saccard donne à voir, mais aussi une écriture érectile (verticalement). L'écriture *force* les lignes d'une main puissante qui tire les traits et les lettres sur plusieurs axes. Cette écriture n'a cependant rien de très honnête, comme le remarque avec déception madame Caroline :

J'étais si heureuse, dans le projet de statuts, que vous m'avez fait recopier, d'avoir lu, à l'article 8, que la société s'interdisait rigoureusement toute opération à terme. C'était s'interdire le jeu, n'est-ce pas ? Et puis, vous m'avez désenchantée, en vous moquant de moi, en m'expliquant que c'était là un simple article d'apparat, une formule de style que toutes les sociétés tenaient à honneur d'inscrire et que pas une n'observait⁵⁵...

Saccard joue de l'écriture (et de la loi), il la contourne et la détourne ; il tire sur l'interprétation. Son écriture se révèle fautive : il n'y a pas que l'apparence de ses « *a* » et de ses « *o* » qui est trompeuse. Elle s'oppose à la « ferme écriture⁵⁶ » de Caroline, honnête et droite. Mais tandis que Saccard écrit, Caroline, elle, se contente de recopier, comme elle le faisait déjà pour son frère. L'acte de production et de création (et donc de pouvoir

⁵² André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 114.

⁵³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 195.

⁵⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 73-74.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 163.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 296.

véritable) lui est interdit en tant que femme (elle qui n'a même pas la capacité de *reproduction* ; son pouvoir reproductif se limite par conséquent à la recopie des écrits masculins). C'est dès lors le pouvoir de l'écriture de Saccard qui prime, une écriture qui contourne la légalité et déborde vers le haut, qui cherche à dépasser et repousser les limites des lignes habituelles.

La signature, nous l'avons dit pour Rougon (et sa « grosse signature masculine⁵⁷ »), porte elle aussi l'identité, qui plus est doublement puisqu'elle donne également le nom du signataire. Le baron Hemerlingue, obèse et homme de poids dans le monde financier, signe pour sa part « d'une toute petite écriture filamenteuse comme en tracent les doigts trop gros⁵⁸ ». Aussi fine qu'il est gros, l'écriture trahit la faiblesse de la personnalité du banquier, écrasé par la volonté de sa femme. Duroy cherche également l'identité de l'individu dans l'écriture. La carte de son adversaire de duel l'obsède : « Il examinait ces lettres assemblées qui lui paraissaient mystérieuses, pleines de sens inquiétants. "Louis Langremont", qui était cet homme ? [...] Il prit une paire de ciseaux à ongles qui traînaient et il les piqua au milieu du nom imprimé comme s'il eût poignardé quelqu'un⁵⁹ ». La typographie uniformise l'écriture, écrème l'identité de la graphie. Au-delà du nom et de l'adresse, impossible ici d'en savoir plus. La mécanisation des lettres rend silencieuse l'écriture, elle empêche l'interprétation, l'association à un être vivant. Poignarder de la sorte la carte standardisée apparaît comme une tentative de remettre du corps dans l'asepsie scripturale.

Mais écrire, c'est aussi prendre le risque de *mal* écrire. Ainsi, les belles et sérieuses proses de Sturel, Rœmerspacher et Saint-Phlin n'ont pas leur place dans le journal *La Vraie République*. Hors sol, les jeunes hommes ne parviennent pas à comprendre l'économie journalistique et l'écriture qui en découle : ils écrivent mal parce qu'ils écrivent trop bien. Convaincu de la supériorité de ses compagnons, Racadot leur confie la rédaction des articles, cantonnant son écriture à celle du quotidien : la correspondance, la paperasse administrative ou encore les brèves du journal. La Léontine, pour annoncer à une camarade le métier de son amant, le présente comme « un Victor Hugo⁶⁰ », ironie du narrateur rapportant le mot, puisqu'il s'agit d'un Victor Hugo qui n'écrit pas, en tout cas, pas d'une écriture qui *compte* aux yeux de son groupe d'amis. Mouchefrin est finalement celui qui saisit le mieux la nature de l'écriture journalistique : il « sait qu'on ne demande pas à son journal des pensées élevées, mais des faits, petits ou grands, du jour⁶¹ ». L'écriture ordinaire, nous dit Roger Chartier, est celle des démunis et des exclus : les pauvres, mais aussi les femmes⁶². Cette écriture que méprisent les plus fortunés (même quand Sturel

⁵⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 357.

⁵⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab* (1877), Paris, MP. Noizette et cie, sans date, p. 270.

⁵⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 198.

⁶⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 656.

⁶¹ *Ibid.*, p. 665.

⁶² Roger Chartier, « Culture écrite et littérature à l'âge moderne », *Annales HSS*, juillet-octobre 2001, p. 793.

écrit des lettres, il les pense à partir de *La Nouvelle Héloïse*) se trouve pourtant être celle qui sauverait l'entreprise. Le journal est un quotidien : qui de mieux que ceux qui sont les plus ancrés dans ce temps-là et ses problématiques pour réussir dans cette tâche ? Mais leur écriture est dévaluée au profit de celle des plus aisés et des plus abstraits. Le crédit que leur accordent Mouchefrin et Racadot empêche l'écriture ordinaire de prendre sa place légitime dans l'entreprise. L'expérience journalistique des *Déracinés* est une version dégradée de celle décrite par Balzac à laquelle se réfère le narrateur⁶³. À trop vivre dans les livres, les jeunes lorrains en perdent le sens pratique, rendant leur journal « illisible⁶⁴ » et condamnant leur ami Racadot à la chute sociale.

L'illisibilité ne vient pas nécessairement du fond, mais également de la forme. Ainsi, le baron Hemerlingue, ancien cantinier, s'épargne le ridicule d'une orthographe rudimentaire en adoptant une écriture « presque indéchiffrable sous [des] petites pattes de mouches compliquées d'abréviations plus ou moins commerciales » :

*Mon ch/ anc/ cam/
Je ne pui décid/ t'accom/ chez Le Merq/. Trop d'aff/ en ce mom/. D'aill/ v/
ser/ mieux seuls pour caus/. Vas-y carrém/. On t'att/. R / Cassette, tous les
mat/ de 8 à 10.*

*À toi cor/
Hem/*⁶⁵.

L'écriture est un des domaines où peut s'apprécier la conformité de l'individu : « règles du bien-parler (grammaire), du bien-penser (logique), modèles du beau discours (rhétorique)⁶⁶ ». La langue (sans autre précision et qualificatif) se réfère, nous disent Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « à la langue officielle [...] telle qu'elle est fixée par des "agents autorisés" et spécialisés (grammairiens, professeurs, etc.)⁶⁷ » : écrire, c'est se soumettre à un code, c'est montrer son « obéissance à une règle⁶⁸ ». Mal écrire devient, pour Hemerlingue, une ruse scripturale qui permet de contourner certaines normes de la littérature (l'orthographe) pour s'assurer, malgré tout, l'acceptation dans le nouveau cercle social. La supercherie est révélée par le narrateur, dévoilant au lecteur les origines modestes du baron, genèse qu'il tente de faire oublier. Le subterfuge laisse donc paraître deux identités : celle que souhaite montrer Hemerlingue (banquier et mercanti trop pressé

⁶³ « Rien peut-il différer davantage de ces journaux, d'ailleurs fort réels, dont Balzac nous a dit le tourbillon, la verve, les amertumes, les frivolités, les soupers, les jolies femmes ? Sur quels êtres singuliers ce pauvre Racadot est-il donc tombé ! » Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 665.

⁶⁴ *Idem*.

⁶⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 304.

⁶⁶ Jean Bazin et Alban Bensa, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique*, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁷ Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, 1975, p. 2, cités par Jean Bazin et Alban Bensa, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique*, *op. cit.*, p. 12.

⁶⁸ Jean Bazin et Alban Bensa, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique*, *op. cit.*, p. 13.

pour s'embarrasser d'écrire ses mots en entier), et celle que sous-entend la stratégie (parvenu honteux, sensible à la violence symbolique du « bien écrire »). Sa signature est elle aussi tronquée, symbolisant l'identité sectionnée par l'ascension sociale (où l'on se coupe d'une partie de son histoire). Mais le rabotement des mots avertit également de la duplicité du personnage, de celui qui ne s'exprime qu'à *demi-mots*.

Le mal écrire peut se transformer chez d'autres en un mal d'écrire. Les premiers pas de Duroy en tant que journaliste l'amènent à se confronter à la page blanche et à l'« impuissance⁶⁹ » d'écrire, choix de mot qui interpelle, tant il est lié aux champs sémantiques gravitant autour de la virilité. Le héros abandonne, « [a]près une heure d'efforts et cinq pages de papier noircies par des phrases de *début qui n'avaient point de suite*⁷⁰ » : il ne peut arriver *au bout* de son effort, il ne parvient pas à *terminer* l'acte. L'impossibilité d'écrire ferme l'horizon de Duroy :

Sur son petit lit de fer, où la place de son corps avait fait un creux, il aperçut ses habits de tous les jours jetés là, vides, fatigués, flasques, vilains comme des hardes de la Morgue. Et, sur une chaise de paille, son chapeau de soie, son unique chapeau, semblait ouvert pour recevoir l'aumône. [...] Toute sa joie disparut en une seconde, avec sa confiance en lui et sa foi dans l'avenir. C'était fini ; tout était fini, il ne ferait rien ; il ne serait rien ; il se sentait vide, incapable, inutile, condamné⁷¹.

Ne pas écrire, c'est mourir, c'est disparaître économiquement et socialement⁷² comme le souligne la description morbide des vêtements vidés de la personne qui les porte, l'emplacement du corps absent dans le lit ou encore le chapeau annonçant la mendicité. Le néant entrevu, qui réapparaît régulièrement dans *Bel-Ami* comme une menace, place ici l'écriture du côté de la vie (dont se revendique, nous l'avons dit, la virilité). Une fois l'écriture journalistique acquise, le mal d'écrire revient et se transforme en mal d'écrire *seul*. Duroy ne supporte plus de servir « de secrétaire, d'agent, de porte-plume⁷³ », de « porte-voix⁷⁴ » à Laroche-Mathieu, d'écrire « sous sa dictée⁷⁵ ». Bel-Ami veut devenir sa propre plume, sa propre voix et ne plus porter celles des autres (Madeleine Forestier incluse) : écrire *pour soi*, au sens d'une écriture uniquement à son service.

⁶⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 70.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 100.

⁷¹ *Ibid.*, p. 69-70.

⁷² Encore aujourd'hui, dans l'imaginaire porté par la bourgeoisie, l'indigence condamne à « n'être rien ». La petite phrase du président Emmanuel Macron (« Une gare, c'est un lieu où on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien. ») a d'ailleurs aujourd'hui sa propre fiche Wikipédia.

⁷³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 370.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 329.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 370.

Si certains personnages souffrent d'un déficit d'écriture, d'autres meurent d'un trop-plein. Forestier, incapable de trouver le temps de quitter Paris pour s'occuper de sa santé plutôt que de sa carrière journalistique, se plaint d'avoir « une poitrine de *papier mâché* maintenant⁷⁶ ». De même, Racadot, exsangue et acculé de toutes parts, est transformé par la peur : « Sur sa figure décharnée par l'effort et par l'angoisse, tout son passé s'efface. [...] Son visage blême apparaît aux curieux, aux parieurs qui l'épient, *une page blanche*⁷⁷ ». Quant à Sigismond Busch, son corps s'amenuise à mesure que son œuvre s'épaissit de feuillets, le jeune homme s'épuisant à l'écriture ambitieuse et laborieuse d'un monde nouveau⁷⁸. Elle peut ainsi se révéler dangereuse pour l'intégrité physique d'un individu, elle peut contaminer le corps, le transformer en papier. Ces trois personnages présentaient néanmoins préalablement des défaillances : la médiocrité pour Forestier et Racadot, la névrose et le sang appauvri pour Sigismond. Difficile pour eux, déjà amoindris par une carence de virilité, de supporter le poids d'une écriture forte⁷⁹.

Mauvais lecteurs : lire, mal lire, ne pas lire

La lecture, autre segment de la littératie, peut, elle aussi, conditionner la réussite sociale. Plusieurs qualités de lecteurs se distinguent sur une échelle allant de « bon » à « mauvais ». Busch est à ce titre un excellent lecteur quand il s'agit de déterrer les reconnaissances de créances pouvant rapporter gros. Ce « chiffonnier de la dette⁸⁰ » fait son fonds de commerce sur le trafic de papiers décotés, sur ce qui n'a plus de valeur apparente. Son talent de l'ordre et du classement, son instinct de limier et sa connaissance

⁷⁶ *Ibid.*, p. 36, nous soulignons.

⁷⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 686, nous soulignons.

⁷⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 76-77.

⁷⁹ Concernant l'écriture abondante, Nicolas White propose une analyse intéressante d'une description des environs de la Bourse, dans *L'Argent*. Zola décrit le « square poussiéreux sans gazon ni fleurs, où grouillait sur les bancs, *parmi les urinoirs et les kiosques à journaux*, un mélange de spéculateurs louches et de femmes du quartier ». La concomitance des urinoirs et des kiosques à journaux semble faire une référence implicite à l'expression, tirée de l'argot journalistique, de « pisseur de copie », désignant un « auteur extrêmement fécond » et qui a gardé de nos jours une connotation péjorative (« mauvais auteur, mauvais journaliste, qui écrit beaucoup et mal »). Pour Nicolas White, Zola semble retourner la critique qui lui a souvent été faite dans les journaux sur sa prolixité : « ce n'est pas moi le véritable pisseur de copie ». On sait que l'écriture avait, *a minima* chez Zola, une dimension virile par l'effort de travail à fournir (Maupassant se voit souvent reprocher son écriture prolifique et, conjointement, son manque de travail, notamment par Flaubert). Mais trop écrire peut constituer une attaque sur la *qualité* de l'écriture et donc, par extension, sur la *qualité* de la virilité. Nicolas White, « Le papier mâché dans *L'Argent* : fiction, journalisme et paperasse », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 155-156. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 55. Pierre Larousse, entrée « copie », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, vol. V, Paris, 1869. *Le Petit Robert*, « entrée copie », 1993, p. 1682. Thierry Poyet, *Maupassant. Une littérature de la provocation*, Paris, Kimé, coll. « Détour littéraire », 2011, p. 133.

⁸⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 67.

de la loi lui donnent la capacité d'identifier ce qui « vaut » ou « ne vaut rien⁸¹ » en termes de droit. Avoir lu le Code permet ainsi aux personnages de se positionner : pour réclamer légalement un dû (comme le fait parfois Busch, souvent au détriment de la morale), pour rester dans les clous des réglementations (comme madame Caroline pour situer où est la morale, qu'elle place au même niveau que le légal⁸²), pour se protéger des manigances (à l'inverse des Jordan qui ignorent leurs droits, Saccard ne se laisse pas bernier par Busch⁸³) ou pour mieux contourner les règles. En effet, pour Saccard, la loi est une pure contrainte. Il la connaît, mais la lit et l'arrange à sa convenance : « si vous croyez que nous allons nous conformer aux chinoïseries du Code ! Mais nous ne pourrions faire deux pas, nous serions arrêtés par des entraves, à chaque enjambée, tandis que les autres, nos rivaux, nous devanceraient, à toutes jambes⁸⁴ ! » La réglementation est une complication pour les affaires. En adepte d'un libéralisme complet, Saccard se défait des obstacles de la loi par une (volontaire) mauvaise lecture, une lecture *en biais* qui lui permet d'atteindre la démesure. Il y a donc un pouvoir certain à avoir – bien ou mal – lu le Code.

Les craintes du XIX^e siècle sur les dangers que présenteraient les femmes amatrices de romans sont bien connues de la critique⁸⁵. Nicolas White ajoute à ces (mauvaises) lectrices de romans, celles qui se passionnent pour les journaux⁸⁶. En effet, dans *L'Argent*, Nathalie Dejoie lit les journaux financiers comme elle lirait un roman : « Jamais on ne s'en lasserait, tant c'est beau, tout ce qu'ils promettent⁸⁷ » s'exclame la jeune femme. Elle fait une lecture romanesque des chiffres, comme les Maugendre⁸⁸ (ménage surtout mené par l'épouse, « plus enfiévrée, plus âpre⁸⁹ » encore que le mari) qui se laissent bernier par le titre du journal racheté par Saccard, *L'Espérance*, porteur de fictions. Seule la simple et raisonnable Marcelle Jordan refuse la lecture du journal. Protégée de cette mauvaise

⁸¹ *Ibid.*, p. 71.

⁸² « — Je croyais que la loi exigeait la souscription intégrale du capital social. [...] / — Vous lisez donc le Code ? [...] / — C'est défendu, déclara-t-elle simplement de sa belle voix grave. / — Eh ! oui, c'est défendu, mais toutes les sociétés le font. / — Elles ont tort, puisque c'est mal. » *Ibid.*, p. 162.

⁸³ « Ne dites donc pas de bêtises. Vous savez bien que la justice ne s'occupe pas de ces choses-là... » *Ibid.*, p. 372.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 162.

⁸⁵ Marie Baudry, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin/Féminin dans l'Europe moderne », 2014. Voir également, Clélia Anfray, « La Lectrice ou la révélation du désir. Étude de la scène de lecture dans les romans du XIX^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, PUF, vol. 105, 2005, p. 111-119.

⁸⁶ Nicolas White, « Le papier mâché dans *L'Argent* : fiction, journalisme et paperasse », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 164.

⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 346.

⁸⁸ Ceux dont le nom annonce le mauvais gendre sont finalement bien plus mauvais beaux-parents que Paul Jordan n'est mauvais gendre.

⁸⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 349.

lecture, elle ne se laisse pas happer par la folie de la spéculation qui saisit tout Paris⁹⁰. La lecture des journaux se montre donc ici dangereuse pour les esprits romanesques, notamment ceux des femmes et des hommes peu soumis à la raison, tel Maugendre, plus mou et ridicule que son beau-frère, le capitaine Chave, un jouisseur étonnamment sage dans ses excès.

Les lecteurs sont rares parmi les hommes de pouvoir. Au contraire, ne pas avoir lu semble être la norme : ce qui importe, c'est *d'avoir l'air* de lire. Rougon parle ainsi avec emportement de Sade, sans jamais avoir ouvert un de ses livres⁹¹. Duroy en fait de même avec Balzac⁹², suivant les conseils de Forestier :

Bon, personne n'en sait davantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire pincer en flagrant délit d'ignorance. On manœuvre, on esquive la difficulté, on tourne l'obstacle, et on colle les autres au moyen d'un dictionnaire. Tous les hommes sont bêtes comme des oies et ignorants comme des carpes⁹³.

Entre mal lire et ne pas lire du tout, le choix semble fait pour les arrivistes : passer pour fort plutôt que l'être vraiment. Il s'agit de s'éviter l'effort, mais aussi l'encombrement d'une culture littéraire qui, dans cette leçon de réussite sociale (faite par un médiocre), est un boulet au pied de celui qui veut avancer. La bêtise est récompensée, comme le montre la critique sous-entendue dans la description de la poussiéreuse et peu dérangée bibliothèque de l'Assemblée législative chez Zola : « Il n'y a jamais personne, là-dedans⁹⁴ ! », s'exclame monsieur La Rouquette, ignorant parmi les ignorants, parvenant malgré tout à se faire une place dans les hautes sphères du pouvoir.

On ne lit pas mieux dans les autres classes sociales. Racadot et ses compagnons d'infortune (Mouchefrin, la Léontine et Fanfournot), par souci d'économie, vendent les livres fournis par les éditeurs. Pour en tirer un meilleur prix, ils ne les coupent pas : « À *la Vraie République*, on lisait les ouvrages en écartant les feuillets et en clignant de l'œil, la tête penchée⁹⁵ ». Cette lecture en biais est nécessairement incomplète, partielle (mais, comme l'a appris Lucien de Rubempré, est-ce vraiment le contenu d'un livre qui compte pour un critique de journal ?). Les Maugendre, novices, font l'erreur de faire confiance à un des organes de presse achetés par Saccard et dont la propagande est loin d'être toujours de bons conseils⁹⁶. La lecture naïve du non-initié conduit ici à la ruine. Dans *Le Nabab*, c'est

⁹⁰ *Ibid.*, p. 351.

⁹¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 186.

⁹² « Duroy n'avait pas lu Balzac, mais il répondit avec conviction : – Bigre oui. » Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 97.

⁹³ *Ibid.*, p. 38.

⁹⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 547, nous soulignons.

⁹⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 676.

⁹⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 249.

Jansoulet qui « n'enten[d] rien à la littérature⁹⁷ » et s'illusionne pendant encore un temps sur la supériorité de sa femme qui se pique de repérer des pièces de théâtre à succès. Cet aveuglement prolongé lui coûtera sa fortune puisque c'est son épouse qui, par sa bêtise, donnera le coup de grâce à son mari, trop ébloui par la littératie⁹⁸. Une ultime mauvaise lecture jouera un rôle décisif dans le dénouement du *Nabab*. La lettre d'Hemerlingue, jusqu'ici illisible, se termine par un post-scriptum étrange, soudainement rédigé d'« une écriture très fine aussi, mais plus nette, [qui] avait écrit très lisiblement⁹⁹ ». Pour le lecteur, le doute s'instille : cette dernière phrase est-elle de la main du baron qui souhaite un armistice ou de celle de la baronne qui aspire à la vengeance ? Mais pour un mauvais lecteur tel que Jansoulet, cette anomalie d'écriture n'est pas identifiée comme l'indice annonçant un piège. Se joue ici une violence symbolique pour le parvenu qui, ne maîtrisant pas tous les codes et impressionné par la littératie, se laisse berné par des illusions grossières et des stratagèmes médiocres.

Chez Barrès, les mauvais lecteurs se trouvent également parmi les jeunes hommes élevés dans les livres, incapables de prendre du recul dans leurs lectures, tant ils ont grandi coupés de tout dans les lycées : « De l'ambition mêlée à la mélancolie romanesque, voilà ce que l'on retrouve au cours de ce siècle, chez des milliers de jeunes gens, les Julien Sorel, les Rubempré, les Amaury, pour qui les conquêtes de la bourgeoisie ont rompu les frontières sociales, et ouvert tous les possibles¹⁰⁰ ». Leur expérience du monde s'arrêtant aux murs de l'école, ces garçons n'ont que des « renseignements de bibliothèque¹⁰¹ », empreints de « culture héroïque¹⁰² » qui leur met « dans le sang toute la poésie des livres¹⁰³ ». Mauvais lecteurs, mauvaises lectures, mais aussi mauvais lieux : les lycées ont pour défaut d'être des espaces clos de la contrainte où les lectures sont finalement peu accompagnées par les maîtres, livrant le jeune homme en formation à une pensée « malmené[e] parfois injuri[ée] par les éditeurs universitaires¹⁰⁴ ». Sturel est à ce titre le mauvais lecteur par excellence. bercé par les romans et par les histoires d'Astiné dignes des *Mille et une nuits*, il traverse la vie avec des emportements dramatiques et une vision romanesque du monde qui en viennent à nuire, par leur manque de pragmatisme, à Racadot. Cette posture précise de mauvais lecteur relève du manque d'initiation et d'une immaturité de la pensée qui infantilise ce personnage. Les mauvais lecteurs gardent une

⁹⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 106.

⁹⁸ « Il écoutait, hochait la tête d'un air admiratif en regardant sa femme : "Elle est étonnante" car lui n'entendait rien à la littérature et là, du moins, il retrouvait la supériorité de mademoiselle Afchin. » *Idem*.

⁹⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 304.

¹⁰⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 501.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 528.

¹⁰² *Ibid.*, p. 674.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 674.

¹⁰⁴ « Il les lit sous la flamme du gaz, dans un lieu infecté par tant d'adolescents pressés, dans une atmosphère de contrainte, de malaise, d'irritation et de grossièreté. » *Ibid.*, p. 520.

part d'enfance, ils sont encore aux portes de l'âge adulte viril, celui de la maturité de la raison et de l'émancipation intellectuelle¹⁰⁵.

Rougon, pour sa part, lit des journaux et des livres (pas de romans, il s'en défend¹⁰⁶), non pas pour le plaisir, mais pour mieux surveiller les pensées de la population. Armé d'un crayon rouge, il évalue les textes avec l'acuité d'un dictateur intransigeant et inquiet pour son pouvoir¹⁰⁷. Une de ses lectures constituera un des points de bascule de son règne en tant que ministre de l'Intérieur. Rougon décide d'amener au Conseil des ministres un livre qu'il juge dangereux, *Les Veillées du bonhomme Jacques*. Mais, contre toute attente, Delestang apporte un autre point de vue de lecture, plus libéral. Alors que Rougon souhaitait dénoncer le livre comme une mauvaise lecture, c'est maintenant sa lecture qui devient mauvaise, au sens où il n'a pas senti qu'elle n'entraîne plus en adéquation avec l'inflexion idéologique que commence à prendre la politique de l'empereur. Son erreur vient ici d'une mauvaise lecture, non pas tant du livre, mais du moment politique. Cet exemple montre bien que lire n'implique pas toujours d'écriture alphabétique : on peut lire un visage, un corps, une situation, les étoiles, entre les lignes, etc. L'emploi du mot au figuré ouvre à d'autres lectures des personnages. Ainsi, Walter, porte des lunettes qu'il utilise pourtant aléatoirement. Il évalue Bel-Ami « *par-dessus le verre* de ses lunettes, comme il faisait pour bien voir les visages. [...] Le père Walter devint sérieux et *releva tout à fait ses lunettes* pour regarder Duroy bien en face¹⁰⁸ ». Sa mauvaise vue ne l'empêche pas de voir chez le jeune homme un talent à exploiter ; elle nuit cependant à une lecture plus complète qui lui aurait permis de mesurer toute l'étendue de l'ambition de Duroy, ce qui lui coûtera la main de sa fille. Le journaliste Renaudin, dans *Les Déracinés*, souffre plus lourdement de sa mauvaise vue, l'obligeant à porter un monocle. Ce détail en dit long sur ce personnage « demeuré à *demi* naïf, ce qu'on voyait peu, et devenu à *demi* cynique, ce qu'on voyait fort¹⁰⁹ ». Cette demi-correction de la vue (par le monocle donc) affiche aux yeux de tous la vision partielle et fragmentée, du journaliste, une vision à mi-chemin. On voit bien qu'il voit mal. Il est d'ailleurs un mauvais lecteur de livre : « Son éducation se faisait par la

¹⁰⁵ On retrouve notamment ce type de personnages chez Zola : Silvère dans *La Fortune des Rougon* ou encore Étienne dans *Germinal*. Clélia Anfray, « Le livre et ses lecteurs dans les *Rougon-Macquart*. Ambiguïtés idéologiques d'Émile Zola », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 110, n° 1, 2010, p. 65-81. Véronique Cnockaert, « Silvère ou le corps déserté » dans Émilie Piton-Foucault et Henri Mitterand (dir.), *Lectures de Zola. La Fortune des Rougon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact. Français » 2015, p. 105-116. Nicolas Gagné, « Corps et corpus chez le mauvais lecteur : *La Fortune des Rougon*, *La Faute de l'abbé Mouret* et *Le Rêve* d'Émile Zola », dans Véronique Cnockaert (dir.), carnet de recherche *Imaginaire de l'écrit dans le roman*, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/imaginaire-de-lecrit-dans-le-roman/corps-et-corpus-chez-le-mauvais-lecteur-la-fortune-des>>, consulté le 20 juin 2021.

¹⁰⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 440.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 346.

¹⁰⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 59, nous soulignons.

¹⁰⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 533, nous soulignons.

conversation, les livres lui *parlant* mal¹¹⁰ ». Ici, le choix du verbe montre un Renaudin qui aborde les livres comme des interlocuteurs. La conversation lui *parle* plus car l'oralité est son canal de diffusion, contrairement à l'écriture : un comble pour un journaliste. Mais Renaudin est, aussi et surtout, un mauvais lecteur de situations : « Elles sont courtes, les vues de Renaudin ! Il croit que ses supérieurs immédiats sont le bout de la hiérarchie. Il y a une féodalité à degrés nombreux ¹¹¹ ». Myope, il ne voit pas bien loin, incapable d'avoir une vue d'ensemble, une lecture globale.

Mais la littératie ne comprend pas seulement les lettres de l'alphabet : les chiffres en font également partie et sont, pour les arrivistes, des signes essentiels dans leurs parcours de grands calculateurs.

b. Les hommes de chiffres

Le XIX^e siècle, « qu'on appelle notre siècle d'argent¹¹² » selon Zola, fait face à un bouleversement des structures économiques et institutionnelles, conférant une place de plus en plus déterminante à l'argent. Adeline Daumard donne deux interprétations complémentaires pour expliquer cette importance nouvelle de l'argent. La première la comprend comme le résultat de l'industrialisation, portée par le marché financier qui, fort de ses succès, fait de l'argent « le symbole des formes nouvelles de la richesse¹¹³ ». La seconde hypothèse fait remonter la prépondérance de l'argent à la transformation des mœurs induites par l'héritage de la philosophie des Lumières et par la Révolution française : l'argent devient, faute de mieux, la mesure de la capacité et du mérite de l'individu. La richesse a, nous l'avons dit, longtemps été un critère pour avoir le droit de voter ou d'être élu : le pouvoir politique affiche donc déjà des accointances avec le financier.

Sensible à ce sujet d'actualité, la littérature fait dès lors de l'argent « un thème moteur du roman¹¹⁴ », ce que souligne Théophile Gautier : « comme but, comme moyen, comme idéal, on n'en trouve aucune trace sérieuse avant notre époque » ; « les échéances, les coups de bourse et les grosses sommes sont des moyens d'intérêt tout modernes¹¹⁵ ».

¹¹⁰ *Idem.*, nous soulignons.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 670.

¹¹² Émile Zola, Ébauche de *L'Argent*, Ms 10268, f^{os} 378-379, cité par Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle. Discours romanesque et imaginaire social de la spéculation*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2007, p. 335.

¹¹³ Adeline Daumard, « Argent et Société », *Romantisme*, n^o 40, « L'argent », 1983, p. 4.

¹¹⁴ Francesco Spandri, « Introduction. Le statut romanesque de l'argent au XIX^e siècle : déconstruction et genèse » dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014, p. 9.

¹¹⁵ Théophile Gautier, cité sans référence par Michel Crouzet, « L'argent romanesque », *Romantisme*, n^o 40, « L'argent », 1983, p. 115.

L'argent devient un important ressort romanesque, plus encore peut-être pour ces nouveaux héros de la modernité que sont les ambitieux.

Compter pour compter : l'argent, nerf de la guerre

Les romans de l'ambition sont traversés par des déluges de chiffres, que ce soit les sommes qui sont arrachées à la fortune du Nabab, les montants des délires financiers de Saccard, ceux des ambitions de Bel-Ami, ceux des profits du *Bonheur des dames*, ou encore ceux des dettes de Racadot. Tout se compte : les dots, les appointements, les dépenses, les recettes, les pots-de-vin, les actions, le patrimoine immobilier, etc. La métaphore comptable n'épargne pas plus les relations humaines : « je n'ai pas envie de *payer* pour vous, en y laissant mon *crédit* », s'exclame Huret, métaphorisant ses rapports avec Rougon comme un budget qu'on balance. Bel-Ami tient les comptes des services rendus : « Cet homme [Laroche-Mathieu] ne fait que *payer* sa *dette*. Et il me *doit* encore beaucoup¹¹⁶ ». Quant à Racadot, il *investit* son héritage sur ses amis, leur offrant un journal dans l'espoir d'un retour sur investissement dans l'avenir¹¹⁷. Ils conscientisent la logique de don et de contre-don¹¹⁸, la chiffrent dans une comptabilité relationnelle.

Or, en littérature, note Michel Crouzet, « un sou n'est pas toujours un sou » : l'« argent littéraire est un signe » qui « est dit, et dit à son tour quelque chose¹¹⁹ ». L'hypothèse d'un argent témoin de la valeur individuelle (le mérite) trouve ainsi toute sa pertinence chez les ambitieux¹²⁰ : sous l'écu, l'individu. Tout se comptabilise, jusqu'à soi-même, telle Madame Roland, dans *Pierre et Jean* de Maupassant, qui dispose d'une « âme bien tenue comme un livre de comptes¹²¹ ». Un homme peut dès lors s'évaluer par ses appointements. Forestier, introduisant Duroy au monde des journalistes, présente ses collègues en donnant la mesure de leur importance par leurs salaires :

C'est Jacques Rival, tu sais, le fameux chroniqueur, le duelliste. [...] Il gagne ici *trente mille francs* par an pour deux articles par semaine. [...]

¹¹⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 386, nous soulignons.

¹¹⁷ « Notre diplomatie, c'est de les lier en leur rendant service : en un mot, les *obliger*. » « Nous serons vos marchepieds, messieurs : plus tard, ne nous oubliez pas. » Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 588 et p. 623.

¹¹⁸ Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1924), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige, Grands textes », 2007.

¹¹⁹ Michel Crouzet, « L'argent romanesque », *op. cit.*, p. 116.

¹²⁰ Notons que cette rhétorique est encore très ancrée aujourd'hui, brandie dès qu'il est question d'argent et, plus précisément, de partage des richesses : les riches auraient « *mérité* » leur argent (et le mérite s'hérite encore au XXI^e siècle). Voir, parmi d'autres, Céline Bessière et Sibylle Gollac, *Le Genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2019. Denis Colombi, *Où va l'argent des pauvres. Fantômes, politiques et réalités sociologiques*, Paris, Payot, 2020. Michel Pinçon et Monique Pinçon Charlot, *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2006 [1996].

¹²¹ Guy de Maupassant, *Pierre et Jean* (1888), Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche », 2002 [1984], p. 41.

Norbert de Varenne, dit-il, le poète, l'auteur des *Soleils morts*, encore un homme *dans les grands prix*. Chaque conte qu'il nous donne coûte *trois cents francs*, et les plus longs n'ont pas deux cents lignes¹²².

Une leçon de présentation de soi bien retenue par Bel-Ami qui, par revanche, annonce à son ancien patron son nouveau salaire : « Je suis entré comme rédacteur à la *Vie Française* avec *cinq cents francs* par mois, plus les lignes¹²³ ». Octave Mouret, le professionnel des marques, c'est-à-dire des prix affichés sur la marchandise, est affligé par les revenus de son ami, Paul de Vallagnosc : « Trois mille francs. [...] Mais c'est une pitié ! Ah ! mon pauvre vieux, ça me fait de la peine pour toi... Comment ! un garçon si fort, qui nous roulait tous ¹²⁴ ! » Pourtant, comme le découvre avec consternation Mouret, ces appointements se révèlent être à la hauteur de la médiocrité volontaire de Vallagnosc (en tout cas, selon les valeurs de l'effort et de mérite portées par le roman). Rougon, bien que dédaigneux de l'argent, refuse de voir de Marsy gagner un million « parce que laisser donner ce million, c'était avouer son impuissance, se reconnaître vaincu, estimer l'influence de son rival à un prix exorbitant, qui la grandissait encore en face de la sienne¹²⁵ ». Les portraits chiffrés, inventoriant biens, revenus et aspirations, sont « la version bourgeoise de la généalogie nobiliaire ¹²⁶ », pour reprendre les mots de Philippe Dufour. Les hommes deviennent des chiffres : à combien se vendent-ils ? À combien s'achètent-ils ? À combien les apprécie-t-on ? À combien s'élèvent leurs rentes, leurs patrimoines, la dot de leurs femmes, etc. ? Tout montant est bon pour évaluer la valeur et le pouvoir social d'un homme.

En effet, l'argent donne un pouvoir évident. À la mort du duc de Mora, Hemerlingue rassure Jansoulet, inquiet par la perte de la protection du défunt : « Tu perds Mora, mais tu me retrouves. *Ça se vaut*¹²⁷ ». L'équation mathématique est posée : un Mora *égale* un Hemerlingue en matière de pouvoir. Les romans soulignent combien les financiers et les politiques sont proches, quand ils ne sont pas une seule et même personne. Pour satisfaire ses ambitions, le cynique Bouteiller adopte d'ailleurs le principe suivant : « Si vous voulez jouer un rôle politique, attachez-vous aux questions de finance : c'est là le centre de l'influence et du gouvernement¹²⁸ ». Pouvoir financier et pouvoir politique paraissent effectivement se *valoir* tant la frontière entre les deux est fine. Cependant, pour le narrateur barrésien, si l'argent parvient à monnayer un certain nombre de leviers du pouvoir, il ne peut être conçu comme unique moyen d'action, du moins en France (la

¹²² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 40-41, nous soulignons.

¹²³ *Ibid.*, p. 93.

¹²⁴ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 118.

¹²⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 319.

¹²⁶ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 136.

¹²⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 289, nous soulignons.

¹²⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 627.

lecture de Tocqueville lui faisant certainement ajouter cette nuance)¹²⁹. Le narrateur du *Nabab* semble lui donner raison en confrontant le duc de Mora et Jansoulet : « Dans un salon américain, l'antithèse eût été moins choquante. Les millions du Nabab auraient rétabli l'équilibre et fait même pencher le plateau de son côté. Mais Paris ne met pas encore l'argent au-dessus de toutes les autres puissances¹³⁰ ». Le parvenu reste inférieur dans l'équation sociale où la noblesse, qu'elle soit d'Ancien Régime ou d'Empire, garde sa prestance (bien que décroissante, ce que ne manquent pas de rappeler les romans réalistes, à grand renfort de descriptions morbides d'une noblesse exsangue).

Cependant, mathématiquement, tous les chiffres ne se valent pas. Ce que l'on préfère, ce sont les *gros* chiffres, les montants si énormes qu'ils font rêver, qu'ils assomment comme le légendaire « million » : « Un million ! [...] Ce million flambait, était le salut, le rêve¹³¹ » de la comtesse de Beauvilliers et de sa fille, ce gros chiffre que fait miroiter Saccard (chiffre dépendant de « la valeur mythologisée de trois mille francs¹³² », cours des actions de l'Universelle). Mouret est tout aussi sensible à ce nombre magique : « Enfin, c'était le million, le million ramassé en un jour, le chiffre dont Mouret avait longtemps rêvé¹³³ ! » Duroy trouve lui-même insupportable la vue de, non pas un, mais de plusieurs millions gagnés par le patron : « Il s'était cru riche avec les cinq cent mille francs extorqués à sa femme, et maintenant il se jugeait pauvre, affreusement pauvre, en comparant sa piètre fortune à la pluie de millions tombée autour de lui, sans qu'il eût su en rien ramasser¹³⁴ ». Le million ouvre l'horizon des possibles, on entre dans l'incomptable (les millions deviennent pluie), dans un abstrait auquel seuls quelques élus peuvent prétendre. La fortune du Nabab est d'ailleurs d'autant plus abstraite que ce dernier tient ses comptes dans « un petit portefeuille misérable, écorné aux angles, où depuis dix ans il faisait battre des millions, écrivant dessus *en hiéroglyphes connus de lui seul*, ses bénéfices et ses dépenses¹³⁵ ». Les gros chiffres sont ici cryptés, empêchant l'œil indiscret de percer à jour le montant exact de cette fortune : les millions infigurables sont défigurés, accessibles uniquement à Jansoulet.

Mais c'est probablement Saccard qui jouit le plus de nager dans un océan de gros chiffres. Il se charge ainsi des comptes de la princesse d'Orviedo¹³⁶, « absolument

¹²⁹ « ne croire qu'à la force et surtout à la force de l'argent, c'est, en France du moins, se priver de plusieurs éléments d'action. » *Ibid.*, p. 578.

¹³⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 60.

¹³¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 307.

¹³² Nicolas White, « Le papier mâché dans *L'Argent* : fiction, journalisme et paperasse », *op. cit.*, p. 164.

¹³³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 500.

¹³⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 370.

¹³⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 124, nous soulignons.

¹³⁶ La princesse d'Orviedo, dans un renoncement total de soi-même, ne vit que d'or et d'eau, faute d'avoir pu vivre d'amour et d'eau fraîche, comme le veut le proverbe. La distribution d'or remplace celle d'amour.

désintéressé d'ailleurs, pour l'unique plaisir de régler cette folle danse de millions qui l'enthousiasmait [...], simplement récompensé par cette joie des sommes considérables qui lui passaient entre les mains¹³⁷ ». Nous rejoignons ici Christophe Reffait pour qui Saccard « est peut-être, plus que Gundermann, “l'homme-chiffre” du roman, griffonnant des additions, poursuivant “le cours de trois mille”, imitant “l'emballement” des actions et se ruinant finalement “avec les autres”¹³⁸ ». Philippe Dufour partage cette interprétation en présentant Saccard comme « l'allégorie réelle de l'argent virtuel », « symbolis[ant] à lui seul l'économie moderne¹³⁹ ». Saccard, en effet, n'a que les chiffres à la bouche, assommant les scrupules des Hamelin¹⁴⁰ et les potentielles inquiétudes des actionnaires¹⁴¹ à coups de grosses sommes. Crayon à la main, « il align[e] des chiffres » : « Attendez ! Je vais vous faire votre compte », annonce-t-il aux Hamelin, avant de faire « son compte à lui¹⁴² ». Le financier *règle les comptes* de chacun sur papier¹⁴³.

Mais Saccard ne s'occupe que des gros chiffres, là où Gundermann s'intéresse au moindre centime, à « dix sous » près : « Chacun son compte, je ne connais que ça¹⁴⁴ ! » s'exclame-t-il d'un ton sentencieux. C'est une leçon que Saccard semble avoir apprise dans la débâcle de l'Universelle, préparant, en prison, un nouveau plan « d'une rigueur mathématique, prévu jusqu'aux derniers centimes¹⁴⁵ ». Mouret est également de ceux qui se consacrent aux petits chiffres, traquant, avec un véritable « génie de la mécanique administrative¹⁴⁶ », les petites erreurs de calcul qui, en s'additionnant, peuvent arriver à de gros montants. Cependant, hormis ces cas particuliers, les comptes de petits chiffres concernent plus largement ceux qui manquent d'argent, ceux qui n'ont pas *les moyens*

¹³⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 92.

¹³⁸ Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 452.

¹³⁹ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 146.

¹⁴⁰ « Regardez ! vos deux mille premières actions vous ont coûté quatre cent trente-cinq mille francs, les mille autres vous coûteront huit cent cinquante mille francs, en tout douze cent quatre-vingt-cinq mille francs... Donc, il vous restera encore quinze mille francs pour faire le jeune homme, sans compter vos appointements de trente mille francs, que nous allons porter à soixante mille. Étourdis, tous deux l'écoutaient, finissaient par s'intéresser violemment à ces chiffres. » Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 318.

¹⁴¹ « il établissait sous un déluge de chiffres, que la somme de trente-six millions » « les petits [...] buvaient seuls chaque chiffre » *Ibid.*, p. 323.

¹⁴² *Ibid.*, p. 317.

¹⁴³ Autre personnage qui a connu un *règlement de compte*, selon Marie-Astrid Charlier : Renée Saccard, dont les dettes, sont soldées par son père, un « solde de tout compte (ou conte, on peut jouer sur le mot puisque la mort de Renée la fait disparaître de l'Œuvre) » : l'autorité paternelle (masculine) affirme son pouvoir économique contre la dépense hémorragique de la fille (féminine). Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours. Poétiques de la quotidienneté au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2018, p. 309.

¹⁴⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 343.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 484.

¹⁴⁶ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 88.

(financiers et d'action). *Bel-Ami* s'ouvre sur un état des lieux peu reluisant des finances du héros, seulement armé de « trois francs quarante pour finir le mois¹⁴⁷ ». La répartition du budget, où chaque centime compte vraiment (bien plus que pour Gundermann) conduit à l'introduction, au sein même du texte, d'un bilan comptable, comme c'est le cas dans *Les Déracinés*¹⁴⁸ :

DÉPENSES		RECETTES	
Papier. — 15 000 exemplaires à 10 F le mille.....	4 500	Vente Paris. — Dans les kiosques, 2 500 exemplaires à 7,50 F le cent.....	5 625
Composition et tirage. — jusqu'à 20 000, 190 F par jour.....	5 700	Vente Paris. — Par les crieurs, 3 000 exemplaires à 1 F le cent.....	900
Départ et poste, 30 F par jour.....	900	Hachette et correspondants de province, 1 000 exemplaires à 7,50 F le cent.....	2 250
Administration.....	1 200		
Porteurs pour distribution dans Paris, 80 F par jour.....	2 400		
Ferme.....	750	Abonnés, 500 à 40 F.....	1 666
Loyer.....	750	Annonces, minimum.....	2 500
Contributions.....	750	Bulletin financ., <i>idem</i>	2 000
Rédaction.....	750		
Feuilleton.....	750		
Havas.....	600		
	F 16 050		F 14 941

Jules Vallès avait lui aussi inséré dans *Le Bachelier* un budget semblable, Jacques Vingtras calculant alors comment survivre avec son maigre pécule mensuel¹⁴⁹. Le tableau est un moyen d'organiser la connaissance. C'est une mise en ordre généralement faite au prix d'une simplification, selon une logique graphique précise¹⁵⁰. La forme graphique particulière des comptes opère une coupure narrative et visuelle, une intercalation du trivial dans le romanesque. Les petits chiffres sont palpables, visibles plus seulement sous leur forme alphabétique, mais en chiffres arabes. Finalement, ceux qui *comptent* socialement sont ceux qui comptent de gros chiffres (écrasants par leur nombre, qualitativement et quantitativement). Les plus modestes, petits parce qu'en bas de l'échelle sociale, se contentent d'additionner des petits montants, accessibles à tous, même au lecteur. La gestion de ces petits chiffres n'est pourtant pas le pire qui puisse arriver aux plus pauvres, comme le montre la situation des habitants de la cité de Naples. La terrible Méchain, propriétaire du bidonville, explique ainsi à madame Caroline que la « rue n'est

¹⁴⁷ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 31.

¹⁴⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 642.

¹⁴⁹ Jules Vallès, *Le Bachelier*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁵⁰ Jack Goody, « Écriture et classification ou l'art de jouer sur les tableaux », *La Raison graphique*, *op. cit.*, p. 108-139.

pas *classée*, nous n'avons pas encore de *numéros*¹⁵¹... » Cité des oubliés de la société, à la périphérie de la ville, ces individus ne sont pas encore entrés dans le classement social, dans l'organisation de la société : sans numéro, ils *ne comptent pas du tout* face à des ambitieux qui veulent, eux, être les *premiers* socialement, les premiers des hommes (en plus d'être membre du « premier sexe »). Comme le dit Philippe Dufour, « pour être dans le monde, il faut avoir¹⁵² ».

Les gros montants sont si abstraits que, parfois, les personnages tentent de leur redonner une forme concrète. Ainsi, Mouret se fait apporter la recette du jour sur son bureau, afin d'exposer matériellement sa force à Denise : « Oui, oui, tout sur mon bureau. Je *veux voir* le tas¹⁵³ ». Il en fait de même avec le fameux million : « Le million couvrit le bureau, écrasa les papiers, faillit renverser l'encre ; et l'or, et l'argent, et le cuivre, coulant des sacs, crevant des sacoches, faisaient un gros tas, le tas de la recette brute, telle qu'elle sortait des mains de la clientèle, encore chaude et vivante¹⁵⁴ ». L'amas concrétise l'accumulation par le sens de la vue, mais aussi par celui de l'ouïe :

[Les] salons de réception de la baronne [Hemerlingue] pren[ai]ent jour sur la cour juste au-dessus de la caisse, si bien que, pendant la belle saison, lorsque tout reste ouvert, le *tintement des pièces d'or*, le *fracas des piles d'écus* écroulées sur les comptoirs, [...] faisait un *accompagnement* mercantile aux conversations susurrées par le catholicisme mondain¹⁵⁵.

Cette musique de l'or matériel se retrouve également dans *L'Argent*, chez Kolb : « une claire sonnerie de pièces d'or lui fit dresser l'oreille. Cela semblait sortir des entrailles de la terre, continu, léger et musical, comme dans un conte des *Mille et une Nuits*. [...] [Les] jours de fonte, montait du sous-sol ce bruit cristallin des pièces d'or¹⁵⁶ » ; « Une musique légère, cristalline, qui sortait du sol, pareille à la voix des fées légendaires, l'enveloppait ; et il reconnut la musique de l'or, la continuelle sonnerie de ce quartier du négoce et de la spéculation, entendue déjà le matin¹⁵⁷ ». La musique de l'or, matérialisation de l'argent, est un *accompagnement* aux grandes manigances des Hemerlingue et de Saccard. Philippe Dufour voit dans cette irruption du merveilleux le « cliché de “la religion de l'argent” », expression alors courante¹⁵⁸, « pris à la lettre, dans une diction du surnaturel [...] transformant le motif réaliste en *mythe*¹⁵⁹ » : celui du Dieu Argent (on pense à la métaphore du dieu accroupi et lointain déjà présente dans *Germinale*), rappelant le Veau d'or biblique.

¹⁵¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 202, nous soulignons.

¹⁵² Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 133.

¹⁵³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 333, nous soulignons.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 500.

¹⁵⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 293, nous soulignons.

¹⁵⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 126.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 156.

¹⁵⁸ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 138.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 149.

Mais cet argent est ici surtout palpable (un dieu sur terre). Pour François-Marie Mourad, l'or matériel représente une ancienne conception, toute balzacienne, de l'argent. L'or serait une réification et une « métaphore de l'argent comme puissance occulte, souveraine¹⁶⁰ ». Mais c'est aussi une valeur stable (une « valeur refuge » disent aujourd'hui les financiers), moins soumise au risque de dévaluation que ne l'est la monnaie. Cette stabilité l'apparente à une autre valeur, celle du patrimoine foncier. Prisées autant par l'aristocratie que par la bourgeoisie, la pierre et la terre sont, selon la formule d'Adolfo Fernandez-Zoila, « de l'or enfoui [...], un or figé et solide¹⁶¹ ». L'argent est placé, sécurisé. Or, s'il y a une dimension qui fait défaut aux arrivistes, c'est bien la stabilité.

Contre l'épargne : crédit et prodigalité

Là où la bourgeoisie et le capitalisme industriel du début du siècle érigeaient en valeurs absolues le travail et l'épargne¹⁶², les parvenus en opposent de nouvelles, celles du moindre effort et de la dépense. Nous l'avons dit en première partie, la misère se cache tandis que la richesse s'exhibe¹⁶³. Si Duroy économise en perspective de son union avec Madeleine, il se montre plus volontiers, dans le célibat comme dans le mariage, particulièrement « prodigue¹⁶⁴ ». Faire partie, ou vouloir faire partie, des classes supérieures implique en effet une certaine façade d'opulence. Les ambitieux l'ont bien compris, même s'ils appliquent parfois un peu maladroitement la règle implicite. Ainsi, le Nabab dépense une fortune pour ses appartements parisiens, dans un « luxe uniforme de l'appartement garni¹⁶⁵ ». Walter s'offre lui aussi un logement déjà meublé : « Sachant la gêne du prince de Carlsbourg qui possédait un des plus beaux hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, avec jardin sur les Champs-Élysées, il lui proposa d'acheter, en vingt-quatre heures, cet immeuble, avec ses meubles, sans changer de place un fauteuil. Il en offrait trois millions¹⁶⁶. » Walter achète la maison (la façade) d'un tiers, tel un coucou faisant son nid dans celui d'un autre. Cela sent, non pas la misère, mais la richesse en garni¹⁶⁷. La collection de tableaux, et plus précisément la peinture du Christ marchant sur les flots, participe à la démonstration de la richesse, à l'exhibition de la position sociale (du capital culturel s'achetant avec le capital financier). À l'exception près de Rougon, désintéressé

¹⁶⁰ François-Marie Mourad, « Zola, l'argent et la littérature... », *Les Cahiers naturalistes*, n° 92, 2018, p. 221.

¹⁶¹ Adolfo Fernandez-Zoila, « Discontinuités et paroxysmes dans *L'Argent* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, 1993, p. 109.

¹⁶² Charles Morazé, *Les Bourgeois conquérants* (1957), Paris, Éditions complexes, 1985.

¹⁶³ Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 17-18.

¹⁶⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 241.

¹⁶⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 33.

¹⁶⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 368.

¹⁶⁷ Pour faire référence à la formule de *Bel-Ami* : « Cela sentait la misère honteuse, la misère en garni de Paris. » *Ibid.*, p. 69.

de l'argent, la prodigalité semble être un des traits dominants des ambitieux qui commencent à mettre la main sur de gros chiffres.

Saccard, le dilapidateur « casse-cou » de la finance, s'oppose ainsi au raisonnable Gundermann, qui semble, « avec la belle sécurité d'un sage [...] met[tre] simplement son argent à la caisse d'épargne¹⁶⁸ ». Le banquier juif spéculé sur fonds propres, tandis que Saccard spéculé sur des mensonges et des « irrégularités d'écritures¹⁶⁹ ». Saccard partage le mantra de madame Josserand (la fierté bourgeoise en moins), dans *Pot-Bouille* (« Moi, lorsque j'ai eu vingt sous, j'ai toujours dit que j'en avais quarante¹⁷⁰ »), mais sous une forme hyperbolique : « Moi, affirme-t-il, j'ai toujours été ruiné et j'ai toujours mangé un million par an¹⁷¹ ». Or, là où les Josserand vivent d'économies de bouts de chandelle, le spéculateur ambitieux vit, lui, à *fonds perdu*, d'un faste à *crédit*. Il rêve d'une fortune possédée « en esclave, ainsi qu'une chose à soi, dont on dispose, qu'on tient sous clef, vivante, matérielle [...] la vraie royauté de l'or, solide, trônant sur des sacs pleins¹⁷² » : une fortune « à l'ancienne » en somme.

Cependant, « l'argent nouveau¹⁷³ », selon l'expression de Zola, n'a plus cette solidité de l'or, au contraire, il se *liquéfie*. Il devient une « *pluie* d'or¹⁷⁴ ». Les millions brassés par Saccard « coul[ent], fuyant par toutes sortes de trous inconnus¹⁷⁵ ». Le financier, selon son fils Maxime, « veut [en] faire *jaillir* de partout, s'il en *puise* à n'importe quelles *sources*, c'est pour le voir *couler* chez lui en *torrents*.¹⁷⁶ ». La fortune créée par la spéculation boursière est « sans cesse mouvante, [...] [elle] sembl[e] infinie comme la mer, mais [...] en [a] le flux et le reflux, des différences de deux et trois cent mille francs, à chaque liquidation de quinzaine¹⁷⁷ ». L'argent ne s'accumule pas, mais se dépense. La virilité de Mouret prend d'ailleurs appui sur ce refus de la thésaurisation et de l'immobilité du capital. Contre toute prudence (bourgeoise), son audace et son esprit d'entreprise intrépide l'incitent à « mettre tout l'argent de la caisse [...] [pour] emplir les comptoirs d'un entassement de marchandises, sans garder un sou de réserve [...], le capital entier se trouv[ant] dehors : une fois de plus, il s'agissait de vaincre ou de mourir¹⁷⁸ ». Sa prodigalité aventureuse n'est pas un investissement sage aux yeux de tous, mais une spéculation dont le succès ajoute

¹⁶⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 341.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 429.

¹⁷⁰ Émile Zola, *Pot-Bouille* (1882), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2013 [1982], p. 72.

¹⁷¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 245.

¹⁷² *Ibid.*, p. 47.

¹⁷³ Émile Zola, Ébauche de *L'Argent*, quatrième paragraphe, f^{os} 379-380, cité par Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 354.

¹⁷⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 178.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 328.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 286.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 144.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 85.

à l'aura virile du parieur, de celui qui s'expose au danger, en aventurier ou guerrier reconverti dans le négoce. Pour Mouret, l'« argent est bête, si on ne le dépense pas¹⁷⁹ », il faut qu'il circule, pas qu'il s'accumule. Apparaît alors chez Zola la métaphore d'un cycle, non pas de l'eau, mais de l'or : « ce tintement d'or, ce *ruissellement* d'or, du matin au soir, d'un bout de l'année à l'autre, au fond de cette cave, où l'or venait en pièces monnayées, d'où il partait en lingots, pour revenir en pièces et repartir en lingots, indéfiniment¹⁸⁰ ». La métaphore vitaliste de la société comme corps humain fait de l'argent, toujours chez Zola, l'équivalent du sang qui irrigue les membres et les organes. L'argent est un flux qui circule en abondance, à l'inverse des autres fluides corporels de l'homme

Véritable élan de vie, l'argent ne dort pas : l'homme se présente ici comme un être de *dépense*. Or, nous l'avons vu avec les recommandations médicales de l'époque, les flux vitaux doivent *s'économiser* pour lutter contre l'impuissance. Ayant acheté des actions sans compter, « Saccard se trouvait à *bout* d'argent, *vidant* ses caisses pour ses continuels achats. De deux cents millions disponibles, près des deux tiers venaient d'être ainsi *immobilisés* : c'était la prospérité trop grande, le triomphe *asphyxiant*, dont on *étouffe*¹⁸¹ ». Trop de dépense conduit à l'impuissance, à l'immobilisme et à l'étouffement, donc à la mort. Le destin de Racadot, chez Barrès, l'illustre plus tragiquement encore. Son héritage dilapidé, il sent « *combien* les forces d'un homme s'épuisent vite¹⁸² », sa vie dépendant de ses comptes : « Selon qu'un mince paquet de quarante billets de mille francs diminuera ou s'augmentera, Racadot ira s'affaiblissant, se fortifiant¹⁸³ ». Le lien est tel que, quand « Racadot met la main sur son cœur, il constate combien s'amincit la liasse de ses billets de mille¹⁸⁴ » : son cœur devient portefeuille. Lorsqu'il vient à manquer, l'argent, flux vital et viril, transforme l'homme en « Hercule impuissant¹⁸⁵ ». Les « calculs implacables » et la vue des chiffres qui s'échappent et « aboutissent à un déficit » « détrui[sent] son énergie affolée¹⁸⁶ ».

La liquéfaction de l'or, bien connue de la critique zolienne, se retrouve également dans d'autres romans de l'ambition, notamment dans *Le Nabab* où le trop-plein d'argent se matérialise dans la décoration de l'appartement de Jansoulet :

L'or composait à lui seul la lumière, l'ornementation, la somptuosité. Il tombait du plafond en rayons aveuglants, *suintait* des murs en filets, croisillons, encadrements de toute sorte. On en gardait un peu aux mains lorsqu'on roulait un meuble ou qu'on ouvrait une fenêtre ; et

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 382.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 157, nous soulignons.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 398, nous soulignons.

¹⁸² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 655, nous soulignons.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 655.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 678.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 692.

¹⁸⁶ *Idem.*

les tentures elles-mêmes, *trempées* dans ce Pactole, conservaient sur leurs plis droits la raideur, le scintillement d'un métal¹⁸⁷.

L'argent du Nabab trouve ici une forme concrète pour l'œil : l'appartement *transpire* la richesse tant il y a un trop plein de *liquidité*. Cet or illumine – voire enflamme – et irrigue Paris ; il « coul[e] par torrents dans [la ville] [...] éclaboussant jusqu'aux murailles¹⁸⁸ ». Cette fluidification de la fortune symbolise à la fois son abondance, mais annonce également l'écoulement trop rapide de ses eaux : la source risque très vite de se tarir. Duroy fait lui-même l'amère expérience de la liquéfaction (et de la liquidation) de son capital :

ayant dépensé largement, sans compter, pendant ses premiers mois de journalisme, avec l'espoir constant de gagner de grosses sommes le lendemain, il avait épuisé toutes ses ressources et tous les moyens de se procurer de l'argent. Il se demandait parfois comment il avait fait pour dépenser une moyenne de mille livres par mois, sans aucun excès ni aucune fantaisie ; [...] cet argent qui *coule* sans qu'on sache comment [...] ¹⁸⁹.

Adeptes de la vie à crédit pour mener le train de vie d'un journaliste parisien, Duroy souffre du même problème que Saccard : l'argent semble *fuiter* dont ne sait où, il *s'évapore*. Véritables paniers percés, « pas un sou ne [leur] demeure[e] aux doigts¹⁹⁰ ». Puits sans fond et sans fonds, les caisses des ambitieux sont des tonneaux des Danaïdes. Mais, malgré les aléas qu'impliquent cette fluidité de l'argent, les ambitieux jouissent tout de même de le sentir leur « pass[er] entre les mains¹⁹¹ ». L'argent semble leur brûler les doigts, tant ils s'empressent à le dépenser aussitôt qu'ils le touchent¹⁹². L'ambitieux est l'homme des flux mouvants et non stagnants. La prodigalité dit aussi l'importance de ces flux (financiers, faute de pouvoir être véritablement séminaux). Finalement, l'image de la liquidité est, observe Pierluigi Pellini, « à la fois fois l'emblème euphorique de la circulation moderne et le signe d'une dissolution (défaillance, liquéfaction, larmes)¹⁹³ » (celle de Racadot, celle du Nabab, celle des petits commerçants du *Bonheur des dames*, tous condamnés à la *liquidation* de leurs affaires).

¹⁸⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 33, nous soulignons.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 63.

¹⁸⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 138.

¹⁹⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 93.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 92.

¹⁹² Pour une autre analyse de l'argent et de sa liquidité, voir Sophie Guermès, « La royauté de l'or », *La Religion de Zola. Naturalisme et déchristianisation*, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2006, p. 163-171.

¹⁹³ Pierluigi Pellini, « Thème littéraire ou *topos* banalisé ? Quelques remarques sur le statut textuel de l'argent en régime réaliste/naturaliste » dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014, p. 48.

Notons pour terminer sur ce point que, lorsque les fortunes croulent, il arrive bien souvent que les femmes, écartées de la gestion quand l'argent coule à flots, se chargent d'administrer la ruine. Après des années à diriger seul sa fortune, Jansoulet abandonne l'économie de la maison à sa mère, « restée seule pour faire tête au désastre¹⁹⁴ ». Madame Caroline, quant à elle, a été pendant les périodes plus difficiles l'intendante de Saccard, supervisant un budget limité, réduisant les frais et les dépenses. Après le naufrage de l'Universelle et le départ d'Hamelin pour Rome, elle reste à Paris pour gérer seule les dettes contractées¹⁹⁵. De même, Marcelle se révèle « plus énergique et adroite que [son mari Paul Jordan], dans ces difficultés de la vie qui le paralysaient¹⁹⁶ ». La princesse d'Orviedo pourrait également s'ajouter à cette liste, puisqu'elle s'est donné pour mission, à la mort de son mari, d'organiser sa ruine pour éponger sa dette morale. La logique du genre s'applique ainsi à répartir la misère et la richesse entre hommes et femmes, opération que les sociologues Céline Bessière et Sibylle Gollac appellent aujourd'hui « le genre du capital¹⁹⁷ ». Le rapport à l'argent dans le roman du XIX^e siècle est lui aussi soumis au genre. La gestion des gros chiffres revient par conséquent plus souvent aux hommes qu'aux femmes. Les hommes évoluent plus volontiers dans la partie positive de la numération tandis que les femmes s'échinent à composer avec les nombres négatifs. La fortune est un déploiement vers l'extérieur tandis que l'indigence conduit à un resserrement de l'espace. Dès lors que la fortune s'amenuise, elle se retrouve réduite à l'échelle du foyer. L'intendance de la maison incombe traditionnellement aux femmes, tandis que les affaires hors du domicile concernent les hommes, répartition qui explique que la ruine a tendance à revenir aux femmes. Mais même quand celles-ci ont en leur possession des sommes importantes, les hommes s'empressent de les en déposséder pour assurer leur ascension sociale : course aux dots (Duroy et Suzanne Walter), intérêt pour les biens et les positions laissés à une veuve (Octave et madame Hédouin, Duroy et Madeleine Forestier), détournement d'héritage (Duroy volant la moitié de l'argent laissé par le comte Vaudrec à Madeleine), vol de dot (Saccard s'emparant des biens de Renée), etc. Parfois, quand l'argent glisse des mains des femmes, ce n'est que pour mieux tomber dans celles des hommes.

c. Quand l'oralité n'a pas dit son dernier mot : des hommes de paroles

La fonction de communication, défendent Jean Bazin et Alban Bensa, « est toujours traversée intérieurement par une fonction de subordination » : « Tout sens est le produit d'un jeu social de construction du sens, d'un déchiffrement à plusieurs niveaux,

¹⁹⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 376.

¹⁹⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 486.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 360.

¹⁹⁷ Céline Bessière et Sibylle Gollac, *Le Genre du capital*, *op. cit.*, 2019.

où s'affrontent des positions d'inégal pouvoir¹⁹⁸ ». Si l'écriture se révèle bien souvent comme un des lieux privilégiés du pouvoir, cela n'exempte nullement la parole de toute hiérarchie ou d'exercices d'influence. Alors que le XIX^e siècle connaît un processus de « textualisation de l'éloquence¹⁹⁹ », la parole reste une pratique du pouvoir. Mais l'oralité ne peut être limitée à la voix. Véronique Cnockaert et Sophie Dumoulin expliquent ainsi que les pratiques d'oralité incitent à « s'intéresser non seulement aux us et coutumes de certaines sociétés orales, mais encore à la parole *et* son contexte d'actualisation, voire aux propriétés ou aux codes de sa mise en situation. Les paroles, suivant ce système culturel, sont en effet indissociables de la gestuelle qui les accompagne, le tout regroupé au sein d'une performance²⁰⁰. » Dans cette perspective, le corps devient alors lui aussi paroles. Les hommes de paroles s'emploient à déployer un éthos viril de l'oralité afin de se garantir accès et pérennité au pouvoir.

L'orateur et le grand homme

Les pratiques de l'oralité jouent un rôle majeur dans les postes publics du pouvoir. Les ambitieux comme Bouteiller et Suret-Lefort le savent bien : la parole est un atout qui se travaille. Le professeur de philosophie s'exerce ainsi du haut de sa chaire, n'enseignant finalement que pour « l'intérêt de la diction et, parfois, de l'éloquence. [...] [Il] assouplit sa voix, essaie des débuts à voix basse qui forcent un public à l'attention, cherche et trouve ces intonations émouvantes, ces accents du devoir et ces appels à l'énergie virile qui s'accordent le mieux avec son génie²⁰¹ ». La parole se muscle comme n'importe quelle autre partie du corps de l'homme. Par ambition personnelle, Bouteiller marque une préférence, coupable selon le narrateur, pour la forme au détriment du fond. Une stratégie également adoptée par son élève Suret-Lefort, qui aiguisé ses armes à la Conférence Molé. Sturel qualifie dédaigneusement cette dernière de « parlotte²⁰² », le terme désignant familièrement la « conversation, [et la] discussion oiseuse et inutile²⁰³ » : au regard du suffixe, il se rapporte à la petite parole, voire à la petitesse de la parole. Suret-Lefort y apprend lui aussi à faire peu de cas du fond pour mieux lui préférer la forme. Lui et ses collègues essaient leurs talents oratoires sur différents sujets, adoptant à tour de rôle diverses positions politiques, ne s'attachant à aucune conviction propre. L'orateur est en

¹⁹⁸ Jean Bazin et Alban Bensa, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique, op. cit.*, p. 26.

¹⁹⁹ Corinne Saminadayar-Perrin, « Poétique de l'écriture de presse. Avatars journalistiques de l'éloquence publique », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal, op. cit.*, p. 668.

²⁰⁰ Véronique Cnockaert et Sophie Dumoulin, « Oralités/Littératies/Littératures », dans Anne-Marie David et Pierre Popovic (dir.), *Les Douze travaux du texte*, Montréal, Presses universitaires du Québec, coll. « Figura », n° 38, 2015, p. 122-123.

²⁰¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés, op. cit.*, p. 504.

²⁰² *Ibid.*, p. 533.

²⁰³ Entrée « parlotte », *Trésor de la langue française informatisé*, en ligne.

effet un homme de théâtre, capable d'endosser tous les costumes. Ainsi, Bouteiller, se lançant dans un morceau de bravoure au milieu d'un repas politique, donne à voir un jeu de scène dont les convives, bien qu'ils en admirent la facture, ne sont pas les dupes, tant ils sont familiers du procédé²⁰⁴. Suret-Lefort, habile tacticien qui n'a jamais aussi bien porté son nom que lors du procès de Racadot (Sûr-et-Le-fort), revêt avec aisance le costume de « l'énergumène tout comme un autre » pour « se mettre soi-même en valeur²⁰⁵ ».

Rougon, moins novice que Bouteiller et Suret-Lefort, excelle dans l'exercice politique de la harangue et du discours enflammé. Il donne à voir « un beau spectacle²⁰⁶ » lors de ses prises de paroles publiques. Toute sa personne est engagée dans ses discours, jetant « son corps en avant, balay[ant] l'air de son bras droit²⁰⁷ », utilisant son « poing tendu, lancé en manière de bélier, menaçait quelque chose, là-bas, dans le vide²⁰⁸ », ou encore « se tap[ant] la poitrine à grands coups de poing²⁰⁹ ». Rougon insuffle dans son art oratoire une virilité violente et belliqueuse. Il joue de la force, autant celle du corps que celle de la voix. Il occupe l'espace sonore et visuel de son public, dans une véritable prise de « possession de l'étroite caisse d'acajou²¹⁰ » de la tribune. Sa « supériorité d'orateur » tient dans « une haleine immense, infatigable²¹¹ », une endurance et un souffle puissant qui témoigne de l'énergie toute virile de celui qui a la force d'aller *au bout* de son intervention, d'achever en apothéose oratoire, de faire monter en émotion son auditoire. Il y a un parallèle à faire entre la puissance de l'organe sexuel et celle de l'organe oratoire (les cordes vocales se situent d'ailleurs dans le cou, souvent érectile chez Zola²¹², un « cou de taureau²¹³ » pour

²⁰⁴ « Avec sa belle voix grave bien posée, son visage pâle aux traits nets et un peu durs, ses yeux noirs où l'on lisait une parfaite assurance, il parla pendant cinq minutes. Et il fut admiré par tous ces professionnels qui ne pouvaient être insensibles à l'accent, à l'autorité, à ce jeu qu'ils appréciaient *en critiques dramatiques*. [...] Mais qu'il est magnifiquement doué ! Comme un ténor qui chante l'amour devant des vieux cercleux, il a ramené tous ces messieurs à l'âge héroïque où le parlementarisme n'était éloquent qu'aux cafés » Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 633, nous soulignons.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 742.

²⁰⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 565.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 563.

²⁰⁸ *Idem.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 565.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 48.

²¹¹ *Ibid.*, p. 559.

²¹² Sylvie Collot, *Les Lieux du Désir. Topologie amoureuse de Zola*, Paris, Hachette, coll. « Recherches littéraires », 1992, p. 30-34. La puissance virile de Racadot s'affiche également dans « la puissance de sa nuque. Que c'est beau, ces muscles qui font saillie, cette attache épaisse de sa colonne vertébrale ! Il semble qu'une hache s'y briserait... [...] Mais ce cou admirable supporterait, au désert, à la guerre, à l'amour, les plus étonnantes aventures. » Muscle de vie, érectile, que la guillotine coupera et réduira à un amollissement sans retour. Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 655.

²¹³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 197.

Rougon), parallèle qui n'est certes pas explicitement formulé dans le texte, mais qui ne manque pourtant pas de traverser l'esprit tant il ajoute à la construction de l'image virile de l'orateur : empoignant son public, déployant une telle énergie qu'il en sort comme après un effort sexuel, « la nuque encore mouillée de sueur, la voix enrouée, son grand corps brisé par son premier discours²¹⁴ ». Le grand orateur est décidément un grand homme viril.

Bien que les ambitieux soient rarement des Parisiens natifs, les inflexions locales s'effacent la plupart du temps de leurs paroles. Mises à part les fameuses « verve provençale²¹⁵ » et « exubérance méridionale²¹⁶ » qui les rendent éloquents, aucune mention d'accent n'est faite chez Rougon, Saccard ou encore Mouret²¹⁷. Duroy retrouve, pour sa part, quelques particularismes régionaux lors de son retour en Normandie, phrasé que Maupassant prend le soin de retranscrire (« Bonjour, pé Duroy²¹⁸ »), mais qui ne paraît plus dès que le personnage se trouve à Paris. De même, Suret-Lefort s'emploie à s'« affranch[ir] de toute intonation et, plus généralement, de toute particularité lorraine²¹⁹ » pour pouvoir enfin gravir l'escalier social. Quant à Bouteiller, il donne à entendre une « belle voix grave, pure d'accent provincial²²⁰ ». Chez Barrès, la disparition des accents et des provincialismes est une aseptisation, une absence d'ancrage. C'est d'ailleurs peut-être ce que souligne cette disparition de l'accent du milieu d'origine, et ce, pas seulement chez Barrès : l'ambitieux est l'homme de partout et de nulle part. Le particularisme ne peut avoir sa place à Paris, lieu de la centralisation politique du pays. Il ne s'agit pas d'adopter un des multiples accents parisiens²²¹, mais de se défaire de la couleur locale au profit d'une « langue politique et administrative, [une] phraséologie flasque et incolore²²² » qui aime les « longs substantifs blafards à mille pattes²²³ » (mais sans queue ni tête ?). En somme, adopter le langage du pouvoir universel.

Jansoulet n'a le temps ni de se départir du particularisme local de son oralité ni de s'initier aux conventions du discours parlementaire. Il garde la « sincérité éloquente et grandiose qui étonna d'abord, venant de ce rustique, de ce parvenu, sans lecture, sans

²¹⁴ *Ibid.*, p. 565.

²¹⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 130.

²¹⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 312.

²¹⁷ La seule occurrence relève de la blague, Mouret « exagérant son accent provençal » pour afficher sa confiance devant Bourdoncle. Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 84.

²¹⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 260.

²¹⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 751. Ce sont ici les derniers mots, dramatiques pour le narrateur barrésien, du roman.

²²⁰ *Ibid.*, p. 497.

²²¹ Voir le reportage de la journaliste Camille Renard pour France Culture : « Archive exceptionnelle : écoutez l'accent parisien en 1912 », 2021, en ligne <<https://www.franceculture.fr/sciences-du-langage/archive-exceptionnelle-ecoutez-laccent-parisien-en-1912>>, consulté le 1 juillet 2021.

²²² Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 238.

²²³ *Ibid.*, p. 239.

éducation, avec sa voix de marinier du Rhône et ses allures de portefaix, et qui émut ensuite singulièrement les auditeurs par ce qu'elle avait d'inculte, de sauvage, d'étranger à toute notion parlementaire²²⁴ ». Cette non-initiation aux usages manque de peu de jouer en sa faveur. Il reste néanmoins l'étranger, celui qui ne sait pas, celui qui *ne parle pas la* (bonne) *langue*. Là où Numa Roumestan, le Provençal à la langue trop prolixe, réussit à Paris par ses talents méridionaux d'orateur-affabulateur (compulsif), Jansoulet rate par sa confiance trop grande dans les paroles des autres. Il est un métèque, dans tous les sens du terme : plus tunisien que français, son allure et ses comportements détonnent et le désavantagent ; à l'image de l'étranger dans la cité grecque, sa citoyenneté est limitée, marquée par la révocation de son élection de député. L'intégration rate, le Nabab est dans la cité (Paris) sans en faire vraiment partie.

La parole de certains ambitieux peut être appuyée par l'extérieur, tant les faits parlent parfois pour eux. Aux méfiances du baron Hartmann, Mouret répond d'un « geste de grande éloquence²²⁵ », désignant le groupe de femmes discutant chiffons dans le salon d'à côté : « Le baron Hartmann, qui avait suivi le geste de Mouret, regardait ces dames, par la porte restée grande ouverte. Et il les écoutait d'une oreille pendant que le jeune homme, enflammé du désir de le convaincre, se livrait davantage²²⁶ ». Mouret est secondé par le fond sonore des voix féminines qui soutient son argumentation. Ce mécanisme du redoublement de la parole, généralement efficace, trouve néanmoins ses limites avec Denise, plus effarouchée que convaincue par « le bruit qui couvr[e] les paroles de Mouret, [...] vacarme formidable d'une fortune de roi, gagnée dans les batailles²²⁷ ». Le grand patron n'a parfois même plus besoin de s'embarrasser de mots, puisque les femmes finissent par répondre à sa place : « à qui vendrez-vous ? comment espérez-vous entretenir une vente aussi colossale ? Un éclat brusque de voix, venu du salon, coupa les explications de Mouret²²⁸ ». Cette intervention opportune et éloquente vaut bien de longs discours.

C'est d'ailleurs peut-être dans l'économie de mots que se situe le vrai pouvoir, le pouvoir installé qui n'est plus soumis à la nécessité de convaincre et de s'exprimer. Rougon, malgré ses talents d'orateur, n'a bien souvent « qu'un mot à dire²²⁹ » pour obtenir ce qu'il souhaite. À l'Assemblée, il peut mettre un terme à un débat d'une « seule phrase²³⁰ » : « Parmi les députés, il y avait eu un petit frémissement. L'orateur se rassit, en saluant du buste. Et la loi fut votée. [...] Rougon avait parlé²³¹ ». Choisir le mot d'*orateur*

²²⁴ *Ibid.*, p. 330.

²²⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 128.

²²⁶ *Ibid.*, p. 128.

²²⁷ *Ibid.*, p. 364.

²²⁸ *Ibid.*, p. 129.

²²⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 44.

²³⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 59.

²³¹ *Ibid.*, p. 59.

frise l'ironie tant l'intervention fut concise. Mais l'efficacité de la parole fait mouche : « Il n'en a pas dit long, mais il leur a joliment cloué le bec²³² ! » s'enthousiasme ainsi monsieur Charbonnel, soulignant la puissance de cette parole qui s'économise, mais dont la force n'est plus à démontrer. Gundermann fait partie lui aussi de ces hommes de peu de mots, arrivés au sommet, recevant « souvent d'un signe, parfois d'un mot, s'il voulait se montrer très aimable²³³ ». Son pouvoir l'autorise à se contenter de donner « un mot, rien qu'un mot²³⁴ » à ses alliés (*alliée* ici, puisqu'il s'agit de la baronne Sandorff). Le duc de Mora est quant à lui véritablement avare de paroles, si bien qu'il ponctue ses interventions de « phrases inachevées, terminées en “ps... ps... ps...” du bout des dents, des “machin”, des “chose”, intercalés à tout propos dans le discours, une sorte de bredouillement aristocratique fatigué, paresseux, où se sentait un mépris profond pour l'art vulgaire de la parole²³⁵ ». Mora est tant lassé des conventions et de « la phrase » dont il a « si grande horreur qu'il n'achevait jamais la période commencée²³⁶ ». Au contraire, le Nabab, « lui, avait à finir les siennes²³⁷ ». Suret-Lefort aussi « termine toutes ses phrases [...], va jusqu'au bout de ses périodes, toujours, et avec un rare aplomb²³⁸ ». Les hommes déjà arrivés au sommet, à la différence des nouveaux venus, peuvent se permettre de laisser des paroles en suspens, de ne pas terminer, de ne pas aller au bout. Or, nous savons combien il est déterminant pour l'idéal viril qu'un homme « aille au bout » de son effort. Les hommes de peu de mots, eux, n'ont plus rien à prouver : leur force est démontrée par leur position hiérarchique. Un seul mot, une seule phrase, même inachevée, suffisent amplement pour se faire entendre.

Contre l'importance laconique des Rougon, Mora et Gundermann, se dessine en contrepoint « l'importance bavarde²³⁹ » de Laroche-Mathieu, le ministre de *Bel-Ami*. Sa médiocrité se révèle dans la trivialité d'une parole de comptoir, « levant en l'air tantôt sa fourchette, tantôt son couteau, tantôt une bouchée de pain, et sans regarder personne, s'adressant à l'Assemblée invisible, il expectorait son éloquence liquoreuse de beau garçon bien coiffé²⁴⁰ ». Laroche-Mathieu a le défaut de *trop* parler pour un homme important, ce qui lui vaut le mépris et les jalousies de Duroy. Mais, si dans ce cas précis, trop parler dessert l'ambitieux, l'excès de paroles peut aussi favoriser les beaux parleurs.

²³² *Ibid.*, p. 62.

²³³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 137.

²³⁴ *Ibid.*, p. 344.

²³⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 12. Cette citation s'applique à vrai dire au marquis de Monpavon. Mais celui-ci copie en tout point la parole du duc, ce qui permet de reprendre cette description pour Mora.

²³⁶ *Ibid.*, p. 232.

²³⁷ *Ibid.*, p. 232.

²³⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 517.

²³⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 196.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 332.

L'embobineur : verbiages et parasitages

Pour ceux dont la situation reste encore à faire ou quand celle-ci devient instable, l'oralité est un outil de choix pour se frayer un chemin dans la société ou se sortir d'un mauvais pas. Contre l'économie de mots, certains ambitieux déversent un véritable flot de paroles. La Conférence Molé, où Suret-Lefort fait ses armes, enseigne aux jeunes hommes « à développer indéfiniment ce qui pourrait tenir en deux cents mots », à noyer les erreurs dans le large courant du discours, à détourner l'attention de l'auditoire, en grands « prestidigitateurs de la tribune²⁴¹ ». Dès lors, rompu à l'exercice de magicien de l'oralité, Rougon, inquiet pour sa position, noie, non pas le poisson, mais ses adversaires politiques : « Il se répétait, il défendait son pouvoir avec un emportement croissant. Pendant près d'une heure, il continua ainsi, à l'abri du principe autoritaire, s'en couvrant, s'en enveloppant²⁴² ». Même procédé à la fin du roman où, tâchant de redorer son image politique, il évite les critiques par un tour de passe-passe oratoire : « il parut oublier de les combattre, il ne répondit à aucune, il s'attaqua à la plus faible d'entre elles avec une violence inouïe, un flot de paroles qui la noya²⁴³ ». L'abondance, la répétition, le détour sont autant de tours d'illusionnistes de l'oralité dont le but premier est de tromper son public. Nous rejoignons ici les remarques de Robert Lethbridge pour qui Rougon, même s'il maîtrise parfaitement la posture de l'orateur, a l'éloquence « creuse²⁴⁴ », une rhétorique « sans rapport avec le réel²⁴⁵ », comme son intervention à Niort le montre (dans son discours, Niort devient le centre névralgique de la France, la tête de proue du progrès²⁴⁶). Rougon souffre d'un verbalisme qui tempère son apparence de grand orateur, tout du moins pour le lecteur plus que pour son auditoire : il en a la forme, mais pas le fond.

Étourdir l'assistance de paroles est une technique dont use et abuse tout autant Saccard : « À larges traits, avec sa parole ardente qui transformait une affaire d'argent en un conte de poète, il expliqua les entreprises superbes, le succès certain et colossal. [...] Huret, les yeux à demi fermés, ne se décidait toujours pas²⁴⁷ ». Se rejoue ici la scène du vigilant Argus, s'endormant au son de la flûte d'Hermès. La parole est d'argent chez Saccard, mais elle est également un peu d'or : elle *endort* par des envolées lyriques, soit une autre manière de *jouer du pipeau* pour fermer les yeux des plus prudents. Les Hamelin en font eux aussi les frais, régulièrement étourdis par le flot de chiffres déversé par Saccard (ironie de Zola, tant le nom de famille fait référence à la légende, devenue conte, du joueur

²⁴¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 663.

²⁴² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 447.

²⁴³ *Ibid.*, p. 559.

²⁴⁴ Robert Lethbridge, « Zola et la fiction du pouvoir : *Son Excellence Eugène Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 298.

²⁴⁵ Robert Lethbridge, « Zola et la fiction du pouvoir : *Son Excellence Eugène Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 298.

²⁴⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 406-407.

²⁴⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 148-149.

de flûte de Hamelin). Mouret, quant à lui, use des charmes de sa « voix de flûte²⁴⁸ », une « voix chantante²⁴⁹ » qui endort les consciences et ouvre les porte-monnaie. Il y a donc, chez les ambitieux, quelque chose relevant du dieu des voyageurs, des commerçants et des voleurs : ils voyagent entre les classes, vendent leurs capacités et volent quand ils le peuvent.

La séduction par le verbe est l'arme privilégiée de Duroy. Il s'en sert allègrement avec les femmes, ayant « la parole facile et banale, du charme dans la voix²⁵⁰ » et un réservoir de « phrases passionnées²⁵¹ » qu'il épuise à séduire madame Walter. Duroy en vient presque à se convaincre des effusions qu'il exprime, bien qu'il ne puisse rivaliser sur ce plan avec Saccard. En effet, comme Numa Roumestan, pris au piège de sa propre parole méridionale, grosse de toutes les promesses et de toutes les exagérations (il n'a pas qu'une parole²⁵²), Saccard est lui-même victime de sa verve, « [prenant] feu aux premiers mots²⁵³ ». Il a si bien « la faculté heureuse de croire, dès que l'exigeait l'intérêt de ses plans²⁵⁴ », qu'il est lui-même trompé par les promesses de succès et les châteaux en Espagne qu'il bâtit à grands coups de phrases. Sans être pour autant d'une honnêteté scrupuleuse, Saccard *croit* bien souvent en sa propre parole. Il a le verbe si convaincant qu'il en fait lui-même les frais. Sa passion éloquente tourne en circuit fermé : il est constamment « grisé de [ses] accès d'éloquence²⁵⁵ », l'exagération de ses mots alimentant les excès des suivants.

Ces débordements de paroles sont à distinguer d'un verbiage plus médiocre chez des ambitieux de moindre envergure. Jenkins, par exemple, est un véritable « embobineur », noyant de paroles le Nabab, dont il a escamoté la Légion d'honneur, pour mieux cacher sa perfidie derrière une prétendue indignation : « Les paroles se pressaient en tumulte sur ses lèvres, voulant toutes sortir à la fois ; [...] parlant de réclamations, de lettres aux journaux²⁵⁶... » Le discours indirect met de la distance avec la parole du personnage, écart critique du narrateur qui souligne les deux niveaux du discours de Jenkins, donnant un indice supplémentaire de son hypocrisie. Les arrangements avec les faits ne lui sont pourtant pas réservés. Le discours indirect libre opère un même dévoilement chez Mouret : « il lui apprit que ces messieurs du conseil s'étaient décidés à se priver de ses services. Entre chaque phrase, il buvait une cuillerée de thé, tout en

²⁴⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 133.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 134.

²⁵⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 64.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 314.

²⁵² Isabelle Droit, « Numa Roumestan : quelle authenticité pour le menteur méridional ? », *Le Petit Chose*, n° 96, 2007, p. 39-55.

²⁵³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 169.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 176.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 166.

²⁵⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 123-124.

protestant de son désespoir. Oh ! une querelle dont il se remettait à peine, car il avait quitté la salle hors de lui. Seulement, que faire ? il ne pouvait briser avec ces messieurs, pour une simple question de personnel²⁵⁷ ». L'embobineur *roule* son interlocuteur par le verbiage, les tours et les détours.

Il y a quelque chose qui relève du parasite chez certains arrivistes à la langue bien pendue. *L'Écornifleur* de Jules Renard en est très certainement l'exemple le plus achevé. Pour obtenir l'hospitalité et son assiette à table, celui-ci paye de sa parole. C'est, selon Myriam Roman et Anne Tomiche, la « condition originelle [du] parasite – acheter la vie par la parole – [qui] a également pour conséquence de le constituer d'emblée comme un être de langage²⁵⁸ » : « J'ai faim, donc je parle²⁵⁹ ». Dans son essai, Michel Serres réintroduit un raisonnement comptable dans l'échange proposé par le parasite qui « cherche à donner de la voix contre de la substance, du gazeux contre du solide²⁶⁰ » : « Il établit un pacte injuste, au rapport des vieilles balances, il construit un bilan neuf²⁶¹ ». Le parasite prend plus qu'il ne donne, tel Jenkins. Bien que nos arrivistes soient supérieurs au médecin du *Nabab* (souvent parce que certains sont déjà bien installés socialement), ils laissent pourtant parfois entrevoir des logiques parasitaires, notamment dans l'oralité, domaine de prédilection du parasite. Duroy, alors qu'il expérimente ses premières conversations mondaines, discute avec la patronne pour finalement « recommen[cer] avec [Mme de Marelle] la conversation qu'il venait d'avoir avec Mme Walter ; mais, comme il possédait mieux son sujet, il s'y montra supérieur, *répétant comme de lui* des choses qu'il venait d'entendre²⁶² ». Comme il le fera avec l'écriture de Madeleine, Duroy absorbe les paroles : il prend, dévore et digère les mots d'une autre, grossissant sa discussion des morceaux volés ailleurs. Saint-Potin lui donne par la suite une leçon semblable, « l'emmena[nt] bavarder dans les bureaux de quatre ou cinq feuilles rivales, espérant que les nouvelles qu'on l'avait chargé de recueillir avaient été prises déjà par d'autres, et qu'il saurait bien les leur souffler, *grâce à l'abondance et à l'astuce de sa conversation*²⁶³ ». Le mentor de Duroy, celui qui lui inculque les ficelles du métier, ne lui enseigne donc qu'un travail d'embobinage par la parole ; et Bel-Ami excelle dans cet art de *beau parleur*.

Racadot opère quant à lui un parasitage de piètre qualité. Lors de sa conférence, ses amis sont ainsi atterrés d'entendre dans sa bouche des morceaux de textes ou de discours qu'ils ont eux-mêmes écrits ou prononcés : « Racadot, des articles publiés à *la Vraie République* par Rœmerspacher et Sturel, avait extrait et mis bout à bout un certain

²⁵⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 390.

²⁵⁸ Myriam Roman et Anne Tomiche, « Conclusion. Petite logique parasitaire » dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2001, p. 256.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 261.

²⁶⁰ Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1980, p. 71.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 72.

²⁶² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 64, nous soulignons.

²⁶³ *Ibid.*, p. 103, nous soulignons.

nombre de fragments. Il les lisait et il parlait assis. [...] “Césariser !” dit Rœmerspacher à Sturel. Ici, c’est toi l’auteur responsable. Il nous rend ta conférence du tombeau de Napoléon²⁶⁴ ». Mal ficelés, mal déclamés, mal digérés, les morceaux donnent à voir le parasitage raté de Racadot. Au contraire, Saccard a le don et la « vivacité d’intelligence qui lui faisait d’un coup s’approprier l’idée d’un autre, la fouiller, l’adapter à ses besoins, au point qu’il la rendait complètement sienne²⁶⁵ ». La prise de possession par Saccard est complète ; mieux, il repense et agrandit ce qu’il prend aux autres. C’est peut-être là que se joue la différence entre le simple parasite et l’ambitieux capable de réussir : ce dernier a une capacité d’ingestion, mais aussi, et surtout, de *création*. Sa personne est composite, faite de multiples paroles, mais il reste maître de cette multiplicité. N’oublions pas qu’après tout, l’homme viril est Un (ou a tout du moins l’apparence de l’unicité).

Être maître de la rumeur

La polyphonie n’est pas seulement interne à l’ambitieux. La multiplicité des voix externes, figurée par la rumeur, joue également un rôle déterminant dans son ascension ou sa chute. L’homme parvenu au sommet est celui dont le nom précède l’apparition. Ainsi, Rougon, Mouret et Jansoulet font des entrées différées dans la narration. Leurs noms sont portés par le ronronnement de la rumeur : les arrivés ménagent leurs *arrivées*. Tous trois sont devancés par les histoires, parfois à la limite du conte et de la légende, qui les entourent. Rougon entre sur fond de litige l’opposant au sieur Rodriguez, dont on fait « tout un roman²⁶⁶ ». Par sa distance temporelle (elle remonte au début du XIX^e siècle), géographique (le golfe de Gascogne) et le contexte maritime exotique pour Paris (il est question de « navire chargé de sucre et de café²⁶⁷ »), l’affaire prend une coloration romanesque et romantique qui fait parler sur les bancs de l’Assemblée²⁶⁸. Mouret, lui, est précédé par la légende de la fondation sanglante du *Bonheur des Dames*²⁶⁹. Quant au Nabab, son entrée dans Paris est accompagnée par les « cent voix de la renommée²⁷⁰ » (cent voix qui ne sont pas *sans* voix), brochant autour de lui un véritable conte des *Mille et une nuits*. Plus secondaire, le personnage du financier Daigremont, dans *L’Argent*, est également devancé par un portrait rétrospectif, lui aussi gonflé des rumeurs qui l’entourent, des « histoires extraordinaires que l’on contait » sur ce « terrible monsieur²⁷¹ ». Ces fictions sont portées par la voix des commérages et des on-dit qui enveloppent ces héros d’une aura, créant l’attente par le retard de la présence physique. Les ambitieux qui ont réussi

²⁶⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 712-714.

²⁶⁵ Émile Zola, *L’Argent*, *op. cit.*, p. 170.

²⁶⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 79

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 41.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 41-42.

²⁶⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 71.

²⁷⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 140.

²⁷¹ Émile Zola, *L’Argent*, *op. cit.*, p. 153.

sont présents, même quand ils ne sont pas là : leurs débuts dans le roman annoncent des êtres (faits ?) de paroles. Au contraire, ceux qui ont encore du chemin à parcourir ouvrent physiquement les romans, comme le font Saccard (que ce soit dans *La Curée* ou *L'Argent*), Duroy, ou Bouteiller. Les arrivistes ne peuvent pas *faire attendre* le lecteur : ils ne sont pas suffisamment connus et n'ont pas assez de succès pour être portés en premier lieu par la rumeur. Tout reste à faire, il n'y a donc pas de temps à perdre en différant leurs entrées.

Les grâces et disgrâces de la fortune n'ont rien d'inattendu pour les ambitieux, elles sont généralement annoncées par la rumeur qui précède les ascensions et les chutes. Ce sont ainsi les « bruits [qui] se répand[ent], une rumeur [qui] ramen[e] le nom de Saccard [...] et les nouvelles, d'abord chuchotées, peu à peu dites à voix plus haute, sonn[ent] si clairement le succès prochain²⁷² ». Le spéculateur est porté par cette voix collective dont le volume s'affirme parallèlement à la progression du personnage. Le procédé est réitéré pour sa chute : « le frémissement d'hostilité, à la Bourse, d'abord si léger, augmentait de jour en jour contre l'Universelle. Ce n'étaient encore que des rumeurs, on ne formulait rien de précis [...] Seulement, on laissait entendre qu'il devait y avoir quelque chose, que le ver se trouvait dans le fruit²⁷³ ». De même, l'épisode autoritaire de Rougon tourne court, puisqu'on « l'accusait maintenant d'abuser du pouvoir, de compromettre l'empire par ses brutalités. Les histoires les plus extraordinaires couraient sur son compte, les corridors du palais étaient pleins d'anecdotes et de plaintes, dont les échos, chaque matin, arrivaient dans le palais impérial²⁷⁴ ». L'impopularité de Jansoulet est aussi annoncée par le fond sonore du Palais-Bourbon, où « le même nom se chuchotait accompagné de sourires et de racontars²⁷⁵ » : c'est un renversement du début du roman, la différence tenant à la connotation de la rumeur qui a été retournée au cours du récit, véritable *revers* de fortune.

Mais la rumeur n'est pas qu'un simple thermomètre du succès et des échecs sociaux. Bien qu'elle soit parfois un « cou tendu pour prendre le vent²⁷⁶ », elle est également une puissance *agissante*. L'engouement que suscitent les actions de l'Universelle vient en large partie du bruit qui entoure Saccard et sa banque : « les malins se parlaient à voix basse en le regardant, chuchotaient des rumeurs extraordinaires, lui prédisaient la royauté²⁷⁷ ». La rumeur agit fréquemment en prophétie autoréalisatrice : elle fait et défait les pouvoirs²⁷⁸. Rougon se sait d'ailleurs « à la merci d'un propos malveillant²⁷⁹ »,

²⁷² *Ibid.*, p. 166.

²⁷³ *Ibid.*, p. 338.

²⁷⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 450.

²⁷⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 320.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 232.

²⁷⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 193.

²⁷⁸ Ainsi, lorsqu'une rumeur parle de guerre avec l'Angleterre, les actions dégringolent : « Une nouvelle qui les révolutionne, et qui vient on ne sait d'où... Je vous le demande un peu, la guerre ! qui est-ce qui peut bien avoir inventé ça ? À moins que ça ne se soit inventé tout seul... » *Ibid.*, p. 63.

²⁷⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 454.

« entend[ant] monter contre lui une clameur croissante²⁸⁰ » qui aura raison des faveurs de l'empereur. La rumeur est une répétition et une accumulation de voix ; elle enfle au point de porter au sommet son sujet ou de l'écraser sous son poids. L'ambitieux qui mesure la force de cette forme de l'oralité s'assure dès lors d'en connaître la teneur, tant son destin en dépend.

Duroy est initié à la rumeur par Saint-Potin, dont le sobriquet est d'autant plus éloquent que son véritable nom de famille est Thomas : à la différence de Saint Thomas qui ne croit que ce qu'il voit, Saint-Potin croit tout ce qu'il entend et le répète²⁸¹. Duroy, formé à la meilleure école du potin, devient responsable des Échos où la rumeur relève du cœur de métier. Sa nouvelle connaissance de la société mondaine le déniaise, égalise à ses yeux les hautes sphères : « Il les regardait, trottant ou galopant, hommes et femmes, les riches du monde, et c'est à peine s'il les enviait maintenant. Il les connaissait presque tous de nom, savait le chiffre de leur fortune et l'histoire secrète de leur vie, ses fonctions ayant fait de lui une sorte d'almanach des célébrités et des scandales parisiens²⁸² ». Duroy est passé dans les coulisses, derrière la façade : les on-dit désacralisent les positions supérieures autant qu'ils les idéalisent (en constituant autour d'elles des romans et des légendes notamment). Pour lire l'échiquier social, il faut *faire parler* les autres afin de mieux connaître l'opinion publique : « Et que dit-on²⁸³ ? », s'enquiert ainsi Rougon. L'art est de faire parler tout en maîtrisant sa propre parole : Rougon « réussit, sans hasarder une seule phrase digne d'être répétée, à tirer de lui [La Rouquette] une foule de renseignements. [...] L'autre, charmé de tenir la parole, ne s'arrêta plus²⁸⁴ ». La logique de l'économie des mots se retrouve ici dans la rétention de l'information (face à un La Rouquette efféminé, coupable de « commérages²⁸⁵ »). Rougon ne se soucie pas seulement des rumeurs de l'Assemblée, mais également des « cancans du quartier²⁸⁶ », que se charge de lui rapporter Gilquin, et avec raison puisque ce savoir lui offrira des options d'action (ou d'inaction) pour remonter au pouvoir.

Pendant, s'enquérir de la rumeur ne permet pas pour autant une meilleure lecture du monde. Ainsi, Jantrou, malgré son poste de directeur de la publicité pour Saccard, n'est pas aussi avancé qu'on pourrait le croire :

Mais Jantrou était dans une égale perplexité. Placé à la source des bruits, les fabriquant lui-même au besoin, il se comparait plaisamment à un horloger, qui vit au milieu de centaines de pendules, et qui ne sait jamais l'heure exacte. Grâce à son agence de publicité, s'il était dans

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 499.

²⁸¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 96-98.

²⁸² *Ibid.*, p. 182.

²⁸³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 81.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 230.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 48.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 326.

toutes les confidences, il n'y avait plus pour lui d'opinion publique et solide, car ses renseignements se contrecarraient et se détruisaient²⁸⁷.

La polyphonie ne se transforme pas toujours en une seule voix dominante : la rumeur devient parfois *les* rumeurs. Ainsi, les ambitieux finissent par ne plus y voir clair. Renaudin, le reporter des *Déracinés*, apporte à ses amis « les bruits de couloir du Palais-Bourbon, les racontars des rédactions²⁸⁸ ». Or, nous l'avons déjà dit, Renaudin est « l'homme au monocle²⁸⁹ », celui qui voit à moitié. Ses informations, venues des on-dit, le laissent une fois encore à demi informé. Les plus grands peuvent tout autant se laisser prendre au piège des cancan, tel Gundermann qui perd son acuité légendaire dans la cacophonie générée par Saccard : « Et ce trouble d'une vue puissante, si nette d'habitude, venait du brouillard qui se produit à la longue, de ce mystère des opérations de Bourse, sous lesquelles il n'est jamais possible de mettre un nom à coup sûr. [...] Il finissait par ne plus le savoir, au milieu des commérages qu'on lui rapportait de toutes parts²⁹⁰ ». Seule l'information de première main, donnée par la baronne Sandorff, rendra confiance et puissance au stratège qu'est Gundermann. La déstabilisation du géant de la finance par la rumeur montre bien tout l'intérêt qu'il y a, non pas seulement à la connaître, mais également à la maîtriser et à la façonner.

Nombre d'ambitieux l'ont bien compris et essaient activement de produire la rumeur. La critique littéraire admet volontiers que la rumeur est « une modalité de la parole féminine plutôt que de la parole masculine²⁹¹ ». Cette féminisation de la rumeur rend dès lors plus virile la tentative de s'en saisir, de *la faire sienne*, de la dompter et de la placer sous son autorité. Les maîtres en la matière sont probablement les publicitaires talentueux que sont Mouret et Jantrou (et derrière lui, Saccard). Les nouvelles techniques de publicité de Mouret chauffent tant les esprits que ses entreprises occupent toutes les conversations : « Cette soie, depuis que les réclames étaient lancées, occupait dans leur vie quotidienne une place considérable. Elles [les femmes] en causaient²⁹² ». De même, Jantrou s'emploie « au plus assourdissant des tapages », de manière à « retourner le monde²⁹³ ». La philosophie de Saccard revient à dire « que tout bruit était bon, en tant que bruit²⁹⁴ ». Quant à Duroy, il se voit confier la responsabilité de « la moelle du journal », les *Échos*, où « on lance les nouvelles, [où] on fait courir les bruits, [où] on agit sur le public et sur la rente²⁹⁵ ». Lancer des rumeurs demande un véritable talent d'équilibriste :

²⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 339.

²⁸⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 571.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 571.

²⁹⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 403.

²⁹¹ Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 306.

²⁹² Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 134.

²⁹³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 300.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 169.

²⁹⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 164.

Il faut, par des sous-entendus, laisser deviner ce qu'on veut, démentir de telle sorte que la rumeur s'affirme, ou affirmer de telle manière que personne ne croie au fait annoncé. [...] [Il faut être] doué d'un flair infailible pour découvrir la nouvelle fausse du premier coup d'œil, pour juger ce qui est bon à dire et bon à celer, pour deviner ce qui portera sur le public ; et il doit savoir le présenter de telle façon que l'effet en soit multiplié²⁹⁶.

Faire du bruit revient dès lors à osciller entre deux postures : l'une bruyante, agressive, qui s'impose à tous presque de force (image d'une virilité exacerbée) ; l'autre, plus subtile et rusée, qui manie la suggestion et la rétention d'informations (réelle ou apparente) pour mieux susciter le bruit (une position qui s'associerait plus volontiers au stéréotype féminin). Même la bande de Rougon, sans pourtant être spécialiste des techniques publicitaires, parvient à ramener le nom du grand homme dans les conversations :

Puis, lorsqu'il [Du Poizat, membre de la bande,] avait amené le nom de Rougon, il laissait échapper des demi-mots, élargissant des horizons extraordinaires de vagues promesses [...]. Il entretenait ainsi la presse de renseignements, de citations, d'anecdotes, qui occupaient continuellement le public de la personnalité du grand homme [...]. La popularité semblait venir, après un silence hostile de deux années ; un sourd murmure d'éloges montait²⁹⁷.

Au bout de la chaîne de la parole se trouve le souverain, la bande « travaillant souterrainement pendant plusieurs jours, pour qu'un mot, de bouche en bouche, fût enfin répété à l'empereur²⁹⁸ ». En s'intéressant à la rumeur, les ambitieux ont donc pour but de la faire parvenir aux *bonnes oreilles* : celles de ceux qui possèdent pouvoir et influence (l'empereur, les grands financiers), celles de la foule à exploiter (les petits actionnaires, les femmes), celles de ceux qui entrent dans leurs plans d'ascension sociale ou celles de ceux qui se dressent en travers de leur chemin²⁹⁹. Reste que la rumeur forme un fond sonore qui travaille les romans des ambitieux³⁰⁰.

En somme, virilité et ambition se lient dans les pratiques modernisées du pouvoir : force de l'écriture et de la voix, logique de contenance des flux, manifestations écrites ou orales de pouvoir, stratégies quasi martiales passant par ces canaux, etc. Les technologies de l'intellect et certaines pratiques de l'oralité contribuent activement à construire ou à asseoir la position d'un homme, mais d'un homme capable d'habiter puissamment son rôle, ou tout du moins d'en avoir l'apparence. Lire, écrire, compter, parler sont des verbes

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 164.

²⁹⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 296.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 298.

²⁹⁹ Pensons ici à la mésaventure de M. de Marsy qui voit sa position déstabilisée par les révélations de sa maîtresse, chauffée par les rumeurs lancées par l'ambitieuse Clorinde.

³⁰⁰ Guy Larroux, « Zola et le roman sonore (*La Fortune des Rougon*) », *Le Récit réaliste et ses lieux*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2021, p. 235-250.

qui secondent le pouvoir, liste non exhaustive à laquelle nous pouvons ajouter un verbe, relevant d'un autre type de comptabilité : chronométrer.

B. Temporalités de l'ambition virile

a. Être de son temps

Comme tout personnage romanesque, l'arriviste est soumis à différentes temporalités. Il a évidemment un passé, un présent et un futur ; mais il est également contraint par des rythmes de narration, des procédés stylistiques temporels, etc. Il y a un temps pour tout, même pour les ambitions.

Des hommes d'avenir : « vous verrez ! »

Mus par leur projet d'ascension sociale, les arrivistes sont donc tout naturellement tournés vers l'avenir. Leurs actions présentes ont généralement une visée ultérieure. Leurs verbes se conjuguent au futur, selon une logique prospective. Ainsi, Saccard s'écrie : « Le cours de trois mille, il me le faut, je l'aurai³⁰¹ ! » ; et il l'aura. Madeleine Forestier scrute Duroy « d'un regard de connaisseur qui semblait dire : “Toi, tu arriveras.”³⁰² » Conviction que partage Walter, dont la vision s'éclaircit enfin : « Et le père Walter le regardait toujours de ses yeux découverts, ses lunettes restant relevées sur le front, et il se disait : – Oui, il ira loin, le gredin³⁰³ » : « C'est un homme d'avenir. Il sera député et ministre³⁰⁴ ». Il y a une dimension prophétique dans cet emploi. En préférant le futur simple au conditionnel (je l'aurais, tu arriverais/ devrais arriver, il irait loin), la réussite n'est plus *conditionnée*, mais presque assurée par l'inscription ferme dans le futur.

L'ambitieux s'affirme en homme « de son époque³⁰⁵ » en se tournant vers le futur, tout comme le « siècle entier se jet[e] à l'avenir³⁰⁶ ». Le train, malgré les réticences premières du public (et même du milieu médical et hygiéniste), devient peu à peu le symbole du progrès dans l'imaginaire social. En effet, dans la seconde moitié du siècle, la mobilité s'accroît, s'accélère et se démocratise grâce à des politiques ferroviaires

³⁰¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 318, nous soulignons.

³⁰² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 60, nous soulignons.

³⁰³ *Ibid.*, p. 404, nous soulignons.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 417, nous soulignons.

³⁰⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 121.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 121.

ambitieuses³⁰⁷. La métaphore du train comme machine du progrès³⁰⁸ est notamment très présente dans l'imaginaire zolien. *La Bête humaine* vient immédiatement à l'esprit. Cependant, l'image de la locomotive se retrouve aussi dans *Au Bonheur des Dames*, mais sous la forme d'une métaphore. Mouret, fort de ses idées sur le nouveau commerce, s'insurge d'être ralenti dans ses projets d'expansion : « Est-ce qu'on se mêlait d'arrêter les locomotives, sur les chemins de fer³⁰⁹ ? » Le vieux Bourras fatigue d'« avoir sans cesse dans le dos [les travaux du grand magasin], avec leur sacrée musique de locomotive³¹⁰ ». Robineau, l'ancien employé de Mouret devenu concurrent malheureux, en vient à se jeter sous un omnibus, c'est-à-dire sous les roues du progrès. Son nom le dévirilise : il est un petit robinet, terme qui lui-même se réfère au sexe masculin selon le *Dictionnaire érotique moderne* d'Alfred Delvau³¹¹, mais diminué par le suffixe. Rival peu dangereux, il ne peut faire le poids contre le viril Mouret, associé à la puissante locomotive, tandis que Robineau est un piéton, un piéton écrasé qui plus est. Lancé dans le vieux commerce malgré sa jeunesse, Robineau capitule finalement devant « le nouveau train des choses³¹² ».

Saccard, placé du côté de l'argent nouveau par Zola, célèbre lui aussi la modernité de la grande machine qu'est la spéculation :

le jeu [...] qui est l'âme même, le foyer, la flamme de cette géante mécanique que je rêve ! [...] ce pauvre petit capital de vingt-cinq millions est un simple fagot jeté sous la machine, pour le premier coup de feu ! que j'espère bien le doubler, le quadrupler, le quintupler, à mesure que nos opérations s'élargiront ! qu'il nous faut la grêle des pièces d'or, la danse

³⁰⁷ Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, *op. cit.*, p. 94-95 et p. 328. Le prix de l'automobile limite sa présence dans l'espace public, l'empêchant encore de supplanter dans l'imaginaire les autres moyens de locomotion. En 1895, le parc automobile s'élève à seulement 300 véhicules en France. Vincent Duclert, *La République imaginée. 1870-1914*, *op. cit.*, p. 646.

³⁰⁸ Relevons néanmoins que les cahots imposés par la machine du progrès nourrissent aussi les appréhensions. Les accidents de la modernité ne sont d'ailleurs pas rares et sont généralement spectaculaires, parfois même tragiques, et ramènent la société vers des peurs anciennes. L'image populaire du train du progrès figure cette vitesse effrénée et laisse planer la perspective angoissante d'un déraillement. Cette métaphore populaire prend notamment corps dans l'accident du 22 octobre 1895, à la gare Montparnasse, où le Granville-Paris perd l'usage de ses freins, enfonce les heurtoirs à son arrivée, traverse la gare et s'écrase dix mètres plus bas, dans la rue. Les images de la locomotive, crevant la façade de la gare Montparnasse, sont saisissantes et ont donné bien des sueurs froides à ceux qui voyaient dans cet événement le signe annonciateur des méfaits des progrès techniques. Vincent Duclert, *La République imaginée*, *op. cit.*, p. 641. On pense également à l'emballlement de la Lison dans *La Bête humaine*, bien que l'homme soit ici plus à blâmer que la machine.

³⁰⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 442.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 250.

³¹¹ Alfred Delvau, entrée « Membre », *Dictionnaire érotique moderne*, *op. cit.*, p. 254.

³¹² Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 450.

des millions, si nous voulons, là-bas, accomplir les prodiges annoncés³¹³ !

Saccard, machiniste de la locomotive du progrès, charbonne pour mieux percer « tout un système de chemins de fer traversant l'Asie Mineure » pour lutter contre « la cause première de la stagnation où croupit ce pays si riche », une véritable « révolution, si des lignes ferrées pénétraient jusqu'aux confins du désert », « la civilisation victorieuse³¹⁴ ». Ici encore, le train dessine un imaginaire viril, déflorant les terres vierges orientales (féminines et langoureuses), prises d'assaut par la figure du conquérant et de son puissant membre de métal. Dès lors, l'ambitieux viril, homme de son temps, devient lui-même, par extension, presque une synecdoque du progrès. Outre ces exemples zoliens, le train apparaît aussi chez Maupassant. Duroy est, dès les premiers chapitres du roman, lié à l'imaginaire ferroviaire : il est employé aux bureaux des chemins de fer du Nord et son logement surplombe « l'immense tranchée du chemin de fer de l'Ouest, juste au-dessus de la sortie du tunnel, près de la gare des Batignolles³¹⁵ ». Bel-Ami est alors encore en gare, lieu de transition et de passage, attendant son départ depuis les quais. L'image du tunnel accentue une fois de plus la dimension sexuelle de l'image de la locomotive, détail qui a son importance dans le parcours du séducteur qu'est Duroy.

Soulignons enfin que les arrivistes viennent de province et transitent donc *a priori* tous par le chemin de fer qui les amène à la capitale. Ils ont dès lors, pour la grande majorité d'entre eux, un lien avec le train dès le début de leurs aventures sociales. Dans *Les Déracinés*, seule est racontée l'arrivée en gare de Paris de Rœmerspacher à Paris, célébrée par ses amis³¹⁶. Il est significatif que ce soit le débarquement de ce personnage précis, destiné à réussir, qui soit montré par le narrateur plutôt que celui de Racadot ou Mouchefrin. Seul le héros positif, voué à s'enraciner à Paris sans pour autant renier ses origines, a droit à la représentation de son arrivée, moment fondateur pour le jeune ambitieux. Notons enfin que le train devant amener le bey au Nabab ne s'arrête pas à la gare, Jansoulet devant monter de force dans le wagon en marche et en redescendre après le désaveu du souverain : « le train, qui n'avait cessé de se mouvoir très lentement, tendit et fit craquer ses muscles de fer et prit l'élan à toute vapeur [...]. Lui [Jansoulet], debout sur la voie, chancelant, ivre, perdu, regardait fuir et disparaître sa fortune³¹⁷ ». Le Nabab reste en gare tandis que le train poursuit sa route. Cet épisode symbolique marque les premières secousses de la locomotive de la fortune de Jansoulet.

Homme du futur, l'ambitieux l'est aussi parce qu'il se projette constamment dans l'avenir, fourmillant de projets plus vastes que le présent. Saccard, visionnaire, s'enhardit quand il faut dessiner les lendemains qui chantent : « Puis, le rapport [de Saccard] passait

³¹³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 165, nous soulignons.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 102.

³¹⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 68.

³¹⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 535.

³¹⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 171.

à l'avenir, et ici c'était un brusque élargissement, le vaste horizon ouvert de toute une série de grandes entreprises³¹⁸ ». En grand anticipateur, il ne voit dans la multitude de passants que « l'éternelle foule à exploiter, les actionnaires de demain³¹⁹ ». Duroy voit lui aussi *plus loin* que Madeleine, capable de se saisir d'une question, de « l'agrandi[r], [de] développ[er] à son tour non plus un plan d'article, mais un plan de campagne contre le ministère actuel. Cette attaque serait *le début*. Sa femme avait cessé de fumer, tant son intérêt s'éveillait, tant elle voyait *large et loin* en suivant la pensée de Georges³²⁰ ». L'ambitieux *voit loin*, sa vision dépasse le premier plan, il regarde loin devant, vers l'horizon. Il n'est pas myope comme le médiocre Renaudin, un de ces « destins à courte vue³²¹ ». De même, le regard de Bouteiller passe « [p]ar-delà [ses étudiants] », derrière leurs corps, voire *par-dessus* leurs têtes, le professeur de philosophie vise plus haut et plus loin : « il observe Gambetta³²² ». Alors que le narrateur barrésien préférerait qu'il s'intéresse au passé de son auditoire (leurs racines), Bouteiller est tourné vers l'avenir, il ne regarde pas *en arrière*, mais *droit devant*. Quant à Mouret, même quand il parvient à réaliser ses ambitions, il a encore et toujours d'autres plans d'avenir : « Il y avait près de trois ans que Mouret attendait ces travaux [...] avec des ambitions d'agrandissement, qu'il n'osait avouer tout haut, tant son rêve s'élargissait. [...] il *voyait* le *Bonheur des Dames* envahir tout le pâté [...], il l'imaginait *déjà* avec une façade de palais sur la voie nouvelle ³²³ ». Mouret est l'homme aux mille projets : il n'y a jamais d'achèvement vraiment complet, il est constamment tourné vers le futur.

L'ambitieux a *un temps d'avance*, il voit ce que les autres ne voient pas. Jansoulet semble devoir sa percée sociale à son tempérament méridional, un de « ces pays impétueux où tout se hâte, où tout arrive avant l'heure », le temps – « en avance de trois mois sur la saison³²⁴ » – comme les hommes. Pour être le premier, il faut *devancer* les rivaux, avoir un coup *d'avance* : « l'avenir est aux malins³²⁵ ! » s'exclame Norbert de Varenne, celui dont le futur se ferme avec l'âge, à la vue du succès de Bel-Ami. Ce dernier, alors qu'il célèbre son mariage, regarde *déjà* plus loin, « là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés³²⁶ ». Cette fin ouverte donne une fois encore l'illusion d'un progrès et d'une ascension sans fin : les projets d'avenir ne semblent pas connaître de but ultime. L'ambitieux n'est jamais immobile et son regard, tout comme lui, est toujours en mouvement. L'arriviste n'arrive jamais, constamment plein de nouvelles ambitions. Il est invariablement tourné vers l'action future, occasion pour lui de mettre en scène sa virilité :

³¹⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 224.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 85.

³²⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 271, nous soulignons.

³²¹ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 115.

³²² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 504.

³²³ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 125, nous soulignons.

³²⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 168.

³²⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 428.

³²⁶ *Ibid.*, p. 436.

« La femme est, et l'homme *devient*³²⁷ ». Il est tourné vers le futur, vers le changement et l'amélioration, dans « un perpétuel agrandissement du moi³²⁸ ». Il y a en lui la promesse d'un toujours mieux, toujours plus loin, toujours plus fort, véritable surenchère d'énergie virile. Tout son corps tendu vers le futur l'annonce, le « progrès viendra de l'homme viril³²⁹ ».

Pourtant, certains indices laissent deviner les faiblesses de ce regard acéré porté vers le futur. Les projets de Duroy se révèlent souvent imprécis : « il *entrevoit* le triomphe au moyen d'événements *encore confus* dans son esprit³³⁰ » ; « dans le mirage *confus* où s'égarèrent ses espérances³³¹ » ; « avec des espérances *confuses* pour plus tard³³² ». La vision de Bel-Ami apparaît ainsi partielle et floue. Saccard, lui, dessine des plans chimériques en orient, un « avenir *aveuglant* de conquêtes³³³ ». Le visionnaire croit y voir peut-être un peu trop clair : en serait-il aveuglé ? Alors que la fin du roman ouvre vers un futur radieux, Duroy ne voit plus rien, ni le futur ni le moment présent : « Mais il ne les [les spectateurs] voyait point ; sa pensée maintenant *revenait en arrière*, et devant ses yeux *éblouis* par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle³³⁴ ». Le passé vient ici faire écran au présent (et au futur). Relevons également que la perte de la vision de l'avenir conduit Rougon à se tirer les cartes, une autre manière de lire l'avenir quand le regard perd de son acuité : « Trois dames, signe de querelle... Une nouvelle à la nuit... Une femme brune dont il faudra se méfier³³⁵... » Le Nabab souffre lui aussi d'un aveuglement, investissant dans des projets *sans avenir*, l'Œuvre de Bethléem et les travaux corses de la *Caisse territoriale* en tête (ce dernier n'ayant même pas d'existence dans le présent). Pourtant, chez Jansoulet, « il n'y a jamais d'aveuglement complet³³⁶ » : il tient les comptes, calculant avec amertume combien ses échecs lui coûtent. À la différence des autres ambitieux, la clairvoyance du Nabab a un *temps de retard*, faisant de lui un malvoyant plutôt qu'un aveugle.

Mais bien qu'il se pense généralement au futur, l'ambitieux reste, nous l'avons dit dans la première partie, « tout au plus qu'un brillant *peut-être*³³⁷ » : il se pense donc

³²⁷ Aphorisme de Carl Friedrich Burdach, *Traité de physiologie considérée comme science d'observation*, trad. de l'allemand, Paris, Baillière, 1837, t. 1, p. 376-377, nous soulignons. Cité par Alain Corbin, « La virilité reconsidérée au prisme du naturalisme », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 19.

³²⁸ Alain Corbin, « La virilité reconsidérée au prisme du naturalisme », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 19.

³²⁹ *Idem.*

³³⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 71, nous soulignons.

³³¹ *Ibid.*, p. 123, nous soulignons.

³³² *Ibid.*, p. 274, nous soulignons.

³³³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 165, nous soulignons.

³³⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 436, nous soulignons.

³³⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 226.

³³⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 124.

³³⁷ Stendhal, *Lucien Leuwen*, *op. cit.*, p. 426.

également au conditionnel. Il y a une part de prophétie dans les énoncés formulés au futur, annonces qui relèvent presque de la menace. Les ambitieux sont des points de suspension qui signalent une attente, un inachevé à compléter. Saccard prévient ainsi : « Plus tard, on verrait bien, il serait le plus fort³³⁸ » ; « quand je redeviendrai le maître, vous verrez, vous verrez³³⁹... » Rougon prévoit : « Je n'étais rien, je serai maintenant ce qu'il me plaira³⁴⁰ ». Quant à Bel-Ami, il prédit : « On ne sait pas de quoi je suis capable, [...] on l'apprendra peut-être, un jour³⁴¹ » ; ce à quoi Madeleine répond « Qui vivra, verra », soit « attendons voir, car le temps seul permettra de juger ». En effet, la menace n'a pas une application certaine, elle peut très bien être une menace *en l'air*, du *vent*, comme le sont parfois les paroles de ces personnages. Il y a donc une part d'incertitude qui se glisse dans ces destins tant l'énergie et la rouerie des ambitieux peuvent rebattre les cartes : « Avec les êtres de cette trempe-là, *on ne sait jamais ce qui peut arriver*. [...] Enfin nous verrons³⁴² », se résigne Walter. L'arriviste introduit de l'aléa qui brouille les prévisions. Cependant, pour garantir ce futur prometteur, l'ambitieux se doit de mettre en œuvre des stratégies et des plans pour réussir, ce qui fait également de lui un homme *du présent*.

L'homme du moment : opportunité, probabilité et chance

L'ambitieux, fort de sa *pré*-vision d'un avenir glorieux honorant ses capacités, est marqué par une impatience et une insatisfaction du présent. Difficile d'attendre la fortune, il veut jouir *maintenant, tout de suite*. Saccard « se rong[e] d'impatience³⁴³ » tandis que Bel-Ami trépigne : « la fortune rapide que Duroy avait espérée lui semblait bien longue à venir³⁴⁴ » (alors que seulement deux mois se sont écoulés). Tous affichent, à un moment ou à un autre, une volonté avide de jouir, une envie d'accélérer le temps pour faire du futur le présent. S'impose dès lors une posture attentive aux occasions qui se présentent : l'arriviste est un *opportuniste* qui règle sa conduite « en fonction des circonstances et sait exploiter les occasions³⁴⁵ ». Il a « pour principe d'utiliser les circonstances imprévues³⁴⁶ » et fait feu de tout bois. Il attend (impatiemment) *son heure* et, l'instant venu, saura saisir l'opportunité. Il est *l'homme du moment* : du moment présent (du « présent qui marche³⁴⁷ »),

³³⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 144.

³³⁹ *Ibid.*, p. 484.

³⁴⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 130.

³⁴¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 330.

³⁴² *Ibid.*, p. 417, nous soulignons.

³⁴³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 222.

³⁴⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 108

³⁴⁵ Entrée « opportuniste », *Trésor de la langue française informatisé*.

³⁴⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 192.

³⁴⁷ Honoré de Balzac, préface d'*Une fille d'Ève* (1839), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, p. 263.

attentif aux aubaines, mais aussi l'homme de son siècle (le siècle des capacités), l'homme dont les succès occupent l'actualité, l'homme *à la mode* (à la fois au goût du jour et qui *devance* les tendances). Les opportunités sont généralement de deux ordres : celles qui sont soumises au hasard, à la chance et à l'aléa ; et celles qui relèvent de la préméditation, du calcul et du plan.

La polysémie de la *fortune* marque commodément son lien intime avec le hasard, la chance et l'aléa. Selon Christian Bromberger et Georges Ravis-Giordani, il faut « distinguer le hasard, qui renvoie au possible, et le sort, qui renvoie au destin³⁴⁸ ». Tous deux sont liés à l'à venir, mais se rattachent néanmoins à deux conceptions différentes. Le premier s'inscrit dans un « monde plein de science où le hasard n'est que le probable, où la contingence, l'accidentel ne sont que des illusions, des manifestations d'enchaînements logiques qui restent à découvrir », tandis que le sort relève d'un « monde plein de sens, où l'aléatoire [...] [est] toujours le signe d'un destin, que la divination [...] se donne pour tâche de lire³⁴⁹ ». Le hasard peut se prédire par une somme de calculs de probabilités, alors que le sort demande une attention et un regard particuliers capables de *lire* les indices annonciateurs. La société démocratique postrévolutionnaire promet aux hommes de ne plus les laisser à la merci du sort et de sa fatalité (être bien ou mal né), mais de les rendre maîtres de leurs destins. Or, comme l'ont remarqué Marx et Engels, la Nuit du 4 août « n'a pas aboli les oppositions de classes », mais a « substitu[é] aux anciennes des classes nouvelles, des conditions d'oppressions nouvelles³⁵⁰ ». La mobilité sociale, nous avons déjà pu le souligner précédemment, est encore entravée par une barrière qu'il n'est pas toujours facile à franchir. Face à cette fixité qui perdure sous un autre visage, le hasard prend alors une place centrale dans les projets des ambitieux. Il introduit une rupture dans la ligne temporelle du destin social. Rien n'est définitivement écrit, tout est encore *possible* pour ceux qui ont « tiré le mauvais numéro » à « la loterie de la vie³⁵¹ »³⁵² où

³⁴⁸ Christian Bromberger et Georges Ravis-Giordani, « Penser, agir et jouer avec le hasard », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987, p. 129.

³⁴⁹ *Idem.*

³⁵⁰ Frédéric Engels et Karl Marx, *Manifeste du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 19.

³⁵¹ Michel Bozon, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 301.

³⁵² Le processus est du même ordre aujourd'hui. Les classes populaires espèrent un renversement complet de leurs conditions sociales par un coup du hasard, devenu la seule issue probable : jeux de chance, loto, jeux à gratter, etc. Les publicitaires ne s'y trompent pas. Les sites de paris sportifs en ligne adaptent spécifiquement leurs campagnes aux classes sociales populaires, récupérant les codes de la virilité des banlieues. Une des publicités de Winamax met ainsi en scène la mère d'un jeune homme ayant récemment gagné son pari, qui s'envole dans un ascenseur (social !), éventrant appartements bourgeois et piscine surplombant l'immeuble, crevant le toit, montant au ciel jusque dans un avion de tourisme. Le clip se clôture sur le slogan « Tout pour la daronne », lieu commun des jeunes de banlieue, se sentant la responsabilité de pourvoir aux besoins financiers de leur famille. Voir le dossier constitué par Arrêt sur Images entre 2019 et 2021. En ligne <<https://www.arretsurimages.net/dossiers/lhebdo-44-jeunesse-des-cites-jeunesse-a-plumer>>, consulté le 30 juillet 2021.

d'autres ont été privilégiés par l'aléatoire de la naissance³⁵³. Le hasard joue ainsi un rôle moteur d'envergure dans le destin de l'ambitieux sans moyens (financiers, d'action, mais aussi sociaux) : « capacité sans capital³⁵⁴ », selon Philippe Dufour, le déclassé doit se remettre à la chance et à son talent pour calculer les probabilités afin de *créer* les opportunités.

Un paradigme de la chance et de la malchance traverse dès lors les romans des ambitieux. Il structure notamment le *Bonheur des Dames* : Mouret a « toutes les chances³⁵⁵ » face aux Baudu qui, eux, n'ont « jamais eu de chance³⁵⁶ », ou à Madame Aurélie qui n'a jamais pu monter d'entreprise à son compte, « sans cesse traquée par la mauvaise chance, exaspérée de se sentir des épaules à porter la fortune et de n'aboutir qu'à des catastrophes³⁵⁷ ». De même, dans *L'Argent*, nombreux sont les couples de personnages adverses, alternant entre chance et malchance. Nathansohn « que la chance portait » contre Massias le « remisier malchanceux³⁵⁸ » ; le duo presque burlesque de Moser, lisant le destin dans les intersignes (« Tout va crouler [...]. La pluie n'est pas loin, j'ai eu une crise cette nuit³⁵⁹ ») et Pillerault, « tout à sa théorie favorite du casse-cou, le mieux est encore de suivre son idée, au petit bonheur... Il n'y a que la chance. On a de la chance ou l'on n'a pas de chance³⁶⁰ » ; Mazaud³⁶¹, « un des plus jeunes agents de change, comblé par le sort, ayant eu cette chance de la mort de son oncle, qui l'avait rendu titulaire d'une des plus fortes charges de Paris³⁶² » confronté à Jacoby « le vieux arrivé à l'ancienneté [...], perdu *malheureusement* par une passion du jeu³⁶³ ». Le binôme antinomique que constituent Saccard et Gundermann trace la grande ligne de partage marquée par deux conceptions différentes du hasard et du jeu de ce roman duel. Gundermann « ne [croit] qu'à la

³⁵³ C'est ce que souligne Rougon au sujet de M. de Marsy « Enfin, il a réussi, il règne autant que l'empereur. Tous ces bâtards ont de la chance !... » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 130. Le déterminisme biologique, chez Zola, relève lui aussi du hasard, comme chez Mouret qui « avait de sa mère ce brin de fantaisie nerveuse, [et] c'était là peut-être *le plus clair de sa chance*, car il sentait la force invincible de sa grâce à tout oser ». Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 86, nous soulignons.

³⁵⁴ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 86.

³⁵⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, *op. cit.*, p. 71 et p. 462.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 59.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 106.

³⁵⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 167

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 381.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 398.

³⁶¹ Un Mazaud serait-il le contraire d'une mazette, une « personne qui manque d'adresse, d'habileté au jeu » ? La proximité avec l'interjection de surprise, « mazette ! », souligne également l'étonnement qu'entoure un tel destin, si chanceux. Entrée « Mazette », *Trésor de la langue française informatisé*.

³⁶² *Ibid.*, p. 129.

³⁶³ *Ibid.*, p. 132, nous soulignons.

logique », contrairement à Saccard qui, malgré ses calculs, se laisse parfois aller à la croyance superstitieuse héritée de sa famille, principalement de sa mère Félicité. Cette cosmologie populaire relevant de la (mal)chance est au fondement de *La Fortune des Rougon*, roman des origines du cycle zolien³⁶⁴. Saccard se remet ainsi bien souvent entre les mains d'un ordre supérieur, laissant voir « en creux la place du destin et celle de la croyance³⁶⁵ ». Il lit les signes du sort selon un folklore et une pensée magique qui l'encouragent à se réjouir d'entendre « la voix des fées légendaires³⁶⁶ » dans l'or qui coule, mais à se méfier de « la fée mauvaise, celle qui jette un sort sur les princesses au berceau³⁶⁷ », malédiction de la déveine (qui est la princesse ici ? La banque ou Saccard ?). Il s'inquiète des tours de roue de la Fortune. Pourtant, « les journées de chance³⁶⁸ » ont une circularité rassurante, la « fin de la journée en rejoignait le commencement³⁶⁹ », véritable « bon présage³⁷⁰ ». Saccard réprime certaines de ses actions de peur de « changer la veine³⁷¹ », « de tout compromettre, s'il changeait ce qui était arrêté³⁷² ». De même, Bel-Ami a « pour principe de ne jamais forcer les événements³⁷³ », ayant « confiance en sa fortune ». Le hasard devient ici une croyance dans le destin déjà écrit, dans une « bonne étoile³⁷⁴ » qui encourage une certaine passivité, une non-intervention ici encore. Les lectures et les actes superstitieux produisent effectivement les résultats attendus par les personnages. La narration donne dès lors bien souvent raison à la pensée magique des ambitieux, elle « valide et cautionne la performativité du guignon³⁷⁵ », nous dit Sophie Ménard, mais aussi celle de la bonne fortune. La pensée magique est un important moteur de l'action (ou de l'inaction) des ambitieux, confortée par le récit.

Favori de la chance, l'ambitieux en vient parfois même à l'incarner aux yeux de son entourage. Ainsi, Saccard devient, pour la baronne Sandorff, un « fétiche, l'objet ramassé que l'on garde et que l'on baise, même malpropre, pour la chance qu'il vous

³⁶⁴ Voir sur ce point Sophie Ménard, « Les logiques prédictives du récit », dans Béatrice Laville et Florence Pellegrini (dir.), *La Fortune des Rougon d'Émile Zola. Lectures croisées*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Parcours universitaires Lettres », 2015, p. 117-134.

³⁶⁵ Christian Bromberger et Georges Ravis-Giordani, « Penser, agir et jouer avec le hasard », *op. cit.*, p. 133.

³⁶⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 156 et p. 297.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 191.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 155.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 156.

³⁷⁰ *Idem.* « il y vit un heureux présage » *Ibid.*, p. 126.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 190.

³⁷² *Ibid.*, p. 149.

³⁷³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 321.

³⁷⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 232.

³⁷⁵ Sophie Ménard, « Les logiques prédictives du récit », *op. cit.*, p. 122.

porte³⁷⁶ ». Cette réification miniaturise Saccard (qui n'est déjà pas très grand), en fait un accessoire passif et non un grand manipulateur de chiffres (viril, donc). Jansoulet, pour sa part, est surnommé à Tunis « "Bou-Saïd..." (le père du bonheur) [...], comme l'étiquette de sa chance³⁷⁷ ». Le sobriquet sous-entend une fonction active, génésique et féconde du Nabab : il (pro)crée la chance et le destin, il ne les attend pas, ne les subit pas. Cette part active se retrouve chez Duroy qui, lui aussi, fait cas de cette pensée magique superstitieuse. Il tente de susciter la veine en lançant un semblant de sortilège : il « jet[e], à tout hasard, un baiser dans la nuit, un baiser d'amour [...] [et] de désir vers la fortune convoitée³⁷⁸ » : Bel-Ami devient ici un véritable *ensorceleur* au sens propre et non au figuré.

Le genre (au sens de *gender*) intervient dans le paradigme de la chance et de la malchance. La superstition relève, en effet, d'un savoir traditionnel féminin. Les ambitieux trop superstitieux sont ainsi, à l'occasion, taxés de naïveté par les narrateurs. Le Nabab, « plein d'*illusion*, [fait] appel à cette chance qui l'avait servi tant de fois dans la vie³⁷⁹ », appel qui relève presque de la prière à une force supérieure : la vision du Nabab est encore une fois brouillée, soumise au mirage des croyances. Il n'est plus le père tout-puissant, mais le fidèle suppliant. Mouret, lui aussi, s'abandonne parfois à une « faiblesse superstitieuse [...], malgré sa carrure habituelle d'*homme d'action*³⁸⁰ » : la relation établie par la préposition souligne bien le paradigme action/inaction qui sous-tend celui de la raison/superstition (et donc du masculin/féminin). « [T]enant d'une femme sa première chance », Mouret refuse de se remarier, soumis à la croyance « que le directeur d'une grande maison de nouveautés devait être célibataire, s'il voulait garder sa royauté de mâle³⁸¹ ». Mouret, en acceptant le mariage, étape sociale virile par excellence, reviendra du côté de la raison et de la logique masculine, presque scientifique (l'ordre de la nature) : « Écoutez, dit-il à Bourdoncle, nous étions *stupides*, avec cette superstition que le mariage devait nous couler. Est-ce qu'il n'est pas la santé nécessaire, la force et l'ordre mêmes de la vie³⁸² ! » Le narrateur barrésien est plus catégorique encore : ceux qui croient « au hasard, à [la] bonne étoile », « sont des esprits mous [qui,] incapables d'embrasser la série des causes et des conséquences, [...] parlent du hasard³⁸³ ». Ce manque de fermeté de l'esprit est ici encore un déficit de rationalité virile. La réussite se calcule, se prévoit, s'observe mathématiquement (CQFD, ce qu'il fallait démontrer). Il s'agit de soumettre le hasard à l'esprit masculin. Ainsi, Racadot, croyant naïvement aux « hasards serviables³⁸⁴ », est

³⁷⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 276.

³⁷⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 206.

³⁷⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 72.

³⁷⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 271.

³⁸⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 149, nous soulignons.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 471.

³⁸² *Ibid.*, p. 501, nous soulignons.

³⁸³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 675.

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 563.

« écrasé sous l'énorme *combinaison* des engrenages parisiens ! Parmi ces millions d'intérêts qui fonctionnent *méthodiquement* et sans qu'il y ait place pour un seul hasard dans leur apparent désordre³⁸⁵ ». Le roman de Barrès oppose fermement hasard et calcul, là où ceux de Zola, Maupassant et Daudet se montrent moins catégoriques. Le roman à thèse, monologique, perd la polyphonie culturelle en rendant imperméable son récit à la pensée magique du personnage. La condition sociale de Racadot est une fatalité qui ne peut être supplantée par l'heureux hasard auquel croit l'ambitieux venu des classes inférieures, hasard indispensable pour lutter contre la fatalité du destin social.

Parfois, la chance passe pour du talent. Le « célèbre Amadieu » jouit ainsi d'un crédit proprement immérité puisque « son fameux coup sur les Mines de Selsis », « son coup de génie unique et légendaire³⁸⁶ », n'est pas l'opération d'un visionnaire, mais « un coup d'entêtement imbécile³⁸⁷ », « au hasard, sans calcul ni flair, par un entêtement de brute chanceuse³⁸⁸ ». Amadieu, celui qui « voit [(prétendument)] clair³⁸⁹ », est aussi celui qui est toujours vu de loin ou de dos dans le récit³⁹⁰. C'est un manque cruel d'incarnation de la légende : le génie de la chance (Ama -dieu : aimé du dieu de la chance) célébré par la Bourse n'a pas d'enveloppe charnelle digne de ce nom. Médiocre au corps fuyant, il n'entre pas véritablement dans le récit (que penser alors de ses admirateurs ?). Revers de la médaille, la chance peut ainsi soustraire une part de mérite et de virilité à l'ambitieux. Rougon perd le contrôle de ses émotions en se remettant au hasard : « Et il était repris par ce tremblement intérieur qui le tenait depuis le matin, une émotion involontaire d'homme fort dont le sort va se jouer sur un coup de carte³⁹¹ ». La passivité qu'exige la situation le soumet aux affres de l'impuissance, à l'impossibilité d'agir et de faire preuve de force. Rougon reviendra au pouvoir sans rien faire, par un simple concours de circonstances, un comble pour l'homme qui se vantait jusqu'ici de s'être fait uniquement par ses « poings³⁹² ». Quant à Saccard, il est embarrassé d'avoir eu une relation sexuelle avec madame Caroline sans n'avoir rien fait pour. Déçu de « la fatalité sottise de sa bonne fortune³⁹³ », il trouve « ridicule de ne l'avoir eue qu'une fois, par surprise. Mais sa vanité seule en souffrait³⁹⁴ ». Cet aléa, comme l'affection que lui porte par la suite Caroline, est

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 741, nous soulignons.

³⁸⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 42.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 378.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 42.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 378.

³⁹⁰ « Mais le *dos* d'Amadieu [...] restait impénétrable, n'ayant rien à dire » ; « Moser, qui était allé rôder *derrière le dos* du célèbre Amadieu », *Ibid.*, p. 51 et p. 380, nous soulignons.

³⁹¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 327.

³⁹² *Ibid.*, p. 130.

³⁹³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 108.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 124.

une « chance imméritée, une récompense volée³⁹⁵ ». La chance est ici moins virile que l'effort de la « conquête » de la femme. Saccard fait d'ailleurs un parallèle éloquent entre ses succès à la Bourse et sa liaison avec Caroline : « Les affaires sérieuses arrangées, il pensait à sa bonne fortune [la relation sexuelle], voulant aussi, de ce côté, régler la situation³⁹⁶ ». Le rapprochement se fait entre fortune en affaires et fortune sexuelle, toutes deux soumises à l'imaginaire viril. Il faut mettre de l'action virile dans ce coup de chance imprévu.

Si se soumettre au destin et à la superstition est une passivité qui féminise, il y a tout de même une virilité chez le joueur, chez celui qui mise sur la bonne fortune. Il s'expose en effet frontalement à la Chance et au destin, « avec bravoure [face] au risque et à l'incertitude du sort », il regarde « le hasard en face³⁹⁷ », véritable preuve de virilité. Jouer avec la fortune c'est se lancer à l'*aventure*. Celle-ci, selon Jean-Yves Tadié, est « l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe – lorsqu'elle ne triomphe pas³⁹⁸ ». Faute de risquer sa vie sur le champ de bataille ou dans un roman d'aventures, les ambitieux, « les audacieux, les affronteurs, les aventuriers à bonne étoile³⁹⁹ », réactualisent la virilité aventureuse, la déplacent dans le monde social, économique et politique où ils risquent la ruine (mort symbolique, financière et sociale).

L'homme de tous les coups

L'opportunité se crée également, voire surtout, par le calcul et les combinaisons en tous genres. L'ambitieux est un joueur du monde social, un *intrigant*. Il est celui qui ose, celui qui échafaude des plans, celui qui « triomphe au moyen d'événements [...] qu'il [sait] assurément faire naître et seconder⁴⁰⁰ ». Il est l'*homme du coup* : du « coup de génie⁴⁰¹ », « du coup de cartes⁴⁰² », des « coups de théâtre⁴⁰³ », du « coup de loterie⁴⁰⁴ », du « grand coup⁴⁰⁵ »,

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 222.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 124.

³⁹⁷ Michel Bozon, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 300.

³⁹⁸ Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013 [1982], p. 5.

³⁹⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 232.

⁴⁰⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 71.

⁴⁰¹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 444.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 85.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 301.

⁴⁰⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 164.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 102.

des « coups de fièvre⁴⁰⁶ », du « coup de baguette tout-puissant⁴⁰⁷ », du « coup de dents⁴⁰⁸ », des « coups de bourse et coups de baccara⁴⁰⁹ », des « coups d'épervier⁴¹⁰ », des « grands coups de poing⁴¹¹ », des « coups de massue⁴¹² », du « coup d'épaule⁴¹³ », des « coups de trique⁴¹⁴ », du « coup de pied⁴¹⁵ », du « coup d'œil des conquérants⁴¹⁶ », etc. Coup prémédité du joueur et coup de chance ne s'excluent pas nécessairement, mais voisinent bien souvent. Parfois, même, il vaut mieux couvrir le calcul illégal derrière la façade de la chance. Ainsi, Saccard ramasse d'« un coup de râteau » une petite fortune par « un de ces concours de circonstances extraordinaires qui font les grands coups du hasard⁴¹⁷ ». Pourtant, pas le moindre hasard dans cette opération : un coup en cache un autre puisqu'il s'agit en vérité d'un délit d'initié. L'incertitude plane également autour de l'attentat d'Orsini qui fait le succès de Rougon. Le récit sème le doute sur l'influence qu'auraient pu avoir les manigances italiennes de Clorinde. Mais ici encore, mieux vaut parler de hasard afin de « déjouer le procès d'intention⁴¹⁸ » et les suspicions de la justice.

L'arriviste avance selon les succès et les échecs de ses coups, par à-coups. Le coup représente aussi l'immédiateté, l'événement qui surgit soudainement, l'effort produit *d'un coup* (demandant donc un effort soudain, une puissance des muscles). Ainsi, le Nabab est « mis *tout à coup* sur le chemin de la fortune⁴¹⁹ » ; Eugène « compt[e] sur quelque catastrophe qui le rendrait *brusquement* nécessaire⁴²⁰ » ; Walter, grâce au délit d'initié, se retrouve « *en quelques jours*, un des maîtres du monde⁴²¹ » ; quant à Bel-Ami, il rêve « une aventure d'amour magnifique qui l'amenait, d'un *seul coup*, à la réalisation de son espérance⁴²² ». Difficile de ne pas voir dans ce dernier exemple un trait d'humour de la

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 265.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 117.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁴⁰⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 58.

⁴¹⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 31.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 248.

⁴¹² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 96.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 183.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 212.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 240.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 329.

⁴¹⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 262.

⁴¹⁸ François Héran, « Le Hasard et la prérogative », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987, p. 159.

⁴¹⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 32, nous soulignons.

⁴²⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 215, nous soulignons.

⁴²¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 367, nous soulignons.

⁴²² *Ibid.*, p. 72.

part de Maupassant, amateur de gauloiserie : le coup de chance de Duroy consiste à séduire une femme riche, à trouver « un bon coup⁴²³ » (sexuel), qui fera (socialement) l'homme d'un seul coup (instantanéité). L'immédiateté du coup est un renversement de situation inattendu. C'est un imprévu dans un itinéraire déjà tracé, il rend l'ascension possible en instaurant une rupture. Sa proximité avec le coup de théâtre lui confère une coloration fictionnelle, ce qui donne une dimension quelque peu *improbable* au parcours de celui qui se décline vers le haut.

L'immédiateté du coup est une force (un coup de force), mais peut aussi se révéler insuffisante. Ainsi, Racadot « se sent capable d'un effort auquel tout devrait céder – l'effort d'un pauvre – et, de fait, il témoigna, à comprendre et utiliser chaque situation, une volonté et une promptitude telles que la fortune eût été séduite *si l'intensité pouvait suppléer à la continuité*⁴²⁴ ». L'homme du coup ne peut être l'homme d'un seul coup. L'effort doit être *continu*, il s'agit de faire preuve d'*endurance*. La puissance virile n'est en effet récompensée que dans une durée longue, pas seulement dans l'exploit d'un moment. Ce sont les vertus du travail et de l'effort qui sont ici vantées, pas uniquement chez Barrès, mais aussi chez Zola. Nous l'avons dit, l'ambitieux ne s'arrête jamais, n'arrive jamais vraiment : il fomenté sans cesse de grands coups. L'homme viril doit s'imposer au sommet en faisant un effort soutenu. Il lui faut vaincre l'affaissement qui rappelle l'acte sexuel et la crainte de l'intensité qui finit toujours par une impuissance.

Enfin, le coup ramène aussi au *coup d'État*. Le Second Empire est présenté comme la grande curée pour toutes les ambitions, « un temps où toutes les fortunes sont possibles⁴²⁵ ». Plus que tout autre, Rougon est l'homme du coup d'État, il *est*, d'une certaine manière, l'empire : « Moi, j'ai poussé avec l'empire ; je l'ai fait et il m'a fait⁴²⁶... » On « personnifi[e] en [Rougon] le coup d'État⁴²⁷ » de Napoléon III, lui qui en a été « un des agents les plus actifs⁴²⁸ ». Saccard, quant à lui, doit au Second Empire ses spéculations immobilières dans *La Curée*. Son parcours est régulièrement mis en parallèle avec celui de l'Empire : « Et Saccard, qui les avait écoutés, ramenait aux difficultés de sa situation personnelle cette crise où l'empire semblait entrer. Lui, une fois encore, était par terre : est-ce que cet empire, qui l'avait fait, allait comme lui culbuter, croulant tout d'un coup de la destinée la plus haute à la plus misérable⁴²⁹ ? » Le duc de Mora, double de Marsy et

⁴²³ Si l'on se réfère à Alfred Delvau, « tirer un coup » est déjà une expression argotique courante au XIX^e siècle. Alfred Delvau, entrée « Tirer », *Dictionnaire érotique moderne*, *op. cit.*, p. 353-354.

⁴²⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 645, nous soulignons.

⁴²⁵ Émile Zola, *La Curée* (1872), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1981, p. 86.

⁴²⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 130.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 213.

⁴²⁸ Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 83.

⁴²⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 46. Le triomphe de Saccard sera également concomitant à celui de l'Empire, le jour de l'Exposition universelle de 1867 : « La grande saison de l'empire commençait [...]. Et ce fut à la même époque, quinze jours plus tard, que Saccard inaugura l'hôtel monumental qu'il avait voulu, pour y loger royalement l'Universelle. » *Ibid.*, p. 297.

de Morny, ambitieux bien né, se présente comme « l'incarnation la plus brillante de l'Empire » : « Ce qu'on voyait de l'Empire en France et dans toute l'Europe c'était Mora⁴³⁰ ». Bien que sévissant sous la Troisième République, Duroy doit ses premiers succès mondains à son expérience militaire en Algérie, colonisée par Napoléon III⁴³¹. Dans *Au bonheur des dames*, il n'est question que d'un seul empire : celui de Mouret, l'homme des coups commerciaux, jetant à terre l'ancien régime commercial⁴³². Les ambitieux sont les hommes des renversements de pouvoir. Ils se jouent des lois et de l'ordre (établi, social). Ils sont, avant tout, les hommes des *mauvais coups*.

Temps contrarié : cycles et réminiscences

Si l'ambitieux se pense principalement au futur et beaucoup au présent, il ne peut se défaire complètement du passé. Pour Chantal Jaquet, le déclassé est un véritable Janus *bifrons* : « l'un des visages est tourné vers le passé et l'autre vers le futur⁴³³ », c'est-à-dire l'un vers sa classe d'origine, l'autre vers sa classe d'aspiration. Afin de mieux s'intégrer aux élites, les arrivistes essaient parfois d'oublier ou de faire oublier ce qui les précède. C'est évident chez Saccard qui efface ce passé par le changement de nom (bien que cela soit sur les conseils d'Eugène⁴³⁴) et s'agace du « rappel des misérables années de ses débuts [qui] lui était toujours désagréable⁴³⁵ ». Bien que bon fils, Duroy laisse derrière lui son passé en Normandie, épargnant la sensibilité de Madeleine – instrument de son avenir – en *devançant* la date de retour à Paris⁴³⁶. Le baron Hemerlingue, nous l'avons vu dans son écriture, essaie d'effacer aux yeux de tous son origine sociale. Jansoulet, au contraire, embrasse avec émotion son passé, l'étale à la vue de tous, fier de l'écart entre le point de départ et le point d'arrivée : « Il se plaisait dans le récit de ses souffrances passées⁴³⁷ », retour sur un parcours ascensionnel qui choque une partie de son public, dont Monpavon pour qui l'« étalage de guenilles était [...] d'un goût exécrable, un manque absolu de tenue⁴³⁸ ». C'est peut-être là que réside une différence notable entre l'ambitieux qui réussit

⁴³⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 267.

⁴³¹ Sylvie Aprile, « L'Algérie : "Un vaste royaume en face de Marseille" ? », *La Révolution inachevée*, *op. cit.*, p. 422-427.

⁴³² « il ne voyait pas son empire » ; « il aurait voulu étendre son empire » ; « il étendait son empire jusqu'à cette industrie » ; « comme un drapeau planté sur un empire conquis ». Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 368, p. 400, p. 403 et p. 460.

⁴³³ Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, *op. cit.*, p. 136.

⁴³⁴ Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 87.

⁴³⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 84.

⁴³⁶ Difficile d'être sûr de l'identité de la « vieille dame inconnue » qui accompagne à l'hôte Duroy : est-ce sa mère venue de Normandie pour l'occasion ? Quoi qu'il en soit, le rituel se déroule, aux yeux de tous, au bras d'une anonyme. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 431.

⁴³⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 32.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 31.

et celui qui rate. Ce dernier est encore très fortement attaché au passé. Le Nabab est celui dont les origines reviennent régulièrement dans le récit, mais pas comme un retour de ce qu'il chercherait à refouler. Il y a une douce nostalgie et une fierté des racines chez Jansoulet : sa mère, son pays natal, mais aussi sa femme qui représente ses premières ambitions d'homme désargenté. Mais le retour du passé contribue à sa perte. Le Nabab est ainsi accusé de dépravation par ses collègues députés, à tort puisque lui sont reprochées les frasques de son frère aîné. La rancune de la baronne, humiliée par les anciennes humiliations infligées par mademoiselle Afchin, la femme du Nabab, scelle également le destin de Jansoulet. Le passé concourt tout autant à la chute de Racadot, le narrateur ne manquant pas de rappeler à intervalles réguliers les origines et les racines du personnage, responsables en grande partie de sa déroute. L'échec de ces deux ambitieux tiendrait alors en partie au lien qui les enchaîne au passé : ils sont rattrapés par celui-ci. L'impossibilité d'oublier et d'effacer les traces des origines participe à la clôture définitive de l'avenir. La mort achève leurs deux parcours.

Dans un XIX^e siècle de progrès, de vitesse et de consommation, le retour du passé, le recommencement, devient *routine*. Des cycles se dessinent. Leur figure de tutelle est l'employé. Type du médiocre, nous l'avons dit, il est celui qui *tourne en rond*, « l'homme des allers-retours⁴³⁹ » nous dit Philippe Dufour (celui qui va du domicile à son bureau et du bureau à son domicile). L'employé est un de ces « destins sans futurition⁴⁴⁰ », il fait du surplace. Pour un monsieur Caravan⁴⁴¹ ou un monsieur Folantin⁴⁴², il est « trop tard pour l'avenir⁴⁴³ ». L'immobilité temporelle traduit une immobilité sociale. Forestier déconseille ainsi vivement à Duroy de s'engager comme écuyer au manège Pellerin : « Tu te fermes l'avenir du coup [...] une fois écuyer, c'est fini⁴⁴⁴ ». Être vu dans sa routine médiocre condamne un ambitieux : Forestier sait bien qui serait le véritable cheval de manège, celui voué à tourner en rond, celui qui est bien dressé et avance au pas (et donc très loin de l'homme viril autonome qui progresse droit devant). Autre temps cyclique et routinier, celui du bourgeois aspirant à vivre sans rien faire, asséchant la dimension dramatique de ce type de personnage. Philippe Dufour note à raison que le bourgeois est, au contraire de l'ambitieux, « un personnage sans histoire » qui cherche à vivre de ses rentes, « sa vie

⁴³⁹ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 84.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 83.

⁴⁴¹ Guy de Maupassant, « En famille », *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, p. 127-144. Le nom du personnage est évocateur : monsieur Caravan, car-avant (avant quoi ?) ou encore masculin de *caravane* (ironie pour un sédentaire). L'employé a par ailleurs « des hésitations qui le faisaient parfois paraître bête », tels des à-coups rendant difficiles le déplacement dans la phrase et l'arrivée à la fin, de multiples tressautements qui projettent difficilement *en avant* des mots.

⁴⁴² Joris Karl Huysmans, *À Van-l'eau*, Genève, Slatkine, coll. « Fleuron », 1996.

⁴⁴³ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 84.

⁴⁴⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 38.

commence quand il se retire⁴⁴⁵ ». C'est un temps sans futur, inactif, tout aussi dévirilisant que le temps de l'employé. S'épanouissant dans un schéma circulaire, le bourgeois bedonnant (lui-même semble devenir une sphère) vit au rythme d'un présent qui est toujours un passé, d'un présent continu et indépassable. Dans le grand siècle du progrès, ces vies bourgeoises et mondaines, celles auxquelles aspirent *a priori* les ambitieux, sont présentées comme vaines : elles tournent en rond, elles n'avancent plus, elles ne cherchent plus la grandeur, mais se complaisent dans la médiocrité du quotidien et de l'acquis⁴⁴⁶. Le temps politique est tout aussi ennuyeux et itératif que celui de la bourgeoisie. En dehors des éclats qui font les réputations et les carrières, les députés s'endorment dans leur routine, au rythme monotone des affaires ordinaires du pays⁴⁴⁷. « Bon Dieu ! on meurt là-dedans⁴⁴⁸ », s'exclame Clorinde à l'Assemblée, soulignant le caractère mortifère de ce temps ralenti et répétitif.

Pourtant, la boucle temporelle peut aussi marquer une forme de progrès. Ainsi, dans le *Bonheur des dames*, si la routine des employés est aliénante, celle du capital relève du coup de génie : « Ce commerce était basé maintenant sur le renouvellement *continu* et rapide du capital [...] des opérations *courantes*, un tant pour cent *régulier* prélevé sur tous les articles, la fortune mise dans *le bon fonctionnement* d'une vente⁴⁴⁹ ». La modernité et le renouveau viennent ici de la répétition. La boucle temporelle devient spiralaire, elle progresse tout en recommençant sa rotation. Mouret est le spécialiste du travail à la chaîne, de la boucle de production qui fait gagner du temps et de l'argent, celle qui rationalise les efforts. Ce sont cependant les employés qui sont contraints à la répétition, tandis que Mouret, lui, l'homme viril, est celui de l'accumulation : il joue de la répétition pour progresser et additionner. Le patron n'est pas un cheval de manège. Quant à Saccard, malgré l'évolution spiralaire de sa banque, signe de bonne santé financière et de progression durable, il supporte difficilement la lente montée des cours :

Rien à la fois de plus médiocre ni de plus honorable. C'était comme pour les cours des actions de l'Universelle en Bourse, ils avaient *lentement* monté de cinq cents à six cents francs, *sans secousse*, d'une façon normale, ainsi que les cours des valeurs de toute banque qui se respecte ; et, depuis deux mois, ils demeuraient *stationnaires*, n'ayant

⁴⁴⁵ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 110.

⁴⁴⁶ On entend ici les inquiétudes de Tocqueville. Voir le chapitre XIX « Pourquoi on trouve aux États-Unis tant d'ambitieux et si peu de grandes ambitions », dans Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 299-305.

⁴⁴⁷ « la séance s'acheva, ainsi qu'elle avait commencé, au milieu d'une tranquille indifférence. Même le brouhaha tombait peu à peu, comme si le Corps législatif se fût complètement endormi, dans un coin de Paris muet. » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 57.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁴⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 128-130, nous soulignons.

aucune raison de s'élever davantage, dans le *petit train journalier* où semblait *s'endormir* la maison naissante⁴⁵⁰.

Le train de vie bourgeois des actions, un temps long, routinier, contredit la temporalité du personnage de Saccard, aventurier impatient et imprudent, courant et gesticulant dans tous les sens (comme le feront les cours de l'Universelle par la suite). Pour Marie-Astrid Charlier, Saccard « vit selon un temps linéaire et progressif – celui de ses affaires et projets⁴⁵¹ ». Pourtant, malgré l'existence d'une finalité dans l'organisation du temps de Saccard, celui-ci ne se passe pas pour autant de la pensée cyclique, et ce, de manière plus évidente encore dans *L'Argent* que dans *La Curée*. Si le quotidien tranquille, comme reproduction du même, convient peu (ou seulement temporairement) à Saccard, les réminiscences du passé, elles, nourrissent ses ambitions futures :

Et ce que les Croisades avaient tenté, ce que Napoléon n'avait pu accomplir, c'était cette pensée gigantesque de la conquête de l'Orient qui enflammait Saccard [...]. Puisque la civilisation était allée de l'est en l'ouest, pourquoi donc ne *reviendrait-elle* pas vers l'est, *retournant* au premier jardin de l'humanité [...] ? Ce serait une nouvelle jeunesse, il galvanisait le paradis terrestre, le *refaisait* habitable par la vapeur et l'électricité, *replaçait* l'Asie Mineure comme centre du vieux monde [...]⁴⁵².

Saccard *refait* et *recommence*. La différence tient à ce que les cycles de Saccard sont de grands cycles temporels, à l'échelle d'un Empire et d'une civilisation, et non de petites boucles itératives (du quotidien, de l'employé, du bourgeois). Il n'est pas de ceux qui se retirent : les objectifs qu'il se fixe sont si grandiloquents et inatteignables que Saccard est, de toute manière, voué à ne jamais s'arrêter de recommencer, ne touchant jamais vraiment au but. La linéarité de son temps n'est finalement qu'apparente. Éternellement condamné à la répétition de son effort viril d'ambitieux, Saccard semble subir un châtement itératif infligé dans le Tartare de la mythologie grecque.

Contre le « train-train quotidien », contre le présent qui coule lentement vers un futur ressemblant à s'y méprendre au passé, l'ambitieux oppose une temporalité toute moderne : celui de l'urgence et de la vitesse.

b. Une affaire de vitesse

Nous l'avons dit, les ambitieux sont des impatientes. La volonté de jouir immédiatement corrompt la durée : tout s'accélère. Venus de plus bas dans l'échelle sociale, ces hommes veulent disposer de leur fortune et ne pas attendre la vieillesse pour

⁴⁵⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 224, nous soulignons.

⁴⁵¹ Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 308.

⁴⁵² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 120-121, nous soulignons.

se retirer et manger leurs rentes. L'adage bien connu, venu de La Fontaine, se renverse : il faut courir, faute de partir à point.

Le temps, c'est de l'argent

La vitesse est un signe de modernité au XIX^e siècle⁴⁵³. Avec les nouvelles mobilités (train, bateau, bicyclette en tête⁴⁵⁴), les distances s'amenuisent. Les villes balnéaires sont dorénavant à quelques heures en train. Les voyages en Orient se développent dans les classes supérieures (les hommes font des pèlerinages virils, à mille lieues des pérégrinations frivoles des touristes⁴⁵⁵). Le train oblige la France à uniformiser l'heure de ses horloges (l'heure de la modernité) sur tout son territoire⁴⁵⁶. L'automobile fait également son entrée, mais reste encore trop chère pour pouvoir supplanter les autres moyens de locomotion⁴⁵⁷. Même la communication s'accélère puisqu'à partir de 1881, le gouvernement investit massivement dans le télégraphe, avant l'adoption progressive du téléphone⁴⁵⁸. Ce goût pour la vitesse se retrouve pareillement dans les loisirs masculins qui, outre les enjeux relevant du culte du corps et des exercices hygiénistes, se délectent de la compétition évaluée selon le calcul du temps et de la vitesse⁴⁵⁹ : courses à pied, derby, championnats d'aviron, régates, cyclisme, athlétisme, puis courses automobiles, etc.

Dans un monde subordonné au rythme effréné de l'économie et du progrès, le temps devient une ressource précieuse. Les hommes, majoritaires dans le monde professionnel, sont ceux dont le temps est *compté* tant ils sont accaparés par les contraintes de leurs activités et par l'espace public. André Rauch remarque avec justesse que c'est « sur leurs horaires que se calquent le jour du repos et l'heure de la détente et eux-mêmes ont fixé le départ et le retour en cas de voyage ; en imposant leurs propres rythmes, ils

⁴⁵³ Christophe Studeny, *L'Invention de la vitesse. France, XVIII^e-XX^e siècles*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1995, p. 235-268.

⁴⁵⁴ Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, *op. cit.*, p. 94-95 et p. 328.

⁴⁵⁵ Pour Pierre Loti, la démocratisation du voyage saccage les pays orientaux, notamment l'Égypte (*La Mort de Philae*). Le touriste, c'est toujours l'autre (surtout quand la prolifération de touristes enlève l'originalité de la démarche de l'aventurier moderne et quand l'autre se trouve être une femme). Voir sur ce point la partie « Les ambiguïtés du progrès » dans André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 233-237 ; Sylvain Venayre, « Les valeurs viriles du voyage », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 307-330 ; Sylvain Venayre, « La virilité ambiguë de l'aventurier » dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 327-350.

⁴⁵⁶ Peter Galison, *L'Empire du temps. Les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré*, trad. de l'anglais, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006.

⁴⁵⁷ En 1895, le parc automobile s'élève à seulement 300 véhicules en France. Vincent Duclert, *La République imaginée. 1870-1914*, *op. cit.*, p. 646.

⁴⁵⁸ Arnaud-Dominique Houte, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, *op. cit.*, p. 97 et p. 326.

⁴⁵⁹ Georges Vigarello, « Le Temps du sport » dans Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs. 1850-1950*, Paris, Aubier, 1995, p. 193-221. Georges Vigarello, « Virilités sportives » dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 225-248.

ont montré leur puissance⁴⁶⁰ ». Le temps de toute la communauté s'adapte au temps des hommes, à leurs obligations, à leur « manque de temps » : « “être pressé” est devenu un signe de leur supériorité et a été utilisé pour imposer leur domination. [...] Alors qu'un “ci-devant” de vieille noblesse s'honorait d'être disponible, désormais, l'homme moderne se fait respecter en se montrant *débordé* ou excédé par toute lenteur et tout inexactitude⁴⁶¹ ». Rougon use de ce pouvoir, évaluant son importance et celle de son entourage sur l'échelle du temps : « Eh bien ! qu'ils attendent, ils sont faits pour ça ! reprit Rougon très haut⁴⁶². » Puis, à monsieur Beulin-d'Orchère, son beau-frère : « Eh ! entrez donc, cher ami ! Vous arrivez, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas attendu⁴⁶³ ? » L'envergure d'un homme se mesure à la salle d'attente de son bureau. Celles de Rougon, de Saccard, de Gundermann et du duc de Mora sont bondées. Ils font attendre de petits bourgeois comme de hauts fonctionnaires pour des motifs futiles : recevoir sa bande de médiocres et de simples provinciaux pour Rougon ou, encore, discuter chiffon avec le costumier de l'Opéra pour Mora. Le pouvoir tient « dans la maîtrise du temps *des autres*, la capacité à faire attendre sans attendre soi-même⁴⁶⁴ ». Jenkins mesure bien la distinction du privilège de *ne pas attendre* : « Jenkins venait d'entrer chez le duc ; il n'attendait jamais, *lui*⁴⁶⁵. » Le prestige d'un homme s'évalue dès lors au cas que l'on fait de son temps. L'homme de pouvoir est celui qui ne patiente jamais (ce qui ne l'empêche pas de s'impatienter).

Prendre le temps de l'autre, lui faire *perdre* son temps est un enjeu de pouvoir : c'est entrer dans la vie de l'autre, influencer sur son corps et sur son esprit. Racadot, attendant le juge d'instruction pendant près de quatre heures, perd petit à petit sa contenance devant l'affront subit (qui n'est même pas perçu ainsi par le personnage, tant le rapport de force – et la culpabilité du crime – est intégré)⁴⁶⁶. Le temps de Racadot est particulièrement dévalué dans le récit. Le jour de son exécution, le narrateur ne prend pas en charge le récit. C'est Renaudin, le journaliste, qui fait une chronique orale à ses amis. Or, les paroles s'envolent, les écrits restent. Aucune date n'est donnée, le condamné est comme sorti de l'histoire du roman, mais également du temps quotidien, puisqu'il n'a même pas droit à un véritable article écrit de la part d'un journaliste (son ami, qui plus est). Seule reste la date de l'enterrement de Victor Hugo et l'heure de sa mort qui marqueront la grande histoire de la France : « Quelqu'un s'approcha d'une pendule, en brisa le ressort : une heure vingt-sept minutes de l'après-midi⁴⁶⁷ ». Cette scène est redoublée par celle de l'aveu

⁴⁶⁰ André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 211.

⁴⁶¹ *Idem.*

⁴⁶² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 341.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 350.

⁴⁶⁴ Gisèle Sapiro (dir.), entrée « Temps (rapport au) », *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture & Société », 2020, p. 842.

⁴⁶⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 8, nous soulignons.

⁴⁶⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 719-720.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 709.

involontaire où Racadot, acculé, « env[oi]e rouler sur le plancher [...] la montre du magistrat. L'aiguille s'arrêta sur une heure mauvaise pour Racadot⁴⁶⁸ ». Ainsi, la grande histoire littéraire supprime la petite histoire de Racadot. Il fait partie des faits divers vite oubliés, des petites heures lues sur de petites montres et des petites dates qui ne finissent pas dans les livres et même pas dans les journaux.

Le temps masculin est placé sous le signe du manque. Saccard court après frénétiquement : « Saccard regarda sa montre. Onze heures, que de temps perdu⁴⁶⁹ ! » « il devait se hâter, quitte à déjeuner plus tard⁴⁷⁰ » ; « sans perdre son temps davantage, allant droit au but⁴⁷¹ » ; « je n'ai pas une minute à moi⁴⁷² ». Une fois le but connu (« Je veux le cours de trois mille francs⁴⁷³ », répété tel un mantra), le temps de la narration s'accélère soudainement : « Après la liquidation du 15 décembre, les cours montèrent à deux mille huit cents, à deux mille neuf cents. Et ce fut le 21 que le cours de trois mille vingt francs fut proclamé à la Bourse, au milieu d'une agitation de foule démente⁴⁷⁴. » À cette dernière date, le but est enfin atteint, Saccard est à son apogée. Mais ce succès arrive au solstice d'hiver, soit le jour *le plus court* de l'année : la jouissance est plus rapide et brève encore que la montée. Le temps se resserre dramatiquement. Mouret, quant à lui, est un « homme actif et pressé⁴⁷⁵ » dont le gros des efforts consiste à se « débarrasser *très vite* de la marchandise achetée, pour la remplacer par d'autre⁴⁷⁶ ». Le grand magasin, lui-même (ou est-ce lui qui donne le rythme ?), est soumis à « une durée *sempiternellement pressée* par l'urgence de la consommation – matérielle et métaphorique⁴⁷⁷ ». Au *Bonheur* (ici encore, la jouissance – le bonheur – va vite), le temps est surtout celui de la *dépense* pour les femmes⁴⁷⁸ (qui disposent de beaucoup de temps à dilapider, signe de position sociale⁴⁷⁹). Bel-Ami matérialise cette urgence du temps compté par l'achat d'un chronomètre, gravé à ses « initiales G. R. C., en lettres enlacées au-dessous d'une couronne de baron⁴⁸⁰ ».

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 721.

⁴⁶⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 140.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 144.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 344.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 139.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 375.

⁴⁷⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 129, nous soulignons.

⁴⁷⁷ Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 219.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 313.

⁴⁷⁹ « Alors qu'un bourgeois apprend à économiser les heures, [...] il convient à son image (forme contemporaine de l'honneur et équivalent citoyen de la réputation) d'avoir une épouse qui peut disposer de sa matinée pour vaquer à sa toilette et de sa soirée pour sa culture et ses obligations sociales. » André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 216.

⁴⁸⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 365.

Marqué du nom et du titre usurpés, le chronomètre symbolise la rapidité, mais matérialise aussi l'achat du temps (moyennant dix-huit cents francs). Tandis que, sous l'Ancien régime, ces marqueurs d'identités (particule et titre) n'existaient que dans un temps long car ils se transmettaient de génération en génération, Duroy les acquiert en un temps *record* (« Ah ! vous avez marché vite⁴⁸¹ », s'étonne M. de Marelle). Bel-Ami est le baron du temps, faisant en quelques mois ce qui se faisait avant sur des générations. Le chronomètre officialise son anoblissement. Alors que les recommandations médicales prescrivent encore la rapidité de l'acte sexuel, garante de virilité⁴⁸², les ambitieux battent tous les records d'effort et de jouissance. Virilité et vitesse entretiennent donc un lien évident qui nous permet en dernier lieu de remarquer l'homonymie signifiante entre *vite* et *vit*.

Les fortunes rapides

Mais ces hommes ne vont pas seulement vite, ils vont *trop* vite. L'ambitieux fait ainsi montre d'« une existence éblouissante et rapide, traversant en météore le ciel parisien⁴⁸³ ». La rapidité de ces fortunes remet tout d'abord en question la crédibilité de la trajectoire, notamment celle de Bel-Ami dont la critique a souligné l'in vraisemblance d'un tel déclassement dans un temps aussi resserré. Marie-Claire Bancquart affirme ainsi que la rapidité de l'ascension de Duroy (trois ans et demi) ne peut être vraisemblablement considérée comme un parcours représentatif d'un jeune homme de l'époque. Maupassant a « annulé le temps », faisant de cette ascension sociale « une figure⁴⁸⁴ » plus qu'une représentation de la réalité. Même dans la diégèse, la vitesse rend ces fortunes suspectes, nécessairement coupables de quelques bassesses. Ainsi, la « fortune colossale acquise [par le Nabab] aux pays lointains, loin de tout contrôle⁴⁸⁵ », devient suspecte par sa rapidité et par ses origines étrangères (hors de la juridiction de la loi et des mœurs françaises). Ces soupçons se confirment bien souvent : agissements suspects sous-entendus par Jansoulet lui-même⁴⁸⁶, délit d'initié pour Walter et Saccard, vol d'héritage et de dot pour Bel-Ami,

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 185.

⁴⁸² Les médecins sont les « ennemis de toute lenteur, de toute complaisance, une fois la pénétration accomplie ; celles-ci ne pouvant qu'affaiblir la qualité, la densité du sperme et qu'atténuer la force de l'éjaculation ; sans oublier que s'attarder entraîne la fatigue et compromet, de ce fait, la possibilité de réitération énergique ». Alain Corbin, *L'Harmonie des plaisirs*, *op. cit.*, p. 485.

⁴⁸³ Alphonse Daudet, Préface, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 2.

⁴⁸⁴ Marie-Claire Bancquart, « *Bel Ami* de Maupassant. Un imaginaire de la conquête, une conquête imaginaire à travers les quartiers de Paris », dans Odile Benoit-Guilbot (dir.), *Changer de région, de métier, changer de quartier. Recherches en Région Parisienne*, Nanterre, Université Paris X-Nanterre, coll. « Recherches pluridisciplinaires », 1982, p. 90.

⁴⁸⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 327.

⁴⁸⁶ « Ma fortune est à moi, bien à moi... Je l'ai gagnée dans mes trafics de commissionnaire. J'avais la faveur d'Ahmed ; lui-même m'a fourni l'occasion de m'enrichir... Que j'aie serré la vis quelquefois un peu fort, bien possible. Mais il ne faut pas juger la chose avec des yeux d'Européen... Là-bas, c'est connu et reçu, ces gains énormes que font les Levantins ; c'est la rançon des sauvages que nous initions au bien-être occidental... » *Ibid.*, p. 188.

meurtre pour Racadot (bien que ce soit plus de l'ordre du menu larcin que du brigandage de *haut vol*), etc.

Cependant, l'adjectif rapide, polysémique, ne se contente pas de désigner la promptitude, mais aussi le caractère *temporaire* et *fugace* de ces ascensions. À peine arrivé au sommet, voilà que Saccard s'effondre. Les jours s'enchaînent à toute vitesse à partir du jour fatidique de fin décembre, les dates apparaissent et se bousculent dans le texte : « le 3 janvier », « le 5 », le « 6 », le « 7, le 8 », le « 9 », le « 10 », « le 14 », « le 15⁴⁸⁷ ». Ce drôle de compte à rebours (à rebours du compte à rebours !) s'accompagne d'une chute vertigineuse du cours de l'Universelle : « 2 800 », « 2 650 », « 2 500 », « 2 400 », « 2 300 », les « cours, de chute en chute, tombèrent à 1 500, à 1 200, à 900 », « 830 francs⁴⁸⁸ », pour arriver, à la fin du roman, à « un sou⁴⁸⁹ » dans les mains de la Méchain. Si la montée est prompte, elle n'est rien comparée à la chute : « cette montée rapide dans le triomphe, dans la conquête et la domination, en moins de quatre années, puis cet écroulement brusque, ce colossal édifice qu'un mois avait suffi pour réduire en poudre⁴⁹⁰ ». Même constat chez le Nabab dont « les meubles, les plafonds, les boiseries apparaissaient, déjà fanés et encore neufs⁴⁹¹ », signifiant la folie de la vitesse qui parvient à cette antithèse où flétrissure et récence se côtoient. L'antichambre de sa chute – allant de l'Exposition à la mort du duc de Mora – dure moins d'un mois mais lui semble durer « dix ans⁴⁹² ». L'impression de temps étiré est de courte durée puisque la chute du Nabab se montre tout aussi brutale que celle de Saccard. Il perd en quelques jours sa position sociale, son statut politique et son argent : « Six mois !... Seulement six mois, qu'il était à Paris !... Tout flambé, tout dévoré en six mois⁴⁹³ !... » Même processus dans *Les Déracinés* où, alors qu'aucune date n'était donnée (à l'exception d'une seule⁴⁹⁴), les dates se font de plus en plus nombreuses à partir du 5 mai, jour de la formation du groupe sur le tombeau de Napoléon. Elles se pressent (et oppressent) Racadot qui, pris à la gorge par les dettes, vit au rythme des

⁴⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 399-401.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 413-416.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 487.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 422, nous soulignons.

⁴⁹¹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 187.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 271.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 380.

⁴⁹⁴ La seule date précédant le serment sur le tombeau de Napoléon est celle du 6 janvier, jour où Sturel découvre *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Sur le calendrier, cette date correspond à l'Épiphanie. Selon la *Bible*, ce jour-là, les rois mages ont suivi l'étoile de Bethléem, véritable écriture dans le ciel, pour venir rendre hommage au Christ tout juste né. Cet épisode relate la découverte du divin, de la foi et annonce une naissance. Un horizon d'attente est alors posé dans le roman : qui est le messie tant attendu de la France ? Est-ce véritablement Rousseau ? Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 525.

échéances (« dix jours⁴⁹⁵ » de délai pour payer, l'expulsion dans « deux jours⁴⁹⁶ », le chapitre XV s'intitule « Quinze jours de crise »)⁴⁹⁷. Comme pour Saccard, le compte à rebours est à deux vitesses (les mois avancent, le capital menace de descendre en dessous de zéro). Il accélère sensiblement le récit qui piétinait jusqu'à la création du journal, première véritable action romanesque qui n'intervient qu'à plus de la moitié du roman (chapitre XII sur XX). La vitesse qui faisait l'exploit et offrait une intensité romanesque à l'ascension sociale (comme les péripéties commerciales du *Bonheur*, rythmées par des dates vagues, mais bien présentes) devient, dans ces parcours négatifs, un ressort dramatique tragique.

Le texte s'applique à notifier bien en amont la chute. Dans *L'Argent*, la rumeur qui avait porté Saccard aux nues annonce maintenant sa perte. Gundermann, le raisonnable, martèle sa certitude « que les succès trop rapides, les prospérités mensongères menaient aux pires désastres⁴⁹⁸ ». Quand ce n'est pas le personnel romanesque qui prédit la culbute finale, c'est le narrateur qui s'y emploie. Ainsi, le Nabab vit dans un appartement faisant l'effet d'un « camp volant, d'installation provisoire, c'était l'idée de voyage planant sur cette fortune aux sources lointaines, comme une incertitude ou une menace⁴⁹⁹ ». Jansoulet dort « sur un divan, installation provisoire qu'il n'avait jamais voulu changer⁵⁰⁰ ». La description des lieux révèle d'emblée le caractère éphémère de cette fortune colossale. L'intervention du narrateur est évidemment plus envahissante encore dans le roman barrésien, tout occupé à marteler sa thèse afin de ne laisser aucun doute à son lecteur quant à la leçon à tirer (Racadot était voué à l'échec dès le début). Cette « prolepse de ruine », note Christophe Reffait au sujet de *L'Argent* (remarque qui s'applique tout aussi bien aux romans que nous avons cités), désigne « le travail de sape et d'évidement de la fiction elle-même », faisant du texte « un roman baudruche⁵⁰¹ ». L'ascension perd progressivement de sa force au fil du récit, à mesure que les signes de mauvais augure s'accumulent, annonçant narrativement la chute. Le roman se dégonfle, image qui donne un caractère creux au parcours de l'ambitieux (« tout ça pour ça »). La détumescence s'oppose à l'ascension érectile : l'ambitieux a joui rapidement et tombe tout aussi rapidement à l'impuissance.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 688.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 687.

⁴⁹⁷ Sturel connaît également une accélération du temps, lui qui s'en souciait peu jusqu'ici. C'est la possible culpabilité de Racadot qui donne une nouvelle dimension à son temps jusqu'ici vague et oisif : « Le mercredi 27, au matin, il se persuada que, la veille, il s'était tracé un programme : attendre le résultat de la démarche de Racadot au Palais. Ce 27, le 28 et le 29, il ne put tenir en place ». Enfin soumis au calendrier, Sturel entre dans la réalité, celle du quotidien. *Ibid.*, p. 719.

⁴⁹⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 266.

⁴⁹⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 187.

⁵⁰¹ Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 447.

La vitesse excessive de ces parcours éclairs mobilise le motif de la fuite du temps : les ambitieux passent leur temps à courir après. Pendules, horloges et montres s'exhibent dans les romans, soulignant « la rencontre entre durée vécue, temps linéaire de la vie et temps sociohistorique, soldée, du point de vue du récit, soit par la coïncidence (rassurante) soit par la discordance (angoissante)⁵⁰² » : l'horloge de la Bourse rythmant ses journées⁵⁰³, la montre de Bourdoncle décidant des licenciements au *Bonheur*⁵⁰⁴, les divers appareils de mesure entrant dans les machinations de Duroy⁵⁰⁵, Rougon rangeant l'invitation à Compiègne derrière sa pendule⁵⁰⁶ (son moment est venu), Bouteiller s'impatiant d'attendre son heure en regardant sa montre (lui qui exigea le renvoi d'un camarade d'école pour le vol d'une montre : le temps on ne le vole pas, on le gagne selon ce fidèle sujet de la méritocratie)⁵⁰⁷ ; Jansoulet se délectant du ralentissement du temps, loin de Paris, dans la maison de sa mère⁵⁰⁸, etc. Les heures quotidiennes ne sont que l'expérience miniaturisée du temps qui passe et qui rapproche de la mort : « chaque battement d'aiguille est une petite mort, chaque minute "l'hécatombe des possibilités" selon la formule de Vladimir Jankélévitch⁵⁰⁹ ». Norbert de Varenne, auteur de l'éloquent recueil *Soleils morts*, verbalise cette morbidité des heures qui passent dans son morceau de bravoure sur le temps : « La vie est une côte. [...] Ça va lentement quand on monte, mais ça va vite quand on descend⁵¹⁰ ». L'hémorragie du temps ne peut conduire qu'à la mort. En se déclassant brutalement, l'ambitieux prend le risque d'approcher plus rapidement de la fin, la sienne, celle des autres ou encore celle du récit : Jansoulet et Racadot meurent précocement ; la chute de Saccard entraîne le suicide de Mazas ; les ambitions de Rougon et Gilquin aboutissent à la mort de Martineau ; celles de Bel-Ami provoquent la mort sociale de

⁵⁰² Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 283.

⁵⁰³ Notons que Nathansohn, le courtier à succès, est fils d'horloger. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 64.

⁵⁰⁴ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 213.

⁵⁰⁵ La pendule à Cannes, dont le « tic-tac métallique et régulier » décide Duroy à faire sa proposition de mariage à Madeleine, alors que le corps du mari n'est pas encore froid (p. 231) ; l'horloge de l'église de la Trinité avance de « deux minutes sur sa montre », lors du rendez-vous avec Mme Walter (où Duroy arrive avec « trente minutes d'avance ») (p. 311-312) ; sa montre, que Duroy surveille pour mieux surprendre Madeleine en plein adultère (p. 395), tandis que, dans l'appartement abritant les ébats, le « sujet de la pendule de bronze était caché par un grand chapeau d'homme » (p. 398) ; l'horloge lointaine qui sonne les heures alors que Duroy attend Suzanne (p. 412), etc. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*

⁵⁰⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 242.

⁵⁰⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 625 et p. 504.

⁵⁰⁸ « il goûtait, pour la première fois depuis son retour en France, quelques minutes d'un repos délicieux en dehors de sa vie bruyante et factice, serré contre ce vieux cœur maternel qu'il entendait battre à coups réguliers comme le balancier de l'horloge centenaire adossée à un coin de la chambre ». Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 162.

⁵⁰⁹ Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 288.

⁵¹⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 177.

madame Walter (se jetant dans un deuil perpétuel) ; les succès de Mouret conduisent à la mort de Geneviève Baudu, incarnation du petit commerce *dépassé* par la modernité.

Si, dans ce chapitre, nous avons pu parfois laisser penser que l'arriviste manquait de corporalité (nuancé par la dimension orale de son pouvoir), nous souhaitons à présent souligner au contraire l'importance fondamentale que tient le corps chez l'homme dévoré par ses ambitions.

Chapitre 2. Le corps et le sexe de l'ambition

« Encore le corps⁵¹¹ » ? Difficile en effet de lui échapper, surtout dans les textes réalistes. Si, comme les ouvriers, les ambitieux ne possèdent au départ que leurs corps, ils s'en saisissent néanmoins bien différemment. Leur rapport particulier à celui-ci évolue selon les circonstances et les opportunités. Dans son essai *Le Corps du héros*, Francis Berthelot remarque que les structuralistes ont longtemps popularisé l'idée que les personnages étaient avant tout des « êtres de papier⁵¹² », un « signe linguistique⁵¹³ ». Or, Berthelot postule que, même s'il se situe dans un espace imaginaire, le héros a bel et bien un corps physique, fait de chair et de sang, avec ses données de base (sexe, âge, taille, poids, état de santé, beauté, etc.) et ses facultés (cinq sens, fonctions vitales, motricité, sexualité, etc.)⁵¹⁴. Le corps des protagonistes a une incidence sur le texte, que ce soit sur sa structure narrative ou son écriture⁵¹⁵. Par ailleurs, comme le souligne François Kerlouégan, « nul autre objet que lui [le corps] ne concentre autant de fantasmes, de désirs, de projections. Il n'est donc pas aisé de distinguer ce *qu'est* le corps de ce qu'il *convoque*⁵¹⁶ ». Tout cela nous invite à questionner le corps des ambitieux au regard de la virilité. Le corps, qu'il soit actif ou inactif, présent ou absent, donne à lire un certain nombre de signifiants, voire joue un véritable rôle dans le parcours ascensionnel de ces hommes.

⁵¹¹ Entretien de Roland Barthes fait en septembre 1978 et publié dans *Critique*, 1982. Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. 3 (1974-1980), Paris, Seuil, 1995, p. 912.

⁵¹² Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communication*, n° 8, « Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit », 1966, p. 19.

⁵¹³ Francis Berthelot, *Le Corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1997, p. 8.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁵¹⁶ François Kerlouégan, *Ce fatal excès du désir. Poétique du corps romantique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2006, p. 11.

A. Mis(e) en corps

a. L'apparence du succès et le succès des apparences

Le corps est le premier à être soumis au regard d'autrui, donc le premier à *parler* de (et pour) l'individu. C'est d'autant plus vrai pour le visage, dont l'étymologie souligne bien son caractère visible (du latin *visus*, venu du verbe *voir*, *videre* : « ce qu'on voit », « aspect, apparence⁵¹⁷ »). Au XIX^e siècle, l'idée d'un corps sur lequel l'âme se lit fait florès, que ce soit dans les sciences – nous l'avons rappelé en première partie – ou en littérature. Les portraits et les références aux corps sont autant de signifiés et de signifiants à observer et à interpréter pour saisir l'identité. Tout l'art réside alors à cacher ces indices de l'intériorité, à tromper en jouant sur les apparences. Souligner le poids de ces dernières dans les milieux mondains et bourgeois, tout comme celui de la théâtralité des pratiques sociales⁵¹⁸, est un lieu commun chez les romanciers réalistes, ce qu'a déjà très bien mis en évidence la critique⁵¹⁹. Mais les faux-semblants sont peut-être plus caractéristiques encore des arrivistes et des parvenus. Outre l'importance de « passer pour fort⁵²⁰ », il faut avoir l'apparence de la position convoitée. Ce n'est pas seulement le lecteur qui lit ces signes, mais également les personnages de la diégèse. Renaudin fait ainsi les frais de sa figure dévorée d'eczéma, ce « qui excit[e] la défiance » de ses interlocuteurs : « Vraiment les connaissances médicales sont trop rares ! Personne ne veut croire que cette affection cutanée puisse masquer une belle âme. Injustement déprécié au moral et au physique, Renaudin connaissait la vie⁵²¹ ». L'ironie du narrateur barrésien perce : le personnage affiche bel et bien sur son visage une âme gangrénée par l'ambition et la malignité. Le masque, ici, n'en est pas un. Même dans la duplicité, Renaudin se révèle intrinsèquement vil et médiocre, traits qu'accentue la moquerie du narrateur. Mais au corps nu s'additionne une « couche » supplémentaire, pour ainsi dire, un autre masque dont les conventions sont déterminées par le social : le vêtement.

Quand l'habit fait le moine

L'habit est un des grands marqueurs de la condition sociale, comme le découvre douloureusement la baronne Sandorff : la nudité révèle l'« égalité des duchesses et des

⁵¹⁷ Entrée « Visus », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 1712.

⁵¹⁸ Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vol., trad. de l'anglais, Paris, Éditions de Minuit, 1984 et 1987.

⁵¹⁹ Voir, entre autres, Philippe Perrot, *Le Travail des apparences. Le corps féminin. XVIII^e-XIX^e siècle* [1984], Paris, Seuil, coll. « Points », 1991.

⁵²⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 38.

⁵²¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 534.

vachères, quand elles n'ont plus de chemise⁵²² »⁵²³. À Paris, décrète Forestier d'un ton sentencieux, « mieux [vaut] n'avoir pas de lit que pas d'habit⁵²⁴ ». Hemerlingue donne un conseil semblable à Jansoulet : « Vois-tu, copain, ce dont il faut surtout s'occuper à Paris, c'est de garder les apparences... Il n'y a que cela qui compte... les apparences !... Toi tu ne t'en inquiètes pas assez. Tu t'en vas là-dedans, le gilet déboutonné, bon enfant, racontant tes affaires, tel que tu es⁵²⁵... » En effet, le vêtement bourgeois, observe Philippe Perrot, « peut aussi bien signifier une appartenance sociale réelle qu'une appartenance fantasmée, d'intention, de prétention⁵²⁶ ». Pour être dans le monde, il faut être un autre et en revêtir le costume et les manières. Si la plupart des ambitieux se plient volontiers à la règle, ce n'est cependant pas toujours avec grand succès. Le premier habit est rarement à la hauteur de la situation, faute de moyens et de connaissances. Le Second Empire, selon Philippe Perrot, connaît une « circulation intense des gens et de l'argent, [qui] contribuent pour une bonne part à la dilution de ce “quant-à-soi” qui caractérisait le “grand monde”, et participent activement au façonnement de cette société mêlée et cosmopolite⁵²⁷ », ce que la bourgeoisie ne voit pas toujours d'un très bon œil. La généralisation de la « pelure de l'homme moderne⁵²⁸ », « expression de l'égalité universelle⁵²⁹ », la contraint à tracer une ligne de démarcation entre soi et les autres. Les habits bourgeois et mondains sont dorénavant soumis au « monde des nuances et des détails [...] [où] prolifèrent les significations secondes, les seules qui comptent désormais⁵³⁰ ». Les détails de l'habit permettent de différencier les initiés des non-initiés, de ceux qui pratiquent le « faire-comme » (les classes inférieures) ou le « faire-trop » (les nouveaux riches)⁵³¹. Ainsi, explique Edmond Goblot, « [c]e qui distingue le bourgeois,

⁵²² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 281.

⁵²³ Tous les corps ne se ressemblent pas pour autant. Certains portent en effet les stigmates du travail et de la pauvreté. On peut notamment citer les Maheu, dans *Germinal*, ou, plus récemment, Édouard Louis observant les traces laissées sur le corps de son père, dans *Qui a tué mon père* (Paris, Seuil, 2018). Hors du cadre de la littérature, on peut également citer, pour exemple, le livre d'Olivier Cyran qui étudie bien comment l'état des dents des individus signale la condition sociale et les inégalités. Olivier Cyran, *Sur les dents. Ce qu'elles disent de nous et de la guerre sociale*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers Libres », 2021.

⁵²⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 41.

⁵²⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 290.

⁵²⁶ Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Paris, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 1981, p. 158.

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 159.

⁵²⁸ Charles Baudelaire, *Salon de 1846*, *op. cit.*, p. 494.

⁵²⁹ *Idem.* Rappelons que ce texte sur l'habit noir est ironique. Baudelaire « pousse jusqu'à l'excès et presque au sarcasme l'appareil de l'austérité et de la pénitence ». Jean Borie, *Archéologie de la modernité*, *op. cit.*, p. 232.

⁵³⁰ Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, *op. cit.*, p. 157.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 164.

c'est la "distinction" », celle qui lui permet de « se mêler sans se confondre⁵³² ». Déjà, au début du siècle, la nouvelle toilette parisienne de Lucien de Rumbempré se révèle, malgré l'investissement financier, inadaptée et suscite les moqueries. La comparaison avec les autres hommes, dont fait partie de Marsay (le dandy⁵³³), est peu flatteuse, ce dont même Lucien a conscience : « non seulement ces cinq hommes du monde étaient à l'aise par la parole, mais ils l'étaient dans leurs habits : ils n'avaient rien de neuf ni rien de vieux. En eux, rien ne brillait, et tout attirait le regard. Leur luxe d'aujourd'hui était celui d'hier, il devait être celui du lendemain. Lucien devina qu'il avait l'air d'un homme qui s'était habillé pour la première fois de sa vie⁵³⁴ ». Se lit ici la violence symbolique subie par le jeune homme. De même, les maladresses vestimentaires du vicomte de Faverne, nom d'emprunt du Gabriel Lambert de Dumas, trahissent son origine sociale. Tout, jusqu'à ses appartements de « nouvel enrichi, au goût défectueux⁵³⁵ », dévoile sa véritable identité de parvenu. Impossible de tromper le regard des élites, malgré ses incroyables talents de faussaire. Duroy, contre toute attente, est accepté en dépit de sa toilette de location « défectueuse en tout⁵³⁶ », son charme de beau garçon semblant suppléer à la tenue peu adéquate. Pourtant, il refuse catégoriquement de s'habiller en ouvrier pour le plaisir de Clotilde : « il résista et garda sa tenue correcte de boulevardier, sans vouloir même changer son haut chapeau contre un chapeau de feutre mou⁵³⁷ ». L'enjeu social et symbolique que représente l'habit bourgeois est trop important pour Duroy. Il s'agit pour lui d'afficher un « paraître qui s'identifie à l'être, [...] [de] détenir une propriété physique qui contient un gage moral : celui d'une socialisation réussie⁵³⁸ ». Même pour jouer, même pour faire semblant, Bel-Ami ne peut se déclasser : sa situation est trop instable pour s'amuser à cela (là où Clotilde est plus certaine de son appartenance). On ne plaisante pas avec l'habit quand on se décline. Duroy est déjà en tenue de scène et refuse la mise en abîme en y superposant un autre costume, d'autant plus que celui-ci se révélerait plus proche de son origine sociale, donc assurément plus proche de la réalité.

Rougon, pour sa part, est peu intéressé par la matérialité du corps. Il se permet dès lors de porter « sa redingote déformée par ses larges épaules, son chapeau mal broissé, gardant les marques d'anciennes gouttes de pluie⁵³⁹ », face à un Delestang très élégant, « correctement boutonné dans sa redingote⁵⁴⁰ », vers qui tous les regards se tournent, au

⁵³² Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 35.

⁵³³ Le dandy incarne une autre politique du corps qui se rapproche du féminin. Sa bonne intégration dans le grand monde en dit la déliquescence, l'homme efféminé ne pouvant *a priori* réussir que dans un monde en perdition, dégradé par le féminin.

⁵³⁴ Honoré de Balzac, *Illusions perdues* (1839), Paris, Flammarion, coll. « GF », 1990, p. 206.

⁵³⁵ Alexandre Dumas, *Gabriel Lambert* (1844), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2011, p. 93.

⁵³⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 50.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 136.

⁵³⁸ Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, *op. cit.*, p. 245.

⁵³⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 426.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 426.

contraire de Rougon. Si Clorinde se préoccupe énergiquement de l'apparence de son mari⁵⁴¹, c'est parce qu'elle sait bien qu'il n'est *que* cela : il est sa marionnette, un mannequin qu'elle habille pour préserver les apparences puisque c'est elle qui en tire les ficelles. Delestang, au nom éloquent (*délestant*), est lui-même *délesté* du poids de l'intelligence politique et du pouvoir par sa femme ; mais c'est aussi sur lui qu'on se déleste du poids de l'apparence (par opposition, Clorinde fait peu de cas de la sienne, à quelques exceptions près). Il n'est que la façade du pouvoir.

Le narrateur s'emploie régulièrement à révéler, par des indices, les dessous du dessus, à gratter le vernis et le lustre. Enfin en veine, Jantrou, dans son beau costume neuf, garde néanmoins « des trous dans son élégance, la vague impression d'une malpropreté persistant en dessous, l'ancienne crasse du professeur déclassé » ; « [l']absinthe, du reste, le dévorait peu à peu, [...] fauchant ses derniers cheveux, plombant son crâne et sa face, dont sa barbe noire en éventail demeurait l'unique gloire, une barbe de bel homme qui faisait illusion encore⁵⁴² ». L'ambitieux Jantrou (j'entre où ?) laisse entrevoir des trous (je-en-trou), sa calvitie en témoigne (creux capillaires compensés par une barbe fournie, dernier vestige de sa virilité). En effet, dans les romans réalistes, derrière le brillant du costume se cache bien souvent le délabrement de l'individu (et, par extension, celui de la société et du régime politique). Le magnifique Monpavon se révèle être un « spectre maquillé⁵⁴³ » qui parvient à donner le change en se revitalisant, comme une grande partie des gens du monde, par la consommation des perles de Jenkins : « les clients de Jenkins circulaient, se montraient, trompaient l'égoïsme dévorant de la foule. Ils mouraient debout, en gens du monde⁵⁴⁴ ». Sous les apparences somptueuses, le délabrement. Sans nous attarder plus longuement sur ce qui a souvent été abordé par la critique, ajoutons seulement que ces exemples mettent en évidence la vacuité des corps, le « bruit de rouet à vide⁵⁴⁵ » : en somme, le *trou*. Un trou dévirilisant puisqu'il est habituellement l'apanage des femmes, celles dont le corps est entaillé sur une béance. Le souci excessif de l'apparence s'avère dévirilisant pour les hommes d'envergure dans la

⁵⁴¹ « elle l'enveloppa d'un dernier regard, s'inquiéta d'un bouton de sa redingote qui tirait sur l'étoffe » *Ibid.*, p. 431.

⁵⁴² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 235.

⁵⁴³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 24.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 239.

mesure où il donne à voir le vide⁵⁴⁶. La tenue négligée de Rougon le rend peut-être comparable à « un cheval⁵⁴⁷ », mais son corps à lui ne nage pas dans le vide des vêtements, bien au contraire.

Être une force, être une forme

Nous avons dit précédemment qu'un homme se devait d'occuper (virilement) sa position sociale. Eugène Rougon applique l'injonction à la lettre. Il emplit la tenue officielle de sa personne, tant et si bien qu'il ne laisse *aucun vide* : « Il crevait de ses larges épaules son uniforme de drap vert », « le menton dans le collet de son habit⁵⁴⁸ ». Enfoncé dans le costume du pouvoir jusqu'au cou, Rougon occupe toute la place, il s'empare entièrement de l'habit, métonymie de la fonction gouvernementale : la virilité n'aime visiblement pas le vide. Rougon ne flotte ni dans ses vêtements ni dans sa position politique. Mais l'engoncement dit aussi que le costume n'est pas *à sa mesure* puisque Rougon *déborde* littéralement. Si Edurne Jorge Martinez voit dans l'étroitesse de l'habit un symbole de l'asservissement doré⁵⁴⁹, nous l'interprétons plutôt comme le signe d'un poste qui n'est pas à la taille des ambitions et de la force de Rougon. Il fait sauter les coutures, les *limites* de l'habit, il outrepassa ses frontières. Il est celui qui reste difficilement dans son rôle et tend toujours à dépasser les bornes. Ses excès autoritaires lui sont à cet égard bien souvent reprochés.

L'exigüité du vêtement se retrouve également chez le Nabab dont les « fortes épaules [sont] si mal taillées pour l'habit brodé⁵⁵⁰ ! » Le débordement du costume signifie ici encore l'inconfort dans le cadre donné. Cependant, pour le Nabab, cet excès ne témoigne pas d'une plus grande force ou virilité, mais d'une inadéquation sociale : le corps populaire, celui issu du monde du travail physique (paysan, puis ouvrier dans le cas du héros), ne peut se dissimuler sous les habits mondains. Jansoulet est mal caché, mal déguisé. Le parvenu dépasse de son costume : sous le lustre, le rustre. Quant à Saccard, faute de pouvoir habiter son costume aussi efficacement que son frère aîné (il est bien trop maigre pour cela), il trouve « le moyen de remplir de sa personne les vastes

⁵⁴⁶ Ce paradigme trouve encore aujourd'hui son actualité dans la critique des hommes dits « métrosexuels ». Au plus haut de la pyramide économique et sociale, Mark Zuckerberg, Steve Jobs et même Barack Obama affirment s'économiser intellectuellement (charge mentale) en limitant leurs garde-robes à un nombre réduit de vêtements, voire à une seule et même tenue, possédée en plusieurs exemplaires : l'apparence et ses futilités ne doivent pas les détourner de la rationalité et de l'importance de leurs entreprises. Daisy Loranzi et Nicolas Richaud, « Pourquoi Mark Zuckerberg porte toujours le même tee-shirt gris », *Les Échos*, 7 novembre 2014, en ligne <<https://www.lesechos.fr/2014/11/pourquoi-mark-zuckerberg-porte-toujours-le-meme-tee-shirt-gris-313358>>, consulté le 17 août 2021.

⁵⁴⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 426.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁵⁴⁹ Edurne Jorge Martinez, « Les habits du pouvoir dans *Son Excellence Eugène Rougon* et dans *Le Nabab* », *Le Petit Chose*, n° 105, 2016, p. 226.

⁵⁵⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 286

appartements⁵⁵¹ » qu'il occupe au début du roman. Quand le corps ne peut occuper l'habit, ce sont les objets qui lui suppléent (prémises de la société de consommation : faute d'être, on peut *avoir* en achetant).

Au contraire de celui de Rougon, le corps de Napoléon I^{er} est absent lors du baptême du prince impérial, symbole du futur de l'Empire : « Au loin, [...] la réclame monumentale peinte sur le mur d'une maison à six étages de l'île Saint-Louis, la redingote grise géante, vide de corps⁵⁵² ». L'image géante de l'empereur n'est en définitive qu'un ballon de baudruche. Il s'agit d'une allégorie mettant en scène un Empire à bout de souffle qui n'a plus que l'apparence du pouvoir, qui n'est plus incarné dans un corps⁵⁵³. À l'absence corporelle de Napoléon (autant I^{er} que III) s'oppose la présence du corps volumineux de Rougon, un corps envahissant qui prend toute la place (véritable ironie pour un homme qui tente d'évincer ce corps en lui refusant ses excès, notamment libidineux). Il faut dire, à la suite de Jacques Noiray, que :

la force, en régime naturaliste, ne se laisse bien percevoir que sous l'aspect de l'ostentation musculaire. Il y a chez Zola un *imaginaire plastique* de la force, d'abord ambigu, mais de plus en plus accepté et même revendiqué, nous le verrons, à mesure que l'œuvre s'avance. « Être une force », c'est aussi être une forme : celle du lutteur aux reins solides, virilement lancé dans l'action, tout vibrant et fumant de la bataille⁵⁵⁴.

Rougon est un de ces hommes dont la *forme* du corps signale la force virile, faite pour le pouvoir. La taille de l'individu, que ce soit la hauteur ou la largeur, donne la mesure de l'homme. Cette conviction est également celle de Rougon qui doute du préfet de la Somme, puisqu'« il ne cro[it] pas aux petits hommes⁵⁵⁵ ». La petitesse physique devient ici témoin de la petitesse des capacités, de l'étroitesse du futur et de la bassesse de la position sociale (présente et à venir). Cette *forme* particulière du pouvoir se manifeste pareillement dans le corps de Bel-Ami qui fait sa place en se gonflant, en amplifiant le mouvement : « Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine *bombée*, les jambes un peu *entrouvertes* comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait

⁵⁵¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 88.

⁵⁵² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 161.

⁵⁵³ Philippe Hamon note que Napoléon III est lui aussi décrit comme un fantôme dans *Son Excellence Eugène Rougon* et plus encore dans *La Débâcle*. Philippe Hamon, *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1983, p. 62-63. C'est aussi l'analyse qu'en fait Jennifer Yee qui souligne les descriptions de l'Empereur, « désossé » par divers procédés synecdotiques qui découpent son corps et sa silhouette. Jennifer Yee, « L'Empereur désincarné, ou comment Zola démonte la théorie du "Grand Homme" », *Les Cahiers naturalistes*, n° 91, 2017, p. 197-202.

⁵⁵⁴ Jacques Noiray, « Zola romancier de la force », dans *Le Simple et l'Intense. Vingt études sur Émile Zola*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2015, p. 333, nous soulignons.

⁵⁵⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 378.

brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les *épaules*, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. [...] Il bousculait les gens *de l'épaule*, et sifflotait des airs joyeux⁵⁵⁶ ». Le corps enfle artificiellement, il ne dépasse pas ici des habits, mais dévie de sa courbe naturelle pour s'arrondir vers l'extérieur : le torse, les jambes et les épaules occupent l'espace, empiètent sur celui d'autrui. Relevons également, chez Barrès, que le héros positif voué à réussir, Rœmerspacher, affiche « un esprit et un corps *robustes* [...] ». Il a de frappant l'*ampleur* de son front [...] harmonieux et plein, puissant dans tout son *développement* [...] et de *larges épaules*⁵⁵⁷ ». C'est le front qui, ici, s'impose : la hauteur de corps passe par la hauteur d'esprit, véritable mouvement érectile de la raison virile faite pour dominer⁵⁵⁸. Quant à Racadot, il est habituellement qualifié d'Hercule ou de taureau (deux figures dont l'envergure corporelle est évidente et auxquelles Rougon est aussi régulièrement comparé). Cependant, dans l'épreuve, il se rapproche plutôt du « rameur » – homme aux bras forts – luttant sous « le vent de la défaite⁵⁵⁹ » ; « ses épaules plus carrées deviennent une façon de bœuf brutal⁵⁶⁰ ». Les épaules et les bras prennent ici une importance que l'on retrouve chez Suret-Lefort qui, bien que frêle à première vue, révèle « des bras énormes⁵⁶¹ », témoins de sa force. Mouchefrin, lui, est un « hercule nain⁵⁶² », un être débile « bas sur pattes⁵⁶³ » qui n'a que la puissance sexuelle à son actif, mais qui ne suffit pas à l'élever socialement tant elle est associée, par le narrateur barrésien, à l'animalité et aux instincts primaires. Ajoutons à cette liste Rougon, dont l'aide, selon l'expression familière, prend la forme d'un « coup d'épaule⁵⁶⁴ » aux yeux de Saccard (écho d'un Gundermann qui attend de faire tomber l'Universelle « d'un coup d'épaule⁵⁶⁵ »). Rougon, connu pour son « bras énergique⁵⁶⁶ », jouit de sentir le pays entier trembler sous son pouvoir. Il emplit le bureau du ministère de son corps « en s'étirant les bras⁵⁶⁷ ». Tous ces corps d'hommes exhibent une virilité forte qui occupe le territoire. Les épaules

⁵⁵⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 32-35, nous soulignons.

⁵⁵⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 513.

⁵⁵⁸ Mouvement que l'on retrouve chez Zola, dans les derniers cycles qui font suite aux *Rougon-Macquart*. Les hommes de la famille Froment sont ainsi tous pourvus d'un « front en forme de tour », virilité affichée de l'esprit. Émile Zola, *Fécondité* (1899), dans *Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola. Les Quatre Évangiles*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1906, p. 5. Voir Marion Caudebec, *Trouble dans le genre masculin chez Émile Zola*, *op. cit.*, p. 150.

⁵⁵⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 686.

⁵⁶⁰ *Idem*.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 517.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 567.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 521.

⁵⁶⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 267.

⁵⁶⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 330.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 342.

donnent l'amplitude du corps au repos tandis que le bras étend sa puissance. Le bras est un membre éminemment actif, surtout chez un homme qui souhaite « avoir le bras long ». Pour dominer, il faut *regarder de haut* (axe vertical) ou *occuper* l'espace en largeur (axe horizontal). C'est la carrure morale et sa virilité qu'affiche la carrure physique de l'individu. La forme de la force virile, susceptible d'accéder au pouvoir, réside donc en grande part dans les parties *supérieures* du corps⁵⁶⁸.

Cependant, le socle de ce corps doit lui aussi faire preuve de solidité pour porter cette puissance. Les reins des hommes reviennent ainsi à de multiples reprises pour mettre en forme une autre vertu virile : la résistance. Avoir les reins solides, c'est endurer, montrer une force qui, bien que passive, est éminemment virile. L'expression « casser les reins » ou « avoir les reins cassés » (qui signifie la ruine, la carrière brisée) réapparaît plusieurs fois, tout particulièrement chez Zola. C'est toujours quand il est au plus bas, tombé « au ruisseau » ou abattu par l'Universelle qui s'écroule, que Saccard déplore avoir les reins cassés⁵⁶⁹. Casser les reins, c'est ne plus tenir debout, c'est remettre en cause la mobilité du corps et donc réduire à l'impuissance, inertie que condamne la virilité⁵⁷⁰. Chez Maupassant, la boîte des pistolets, coincée entre le dos des personnages et le dossier de la voiture, « cass[e] les reins » et gêne « surtout Duroy, qui [aurait] préféré ne pas la voir⁵⁷¹ ». Les armes cassent ici littéralement les reins, bien avant la probabilité de les casser de manière plus définitive (la mort au cours du duel). Elles finiront finalement sous les pieds des hommes, véritable marchepied social pour Duroy. Mais ce déplacement signale aussi le rituel du duel foulé aux pieds, mascarade d'épreuve virile.

Empaquetés dans les vêtements officiels ou dans l'habit noir masculin, les hommes sont difficilement identifiables : « Je ne les reconnais jamais, avec ces diables d'uniformes ⁵⁷² », admet monsieur Béjuin. Pour se démarquer des autres, pour se singulariser de la masse, il faut donc être une forme *remarquable* (comme Rougon), ou bien afficher des marques annonçant puissance et virilité à ceux qui regardent. À partir du *Grand Larousse universel du XIX^e siècle*, Éléonore Reverzy rappelle que le mot *marque* est

⁵⁶⁸ Faisons ici un lien rapide avec les travaux de Jean-Jacques Courtine sur le culte du muscle qui commence au tournant du XX^e siècle et s'exacerbe jusqu'à nos jours (le succès des salles de sport, notamment *low-cost*, en témoigne : le muscle pour tous... et toutes !). Le *body-builder* en est la forme la plus accomplie, mais aussi la plus caricaturale : la virilité du muscle est ici poussée à son extrême. La masse musculaire obtenue en salle, selon Courtine, est « purement décorative » et n'a aucune utilité : ces muscles-là n'ont pas pour but d'être en mouvement (comme pouvait l'être le muscle du guerrier). Le muscle moderne est un muscle d'apparat, un muscle simulacre. Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 466.

⁵⁶⁹ « il jouerait la partie suprême [...] qui le jetterait au ruisseau, les reins cassés » ; « il eut la sensation nette que l'Universelle lui cassait les reins en s'écroulant ». Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 85 et p. 415.

⁵⁷⁰ La formule argotique consacrée du « coup de reins » donné par un homme lors de l'acte sexuel, redouble l'association de cette partie du corps masculine à la virilité. Alfred Delvau, entrée « Coup », *Dictionnaire érotique moderne*, *op. cit.*, p. 116-117.

⁵⁷¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 204.

⁵⁷² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 57.

d'origine germanique (*marka*) et signifiait alors *limite*. La marque a « sens d'empreinte, de signe, destiné à faire reconnaître un objet, à le distinguer d'un ensemble [...]. Marques d'honneur ou marques d'infamie, traces laissées par les coups reçus, c'est ainsi plutôt du côté de l'effet que se situe la marque [...]. Il s'agit donc de singulariser et de rendre public⁵⁷³ ». Or, le corps des ambitieux n'a ni la marque du bagnard, ni les cicatrices du soldat, ni les cales sur les mains de l'ouvrier, ni le tatouage de la prostituée, ni le bronzage du paysan, etc. Ainsi, chez Barrès, un député anonyme, tout aussi ambitieux qu'il est incapable et malhonnête, reçoit gaiement « de fortes tapes amicales sur l'épaule. C'est avec ces claques du plat de la main sur la chair que jadis on faisait réapparaître les marques du baigneur dans le dos des vieux galériens⁵⁷⁴ ». Malgré le parallèle fait par le narrateur, le corps coupable n'est pas ici frappé du sceau de l'illégalité. En effet, le corps de l'ambitieux demeure *sans marque*, soit *sans limites*. Son identité, ses frasques ou encore ses origines sociales ne s'inscrivent pas sur son corps : il ne marque pas, rien ne lui reste, pas même le temps qui passe puisque ses indices (rides, cheveux blancs, etc.) se manifestent finalement peu sur son corps. Seuls ceux qui ratent leurs ascensions sociales (Jansoulet, Racadot, Moucheffrin) gardent les traces corporelles et l'apparence de leur classe d'origine.

Des hommes de main

Mais c'est dans la continuité des épaules et des bras que se jouent le pouvoir et la puissance virile de l'ambitieux, plus précisément dans *la main*. Elias Canetti identifiait déjà la puissance qui réside au creux de la main humaine qui se referme (pression, écrasement, broiement, poigne, etc.)⁵⁷⁵. La poignée de main, geste de contractualité et de civilité masculine (entre hommes, mais aussi auprès des femmes⁵⁷⁶), s'installe au XIX^e siècle. Se serrer la main met en position – toute républicaine – d'égal à égal, contrairement au système de révérence qui se règle au diapason de la hiérarchie sociale⁵⁷⁷. Bouteiller contribue ainsi à entretenir l'illusion égalitaire de l'école parmi ses élèves boursiers en leur proposant, faute d'un conseil professionnel (puisqu'il les considère sans avenir), une « cordiale poignée de main⁵⁷⁸ », moment unique pour eux de *toucher du doigt* le pouvoir. Les mains se montrent éloquentes : Du Roy « sentait grandir son influence à la *pression des poignées de main* et à l'allure des coups de chapeau⁵⁷⁹ » ; « Continuellement, des mains se

⁵⁷³ Éléonore Reverzy, « Corps marqués, corps publics : étiquettes, emblèmes, tatouages », *Romantisme*, n° 155, 2012, p. 25.

⁵⁷⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 635.

⁵⁷⁵ Elias Canetti, *Masse et puissance* (1960), trad. de l'allemand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1966, p. 215-218.

⁵⁷⁶ Frédéric Rouvillois, *Histoire de la politesse de 1789 à nos jours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2008, p. 203-204.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁷⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 509.

⁵⁷⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 273, nous soulignons.

tendaient, et [Saccard] les serrait toutes, avec la même facilité heureuse, mettant dans chaque étreinte de ses doigts une promesse de triomphe⁵⁸⁰ » ; « la poignée de main du directeur suffit à enflammer Maugendre d'un espoir sans limite ⁵⁸¹ ». Il y a un empressement à s'emparer de *la main heureuse* de celui qui réussit, d'écouter ce que cette main synecdotique a à dire. Quand elle va mal, on se préoccupe de l'homme : « Et, comme le grand homme avait de molles poignées de main, l'air maussade, M. Kahn lui demanda, avec une vivacité inquiète : – Est-ce que vous êtes souffrant⁵⁸² ? » La main est un témoin de l'identité de l'individu et de sa force du moment, nous l'avons déjà vu pour l'écriture, mais cela se vérifie une fois encore dans sa poigne. Si certaines sont trompeuses, comme celle du malhonnête Jenkins qui tend « sa main loyale⁵⁸³ », d'autres en disent long sur leurs propriétaires, ainsi que le découvre Duroy : « Il remarqua que celle de Jacques Rival était sèche et chaude et répondait cordialement à sa pression ; celle de Norbert de Varenne, humide et froide et fuyait en glissant entre les doigts ; celle du père Walter, froide et molle, sans énergie, sans expression ; celle de Forestier, grasse et tiède⁵⁸⁴ ». Mais qu'en est-il des mains de nos ambitieux ?

Celles de Duroy connaissent très bien la différence des sexes et s'adaptent selon les circonstances : « Il salua, prit et serra doucement la petite main tendue des femmes, puis secoua avec force la main des hommes⁵⁸⁵ ». La différenciation sexuée du salut n'est bien entendu pas propre à *Bel-Ami*, mais le soin que prend le texte à souligner ce détail du quotidien met en évidence l'importance de cette posture : la main rejoue en petit les manœuvres du jeune homme. Alors qu'il vient demander un « coup de main⁵⁸⁶ » à Forestier pour son premier article, c'est finalement Madeleine qui l'aidera, lui « tend[ant] sa main, montrant son bras nu dans la manche largement ouverte » et « mani[ant] entre deux doigts une plume d'oie⁵⁸⁷ ». Madeleine, « d'un coup de sa main ouverte, [...] effa[ce] [l]es traces légères et plus persistantes [de la fumée de sa cigarette] ; parfois aussi elle les coup[e] d'un mouvement tranchant de l'index⁵⁸⁸ ». C'est, en somme, la main à l'apparence la plus délicate qui se révèle ici la plus forte. Cet écart en dit la duplicité.

Rougon, quant à lui, admire monsieur de Marsy pour sa capacité à « touch[er] à tout⁵⁸⁹ ». En effet, la rumeur court qu'il n'y aurait pas « une affaire véreuse [...] sur la place

⁵⁸⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 381.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 381-382.

⁵⁸² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 171.

⁵⁸³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁸⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 65.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 65.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 74.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 79.

⁵⁸⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 129.

de Paris, sans qu'on trouvât dedans la main de Marsy⁵⁹⁰ ». Ici encore, c'est une main double qui est donnée à voir, « une main de fer, hardie, résolue, très fine et très déliée pourtant⁵⁹¹ » qui « sabre galamment le monde, sans tacher ses gants blancs⁵⁹² ». Il en est de même de son double littéraire, le duc de Mora, qui arbore, détail éloquent, une « main blanche et longue⁵⁹³ » (il a le *bras long*). Au contraire, Rougon « assomme » de ses « grosses mains », de ses « pattes⁵⁹⁴ ». Comme le reste de son corps, sa main s'arrange pour se présenter toujours sous sa forme la plus volumineuse et la plus puissante : « il avait fermé les poings, des poings gras, velus aux phalanges, et il les balançait, heureux de les voir énormes⁵⁹⁵ » ; « Non, je suis un homme nouveau, je n'ai que mes poings⁵⁹⁶... » ; « il s'était redressé, il semblait casser des pierres entre ses doigts fermés⁵⁹⁷ ». Pour monter au pouvoir, le grand homme joue des poings, mais quand il se trouve au sommet, il ouvre la main, pour donner tout d'abord (à sa bande)⁵⁹⁸, mais surtout pour « étrangle[r]⁵⁹⁹ » le pays entier qui appellerait cette « main de fer⁶⁰⁰ », extension de la « puissante main⁶⁰¹ » de l'Empereur (dont Rougon serait dès lors *l'homme de main*). La main du pouvoir est à la fois puissante (de fer) et généreuse (elle récompense), rappelant par là une autre main tout autant ambivalente : la main de Dieu, celle qui délivre fléaux (le poing) et bénédictions (la main ouverte). Rougon, bras armé de l'Empereur, est donc aussi la synecdoque du souverain : il est la main de Dieu. Mais le parallèle divin le virilise autant qu'il souligne sa place de second. En effet, Rougon n'est que la partie du tout, ce qui tend à aigrir celui qui aspire à être le premier des hommes. Son rêve de civiliser une terre en friche dans les Landes, d'élever toute une société nouvelle, révèle son ambition d'être, symboliquement, non seulement la main de Dieu, mais également Dieu lui-même, régnant sur son propre royaume en créateur.

La main de Saccard relève d'un autre ordre. Le financier réussit à « mettre la main sur tous les membres du conseil⁶⁰² » de sa banque. Ces derniers « sign[ent] tous rapidement, à la file, [...] sans observation aucune⁶⁰³ ». Nous avons déjà dit que ces

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 130.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 130.

⁵⁹³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 262.

⁵⁹⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 130.

⁵⁹⁵ *Idem.*

⁵⁹⁶ *Idem.*

⁵⁹⁷ *Idem.*

⁵⁹⁸ « Quand on a les mains ouvertes, il n'est plus possible de les refermer. » *Ibid.*, p. 428.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 227.

⁶⁰⁰ *Idem.*

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 445.

⁶⁰² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 320.

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 322.

signatures sont celles de simples automates sans volonté (et donc sans virilité). Cependant, dans l'ombre de toutes ces mains se cache la toute-puissance d'une seule d'entre elles. En effet, les dizaines de mains sont en définitive toutes celles de Saccard. Il est la *main invisible* derrière toutes les autres, celle à laquelle toutes obéissent. Mais ce n'est, à notre sens, pas seulement la main du marionnettiste que montre ici le héros. Le contexte financier du roman nous encourage à aller plus loin en faisant un rapprochement avec la main invisible d'Adam Smith. Pour l'économiste, chacun est « conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions⁶⁰⁴ », main qui amènerait l'intérêt personnel à contribuer, par ricochet, à l'intérêt collectif, le système se régulant donc de lui-même (théorie qui a largement inspiré les politiques libérales du « laisser faire »). La métaphore de la main invisible est, comme le formule Philippe Dufour, « la version laïque d'une Providence⁶⁰⁵ ». Nombreux sont d'ailleurs ceux qui vouent un culte à Saccard, tant il les enrichit, se retenant d'exprimer leur ferveur par un geste hautement symbolique : « Sédille et Maugendre auraient *baisé les mains* de Saccard⁶⁰⁶ ». Alors que les « longues mains émaciées⁶⁰⁷ » de Sigismond se promènent sur son monde communiste de papier, en Dieu non pas tout-puissant, mais malade et mourant, celles de Saccard sont infatigables. Même en prison, il continue à aligner des calculs pour imaginer des projets immenses. L'image dernière que madame Caroline (et le lecteur) emporte de Saccard est celle de l'homme « reclassant déjà d'une *main instinctive* les papiers, qu'il avait mêlés dans sa fièvre ; et, le petit bouquet de deux sous s'étant effeuillé parmi les pages, il secouait celles-ci une à une, il *balayait des doigts* les pétales de rose⁶⁰⁸ ». Saccard est la main invisible du marché, une « main sans scrupules⁶⁰⁹ », rejetant ici l'organique (préférant le corps des chiffres) et les sentiments « à l'eau de rose ». L'ironie tient à ce que la main de Saccard n'apporte nullement l'équilibre du marché (logique, nous répondraient sans doute les économistes hétérodoxes), bien au contraire.

La main entre dans un processus de vie et de mort. Ainsi, aux mains (masculines) faiseuses de vie de Saccard, s'opposent celles de la Méchain, « courtes et crochues », avec lesquelles elle « remu[e] les morts, ces actions dépréciées, déjà jaunies et exhalant une odeur rance⁶¹⁰ ». Succédant à la scène de la prison, ces mains-ci supplantent celles de Saccard : tout tombe tôt ou tard dans ces mains (féminines) de mort. La mort immobilise les mains. Or, celles-ci, en tant que synecdoques de leur propriétaire, sont faites pour l'action et le mouvement. Les mains de Forestier, à l'agonie, opèrent ainsi un « mouvement continu, lent et régulier, comme pour recueillir quelque chose sur les

⁶⁰⁴ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), t. 2, trad. de l'anglais, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991, p. 42-43.

⁶⁰⁵ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 54.

⁶⁰⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 414, nous soulignons.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 365.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 485.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 478.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 488.

draps⁶¹¹ », dans une « hideuse promenade⁶¹² » qui ne cessera que lorsqu'il rendra son dernier soupir. L'immobilisme de la mort féminise l'homme. De même, sans projet et sans poste de pouvoir, Rougon est réduit à l'impuissance qui se traduit par des « mains [qui] tremblent⁶¹³ » et des « mains ballantes⁶¹⁴ ». Quant à Bel-Ami, finalement libéré de son mariage avec Madeleine, il affirme : « J'ai les mains déliées. Maintenant j'irai loin⁶¹⁵ ».

Enfin, il y a des mains qui, par leurs apparences ou leurs comportements, en disent trop sur leurs propriétaires. Il n'y a à présent rien d'étonnant à constater qu'une fois encore, ce sont les hommes en échec qui vont être trahis par leurs mains. Déjà, chez Dumas, Gabriel Lambert donnait à voir une main « commune⁶¹⁶ » malgré sa réussite économique et sociale. Racadot est lui-même doté de « mains courtes et grosses⁶¹⁷ » – exactement comme Mouchefrin⁶¹⁸ –, une « lourde main de paysan [qui] n'a pas le tact pour soupeser les valeurs imaginaires dont vit un intrigant de la presse⁶¹⁹ ». Jansoulet, lui, est pourvu de « deux mains élargies et courtes, phalanges velues, doigts carrés et sans ongles, qui, posées sur la blancheur de la nappe, parlaient de leur passé avec une éloquence gênante⁶²⁰ ». Ces mains-là sont balourdes et vulgaires. Même dans les situations d'abondance, dans les plus hautes sphères de la société, les mains trahissent l'origine populaire. Jansoulet remue ainsi l'argent « à pleines mains brutales à l'engloutir au fond de ses poches pour le tirer de là avec un geste de marchand de bœufs, une certaine façon canaille de relever les pans de sa redingote, et d'envoyer sa main “à fond et dans le tas”⁶²¹ ». Quant à Racadot, cherchant l'inspiration pour dépouiller son père, il use de ses mains d'une manière peu délicate : « il rongait les ongles de sa main droite, et grattait son crâne de la main gauche⁶²² ». Plutôt que d'utiliser efficacement sa main, Racadot grignote la partie la plus puissante du corps de l'ambitieux, il ronge *la* main (celle de Dieu, celle de la Providence laïque). La main est réduite alors qu'elle est déjà présentée comme bien courte chez lui. Cette découpe du membre, bien que cela ne concerne ici que modestement les ongles, nous amène à faire un lien avec le personnage de L'homme dans *Au Bonheur des*

⁶¹¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 227.

⁶¹² *Ibid.*, p. 228.

⁶¹³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 305.

⁶¹⁴ *Idem.*

⁶¹⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 404.

⁶¹⁶ Alexandre Dumas, *Gabriel Lambert* (1844), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2011, p. 94.

⁶¹⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 716.

⁶¹⁸ « Racadot prit les deux mains courtes et grosses de Mouchefrin » *Ibid.*, p. 696, nous soulignons. La reprise exacte des qualificatifs pour les deux personnages donne à voir l'importance de cette description.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 678.

⁶²⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 24.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 37.

⁶²² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 691.

dames. Au magasin, L'homme, lui-même fils de percepteur, est chargé de centraliser et compter l'argent des ventes. La particularité première du personnage est de n'avoir plus qu'un seul bras. C'est donc « dans sa main gauche, la seule qui lui restât », que la recette est vérifiée tous les soirs, « les billets et les pièces gliss[ant] rapidement⁶²³ » dans cette main masculine, la main de *l'homme*, la seule qui reste visible et dont l'unicité souligne son importance⁶²⁴. Malgré cette position *a priori* prestigieuse, L'homme n'est que la main qui calcule le bénéfice, tandis que Mouret est l'homme *aux deux mains*, celui qui *crée* ce bénéfice, celui qui tape « les doigts de sa main droite sur la paume de sa main gauche, abattant les millions comme il aurait cassé des noisettes⁶²⁵ »⁶²⁶. Le membre absent symbolise le manque de virilité de L'homme (il est d'ailleurs un *pater familias* raté). Il est le mauvais *bras droit* de Mouret puisque seul son bras *gauche* lui reste. Notons que le côté gauche est coutumièrement dévalorisé dans l'ordre symbolique⁶²⁷, en témoigne la longue lutte scolaire contre les enfants gauchers ou encore la polysémie évocatrice des mots, notamment quand ils deviennent adjectifs : être *droit* – conforme aux normes⁶²⁸ – contre être *gauche* – maladroit⁶²⁹. Les expressions idiomatiques ne sont également pas en reste (se lever du pied gauche, passer l'arme à gauche, avoir deux mains gauches). En somme, la langue française participe activement à rappeler que la main gauche (la main du cœur ?) n'est pas *dominante* chez la majorité des êtres humains ; et c'est pourtant tout ce qu'il reste au

⁶²³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 96.

⁶²⁴ Françoise Héritier rappelle ainsi que la mutilation est récurrente dans les mythes : « Odin, le prophète, le voyant, perd un œil, comme Tyr, le juriste, perd la main droite, chacun perdant ainsi l'attribut essentiel de sa propre fonction ». Héritier n'y voit pas une perte, mais au contraire une manière pour le mutilé de concentrer « par sa mutilation, l'essence de sa fonction ». Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 174 et p. 176.

⁶²⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 380.

⁶²⁶ Mouret est aussi l'homme qui ne désire qu'une seule main, celle de Denise. La scène entre Deloche et Denise lui est une vision insupportable qui le hante et l'obsède, comme en témoigne la répétition du détail surpris : « car il les avait bien vus, elle abandonnant sa *main*, lui couvrant cette *main* de baisers. » La main féminine prend du pouvoir dans l'abandon : la main de Mouret n'a pas pu s'en saisir. Être préféré à Deloche est d'autant plus insultant que ce nom laisse entendre *loche*, un petit poisson d'eau douce, mais aussi une limace (la locution « mou comme une limace » est d'ailleurs aussi connue sous la tournure de « mou comme une loche »). Dans son *Dictionnaire de la langue verte*, Alfred Delvau définit *loche* comme « paresseux ; gras ; mou [...] par allusion à la limace » Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 415 ; Alfred Delvau, entrée « Loche », *Dictionnaire de la langue verte. Argots parisiens comparés*, Paris, Dentu, 1866, p. 227.

⁶²⁷ Sur l'opposition du couple main droite/main gauche et les symboliques qui lui sont associées dans différentes cultures, nous renvoyons ici aux travaux historico-ethnographiques d'Albert K. Baïbourine et Andreï L. Toporkov, *Aux sources de l'étiquette* (1990), trad. du russe, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « CRLMC/Textes », 2004, p. 53-61.

⁶²⁸ « [En parlant d'une ligne de conduite] Conforme aux principes de la morale, de la religion. [...] [En parlant d'une pers., de ses attributs] Franc, honnête, ouvert, sans compromission. [...] [Dans le domaine de l'esprit] Conforme à la raison, juste, sain, sensé. » Entrée « droit », *Trésor de la langue française informatisé*.

⁶²⁹ « Qui est lourd, dépourvu de grâce. [...] Qui est maladroit, mal assuré, emprunté. » Entrée « gauche », *Trésor de la langue française informatisé*.

personnage qui nous intéresse ici. L'homme/l'homme est émasculé comme le symbolise l'amputation effective du membre puissant et actif qu'est le bras et, par extension, la main (droite) masculine, soit la main dominante.

b. L'homme aux dents longues ou le ventre du prédateur

« Vous avez les dents longues, jeune homme ; il faut vous les limer un peu⁶³⁰ », assène le Nabab au jeune Moëssard, sans sentir le piquant qu'a cette expression dans sa bouche de parvenu. Dans la cartographie symbolique du corps viril de l'ambitieux, les dents trouvent effectivement une place centrale dans l'imaginaire des romans, s'inscrivant par là dans l'image populaire au XIX^e siècle de « la bousculade des appétits⁶³¹ ».

La bête humaine : homo homini lupus

L'importance de la dentition chez l'ambitieux tient à la représentation alors commune de la vie sociale comme combat : « contre la Destinée⁶³² » d'abord, contre les concurrents ensuite (puisqu' dans une société méritocratique, il faut des perdants pour qu'il y ait des gagnants). Au prisme de la vision darwinienne des rapports sociaux, l'ambitieux s'élève au rang de personnage type de la lutte sociale. Un essayiste anonyme, dans un livre publié sous le Second Empire, décrit la société comme un véritable « état de guerre réglé par les lois⁶³³ » où « s'agit incessamment l'éternelle mêlée des ambitions⁶³⁴ ». La loi du plus fort règne :

Ceux qui n'ont pas les flancs assez forts pour soutenir la presse ou dont la tête ne s'élève pas assez au-dessus de la multitude pour pouvoir respirer sont étouffés. Dans le jeu des forces sociales, tout ce qui est faible est inévitablement écrasé. C'est la loi du combat, c'est le fatum des temps modernes [...] et, dans la mêlée, on n'entend qu'un cri : Réussir ! parvenir⁶³⁵ !

Tout l'art réside alors dans la distinction du commun des ambitions en n'hésitant pas à jouer des coudes pour passer devant la multitude des autres. Ce tableau n'est pas simplement celui d'une lutte, il est aussi celui d'une *course* : c'est une compétition entre

⁶³⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 214.

⁶³¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 137.

⁶³² « [Bel-Ami] se mit à boxer contre le mur en lançant de grands coups de poing, dans une sorte d'ivresse de succès et de force, comme s'il se fût battu contre la Destinée. » Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 248.

⁶³³ Anonyme, *Recherches sur l'art de parvenir par un contemporain*, *op. cit.*, p. 2.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 5-6.

semblables pour arriver au sommet. Rappelons que le *struggle for life*⁶³⁶, figure de proue du darwinisme social, postule que l'inégalité entre les hommes est une loi naturelle : l'ambitieux « illustre la loi du plus fort⁶³⁷ ». Ainsi, pour les mettre en fiction, les romanciers « dialogue[nt] avec la sociobiologie d'inspiration darwinienne », notamment Balzac – avant l'émergence de la théorie – et Zola qui « filent en effet la métaphore animale pour présenter l'ambitieux comme un corps sans âme, en *bête humaine*⁶³⁸ ». L'homme civilisé devient dès lors un animal (presque) comme les autres, luttant pour sa survie (sociale). L'animalisation ramène le corps sur le devant de la scène. Finalement, observe Philippe Dufour, « l'évolution n'est plus un progrès, mais une régression morale⁶³⁹ ». Le *Bonheur des dames* se transforme en tableau quotidien de la « bataille des intérêts » où Mouret « lâch[e] les passions, [met] les forces en présence, laiss[e] les gros manger les petits⁶⁴⁰ ». Les frontières entre le *campus* (espace maîtrisé de travail et de culture) et le *saltus* (espace des confins, des marges ensauvagées)⁶⁴¹ sont de plus en plus floues. L'homme devient son propre prédateur. Philippe Dufour nous rappelle que, dans le *De cive* de Hobbes, l'image du *homo homini lupus* – l'homme est un loup pour l'homme – « caractérisait les rapports humains en temps de guerre⁶⁴² ». Se déplace ainsi dans l'espace économique et social une prédation, traditionnellement reléguée aux marges de la communauté (au *saltus*), celle de la guerre (pensons à Saccard qui « enserr[e] la place » et « donn[e] l'assaut », jouant « une lutte sans merci », « une bataille de terrible audace⁶⁴³ »), mais aussi celle de la chasse (où Saccard s'illustre une fois encore dans la « chasse aux millions⁶⁴⁴ »). En somme, la volonté de s'élever socialement, couplée à la virilité civilisatrice poussée à son paroxysme, produit du sauvage : il y a un trop-plein de culture

⁶³⁶ Alphonse Daudet, « Préface », *La Lutte pour la vie*, *op. cit.*, p. 323.

⁶³⁷ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 64.

⁶³⁸ *Idem.*

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁶⁴⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 87.

⁶⁴¹ Pour plus de précisions théoriques sur ce point, nous renvoyons ici à la thèse de Savannah Kocevar, plus particulièrement au début du chapitre 2 « Cartographie symbolique. *Domus*, *saltus* et *campus*, une chronotopie du cycle indochinois ». Savannah Kocevar, « Tracer sa voie/x : une ethnocritique du cycle indochinois de Marguerite Duras », thèse de doctorat, sous la direction de Véronique Cnockaert et Marie Scarpa, Université de Lorraine, Université du Québec à Montréal, 2021. Voir également Marie Scarpa, *L'Éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », 2009, p. 207-209.

⁶⁴² Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 66.

⁶⁴³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 85.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 125.

qui produit un déraillement vers le sauvage. Les romans mettent par conséquent en scène un *ensauvagement*⁶⁴⁵ de l'espace public – espace essentiellement masculin.

Si pour le narrateur barrésien, c'est le « malheur [qui] fait ainsi sortir du civilisé, comme le loup du bois, le bandit, celui des pays de famine, de Sicile ou de Lorraine, la Bête de proie universelle⁶⁴⁶ » – et l'on reconnaît bien ici le cliché « classe laborieuse, classe dangereuse » –, ce n'est pourtant pas toujours ce que donnent à voir les textes. Les plus grands prédateurs du monde social ne sont pas les classes inférieures, mais se trouvent plutôt chez les ambitieux et dans la bourgeoisie. Ainsi, chez Barrès, si les pauvres sont animalisés à longueur de phrases (les occurrences du terme *bête* sont nombreuses dans le roman et sont majoritairement attachées aux personnages de Mouchefrin, Racadot, la Léontine et Fanfournot), des indices se glissent dans les portraits des ambitieux à succès. Suret-Lefort possède « un joli air de bête de proie⁶⁴⁷ », tandis que Rœmerspacher, pourtant héros positif, est doté de « dents admirables⁶⁴⁸ », étonnant détail qui n'appelle pas à plus de commentaires de la part d'un narrateur habituellement limpide sur ses intentions. Face à ces deux beaux spécimens de prédateurs, Mouchefrin ne peut se défendre qu'avec un « grande bouche tuméfiée de lymphatisme et une voix extraordinairement mièvre d'eunuque⁶⁴⁹ ». Le tempérament lymphatique et la féminisation (la castration de la voix) semblent édenter la bouche du jeune homme, annonçant d'avance ses chances dans la bataille sociale. Jenkins, plus parasite que prédateur, arbore néanmoins une « double rangée de dents blanches⁶⁵⁰ » et « un vrai rire de loup aux dents écartées et toutes blanches⁶⁵¹ ». Saccard, pour sa part, affiche une puissance de mâchoire toute canine : « il aurait eu du plaisir à casser d'un coup de dents, comme un chien casse un os ! [...] Non, pas le manger, l'entamer d'abord, lui arracher des lambeaux de son milliard ; ensuite, le manger, oui⁶⁵² ». Dans le cadre de la thématique de la curée, intimement liée au Second Empire dans l'imaginaire des romans (notamment *La Curée*), les ambitieux ne sont plus chasseurs, mais chiens de chasse, signe d'une déshumanisation coupable et d'un ensauvagement inquiétant. La scène de la curée froide dans *Son Excellence Eugène Rougon* fait un parallèle explicite entre la meute de chiens pillant le cadavre d'un cerf et l'auditoire visiblement émoustillé par le spectacle sanglant : « Alors, sur le balcon, aux fenêtres, ce fut une satisfaction ; les dames avaient des sourires aigus, en serrant leurs *dents* blanches ;

⁶⁴⁵ Ensauvagement au sens où il « n'y a pas, entre les divers ordres de la culture, de frontière nette, de coupure franche mais des limites labiles, perméables. Au fond, ce n'est pas du sauvage et du domestique qu'il faudrait parler mais d'ensauvagement et d'en-domestication ». Marie Scarpa, *L'Éternelle jeune fille*, *op. cit.*, p. 209.

⁶⁴⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 685.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 517.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 513.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 521.

⁶⁵⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 28.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 234.

⁶⁵² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 143.

les hommes soufflaient, les yeux vifs, les doigts occupés à tordre quelque cure-*dent* apporté de la salle à manger⁶⁵³ ». Le cannibalisme dont ces hommes (et femmes) font par ailleurs preuve (ils se « mangent » entre eux) les prive plus encore d'humanité, ce qui est une « façon indirecte de sortir aussi de la virilité⁶⁵⁴ », remarque pertinemment Nicole Loraux.

Pourtant, ce glissement de l'imaginaire et du lexique de la guerre et de ceux de la chasse dans la société civile permet d'en déplacer les valeurs viriles : le courage, la ténacité, l'ardeur, l'énergie, faire couler le sang de l'autre, faire preuve d'un savoir-mourir (même si c'est d'une mort économique), etc. L'animalisation remet l'homme au sommet de la nature, comme le plus grand des prédateurs dans le monde du vivant. Mieux, il peut également être le plus grand prédateur des prédateurs eux-mêmes, à l'image de Mouret qui prévient Bourdoncle de sa supériorité : « vous me croyez fini, et les dents vous poussent. Méfiez-vous, on ne me mange pas, *mo*⁶⁵⁵ ! » La suprématie de Mouret suscite bien des appétits. Il est cependant trop gros (une fois encore, la taille intervient), lui qui absorbe tous les magasins des alentours et qui les « mangera toutes⁶⁵⁶ », pour être croqué à son tour. Il est au sommet de la chaîne alimentaire. Mouret qui utilise à ses fins la « prédation démocratique⁶⁵⁷ » applique pour sa part la prédation autocratique. Bien qu'un glissement de valeurs ait eu lieu entre le champ de bataille, le terrain de chasse et le monde économique et social, les ambitieux – nouveaux guerriers et chasseurs du monde moderne – ne peuvent prétendre s'inscrire dans un registre épique (ou alors, sérieusement dégradé), d'abord parce qu'il y a eu déplacement⁶⁵⁸, ensuite parce que l'absence de morale ensauvage (la survie prime au chevaleresque).

Soulignons, par ailleurs, que la dévoration n'engage pas seulement les dents de l'ambitieux mais, plus largement, tout son appareil digestif. Ainsi, Duroy, heureux de son succès, témoigne d'un appétit gigantesque :

Il aurait vidé de même une barrique entière, lui semblait-il ; il aurait mangé un bœuf, *étranglé un lion*. Il se sentait dans les membres une vigueur *surbumaine*, dans l'esprit une résolution *invincible* et une

⁶⁵³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 291-292, nous soulignons.

⁶⁵⁴ Nicole Loraux, *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf essais », 1989, p. 152.

⁶⁵⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 501.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 140.

⁶⁵⁷ Nous reprenons ici la formule de Florence Fix et Sylvain Ledda dans leur texte de cadrage pour un projet de publication pluridisciplinaire intitulé « La chasse, prédation démocratie ? », datant de 2017. https://www.fabula.org/actualites/la-chasse-predation-democratique-projet-de-publication-pluridisciplinaire_80635.php

⁶⁵⁸ Grégoire Tavernier identifie lui aussi un déplacement de l'épique dès Balzac (dans *Z. Marcas* plus précisément). Grégoire Tavernier, « Jeunesse et ambition sociale dans quelques romans du premier XIX^e siècle », *Fabula/Les colloques*, « Raisons d'agir : les passions et les intérêts dans le roman français du XIX^e siècle », en ligne <<http://www.fabula.org/colloques/document6711.php>>, consulté le 16 septembre 2021.

espérance infinie. Il était chez lui, maintenant, au milieu de ces gens ; il venait d'y prendre position, d'y *conquérir* sa place⁶⁵⁹.

Bel-Ami devient Hercule/Héraclès. Il partage avec le héros mythologique son goût pour les femmes, son énergie combative (la référence au lion rappelle le lion de Némée⁶⁶⁰), mais surtout, son appétit monstrueux. Une virilité de l'estomac se dessine ici. Nous notons que l'expression commune « avoir de l'estomac » exprime significativement l'audace et la hardiesse virile⁶⁶¹. Cependant, nous dit Nicole Loraux, l'appétit d'Héraclès induit aussi « une riche chaîne associative fondée sur des signifiants qui flottent entre masculin et féminin⁶⁶² ». En effet, au moins depuis Hésiode, la femme se voit essentiellement réduite à ses organes génitaux et à sa capacité à procréer, le tout se résumant pudiquement sous le terme générique de *ventre*. Il y a donc une ambiguïté du ventre et de ses appétits qui ont partie liée avec la sexualité, ce qu'illustre d'ailleurs assez explicitement le « gueuleton masturbatoire⁶⁶³ » de *Pot-Bouille*. Le parallèle avec Héraclès n'est pas féminisant pour autant, mais il introduit tout de même une ambivalence à la mythique virilité. On peut aussi y voir une nouvelle façon de s'associer au pouvoir de la fécondité féminine, celle de la matrice abdominale (l'homme enceint). Cependant, force est de constater que le ventre de la dévoration donne non pas la vie, mais la mort (chaires animales, concurrents avalés symboliquement, etc.).

La logique de la dévoration est bien souvent mise en abîme par de multiples scènes de repas : ouverture de *L'Argent* dans un restaurant couru par les spéculateurs de la Bourse, repas de Rougon à Compiègne, scènes à la cantine des employés du *Bonheur*, dîners mondains auxquels assiste Bel-Ami, tablée socialement bigarrée chez le Nabab, repas entre puissants où Bouteiller est intronisé, etc. L'ambitieux est *affamé* et il a hâte de se faire « une place à table⁶⁶⁴ ». À l'image du parasite, sa voracité prend la forme d'une animalité où les instincts primaires font retour⁶⁶⁵. Les personnages parasites semblent, au premier abord, facilement identifiables : chez Zola, nous pourrions citer Antoine Macquart, Lantier, Nana ou encore les Trouche dans *La Conquête de Plassans*⁶⁶⁶ ;

⁶⁵⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 61, nous soulignons.

⁶⁶⁰ Marie-Claire Kerbrat nous rappelle que dans la mythologie, « l'animal totem du héros, c'est le lion. [...] Diomède lui aussi est (comme) un lion, de même qu'Agamemnon, les deux Ajax, Patrocle, Achille, Énée, Sarpédon, Hector et les Troyens en général... » Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, Paris, PUF, coll. « Major », 2000, p. 62.

⁶⁶¹ Huret prévient ainsi : « Moi, vous savez, je ne suis pas un casse-cou. Non, je n'ai pas tant d'estomac ». Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 354.

⁶⁶² Nicole Loraux, *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, *op. cit.*, p. 153.

⁶⁶³ Sylvie Collot, *Les Lieux du désir*, *op. cit.*, p. 67.

⁶⁶⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 588.

⁶⁶⁵ Myriam Roman et Anne Tomiche, « Conclusion. Petite logique parasitaire », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, *op. cit.*, p. 251.

⁶⁶⁶ Corinne Saminadayar-Perrin, « Les théâtres du parasite », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, *op. cit.*, p. 128.

chez Barrès, Mouchefrin et Racadot ; chez Daudet, Jenkins et le cortège de quémandeurs se pressant à la porte de Jansoulet. Au regard de cette liste sommaire et non exhaustive, nous distinguons déjà une particularité commune à ces parasites : la très large majorité d'entre eux viennent de classes sociales inférieures. Or, à bien y regarder, la bourgeoisie triomphante a tout à voir avec la logique parasitaire : Mouret vit du darwinisme social qu'il a institué en système dans son magasin, tandis que ses grands-parents, Pierre et Félicité Rougon, rêvent de *manger* leurs rentes sans effort, de préférence en *mangeant* le voisin pour lui subtiliser sa place ; les actionnaires et Saccard lui-même s'enrichissent sur le travail d'ouvriers et l'exploitation d'un autre pays ; Bel-Ami « s'empar[e] [...] des fonctions de Forestier » et vit dans le « logis de son prédécesseur⁶⁶⁷ », ne créant rien (c'est Madeleine qui crée), mais englobant tout pour le faire sien, etc. On le voit, même si ces personnages se montrent plus discrets et moins brutaux qu'un Antoine Macquart, leur parasitisme reste « tout aussi violent⁶⁶⁸ ». C'est « un parasitisme supérieur⁶⁶⁹ », conclut Myriam Roman, mais un parasitisme tout de même.

Des hommes de poids

À tant « manger » ses concurrents et à tant s'enrichir en gravissant l'édifice social, l'ambitieux prend le risque d'afficher la même envergure physique que le bourgeois. Pour Elias Canetti, la table à manger est le lieu des démonstrations de puissance de celui qui a toujours le ventre *plein*, de celui qui ne craint pas la faim (et donc la mort). Outre le privilège de se servir le premier, le puissant peut parfois arborer une panse qui le signale comme « *le plus gros mangeur*⁶⁷⁰ ». Alors que la largeur des épaules exprime la force et l'importance, l'amplitude du ventre annonce quant à elle la puissance économique. À l'heure de l'idéal d'égalité entre les hommes, le large ventre prend une connotation négative et dit la ripaille et l'engraissement où l'or se transforme en graisse. Pierre Birnbaum remarque qu'à la fin du XIX^e siècle, « l'opposition gros/petits envahit le vocabulaire politique⁶⁷¹ ». Antoine de Baecque trouve les racines de ce paradigme dans les discours anti-nobles de la période prérévolutionnaire⁶⁷². Le « gros », c'est « l'homme qui s'est engraisé en affamant le peuple⁶⁷³ », assène ainsi Marat dans *L'Ami du Peuple*. Les

⁶⁶⁷ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 268.

⁶⁶⁸ Myriam Roman, « Sociétés de parasites », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, *op. cit.*, p. 165.

⁶⁶⁹ *Idem.*

⁶⁷⁰ Elias Canetti, *Masse et puissance*, *op. cit.*, p. 233.

⁶⁷¹ Pierre Birnbaum, *Le Peuple et les gros. Histoire d'un mythe*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Pluriel », 1979, p. 14.

⁶⁷² Antoine de Baecque, « Le discours anti-noble (1787-1792). Aux origines d'un slogan : "Le peuple contre les gros" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXXVI, janv.-mars 1989, p. 3-28.

⁶⁷³ Jean-Paul Marat, *L'Ami du peuple*, n° 25, 5 octobre 1789, cité par Antoine de Baecque, « Le discours anti-noble (1787-1792) », *op. cit.*, p. 25.

romans puisent dans l'imaginaire binaire gros/petits pour *incarner* le conflit de classes dans des portraits où le « politique et le biologique se croisent sans arrêt⁶⁷⁴ ». La bourgeoisie, comme la noblesse avant elle, devient « une simple maladie politique⁶⁷⁵ » relevant d'une « *somatization du politique*⁶⁷⁶ », pour reprendre la formule de François Kerlouégan. Toute une imagerie illustre ce mythe des gros qu'on identifie jusqu'au XIX^e siècle, notamment pour représenter Louis-Philippe, le « roi bourgeois »⁶⁷⁷, ou des hommes politiques⁶⁷⁸. L'importance sociale et économique *prend corps* : l'image du gros est celle de l'exploiteur et du puissant, donc du bourgeois.

La dialectique gros/petits se retrouve dès lors sans surprise dans les romans mettant en scène le conflit social, comme dans *L'Argent* où « les gros se mettent à manger les petits⁶⁷⁹ ». Mais c'est dans *Le Ventre de Paris* de Zola que cette lutte est la plus explicitement formulée :

— Est-ce que vous connaissez la bataille des Gras et des Maigres ? demanda [Claude Lantier]. [...] Il cita certains épisodes : les Gras, énormes à crever, préparant la goinfreterie du soir, tandis que les Maigres, pliés par le jeûne, regardent de la rue avec la mine d'échalas envieux ; et encore les Gras, à table, les joues débordantes, chassant un Maigre qui a eu l'audace de s'introduire humblement, et qui ressemble à une quille au milieu d'un peuple de boules. Il voyait là tout le drame humain ; il finit par classer les hommes en Maigres et en Gras, en deux groupes hostiles dont l'un dévore l'autre, s'arrondit le ventre et jouit⁶⁸⁰.

⁶⁷⁴ Antoine de Baecque, « Le discours anti-noble (1787-1792) », *op. cit.*, p. 26.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁷⁶ François Kerlouégan, *Ce fatal excès du désir*, *op. cit.*, p. 246. Nous renvoyons également au travail de Susan Sontag, *La Maladie comme métaphore*, Paris, Seuil, 1977.

⁶⁷⁷ Voir notamment la caricature « Le Juste milieu » de Charles Philippon, représentant les vêtements du roi Louis-Philippe si boursoufflé qu'ils ne laissent apparaître aucune once de chair humaine, image d'un pouvoir désincarné, vide. Voir aussi la caricature publiée le 11 février 1834 dans le *Charivari*, intitulée « Le Bœuf gras de 1834 », présentant le postérieur d'un bœuf qui, par illusion d'optique, évoque une poire, image elle-même associée à Louis-Philippe ; ou encore celle d'Honoré Daumier, « Tout est perdu ! Fors la caisse... », datée du 17 mars 1848, représentant un Louis-Philippe obèse en exil, sa caisse sous le bras. Sur Louis-Philippe et l'image de la poire, voir l'encadré sur la caricature de Daumier dans Sylvie Aprile, *La Révolution inachevée*, *op. cit.*, p. 114.

⁶⁷⁸ Voir par exemple, en 1834, Daumier et sa caricature de l'Assemblée nationale intitulée « Le Ventre législatif », représentant trente-cinq députés du « juste milieu », tous ventripotents. Aujourd'hui, l'anticapitalisme reprend ce mythe des gros dans une illustration populaire du gros poisson (voire le requin) poursuivi par une convergence de petits poissons, s'unissant sous la forme d'un poisson plus gros pour le dévorer à son tour : un véritable renversement de la chaîne alimentaire proposé en projet politique.

⁶⁷⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁸⁰ Émile Zola, *Le Ventre de Paris* (1873), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2002 [1964], p. 301.

La dialectique gros/petits devient celle des Gras/Maigres. Pour Marie Scarpa, Claude décrit ici un combat entre Carnaval (Gras) et Carême (Maigre)⁶⁸¹. Le roman met ainsi en scène Florent, le « roi des Maigres⁶⁸² », maigre de corps et de position sociale, contre les Gras petits-bourgeois des Halles dont font partie son frère Quenu et sa belle-sœur Lisa, affichant tous deux les rondeurs de la santé économique.

Chez Zola, comme le souligne Éléonore Reverzy dans son travail sur le réinvestissement du mythe des gros, à l'origine du gras se trouve notamment Pierre Rougon⁶⁸³. Sa particularité est d'avoir l'apparence d'un bourgeois sans en être un pour autant : c'est un *faux gras*. Il en est de même pour le « gros Racadot⁶⁸⁴ » à qui le narrateur semble reprocher un trait spécifique et signifiant : sa *grossièreté*. Racadot n'est pas *fin* et il le reconnaît lui-même : « Moi, je n'ai pas d'esprit, mais je suis *grossier*⁶⁸⁵ », répète-t-il. Il est un faux gras mal *dégrossi*. Pierre, à la différence de Racadot, deviendra au fil des années ce dont il a l'apparence : un bourgeois ventripotent. La concordance entre poids du corps et poids social se confirme chez Hemerlingue, homme « obèse ⁶⁸⁶ ». Quant à Sédille, bourgeois engraisé dans le commerce, il affiche « sa face grasse, aux gros favoris blonds⁶⁸⁷ » : ce Gras est une véritable *cédille* qui s'accroche en parasite sous la lettre « c », petit appendice équivoque – tout du moins dans ce cas précis – qui marque une *différence* non pas sexuelle, mais de prononciation. Les actionnaires sont probablement les plus gras des gras puisqu'ils s'engraissent à ne rien faire, comme Daigremont – un nom où l'on entend presque ironiquement *maigre* – qui « lutt[e] contre l'embonpoint⁶⁸⁸ ».

Les romans jouent ainsi la lutte des classes dans des binômes gras/maigre comme Bel-Ami et le député Laroche-Mathieu qui, lors de la scène de surprise de l'adultère, entrent en confrontation : « Ils étaient face à face, les dents près des dents, exaspérés, les poings serrés, l'un *maigre* et la moustache au vent, l'autre *gras* et la moustache en croc⁶⁸⁹ ». Laroche-Mathieu, confortablement installé dans le « ventre législatif⁶⁹⁰ » républicain, défend sa place – sa réputation d'homme public étant ici en jeu – face au meurt-de-faim

⁶⁸¹ Marie Scarpa, *Le Carnaval des Halles. Une ethnocritique du Ventre de Paris de Zola*, *op. cit.* Voir plus précisément les chapitres IV et V, tous deux intitulés « Le combat de Carnaval et de Carême ».

⁶⁸² Émile Zola, *Le Ventre de Paris*, *op. cit.*, p. 302.

⁶⁸³ Éléonore Reverzy, « Zola : un nouveau “mythe des gros” ? » communication, séminaire « Portraits de l'histoire au XIX^e siècle », 16 octobre 2020. La partie qui suit doit beaucoup aux idées développées par Éléonore Reverzy dans cette communication et lors des échanges qui lui ont fait suite.

⁶⁸⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 560.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 521, nous soulignons.

⁶⁸⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 73.

⁶⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 152.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 145.

⁶⁸⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 402, nous soulignons.

⁶⁹⁰ Honoré Daumier, « Le Ventre législatif. Aspects des bancs ministériels de la chambre improstituée de 1834 », *L'Association mensuelle*, janvier 1834.

(de pouvoir) qu'est Duroy. Cette scène a un enjeu social important pour Bel-Ami puisqu'elle doit lui ouvrir la possibilité du mariage avec Suzanne, mais aussi la députation. Cette dualité des appétits entre ceux qui sont déjà attablés et les affamés prend un tour particulier dans *L'Argent*. Contre toute attente, alors que Saccard le juge pourtant être « un morceau terrible et trop gros⁶⁹¹ » à manger, son rival Gundermann n'est pas gros de corps, mais de tête (« l'énorme tête chauve⁶⁹² »). En effet, le texte ne fait aucunement état d'un tour de ventre exceptionnel. Cet étrange manque de description pour un homme d'une telle envergure est doublé d'un régime alimentaire très particulier : « Souffrant depuis vingt ans d'une maladie d'estomac, il ne se nourrissait absolument que de lait » et « d'eau de Vichy⁶⁹³ ». Plus précisément, Gundermann est « épuisé de fatigue » et « souffr[e] du foie et des reins⁶⁹⁴ », soit deux organes liés au système digestif et dont les fonctions principales sont la filtration, l'épuration et la détoxification. Gundermann n'a plus l'estomac et les reins solides, tout du moins d'un point de vue physiologiquement. Son corps physique est malade de trop manger symboliquement. Ce n'est pas tant son corps qui est gras, mais son foie (il s'est *gavé*). L'activité économique a des répercussions sur le corps matériel. Gundermann apparaît ainsi avec « les lèvres toutes blanches de lait⁶⁹⁵ », étonnant retour au stade infantile soulignant l'impuissance physique d'un homme pourtant tout-puissant. L'homme, virilisé par la combativité des appétits, retombe ici à la tétée (artificielle) où les dents n'ont plus d'utilité et sont comme limées.

Le gras porte donc une ambivalence que l'on retrouve chez Hemerlingue, parfaitement handicapé par son poids : « son ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhélant et si jaune [...], tête de hibou gras et malade⁶⁹⁶ ». Le baron marche très difficilement (« mes jambes sont lourdes⁶⁹⁷ ») et s'essouffle au moindre effort. Il perd sa mobilité et sa puissance d'action, soit une bonne partie de sa virilité. Il lui faut des meubles « à la mesure de son *éléphantiasis*⁶⁹⁸ », terme médical qui désigne une « affection de la peau, siégeant principalement dans les jambes et les parties génitales, caractérisée par un épaissement du derme comparable à une peau d'éléphant et une augmentation considérable du volume de la partie atteinte⁶⁹⁹ ». Le préjudice à la virilité ne peut pas être plus explicite : sa glotonnerie économique est punie par une émasculat[i]on quasi effective. La graisse en excès immobilise, comme dans *La Joie de Vivre*, où les Chateau sont

⁶⁹¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 143.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 53.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 53.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 143.

⁶⁹⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 73.

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 287.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 285.

⁶⁹⁹ Entrée « éléphantiasis », *Trésor de la langue française informatisé*.

paralysés par trop de gras, lui par la goutte⁷⁰⁰, elle par des œdèmes – des gonflements donc – aux jambes. Quant à leur cousin Quenu, le père de Pauline, il connaît l'immobilité ultime en mourant asphyxié dans sa graisse : « le sang l'étouffait ; toujours il portait la main à son cou [...] ; enfin, un soir, on l'a trouvé la figure violette, le nez tombé dans une terrine de *graisse*... Son oncle Gradelle [*Gras d'aile*] était mort ainsi⁷⁰¹ ». Le gras déborde quand il est en excès (et l'on sait que Quenu est coupable d'abus, *Le Ventre de Paris* ayant déjà mis au jour la cupidité du couple au détriment de Florent). Pierre Rougon connaît un sort semblable, « devenu si gros, qu'il ne remuait plus, avait succombé, étouffé par une indigestion⁷⁰² », s'éteignant de ses excès avec le Second Empire. En somme, le trop-plein est dévirilisant pour un homme et le condamne à l'amollissement dans l'inaction. La graisse se révèle alors funeste, fonctionnant comme un châtement. La surcharge pondérale démesurée signale un désordre intérieur (trop de prédation ?), autant chez Zola que chez Daudet : Hemerlingue est un mou (face à sa femme impitoyable, sanglée dans son corset, à la silhouette « fine, élégante⁷⁰³ »).

À l'opposé de ces hommes ventripotents, des figures dynamiques et élancées se dressent : Duroy, Mouret, Saccard ou encore Bouteiller. L'absence de précision sur la corpulence de ces personnages laisse entendre leur minceur, puisque seul le gras semble mériter une description détaillée. Saccard est en fait plus que mince, « mang[eant] largement, b[uvant] de même, avec une aisance d'homme *maigre*, sans en être incommodé⁷⁰⁴ ». Sur sa table passent « des poissons fins et du gibier surtout, avec des caprices de vins qui le faisaient dîner au bourgogne, au bordeaux, au champagne⁷⁰⁵ ». À la différence de son rival, Saccard ingère des mets d'homme viril⁷⁰⁶ : de l'alcool, mais aussi de la chair fraîche venue vraisemblablement de la chasse (le gibier) ou de la pêche (poisson) ; pas d'animaux d'élevage pour le grand prédateur qu'est Saccard. Se joue ici une virilité ramenée une fois encore à un état de nature primitive et sauvage (contre l'artificialité de l'allaitement tardif de Gundermann). Saccard a l'estomac solide contrairement à Gundermann ou à Chanteau qui paye de tels excès par une crise de goutte.

⁷⁰⁰ La goutte est une maladie chronique liée à la mauvaise alimentation et au surpoids. C'est une maladie fréquente chez les hommes. Les aliments de prédilection de la virilité sont d'ailleurs en partie incriminés : l'alcool et la viande rouge.

⁷⁰¹ Émile Zola, *La Joie de vivre* (1884), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985, p. 56, nous soulignons.

⁷⁰² Émile Zola, *Le Docteur Pascal* (1893), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993, p. 63.

⁷⁰³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 294.

⁷⁰⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 193, nous soulignons.

⁷⁰⁵ *Idem*.

⁷⁰⁶ L'influence du genre dans l'alimentation est encore pleinement d'actualité. Voir, entre autres, Nicoletta Diasio et Fidolini Vulca, « Garder le cap. Corps, masculinité et pratiques alimentaires à « l'âge critique » », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 4, 2019, p. 751-767. Sur cette question, la journaliste Nora Bouazzouni a récemment publié deux livres, adressés au grand public : Nora Bouazzouni, *Faiminisme. Quand le sexisme passe à table*, Paris, Nouriturfu, 2017. Nora Bouazzouni, *Steaksisme : En finir avec le mythe de la végété et du viandard*, Paris, Nouriturfu, 2021.

Cependant, il reste un éternel affamé, un ventre sans fond(s). L'ambitieux, comme le parasite, « c'est la Faim⁷⁰⁷ » continue, soulignant par là une nouvelle fois son caractère cyclique : la répétition infinie de la faim et, donc, de la dévoration. À la différence de Gundermann, Saccard est constamment « inassouvi, torturé d'une faim de jouissance telle, que jamais il n'en avait souffert davantage⁷⁰⁸ ». Il ne grossit pas car il ne tient jamais durablement la fortune. Il est un *faux maigre*, un Maigre qui ne devient jamais véritablement Gras, même s'il en a souvent le train de vie. La dualité entre Saccard et Gundermann paraît répéter le duel entre Carnaval et Carême, tout en contradiction puisqu'ici, Carnaval est maigre tandis que Carême est (économiquement) gras. Saccard-Carnaval sera exilé suite à la débauche temporaire qu'il aura déclenchée, remis à sa place par le quotidien raisonnable, par l'ordre des choses incarné par Gundermann⁷⁰⁹. Si Saccard est l'expression la plus aboutie de l'« insatiable appétit, qui le tenait debout, sans cesse dévorant⁷¹⁰ », il nous semble que la minceur des personnages de Duroy, Mouret et Bouteiller peut être également regardée ainsi : ils ne sont jamais assouvis. Les ambitions de Duroy ne s'arrêtent pas avec la clôture du roman ; de même, à peine réalisés, les projets de Mouret repartent de plus belle ; quant à Bouteiller, il n'en finit plus de gravir les marches jusqu'à la députation. Leurs appétits constamment insatisfaits les jettent dans un mouvement perpétuel qui s'oppose à l'immobilisme du trop-plein de gras. La faim n'a jamais de fin avec eux. L'Universelle, rachetant elle-même ses actions (par l'entremise de Saccard), fait craindre le pire à Hamelin : « nous finirons par nous dévorer un jour⁷¹¹ ». Ne serait-ce pas là un jour le destin de Saccard, connaissant le sort d'Érysichthon dont la faim *dévorante* le conduit à cette dernière limite⁷¹² ? « Jouir n'est peut-être que se dévorer⁷¹³ », conclut finalement Saccard lui-même. Pour Hugo, « [i]l y a du gouffre dans le goinfre⁷¹⁴ » : derrière l'appétit illimité se lit le creux, le vide, d'autant plus si cet appétit s'achève sur une autodévoration.

Seul Eugène Rougon semble épargné par la connotation négative associée aux Gras. Héritier de la graisse familiale, il est l'unique personnage de la lignée à être qualifié d'« obèse⁷¹⁵ ». Véritable homme de poids, dans tous les sens du terme, Rougon confirme

⁷⁰⁷ Myriam Roman et Anne Tomiche, « Conclusion. Petite logique parasitaire », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, *op. cit.*, p. 253.

⁷⁰⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁰⁹ Nous renvoyons une nouvelle fois aux pages de Marie Scarpa sur le Carnaval, le Carême et la carnavalisation. Marie Scarpa, *Le Carnaval des Halles*, *op. cit.*, p. 153-162.

⁷¹⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 401.

⁷¹¹ *Ibid.*, p. 315.

⁷¹² Ovide, chapitre VIII, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, p. 224-228.

⁷¹³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 480.

⁷¹⁴ Victor Hugo, *William Shakespeare* (1864), dans *Critique*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 280, cité par Philippe Dufour, *Le Roman est un songe*, *op. cit.*, p. 141.

⁷¹⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 78. Alors qu'il n'a pas quarante ans, il tourne « déjà à l'obésité », Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 107.

sa puissance par son corps imposant : « Vous voyez bien qu'il ne m'a pas mangé, dit-il encore. Je suis trop gros⁷¹⁶... », remarque qu'il renouvellera en affirmant à Clorinde qu'on ne peut le manger, « [j]e suis trop gros, ça ne passerait pas⁷¹⁷ ». L'ampleur corporelle matérialise la capacité de résistance aux attaques des concurrents. Par ailleurs, Rougon est régulièrement comparé à un taureau, analogie intéressante puisqu'elle rappelle le Bœuf Gras exposé par les bouchers au moment du Carnaval⁷¹⁸. Le bœuf est une bête vouée à être mangée. Or, Rougon n'est pas un bœuf, mais bien un taureau, soit un animal *non castré*. Daniel Fabre présente ainsi le taureau :

[il est] la bête productive par excellence. Sa puissance sexuelle est gérée collectivement. Propriété d'un seul, il féconde les bêtes de tous. [...] Pourtant le plus socialisé des animaux tient sa valeur de ce qui, en lui, reste indomptable. Depuis les agronomes classiques un bon taureau est toujours décrit comme « une bête rouge », écumante, au caractère ombrageux. Ce sont les critères que l'on retient sur la foire : ampleur du poitrail, souplesse de l'échiné, belles symétrie et envergure des cornes, fierté du port de tête. Les vertus du reproducteur sont déduites de la puissance visible du combattant [...] ⁷¹⁹.

Rougon, lui aussi bête rouge (son patronyme l'indique⁷²⁰), est celui qui se reproduit – ironie pour un chaste sans enfant –, le puissant qui crée. Il n'est pas de ceux que l'on mange. C'est lui qui donne des « coups de poing à assommer les bœufs⁷²¹ », où les bœufs seraient les concurrents moins forts et moins virils que lui, le fier combattant. Derrière l'apparente tranquillité civilisée (la castration étant « le langage même de la socialisation des hommes⁷²² ») se cache l'indomptable force et l'ambition sauvage, une virilité à l'état brut. Toutefois, Rougon est lui aussi un *faux gros*. Mais, à la différence de son père Pierre, il est peu prompt à jouir des plaisirs matériels et charnels : il n'est pas vraiment dans son corps. Ses appétits sont supérieurs, plus cérébraux et abstraits – domaines virils, nous l'avons dit. Le corps n'est qu'une enveloppe, une apparence dont il *joue* en exagérant sa grosseur, gonflant le dos, balançant ses épaules ou s'enfonçant dans son col. Le (bas) corporel n'est chez lui qu'un moyen, pas une fin (ni une faim).

⁷¹⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 354 et p. 426.

⁷¹⁷ Ce à quoi Clorinde rétorque : « Oh ! si l'on avait bien faim ! dit-elle très sérieusement, après avoir paru consulter son appétit. » *Ibid.*, p. 426.

⁷¹⁸ Arnold Van Gennep, *Le Folklore français*, t. 1, *op. cit.*, p. 809-810.

⁷¹⁹ Daniel Fabre, « L'ours, la vierge et le taureau », *Ethnologie française*, t. 23, n° 1, « Textures mythiques », janvier-mars 1993, p. 11.

⁷²⁰ Gabrielle Melison-Hirschwald, « Les couleurs du pouvoir politique sous le ciel parisien », *Romantisme*, vol. 157, n° 3, « Les couleurs du XIX^e siècle », 2012, p. 75-88.

⁷²¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 477.

⁷²² Daniel Fabre, « L'ours, la vierge et le taureau », *op. cit.*, p. 15-16.

c. Le corps comptable

La force, remarque Jacques Noiray dans son étude de l'œuvre zolienne, n'est pas qu'une « démonstration physique », mais doit aussi s'accompagner de la manifestation concrète « des qualités qui constituent le fond du caractère de l'homme fort : la patience, la persévérance, le goût du travail et de l'effort, toutes qualités qui ne sont que les avatars d'une vertu cardinale dans l'univers moral du romancier : la volonté⁷²³ ». Or, cette dernière est une des principales vertus de la virilité, et pas seulement chez Zola. Michel Delon nous rappelle qu'au XIX^e siècle, la volonté se définit comme une tension « contre quelqu'un ou quelque chose⁷²⁴ » ; elle n'est pas passivité, mais résistance active. En effet, Pierre Larousse précise dans son *Dictionnaire* que la volonté est une « énergie, [une] fermeté de l'âme qui veut⁷²⁵ ». La volonté est ainsi généralement accolée, voire donnée comme équivalent de l'énergie. Dès le XVIII^e siècle, le philosophe (le savant, l'homme d'esprit) fait peu à peu siennes les vertus de volonté et d'énergie, traditionnellement réservées à l'homme de guerre (l'homme d'action)⁷²⁶. Ce déplacement s'observe plus que jamais au XIX^e siècle où Louis Lambert rédige un *Traité de la volonté*, tandis que Raphaël de Valentin réfléchit lui-même à une « Théorie de la volonté ».

L'ambitieux doit faire preuve de volonté s'il veut réussir. Cependant, cette vertu ne se dresse pas toujours contre un élément externe, mais parfois contre une résistance interne à l'individu. En effet, le corps se rebelle occasionnellement, ne travaillant pas toujours dans le sens des intérêts de l'ambitieux, comme s'il avait sa volonté propre. Se joue alors un combat contre soi.

Des hommes pendules

Comme la critique l'a déjà bien souvent souligné, la notion d'énergie est centrale dans le système balzacien. Elle « représente la force même de la vie, le pouvoir de la création ; mais elle possède aussi le pouvoir de détruire, de désorganiser et de défaire⁷²⁷ ». Chez Balzac, « vivre c'est agir⁷²⁸ », observe Madeleine Ambrière. Cependant, l'énergie n'est pas éternelle (l'homme est mortel), elle se « consume⁷²⁹ » dans la vie, ses passions et ses travaux. Tout l'art (et surtout la force) réside dès lors dans la capacité à « mett[re] au service de [sa] force vitale une volonté très grande » à « concentrer [ses] forces, les

⁷²³ Jacques Noiray, « Zola romancier de la force », dans *Le Simple et l'Intense*, *op. cit.*, p. 333.

⁷²⁴ Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, coll. « Littératures modernes », 1988, p. 401.

⁷²⁵ Pierre Larousse, entrée « volonté », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 15, *op. cit.*

⁷²⁶ Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières*, *op. cit.*, p. 403.

⁷²⁷ Arlette Michel, « La poétique balzacienne de l'énergie », *Romantisme*, n° 46, « L'énergie », 1984, p. 49.

⁷²⁸ Madeleine Ambrière, « Balzac et l'énergie », *Romantisme*, n° 46, « L'énergie », 1984, p. 46.

⁷²⁹ *Idem.*

rassembler en vue d'une action précise, au lieu de laisser l'usure de la vie les émietter, les disperser⁷³⁰ ». Dans un souci d'efficacité, l'énergie devra par conséquent se dépenser plutôt de manière concentrée, puis profiter d'un temps de repos pour se régénérer⁷³¹. Rastignac sait ainsi dépenser intelligemment son énergie : « s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpille pas [...], Rastignac se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger, et il charge à fond de train [...] ; quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciant⁷³² ». Cette vision de l'énergie, elle-même tributaire de l'imaginaire médical que nous avons déjà rappelé, a irrigué la littérature réaliste du XIX^e siècle, influençant les figures d'ambitieux. Le bon ambitieux, celui qui peut prétendre au statut d'homme supérieur, sait maîtriser son capital énergétique. Balzac, souligne Madeleine Ambrière, n'hésite d'ailleurs pas à user de la métaphore de l'argent pour parler de l'énergie⁷³³. Mais l'économie du corps ambitieux masculin est plus ambiguë qu'elle n'y paraît au premier abord.

L'ambitieux à succès démontre une grande volonté en parvenant à garder son corps et ses pulsions sous contrôle. Walter, mis mal à l'aise par le comportement de sa femme envers son nouveau gendre, cache sa gêne « car il sait se *gouverner*, celui-là⁷³⁴ ». Bel-Ami, pour sa part, se répète comme un mantra sa nouvelle posture pour garantir ses succès : « Toutes les femmes sont des filles, il faut s'en servir et ne leur rien donner de soi. [...] Le monde est aux forts. Il faut être fort. Il faut être au-dessus de tout⁷³⁵ ». Cette ritournelle lui permettra par la suite de ne pas consommer la relation avec Suzanne, même s'il est « prêt à succomber » : « il savait être fort⁷³⁶ ». Mouret est lui-même admiré pour « sa grâce à se vaincre⁷³⁷ ». Quant à Rougon, une fois n'est pas coutume, il est séduit par Clorinde et s'emporte dans un élan de désir qui le pousserait à céder au mariage : « Non, je ne *veux* pas⁷³⁸ ! » s'exclame-t-il dans une ultime résistance qui portera ses fruits. La volonté se place du côté de la raison, tandis que le corps et ses désirs se positionnent du côté de l'instinct animal – la scène de l'écurie où Rougon poursuit furieusement Clorinde l'illustre bien. Le

⁷³⁰ *Idem*.

⁷³¹ *Ibid.*, p. 47-48.

⁷³² Honoré de Balzac, *La Maison Nucingen* dans *La Comédie humaine*, t. XI, Paris, Éditions Rencontre et Cercle du Bibliophile, 1965, p. 340.

⁷³³ Madeleine Ambrière, « Balzac et l'énergie », *Romantisme*, « L'énergie », n° 46, 1984, p. 46-48.

⁷³⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 430, nous soulignons. La situation, connue du lecteur, altère les mérites de Walter : sa femme, tenue au secret, fait finalement tout de même preuve d'un grand contrôle de soi.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 283.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 421.

⁷³⁷ La formulation est intéressante puisqu'elle juxtapose des termes relevant d'une vertu considérée comme féminine – la grâce – et une virile – la capacité à (se) vaincre : les deux ne forment pas un oxymore, en tout cas, pas chez Mouret. Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 378.

⁷³⁸ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 197, nous soulignons.

lexique utilisé dans les exemples tirés des romans (se gouverner, se vaincre, être au-dessus de, vouloir) s'inscrit dans un champ lexical belliqueux de la domination. Se répète dans ces scènes de résistance et de démonstration de volonté, un combat entre la dyade traditionnellement opposée nature/culture. L'homme rejoue en petit, au niveau individuel, le combat de l'espèce entière sur la nature. L'homme vraiment fort est celui dont la volonté parvient à dompter le corps récalcitrant. Il voit au-delà de la jouissance immédiate.

Cependant, certains hommes poussent la vertu si loin qu'ils deviennent, à l'image de Bourdoncle, des « homme[s] sans passion⁷³⁹ » ou, comme Portalis (journaliste et patron de presse du XIX^e siècle transposé en personnage absent dans *Les Déracinés*), des « homme[s] sans plaisir⁷⁴⁰ », définition même de l'ambitieux sans scrupules pour le narrateur barrésien. De même, l'ambitieux Henri Mauperin affiche la « froideur de la jeunesse, ce grand signe de la seconde moitié du XIX^e siècle, marquait toute sa personne : il paraissait sérieux et on le sentait glacé. [...] Il avait été de cette génération d'enfants que rien n'étonne, que rien n'amuse, qui vont sans fièvre au spectacle où on les mène et en reviennent sans éblouissement⁷⁴¹ ». Henri est de ceux que les Goncourt catégorisent dans ce qu'ils appellent la « Jeunesse comptable⁷⁴² », une jeunesse qui calcule ses coups pour faire fortune, gardant la froideur rationnelle des chiffres. À l'exception de l'épisode d'intense désir pour Clorinde, Rougon « v[ît] de rien, il ne se conn[âit] pas de vice, ce qui [est] vrai. Ni joueur, ni coureur, ni gourmand. Il rêv[e] d'être le maître chez lui, voilà tout⁷⁴³ ». Être le maître chez soi (le corps habité), donc être le maître *de soi*. La survalorisation de l'autosouveraineté et de la force mentale devant l'adversité est au cœur de l'éthos viril : pour dominer les autres et la nature, il convient dans un premier temps d'être maître de soi, de *se dominer*⁷⁴⁴.

⁷³⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 396. Marie-Claire Kerbrat précise que le désir et la volonté s'opposent au sens où « celui-ci est une passion, tandis que celle-là procède de la raison : il faut "avoir de la volonté" pour ne pas succomber à ses passions mais les maîtriser, conformément à ce que conseille, voire enjoint une délibération rationnelle ». Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, *op. cit.*, p. 41.

⁷⁴⁰ « Cet homme qui sondait tout pour en extraire l'argent n'a jamais joué ni joui ; il n'aimait comme distraction que la marche, l'équitation, les sports violents. Sa seule fête était d'actionner l'opinion par des arguments et les hommes par leurs intérêts. C'est l'ambitieux, qu'on peut définir : l'homme sans plaisir. » Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 574.

⁷⁴¹ Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin*, *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2017, p. 114.

⁷⁴² Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 20 janvier 1857, cités par Véronique Cnockaert, « Introduction » dans Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin*, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 31.

⁷⁴³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 47, nous soulignons.

⁷⁴⁴ André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 185.

Bien qu'elle ne soit pas partagée par tous, la chasteté peut devenir un mode de vie pour les ambitieux à la volonté de fer, tout particulièrement chez Zola⁷⁴⁵. Déjà, dans *La Conquête de Plassans*, Faujas proclamait : « les hommes chastes sont les seuls forts⁷⁴⁶ ». Saccard tire une conclusion semblable, pensant que Gundermann « triomphe parce qu'il est sans désirs⁷⁴⁷ » (assertion qui dépasse le simple désir sexuel d'ailleurs). Même Mouret, pourtant loin d'être sage, reste, sous ses airs de tendresse, « parfaitement froid⁷⁴⁸ », comme s'il n'engageait pas réellement son corps dans ses aventures. Les corps chastes sont des corps cérébraux : Bourdoncle est « l'homme chiffre⁷⁴⁹ », Gundermann ne croit « qu'à la logique⁷⁵⁰ », tandis que Rougon se réjouit de sa « tête [...] si solide⁷⁵¹ ». L'énergie sexuelle non exploitée est reportée sur le travail. C'est notamment le cas pour Hamelin qui fait preuve de « facultés de travail rares ; mais [quand] il s'absorbait dans ses études, il ne fallait point l'en sortir. Jamais il n'avait voulu se marier, n'en éprouvant pas le besoin, adorant sa sœur, ce qui lui suffisait. Il devait avoir des maîtresses d'un jour, qu'on ne connaissait pas. [...] [Il] montrait parfois une telle naïveté, qu'on l'aurait jugé un peu sot⁷⁵² ». Madame Caroline ajoutera : « il n'a de force qu'au travail⁷⁵³ ». L'énergie et la volonté pour « faire la vie », formule appréciée du Zola des *Évangiles*, ne peuvent visiblement pas être déployées sur deux plans différents (travail et sexualité)⁷⁵⁴. Hamelin garde une innocence qui l'enferme dans une enfance dévirilisante (Âme-en-lin, Âne-lin, onomastique qui épargne sa sœur moins naïve et moins chaste, désignée plutôt comme *madame* Caroline). La puissance créatrice ne semble pas pouvoir se diviser : les projets ne sont grands que quand ils sont imaginés par des chastes. Il s'agit en effet de ne pas disperser l'énergie virile, de la cumuler pour en assurer sa puissance de frappe⁷⁵⁵. Par conséquent, Hamelin est peut-être dévalué sur le plan sexuel, mais il est parfaitement viril dans ses grandes ambitions de défloration de l'Orient. Chantal Bertrand-Jennings désigne ces hommes-là comme des

⁷⁴⁵ Chantal Bertrand-Jennings a déjà mis en évidence le mépris du féminin qui se traduit en culte positif de la chasteté chez un certain nombre de personnages zoliens. Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola. De la chute au paradis retrouvé*, Paris, Klincksieck, coll. « Femmes en littérature », 1977, p. 80-81.

⁷⁴⁶ Émile Zola, *La Conquête de Plassans* (1874), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1990, p. 249.

⁷⁴⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 481.

⁷⁴⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 140.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 96.

⁷⁵⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 397.

⁷⁵¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 196.

⁷⁵² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 98.

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 100.

⁷⁵⁴ La vision de Zola changera au fil des années (les *Quatre Évangiles* en sont l'aboutissement).

⁷⁵⁵ Même Saccard, grand jouisseur, est assommé de fatigue par le travail de la journée, ses appétits de succès supplantant « ses autres appétits [...] [qui sont] comme diminués et paralysés. » Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 194.

« conquérants⁷⁵⁶ », ayant tous en partage une ambition virile qui se manifeste par l'extension et la construction, soit une procréation dérivée.

Néanmoins, il y a des limites à ne pas franchir. Certains hommes sortent trop de leurs corps. Ainsi, Sigismond vit dans des hauteurs de pensée telles qu'il en oublie de s'alimenter et de prendre soin de son corps. Ses ambitions désintéressées d'un monde nouveau l'ont transformé en corps désincarné, mi-enfant (il n'a aucune autonomie et dépend entièrement de son frère), mi-plante (il a la pièce la plus lumineuse de l'appartement, comme s'il ne s'alimentait que de lumière, végétant et prenant racine dans cette chambre⁷⁵⁷). Son corps christique (ou « angélique⁷⁵⁸ ») donne à voir l'exception sociale de l'intellectuel, sacrifiant son corps à la pensée, selon une conception du travail intellectuel empreinte de romantisme⁷⁵⁹. En miroir, se dresse un autre intellectuel, dont la proximité avec Zola lui-même le désigne comme un modèle positif : Paul Jordan. Ce dernier travaille à nourrir son ménage (c'est donc un être sexué, avec une place dans la société), acceptant de sales travaux d'écriture pour enfin parvenir à un jour à publier un bon roman. Jordan éprouve la matérialité de son corps tandis que Sigismond, lui, est sans ancrage dans la réalité. L'esprit n'est plus seulement au-dessus du corps, mais *hors* du corps. Sans son frère, il ne survivrait pas. Quelle force peut alors bien avoir celui qui n'a pas la gouvernance et l'administration de son propre corps (car, malgré les efforts déployés pour l'évincer, le corps existe bel et bien) ? L'organisation du logement des deux frères est d'ailleurs signifiante. Le bureau de Busch, où se trament les plus vils projets, est *un passage obligé* pour atteindre la chambre de Sigismond : il faut en passer par là, par ces compromissions, pour survivre et permettre les activités intellectuelles auxquelles le jeune homme se livre dans cette chambre. Quant à la cuisine, elle se trouve de l'autre côté du palier, externalisée du reste de l'appartement : les appétits et le bas corporel sont mis à distance⁷⁶⁰. Sigismond a délégué à son frère son corps et toutes les bassesses matérielles qui en découlent (Busch se salit les mains dans ses affaires). Cet abandon du corps est fatal, la fin de Sigismond le montre⁷⁶¹.

Gundermann, lui-même sorte de dieu dans son monde, possède un corps tout aussi peu incarné que celui de Sigismond. Nous l'avons dit, le banquier est un homme de peu

⁷⁵⁶ Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, *op. cit.*, p. 81-86.

⁷⁵⁷ La luminosité éclatante de cette pièce au cinquième étage assimile également Sigismond à un dieu, à un dieu malade, mais à un dieu qui règne seul sur son monde (de papier). Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 76.

⁷⁵⁸ François Kerlouégan, « L'angélisme : "se dégager de son enveloppe" », *Ce fatal excès du désir*, *op. cit.*, p. 332-341.

⁷⁵⁹ François Kerlouégan, « Corps malade, conscience élue », *Ce fatal excès du désir*, *op. cit.*, p. 251-254.

⁷⁶⁰ « la pièce [de Bush] donnait directement sur l'escalier. Il fallait la traverser si l'on voulait gagner l'autre, celle qui avait vue sur la rue [la chambre de Sigismond]. Quant à la cuisine, un *trou* sans air, elle se trouvait de l'autre côté du palier. » Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 73, nous soulignons.

⁷⁶¹ Déjà, le romantisme faisait en partie ce constat. Voir François Kerlouégan, « Le danger de la dissolution et le retour de la matière », *Ce fatal excès du désir*, *op. cit.*, p. 419-428.

de mots, il ne mange presque plus rien, il est peu soucieux des plaisirs matériels, indifférent aux plaisirs charnels (bien qu'extrêmement fécond ; sa fidélité à son épouse ne tient qu'à son désintéret pour les femmes) ; il est « impassible⁷⁶² », « froid⁷⁶³ », « logique⁷⁶⁴ », réglé comme une horloge (il se lève tous les jours à cinq heures pour travailler), présent physiquement, mais bien souvent absent mentalement (« il avait une faculté d'isolement spéciale, il s'absorbait, il continuait de penser⁷⁶⁵ »), immobile au milieu de l'agitation de son bureau. Selon Saccard, Gundermann n'a « plus ni sang ni nerfs [...], ses veines charrient de la glace⁷⁶⁶ ». Sans désirs et sans appétits, il en est « devenu comme abstrait dans sa vieillesse souffreteuse⁷⁶⁷ ». En somme, le corps de Gundermann est comme mort. Son fonctionnement se révèle extrêmement mécanique. De même, l'agonie de Sigismond est dominée par un son particulier et significatif : « Il parlait très vite, d'un ton cassé et monotone, avec le tic-tac d'une chaîne d'horloge que le poids emporte ; et c'était le bruit même de la *mécanique* cérébrale fonctionnant sans arrêt, dans le déroulement de l'agonie⁷⁶⁸ ». Leurs actions et leurs corps ont une régularité de pendule, une mécanique inhumaine. Pensons également à Colomban, le fiancé de la cousine de Denise qui, dans l'attente du mariage et de l'héritage du magasin, mène « une vie d'horloge⁷⁶⁹ » depuis des années, sans désirer sa future épouse. Il mâche son repas « avec lenteur⁷⁷⁰ », dans le glissement long et mou des secondes qui rythment l'agonie de la boutique et de ses ambitions. Seul le désir sexuel pour Clara le réveillera de cette léthargie dévirilisante. Les employés du *Bonheur* subissent eux aussi la régularité mécanique de l'horloge, vivant en automates au rythme du temps du magasin. Ils ne reprennent véritablement vie que dans les temps morts des journées. Saccard adopte lui aussi – temporairement – un rythme de vie réglé⁷⁷¹. Cependant, ses excès corporels (la nourriture, les escapades nocturnes secrètes) l'empêchent de tomber dans la mécanique sans passions. À la différence de

⁷⁶² Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 397.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 481.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 54.

⁷⁶⁵ *Ibid.*, p. 138.

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 480.

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 490, nous soulignons.

⁷⁶⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 63.

⁷⁷⁰ *Idem.*

⁷⁷¹ « Le matin, dès sept heures, avant tous les employés, [...] il était dans son cabinet, à dépouiller le courrier, à répondre déjà aux lettres les plus pressées. [...] À midi, il sortait, allait à la Bourse, voulant y être un des premiers, pour voir et causer. [...] Vers trois heures et demie, il était toujours rentré, il s'attelait à la fastidieuse besogne des signatures, tellement entraîné à cette course *mécanique* de la main, qu'il mandait des employés, donnait des réponses, réglait des affaires, la tête libre et parlant à l'aise, sans discontinuer de signer. Jusqu'à six heures, il recevait encore des visites, terminait le travail du jour, préparait celui du lendemain. » Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 193, nous soulignons.

Gundermann qui calcule, Saccard, lui, utilise « son flair⁷⁷² ». L'homme-animal s'oppose à la machine. Si la mécanique rationalisée et son ronronnement régulier favorisent le succès, ils déshumanisent aussi l'individu, processus qui, nous l'avons dit à la suite de Nicole Loraux, est également une manière d'éloigner de la virilité. Sigismond, Gundermann ou même Rougon aspirent à des ambitions supérieures. Cependant, seul le juste milieu assure le triomphe social *et* la virilité. Chez Sigismond et Gundermann, l'homme a été annihilé, tandis que chez Rougon, le taureau est seulement assoupi et peut ressurgir à tout moment, comme c'est le cas auprès de Clorinde. Rougon use de sa volonté pour se dominer. Il *choisit* de distribuer ses forces efficacement au service de ses ambitions, sans pour autant perdre complètement en humanité. Le corps ne peut donc pas être totalement une option pour les hommes.

Prolongements hypertrophiques

Cependant, la mécanisation du corps de l'ambitieux peut prendre une autre forme, dont Mouret est peut-être l'exemple le plus abouti. Le *Bonheur des dames* est une véritable « machine » « fonctionnant à *haute pression* » à « la chaleur *d'usine* dont la maison flambait », laissant entendre « le *ronflement continu de la machine à l'œuvre*, un enfournement de clientes, entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse. Et cela réglé, organisé avec une *rigueur mécanique*, tout un peuple de femmes passant dans *la force et la logique des engrenages*⁷⁷³ ». Le magasin fait aussi preuve d'une « séduction galante⁷⁷⁴ » qui rappelle sans détour celle de son propriétaire. D'ailleurs, lorsque le pauvre monsieur Marty jette un œil à Mouret, il a « le regard craintif d'un homme qui rencontre le mal dont il mourra⁷⁷⁵ ». L'homme et le magasin se superposent, partagent la même force de séduction, le même magnétisme. Kelly Benoudis Basilio observe ainsi un « trajet métonymique menant de l'œuvre à l'homme⁷⁷⁶ ». Dès lors, les qualificatifs accolés au *Bonheur* parlent aussi de Mouret. Par conséquent, la monstruosité du magasin (le « *monstre*⁷⁷⁷ ») est également celle de son directeur : « sa séduction est *mortelle* ; elle aussi est tout entière tendue vers un seul objectif : la mise à mort – symbolique, et symbolisée par celle de Mme Hédouin –, l'anéantissement de ses victimes⁷⁷⁸ ». Mouret devient un véritable Minotaure dans le labyrinthe des comptoirs où se perdent ses proies. Il est le maître des dentelles : il a les *dents* sur *elles* (*dent-elles*). La machine, c'est Mouret en grand ; par-là, elle le grandit. Mieux, et nous rejoignons ici encore Kelly Benoudis Basilio, le magasin est « son prolongement

⁷⁷² *Ibid.*, p. 300.

⁷⁷³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 65, nous soulignons.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 391, nous soulignons.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 392.

⁷⁷⁶ Kelly Benoudis Basilio, *La Mécanique et le vivant. La métonymie chez Zola*, Paris, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1993, p. 243.

⁷⁷⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 102 et p. 460.

⁷⁷⁸ Kelly Benoudis Basilio, *La Mécanique et le vivant*, *op. cit.*, p. 242.

organique : formidable hypertrophie phallique, aboutissement gigantesque de son “unique passion”, celle de “vaincre la femme”⁷⁷⁹ ». Denise, encore innocente, est à la fois effrayée et fascinée par cet organe tout-puissant (cet organe *en plus*). Elle le réduira néanmoins à un appendice inutile (forme d’impuissance) par son refus constant de céder aux avances de son propriétaire : « Avoir bâti cette machine géante, régner sur un pareil monde, et agoniser de douleur, parce qu’une petite fille ne veut pas de vous ! [...] Certains jours, le dégoût le prenait de sa puissance, il ne lui venait que des nausées, d’un bout à l’autre des galeries⁷⁸⁰ ». De manière éloquente, cet organe-extension est à la fois le lieu de puissance et d’impuissance. Il satisfait le désir des femmes, leur procure plaisir et jouissance (matérielle), mais sa force émane également de ce désir : d’abord celui des clientes dont dépend la survie financière du magasin, puis celui d’une seule femme qui donne sens à l’existence de l’organe en question.

Mouret n’est cependant pas un cas particulier. En effet, le corps de l’ambitieux a la faculté remarquable de s’externaliser, de se prolonger hors de soi, de déborder, de s’afficher aux yeux de tous dans des excroissances à la mesure de ses ambitions. Cette prolongation du corps par les objets relève d’un processus anthropologique qu’identifie Paola Tabet. En effet, selon elle, avec « l’évolution technologique, l’être humain n’est plus défini et limité par les possibilités de son corps : les outils deviennent son prolongement, élargissent sa capacité à s’approprier la nature et d’agir sur elle ». Or, les anthropologues remarquent que les femmes sont invariablement « sous-équipées », « limité[es] à [leur] propre corps, aux opérations à main nue ou aux outils les plus élémentaires⁷⁸¹ ». Les hommes s’assurent le contrôle des instruments de production, se réservant les outils les plus avancés technologiquement (dont les armes), réalisant par-là une division sexuelle du travail et garantissant la domination sur les femmes, mises en dépendance. Les hommes ont ainsi des *corps augmentés* tandis que les femmes ont des *corps outils*⁷⁸². Les ambitieux se donnent les moyens d’afficher une virilité exacerbée, d’un corps outrageusement augmenté que seule la puissance économique peut permettre. Être le premier des hommes, c’est être suréquipé, comme peut l’être Saccard.

Les premiers pas du spéculateur dans la capitale sont « une vraie prise de possession⁷⁸³ ». La connotation sexuelle est évidente puisque, « bouleverser Paris, c’est le fertiliser⁷⁸⁴ ». Ces images, omniprésentes dans *La Curée*, conduisent Cyril Barde à analyser l’éventrement de Paris et l’érection de bâtiments comme le « triomphe d’une nouvelle masculinité [celle de la bourgeoisie d’affaires] dont la puissance s’exerce sur le corps

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 244.

⁷⁸⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 400.

⁷⁸¹ Paola Tabet, *La Construction sociale de l’inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L’Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998, p. 19-20.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 19-20.

⁷⁸³ Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 82.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 64.

détruit et offert de la ville⁷⁸⁵ » (féminine). Le mouvement spéculatif de destruction et de reconstruction multiplie les extensions de Saccard, les agrège pour constituer un tout gigantesque qui redessine la ville. S'ajoute à cette expansion, à la fois verticale et horizontale, l'hôtel particulier de Saccard que Cyril Barde qualifie de « bâtiment-corps » ou encore d'« hôtel-phallus⁷⁸⁶ » (pourtant tout en courbes, celles de Renée, mais aussi celles de la décadence morale et politique). Au début de *L'Argent*, l'impuissance de Saccard se traduit notamment par la perte de cet hôtel. Le spéculateur doit se contenter d'un tiers de logement, partagé avec les Hamelin et la propriétaire, la princesse d'Orviedo. La division donne à voir l'amointrissement du héros. Saccard travaille tout au long du roman à se prolonger dans différentes mécaniques. La première est l'Œuvre du Travail dans laquelle il s'investit avec zèle, remplaçant physiquement l'absence de la princesse, son instigatrice : « lui s'était longtemps prodigué, peuplant l'œuvre, ramassant toutes les misères du ruisseau pour voir plus vite fonctionner cette *machine* charitable qui était un peu sa création [...]. Et il restait le seul et vrai bon Dieu, pour tous ces misérables⁷⁸⁷ ». L'image de la machine et de sa mécanique prend des proportions vertigineuses avec l'Universelle, « puissante machine destinée à tout affoler, à tout broyer, et que des mains violentes chauffaient sans mesure, jusqu'à l'explosion⁷⁸⁸ ». Les conseils et les assemblées générales sont des réunions d'apparat puisqu'il n'y a en fait qu'un seul véritable maître de la machine : la banque, c'est Saccard. Se rejoue une nouvelle fois, l'éventrement (le viol) de territoires (l'Orient) par l'organe tout puissant, l'expansion de soi dans l'autre. Saccard incarne à nouveau son œuvre dans un « palais⁷⁸⁹ », un « hôtel monumental [...], tenant du temple et du café-concert, une façade dont le luxe étalé arrêta le monde sur le trottoir⁷⁹⁰ ». Ici encore, les œuvres fonctionnant comme des mécaniques sont des prolongements hypertrophiques de l'homme ; elles sont l'expression gigantesque de sa virilité conquérante qu'il veut si grande, si supérieure à toutes les autres. Saccard s'aime en Dieu bienfaiteur, en être suprême et divin, en idole à la virilité démesurée, surplombant toutes les autres. La métaphore du labyrinthe est tout aussi pertinente : elle prend à la fois une forme matérielle (l'hôtel de la banque est une caverne d'Ali Baba à l'immensité étourdissante⁷⁹¹) et immatérielle (la spéculation selon Saccard est un labyrinthe d'identités fictionnelles où les achats viennent d'une multiplicité de prête-noms, brouillant la carte logique de Gundermann). La baronne Sandorff se fait guider par Saccard dans le labyrinthe des marchés de la Bourse, monde d'hommes où elle avance à l'aveugle (elle ne peut même pas

⁷⁸⁵ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », dans Bernard Banoun, Anne Tomiche et Mónica Zapata (dir.), *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, op. cit., p. 41.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁷⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, op. cit., p. 219, nous soulignons.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 230.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 267.

⁷⁹⁰ *Ibid.*, p. 297.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 297.

entrer dans le bâtiment)⁷⁹². Mais le spéculateur joue-t-il ici vraiment le rôle d'Ariane ? Le « poil de bête⁷⁹³ » qui recouvre le corps de Saccard tend plutôt à le rapprocher du Minotaure⁷⁹⁴. L'image de la monstruosité donne la mesure de l'hypertrophie remarquable, hors du commun, extraordinaire : ces hommes-là sont hors-norme, plus grands que les plus grands. Ces appendices sont des créations, des œuvres de vie (ils leur donnent naissance), d'où leur association à la virilité. Les hommes donnent (enfin) naissance à quelqu'un : eux-mêmes. Ils se *reproduisent* et se confèrent une continuité matérielle, hors de leurs corps.

Pour Jansoulet, ce prolongement hypertrophique est plus laborieux. Fraîchement arrivé à Paris, le mercanti à succès cherche une machine de l'ordre de l'Universelle ou du *Bonheur des dames*. Il s'évertue ainsi à financer les œuvres des autres : celles de Jenkins (l'œuvre de Bethléem) et celle de Paganetti (la *Caisse territoriale* et ses exploitations corses). Or, à la différence de Mouret et de Saccard, le Nabab *ne crée rien*. Ces machines-là ne peuvent être ses prolongements hypertrophiques personnels puisqu'il en délègue totalement l'édification, se contentant de payer. Dès lors, ces deux projets sont à l'image de leurs véritables créateurs. L'œuvre de Bethléem est un « établissement grandiose, [une] villa genre Louis XIII en béton aggloméré⁷⁹⁵ » où le docteur cherche à prouver, sans succès, les bénéfices de « l'alimentation artificielle⁷⁹⁶ » pour les nourrissons. L'entreprise est un prolongement de Jenkins, souffrant des mêmes tares : le béton (et non la pierre qu'appellerait le style architectural) et l'artificialité mortelle (contre le lait maternel naturel) disent la duplicité du créateur, de celui qui rêve de forger un miracle de modernité, de faire naître une nouvelle religion messianique de l'artificialité. L'établissement se révèle être un mouvoir (Jenkins sème également la mort dans les milieux mondains avec ses perles). Quant à la *Caisse territoriale*, elle est comme Paganetti : du vent. Il n'y a absolument rien de matériel derrière ce nom qui n'est que jeux d'écritures et spéculation. Les tentatives de Jansoulet pour extérioriser monumentalement sa puissance se résument dès lors à la mort et au vide, ce qui annonce précocement sa fin.

Racadot, pour sa part, s'efforce de faire de *La Vraie République* son organe (de presse) en plus, dormant au-dessus de l'imprimerie, ne faisant qu'un avec les bureaux miteux. Le destin du journal anticipe celui de son propriétaire. Privé de ses rédacteurs, Racadot décide de sacrifier l'intégrité de sa feuille : « on se passera jusqu'à nouvel ordre d'un journal neuf ; un imprimeur [...] met le titre de *La Vraie République* et la date du jour en tête d'un texte cliché sur un journal de la veille au soir⁷⁹⁷ » : « *La Vraie République* n'est plus qu'un titre⁷⁹⁸ »,

⁷⁹² *Ibid.*, p. 338.

⁷⁹³ *Ibid.*, p. 278.

⁷⁹⁴ Notons également que Rougon a lui aussi quelque chose du Minotaure, lui qui est régulièrement comparé à un taureau.

⁷⁹⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 111.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 113.

⁷⁹⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 687.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 687.

c'est-à-dire une tête séparée de son corps. Le quotidien sort pour la première fois ainsi le 15 mai, soit à la mi-mai. En vénerie, ce moment de l'année a donné naissance à l'expression « mi-mai, mi-tête », faisant référence aux cerfs dont les bois ne sont encore qu'à moitié faits à cette période. La locution donne un sens plus fort à cette date, véritable signe avant-coureur : le journal est étêté et, bientôt, son responsable – lui-même proie de choix pour ses compagnons – connaîtra un sort identique. Le prolongement de Racadot rate pour les mêmes raisons que rate celui du Nabab : il ne crée rien. Seul, Racadot n'est qu'un en-tête. Il rachète un titre déjà existant et en confie la rédaction à ses amis, payant tous les frais. Il prend néanmoins à sa charge la dimension matérielle du journal : il s'intéresse au *corps* du journal. Il se forme aux techniques de l'imprimerie, il se *salit les mains* d'encre, comme il les souillera par la suite de sang (Sturel s'agace d'ailleurs : « Racadot et son journal *salissent* mes imaginations⁷⁹⁹ »). Il y a bel et bien du *corps* dans son entreprise, peut-être même un peu trop : le journal n'est pas tant un prolongement de Racadot que Racadot lui-même (nous avons vu précédemment que le cœur du personnage est un portefeuille, évoluant au gré de la santé du journal). Toute son existence tient à cet organe qui est finalement plus un corps entier qu'un simple appendice ou une excroissance. On comprend dès lors mieux son agacement à la vue de ses camarades faisant « les gentilshommes avec [sa] peau⁸⁰⁰ » : son journal *est* sa peau. À la fin du roman, il ne lui restera d'ailleurs que son corps, sa tête s'en détachera sous la lame de la guillotine. Racadot, comme son journal, est particulièrement marqué par la dualité tête/corps, deux parties qui restent difficilement unies chez lui. À la différence de Mouret et de Saccard, Racadot a essayé de construire son hypertrophie sur la puissance *des autres* et non sur la sienne propre. Il a engagé son corps dans le journal au lieu d'en faire sa prolongation.

Enfin, le prolongement de la virilité des ambitieux n'est pas toujours hypertrophique, comme le montrent *Bel-Ami* et ses scènes de bilboquets. En effet, les journalistes de *La Vie française* ont un passe-temps des plus éloquentes : le bilboquet. L'humour gaulois de Maupassant est trop connu pour voir ici un simple détail innocent. Les journalistes s'alignent comiquement « côte à côte, le dos au mur, [...] lanç[ant] en l'air, d'un mouvement pareil et régulier, les boules rouges, jaunes ou noires, suivant la nature du bois. Et une lutte s'ét[ait] établie⁸⁰¹ » : « l'adresse au bilboquet conférait vraiment une sorte de supériorité dans les bureaux de *La Vie Française*⁸⁰² ». Forestier, « très adroit à ce jeu⁸⁰³ », collectionne « une vingtaine de bilboquets superbes, rangés et numérotés⁸⁰⁴ » dans une armoire, affirmant qu'« on n'a jamais trop de bilboquets⁸⁰⁵ ». Alors qu'il est en pleine

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 684.

⁸⁰⁰ *Idem.*

⁸⁰¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 88.

⁸⁰² *Ibid.*, p. 166.

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 84.

⁸⁰⁴ *Idem.*

⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 85.

ascension sociale, il parvient à « piqu[er] à tous coups la bille énorme en buis jaune sur la petite pointe de bois⁸⁰⁶ », geste viril métaphorisant l'acte sexuel. La dégradation de sa santé le conduit à céder « son beau bilboquet en bois des Îles, le dernier acheté, qu'il trouvait un peu lourd » à Duroy qui le « manœuvrait d'un bras vigoureux la grosse boule noire au bout de sa corde⁸⁰⁷ ». La force et la virilité des ambitieux prennent ici la forme d'un jeu équivoque sous la plume de Maupassant. Le bilboquet devient prolongement synecdotique de l'homme, une miniaturisation de ses capacités qui donne, par la parodie en minuscule, une connotation risible à la compétition à laquelle se livrent tous ces ambitieux et rit, plus largement, du jeu social, devenu jeu ridicule. Ce n'est qu'à la fin du deuxième chapitre de la seconde partie du roman, lorsque Duroy décide de revoir les priorités et l'amplitude de ses ambitions (« L'égoïsme pour l'ambition et la fortune vaut mieux que l'égoïsme pour la femme et pour l'amour⁸⁰⁸ ») que les bilboquets disparaissent du récit. La vision de l'Arc de Triomphe devenue un géant, menaçant et mobile, clôture ce chapitre, annonçant un changement de paradigme et, surtout, d'*échelle* de grandeur : Bel-Ami ne rit plus, il ne *joue* plus.

Le corps de l'ambitieux affiche des particularités qui le rendent apte au combat social et qui disent sa force : taille, épaules, bras, mains, reins, dents, estomac, ventre ou encore membres en plus. En somme, nous avons pu établir une véritable « cartographie symbolique du corps viril⁸⁰⁹ », selon l'expression de Nicole Loraux.

La question qui se pose maintenant est de savoir si toutes ces particularités, que nous avons égrenées et étudiées jusqu'ici, sont propres aux hommes. Est-ce l'ambition qui virilise l'individu ou est-ce la virilité qui donne de l'ambition ? L'ambition a-t-elle un sexe ?

B. Les femmes et l'ambition

a. La revanche des exclues du pouvoir

Le rêve de déclassement n'est assurément pas propre aux hommes⁸¹⁰. On compte ainsi un grand nombre de personnages féminins aspirant à s'élever dans la hiérarchie sociale, autant pour des envies de jouissances matérielles que des appétits de pouvoir. Cependant, les femmes sont bien plus entravées dans leurs projets que ne le sont les hommes. En effet, leur position sociale est doublement marquée négativement, à la fois

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 84.

⁸⁰⁷ *Ibid.*, p. 166.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 284.

⁸⁰⁹ Nicole Loraux, *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, *op. cit.*, p. 118.

⁸¹⁰ Élisabeth Badinter, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Le Livre de Poche », 1983.

par la classe sociale d'origine *et* par leur sexe, hiérarchiquement inférieur dans l'ordre symbolique et social. Emma Bovary demeure la grande figure féminine des ambitions contrariées, celle dont la bouche garde l'« immobile contraction qui plisse la figure des vieilles filles et celle des ambitieux déçus⁸¹¹ ». Limitée aux moyens à sa disposition en tant que femme du XIX^e siècle en pleine campagne normande, Emma n'a d'autres options que celle du mariage qui se révèle finalement peu compatible avec ses ambitions, Charles n'ayant ni les aspirations ni les capacités nécessaires à y répondre. Néanmoins, des femmes parviennent à jouer des contraintes sociales qui leur sont imposées et réussissent malgré tout à peser *activement* sur leurs destins. À l'exception près de Barrès chez qui il ne vaut « pas la peine de mentionner les femmes présentes⁸¹² » dans les réunions du pouvoir (la présence des femmes ne dérangeant pas l'entre-soi masculin puisqu'elles ne *comptent* pas), on trouve dans les romans un certain nombre de personnages féminins mettant en action leurs ambitions sociales.

L'ambitieuse virile : l'homme derrière la femme ?

Malgré les difficultés, certaines ambitieuses se démarquent par leur propension à s'emparer des modalités utilisées par les hommes pour s'élever socialement. Pour plusieurs d'entre elles, cela passe par l'extirpation de leur sexe, principalement chez Zola. Ainsi, madame Aurélie présente des traits masculinisés par la grande mécanique du *Bonheur des dames*. En effet, le magasin épuise tant ses rouages (ses employés) que, « dans leur fatigue commune, toujours sur pied, la chair morte, les sexes disparaissent, il ne restait plus face à face que des intérêts contraires, irrités par la fièvre du négoce⁸¹³ ». Or, nous l'avons dit au tout début, le neutre (quand le sexe disparaît donc) revient au masculin. Le commerce opère une masculinisation semblable chez madame Hédouin, dans *Pot-Bouille*, qui, dans le cadre du magasin, neutralise son sexe⁸¹⁴, notamment par le port d'« une petite cravate d'homme⁸¹⁵ » : « Je ne suis pas une femme ici, j'ai trop d'affaires...⁸¹⁶ », assène-t-elle. Le profit supplante le sexe. Si madame Aurélie obtient un poste pour son mari et son fils au *Bonheur*, elle travaille en premier lieu *pour elle*, pour sa propre carrière professionnelle, sans intermédiaire. Elle refuse dès lors d'être « appelée de son nom de L'homme qui la

⁸¹¹ Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (1857), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2001, p. 189.

⁸¹² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 630.

⁸¹³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 168.

⁸¹⁴ Chantal Bertrand-Jennings l'analyse comme une manière « de nier l'Autre et de la valoriser uniquement en tant que reflet du Moi ». Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, *op. cit.*, p. 116. Cette interprétation est également partagée par Jean Borie, analysant le traitement des femmes dans le roman naturaliste. Jean Borie, *Le Tyran timide. Le naturalisme de la femme au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 28.

⁸¹⁵ Émile Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 46.

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 255.

vexait⁸¹⁷ » (elle n'est pas vraiment *l'homme*), affirmant son autonomie et son individualité par son prénom, Aurélie (où l'or sonne). Elle s'évince également de l'origine sociale incarnée par le *pater familias*, choisissant de « renier la loge de son père, dont elle parlait comme d'un tailleur en boutique⁸¹⁸ ». Les liens l'unissant aux hommes sont desserrés, tant et si bien que le personnage a la place de *se mouvoir* – vers le haut de la hiérarchie du magasin – sans entraves, *presque* comme un homme.

À l'instar des hommes, les femmes ont le corps de leurs ambitions, c'est-à-dire un corps qui *dit* leurs capacités et, plus rarement, leurs appétits. Ainsi, madame Aurélie est « très forte, sanglée dans sa robe de soie noire, dont le corsage, tendu sur la rondeur massive des épaules et de la gorge, luisait comme une armure. Elle avait, sous des bandeaux sombres, de grands yeux immobiles, la bouche sévère, les joues larges et un peu tombantes ; et, dans sa majesté de première, son visage prenait l'enflure d'un masque empâté de César⁸¹⁹ ». La souveraineté est une masculinisation : elle n'est pas impératrice, mais empereur. Cependant, comme chez les hommes, le gonflement signale le travers, d'autant qu'il ne s'agit ici que d'un *masque*, un masque épais qui coule légèrement : la royauté de madame Aurélie est ainsi dès le départ marqué d'un bémol. « Tout pl[ie] devant madame Aurélie » sans pour autant « qu'un pli de son masque d'empereur daignât s'attendrir⁸²⁰ ». La raideur du masque, par son manque d'humanité, souligne la sévérité, mais aussi l'artificialité. Elle s'oppose aux courbures manifestes du corps de femme du personnage. En effet, dans ce portrait, les épaules sont bel et bien présentes comme pour les hommes (« des épaules à porter la fortune⁸²¹ »), mais elles prennent une rondeur féminine. Clorinde, quant à elle, laisse traîner un corset « craqué à la taille⁸²² », signe d'un élargissement de l'ampleur de la jeune femme, débordant du cadre social de son sexe⁸²³, comme les ambitieux dépassent les limites de leurs classes sociales. Cet élargissement a d'ailleurs quelque chose de gênant pour Rougon qui lui « aurait préféré une taille *plus mince*, des hanches *moins larges*, une poitrine placée *moins bas* ⁸²⁴ ». Clorinde outrepassa effectivement ses frontières en prenant une place trop importante aux yeux de son rival,

⁸¹⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 105.

⁸¹⁸ *Idem.*

⁸¹⁹ *Idem.*

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 106.

⁸²¹ *Ibid.*, p. 105.

⁸²² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 204.

⁸²³ Il serait moins juste de dire que Clorinde cherche à déborder des limites de sa classe sociale puisqu'elle est tout de même fille de comte (même si une rumeur veut qu'elle soit une enfant illégitime) et de comtesse.

⁸²⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 112, nous soulignons.

à la fois séduit et inquiet⁸²⁵. Un certain nombre de femmes fortes et bien souvent ambitieuses sont dotées de poitrines imposantes chez Zola : Clorinde, madame Aurélie, mais aussi madame Josserand, dans *Pot-Bouille*, qui terrasse son mari d'une « gorge géante, dont il [croit] sentir l'écroulement sur sa nuque⁸²⁶ » ; Lisa, dont les chairs opulentes perdent Marjolin ; Pauline, à la poitrine généreuse, *écrasante* de générosité envers Lazare et les siens, etc. On le voit dans ces exemples, la force féminine qu'expriment les seins est loin d'être pleinement positive pour les hommes qui les entourent.

L'influence croissante de Clorinde l'amène à prendre une forme de plus en plus masculine : « la grande fille devenue femme, le *buste élargi*, les *reins solides*, accomplissant posément les actes les plus extraordinaires, ayant réalisé son rêve longtemps caressé d'être une force⁸²⁷ ». La poitrine se transforme en buste tandis que les hanches se font reins. Se lit ici une version féminine de la cartographie symbolique du corps de l'ambition (taille plutôt qu'épaules, hanches plutôt que reins, poitrine plutôt que bras). À l'image de Rougon, Clorinde use de son corps non pas comme une fin, mais comme un moyen de parvenir, ne se montrant charnelle que par nécessité. Faute d'avoir les poings de Rougon, elle affirme sa puissance dans « autre chose⁸²⁸ », référence probable à son sexe dont elle exploite le pouvoir d'attraction. La féminité peut en effet être autant un levier (Clorinde, Nana, etc.) qu'une limite pour les ambitions des femmes. Mais Clorinde est aussi peu dans son corps que Rougon, ce qui lui donne des airs de mécanique, de « machine [...] compliquée⁸²⁹ » à « l'élasticité puissante d'un ressort d'acier⁸³⁰ ». À la différence des hommes, elle n'a pas de machine dans laquelle s'externaliser : elle *est* la machine, tout du moins vue à travers le prisme du narrateur masculin⁸³¹, empreint d'un imaginaire fin-de-siècle⁸³². Son extension à elle se situe plutôt dans son mari.

⁸²⁵ « Un instant, il eut l'intuition très nette de la puissance de ces *épaules* nues, capables d'ébranler un monde. Clorinde, dans ses regards brouillés, *s'élargissait* toujours, lui bouchait toute la baie, de sa *taille* de statue géante. Mais il battit des paupières, il la retrouva, *bien moins grosse que lui*, sur la table. » *Ibid.*, p. 115, nous soulignons.

⁸²⁶ Émile Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 56.

⁸²⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 458.

⁸²⁸ Clorinde parle de cet « autre chose » qu'on les femmes après le laïus de Rougon sur la force de ses poings, mettant ces deux parties en parallèle, voire en correspondance. *Ibid.*, p. 131.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 106.

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 191.

⁸³¹ Sur l'influence du narrateur-homme sur la vision des personnages féminins, voir le travail de Fleur Bastin-Hélary, *Zola ou le roman viril*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2017.

⁸³² Mireille Dottin-Orsini observe que, dans les romans de la fin du XIX^e siècle, le rire n'est pas le seul à induire une « mécanique plaquée sur le vivant ». « Un va-et-vient s'instaure entre la femme et le robot : tantôt le robot est préféré à la femme, et la remplace, tantôt la femme devient automate, et par là même *inhumaine*. » Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale*, Paris, Bernard Grasset, 1993, p. 98.

Madeleine Forestier et Clorinde sont toutes deux fortement empreintes de littérature. Madeleine prend la fonction de *main armée d'une plume* pour ses maris-journalistes. Elle dicte à Duroy son premier article tout en manipulant la fumée de sa cigarette d'une main experte : « elle dictait, en soufflant des filets de fumée qui [...] s'évaporaient en laissant par places, dans l'air, *des lignes grises*, une sorte de brume transparente, une buée pareille à des fils d'araignée. Parfois, d'un coup de sa main ouverte, elle *effaçait* ces traces légères et plus persistantes ; parfois aussi elle les *coupait* d'un mouvement tranchant de l'index⁸³³ ». Cette écriture de fumée, trompeuse comme celle de Madeleine qui n'écrit que derrière la signature d'un homme, dit également le calcul, si ce n'est le *piège* (l'araignée et sa toile). Quant à Clorinde, sa correspondance se montre particulièrement abondante, gérée « comme dans les administrations⁸³⁴ » et « chez les hommes d'affaires⁸³⁵ ». La jeune femme croule sous les papiers qu'elle rédige, qu'on lui envoie ou lui fait passer secrètement⁸³⁶. Elle les range dans « une serviette de maroquin rouge, un portefeuille monumental à serrure d'acier, digne d'un ministre, dans lequel elle promenait un monde de dossiers⁸³⁷ » ; elle était « toujours chargée de ce sac de cuir informe que des liasses de papier crevaient, elle ressemblait à quelque avocat véreux courant les justices de paix pour gagner cent sous⁸³⁸ ». Son incorporation de la littérature est littérale lorsqu'elle suce « un de ses doigts sur lequel elle venait de faire une tache d'encre⁸³⁹ ». Ces femmes de papier et d'encre accèdent à une puissance d'agir effective par l'écriture. Mais cette écriture reste suspecte (l'araignée, l'avocat véreux), toujours un peu trop charnelle (écrite en peignoir pour Madeleine, dans son cabinet de toilette⁸⁴⁰ et sa chambre pour Clorinde) car féminine. Clorinde partage par ailleurs la capacité des ambitieux à *faire parler* – notamment Rougon – tout en se gardant bien de révéler quoi que ce soit d'elle ou de ses réelles ambitions⁸⁴¹ : c'est une femme qui demeure « *impénétrable*, au milieu de son expansion bavarde⁸⁴² ».

⁸³³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 79, nous soulignons.

⁸³⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 201.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 204.

⁸³⁶ « Tous les réfugiés vénitiens, les Brambilla, les Staderino, les Viscardi, la voyaient en secret, lui passaient des bouts de papier couverts de notes. » *Ibid.*, p. 238.

⁸³⁷ *Idem.*

⁸³⁸ *Idem.*

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 199.

⁸⁴⁰ Voir le travail d'Émilie Bauduin sur le lien entre politique et cabinet de toilette chez Zola. Émilie Bauduin, *Entre les savons et les pommades. Représentations et symboliques du cabinet de toilette dans Les Rougon-Macquart (1871-1893) d'Émile Zola*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Véronique Cnockaert, Université du Québec à Montréal, 2020.

⁸⁴¹ « Et il s'injurait. À vingt ans, il n'aurait pas été plus bête. Elle venait de le confesser comme un enfant, lui qui depuis deux mois cherchait à la faire parler, sans tirer d'elle autre chose que de beaux rires. Elle n'avait eu qu'à lui refuser un instant ses poignets ; il s'était oublié jusqu'à tout dire, pour qu'elle les lui rendît. » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 123.

⁸⁴² *Ibid.*, p. 124, nous soulignons.

Clorinde réinvestit en effet des clichés féminins (bavardage, séduction), pour les renverser et arriver au même résultat que les vertus attribuées au masculin (contention, domination de soi et des autres). De même, Madeleine est une véritable femme-sphinx : sa « figure irrégulière et séduisante » « semble avoir une signification, dont chaque mouvement paraît dire ou cacher quelque chose⁸⁴³ ». Le mystère féminin, grand cliché masculin⁸⁴⁴, se mue en outil utile de l'ascension sociale. Les femmes gagnent à se montrer parfois, comme les hommes, *impénétrables*.

Si l'ambition des femmes peut prendre des voies semblables à celles des hommes, nous voyons bien que l'ambition est systématiquement féminisée. Or, cette féminisation devient bien souvent un signe négatif qui se révèle être une *minoration* qui rend les ambitieuses plus petites qu'elles ne pouvaient le paraître au premier abord. Ainsi, la baronne Hemerlingue qui semble pourtant, à première vue, capable de prétendre à un pouvoir au moins égal à celui des hommes, se trouve finalement diminuée par le récit. Le baron avoue à Jansoulet que « ce n'est pas [lui] qui [est] fort », mais sa femme qui « connaît la banque mieux que [lui], et Paris et les affaires. C'est elle qui mène tout à la maison⁸⁴⁵ ». Ambitieuse active, « d'une volonté, d'un entêtement extraordinaires⁸⁴⁶ », « elle s'est fait épouser⁸⁴⁷ » par Hemerlingue pour sortir de son sérail et de sa condition d'esclave. Elle est décrite par le narrateur comme l'une des rares femmes habitées par la « puissance absolue du mal⁸⁴⁸ ». Pourtant, malgré les prétendues prouesses bancaires, le brassage à grande échelle d'argent et les plans d'ascension sociale vertigineux, la baronne n'est jamais mise en scène de manière à faire la preuve de ses capacités. Ainsi, son entrée longuement différée déçoit et la tension accumulée par l'attente se dégonfle rapidement. Lorsque la jeune femme apparaît enfin dans la narration, il n'est question que d'apparence physique (comment elle s'est occidentalisée pour devenir le « joujou de ces nobles dames⁸⁴⁹ ») et de vengeance mesquine contre les Jansoulet. Alors que Saccard se mesure au puissant Gundermann, la baronne n'a pour rivale que la ridicule et idiote mademoiselle Afchin (infantilisée par l'éternelle « mademoiselle » et tournée en dérision par un nom encombré de consonnes fricatives), la femme du Nabab, ce dernier n'étant finalement qu'un dommage collatéral. La médiocrité de l'adversaire rabaisse considérablement la baronne.

⁸⁴³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 53, nous soulignons.

⁸⁴⁴ Voir entre autres : Naomi Schor, « Le sourire du sphinx : Zola et l'énigme de la féminité », *Romantisme*, n° 13-14, « Mythes et représentations de la femme », 1976, p. 184 ; Fleur Bastin-Hélary, « Méduses et Sphinx », *Zola et le roman viril*, *op. cit.*, p. 31-42.

⁸⁴⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 287.

⁸⁴⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 296.

⁸⁴⁹ Si le narrateur précise qu'il ne s'agit que d'une apparente docilité, c'est néanmoins cette partie-là de la baronne qui prend le dessus sur ses prétendus talents financiers. Le texte l'associe aux affaires dans les paroles que tient le baron, mais plus volontiers aux chiffons lorsqu'elle apparaît physiquement. *Ibid.*, p. 293.

La puissance sociale du personnage se résume à « une haine de sérail⁸⁵⁰ » devenue guerre de salon, une échelle d'action qui la cantonne elle aussi à l'espace domestique, véritable prison féminine.

Un même processus de minoration par la féminisation opère chez madame Caroline dont les larges ambitions n'ont pas pour but de s'enrichir ou de se grandir, comme c'est le cas pour Saccard, mais de civiliser et de faire progresser l'humanité. Caroline n'est pas ambitieuse pour elle-même, mais pour les autres (comme la princesse d'Orviedo dont les projets pharaoniques ne sont que charité). Dans *L'Argent*, les femmes donnent tandis que les hommes prennent. L'ambition est féminisée : les vertus viriles dont fait preuve Caroline (vaillance, courage, raison, etc.) sont entièrement tournées vers le soin d'autrui et l'oubli de soi. Si les vertus considérées comme féminines ne sont pas intrinsèquement négatives, bien au contraire, elles sont cependant invariablement regardées comme inférieures quand elles sont comparées aux vertus masculines. Alors que le projet de Caroline est *in fine* plus noble et plus grand que les (véritables) ambitions de Saccard, elle reste petite face à un Saccard démesuré. Les ambitions de Caroline n'agissent pas : Saccard et Hamelin font tout. Elle se voit limitée à l'intendance des maisons, à être la maîtresse de Saccard, à s'occuper de son fils Victor et à gérer la ruine. Les ambitions de Caroline se révèlent finalement aussi stériles que son corps : ce n'est plus la femme qui fait la vie, mais les hommes⁸⁵¹.

De même, pour Clorinde, le sérieux tout viril de ses affaires est systématiquement amoindri par la féminisation : la serviette contenant ses plans à échelle européenne est réduite à « un manchon⁸⁵² » sur ses genoux, soit un simple accessoire ; son bureau, brassant tout autant d'affaires importantes, est marqué par la présence d'objets de toilette féminine (corset, savon, etc.), sous-entendant à la fois la frivolité de ses affaires et l'intrigue un peu trop galante. Le narrateur limite sa force à son « corps superbe où était peut-être l'unique secret de sa royauté⁸⁵³ ». Comme la baronne Hemerlingue, ses manigances de haut vol demeurent dans l'ombre tandis que reste, sur le devant de la scène, son but ultime – humilier Rougon pour avoir refusé de l'épouser et lui démontrer sa supériorité de femme – qui relève de la petite intrigue d'alcôve. Finalement, ainsi que le remarque très justement Henri Mitterand, Clorinde n'est pas une rivale bien inquiétante pour Rougon : « Certes, à la fin, c'est “une intelligence féminine qui bat une intelligence masculine”. Mais il n'y a pas eu de véritable combat⁸⁵⁴ ». Sa victoire est d'ailleurs très paradoxale puisqu'elle la conduit, elle pourtant si indépendante, à être mise en laisse par l'empereur : battre un

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 295.

⁸⁵¹ C'est également le constat de Chantal Bertrand-Jennings : « Dans cette mythologie typiquement masculine il est remarquable de constater l'inversion de la nature : l'homme s'y est approprié le principe de vie pour l'accaparer. » Chantal Bertrand-Jenning, note 4, « Le conquérant zolien : de l'arriviste au héros mythique », *Romantisme*, n° 23, « Aspect d'une modernité », 1979, p. 52.

⁸⁵² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 238.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 458.

⁸⁵⁴ Henri Mitterand, *Le Regard et le signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1987, p. 198.

homme implique de se soumettre à un autre. La jeune femme est présentée par Rougon comme son élève, son « enfant⁸⁵⁵ », sa « fille perverse⁸⁵⁶ » qui imite le maître/le père, littéralement dans la scène où Clorinde pose pour une peinture⁸⁵⁷ : elle n'est qu'un *modèle* réduit du grand homme, une enfant qui restera une éternelle seconde derrière les hommes (le deuxième sexe), une copie de l'original⁸⁵⁸. Chaque démonstration de sa puissance est ainsi minimisée dans le récit : ses paroles sont morcelées, laissant « tomber des bouts de phrase sans lien entre eux⁸⁵⁹ », elle finit « par se perdre elle-même⁸⁶⁰ » dans ses papiers, etc. Cette fragmentation dit le manque et le *trou* (de son sexe). Clorinde n'est pas aussi dangereuse qu'elle en a l'air. Elle est « une Diane à mettre sur une boîte de pastilles⁸⁶¹ », une déesse en tout petit.

La critique littéraire, sous le prisme des études du genre, ayant déjà bien traité les personnages féminins, nous nous sommes finalement peu attardée sur les femmes afin d'éviter d'égrener trop longuement des analyses connues. Ce tour d'horizon rapide nous a néanmoins permis de reconnaître chez les ambitieuses des traits que nous avons pu identifier chez les hommes. La virilisation de certaines de ces femmes souligne la force et l'émancipation exceptionnelles, ce qui peut tendre à valoriser parfois – pas toujours – ces ambitieuses. Cependant, ce processus dit aussi à quel point les valeurs auxquelles fait appel l'ambition, tout du moins lorsqu'elle se situe dans la démesure, sont fortement attachées aux hommes. Ainsi, la dimension positive de ces femmes tient à la virilité, à leur ressemblance (mesurée) aux hommes en tant que reflet (mais simple reflet)⁸⁶². La féminisation n'a pas pour but de ramener les valeurs portées par l'ambition dans le giron des femmes, mais bien de les minorer, de les marquer d'un signe *moins*, le féminin restant un pôle négatif dans l'imaginaire des romans. Alors que les ambitieux travaillent

⁸⁵⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 201.

⁸⁵⁶ *Idem.*

⁸⁵⁷ Clorinde propose une imitation de Rougon pendant la scène de peinture : « Elle se gonfla, se rengorgea, en soufflant, en lançant les poings en avant, avec une mimique si drôle, si vraie dans la charge, que tout le monde se pâma. » *Ibid.*, p. 114.

⁸⁵⁸ Bram Dijkstra a bien montré l'opposition entre l'homme *inventeur* et la femme *imitatrice*, notamment dans les domaines artistiques (peinture, musique, poésie). On reconnaît ici encore le geste d'appropriation de la fécondité en hiérarchisant, au profit des hommes, la production et la reproduction, la création et la procréation. Bram Dijkstra, *Les Idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Seuil, 1992, p. 187-206.

⁸⁵⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 460.

⁸⁶⁰ *Ibid.*, p. 461.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 135.

⁸⁶² Pour Chantal Bertrand-Jennings, trois voies sont empruntées par Zola dans son traitement des personnages féminins : « nier l'Autre », « ne la valoriser qu'en tant que reflet du Moi » ou « entreprendre la pacification systématique de la gent féminine, soit par une insertion exemplaire dans la société patriarcale, soit par un accaparement qui rend mien ». Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, *op. cit.*, p. 117. Voir une interprétation du cas de Mathilde de La Mole dans Mathilde Rigal, *La Subversion du genre dans les romans et les nouvelles de Stendhal*, mémoire de master, sous la direction de Fabienne Bercegol, Université Toulouse Jean Jaurès, 2017.

« seulement » à dépasser leur position sociale, les femmes ne peuvent penser leurs ambitions sans leur sexe. Elles soutiennent deux charges négatives qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. Même si elles parviennent parfois à jouer des limites que leur impose la société ou à retourner temporairement à leur avantage le stigmate (mais les armes du faible sont bien souvent de faibles armes⁸⁶³), le sexe n'est pas une variable ajustable et se révèle être un véritable *cadre contraignant* des ambitions et des actions des femmes.

Le marchepied idéal : la femme derrière l'homme

Un des moyens les plus efficaces pour gravir l'édifice social réside dans l'institution du mariage, pour les femmes bien évidemment, mais également pour les hommes. En effet, comme le souligne cyniquement Joseph Droz dans son *Essai sur l'art d'être heureux*, le « mariage est en général un moyen d'accroître son crédit, sa fortune et d'assurer ses succès dans le monde⁸⁶⁴ ». La dot, mais aussi le capital social et symbolique de la jeune femme, relève de l'appât à ambitieux. « L'ambition commande l'amour », résume Philippe Dufour, l'ambitieux « aime à usure⁸⁶⁵ », faisant fructifier ses intérêts sur l'argent de son épouse. C'est une leçon classique depuis le roman balzacien que Forestier ne manque pas de rappeler à Duroy : « C'est encore par elles [les femmes] qu'on arrive le plus vite⁸⁶⁶ » et sans trop d'effort. Mouret ne peut que souscrire à cet adage, devant lui-même ses débuts de patron dans le commerce à son mariage avec madame Hédouin, première marche de l'édifice social. Denise voit, avec une clairvoyance qui s'ignore, la femme derrière l'homme, caractéristique fondamentale de Mouret : « *derrière* sa jolie tête, à la barbe soignée, aux yeux couleur de vieil or, elle [Denise] voyait la femme morte, cette madame Hédouin⁸⁶⁷ ». Derrière Mouret, les femmes. Tout son commerce est bâti sur leur exploitation : sans elles, il ne serait rien. Elles soutiennent son édifice en faisant le trait d'union entre lui et les véritables propriétaires (légaux) des portefeuilles, les hommes⁸⁶⁸. Mouret s'insinue en amant dans l'intimité économique des ménages : amour et argent vont de pair dans les comptes de l'ambitieux. Dans ce cas de figure, les femmes derrière les hommes s'inscrivent comme des *moyens* servant les ambitions.

⁸⁶³ Formule empruntée à Lucien Bianco, portant à l'origine sur les résistances paysannes en Chine. Lucien Bianco, « Résistance paysanne », *Actuel Marx*, n° 22, 1997.

⁸⁶⁴ Joseph Droz, *Essai sur l'art d'être heureux*, Paris, Jules Renouard et cie, 1833 [1806], p. 189, cité par Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 1, *op. cit.*, p. 337.

⁸⁶⁵ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 57.

⁸⁶⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 48.

⁸⁶⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 109, nous soulignons.

⁸⁶⁸ « Chaque nouveau bout de dentelle était pour lui [M. Marty] un désastre [...] ; et, comme Mouret affirmait justement que les nouveaux magasins augmentaient le bien-être des ménages de la bourgeoisie moyenne, il lui lança un terrible regard, l'éclair de haine d'un timide qui n'ose étrangler les gens. » On voit bien ici que la véritable victime du commerce de Mouret est bien le mari, celui qui gagne l'argent. *Ibid.*, p. 138.

Les femmes entrent dans les plans des ambitieux également en tant qu'*objets* de convoitise, voire en tant que *preuves* de la réussite. Jansoulet, malgré son ascension sociale fulgurante, met un point d'honneur à épouser mademoiselle Afchin, pourtant devenue inférieure d'un point de vue économique. Outre un certain capital symbolique, elle représente une *revanche* pour le parvenu. Elle est un trophée qui dit le succès social : on ne peut plus la lui refuser. De même, Saccard *s'offre* madame de Jeumont, femme du monde réputée pour avoir été achetée par l'empereur à cent mille francs pour une nuit. Le prix de cette prostitution de luxe n'a pour fin que la démonstration et l'étalage de la puissance financière, égale à celle de l'homme le plus puissant politiquement, véritable publicité visant à rassurer les actionnaires. Comme l'observe Cyril Barde, dans *La Curée*, les femmes « deviennent de nouveaux supports, de nouveaux enjeux de spéculation⁸⁶⁹ » où la relation érotique est « versée dans l'économie de la finance ». Madame de Jeumont (Jeu-mont, ou encore Je-monte, jeu de mots équivoques signifiant à la fois l'ascension sociale et, dans le vocabulaire argotique, l'acte sexuel⁸⁷⁰) atteste la position nouvelle. Le corps de la femme sert ici deux hommes : Saccard affichant son luxe et le mari-proxénète se payant du luxe. Quant à Rougon, le mariage dont il pensait ne pas avoir besoin (« À mon âge, on n'a plus besoin de femme⁸⁷¹ » : ni sexuellement ni socialement puisqu'il est déjà arrivé au sommet du pouvoir) finit par trouver son utilité comme « une preuve matérielle de sa probité. Cela achevait de le tirer de son passé suspect, de le classer parmi les honnêtes gens⁸⁷² ». L'épouse permet la mise en ménage bourgeoise, la création d'un foyer (son prétendu domaine). Les femmes, réifiées, servent de biens de position⁸⁷³ : leur *possession* – terme désignant aussi l'acte sexuel – donne l'occasion d'afficher sa situation sociale, de la montrer aux autres. Les rapports amoureux et sexuels, remarque Cyril Barde, deviennent « des signes – et seulement des signes – de la valeur, de la puissance, des signes que l'on peut manipuler, contrefaire⁸⁷⁴ ». Or, la manipulation et la contrefaçon, quand elles se voient, dévaluent ces signes. La valeur virile de l'acte tend à décroître quand il est acheté, ce que souligne la distance prise par les narrateurs, peu dupes des choix de leurs personnages.

Certaines femmes peuvent également jouer le rôle d'Ariane, offrant son fil à Thésée pour ne pas se perdre dans le labyrinthe social. Ainsi, Madeleine Forestier conseille Duroy sur comment agir dans le monde, comme le faisait déjà la Vicomtesse de Beauséant avec

⁸⁶⁹ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 46.

⁸⁷⁰ Alfred Delvau, entrée « Monter une femme », *Dictionnaire érotique moderne*, *op. cit.*, p. 265.

⁸⁷¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 182.

⁸⁷² *Ibid.*, p. 211.

⁸⁷³ Un bien de position, ou bien positionnel, est un bien qui atteste du statut social. Le luxe s'inscrit dans ce cadre de différenciation sociale par la possession matérielle d'un bien rare (que ce soit par son prix ou par la rareté effective de son matériau). Gilles Grolleau, Tarik Lakhal et Naoufel Mzoughi, « Consommer plus ou consommer plus que les autres ? Une analyse empirique des biens de position », *Revue économique*, vol. 59, n° 4, 2008, p. 701-717.

⁸⁷⁴ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 46.

Rastignac. Nombre d'hommes ne seraient rien sans ce type de femmes pour les guider. Madeleine, d'une grande intelligence, travaille dans l'ombre de ses conjoints (Forestier, Duroy, puis un certain Jean le Dol). Bien qu'elle y consente (mais a-t-elle véritablement le choix ?), son travail ne reste jamais véritablement sien puisque constamment soumis à l'appropriation masculine⁸⁷⁵. Elle ne travaille pas pour elle – comme peut le faire madame Aurélie – mais pour les autres. Son activité est reléguée au bureau de son appartement où « tout ce qui l'entourait faisait partie d'elle⁸⁷⁶ ». Son prolongement à elle, contrairement aux ambitieux, se cantonne à une chambre à soi, dans l'espace privé. Madeleine garde parfaitement les apparences dévolues à son sexe. Mais bien que Duroy soit le héros de *Bel-Ami*, c'est pourtant Madeleine qui se révèle être au cœur du roman. La seconde partie du roman ne s'ouvre en effet qu'à partir du moment où une promesse de mariage avec Madeleine est formulée. C'est elle qui est le pivot décisif dans le parcours de Duroy. Les aventures sociales du jeune homme tournent d'ailleurs autour d'un lieu significatif, l'église de la *Madeleine*. Celle-ci jalonne le roman : Bel-Ami marche vers la Madeleine dès le premier chapitre ; ses retrouvailles avec Forestier le conduisent se mettre à nouveau « en marche vers la Madeleine⁸⁷⁷ » ; il marche avec Saint-Potin une fois encore vers la Madeleine⁸⁷⁸ ; Mme Walter est dame patronnesse à la Madeleine⁸⁷⁹ ; enfin, son mariage avec Suzanne se fait à la Madeleine⁸⁸⁰. Tout mène à (la) Madeleine. L'église reste cependant, comme le personnage, en toile de fond, un décor du roman masculin.

Madeleine est une femme supérieure à ses époux – Duroy est peut-être une exception –, tout comme le sont Clorinde (face à Delestang), madame Aurélie (face à Lhomme) ou même Félicité (face à Pierre Rougon ; avec quelques nuances néanmoins, celui-ci ayant tout de même des cartes à jouer). Mais ces femmes ne sont pas nécessairement toutes mal mariées. Au contraire, pour certaines, le mariage avec un homme médiocre peut être un choix judicieux qui leur permet d'agir concrètement dans le monde à travers leur conjoint, telle Clorinde qui utilise, sans rencontrer de résistance, sa marionnette de mari⁸⁸¹. Norbert de Varenne émet l'hypothèse que Madeleine « aim[e]

⁸⁷⁵ « — M'apportez-vous *mon* article ? [...] Duroy tira de sa poche les feuilles de papier pliées en quatre : — Voici, monsieur. [...] Mais Forestier s'empressa de répondre : — Ce n'est pas la peine, monsieur Walter : j'ai fait la chronique avec lui pour lui apprendre le métier. Elle est très bonne. » On voit bien ici la triple appropriation de l'article de Madeleine : par Bel-Ami, par Forestier et par Walter. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 86, nous soulignons.

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 81.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 99.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 289.

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 427.

⁸⁸¹ « Elle le possédait maintenant tout entier et usait de lui à sa guise, sans qu'il se permît un murmure. Son tempérament le prédisposait à ce servage. Il se trouvait trop bien du secret abandon de sa volonté, pour jamais tenter une révolte. [...] Il lui suffisait de garder devant le monde son attitude d'homme souriant et supérieur. » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 462.

les débutants⁸⁸² », alors qu'il est tout aussi probable que seuls les débutants, d'autant plus s'ils sont médiocres, la laissent écrire pour eux. Nous avons dit que les ambitieuses ne pouvaient pas séparer la double charge négative qu'elles portent. Or, Clorinde et Madeleine parviennent à se dégager de leur sexe en extériorisant leurs manœuvres dans leurs maris. Finalement, ce n'est pas seulement Delestang qui est *délesté*, mais aussi Clorinde. En agissant à travers son conjoint, elle peut se défaire de la charge négative que constitue son sexe. Ces femmes se dédoublent de manière à pouvoir avancer sans le stigmate de leur sexe. Elles sont, d'une certaine manière, à la fois femme et homme grâce à leurs époux (dont on peut en dire autant ; la différence tient à ce que ces hommes sont généralement dévalorisés dans le processus). Reste que les femmes supérieures travaillent dans l'ombre afin d'obtenir des médailles et des postes pour leurs maris peu dégourdis. Philippe Dufour voit dans cette configuration récurrente « un principe d'ironie : la supériorité œuvre au triomphe de la médiocrité⁸⁸³ ». Clorinde a pleinement conscience de cette ironie et en fait un objet de vengeance et de jouissance dont le but affiché est d'amoindrir Rougon :

Mon Dieu ! son mari n'était pas un homme supérieur ; elle l'avouait, elle en plaisantait même ; et elle voulait dire que le premier venu avait suffi, qu'elle aurait fait un ministre de l'huissier Merle, si le caprice lui en était poussé. Oui, l'huissier Merle, un passant imbécile, n'importe qui : Rougon aurait eu un digne successeur. Cela prouvait la toute-puissance de la femme⁸⁸⁴.

Ce plaisir – parvenir à faire arriver n'importe quel homme médiocre –, le narrateur balzacien l'explique par le défi que la femme supérieure se donne à elle-même, à l'instar de madame Camusot : « Le pouvoir ne se prouve sa force à lui-même que par le singulier abus de couronner quelque absurdité des palmes du succès⁸⁸⁵ ». Ce goût pour garantir les succès d'un incompetent revient à marquer, une fois encore, négativement ces femmes : leur supériorité se démontre dans la médiocrité, comme une annulation ou une invalidation finale.

b. La sexualisation de l'ambition

Faire une place aux femmes amène également à interroger le rapport entre les sexes et, plus précisément, à introduire la sexualité et le rôle qu'elle tient dans le parcours

⁸⁸² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 429.

⁸⁸³ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 120.

⁸⁸⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 525.

⁸⁸⁵ Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *La Comédie humaine*, t. 4, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1977, p. 881, cité par Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 121.

des ambitieux. Si des hommes chastes comme Rougon sont parvenus aux plus hauts postes sans l'aide des femmes, d'autres leur doivent au contraire presque tout.

Les hommes de tous les désirs : corps désirable, corps désiré

Le désir est marqué du signe du manque, du vide. C'est une aspiration que connaissent bien les arrivistes, proches en cela, nous l'avons dit, du parasite. Certains, tels Octave Mouret et Georges Duroy, vont dès lors devenir les plus grands exploiters de désirs des romans, utilisant les femmes en véritable marchepied social. Les deux hommes sont des professionnels du désir féminin. L'activité marchande de Mouret s'avère fortement empreinte de sensualité et de séduction⁸⁸⁶, des aptitudes particulièrement développées chez le jeune homme (Mouret « était la séduction⁸⁸⁷ » même). Il est le maître de tous les désirs, les siens et ceux des autres, à la fois objet (il sait « les allumer⁸⁸⁸ ») et sujet de ces désirs (il « goûtait une jouissance personnelle à satisfaire les passions⁸⁸⁹ »). Duroy, pour sa part, n'a que son corps comme objet de passions et dont le succès se mesure au nombre de « femmes [qui] avaient levé la tête vers lui⁸⁹⁰ » en le voyant. La force motrice de son ascension réside dans la « force de séduction [...], [une] force vague et irrésistible que subissaient toutes les femmes⁸⁹¹ ». Mouret et Duroy ont ainsi tous deux la particularité de susciter l'unanimité du désir féminin, d'être « irrésistible[s]⁸⁹² ». *Bel-Ami* compte quatre occurrences du mot *irrésistible* associées à Duroy ; le magasin du *Bonheur des dames* – donc Mouret – en dénombre autant. Comme il est difficile de résister aux poings de Rougon ou au verbiage de Saccard, la séduction de ces ambitieux ne rencontre pas de *résistance* : il s'agit ici d'une autre forme de la volonté et de la force.

Ce succès, Mouret et Duroy le doivent notamment à leur capacité à brouiller les frontières entre les sexes, s'appropriant des caractéristiques féminines. Ainsi, *Bel-Ami*, en fin connaisseur du costume des dames, se voit doté par le narrateur de « doigts légers de

⁸⁸⁶ Au prisme de la psychanalyse, Véronique Cnockaert analyse l'importance du désir dans *Au Bonheur des dames* comme le révélateur d'une « dimension profondément pulsionnelle que les acheteuses entretiennent avec la mode et par ricochet le grand magasin » : le magasin entretiendrait une « nouvelle religion auto-érotique qui entretient la passion narcissique » des femmes. Véronique Cnockaert, *Au Bonheur des dames d'Émile Zola*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2007, p. 61. Pour Thomas Laqueur, il existe un lien entre désir sexuel et essor de la marchandisation (et nouveaux comportements de consommation). Voir Thomas Laqueur, « Sexual desire and the market economy during the Industrial Revolution », dans Domna Stanton (éd.), *Histories of Sexuality*, Michigan University Press, 1992, p. 185-215, cité par Alain Corbin, « La rencontre des corps », dans Alain Corbin (dir.), *Histoire du corps*, t. 2, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2005, p. 151-152.

⁸⁸⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 444.

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 91.

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 97.

⁸⁹⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 31.

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 239.

⁸⁹² *Ibid.*, p. 65.

femme de chambre⁸⁹³ ». De même, la petite Laurine, qui « ne se laisse d'ordinaire embrasser que par les femmes⁸⁹⁴ », accepte les démonstrations du jeune homme. Chez Mouret, le sous-entendu prend la forme d'une affirmation : « Il était femme⁸⁹⁵ », mais une femme qui « pén[ète] et poss[ède]⁸⁹⁶ ». Leur force vient de leur capacité à devenir Autre : ils traversent la frontière entre les sexes et parviennent à revenir de ce détour par l'altérité. Le corps de l'ambitieux n'est pas pour autant véritablement androgyne comme pouvait l'être le corps romantique⁸⁹⁷ ou le corps malade réaliste. En effet, leur féminité ne remet nullement en question leur virilité, bien au contraire. Les ambitieux arborent un corps qui touche, par instant, à l'achèvement et à la finalité dont le réalisme rêve (en tant que genre littéraire), soit un corps *total*. Ces hommes semblent ainsi tirer leur toute-puissance de cette omniscience.

La féminisation des deux héros se lit également dans le parallèle récurrent fait avec la prostitution (essentiellement féminine). Mouret est accusé par ses concurrents de racoler sur la place publique avec ses vitrines (« je rougirais d'employer de tels moyens⁸⁹⁸ »), tandis que le narrateur souligne la proximité de Duroy avec les courtisanes : « Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre eux, un lien de nature, qu'ils étaient de même race, de même âme, et que son succès aurait des procédés audacieux de même ordre⁸⁹⁹ ». Comme les prostituées, Duroy et Mouret – plus dans *Pot-Bouille* que dans *Au Bonheur des dames* – ne possèdent que leur corps (« capacité sans capital⁹⁰⁰ ») et l'utilisent à leurs fins. Bel-Ami devient même le courtisan de la courtisane⁹⁰¹, le trophée exhibé et payé (ne pas travailler implique pour Rachel de perdre de l'argent, donc d'une certaine manière, de *payer pour* Duroy). Mais, cette prostitution se révèle ambiguë chez Mouret. Il est en effet l'amant de toutes les femmes par les dentelles (ce que sous-entendent les cachotteries de madame Marty envers son mari⁹⁰²), se vendant à toutes ; mais il jouit aussi

⁸⁹³ *Ibid.*, p. 327.

⁸⁹⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁹⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 139.

⁸⁹⁶ *Idem.*

⁸⁹⁷ François Kerlouégan, *Ce fatal excès du désir*, *op. cit.*, p. 374.

⁸⁹⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 75.

⁸⁹⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 184.

⁹⁰⁰ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 86.

⁹⁰¹ « Elle murmura avec un désintéressement de courtisane qui se paie un caprice : [...] Moi, je voudrais aller à l'Opéra, comme ça, avec toi, pour te montrer. » Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 104.

⁹⁰² « C'est mon mari, balbutia madame Marty pleine de trouble. [...] Vivement, elle avait refermé le sac, et elle le fit disparaître sous un fauteuil, d'un mouvement instinctif [...], en disant que les hommes ne comprenaient jamais et qu'ils n'avaient pas besoin de savoir. » Les dentelles sont cachées comme un amant, à la limite de la scène de vaudeville (« Ciel ! mon mari ! »). Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 116.

d'« un vrai harem⁹⁰³ », régnant « au milieu de son peuple de coquettes⁹⁰⁴ ». Seul *coq* parmi les *coquettes* – fantasme de mâle unique, donc nécessairement supérieur puisque sans concurrence –, Mouret pousse jusqu'à les faire payer pour le plaisir qu'il tire d'elles : elles sont son harem, pas le contraire. Cependant, le personnage de Jantrou laisse entrevoir les limites de ce pouvoir : l'homme, jadis « beau garçon », « aujourd'hui, tout à fait chauve, se désol[e] ainsi qu'une fille dont les rides menacent le gagne-pain⁹⁰⁵ ». Être chauve, c'est être *découronné*⁹⁰⁶. La jeunesse du corps semble être un corollaire de l'omnipotence sur le désir des femmes.

Homosocialité : l'amour, une affaire d'hommes

Les relations amoureuses sont loin d'être exclusivement duelles dans les romans, surtout lorsqu'un ambitieux est impliqué. En effet, nous recensons un certain nombre de triangles amoureux où deux hommes – le mari et l'amant – se partagent les affections d'une seule et même femme. La relation amoureuse, généralement adultère, permet à l'ambitieux d'atteindre plus efficacement la véritable personne dont il cherche à obtenir les faveurs : le mari. Arriver par les femmes revient bien souvent à arriver par leurs époux. En passant par Henriette, Mouret parvient ainsi à faire la connaissance du baron Hartmann (le protecteur et ancien amant, équivalent du mari légitime), directeur du Crédit Immobilier. Mouret manœuvre « de manière à tenir par elle le baron⁹⁰⁷ », s'étant « décidé à mettre au plus tôt un lien entre le baron et lui, le lien aimable d'une femme, si étroit entre les hommes de nature galante. Sans doute, il aurait pu voir le financier dans son cabinet, pour causer à l'aise de la grosse affaire qu'il voulait lui proposer. Mais il se sentait plus fort chez Henriette, il savait combien la possession commune d'une maîtresse rapproche et attendrit⁹⁰⁸ ». La séduction d'Henriette entre dans un plan plus large, visant l'homme derrière la femme qui n'est, une fois encore, que *seconde*. Pour mieux convaincre son potentiel partenaire en affaires, Mouret met en scène son irrésistibilité. Le vocabulaire amoureux déborde alors dans le cadre des affaires : « Le baron, à demi *conquis*, hésitait pourtant à *s'engager* de la sorte. Un doute restait au fond du *charme* qui opérait peu à peu sur lui⁹⁰⁹ » ; « Il *céda* enfin à la *séduction*, la foi lui était venue, en le voyant au milieu de ces dames⁹¹⁰ ». La séduction des femmes par Mouret a pour but ultime la séduction des hommes. De même, Duroy cherche à entrer dans les faveurs des maris en encourageant

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 173.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 319.

⁹⁰⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 61.

⁹⁰⁶ Jérôme-Nicolas Séchard, le père de David Séchard dans *Illusions perdues*, possède lui aussi une « tête chauve et découronnée ». Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 64.

⁹⁰⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 113.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 132, nous soulignons.

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 140, nous soulignons.

les affections des épouses. En passant par la porte féminine, l'amant ambitieux peut mettre un pied dans le ménage, en ami de la famille. La tendance s'inverse parfois, le mari obtenant des avantages grâce à l'amant, tel Duroy recevant une croix d'honneur par l'intermédiaire de Mathieu-Laroche, l'amant de sa femme ; ou encore Duroy enrichissant monsieur de Marelle, l'époux de Clotilde, en l'informant du bon coup de Bourse qui se prépare. Une véritable chaîne de solidarité masculine se déploie ici.

Amant et mari s'entendent dès lors à merveille. Monsieur de Marelle, dont Duroy a « fait [la] conquête », le « trouve charmant⁹¹¹ ». Faire « la cour au mari⁹¹² » amène finalement Bel-Ami à tant l'apprécier qu'il en oublie sa maîtresse : « comme il aimait lui-même les choses de la terre, ils s'intéressaient parfois tellement tous deux à leur causerie qu'ils oubliaient tout à fait leur femme sommeillant sur le canapé⁹¹³ »⁹¹⁴. La femme n'est que le trait d'union entre eux deux. Le système d'entraide masculin opère sous couvert de l'adultère hétérosexuel. L'amant de la femme devient d'une certaine manière l'amant platonique du mari. L'homosocialité fait se croiser les mains des hommes sur les tailles des femmes : « M. d'Escorailles avait cru un moment rencontrer la main du député [La Rouquette], derrière la taille de madame Bouchard⁹¹⁵ » ; « Maxime et [Saccard] partageaient les mêmes épaules ; leurs mains se rencontraient autour des mêmes tailles⁹¹⁶ ». La séduction des femmes joue un rôle de sociabilité entre les hommes. Opère ici un mécanisme analogue à ce que l'anthropologue Mélanie Gourarier décrit comme « séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes⁹¹⁷ » : « les relations entre hommes [sont] à ce point prédominantes qu'elles en viennent à supplanter le rapport aux femmes dans un contexte où la relation hétérosexuelle semble être pourtant le propos ainsi que l'objectif premier⁹¹⁸ ». Or, l'amitié virile, nous dit Anne Vincent-Buffault, « se défie de la tendresse et de l'excès d'intimité, passé l'âge de l'adolescence », et se définit progressivement « dans un idéal d'action et de convivialité gaillarde⁹¹⁹ » qui ne s'atténue que lors de « moments de

⁹¹¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 210.

⁹¹² *Ibid.*, p. 212.

⁹¹³ *Idem.*

⁹¹⁴ Même la fille ne fait plus la différence entre son père et l'amant : « Laurine aussi s'endormait, tantôt sur les genoux de son père, tantôt sur les genoux de Bel-Ami. » *Ibid.*, p. 213.

⁹¹⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 481.

⁹¹⁶ Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 157.

⁹¹⁷ Mélanie Gourarier, *Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, *op. cit.*

⁹¹⁸ *Ibid.*, p. 72.

⁹¹⁹ Anne Vincent-Buffault, *L'Exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Seuil, coll. « La couleur de la vie », 1995, p. 246.

relâchement codifiés dans la sociabilité du boire⁹²⁰ ». Dans l'amitié virile, « le passage à l'acte sexuel est mis entre parenthèses⁹²¹ ». Seulement, remarque Anne Vincent-Buffault :

Par une singulière ironie, à la suite de la construction d'une science du sexe au XIX^e siècle, nous avons été amenés à considérer que l'amitié était une forme dérivée ou sublimée de l'attrait sexuel, mêlée de narcissisme. Cette conception incite à rabattre sur le plan des pulsions et de leur refoulement ce qui fait partie d'une érotique, d'une mise en jeu des affects et contacts dans l'amitié. [...] Certes, nous avons des raisons de penser que le sexuel entrelarde le non-sexuel, mais nous inscrivons du trouble et de l'ambiguïté là où il n'en existait guère, ces émois n'étant pas perçus comme des dangers⁹²².

Les triangles amoureux où mari et amant partagent une femme et une amitié virile ne sont donc pas nécessairement, bien que nous ayons pu nous-mêmes l'écrire à l'occasion⁹²³, l'expression d'une homosexualité qui ne dit pas son nom. La conception médicale du XIX^e siècle a introduit dans l'imaginaire social l'idée d'une perversion sexuelle dans l'amitié-passion entre hommes, « en amalgamant pratiques et paroles sexuelles, désir et gestes, passion intense et homosexualité⁹²⁴ ». Dès lors, les marques d'affection en amitié deviennent suspectes, surtout entre hommes. Mais en se déchargeant de la dimension sexuelle sur la femme, les hommes peuvent enfin se concentrer sur le plus important de cette relation triangulaire : l'affection qu'ils se portent, leur relation d'entraide, leurs ambitions, l'affirmation de la différence sexuelle, la cohésion masculine qu'impliquent la

⁹²⁰ *Ibid.*, p. 246. Voir également Véronique Nahoum-Grappe, *Une anthropologie de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

⁹²¹ Anne Vincent-Buffault, *L'Exercice de l'amitié*, *op. cit.*, p. 191.

⁹²² *Ibid.*, p. 191-192.

⁹²³ Marion Caudebec, « Relations entre hommes et homoérotisme », *Trouble dans le genre masculin*, mémoire de master, 2015, p. 281-344. Marion Caudebec, « Mœurs sexuelles dans l'œuvre de Zola. Trouble dans le genre », dans Philippe Dufour, Bernard Gendrel et Guy Larroux (dir.), *Le Roman de mœurs. Un genre roturier à l'âge démocratique*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2019, p. 189-199.

⁹²⁴ Voir notamment le Dr Laupts (Saint-Paul) pour ce qui est de sa vision suspicieuse des amitiés adolescentes entre garçons : « L'amitié dans ces conditions pourra faire place à l'amour [...] : certains, inconscients de la nature du sentiment qui les anime, parent du nom de camaraderie, d'amitié vive, de tendresse, [...] il en est enfin qui atteignent la faute » Docteur Laupts (pseudonyme de Saint-Paul), *Tares et poisons. Perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896, p. 16. Anne Vincent-Buffault, *L'Exercice de l'amitié*, *op. cit.*, p. 153.

complicité et l'entre-soi, finalement peu dérangé par la présence féminine⁹²⁵. Les triangles autorisent une délocalisation de la dimension sexuelle, permettant par là aux hommes d'échapper à la suspicion qu'instille alors la médecine envers les amitiés masculines. En définitive, le cœur véritable des triangles amoureux dans lesquels s'impliquent les ambitieux est donc bel et bien les hommes.

Rivalités et virilité

Cependant, la bonne entente entre hommes dans les triangles amoureux n'est pas un invariant. La conquête de la femme d'un autre sous-tend également des enjeux de virilité qui placent en face à face deux rivaux. Cet antagonisme ne remet nullement en cause la centralité de la relation entre hommes dans les triangles, bien au contraire : leur virilité est au cœur de la problématique que pose le triangle. La scène de la confrontation masculine face à la tromperie relève de l'ensauvagement, les hommes retombant à ce qui serait leurs instincts primaires de mâles, tels Saccard et Delcambre : « Nez à nez, les crocs dehors, ils aboyaient. Oublieux d'eux-mêmes, dans cette débâcle de leur éducation, dans ce flot de vase immonde du rut qu'ils se disputaient, le magistrat et le financier en vinrent à une querelle de charretiers ivres⁹²⁶ ». Les deux hommes sont animalisés par une virilité exacerbée, poussée à son paroxysme dans la lutte pour la « femelle⁹²⁷ ». Delcambre (ici encore, l'onomatistique ne déçoit pas : Delcambre, d'elle-cambre) est un véritable « bouc humain, tout le priape caché lui sortait de la peau⁹²⁸ », tandis que Saccard montre une peau « envahie avec l'âge d'un poil de bête⁹²⁹ ». La sexualité contrariée fait remonter la virilité la plus primaire de l'homme. Bel-Ami et Laroche-Mathieu laissent seulement entrevoir une telle animalisation (« Ils étaient face à face, les dents près des dents, exaspérés⁹³⁰ »), se reprenant sous les avertissements du commissaire, véritable *rappel à l'ordre* social par cet agent de la loi : « Messieurs, vous vous oubliez, vous manquez de dignité⁹³¹ ! ». La sexualité révèle la dimension sauvage de l'homme, le ramène à l'état de nature. Il est dès lors plus

⁹²⁵ En effet, la présence féminine ne remet pas nécessairement en question l'entre-soi masculin. Ainsi, pour prendre un exemple qui nous est contemporain, les hôtesse d'accueil dans les salons de l'automobile n'empêchent pas d'en faire des lieux éminemment masculins et virils. On pourrait probablement dire la même chose des maisons closes au XIX^e siècle. Mélanie Gourarier explique ce phénomène ainsi : « Plutôt que de se juxtaposer à la pratique des hommes ou de s'aligner sur elle, la collaboration des femmes en est dissociée. De sorte qu'au lieu de constituer une menace au maintien de l'homosociabilité, la présence des femmes permet de l'assurer. » Mélanie Gourarier, *Alpha Mâle, op. cit.*, p. 87.

⁹²⁶ Émile Zola, *L'Argent, op. cit.*, p. 280.

⁹²⁷ *Idem.*

⁹²⁸ *Ibid.*, p. 279.

⁹²⁹ *Ibid.*, p. 278.

⁹³⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami, op. cit.*, p. 402.

⁹³¹ *Idem.*

mâle (comme l'animal) que *viril* (comme l'homme), l'ensauvagement lui faisant perdre le contrôle de soi, la dimension civilisée qui l'élève.

Le triangle amoureux joue un rôle dans la construction de la virilité. En effet, René Girard a bien démontré qu'en littérature, les choix amoureux du héros se font souvent en fonction du rival (le médiateur, dit Girard)⁹³². Désirer la femme que le rival désire permet de s'identifier à celui que l'on veut consciemment ou non émuler ou concurrencer. Déjà, au début du siècle, l'amour de Julien Sorel pour Mathilde est motivé par la vanité et l'ambition du jeune homme, « sentiment triangulaire qui se nourrit de haine pour les gens en place. C'est aux maris, aux pères et aux fiancés, c'est-à-dire aux rivaux, que vont les dernières pensées de cet amant lorsqu'il pose son pied sur les échelles ; ce n'est jamais à la femme qui l'attend sur le balcon⁹³³ ». Prendre la place du rival admiré et envié, devenir lui, absorber sa virilité en s'appropriant sa vie sexuelle – via la femme désirée – relève d'un véritable travail de coucou. *Bel-Ami* en est un bel exemple. Alors qu'il veille le cadavre de Forestier auprès de Madeleine, Duroy a une parole particulièrement équivoque : « Quand il se réveilla, il vit que M^{me} Forestier sommeillait également, et ayant pris une posture plus commode, il ferma de nouveau les yeux en grommelant : "Sacristi ! on est mieux dans *ses* draps, tout de même."⁹³⁴ ». La situation donne une ambiguïté au possessif : dans les draps de qui serait-il mieux ? Les siens ou ceux de Madeleine (et donc de Forestier, dont le corps n'est pas encore froid) ? La suite du récit ajoute à l'ambivalence puisque Duroy va véritablement se glisser dans les draps de Forestier en « conserv[ant] l'appartement qu'elle [Madeleine] habitait avec son premier mari, et [...] [en] hérit[ant] aussi des fonctions et du traitement de Forestier à la *Vie Française*⁹³⁵ ». *Bel-Ami* prend la suite du défunt, il fait un raccord sans discontinuité, du moins dans un premier temps : « D'ici à trois ou quatre ans, vous pouvez fort bien gagner de trente à quarante mille francs par an. C'est ce qu'aurait eu Charles, s'il avait vécu⁹³⁶ ». En effet, le mimétisme est le mode de fonctionnement de *Bel-Ami*⁹³⁷, imitation qu'encourage Madeleine par une répétition de « fais-en autant⁹³⁸ ». Les collègues de Duroy ne s'y trompent pas, raillant l'arrangement en l'appelant du nom de son prédécesseur. Ici, le remplacement n'est pas complet puisque la relation à trois se perpétue malgré le décès d'un des partis. Le mort fait retour, persistant à se mettre entre les deux jeunes mariés, non pas physiquement (comme dans *Thérèse Raquin*), mais en occupant toutes les pensées

⁹³² René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Hachette Littératures », 2009.

⁹³³ *Ibid.*, p. 34-35.

⁹³⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 235, nous soulignons.

⁹³⁵ *Ibid.*, p. 252.

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 253.

⁹³⁷ Claudine Giacchitti parle pour sa part de « désir mimétique », véritable « force motrice du récit ». Claudine Giacchitti, *Maupassant. Espaces du roman*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1993, p. 95.

⁹³⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 330 et p. 372.

et les conversations. La primauté de Forestier en tant qu'époux lui donne une soudaine supériorité dans la mort : Duroy « eût voulu que son linge de chambre [celui de Madeleine], son linge de nuit, son linge d'amour ne fût plus le même qu'avec l'autre. Il lui semblait que l'étoffe moelleuse et tiède devait avoir gardé quelque chose du contact de Forestier⁹³⁹ ». Duroy se sent menacé par la nouvelle virilité du défunt, de celui qui sera toujours *le premier mari*⁹⁴⁰. Il tente de conjurer cette supériorité virile par le rire (« ce cocu de Forestier⁹⁴¹ », « qu'il devait être godiche au lit, cet animal⁹⁴² ! »), « comme s'il eût voulu combattre, dans le cœur de sa femme, l'influence d'un rival redouté⁹⁴³ ». Il ne s'agit pas ici de la « rancune du premier mari⁹⁴⁴ », légende populaire où le défunt se venge sur sa veuve et son nouvel époux, mais de la rancune du *second mari*. Ce n'est qu'en s'extrayant du chemin tout tracé par le premier mari – et surtout par sa femme –, en visant *plus haut*, que Duroy parvient à gagner en supériorité et en virilité, ce dont témoigne son écriture, nous l'avons dit. Il ne se contente plus de se superposer à l'identique, mais de dépasser le prédécesseur (d'autant plus que celui-ci était également le mentor⁹⁴⁵, l'initiateur au journalisme et aux milieux grands bourgeois). Il peut dès lors sortir de la rivalité avec Forestier et accomplir ce que le fantôme du défunt ne peut faire lui-même : « Il n'en voulait plus au mort ; il le *vengeait*⁹⁴⁶ ». Ancien et nouvel époux s'unissent ainsi fraternellement contre la veuve adultère. Duroy *supplante* celui dont il a pris la place, le modèle auquel il aspirait. Il va plus loin que celui qui a été définitivement arrêté par la mort. Le triangle amoureux a par conséquent contribué à sa formation en tant qu'homme et à son ascension sociale, par un déniement général que lui a apporté la rivalité avec un autre homme (comme peut aussi le faire le duel, le déniement passant par la confrontation avec la mort).

⁹³⁹ *Ibid.*, p. 257.

⁹⁴⁰ Sophie Ménard remarque une telle initiation sexuelle dans la mort chez Camille Raquin, impuissant de son vivant, viril dans la mort : « Camille, devenu un incube, ne cesse de se coucher dans le lit des mariés et d'agresser sa veuve. Entre la vie et la mort s'est accomplie une initiation : il revient de son passage dans l'*eau-delà* sous la forme d'un initié ; le revenant a acquis un savoir sexuel. [...] Laurent est impuissant devant la dominance du revenant qui reprend ses droits et ses devoirs conjugaux : Thérèse croit d'ailleurs être enceinte de Camille » Sophie Ménard, « “Jusqu'à ce que le mort nous sépare” ». Ethnocritique du revenant dans *Thérèse Raquin* », *Poétique*, n° 172, 2012, p. 450.

⁹⁴¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 304.

⁹⁴² *Ibid.*, p. 279.

⁹⁴³ *Ibid.*, p. 278.

⁹⁴⁴ Anatole Le Braz, « La Rancune du premier mari », *La Légende de la mort en Basse-Bretagne*, Paris, Honoré Champion, 1893, p. 368-372, repéré par Sophie Ménard, « “Jusqu'à ce que le mort nous sépare” ». Ethnocritique du revenant dans *Thérèse Raquin* », *op. cit.*

⁹⁴⁵ Forestier était tout du moins supposé être le mentor de Duroy, sauf qu'il a délégué sa fonction à Madeleine et à Saint-Potin. Il y a de toute évidence eu un raté dans la passation et la formation par Forestier, sans doute pour le mieux, compte tenu de la médiocrité du personnage.

⁹⁴⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 305.

Érotisation politique

Cependant, bien avant la mort de Forestier, Duroy souhaite déjà séduire sa femme :

Forestier, malade, affaibli, toussant toujours, lui faisait, au journal, une existence pénible, semblait se creuser l'esprit pour lui trouver des corvées ennuyeuses. Un jour même [...] il grogna : – Cristi, tu es plus bête que je n'aurais cru.

L'autre faillit le gifler, mais il se contint et s'en alla en murmurant : « Toi, je te rattraperai. » Une pensée rapide lui traversa l'esprit, et il ajouta : « Je vas [*sic*] te faire cocu, mon vieux. » Et il s'en alla en se frottant les mains, réjoui par ce projet⁹⁴⁷.

Il s'agit pour Duroy de se venger du supérieur hiérarchique en renversant la domination (sociale) dans un autre domaine (le sexuel). Lutte des classes et adultère sont ici mis sur le même plan. La virilité fait contrepoids au statut social, équation qui *érotise le politique*. Le processus se retrouve dans les désirs d'ascension sociale des plus humbles qui s'expriment par la prétention aux femmes socialement plus élevées. Ainsi, Duroy rêve « d'amours distinguées », enviant à Forestier son épouse (« Avait-il de la chance, celui-là⁹⁴⁸ ! ») : la qualité des femmes donne la mesure de l'importance sociale⁹⁴⁹. Michel Guérin identifie chez Stendhal la même « charge érotique contenue dans la lutte des classes⁹⁵⁰ ». Il parle dès lors d'une « éropolitique » au sens où « la politique est érotisée par des suggestions émotives ⁹⁵¹ ». La « haine de mâle retoqué » est en effet « surdéterminé[e] par des connotations sociopolitiques⁹⁵² » : jouissance sexuelle et jouissance de domination se recourent.

L'érotisation politique se matérialise notamment dans les draps du lit de la baronne Sandorff où les classes sociales se succèdent : le juge Delcambre est talonné par Saccard qui « pren[d] la place toute chaude⁹⁵³ », lui-même suivi par Charles, le cocher, et Clarisse, la bonne, qui occupent « le grand lit des maîtres, encore ravagé par la débauche de la journée ⁹⁵⁴ ». Clarisse et Charles prennent leur revanche sur leurs maîtres pour les

⁹⁴⁷ *Ibid.*, p. 154.

⁹⁴⁸ *Ibid.*, p. 73.

⁹⁴⁹ Duroy les imagine « pareille[s] à ces guirlandes de figurantes qui se déroulent dans le ciel des apothéoses, une procession de femmes élégantes, riches, puissantes, qui passaient en souriant pour disparaître l'une après l'autre au fond du nuage doré de ses rêves ». Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 123. Cette image rappelle le tableau *Les Oréades* de William Bouguereau, véritable voie lactée de femmes nues, pur fantasme masculin qui dépersonnifie les femmes puisqu'elles n'existent qu'en agglomérat, ou plus précisément ici, en flux.

⁹⁵⁰ Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 235-236.

⁹⁵¹ *Ibid.*, p. 235.

⁹⁵² *Ibid.*, p. 235-236.

⁹⁵³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 274.

⁹⁵⁴ *Ibid.*, p. 275.

maltraitements sociaux subies (renvois et « crasses⁹⁵⁵ ») en révélant à Delcambre l'existence du second amant pris par la baronne. La lutte des classes se joue ainsi entre les draps du lit où chacun, selon une chaîne d'importance, aspire à conquérir la place de son supérieur ou à s'en venger. Si Saccard s'offre les services de madame de Jeumont, c'est aussi et surtout par « envie de mordre à ce morceau d'empereur⁹⁵⁶ », l'amant précédent. Cette rivalité est partagée par Rougon qui, voyant Clorinde afficher sa liaison avec l'empereur, est « mordu par la jalousie inavouée, cette brûlure d'*envie orgueilleuse*, qu'il avait éprouvée parfois en face de l'empereur tout-puissant. *Il aurait préféré Clorinde au bras de ce cocher, dont on parlait à voix basse. Cela irritait ses anciens désirs, de la savoir hors de sa main, tout en haut, esclave d'un homme qui d'un mot courbait les têtes*⁹⁵⁷ ». L'exaspération de Rougon ne cache pas l'enjeu social : c'est la rivalité hiérarchique avec l'empereur – dont il convoite, sans se l'avouer, la place – qui se joue dans le désir sexuel. Cette confusion entre la hiérarchie sociale et le sexuel se manifeste également chez Mouchefrin qui en est réduit à demander la charité (pour un bout de bougie) à sa voisine prostituée, alors que « ses amis eussent usé de celle-ci et l'auraient payée », « lui était son obligé⁹⁵⁸ » : il se trouve plus bas que la plus basse des femmes. Désirer la femme socialement inaccessible, pour Mouchefrin, c'est se confronter à une dévirilisation autant qu'à une humiliation sociale : « Vous voyez bien que vous êtes *encore trop petit* pour tenir les femmes autrement que par le jupon⁹⁵⁹ », lui assène Astiné, femme issue d'une famille de notables orientaux. La superposition des désirs social et sexuel se donne à voir dans ce camouflet qui attaque à la fois la taille sociale et la taille effective du corps du personnage, conduisant à une infantilisation particulièrement dévirilisante.

Désir sexuel et désir d'ascension sociale ne cessent de se recouvrir et d'être mis en échec pour Mouchefrin et Racadot. Le meurtre d'Astiné est l'apogée de cette confusion. La jeune femme devient ainsi une véritable proie :

Un oiseau, un lophophore, vert et bleu, de ses ailes repliées, la coiffait. Sur une robe de dentelle noire, ouverte en carré et dont les manches venaient au coude, elle avait une jaquette de velours à côtes, de nuance tourterelle. La jupe de dessous à volants était relevée de loin en loin par des nœuds jaunes, tandis que des nœuds jaunes encore ramenaient sur la hanche gauche la jupe de dessus. La ceinture était jaune, et les longs gants de Suède, selon la grande mode de 1885, de couleur bois clair et parfumés au bois de Liban⁹⁶⁰.

Tout dans la tenue vestimentaire d'Astiné la désigne comme un gibier de chasse. La jeune femme n'est d'ailleurs pas n'importe quelle proie : elle est un *oiseau*. En effet, plusieurs

⁹⁵⁵ *Idem*.

⁹⁵⁶ *Ibid.*, p. 330.

⁹⁵⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 528.

⁹⁵⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 587.

⁹⁵⁹ *Ibid.*, p. 704, nous soulignons.

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 703.

éléments rendent Astiné particulièrement aérienne : l'oiseau qui la coiffe, la couleur tourterelle, les ondulations de la dentelle, des côtes et des volants, mais aussi les gants couleur bois dégageant une odeur de cèdre. Elle est à la fois une proie sociale, selon le darwinisme social, et une proie amoureuse, en référence à la voie des oiseaux que nous avons définie en première partie⁹⁶¹. Cependant, le rite de la voie des oiseaux est ici dévoyé et perverti : la femme, initialement supposée recevoir le langage amoureux appris par l'oiseleur, devient littéralement la proie chassée. Racadot et Mouchefrin arrivent *trop tard* pour la chasse à l'oiseau, à la fois compte tenu de leur âge (ils sont déjà des hommes), mais également parce que l'oiseau dont Astiné est coiffée est *déjà mort*. Bertrand Hell nous apprend que la chasse est, plus généralement, intimement liée à la pulsion sexuelle⁹⁶². L'association de la femme et du gibier s'inscrit dans l'imaginaire, mais aussi « en filigrane dans les pratiques sociales⁹⁶³ ». Bertrand Hell donne notamment en exemple le droit de cuissage du seigneur-chasseur, cas qui fait une nouvelle fois coïncider sexualité (viol et violence sexuelle, pour être plus exacte) et lutte des classes. Pourtant, Racadot et Mouchefrin ne bénéficient pas de la virilité prouvée à la chasse. Au contraire, la peur qui les envahit, suite à la traque et à la mise à mort d'Astiné, les dévirilise (c'est finalement eux qui deviennent des bêtes traquées). La chasse est ici un acte dévoyé qui tombe à la sauvagerie pure et simple, renforcée par le déplacement vers les marges de la ville civilisée (« ils tournent le dos à Paris⁹⁶⁴ », remarque madame Alison en les voyant). La décapitation comporte elle-même une charge érotique, tout particulièrement à la fin du siècle où elle est, selon Antonio Dominguez Leiva, une des expressions de la guerre des sexes (Salomé et Jean le Baptiste⁹⁶⁵, Judith et Holopherne)⁹⁶⁶. Le narrateur barrésien dévoile la superposition des différents désirs qui déclenchent le meurtre, explicitant la charge érotique portée par le politique : « Elle est tuée par *deux pauvres*, qui sont *aussi des mâles orgueilleux*⁹⁶⁷ ». Le trophée – la tête de la proie –, pourtant éminemment virilisant dans le cadre de la chasse⁹⁶⁸, est abandonné au profit des « turquoises “immortelles”, qu'elle

⁹⁶¹ Daniel Fabre, « La voie des oiseaux », *op. cit.*

⁹⁶² Bertrand Hell relève notamment que le « calendrier des traques aux gros gibiers (chevreuil, cerf, chamois et sanglier) suit exactement la succession de leurs ruts [...] : les chasseurs cherchent à capter une part du flux sauvage qui anime la bête livrée à la fureur sexuelle ». Bertrand Hell, « Chasse et sexualité », *Sang noir. Chasse, forêt et mythe de l'homme sauvage en Europe*, Paris, L'œil d'or, coll. « essais & entretiens », 2012, p. 292.

⁹⁶³ *Ibid.*, p. 288.

⁹⁶⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 702.

⁹⁶⁵ Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale*, *op. cit.*, p. 133-159.

⁹⁶⁶ Antonio Dominguez Leiva, « La circulation érotique des têtes coupées », *Décapitations. Du culte des crânes au cinéma gore*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures européennes », 2004, p. 70-73.

⁹⁶⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 705, nous soulignons.

⁹⁶⁸ Le trophée, nous dit Bertrand Hell, notamment lorsqu'il s'agit de défenses de sanglier ou de bois de cerf, représente « le substitut non périssable du sexe de l'animal sauvage ». Bertrand Hell, *Sang noir*, *op. cit.*, p. 295.

[Astiné] tenait des princes persans⁹⁶⁹ » – soit d'hommes puissants et riches –, celles qui agacent tant Racadot⁹⁷⁰. Astiné se place dès lors entre la Gorgone Méduse, au regard pétrifiant pour l'homme pauvre (qui, à la différence de Persée, abandonne derrière lui la tête décapitée : Racadot et Mouchefrin sont des héros dévoyés, si ce n'est ratés) et l'« éternelle Hélène⁹⁷¹ », figure mythique dans laquelle s'entrecroisent sexualité et politique. On identifie donc bien dans cet épisode la contradiction à laquelle se heurtent les hommes socialement dominés qui se veulent malgré tout virils et comment les femmes deviennent les dommages collatéraux de cette contradiction.

Pour Philippe Hamon, le sexe se mue, chez Zola comme chez d'autres auteurs, en « métaphore du pouvoir d'une classe, classe sexuelle ou (et) classe économique, la métaphore d'une force qui tend à instaurer non pas des différences individualisées entre des personnages, mais des équilibres généraux entre des classes de personnages⁹⁷² ». Dans les romans, la guerre sociale se joue donc bien souvent derrière la guerre des sexes : Racadot et Mouchefrin se vengent de Sturel et des princes persans sur Astiné, leur maîtresse ; Clarisse et Charles se vengent des humiliations de la servitude en dénonçant la nouvelle infidélité de la baronne Sandorff ; Nana venge sa classe en contaminant les hautes sphères de la société et en humiliant Muffat, un de ses grands représentants ; la résistance de Denise venge toutes les femmes exploitées par Mouret ; Bel-Ami se venge des manigances financières faites en catimini par Walter en malmenant son épouse, etc. Le sexe se charge ainsi d'enjeux de classes, la guerre des sexes se faisant dès lors la métaphore d'une guerre sociale beaucoup plus large.

L'idée d'une cartographie du corps a commencé à donner une orientation *graphique* à notre étude, notamment en identifiant un axe horizontal et un axe vertical de l'expansion du corps de l'ambitieux. Nous proposons maintenant de prolonger la réflexion en cherchant à distinguer les contours d'un imaginaire graphique que partagent l'ambition et la virilité.

⁹⁶⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 706.

⁹⁷⁰ « Elle a ces turquoises, ces perles qui m'agacent, toujours à son col, à ses mains ! » *Ibid.*, p. 692.

⁹⁷¹ *Ibid.*, p. 706.

⁹⁷² Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, *op. cit.*, p. 201.

PARTIE 3.
UNE REPRÉSENTATION
DYNAMIQUE DE L'HOMME
AMBITIEUX : LIGNES, AXES ET
FRONTIÈRES

Dans *L'Éducation sentimentale*, Frédéric, le héros aux potentialités manquées, explique son échec par une réplique bien connue : « C'est peut-être le défaut de *ligne droite* » ; ce à quoi Deslauriers répond, « Moi, au contraire, j'ai péché par excès de *rectitude* [...] J'avais trop de logique, et toi de sentiment¹ ». Cet échange met au jour une des métaphores qui, nous en formulons l'hypothèse, structure le système conceptuel de l'ambition et de la virilité : *l'imaginaire de la ligne*. Plus généralement, observe l'anthropologue Tim Ingold, le monde entier est constitué de lignes : elles « sont omniprésentes, autant que l'utilisation de la voix, des mains et des pieds – à travers respectivement, la parole, les gestes et le déplacement – mais tous ces aspects de l'activité quotidienne de l'homme sont englobés dans la fabrication de lignes² ». La perspective d'Ingold se fonde sur l'analogie. Ainsi, la *ligne*, mot polysémique, est prise dans son sens littéral *et* métaphorique ce qui autorise le dialogue entre différentes manières de « faire des lignes »³ : « des traces additives (écrire à l'encre sur du papier), des traces soustractives (graver son nom au couteau dans un tronc d'arbre), des traces laissées par un passage continu (sur un chemin), par un pliage unique (sur du papier) ou récurrent (les lignes de la main)⁴ », mais aussi des fils dans « un espace à trois dimensions⁵ », etc.

Art de la représentation et de la création d'images⁶, la littérature n'est pas exempte de lignes, bien au contraire : elle en trace une multitude afin de figurer des lieux, des personnages, des ambiances, des déplacements, des gestes, des idées abstraites, etc. À partir du travail d'Ingold, Véronique Cnockaert remarque ainsi que le texte littéraire est « toujours tributaire d'un imaginaire graphique puissant à l'intérieur duquel la ligne, le mot et l'idée s'assemblent, s'unissent, se rejoignent, au point parfois de devenir indiscernables les uns des autres. [...] [La ligne] crée au sein des œuvres des cadrages esthétiques, imaginaires et symboliques précis⁷ ». L'ambition et la virilité constituent dès lors un cadrage bien particulier dont nous proposons d'étudier les lignes.

¹ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1869), Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2002, p. 624, nous soulignons.

² Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes* (2007), trad. de l'anglais, Paris, Zones sensibles, 2021 [2011], p. 7.

³ Béatrice Fraenkel, « Retour à la ligne », *La Vie des idées*, 15 juin 2012, en ligne <<https://laviedesidees.fr/Retour-a-la-ligne.html>>, consulté le 3 mai 2022.

⁴ Yves Citton et Saskia Walentowitz, « Pour une écologie des lignes et des tissages », *Revue des Livres*, n° 4, 2012, p. 29.

⁵ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, *op. cit.*, p. 60.

⁶ Philippe Dufour, *La Littérature des images*, Genève, La Baconnière, coll. « Nouvelle collection Langages », 2016.

⁷ Véronique Cnockaert, « Imaginaire de la ligne. Quand elle joue sur plusieurs tableaux. Présentation du dossier », *Captures*, n° 2, vol. 2, 2017, en ligne : revuecaptures.org/node/1004

Chapitre 1. Les grandes lignes de la virilité et de l'ambition

Parmi toutes les lignes identifiables dans les romans de l'ambition, une se détache tout particulièrement, tant elle jalonne les trajectoires des personnages et quadrille les textes : la ligne *droite*. Étudiant l'organisation de l'espace urbain, Le Corbusier illustre une vision largement partagée de la ligne droite comme véritable structure anthropologique de l'esprit humain. Selon l'urbaniste, la ligne droite est « la manifestation claire de la force et du vouloir⁸ » de l'homme. Pour lui, l'« espace organisé selon des droites sera réglé, ordonné, normal. Le tracé régulateur apporte cette mathématique sensible donnant la perception bienfaisante de l'ordre⁹ ». La ligne droite incarnerait donc la culture et la raison. Dans le cadre de l'aménagement de l'espace au XIX^e siècle, la ligne droite symbolise déjà « la modernité, la vitesse et, surtout, la domestication de la nature : les grands boulevards haussmanniens quadrillent les villes, les rails du train désenclavent les campagnes françaises, les lignes du télégraphe strient le pays, etc. La ligne droite permet d'aller plus vite, *droit* au but ; elle est le progrès, celle qui dirige le regard *droit* devant, vers l'avenir¹⁰ ». Les romans jouent des lignes, quand ce ne sont pas les ambitieux eux-mêmes qui s'en jouent.

A. L'axe du mâle ou la verticalité des ambitieux

George Lakoff et Mark Johnson remarquent que notre « système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique ». Ainsi, selon eux, « la métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action¹¹ ». Le langage « fournit d'importants témoignages sur la façon dont [notre système conceptuel] fonctionne¹² » puisque ses métaphores ne sont possibles que parce que notre système conceptuel est lui-même constitué de métaphores. Lakoff et Johnson identifient des « métaphores d'orientation », ayant des assises physiques, qui donnent « aux concepts une

⁸ Le Corbusier, *Urbanisme* (1925), Paris, Éditions Vincent, Fréal & cie, coll. « L'esprit nouveau », 1966, p. 35.

⁹ Le Corbusier, *Œuvres complètes*, cité par Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, coll. « U Sociologie », 2010 [2007], p. 113.

¹⁰ Marion Caudebec, « L'imprévoyance de l'oralité et les sottises de la lettre. *Le Roman du Chaperon Rouge* d'Alphonse Daudet », *op. cit.*

¹¹ George Lakoff et Mark Johnson, *Les Métaphores dans la vie quotidienne* (1980), trad. de l'anglais, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Propositions », 2008 [1985], p. 13.

¹² *Idem.*

orientation spatiale ¹³ » : « haut-bas, dedans-dehors, devant-derrrière, dessus-dessous, profond-peu profond, central-périphérique ¹⁴ ». Bernard Lahire, dans son étude sociologique des rêves, étudie une des métaphores d'orientation au fondement du concept de domination. Selon lui, l'imagination humaine « peut figurer la domination par des dispositions spatiales et des mouvements du corps » :

être en haut ou être en bas, regarder *en* haut ou regarde *de* haut, monter, s'élever, faire une ascension ou chuter, tomber en bas, avoir l'ascendant sur, être au-dessus ou en dessous de, avoir le dessus ou avoir le dessous, être sous la responsabilité de ou la direction de... Il y a aussi les sommets, les hauts lieux et les trous, les bas-fonds et les caves¹⁵.

La métaphore de la domination sociale s'enracine dès lors dans l'expérience de la domination physique (être grand, être petit). Une dimension politique recouvre les oppositions entre dessus et dessous, entre supérieur et inférieur, entre haut et bas. La hiérarchie sociale se pense communément comme un axe vertical, représenté dans l'imaginaire (et le vocabulaire) par l'échelle sociale sur laquelle nous montons et descendons. Ainsi, les ambitieux impriment sur cet imaginaire un mouvement dynamique puisqu'ils sont les héros de l'*ascension* sociale, ceux qui viennent du bas de l'échelle et montent verticalement vers les hautes sphères de la société. Dès lors, pour tous ceux qui visent les hauteurs et comptent bien y rester, le bas constitue le lieu repoussoir par excellence.

a. L'imaginaire des bas-fonds

Les romans matérialisent topographiquement l'opposition entre le bas et le haut. En effet, les lieux s'organisent selon un axe vertical, allant du bas vers le haut. Claudine Giacchetti observe que les espaces de *Bel-Ami* s'agencent en sept paliers de diverses hauteurs et profondeurs¹⁶ :

¹³ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁵ Bernard Lahire, *L'Interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2018, p. 136.

¹⁶ Claudine Giacchetti, *Maupassant. Espaces du roman, op. cit.*, p. 92.

<i>pôle céleste</i>		1. église sommets/sacré/diurne
<i>niveaux intermédiaires</i>	haut	2. salon Walter 3. salon Forestier 4. salon Marelle
	mitoyen	5. journal
	bas	6. rue de Constantinople
<i>pôle souterrain</i>		7. cave de Rival profondeur/profane/nocturne

Nous retrouvons une structuration semblable dans d'autres romans de l'ambition. Ainsi, dans *L'Argent*, le pôle céleste est occupé par Sigismond dont la chambre illuminée domine la Bourse. Les niveaux intermédiaires sont ceux de la Bourse, des bureaux de Gundermann et des nouveaux bâtiments de l'Universelle (haut) ; puis vient l'hôtel de la princesse d'Orviedo où vivent Saccard et les Hamelin (mitoyen) ; l'hôtel de la comtesse de Beauvilliers, dernier vestige de la fortune de la famille, devenu un véritable puits dominé par la fenêtre de madame Caroline (bas). Enfin, le pôle souterrain est composé de la maison de Kolb, le banquier fondant de l'or sous la Bourse et de la prison dans laquelle tombe Saccard. De même, l'espace des *Déracinés* peut se découper selon un axe vertical identique : au pôle céleste dominant la tombe de Napoléon et le Panthéon, « cette haute terre¹⁷ » où est porté Victor Hugo ; au niveau intermédiaire, le salon du baron de Reinach (haut), la pension de Sturel (intermédiaire), le journal (bas) ; puis, au pôle souterrain, se trouve le « nid sinistre bâti à ras de terre¹⁸ » où terminent Mouchefrin, la Léontine et Fanfournot, mais aussi la prison du Palais de Justice dans laquelle tombe (littéralement) Racadot. L'espace du roman *Au Bonheur des dames* connaît une partition analogue où le grand magasin lumineux, nouvelle « cathédrale du commerce moderne¹⁹ », domine au pôle céleste ; les niveaux intermédiaires sont occupés par le salon d'Henriette et le bureau de Mouret (haut), les bureaux du magasin et la cantine où tous se retrouvent (intermédiaire), les appartements des vendeuses (bas) ; enfin, le pôle souterrain est celui de l'ancien commerce, étouffant dans son trou humide. En somme, la partition de l'espace romanesque selon un axe vertical dit la dialectique haut/bas qui ordonne le parcours de l'ambitieux s'employant à grimper le plus haut possible et à s'éloigner du pôle souterrain.

Les hommes d'en bas

Si les ambitieux viennent bien du bas de l'échelle sociale, force est de constater qu'ils ne s'extirpent pas non plus de l'indigence la plus totale ou des profondeurs de la

¹⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 557.

¹⁸ *Ibid.*, p. 733.

¹⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 297.

hiérarchie. Tous leurs pères sont des travailleurs : Duroy est fils de cabaretier ; Saccard, Rougon et Mouret sont fils de commerçants ; Jansoulet, d'un revendeur de ferraille ; Racadot, de paysans ; Mouchefrin, d'un photographe ; Renaudin, d'un contrôleur des contributions financières ; Suret-Lefort, d'un agent d'affaires ; Bouteiller, d'un ouvrier. Pourtant, même au plus haut de leur gloire, tous craignent la culbute dans le caniveau, « dans l'angoisse inavouée de la chute²⁰ », avançant – littéralement pour Saccard – sur « un tapis, qui des marches du vestibule se déroulait sur le trottoir, jusqu'au *ruisseau*²¹ ». Les ambitieux redoutent d'être précipités dans le trou social. Pire, il y a un risque de tomber plus bas encore. Or, toucher le fond de la société, c'est se situer à l'extrémité, dans *les bas-fonds*.

Le terme de *bas-fonds* s'inscrit dans un premier temps dans le registre de la topographie et du paysage, maritime au XVII^e siècle²², puis terrestre au XVIII^e siècle²³. Pour Dominique Kalifa, le sens social des bas-fonds émerge au XIX^e siècle : c'est une « classe d'hommes vils et méprisables²⁴ », écrit Émile Littré en 1863, une « classe d'hommes dégradés par le vice et la misère²⁵ », ajoute par la suite Pierre Larousse. Pour autant, malgré le glissement de sens, « la dimension spatiale n'est jamais oubliée » :

Les bas-fonds correspondent toujours à des lieux – ce sont des bouges, des cours des Miracles, des asiles de nuit, des bagnes –, tous marqués par une propension naturelle à s'enfoncer, dans un mouvement toujours descendant. Des « dessous », des « envers », des « bas quartiers » qui plongent dans les profondeurs de ce que Balzac appelait la « caverne sociale ». Mais, conformément aux conceptions environnementalistes qui dominent longtemps la pensée médicale, les lieux s'articulent toujours aux caractères, les topographies sont toujours aussi « morales »²⁶.

²⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 375.

²¹ *Ibid.*, p. 375, nous soulignons.

²² Le bas-fond est un fond où il y a peu d'eau, « qui est dangereux, où il est aisé d'échouer », pour le *Dictionnaire* de Furetière. Cité par Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 10.

²³ Les bas-fonds « sont “des terrains bas & enfoncés” », note le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1798, des zones déprimées, moins élevées, souvent envahies par les eaux, donc marécageuses et malsaines ». *Idem.*

²⁴ Émile Littré, entrée « Bas-fonds », *Dictionnaire de la langue française*.

²⁵ Pierre Larousse, cité sans référence par Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds*, *op. cit.*, p. 10.

²⁶ Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds*, *op. cit.*, p. 10-11.

Les dimensions spatiale et morale s'entrelacent, associant le bas et l'obscurité qui en découlent avec l'immoralité. Les bas-fonds, eux-mêmes hiérarchisés²⁷, se composent des franges les plus marginalisées de la société : les pauvres, les criminels ou les prostituées. Même si nos ambitieux ne s'extirpent pas des bas-fonds, ils restent aux yeux de l'élite des hommes venus d'en bas, donc chargés négativement. Les voir s'élever inquiète, car ils pourraient garder en eux la bassesse de leur condition d'origine. On l'observe bien dans le roman de Barrès où se lit, une fois encore, la correspondance entre le physique et le moral à laquelle nous pouvons également ajouter une correspondance avec *le social* (physiologie sociale). Mouchefrin est ainsi marqué physiquement par l'infériorité : « ce gnome de Mouchefrin²⁸ » « bas sur pattes²⁹ ». Racadot a pour sa part un « regard en dessous³⁰ ». Tous deux, avec la Léontine et Fanfournot, sont constamment animalisés par les comparaisons et les métaphores : « En vain, ils se tortillèrent comme deux vers coupés³¹ » ; « Le grand Racadot était debout, la poitrine rentrée, la tête en avant, le menton plus avancé que la tête, pareil à un chien qui aboierait sans bruit³² », etc. Mouchefrin et Racadot sont des rampants pour le narrateur. Même debout, Racadot reste un chien à quatre pattes. Les personnages rasant le sol et termineront plus bas que terre (dans la fosse commune pour Racadot, dans un cloaque pour Mouchefrin). Aux yeux de Bouteiller, ils sont « du néant³³ », le vide, le trou : en somme, rien.

En général, le corps des perdants du jeu social ploie physiquement sous le poids de la victoire des plus forts. Le Nabab, devant le duc de Mora, donne ainsi une pliure significative à son corps : « L'Excellence s'inclina, le parvenu s'humilia plus bas que terre³⁴ ». Jansoulet donne également à voir un « large dos voûté comme s'il s'était pour jamais arrondi dans les salamalecs de la courtoisie orientale³⁵ ». De même, devant Denise parvenue au sommet, « on s'inclinait très bas, jusqu'à terre³⁶ ». Le mouvement

²⁷ On pense notamment à la différence faite entre « d'un côté les "vrais" pauvres, victimes de la vie ; de l'autre les faux, tous ceux que la paresse et le vice ont conduits à la misère ». *Ibid.*, p. 52. Voir également, dans un autre registre, la thèse de Lauren Bentolila-Fanon qui étudie comment Balzac construit une hiérarchie dans le groupe criminel, véritable organisation pyramidale se situant entre la société secrète et le modèle familial (Balzac projetant par-là le familial sur l'étranger et l'altérité). Lauren Bentolila-Fanon, « Le royaume des gueux : contre-société et ordre », *Balzac et les visages du mal : corps et corporations du crime*, thèse de doctorat, sous la direction de Fabienne Bercegol et Andrea Del Lungo, Université Toulouse Jean Jaurès, 2018, p. 416-438.

²⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 522.

²⁹ *Ibid.*, p. 567.

³⁰ *Ibid.*, p. 622.

³¹ *Ibid.*, p. 694.

³² *Ibid.*, p. 698.

³³ *Ibid.*, p. 561.

³⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 60.

³⁵ *Idem.*

³⁶ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 420.

descendant s'imprime sur les corps et dans les gestes des hommes d'en bas, comme marque de soumission et d'infériorité : on simule la chute en signe de reconnaissance de la supériorité de l'autre.

Les corps de Rougon, Saccard, Mouret ou encore Duroy ne gardent pas le pli de l'infériorité (contrairement à ceux de Jansoulet, Racadot et Mouchefrin) : ils ne sont pas frappés par le sceau du bas, ils ne plient pas d'avance³⁷. Cependant, ils conservent malgré tout en eux quelque chose venu du fond de la société. En effet, les ambitieux les plus adroits tirent leurs forces de leurs origines. Du bas, ils créent le haut. Ainsi, c'est dans l'étouffement, le trou et la nuit que Rougon s'épanouit le mieux et peut bâtir sa puissance :

Cette soirée d'hiver était très douce, avec un ciel nuageux et *bas*, qui semblait *peser* sur la ville, dans un silence *noir*. [...] Et il se rappela alors de cette après-midi de juin, l'après-midi claire et triomphante du baptême, les cloches sonnantes dans le soleil chaud, les quais emplis d'un écrasement de foule, toute cette gloire de l'empire à son apogée, sous laquelle il s'était senti un instant *écrasé*, au point de jalouser l'empereur. À cette heure, c'était sa revanche, un ciel sans lune, la ville terrifiée et muette, les quais vides, traversés d'un frisson qui effarait les becs de gaz, avec quelque chose de louche embusqué au *fond de la nuit*. Lui, respirant à longs soupirs, aimait ce Paris *coupe-gorge*, dans l'*ombre* effrayante duquel il ramassait la toute-puissance³⁸.

La bassesse morale des bas-fonds est mise à profit. Saccard devient lui-même « corsaire³⁹ », retombant bien souvent « au gouffre du brigandage⁴⁰ ». Mouret joue du bas corporel (désirs, séduction, sexualité), à la limite de la prostitution, pour faire fortune. Enfin, Bel-Ami, avant de pratiquer le vol d'héritage et de dot, serait prêt à couper des gorges pour un verre de bière, en petit prédateur des bas-fonds et des basses-cours (« S'il avait pu en tenir un au coin d'une rue, dans l'*ombre bien noire*, il lui aurait tordu le cou, ma foi, sans scrupule, comme il faisait aux volailles des paysans, aux jours de grandes manœuvres⁴¹ »). L'ascension des hommes d'en bas reste donc suspecte : n'emploient-ils pas les mauvais coups des criminels venus des bas-fonds ? Que rapportent-ils des profondeurs ? Quelle moralité chez l'homme subalterne ?

Quand les corps ne plient pas volontairement, ils y sont forcés par les rivaux. Ainsi, les hommes se montent métaphoriquement les uns sur les autres pour s'élever, rabaissant leurs pairs : « Aujourd'hui, elles [les vendeuses du rayon des nouveautés] n'ont plus que l'idée de monter sur le dos des voisins et de tout manger⁴²... » ; Rougon rêve de

³⁷ Bien que Saccard soit rabaissé et infantilisé par le grand Daigremont (« Mon petit Saccard si vous étiez gentil, vous iriez chez lui tout de suite. »), son corps n'imprime pas pour autant cette infériorité, au contraire. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 155.

³⁸ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 337, nous soulignons.

³⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 95, p. 182, p. 419 et p. 424.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁴¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 34, nous soulignons.

⁴² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 74.

« mettre son pied sur la nuque de la foule⁴³ » pour la faire s'incliner devant lui ; quant à « Du Poizat, entêté, voulant monter sur le dos de son père⁴⁴ », il « rêv[e] depuis longtemps de l'écraser⁴⁵ ». Une dynamique de l'écrasement se fait jour, donnant une sensation d'étouffement. Rougon, « en face de la bande gorgée, se trouvait plus petit qu'autrefois, les sentait énormes à leur tour, écrasé sous eux⁴⁶ ». La fortune du Nabab devient elle aussi un poids difficile à supporter ; elle l'enfoncé et l'asphyxie : « lutter contre la richesse, défendre son bonheur, son honneur, son repos, mal abrités derrière des piles d'écus qui vous *croulent dessus* et vous *écrasent* c'est quelque chose de plus hideux, de plus écœurant encore. [...] cette horrible fortune que je hais et qui *m'étouffe*⁴⁷... » Les lieux eux-mêmes suscitent la claustrophobie. La salle des commis de la Bourse est « basse, coupée de gros piliers, pareille à une classe mal tenue, avec des rangées de pupitres au milieu d'une bousculade d'écoliers en récréation⁴⁸ ». Ici, les lignes sont descendantes : le plafond écrase et les piliers intensifient l'étouffement, leur largeur occupant toute la place ; les lignes sont celles de la rangée infantilissante (celles des écoliers). La boutique des Baudu a, quant à elle, un « plafond bas⁴⁹ » ; elle est « écrasée de plafond, surmontée d'un entresol très bas⁵⁰ ». Face à l'élargissement du *Bonheur*, le *Vieil Elbeuf* « diminu[e] » plus encore, « les vitrines plus noires, plus écrasées sous l'entresol bas⁵¹ ». Baudu entérine cet écrasement physique et commercial par cette exclamation : « Et je m'incline, mon Dieu ! je m'incline⁵²... ». La maison de Bourras est « une mesure prise entre le *Bonheur des Dames* et un grand hôtel Louis XIV, poussée on ne savait comment dans cette fente étroite, au fond de laquelle ses deux étages bas s'écrasaient⁵³ ». Les travaux du *Bonheur* conduisent à creuser des galeries *sous* la vieille boutique : « N'était-ce pas assez de l'étrangler de tous les côtés, à gauche, à droite, derrière⁵⁴ ? » s'indigne Bourras qui sent sous ses pieds l'étalement du magasin qui lui tient lieu d'enfer. La soumission s'obtient dans cet écrasement et cet étouffement généralisés.

⁴³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 342.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 501.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 386.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 530.

⁴⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 330, nous soulignons.

⁴⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 396.

⁴⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 58.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 55.

⁵¹ *Ibid.*, p. 271.

⁵² *Ibid.*, p. 273.

⁵³ *Ibid.*, p. 69.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 289.

La peur du trou ultime

Selon Gaston Bachelard, la « peur de tomber est une peur primitive » « qui constitue l'élément dynamique de la peur de l'obscurité » : le « noir et la chute, la chute dans le noir⁵⁵ ». En effet, l'être humain est un être de chutes : la chute première de la naissance, la chute de l'enfant apprenant à marcher, la chute du vieillard ne pouvant plus tenir debout, la chute ultime du cercueil au fond du trou. C'est cette dernière expérience que met en scène le tableau *Un enterrement à Ornans* de Gustave Courbet. Philippe Dufour commente la partie inférieure de ce tableau :

Le trou (on n'ose plus dire la tombe) est coupé par le bord de la toile [...]. Pour le regarder en effet, je me situe dans le prolongement idéal du trou, qui m'engloutit, moi le spectateur. La vue est légèrement en contre-plongée. Ou si je ne suis pas dedans, je suis au moins au bord. La toile est habitée par une pulsion de mort, elle me fait descendre au tombeau. [...] Le tableau dit la scène ultime [...]. Il concrétise l'impensable de ma mort. Il me constitue en dépouille, dépouille en sursis, en transit. La mort saisit le vif... Le regard des contemporains resta médusé face à cette expérience esthétique bouleversante⁵⁶.

Ce tableau fait vivre l'angoisse du trou, la peur de l'horizontalité éternelle et de l'immobilité de la mort. La scène de Courbet se répète pour Baudu, enterrant sa fille Geneviève. Il regarde « le trou [de sa tombe] d'un air béant⁵⁷ », alors que lui-même est au bord du gouffre de la banqueroute : « Cette petite, c'est le quartier qu'on enterre⁵⁸ », dit Bourras ; avec elle, Mouret « jet[te] à la fosse commune le cadavre de l'antique négoce⁵⁹ ». Après l'écrasement, *l'enterrement*.

Le trou et ses synonymes – *gouffre*, *abîme*, *fossé*, *puits*, *fondrières*, etc. – quadrillent les romans de l'ascension sociale. *Trou* est celui qui comprend le plus d'occurrences : dix-huit pour *L'Argent*⁶⁰, dix-sept pour *Son Excellence Eugène Rougon*⁶¹, seize pour *Au Bonheur des*

⁵⁵ Gaston Bachelard, *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943, p. 107.

⁵⁶ Philippe Dufour, *Le Réalisme*, Paris, PUF, coll. « Premier cycle », 1998, p. 95.

⁵⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 440, nous soulignons.

⁵⁸ *Idem*.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 442.

⁶⁰ *L'Argent* compte également neuf occurrences du mot *gouffre*, cinq de *fossé/fosse*, deux de *puits*, trois de *fondrières* et deux d'*abîme*.

⁶¹ *Son Excellence Eugène Rougon* compte bien moins d'occurrences pour les mots d'*abîme* (une), *fossé/fosse* (une) et *puits* (deux).

dames⁶², douze pour *Bel-Ami*⁶³, sept pour *Le Nabab*⁶⁴ et, étonnamment, aucune pour *Les Déracinés* qui privilégie plutôt *fossé/fosse* (six occurrences) ou encore *abîme* (quatre). Le trou appelle irrémédiablement la chute. Celle-ci préoccupe tous les ambitieux, de façon plus ou moins explicite. La métaphore de la chute traverse régulièrement les paroles des ambitieux. Rougon dit ainsi qu'il « [se] sentai[t] tomber⁶⁵ » et qu'il préfère donc « tomber de toute sa hauteur, en homme fort⁶⁶ ». Au cimetière, le Nabab demande grâce à Hemerlingue de ne pas le faire chuter plus profond encore, de ne pas l'enterrer : « Je suis à terre, j'y suis, là... Les épaules ont touché... Maintenant, sois généreux, épargne ton vieux copain⁶⁷ ». Quant à Saccard, ses succès et ses échecs dépendent et s'actualisent dans les cours de la Bourse, en hausse ou en baisse, risquant toujours « une culbute en plein gouffre⁶⁸ ». Duroy découvre la menace du trou en écoutant les sombres paroles de Norbert de Varenne : « lorsqu'on arrive en haut, on aperçoit tout d'un coup la descente, et la fin qui est la mort. Ça va lentement quand on monte, mais ça va vite quand on descend⁶⁹ ». Bel-Ami entrevoit alors la mort dans le trou : « Il lui semblait qu'on venait de lui montrer quelque trou plein d'ossements, un trou inévitable où il lui faudrait tomber un jour⁷⁰ ». Pourtant, bien avant cette prise de conscience, Duroy était déjà menacé par la chute dans sa petite chambre du cinquième étage qui donnait sur le chemin de fer, « comme sur un abîme profond », « le fond du trou sombre⁷¹ ». Il entretient également un rapport curieux avec les sièges : « Duroy s'assit sur un canapé [...] dont les ressorts fatigués, s'enfonçant sous lui, lui donnèrent la sensation de tomber dans un trou⁷² » ; « Il s'assit sur un fauteuil [...] [qu']il sentit plier sous lui le velours élastique et doux du siège, quand il se sentit enfoncé⁷³ » ; « voulant s'asseoir, il se laissa tomber, l'ayant cru [le siège] beaucoup plus haut⁷⁴ ». Plus Duroy accumule de l'expérience et gravit les échelons de la société, plus ces scènes d'instabilité dans l'assise, dans *la place* à occuper, s'espacent pour finalement complètement disparaître. À mesure qu'il monte socialement, le trou, ou du

⁶² *Au Bonheur des dames* compte aussi trois occurrences pour le mot *gouffre*, deux pour *fosse/fossé* et six pour *puits*. Ces mots sont généralement associés au vieux commerce.

⁶³ *Bel-Ami* ne comprend qu'une occurrence du mot *abîme* et deux de *fosse/fossé*.

⁶⁴ *Le Nabab* compte également six occurrences du mot *gouffre*, six d'*abîme*, cinq de *fossé/fosse*, trois de *fondrières*.

⁶⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 367.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 504.

⁶⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 286.

⁶⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 374.

⁶⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 177.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 181.

⁷¹ *Ibid.*, p. 68.

⁷² *Ibid.*, p. 115.

⁷³ *Ibid.*, p. 53.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 159.

moins la sensation du trou, s'éloigne. À l'inverse, pour Jansoulet, le trou se rapproche. L'Assemblée nationale, supposée être une marche supplémentaire de son ascension, est au contraire comparée à une « espèce de gouffre ouvert⁷⁵ ». La révocation du mandat de député et la ruine financière constituent une lourde chute pour le Nabab qui s'écrase, « à bout de forces [...] contre l'épaule maternelle, [...] et là, laissant ruisseler des larmes brûlantes, tout son grand corps secoué par les sanglots, il retrouvait le cri de son enfance, sa plainte patoise de quand il était tout petit : “Mama... Mama...”⁷⁶ » Avant de mourir quelques semaines plus tard, Jansoulet retombe en enfance, sa chute se présentant comme une véritable régression dans le temps.

La chute est donc une déchéance pour l'homme, une négation de sa toute-puissance et une représentation de son impuissance. Rappelons que la première chute de l'histoire de l'humanité est celle d'Adam et Ève, tombés du jardin d'Éden. De cette chute naît la douleur du travail⁷⁷ : travail du sol, mais aussi travail de l'enfantement. De même, Pandore, autre première femme de l'humanité, ouvre la boîte (ou la jarre) qui contenait tous les maux et les misères qui s'abattent alors sur le monde : la chute est ici morale. Les récits fondateurs font de la chute une punition et l'associent aux femmes. Or, nous avons eu l'occasion de le dire, le trou est aussi celui du sexe féminin. Pour le philosophe Gilbert Durand, la féminisation de la chute est un processus d'euphémisation qui traverse les récits que se racontent les sociétés⁷⁸ : « figurer un mal, représenter un danger, symboliser une angoisse, c'est déjà, par la maîtrise du cogito, les dominer [...]. L'imagination attire le temps sur le terrain où elle pourra le vaincre en toute facilité⁷⁹ ». Dès lors, un renversement antithétique se produit : aux femmes, celles qui font la vie, est associée la mort. Ce processus d'inversion permettrait ainsi d'affaiblir l'idée effrayante de la mort en l'amenant sur le terrain de la représentation où l'homme peut s'imaginer avoir un pouvoir de maîtrise (d'autant qu'il s'est assuré de sa domination sur les femmes). La figure de la femme fatale incarne le lien traditionnellement fait entre *eros* et *thanatos*, à la fois « trou qui engloutit » de la mort et « gouffre de vie, [...] béance du désir⁸⁰ », pour reprendre les mots de Philippe Dufour décrivant *L'Origine du monde* de Courbet. Il est d'ailleurs courant d'appeler l'orgasme sexuel *la petite mort*⁸¹. La Méchain, dans un autre

⁷⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 321.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 335.

⁷⁷ Monter dans la hiérarchie sociale permet justement de ne plus travailler : on peut vivre de ses rentes.

⁷⁸ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 2016 [1969], p. 105.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 115.

⁸⁰ Philippe Dufour, *Le Réalisme*, *op. cit.*, p. 96.

⁸¹ Les hommes s'exposeraient, dans la sexualité, au danger de mourir de plaisir. C'est un véritable poncif de la littérature médicale qui se plaît à recenser les cas de morts subites « sur le sein d'une jeune épouse et d'une amante adorée ». J. M. François Berthier, *Considérations physiologiques et médicales sur le plaisir*, thèse, Paris, 1821, p. 46, cité par Alain Corbin, *L'Harmonie des plaisirs*, *op. cit.*, p. 91.

registre, fait elle aussi figure de grande faucheuse avec son « vaste sac de cuir » où « fatalement, allaient tomber là les titres déclassés, les actions des sociétés mises en faillite [...] pas une compagnie, pas une grande maison de crédit ne se fondait, sans qu'elle apparût, avec son sac, sans qu'elle flairât l'air, attendant les cadavres, même aux heures prospères des émissions triomphantes ; car elle savait bien que la déroute était fatale⁸² ». La fatalité de la mort s'incarne dans le sac sans fond, mi-vagin mi-tombe, de la Méchain. En réduisant la mort à une personne et à un simple sac, le texte tente une opération de dédramatisation. La mort de l'Universelle n'est d'ailleurs pas la mort de Saccard. C'est la mort en petit qui est donnée à voir, « la chute en miniature⁸³ » qui n'empêche nullement une renaissance, d'autant que les valeurs déclassées connaissent malgré tout une seconde vie, bien que ce soit au plus bas. Seules les chutes de Racadot et du Nabab conduisent effectivement à la mort.

Afin d'éviter le trou, les ambitieux cherchent dès lors à s'élever car, nous dit Gaston Bachelard, « qui ne monte pas tombe⁸⁴ ». Or, l'inverse de la chute est bel et bien l'élévation, véritable lutte contre la pesanteur.

b. L'homme qui se dresse : poussées, montées et avancées

Pour ne pas tomber dans l'abîme, les ambitieux doivent dès lors s'en *écarter*. Le bovarysme est à ce titre le rêve de l'*écart*. Jules de Gaultier propose ainsi une représentation géométrique du bovarysme des ambitieux. Dans le but de calculer l'angle qu'il baptise « indice bovaryque », Gaultier place, dans un graphique, le temps en axe des abscisses et le succès en ordonnées (une ligne verticale donc), graphique dans lequel vont s'opposer deux autres lignes :

On peut se représenter ici *deux lignes*, prenant naissance en un même *point* idéal, la personne humaine : l'une figurant tout ce qu'il y a dans un être de réel et de virtuel à la fois, tout ce qui est en lui tendance héréditaire, disposition naturelle, don, tout ce qui fixe nativement la direction d'une énergie, l'autre figurant l'image que [...] le même être se forme de lui-même, de ce qu'il doit devenir, de ce qu'il veut devenir. [...]. Les deux lignes dont on vient de fixer la *valeur* psychologique se détachent alors du même *point*, divergeant plus ou moins, [...] engendrant de la sorte un *angle* plus ou moins *obtus* [...]. Cet angle est l'indice bovaryque. Il mesure l'écart qui existe en chaque individu entre l'imaginaire et le réel, entre ce qu'il est et ce qu'il croit être⁸⁵.

Les ambitieux calculent régulièrement cet angle en mettant en rapport leurs situations sociales actuelles avec leurs ambitions rêvées. Duroy apprécie ainsi son succès en

⁸² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 57.

⁸³ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 110.

⁸⁴ Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 19.

⁸⁵ Jules de Gaultier, *Le Bovarysme*, *op. cit.*, p. 11, nous soulignons.

rapprochant deux éléments antithétiques dans une même phrase : « Il devenait *un des maîtres de la terre*, lui, lui [*sic*], *le fils des deux pauvres paysans* de Canteleu⁸⁶ ». La juxtaposition permet de prendre la mesure de l'écart entre le destin social (fils de paysan) et le statut gagné (maître de la terre). Le même procédé est employé dans les rêveries de Saccard : « Un instant, il resta frémissant, au bord du trottoir. [...] Et lui, *au bord du ruisseau* [(au sens figuré comme au sens propre)], assourdi par les voix lointaines, coudoyé par la bousculade des gens pressés, il rêvait une fois de *plus la royauté de l'or*⁸⁷ ». La ligne figurant le réel est située tout en bas, au niveau du caniveau, tandis que l'ambition démesurée est en haut, dans les rêveries de l'esprit. Saccard est écartelé dans l'écart : il fait le pont entre les deux lignes, il va les relier en se faisant plus grand qu'il n'est. L'ambitieux donne ainsi l'impression d'une « continuité [entre] la réalité et le désir⁸⁸ », son désir pouvant potentiellement devenir réalité. De même, chez Barrès, l'incroyable écart est mis au jour par la corrélation, dans la même phrase, de deux lignes ne se recoupant pas (du moins, pas chez Barrès) : « l'argent de la pauvre mère Racadot va servir à *contrôler l'État, la civilisation... C'est le petit-fils des serfs* de Custines qui montre cette audace⁸⁹ ». L'écart mis en évidence par l'organisation de la phrase *dit* la distance sociale et l'effort démesuré à produire. Cependant, le narrateur barrésien préfère l'image du « fossé qu'un pauvre est à peu près impuissant à franchir⁹⁰ ». La distance est cette fois présentée horizontalement. Bien qu'il dise toujours en creux le gouffre, l'axe horizontal apparaît plus prosaïque (le fossé) que l'axe vertical (la ligne du rêve). Mais que ce soit horizontalement ou verticalement, pour parvenir à la ligne ambitionnée, les héros doivent dessiner une nouvelle ligne qui est celle d'un saut social, d'un bond phénoménal qui les *élève*.

Des envolées : la force au pied ou l'aile au talon

Pour les ambitieux venus du bas de l'échelle sociale, le rêve d'*élévation* vers les *hautes sphères* entretient un fort *imaginaire ascensionnel* qui déploie des images métaphoriques et un réseau sémantique verticalisant. La forme première de l'ascension est le simple sentiment de rehaussement, comme celui qu'éprouve Bel-Ami : « Il lui semblait qu'une force le *poussait*, le *soulevait*⁹¹ ». Puis, l'élévation devient le rêve d'un saut que Duroy visualise lors de son mariage avec Suzanne, grâce à des ambitions géographiquement *alignées* : « Et il lui sembla qu'il allait faire un *bond* du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon⁹² ». Mouvement vers l'avant et vers le haut, le bond matérialise le progrès brusque et rapide propre à Bel-Ami. Rougon sent bien également qu'il lui faut « faire

⁸⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 433, nous soulignons.

⁸⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 55, nous soulignons.

⁸⁸ Michel Guérin « Une ambition abjecte », *op. cit.*, p. 26.

⁸⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 644, nous soulignons.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 509.

⁹¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 433, nous soulignons.

⁹² *Ibid.*, p. 435, nous soulignons.

quelque *saut* formidable⁹³ ». Le projet romanesque des *Rougon-Macquart* relève d'ailleurs explicitement de « la poussée générale », du « large soulèvement⁹⁴ ». Quant à Jansoulet, il parvient à symboliquement « rebond[ir] du fond de sa chute⁹⁵ ».

Le saut s'annonce encore dans l'élan. Les jeunes Lorrains viennent ainsi « demander de l'élan⁹⁶ » à la figure de Napoléon et s'exaltent auprès du plus grand ambitieux du pays pour se « donner du *ressort*⁹⁷ ». Suret-Lefort est d'ailleurs qualifié d'« élancé⁹⁸ » : tout son corps porte en lui l'élan de l'ambition. Mais l'apogée du ressort, dans *Les Déracinés*, est mis en scène à la fin du roman alors que Bouteiller et Suret-Lefort se *lancent* tous les deux en politique dans un lieu loin d'être anodin : la salle du gymnase municipal de Nancy. La célébration de l'élection de Bouteiller en tant que député se fait « sous les *trapèzes*, à côté de la *perche* lisse et *par-dessus* les *tremplins*, des bras *tendus* [qui] désignaient le député⁹⁹ ». Dans ce décor, tout annonce la dynamique verticale, le sport social, l'effort du saut et celui de la grande enjambée. Le lieu devient dès lors particulièrement signifiant pour les ambitieux, faisant de la fin du roman une véritable ouverture pour les gymnastes de l'ambition que sont Bouteiller et Suret-Lefort. On le voit, la ligne verticale de l'ascension sociale est intrinsèquement *dynamique*, comme le remarquait déjà Gabriel Séailles au XIX^e siècle : « la ligne horizontale éveille l'idée du repos, la ligne verticale l'idée de l'action¹⁰⁰ ». Le mouvement vertical associé à Bouteiller et à Suret-Lefort s'oppose ainsi à l'immobilité d'un Racadot décapité, de celui qui ne peut plus tenir debout et dort éternellement, à l'horizontale, dans son trou (le gisant¹⁰¹).

Selon Gaston Bachelard, si l'on considère que « la plus grande des responsabilités humaines – physiques et morales – est la responsabilité de notre *verticalité*, [alors on peut comprendre] combien le rêve qui nous redresse, qui dynamise notre droiture, qui tend l'arc de notre corps des talons à la nuque, qui nous débarrasse de notre poids, qui nous donne notre première, notre seule expérience aérienne, combien un tel rêve doit être salutaire, réconfortant, merveilleux, émouvant¹⁰² ». Par conséquent, la forme ultime de l'ascension serait l'expérience de l'envol, rêvé ou métaphorique. Les ambitieux sont particulièrement sujets à ces envolées dépassant le simple saut. Octave Mouret prend ainsi son envol à travers les « quarante mille ballons rouges qui avaient pris leur vol dans l'air

⁹³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 321, nous soulignons.

⁹⁴ Émile Zola, « Préface », *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 27.

⁹⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 377.

⁹⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 608.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 616, nous soulignons.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 571.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 750, nous soulignons.

¹⁰⁰ Gabriel Séailles, *Essai sur le génie dans l'Art*, Paris, Alcan, 1897, p. 240.

¹⁰¹ Elias Canetti, « Sur les positions de l'homme : ce qu'elles comportent de puissance », *Masse et puissance*, *op. cit.*, p. 411-419.

¹⁰² Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 45.

chaud des magasins, toute une nuée de ballons rouges qui flottaient à cette heure d'un bout à l'autre de Paris, portant au ciel le nom du *Bonheur des Dames*¹⁰³ » (n'oublions pas que Mouret est le *Bonheur des Dames*). Le jeune homme se démultiplie pour saturer le ciel parisien. Le rêve d'ascension prend ici des proportions inégalées, tout comme son projet commercial. Chez les jeunes déracinés, l'ascension est tout aussi métaphorique : « portés par la fièvre » napoléonienne, ils se sont « élevés d'un *haut vol* », mais sont néanmoins distancés par l'empereur « à chaque coup d'*aile*¹⁰⁴ ». De même, dans *Le Nabab*, la chambre des députés est connue pour être le lieu « où tant d'ambitions avaient senti grandir leurs *ailes*¹⁰⁵ », processus auquel le baron Hemerlingue n'est lui-même pas étranger, son association avec Jansoulet se terminant lorsqu'il « a voulu partir de ses propres *ailes*¹⁰⁶ ». L'aile, selon Bachelard, est « la *rationalisation antique* » du vol onirique qui a « formé l'*image d'Icare*¹⁰⁷ ».

La figure mythique d'Icare traverse l'imaginaire social de l'ambition, tant et si bien que, comme l'a remarqué Philippe Dufour¹⁰⁸, Pierre Larousse l'a intégrée à sa définition encyclopédique du déclassement :

Partout de nombreux Icares, s'adaptant aux épaules des ailes factices, tentent de s'échapper du labyrinthe obscur où leur naissance, leur pauvreté et mille autres obstacles les retiennent captifs. Certes beaucoup parmi eux, dédaignant les remontrances de Dédale et voulant s'élever trop haut, sont précipités dans la mer Égée ; mais pour tomber du ciel, il faut y être monté, et cela vaut mieux que de rester accroupi, les genoux au menton, sous la voûte basse d'une condition inférieure¹⁰⁹.

Si certains choisissent de voir en Icare le courage et le goût de l'idéal, d'autres¹¹⁰ n'en retiennent que son statut de fils désobéissant au destin tragique. Saccard réactualise

¹⁰³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 331.

¹⁰⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 614, nous soulignons. Rappelons qu'un des symboles de l'Empire est l'aigle.

¹⁰⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 274, nous soulignons.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 65, nous soulignons.

¹⁰⁷ Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁰⁸ Philippe Dufour, « Complainte des Icares », *Poétique*, n° 183, 2018, p. 3-22.

¹⁰⁹ Entrée « Déclassé », *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 6, *op. cit.*, p. 243.

¹¹⁰ Théodore Zeldin note que, parmi ceux qui s'inquiétaient des dangers de rendre des « carrières accessibles au talent » et parlent de déclassement, on ne compte pas seulement des conservateurs, mais également des républicains. Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, t. 2, *op. cit.*, p. 335-336.

explicitement le mythe d'Icare¹¹¹ en franchissant toutes les limites et les interdictions : « La Bourse va *prendre feu*, nous *dépassons* le cours de deux mille, et nous *montons*, et nous *montons*, et nous ne nous arrêtons plus¹¹² » (jusqu'au ciel ?) ; « Je veux le cours de trois mille francs. D'un geste, il l'indiquait dans le vide, il le voyait *monter comme un astre, incendier* l'horizon de la Bourse, ce cours triomphal de trois mille francs¹¹³ ». Le champ lexical du feu, référence au mythe d'Icare, annonce bien évidemment la chute de Saccard après avoir touché les cieux d'un peu trop près. Le motif appelle également un autre « mythe du feu¹¹⁴ », celui de Prométhée *volant* le feu au ciel pour l'amener sur terre, lui aussi puni pour son audace. Prométhée, Icare et même Phaéton sont coupables de désobéissance à l'autorité (paternelle, sociale) en voulant toucher de trop près la divinité (feu, ciel, soleil)¹¹⁵.

Les images de l'élan, du ressort, du saut ou encore du bond amènent, par association, celle du pied. En effet, remarque Bachelard, c'est « au pied que résident pour l'homme rêvant les forces volantes¹¹⁶ ». Le pied est le membre privilégié de l'élan, de la poussée, un membre concentrant donc la force de l'individu. Associé à l'envol, le pied devient le talon ailé¹¹⁷ qui rappelle celui d'Hermès, dieu des voyageurs et des voleurs auquel nous avons déjà eu l'occasion d'associer les ambitieux. Ces derniers sont effectivement les grandes figures de tous les *vols* : la polysémie suggère une proximité, une fois encore, entre ambitions (vols oniriques et métaphoriques) et malversations (vols financiers, vols de postes, etc.). Le pied a un rôle essentiel dans la posture verticale humaine puisqu'il est, par définition, « l'élément principal de la station debout et de la marche¹¹⁸ ». Bien qu'il soit possible de sauter à pieds joints, il est courant de n'utiliser qu'un seul pied pour sauter (un pied au sol, un pied en l'air, soit une image dynamique qui dépeint parfaitement l'ambitieux). Les représentations picturales de l'Antiquité et du folklore européen donnaient déjà une forte importance symbolique à l'unicité du pied : représentations d'hommes en coupes latérales (moitiés d'hommes campés sur un seul pied) ou d'hommes

¹¹¹ Un parallèle pourrait aussi être fait avec le mythe de Phaéton. Chez Ovide, Phaéton est fils du soleil, mais voit sa filiation mise en doute par un camarade. Phébus, son père, confirme leur lien de sang en acceptant de faire une faveur à son fils. Phaéton réclame alors de conduire le char de son père toute une journée. Perdant le contrôle du char, Phaéton brûlant tout sur son passage. Zeus intervient et foudroie Phaéton. Ovide, Livre II, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, p. 65-74.

¹¹² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 314, nous soulignons.

¹¹³ *Ibid.*, p. 316, nous soulignons.

¹¹⁴ Élise Radix, *L'Homme-Prométhée vainqueur au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2006, p. 43.

¹¹⁵ Incarnant le progrès (le feu de la civilisation), Prométhée est un mythe structurant pour les sociétés occidentales, comme l'explique Gilbert Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », *Problèmes du mythe et de son interprétation*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

¹¹⁶ Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 40.

¹¹⁷ Également « l'aile au talon » ou encore « le talon dynamisé » pour Bachelard. *Ibid.*, p. 39. On pense aussi aux bottes de sept lieux qui offriront au Petit Poucet une ascension sociale phénoménale.

¹¹⁸ Entrée « pied », *Trésor de la langue française informatisé*.

dont un pied est déchaussé (pensons à l'oracle qui prédit à Pélidas qu'il serait détrôné par un homme qui ne porterait qu'une sandale, homme qui se révélera être Jason). Les hypothèses diffèrent selon les anthropologues pour expliquer la répétition de ce motif à travers le monde. Waldemar Deonna présume que la représentation latérale d'un pied unique exprimerait « la concentration extrême du pouvoir, la totalité¹¹⁹ », interprétation qui fait sens pour l'ambitieux : le pied d'appel dit la force de l'ambition prête à sauter plus haut. Françoise Héritier propose une autre analyse de cette unilatéralité qui montrerait plutôt, selon elle, l'homme sexué dans « un ensemble plus vaste où partie d'un tout conceptuel, ancré [...] dans la part la plus profondément physique de l'homme-*Homo* : la différence des sexes¹²⁰ »¹²¹. Le pied unique serait alors le membre de la différenciation sexuelle. Quoi qu'il en soit, le pied symbolise *a minima* la force. Saccard rêve ainsi d'affirmer sa puissance et sa domination en remettant « le talon sur [les] gens qui lui tournaient le dos¹²² », tandis que Mouret mesure sa faiblesse face à Denise « dont il sen[t] sur sa gorge le talon victorieux¹²³ ». Quant à Rougon, il « trait[e] dédaigneusement les morsures qui lui entamaient à peine les talons¹²⁴ ». On le voit, le pied n'est pas le talon d'Achille des ambitieux, mais le lieu même de leur force. Même la puissance intellectuelle s'exprime par là, comme le montre l'Hyppolite Taine de Barrès dont on aperçoit la « forte cheville » et le « mollet assez développé¹²⁵ ». Chez Barrès, le pied de Taine est une vigoureuse racine, un porte-greffe solide annonçant l'homme bien ancré dans sa terre et qui ne craint donc pas la lecture d'idées venues de l'étranger : le pied est suffisamment fort pour résister aux attaques.

L'ambitieux, en tant qu'homme des sociétés démocratiques, est aussi un homme *qui va à pied*. Ainsi, le Nabab préfère « un retour à pied » depuis l'Assemblée nationale : « ce plébéien robuste, à qui les convenances imposaient de monter en voiture et de mettre des gants [...] s'en passait le plus souvent possible¹²⁶ ». Suret-Lefort a une « saisissante allure » de « marcheur fatigué¹²⁷ ». Duroy « ba[t] le pavé de son talon », « avanç[ant] brutalement dans la rue pleine de monde¹²⁸ ». Quant à Saccard, il aime « battre le pavé, [...] ayant un

¹¹⁹ Waldemar Deonna, « “Monokrédipès”. Celui qui n'a qu'une sandale », *Revue de l'histoire des religions*, n° 89, 1935, p. 50-72, cité par Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 170.

¹²⁰ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, *op. cit.*, p. 189.

¹²¹ On pense bien entendu, et Françoise Héritier le rappelle elle-même, au mythe grec de l'origine bisexuée des êtres humains.

¹²² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 54.

¹²³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 496.

¹²⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 504.

¹²⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 598.

¹²⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 240.

¹²⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 606.

¹²⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 32.

tel besoin de marcher¹²⁹ », et prend plaisir à « sentir sous ses talons ce pavé de Paris, qu'il reconquerrait¹³⁰ ». Ce goût pour la marche fait dire à Christophe Reffait que la figure piétonne de Saccard est « la silhouette de l'homme nouveau¹³¹ ». Reffait attire ainsi notre attention sur le troisième chapitre où Saccard est privé de sa voiture (« le cheval n'était pas bien, à la suite d'un refroidissement¹³² ») et se voit donc soumis aux aléas des giboulées. Or, avoir le pied humide est signifiant dans ce roman. En effet, les « Pieds humides » sont les joueurs de moindre envergure qui achètent et vendent en miniature à « la petite bourse des valeurs déclassées » ; ils « cotent en plein vent, dans la boue des jours pluvieux, les titres des compagnies mortes¹³³ ». Le pied humide dit la position sociale : être en hauteur, sur l'échelle sociale comme sur un cheval, protège de la boue littérale ou métaphorique. Le pied embourbé, alourdi d'eau et de boue, a moins de chance de s'envoler : la gravité est plus importante. La scène est d'autant plus signifiante explique Christophe Reffait que, dans le cadre du roman de la Bourse, « la chevauchée du héros est l'un des moments saillants de la rhétorique anti-boursière » : « la belle allure équestre [est traditionnellement] un manifeste moral, et le contraste s'accuse avec le "pied humide" qu'est d'abord Saccard, conquérant piéton chez qui disparaît tout chevaleresque aristocratique¹³⁴ ». Cette scène peut également être mise en regard avec celle de la mésaventure de la comtesse de Beauvilliers et de sa fille qui, suite à une maladie de leur cheval, restent « pendant deux semaines [...] clouées chez elles, entêtées à ne pas être vues à pied¹³⁵ ». Le cavalier aristocratique (ou en voiture hippomobile) stagne¹³⁶, il n'avance pas tandis que le piéton démocratique traverse Paris de part en part. Les anciennes élites (féminisées) *ne marchent plus* contrairement à un Saccard ou à un Bel-Ami (virils) qui « march[ent] bien¹³⁷ ». Ils veulent Paris sous leurs talons littéralement et métaphoriquement. André Maranne, dans *Le Nabab*, refuse de suivre la voie de Jenkins, son beau-père, qui promet pourtant de lui « mettre le pied dans un étrier doré¹³⁸ ». Il lui préfère la photographie, « un métier ridicule, le refuge et le prétexte de tous les déclassés¹³⁹ », selon Jenkins. Une dimension morale

¹²⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 258.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 156.

¹³¹ Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 454.

¹³² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 216.

¹³³ *Ibid.*, p. 56.

¹³⁴ Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 454-455.

¹³⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 294.

¹³⁶ L'ouverture de *La Curée* est à ce titre intéressante. Les voitures des élites stagnent dans un embouteillage, ce qui donne l'occasion à Renée et Maxime de jauger leurs occupants (activité dont la superficialité est soulignée par l'absence d'avancée : la grande bourgeoisie est bloquée dans ses futilités et ses appareils. Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 39-41.

¹³⁷ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 51.

¹³⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 21.

¹³⁹ *Idem.*

s'ajoute ici : le pied du roturier plutôt que la voiture de l'aristocratie de la médecine bourgeoise (et meurtrière). André sera finalement récompensé par le succès, alors que Jenkins s'effondrera. Pensons également à Robineau qui, voulant concurrencer Mouret en relançant le vieux commerce, finit écrasé par un omnibus (comme le vieux Bertin dans *Fort comme la mort*). Il laissera, sous les roues de la modernité, ses jambes, illustrant par là son immobilité fatale¹⁴⁰. Il en est de même pour le reste du petit commerce traditionnel qui « ne tient plus debout [...], les jambes cassées¹⁴¹ ». Les Bédoré s'appuient d'ailleurs significativement « sur une canne¹⁴² » pour marcher.

L'ambitieux s'inscrit dès lors dans le chronotope¹⁴³ de la rue qui, nous dit Philippe Dufour, « contient l'image d'une époque ». « Dans la rue se croisent des gens socialement différents : la rue donne à voir le melting pot démocratique. La rue est le chronotope de la modernité démocratique. [...] Dans la rue [...], les cloisons sociales s'abolissent¹⁴⁴ »¹⁴⁵. En somme, l'ambitieux est l'homme du présent qui marche, l'homme démocratique par excellence, celui de la *mobilité*. Notre cartographie symbolique du corps de l'ambitieux viril s'enrichit donc d'un nouvel élément : le pied – voire plus précisément le talon –, un pied toujours en mouvement, avançant ou montant selon une ligne droite.

Des corps érectiles ou le complexe d'Atlas

Le processus d'ascension implique des lois de la pesanteur auxquelles, nous dit Bachelard, « l'être se soumet [...] ou [...] résiste¹⁴⁶ ». L'envol est la résistance ultime à la gravité, gravité qui, pour les ambitieux, peut symboliquement représenter la fatalité de la reproduction sociale. Faute d'ascension, l'homme résiste par le redressement. Les moments de fermeté et de fierté du Nabab sont ainsi marqués par le redressement, par la volonté de se faire plus droit, donc plus haut : « Jansoulet débrida sa colère, *se redressa de toute sa hauteur* : “Allons, dit-il, je le veux...”¹⁴⁷ ». Le bey voit « un représentant de la nation [le Nabab] se dress[er] devant lui, [...] ce buste avait le prestige d'une statue dominant une place¹⁴⁸ ». Le parallèle avec la statue (de *grand* homme) fait gagner de la hauteur au buste

¹⁴⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 445. Notons que Baudu fait de l'immobilisme sa devise : « Écoute ça, ma fille : je suis comme cette carafe, je ne bouge pas ». La carafe n'est pas très loin de la cruche, semble dire le texte... *Ibid.*, p. 273.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 438.

¹⁴² *Ibid.*, p. 451.

¹⁴³ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel 120 », 2006.

¹⁴⁴ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 218.

¹⁴⁵ Philippe Dufour, « La rue : chronotope de la modernité », *Le Roman est un songe*, *op. cit.*, p. 96-104.

¹⁴⁶ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination de la matière* (1948), Paris, José Corti, coll. « Les Massicotés », 2004, p. 333.

¹⁴⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 301, nous soulignons.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 206.

(colosse sans pieds ni pieds d'argile). Mais le personnage le plus sujet à la dynamique du redressement est, sans surprise, Saccard. Les occurrences du champ lexical de la poussée (dresser, redresser, soulever, grandir, etc.) sont nombreuses quand il s'agit du financier : « Saccard ne riait plus, se redressait sur ses petites jambes, s'enflammait d'une ardeur lyrique, avec des gestes qui jetaient ses paroles aux quatre coins du ciel¹⁴⁹ » ; « Il gesticulait, il était debout, se grandissant sur ses petites jambes ; et, en vérité, il devenait grand, le geste dans les étoiles¹⁵⁰ » ; « Il était réellement grandi, soulevé d'un tel triomphe, que toute sa petite personne se gonflait, s'allongeait, devenait énorme¹⁵¹ », etc. Même sa voix est « aiguë¹⁵² ». Tout monte chez Saccard, tout *tend vers le haut* : son corps (nous l'avons d'ailleurs précédemment comparé à la lettre *i*), sa voix, ses rêveries ambitieuses, sa fièvre, ou encore ses actions en Bourse. Dans son étude de la caricature dessinée, le critique d'art Mecislas Golberg remarque que les lignes du dessin se déforment pour ajouter du sens au portrait : « C'est étonnant d'exactitude et de transposition, c'est de la déformation à notre usage, de la déformation faite d'une compréhension réelle de la valeur des lignes par rapport à la stabilité organique [...]. La ligne devient comme fonctionnelle de la psychologie ; elle taille des caractères¹⁵³ ». La littérature déploie, comme les arts picturaux, une « psychologie de la ligne¹⁵⁴ » et donne à voir des images qui dépassent les possibilités réelles du corps. Les lignes retranscrivent des impressions, des sentiments, elles se déforment pour *signifier plus*, pour dire plus du personnage et de ses actions. On comprend mieux dès lors pourquoi les ambitieux tirent tous, à un moment ou à un autre, vers le haut, vers le but à atteindre : leurs corps *s'alignent* sur leurs ambitions. Ils se font plus grands qu'ils ne le sont vraiment.

La résistance à la gravité résulte de la volonté humaine pour maintenir la position verticale. Les muscles se tendent pour la lutte : Saccard se « raidi[t] pour mourir debout¹⁵⁵ » ; Suret-Lefort est « tout raide de volonté¹⁵⁶ » ; même madame Caroline se « raidi[t] de toute sa volonté¹⁵⁷ », elle se « redress[e], [...] le buste droit [...] si fièrement redressée, avec [...] son visage de bonté virile¹⁵⁸ ». Bien que la posture verticale soit partagée par tous les êtres humains, le redressement s'inscrit pourtant dans l'ordre symbolique de la virilité : il est l'image même de la volonté. Le mouvement érectile est évidemment intimement associé à la virilité dans l'imaginaire (contre l'amollissement et

¹⁴⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 164.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 314.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 394.

¹⁵² *Ibid.*, p. 54, p. 116, p. 419 et p. 484.

¹⁵³ Mecislas Golberg, *La Morale des lignes* (1908), Paris, Allia, 2017, p. 48.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 417.

¹⁵⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 517.

¹⁵⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 271.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 284.

l'affaissement féminin). Élévation et érection se confondent¹⁵⁹. Ainsi, tout le corps de l'ambitieux dit sa virilité. Contrairement à son sexe, l'homme se dresse par la seule force de son vouloir. Le redressement a une importance majeure dans l'image que l'humanité se donne d'elle-même puisqu'il est considéré comme un des grands marqueurs de la différence entre l'homme et l'animal (et entre l'adulte et l'enfant). Le processus de redressement est associé à la culture d'autant qu'il a permis, remarque Gilbert Durand, « la libération posturale de la main humaine¹⁶⁰ », main dont nous avons souligné le rôle primordial chez les ambitieux. Bachelard observe une « sublimation générale toute physique, [de laquelle découle une] sublimation idéologique¹⁶¹ ». En effet, les images du redressement et de la hauteur se révèlent intrinsèquement positives puisqu'intimement liées à des notions valorisées (culture, volonté, lutte, résistance, etc.), donc placées du côté du masculin.

La lutte pour la verticalité a pour héros le titan Atlas, « écrasé éternellement par le fardeau terrestre¹⁶² ». Ici encore, un glissement opère, cette fois depuis la verticalité vers la « vertébralité¹⁶³ ». Ainsi, nous explique Bachelard « on dit en anatomie moderne : la première vertèbre s'appelle Atlas parce qu'elle porte la tête. On oublie maintenant d'indiquer la raison astrologique qui faisait remarquer que la tête est "le ciel du petit monde". [...] La vertèbre Atlas focalise la résistance d'un être qui se révolte contre le sort¹⁶⁴ » (comme les ambitieux donc). Cette vertèbre permet des redressements modestes, mais hautement symboliques. Nombreux sont les ambitieux qui « [lèvent] la tête sans détourner non plus [leurs] yeux fixes », en ligne droite, pour afficher une « allure fière¹⁶⁵ » ; ils peuvent également « [(re)]lever la tête¹⁶⁶ » par sursaut de fierté ou « lev[er] les yeux¹⁶⁷ » par défi. L'effort de redressement est plus impressionnant chez Jean Valjean qui se relève malgré l'adversité et les fardeaux. Devenu monsieur Madeleine, Valjean redresse ainsi la charrette qui s'était renversée sur le père Fauchelevent¹⁶⁸. Sa force physique hors du commun lui doit, au bague, le surnom de « Jean-le-cric », sobriquet populaire de ce véritable Atlas humain. « L'homme souterrain », comme le catégorise Pierre Macherey,

¹⁵⁹ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 134.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 115.

¹⁶¹ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, op. cit., p. 333.

¹⁶² Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 102.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 136.

¹⁶⁴ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, op. cit., p. 339.

¹⁶⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, op. cit., p. 431.

¹⁶⁶ « Depuis douze ans qu'ils étaient mariés, Jansoulet osait pour la première fois lever la tête en face de sa femme. » Alphonse Daudet, *Le Nabab*, op. cit., p. 301.

¹⁶⁷ « [Saccard] levait les yeux, guettait, avec la furieuse pensée qu'il faisait le siège du monument. » Émile Zola, *L'Argent*, op. cit., p. 56.

¹⁶⁸ Victor Hugo, « Le Père Fauchelevent », *Les Misérables*, op. cit., p. 206-209.

« prend sur lui toute la charge du malheur social¹⁶⁹ ». Les ambitieux soulèvent eux aussi des fardeaux, bien que leurs intentions soient moins nobles que celles du héros hugolien. Saccard porte l'Universelle et la fortune des autres sur ses épaules. À la Bourse, il fait corps avec un pilier du bâtiment, tel Atlas, pilier du monde. L'effondrement de sa banque le fera finalement flancher : « Saccard dont l'orgueil était de n'avoir jamais senti trembler ses jambes, de ne s'être jamais assis sur le banc, qui était là, contre le pilier, Saccard eut une défaillance et dut s'y laisser tomber un instant¹⁷⁰ ». Le *Bonheur des dames*, extension de Mouret, est un « colosse » à la « face de parvenu », « dont les épaules menacent de faire craquer les nuages¹⁷¹ ». Le magasin est également un Atlas touchant le ciel dans un mouvement vertical de poussée extraordinaire : il ne cesse de grandir, repoussant toutes les limites, jusqu'à celles du ciel¹⁷². Quant à Rougon, il porte sur son dos sa bande et ses intérêts. Lorsqu'il est évincé du pouvoir, il s'allège du poids qu'il soulevait jusqu'ici : « Jamais il [Rougon] ne s'était senti plus *léger* que depuis le matin ; et il imprimait à ses fortes *épaules* un haussement formidable, comme s'il avait jeté *bas* un *fardeau*¹⁷³ ». Pourtant, les ambitions de Rougon sont motivées par l'idée d'être un Atlas puisque « son rêve était de devenir très grand, très puissant, afin de satisfaire ceux qui l'entouraient, au-delà du naturel et du possible¹⁷⁴ ». L'effort surhumain de soulever tout un monde donne la mesure de la puissance de l'homme. Comme le dit bien Bachelard, pour « un véritable alpiniste, le sac est un *plaisir positif*¹⁷⁵ ». Le défi du poids à soulever témoigne de la virilité de l'homme, qu'il soit ambitieux, alpiniste ou même culturiste.

La fortune est également un *lest* positif qui augmente la confiance de l'ambitieux. En effet, celle-ci semble *appesantir* positivement en imprimant une verticalité supplémentaire au corps. Paganetti, après avoir détroussé Jansoulet pour son projet fantôme en Corse, « s'éloigne avec l'*aplomb* d'un homme *équilibré* de quatre cent mille francs, tandis que Monpavon, portant *plus haut encore* que d'habitude, le suit dans ses pas¹⁷⁶ ». Il en est de même pour le Nabab qui affiche une « démarche *calée* par le poids des écus¹⁷⁷ ». Au grand dam de Duroy, Laroche-Mathieu gagne lui aussi en *aplomb*, dans tous les sens du terme, grâce à l'argent empoché dans le délit d'initié : « Mais Du Roy le sentait, cet or, dans la parole plus *hautaine* de l'avocat parvenu, dans son geste plus insolent, dans ses affirmations plus hardies, dans sa confiance en lui complète. Laroche régnait,

¹⁶⁹ Pierre Macherey, « Autour de Victor Hugo : figures de l'homme d'en bas », *À quoi pense la littérature ?*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990, p. 82.

¹⁷⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 419.

¹⁷¹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 460.

¹⁷² Les commerçants ont d'ailleurs l'impression effective que le « colossal bazar leur bouchait le ciel », tant le bâtiment est imposant. *Ibid.*, p. 296.

¹⁷³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 76, nous soulignons.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 317.

¹⁷⁵ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, *op. cit.*, p. 345.

¹⁷⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 36, nous soulignons.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 63, nous soulignons.

maintenant, dans la maison Du Roy¹⁷⁸ ». Mais la fortune est plus qu'un simple lest. Plus sa taille est imposante, plus elle prend la forme d'un *tas* (« Oui, oui, tout sur mon bureau. Je veux voir le tas¹⁷⁹ », dit ainsi Mouret) sur lequel peut grimper l'ambitieux et dominer de haut, ces fameuses « hauteurs où l'on trouve la considération et l'argent¹⁸⁰ ». Le tas se fait bien souvent montagne – qui nous ramène à l'alpinisme des ambitions – sur laquelle le parvenu s'assoit au « sommet¹⁸¹ ». C'est de ce point de vue qu'il regarde alors le monde, selon un angle bien particulier.

Contemplation monarchique et gullivérisation

Les ambitieux cherchent les positions surplombantes. Pour observer l'activité de son magasin, Mouret revient ainsi toujours « à son poste favori, en haut de l'escalier de l'entresol¹⁸² ». Il « se plant[e], seul et debout, au bord de la rampe du hall. De là, il domin[e] le magasin, ayant autour de lui les rayons de l'entresol, plongeant sur les rayons du rez-de-chaussée¹⁸³ ». Cette position dominante force la tête et le regard d'autrui à se lever, à contempler d'en bas la grandeur effective de l'ambitieux. Les femmes ont la « tête levée¹⁸⁴ » vers Mouret, « le visage rapproché et tendu, comme dans un élancement de tout leur être vers le tentateur¹⁸⁵ ». Henriette « [lève] les yeux » pour voir « en haut de l'escalier Mouret¹⁸⁶ », tout comme Denise qui « [lève] la tête¹⁸⁷ » ou garde « le regard franchement levé sur lui¹⁸⁸ » (geste de fierté, mais aussi d'effort pour celle qui regarde d'en bas). Le magasin fait tout autant « lev[er] la tête¹⁸⁹ » aux petits commerçants. Le mouvement érectile du corps de Saccard amène également Jantrou à « lev[er] les yeux, pour [l']admirer¹⁹⁰ ». La contre-plongée grandit l'individu ainsi cadré, la photographie et le cinéma le savent bien. Les positions s'inversent lorsque Rougon descend significativement

¹⁷⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 370, nous soulignons.

¹⁷⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 333.

¹⁸⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 108.

¹⁸¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 366. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 375. « Le sommet est plus ou moins haut, plus ou moins rugueux et difficile à monter » : Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 215. « Du reste, Denise était maintenant au sommet » : Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 419. « La vie est une côte. Tant qu'on monte, on regarde le sommet, et on se sent heureux » : Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 177.

¹⁸² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 175.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 150.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 134.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 135.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 165.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 368.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 414.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 296.

¹⁹⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 356.

l'escalier de Clorinde : « Quand il fut en bas, il leva la tête, et ils se sourirent [...], elle rêvait déjà de l'écraser par quelque triomphe d'apothéose¹⁹¹ ». Le changement de niveau annonce la supériorité prochaine de la jeune femme, l'écrasement à venir. Les détails que sont les échanges de regards ou les yeux qui se lèvent vers plus grand que soi disent la domination et la grandeur sociale de celui ou celle qui se situe plus haut. Tout se trouve alors *aux pieds* de l'ambitieux, c'est-à-dire au plus bas. Mouret se tient debout « au-dessus des millions écroulés à ses pieds¹⁹² », comme il tient les femmes « à ses pieds¹⁹³ ». Saccard jouit d'un « Paris à plat ventre¹⁹⁴ », « si humble à ses pieds¹⁹⁵ ». Le Nabab, tentant d'être à la hauteur de sa nouvelle position de député, se montre froid « pour le troupeau famélique qui frétilait bassement sur ses talons¹⁹⁶ ». Enfin, Rougon jouit d'un agrandissement de sa personne par l'« éloge extraordinaire » dont sa bande le flatte : « Il n'y a personne de sa taille à cette heure. [...] – Une intelligence *hors ligne* ! » (il dépasse toutes les lignes). Rougon « gonfl[e] ses grosses épaules » sous la flatterie, enfle de « vanité » « plus il les sen[t] plats¹⁹⁷ ».

Le rehaussement de l'ambitieux fait appel à l'image de la royauté et à tout son lexique de la supériorité. Bel-Ami se hausse ainsi sur le « haut perron de [l']église [de la Madeleine] qui domine la rue *Royale*¹⁹⁸ », lui donnant l'impression d'être « un roi qu'un peuple venait acclamer¹⁹⁹ ». Saccard décore son cabinet de travail dans un style Louis XIV où il reçoit « le défilé d'une cour venant comme au lever d'un roi²⁰⁰ ». Le vocabulaire de l'empire est préféré à celui de la monarchie pour le duc de Mora, « incarnation la plus brillante de l'Empire », « la flèche dorée et fine²⁰¹ » de l'édifice impérial. Il porte d'ailleurs le prénom éloquent d'Auguste, nom impérial venu du latin : *augustus*, majestueux ou vénérable²⁰², et *augere* signifiant augmenter, croître²⁰³. Si la position en hauteur de ces hommes fait lever les yeux des plus petits, elle conduit aussi ceux d'en haut à baisser les yeux pour regarder en bas. Or, la différence de niveau change l'échelle de grandeur puisque, vu d'en haut, tout semble petit. Depuis le haut de la hiérarchie, il est possible d'observer « *la petitesse des*

¹⁹¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 205.

¹⁹² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 367.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 498.

¹⁹⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 305.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 328.

¹⁹⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 213.

¹⁹⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 329, nous soulignons.

¹⁹⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 427, nous soulignons.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 434.

²⁰⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 304.

²⁰¹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 267.

²⁰² Entrée « Augustus », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 193.

²⁰³ Entrée « Augeo », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 192.

*hommes*²⁰⁴ ». Bachelard nomme cette perspective particulière la « *contemplation monarchique* », « loi de l'imagination de la hauteur, formée dans la contemplation sur les hauteurs²⁰⁵ ». Ainsi, le narrateur d'*Au Bonheur des dames* offre une vision panoramique de la ville écrasée par le magasin et ses bâtiments « vus à vol d'oiseau » :

Au-delà, Paris s'étendait, mais un Paris *rapetissé*, mangé par le monstre : les maisons, d'une *humilité* de chaumières dans le voisinage, s'éparpillaient ensuite en une *poussière* de cheminées indistinctes ; les monuments semblaient *fondre*, à gauche *deux traits* pour Notre-Dame, à droite un *accent circonflexe* pour les Invalides, au fond le Panthéon, honteux et *perdu*, *moins gros qu'une lentille*. L'horizon tombait *en poudre*, n'était *plus qu'un cadre dédaigné*, jusqu'aux hauteurs de Châtillon, jusqu'à la vaste campagne, dont les lointains *noyés indiquaient l'esclavage*²⁰⁶.

Cette description, faite en surplomb par un narrateur omniscient, donne à voir la petitesse de tout l'environnement du magasin. Les plus grands monuments religieux et politiques deviennent des signes diacritiques (accent circonflexe), des signes graphiques réduits à leur plus simple expression (deux traits) ou encore des nuages de points (poussière, lentille, poudre). Le regard monarchique réduit au minimum graphique : la ligne et le point²⁰⁷. Le manque de précision, l'indistinction des particularités (fondre, perdu, noyés), dit la domination (l'esclavage) face à l'« immensité exagérée²⁰⁸ » du magasin.

Saccard, personnage « regardeur-voyeur²⁰⁹ » au service de la description, offre une vision de la Bourse qui lui est propre. Il la regarde depuis le cinquième étage de l'immeuble des Busch :

Jamais, en effet, il ne l'avait vue sous un si singulier aspect, à vol d'oiseau, avec les quatre vastes *pent*es de zinc de sa toiture, extraordinairement développées, *hérissées d'une forêt de tuyaux*. Les *pointes* des paratonnerres *se dressaient*, pareilles à *des lances gigantesques menaçant le ciel*. Et le monument lui-même n'était plus qu'un cube de pierre, *strié* régulièrement par les *colonnes*, un cube d'un gris sale, nu et laid, *planté d'un drapeau* en loques. Mais, surtout, les *marches* et le *péristyle* l'étonnaient, piquetés de *fourmis noires*, toute une *fourmilière* en révolution, s'agitant, se donnant un mouvement énorme, qu'on ne s'expliquait plus, de si haut, et qu'on *prenait en pitié*.

²⁰⁴ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, *op. cit.*, p. 359.

²⁰⁵ *Idem*.

²⁰⁶ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 460, nous soulignons.

²⁰⁷ Rappelons, à la suite d'Olivier Lumbroso, que Zola est « un grand romancier de l'espace », construisant « l'espace grapho-verbal » dès les brouillons des romans. Olivier Lumbroso, *Zola. La Plume et le compas. La construction de l'espace dans Les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2004, p. 13 et p. 302.

²⁰⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 460.

²⁰⁹ Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, *op. cit.*, p. 69.

— Comme ça *rapetisse* ! reprit-il. On dirait qu'on va tous les prendre dans la main, d'une poignée²¹⁰.

Le regard monarchique n'écrase pas le bâtiment qui garde son mouvement érectile avec ses lignes droites ascendantes (toiture, tuyaux, paratonnerres, colonnes, escalier, drapeau). Seuls les boursiers sont miniaturisés par la contemplation monarchique de Saccard : ils ne sont plus que des insectes que le financier va pouvoir saisir *d'un coup de main*. Cette description annonce la domination prochaine du personnage, virilisé par le lieu de sa gloire à venir.

Même dans la mort, le duc de Mora conserve sa position dominante sur le Tout-Paris, domination dorénavant spatiale : « la sépulture des Mora, en haut d'un terre-plein découvert d'où l'on voyait, au-dessus d'un millier de toits serrés, Montmartre, les Buttes-Chaumont moutonner dans le lointain en hautes vagues²¹¹ ». La ville n'est plus qu'un océan de toits indistincts, les lieux emblématiques surélevés ne sont plus que des vagues sous le regard surplombant de Mora : tout restera éternellement petit pour le mort. Duroy a lui-même forgé cette vision surplombante dans l'humble cabaret de ses parents, situé en « au haut de la grande côte d'où l'on domine Rouen et la large vallée de la Seine²¹² ». Cette position géographiquement dominante semble avoir façonné un œil fait pour regarder d'en haut. Par le regard, les ambitieux parviennent à rendre petit ce qui les entoure de manière à se faire grand selon un processus de « gullivérisation²¹³ ». Ainsi, lors de son mariage, Bel-Ami « aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui Georges Du Roy. [...] Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point » : « Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui²¹⁴ ». Aveuglé par sa propre personne et par la distance sociale et spatiale, Duroy ne voit qu'un amas anonyme, un grouillement venu d'en bas des escaliers et dont il se distingue : exister en grand, c'est sortir de l'anonymat et de l'indistinction des petits.

Cependant, les ambitieux sont ceux qui, par essence, *dévient* de la route toute tracée, ceux qui empruntent les chemins de traverse. Dès lors, les différentes lignes qui dessinent leurs corps, leurs parcours ou encore leur environnement varient ; elles se brisent et se courbent au gré des événements. Si les ambitieux visent la ligne droite ascendante, tout ne va pas pour autant complètement droit chez eux.

²¹⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 79, nous soulignons.

²¹¹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 291.

²¹² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 167. On trouve une répétition de cette description géographique, soulignant par-là son importance : « au sommet de la côte, au-dessus de la grande vallée de Rouen » *Ibid.*, p. 433.

²¹³ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, *op. cit.*, p. 360.

²¹⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 435.

B. L'ambitieux isolé et morcelé

a. Les lignées brisées

La fin de l'Ancien Régime a marqué le passage « d'une société dominée par le modèle de la propriété foncière, où la famille constitue la cellule économique de base et où la reproduction (des individus, des modes de vie, du rang dans la société, etc.) est essentielle, à une société de production où l'innovation, la mobilité, l'esprit d'entreprise et d'initiative vont dominer²¹⁵ », résume André Rauch. Par leurs parcours individuels, les parvenus s'opposent dès lors « aux familles établies²¹⁶ » : la société des pères se transforme en société de pairs. Pour Lynn Hunt, la famille est « le matériau le plus évident et le plus immédiat sur lequel fonder une réflexion politique » puisqu'elle serait « une construction imaginaire de relations de pouvoirs » : « Si la parenté est le fondement de la plupart des relations sociales organisées, sinon de toutes, elle est alors également une catégorie essentielle pour la compréhension du pouvoir politique²¹⁷ ». La maisonnée s'articule, selon Claudie Bernard, sur « deux axes, qui font passer les accouplements et les engendremens humains de l'ordre du naturel à celui du culturel : l'axe horizontal de l'*alliance* et l'axe vertical de la *filiation*²¹⁸ ». Or, depuis Balzac²¹⁹, l'ambitieux romanesque est présenté comme un individualiste avide de pouvoir (social, économique, politique) et désorganisateur des structures sociales. Ses prétentions l'amènent à désagréger la catégorie de la famille en malmenant, d'une manière ou d'une autre, la *lignée* familiale.

Se faire un nom

Les ambitieux rêvent tous de « deven[ir] quelqu'un²²⁰ » ou « d'être quelqu'un²²¹ ». Exister, c'est être nommé. Or, les ambitieux aspirent avant tout à la *renommée*, d'être celui dont le nom est connu de tous. Mouret est ainsi précédé par son nom. Il est celui qui n'a plus besoin d'être nommé pour être reconnu : « C'était Mouret. Personne n'avait dit son

²¹⁵ André Rauch, *Le Premier sexe*, *op. cit.*, p. 8.

²¹⁶ *Idem.*

²¹⁷ Lynn Hunt, *Le Roman familial de la Révolution française*, trad. de l'anglais, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 1995 [1992], p. 216-217.

²¹⁸ Claudie Bernard, *Le Jeu des familles dans le roman du XIX^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013, p. 13.

²¹⁹ « En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus ». Honoré de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, p. 242.

²²⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 53.

²²¹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 30 et p. 66.

nom, mais il se désignait lui-même²²² ». Son nom lui-même est devancé par un pronom personnel : « Vous savez qu'il a écrit à mon propriétaire pour acheter la maison, dit Bourras²²³ ». Cette première référence à Mouret entretient une aura et un mystère à celui qu'on n'a plus besoin de nommer explicitement pour savoir qu'il s'agit de lui, tant son nom occupe déjà tous les esprits. Faire son nom confère un pouvoir supplémentaire à celui dont on ne doit pas prononcer le nom : l'appeler, c'est le convoquer. Plus commun, le prénom sert pour l'intimité, tandis que le nom de famille affiche une singularité plus grande : à quelques exceptions près, un nom marque mieux les esprits qu'un prénom. Le personnage, en public, se désigne donc de préférence par son nom de famille (Mouret, mais aussi Rougon, Saccard, Jansoulet, Duroy, etc.), véritable pratique courante d'époque qui perdure au moins jusqu'au deuxième tiers du XX^e siècle. Il n'y a que dans les moments d'intimité (avec Vallagnosc ou avec madame Desforges) ou de faiblesse (en pensant à madame Hédouin ou face à Denise) que Mouret redevient, pour le narrateur, Octave²²⁴.

Si Mouret est celui qu'on ne nomme plus, Jansoulet est, pour sa part, le *mal nommé*. Son surnom, le Nabab, fait référence à l'Inde alors que le personnage arrive de Tunis : « Bah ! les Parisiens n'y regardent pas de si près... Pour eux, tout riche étranger est un nabab, n'importe d'où il vienne !... Celui-ci du reste a bien le physique de l'emploi, un teint cuivré, des yeux de braise ardente²²⁵ ». L'impropriété du surnom est totale lorsque le récit finit par révéler que Jansoulet est en réalité un Français. Le surnom l'enferme néanmoins dans l'identité de l'étranger, ce que le nom civil ne dément pas puisqu'il est un « nom plébéien » aux « syllabes magiques²²⁶ », éminemment étranger à la haute société parisienne. Le nom de famille laisse en effet entendre les grands clichés accolés au peuple. Jansoulet : gens, saouls, laids. Par ailleurs, le Nabab se révèle être le cadet de sa famille. Or, nous dit le narrateur, « dans les familles méridionales à demi arabes, [...] l'aîné prend toujours le nom familial et le dernier venu, celui de Cadet²²⁷ ». Dans sa famille (déjà un peu étrangère puisque du sud), Bernard est donc nommé « Cadet » et se plie au droit d'aînesse voulant que seul le premier né soit envoyé à Paris. Cependant, c'est finalement lui qui fera ce que son aîné fut incapable de faire. Il prend par conséquent le nom de Jansoulet, renversant l'ordre du temps de la famille. La désorganisation des rôles conduit ainsi à une confusion – malveillante – des deux frères : « La calomnie a confondu volontairement deux noms. Je m'appelle Bernard Jansoulet. L'autre s'appelait Jansoulet Louis²²⁸ ». L'aîné, nommé pour la première fois, porte un prénom de roi (alors qu'il est

²²² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 109.

²²³ *Ibid.*, p. 69.

²²⁴ « Justement, ce jour-là, Octave semblait perdre de son bel équilibre ; lui qui, d'habitude, soufflait la fièvre à ses clientes, avec la grâce tranquille d'un opérateur, il était comme pris dans la crise de passion dont peu à peu les magasins brûlaient. » *Ibid.*, p. 319, nous soulignons.

²²⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 9.

²²⁶ *Ibid.*, p. 50.

²²⁷ *Ibid.*, p. 157.

²²⁸ *Ibid.*, p. 331.

devenu débile) : à celui à qui revient la royauté de l'aînesse se substitue le dernier-né. Jansoulet est donc l'éternel mal nommé. La désorganisation sociale (la ligne du destin social) et familiale (la lignée) que suscite son parcours ascensionnel se traduit dans la confusion de tous les noms.

Selon les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, un des grands privilèges de la noblesse est le pouvoir qu'elle a sur le temps. Elle parvient en effet à assurer son éternité par la transmission de son patrimoine et de son nom à ses enfants (quand celui-ci n'est pas également donné à une avenue ou associé à des écrits). Elle fonde ainsi des dynasties qui traversent les époques : le nom est « celui d'une lignée, qui inscrit ceux qui le portent dans un passé et un avenir communs qu'ils vivront par procuration²²⁹ ». Les deux sociologues observent aujourd'hui ce même processus de pérennisation de la lignée dans la grande bourgeoisie. Mais pour l'ambitieux du XIX^e siècle, la question de l'origine reste problématique. Venu d'en bas, le jeune homme doit créer une nouvelle ligne de vie, différente de la ligne familiale. Plusieurs personnages mettent dès lors en scène une « crise de l'origine²³⁰ » en reniant le nom du père. Lucien préfère ainsi le nom noble de sa mère, de Rubempré, à celui de Chardon. Henri Mauperin vole – légalement – le nom d'un autre pour l'aider dans ses ambitions. Il est finalement tué par le noble en question pour avoir tenté de s'approprier le pouvoir du temps et la charge symbolique que sous-tend ce nom (de Villacourt) qui a traversé les siècles. Renée l'avait pourtant prévenu : « ça porte malheur de quitter le nom de son père... C'est notre sang, ce nom-là, Henri²³¹ ». Plutôt que de construire sur l'existant, nous dit Véronique Cnockaert, « Henri fait cavalier seul, [il] se dissocie radicalement de sa famille et symboliquement la désagrège²³² ». Le nom de Mauperin s'éteint avec lui, mettant un terme définitif à la lignée : Henri est un point final. Aristide Rougon prend quant à lui un risque moins important en créant un nouveau nom. Comme Jansoulet, le nom de la famille Rougon devient la propriété unique du frère aîné, Eugène (même Pascal ne l'adopte pas). Pour se forger une nouvelle identité, Saccard s'inspire alors du nom de sa première épouse, Angèle Sicardot, c'est-à-dire du nom d'un autre homme, d'un autre père²³³. En l'altérant, Aristide s'auto-engendre : il y a donc deux pères à ce nom. L'hybridité et l'illégitimité du patronyme « bâtard²³⁴ » marquent les

²²⁹ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, *op. cit.*, p. 52.

²³⁰ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 49.

²³¹ Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin*, *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2017, p. 176.

²³² Véronique Cnockaert, « Introduction », dans Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin*, *Œuvres complètes*, t. 3, *op. cit.*, p. 42.

²³³ On pourrait aussi y voir une féminisation, le mari prenant le nom de la femme. Mais les femmes ont-elles vraiment un nom à elles sachant que seuls les hommes peuvent le transmettre ? Les femmes sont au contraire généralement vouées à changer de nom pour prendre celui d'un autre homme (du père au mari) : elles semblent donc n'en être jamais les véritables propriétaires.

²³⁴ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 48.

hommes qui ne peuvent se contenter de n'avoir que « l'argent au lieu du nom²³⁵ », comme le disaient les Goncourt. Ils cherchent littéralement à *se faire un nom*. L'ambition les conduit à désavouer l'héritage paternel, à marquer une rupture dans leur lignée. Si Henri Mauperin tente de s'appropriier un temps long (celui de la noblesse), Saccard, lui, assume son identité d'homme nouveau, fait de toutes pièces. Il affirme son unicité dans une Bourse où la perte de l'identité est de règle, où tous deviennent « une masse compacte de chevelures, pas même de visages, un grouillement sombre²³⁶ ». Pire, « les employés perdent leur nom, n'ont plus que le nom de l'agent qu'ils représentent. Flory, lui aussi, s'appelait Mazaud²³⁷ ». Les commis des agents de change, petits ambitieux, *changent* de père le temps de l'ouverture de la Bourse. La lignée est en pointillé, se déroulant par intermittence, se rompant et se recousant selon les heures d'ouverture des marchés. Mazaud et les autres agents de change, eux, se retrouvent pères d'une multitude d'hommes qu'ils payent : la filiation de sang devient un contrat de travail.

Le nom joue également un rôle important dans *Bel-Ami* comme le souligne l'insistance du texte sur les signatures : « Mais signez donc ! Alors, il se mit à rire, et écrivit au bas de la page : “Georges Duroy”²³⁸ ». L'affirmation du nom, soit de l'identité de l'individu, traverse le roman. Duroy est obsédé par l'idée de lire son nom dans le journal, de le voir écrit sur une carte de visite, accolé à sa nouvelle fonction, d'exister sur le papier, de le crier à la cantonade dans la rue, etc. Pourtant, l'intégrité de ce nom est constamment malmenée. Ainsi, Madeleine, cherchant un peu de prestige nobiliaire, procède au découpage et au bricolage du patronyme :

Elle haussa les épaules : — Mais pas du tout, pas du tout. Tout le monde le fait et personne n'en rit. Séparez votre nom en deux : « Du Roy. » Ça va très bien. [...] Votre pays c'est Canteleu ? [...] Non. Je n'en aime pas la terminaison. Voyons, est-ce que nous ne pourrions pas modifier un peu ce mot... Canteleu ?

Elle avait pris une plume sur la table et elle griffonnait des noms en étudiant leur physionomie. Soudain elle s'écria : — Tenez, tenez, voici. Et elle lui tendit un papier où il lut : « Madame Duroy de Cantel. »²³⁹

La graphie du nom a une *physionomie*, un corps. Si Madeleine est sans enfant, elle fait pourtant preuve d'une grande fertilité scripturaire : elle donne naissance à Du Roy de Cantel par l'écriture. Le nom du père est scindé, le pays de naissance est tronqué : avec l'aval du jeune homme, elle brise la lignée familiale, efface les origines. Le nom s'étoffe d'un passé factice, construit de toutes pièces : « nous pourrions encore modifier un peu

²³⁵ Edmond et Jules de Goncourt, 3-21 septembre 1857, *Journal*, t. I, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 296, cités par Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 131.

²³⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 393.

²³⁷ *Ibid.*, p. 385.

²³⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 80.

²³⁹ *Ibid.*, p. 243.

cela en disant aux amis que vous aviez renoncé à votre *du* par modestie²⁴⁰ ». Le *du* est un *dû* pour le *roy* d'un lieu inexistant, monarque d'un royaume inventé par une femme après l'avoir châtré de son *eu/eux*, soit de sa dimension collective et reproductive, et ce, dans le but de valoriser l'individu seul et stérile. Le nouveau nom dit l'unicité de Duroy puisqu'il en est le seul mâle porteur. Rien n'annonce la transmission de ce nom : malgré le mariage, Madeleine ne connaît visiblement pas de grossesse ; il n'y a pas non plus de bâtard imprévu avec madame de Marelle ; quant à Suzanne, aucun indice ne permet de prédire des enfants, le roman ouvrant seulement vers des projets politiques et non familiaux. L'absence de continuité dit la difficulté de l'identité à se fixer chez Duroy, elle n'a rien de *durable*. En effet, tout au long du roman, le jeune homme jongle entre plusieurs noms : il est Georges, Bel-Ami ou encore « mon petit Géo²⁴¹ » pour madame de Marelle ; dans la bouche de madame Walter, il devient « Mon rat », « Mon chien », « Mon chat », « Mon bijou », « Mon oiseau bleu », « Mon trésor », « mon petit », « mon bébé²⁴² » ; enfin, il signe « D. de Cantel ses chroniques, Duroy ses échos, et du Roy les articles politiques²⁴³ ». L'identité se diffracte et se dilue tant les femmes ne cessent de renommer Duroy. Ce dernier s'inscrit par conséquent dans un régime matrilineaire, peut-être plus encore que de Rubempré. La femme remplace (mal) le père en donnant le nom, mais un nom ne s'inscrivant dans aucune histoire authentique, sans ancrage géographique réel, tenant seul dans le vide. Il dit paradoxalement le creux et la vacuité de l'identité, ainsi que son caractère éminemment éphémère.

Ni père...

La dégradation du nom de famille signale l'affaiblissement de celui qui le transmet, le père. En effet, la paternité est constamment mise à mal dans les romans de l'ambition. Avant ou après le héros, la question de la lignée est problématique. Ainsi, Saccard, comme le remarque Cyril Barde, « ne parvient jamais à assumer une quelconque paternité²⁴⁴ » : l'enfant de Renée, produit d'un viol et que Saccard devait reconnaître, meurt *in utero* ; Clotilde est rapidement envoyée chez son oncle ; Maxime est un camarade de parties de plaisir et un rival ; enfin, Victor disparaît sans jamais avoir rencontré son père. Rougon reste sans enfant, tout comme Clorinde et de Marsy. Jansoulet, ayant lui aussi perdu son père, laisse deux orphelins qui sont en définitive des inconnus pour le Nabab (« Mes enfants ? C'est comme si je n'en avais pas. Je ne les vois jamais, à peine s'ils me reconnaîtraient dans la rue²⁴⁵ »). Duroy ne semble pas avoir de projets de lignée familiale :

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 244.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 132.

²⁴² *Ibid.*, p. 335.

²⁴³ *Ibid.*, p. 248.

²⁴⁴ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 48.

²⁴⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 189.

il épouse une enfant, une poupée, plutôt que d'en faire. Forestier, Madeleine, Paul de Géry, mais aussi Bouteiller et Saint-Phlin sont des orphelins. Renaudin n'a plus de père. Celui de Sturel, passionné de chasse, est mort de rhumatismes²⁴⁶ attrapés lors d'affûts nocturnes (mauvais chasseur, mauvais mâle : le père Sturel meurt dans son lit et pas sur le terrain, arme à la main). En somme, le père se *perd*.

Même quand il n'est pas mort, le père est défaillant tel Lhomme dont le ménage serait la victime du grand magasin, accusé de « détruire la famille²⁴⁷ ». Mais à l'instar de Josserand, dans *Pot-Bouille*, Lhomme est avant tout une paternité molle, ce que son corps révèle : « Déjà tout *blanc, alourdi* par sa vie sédentaire, il avait une figure *molle, effacée, comme usée*²⁴⁸ ». Chez Zola, les pères écrasés par les mères s'affaissent et sont comme délavés de leurs couleurs²⁴⁹ : la virilité les ayant désertés, la vie les quitte tout bonnement. Le père démocratique, celui qui aime ses enfants (comme le Père Goriot), est un faible sans pouvoir. Chez Daudet, note Pierre Dufief, les pères répondant au modèle patriarcal (père souverain) sont eux aussi généralement défaillants. Ils sont bien souvent au bord de la faillite, incapables de subvenir aux besoins de la famille, coupables d'être de trop grands rêveurs qui « n'ont pas accédé au principe de réalité ; prisonniers de leurs rêves, ils apparaissent immatures, infantiles, incapables de gérer une famille et d'aider leurs enfants à devenir à leur tour des hommes²⁵⁰ ». La carence des pères daudétiens se lit dans leurs noms, dévalués par les terminaisons féminisées : Joyeuse, Eysette, Eudeline ou encore Delobelle. La virilité ne se gagne pas avec les cris et les coups chez Daudet. Défaillants, morts ou simplement absents, les pères « apparaissent comme des forces de dissolution²⁵¹ » de la famille (l'enfant se donnant la responsabilité de rétablir l'ordre familial²⁵²). Mais le père démocratique, celui qui « se fond dans le groupe uni²⁵³ », n'est pas pour autant érigé en modèle chez Daudet : la réduction de l'autorité paternelle reste un point de questionnement chez l'écrivain, tiraillé entre deux modèles de paternité²⁵⁴.

²⁴⁶ Scénario rare, mais possible si on en croit le docteur Louis Cabon de Mesormel, *Des causes de mort dans le rhumatisme articulaire aigu*, Paris, A. Parent, 1879.

²⁴⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 73.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 96, nous soulignons.

²⁴⁹ Marion Caudebec, « Les paternités "molles" », *Trouble dans le genre masculin chez Émile Zola*, *op. cit.*, p. 185-191.

²⁵⁰ Pierre-Jean Dufief, « Le statut problématique des pères dans l'œuvre de Daudet », *Le Petit Chose*, n° 103, 2014, p. 120.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 121.

²⁵² Tel Jansoulet (ainé défaillant, père mort), Paul de Géry (remplace son père mort), Adeline Joyeuse (remplace sa mère défaillante, incontrôlée par le père ; dorénavant morte) ou André Maranne (redonne une famille à sa mère veuve). Roger Ripoll, « Les familles dans *Le Nabab* : unité ou désintégration », *Le Petit Chose*, n° 103, 2014, p. 10-11. Jean Le Guennec, *La Grande Affaire du Petit Chose. Figures de la perversion dans l'œuvre d'Alphonse Daudet*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 101.

²⁵³ Pierre-Jean Dufief, « Le statut problématique des pères dans l'œuvre de Daudet », *op. cit.*, p. 123.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 123-124.

Dans *Pierre et Jean*, la figure paternelle est ébranlée non par l'absence (le *trou* laissé à la mère), mais par le *trop* : il n'y a pas un, mais deux pères dans ce récit²⁵⁵. Le mort, venu de l'extérieur, s'introduit et prend tellement de place dans la famille Roland qu'il en évince le fils légitime. La barque familiale, remarque Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, dit l'infléchissement de la figure paternelle en combinant, dans son nom, « l'indice du masculin et du féminin²⁵⁶ » : le père tangué sur *la Perle*. La paternité sort dégradée du roman, mettant en scène le défaut de transmission et la crise de l'origine des hommes.

Finalement, l'ambitieux se retrouve seul. Il lie des contrats (de mariage, de partenariats en affaires), mais ne partage plus son sang : il réécrit littéralement son histoire à l'encre, laissant de côté les liens de sang. En dehors de ces contrats, il est sans attache, « suspendu dans le vide²⁵⁷ » tel Bouteiller : sans père et sans enfant, soit sans origine et sans continuité, détaché de sa lignée. Norbert de Varenne prévient Duroy : « Moi, je suis un être *perdu*. Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni femme, ni enfants, ni Dieu²⁵⁸ ». La famille donne l'orientation, donne le *sens* de la vie, en ligne descendante ou montante, selon que l'arbre généalogique se déploie par les branches ou par les racines. Le cri de détresse lancé par le poète dit le caractère mortifère de la solitude : le temps passe vite et, sans famille, il n'y a pas de suite. Après soi, le point final.

... *ni maître*

Certains hommes tentent d'enrayer le défaut de transmission en s'employant à se substituer aux pères absents ou défaillants. Les maîtres initient et guident les ambitieux dans le labyrinthe social parisien, tel Vautrin avec Rastignac ou de Rubempré. Mais ces professeurs de la vie en société se révèlent finalement tout autant décevants. On compte ainsi un certain nombre de mauvais maîtres : Adrien Sixte²⁵⁹, Paul Bouteiller (qui apparaît à ses élèves comme « un frère aîné et tout-puissant²⁶⁰ », syntagme qui souligne bien la filiation artificielle et l'égalité suspecte pour le narrateur réactionnaire), Portalis pour Renaudin, puis lui-même auprès de Racadot, mais aussi le Nabab. Ce dernier imite Mora et se pique d'être à son tour un initiateur pour Paul de Géry : « je me charge de faire votre éducation à ce point de vue-là. Dans quelques semaines vous aurez, j'en répons, le pied aussi parisien que moi²⁶¹ ». Si Bouteiller, Portalis et de Mora font encore bonne figure (malgré une morale discutable), force est de constater que, là encore, la chaîne de

²⁵⁵ Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, « Commentaires », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, *op. cit.*, p. 196.

²⁵⁶ Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, « Préface », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, *op. cit.*, p. 11.

²⁵⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 503.

²⁵⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 180, nous soulignons.

²⁵⁹ Paul Bourget, *Le Disciple* (1889), Paris, Librairie Arthème Fayard, 1946.

²⁶⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 496.

²⁶¹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 39.

transmission se dégrade. Renaudin est un maître qui détrouse son élève, tandis que Jansoulet est un maître veillé par celui qu'il prétend instruire. En effet, l'ordre de la transmission s'inverse dans *Le Nabab* puisque c'est en définitive « au protégé de veiller sans en avoir l'air sur le protecteur, de devenir le Télémaque clairvoyant de ce Mentor aveugle²⁶² » : celui qui sait n'est finalement pas celui attendu²⁶³. Rougon est lui-même renversé par son élève, Clorinde, qui « retourn[e] aujourd'hui contre lui les leçons épelées à son côté, en disciple docile²⁶⁴ ». De même, dans *Leurs figures*, Suret-Lefort parvient à manger Bouteiller. Madeleine apprend à Duroy les ficelles du métier pour être en définitive trahie lorsqu'elle finit par encombrer le jeune homme. Aucun lien de transmission, ni celui du sang ni celui professoral, ne parvient à conserver l'ordre du temps : c'est le coup d'état permanent avec les ambitieux (de Géry, n'étant pas véritablement un ambitieux, est une exception). Le déclassé est intrinsèquement désobéissant, tels Prométhée et Icare. Il reproduit sans cesse le geste d'émancipation, s'autonomisant tôt ou tard de toutes figures d'autorité : le père, le maître, l'ordre social.

L'absence de pères et de mentors dignes de ce nom conduit certains jeunes hommes à se tourner vers d'autres figures tutélaires afin de s'inscrire dans leur lignée. Les livres jouent alors un rôle de transmission pour certains d'entre eux. Mais les lectures sans encadrement se révèlent dévastatrices pour les garçons. La lecture sans guide (masculin) donne à voir une « crise de l'expérience²⁶⁵ » où le jeune homme, en ne confrontant pas son corps au réel, ne parvient pas à devenir viril : ainsi en est-il de Louis Lambert, de l'Octave de Musset²⁶⁶, de Silvère²⁶⁷ ou encore de Serge Mouret²⁶⁸. Le corpus fait obstacle au corps. Dans *Les Déracinés*, les personnages sont désignés comme les « fils des livres²⁶⁹ » et des « êtres livresques²⁷⁰ ». Le texte est lui-même saturé d'intertextualités assumées : citations en exergue de chaque chapitre, références à plusieurs romans et personnages par le narrateur et les héros (Eugène de Rastignac, Julien Sorel, Robert Greslou notamment),

²⁶² *Ibid.*, p. 66.

²⁶³ Si l'absence de mentor auprès de Jansoulet contribue à son échec (il n'est pas initié), elle semble au contraire contribuer à l'image de *self-made men* de Saccard, Rougon et Mouret à qui on ne connaît pas de véritable maître.

²⁶⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 527.

²⁶⁵ Jordan Diaz-Brosseau, « Les lecteurs orphelins : paternité, littérature et virilité dans *La Confession d'un enfant du siècle* et *Louis Lambert* », communication au colloque « Une virile imposture : construction du jeune homme dans la littérature », Université du Québec à Montréal, Montréal, 2018.

²⁶⁶ *Idem.*

²⁶⁷ Véronique Cnockaert, « Silvère ou le corps déserté » dans Émilie Piton-Foucault et Henri Mitterand (dir.), *Lectures de Zola. La Fortune des Rougon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact. Français » 2015, p. 105-116.

²⁶⁸ Nicolas Gagné, « Corps et corpus chez le mauvais lecteur : *La Fortune des Rougon*, *La Faute de l'abbé Mouret* et *Le Rêve* d'Émile Zola », *op. cit.*

²⁶⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 537.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 584.

mais aussi à des idées et à leurs auteurs (Kant, Jules Michelet, mais aussi Hyppolite Taine en chair et en os dans le roman), intégration de pages d'histoire (Napoléon), etc. Si pour Jean Borie ces références disent « la tradition dans laquelle ce roman doit s'inscrire²⁷¹ », il nous semble que ces intertextualités contribuent surtout à mettre en évidence l'emprise de la littérature sur les personnages et l'appréhension livresque, voire romanesque (pour Sturel surtout), qu'ils ont du monde. Les lieux sont eux-mêmes imprégnés de littérature. « Tissée de textes, la ville écrit, impose des tracés cryptés qu'il faut déchiffrer pour en venir à bout²⁷² », remarque Marie-Claire Ropars-Wuilleumier. Paris mêle ainsi le spatial et le scriptural : Sturel vit rue Sainte-Beuve ; l'hôtel d'Astiné ouvre à la fois sur la rue Chateaubriand et la rue Balzac ; Roemerspacher loge face à l'ancien hôtel où vécurent Rousseau, Balzac, George Sand et Jules Vallès ; Bouteiller réside rue Claude Bernard ; les Lorrains se retrouvent au Café Voltaire, etc. La ville et l'espace en général sont quadrillés par les grands noms littéraires, scientifiques et philosophiques. Les personnages semblent ainsi enfermés dans le régime littéraire, les lignes des textes se superposant aux lignes des rues de la ville. On comprend mieux dès lors leur inadaptation à la réalité une fois qu'ils y sont confrontés : incapables d'écrire des articles adaptés au modèle économique du journal, incapables de saisir l'invraisemblance de leurs ambitions, etc. Les livres seuls se révèlent de piètres maîtres.

Le père souverain et la mère patrie

Ayant perdu la ligne des racines familiales, les jeunes hommes tentent dès lors de s'inscrire artificiellement dans une lignée plus prestigieuse, celle du plus grand des ambitieux, le « grand parvenu²⁷³ » : Napoléon. Déjà, Julien Sorel marchait dans les pas de ce père symbolique impérial (et renie son père naturel, le violent charpentier dont il remet en question la paternité²⁷⁴). Le modèle napoléonien ne s'épuise pas plus à la fin du siècle. Le Nabab voit ainsi dans sa statue, trônant en plein Paris, le signe qui « autorise toutes les ambitions, rend toutes les chimères vraisemblables²⁷⁵ ». La chambre d'enfant de Duroy est décorée de « deux images coloriées représentant Paul et Virginie sous un palmier bleu et Napoléon I^{er} sur un cheval jaune²⁷⁶ ». La première image dit la crise de l'origine (les pères

²⁷¹ Jean Borie, « Préface », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 23.

²⁷² Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, *Écrire l'espace*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « Esthétiques hors cadre », 2002, p. 136.

²⁷³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 66.

²⁷⁴ « Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon ? À chaque instant cette idée lui semblait moins improbable... Ma haine pour mon père serait une preuve... Je ne serais plus un monstre ! » Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000, p. 586-587.

²⁷⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 66.

²⁷⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 262.

sont absents du roman de Bernadin de Saint-Pierre²⁷⁷), tandis que la seconde représente le père spirituel, le maître du coup d'État et du renversement de l'ordre social. À l'instar de son modèle, Duroy développe ainsi « une véritable idée de conquérant qui veut prendre Paris, une idée à la Bonaparte²⁷⁸ ». De même, Saccard rêve de s'inscrire dans le sillage de l'empereur en reconstruisant l'« immense empire », en allant même plus loin, en « réalisant le rêve d'Alexandre, plus grand que César et Charlemagne²⁷⁹ », « ce que Napoléon n'avait pu accomplir²⁸⁰ ». Saccard s'identifie jusqu'au bout à l'empereur, même dans sa prison devenue « l'île d'Elbe²⁸¹ ». Saccard est le Napoléon de la finance, à l'image de Nucingen. Quant aux jeunes Lorrains, ils concluent intentionnellement leur pacte le 5 mai, jour de la mort de Napoléon, sur le tombeau de l'Empereur.

Qu'ils vivent sous le Second Empire ou sous la République, les ambitieux ont donc pour idéal le modèle premier (et pas sa copie qui vient toujours *après* : *Second Empire*, Napoléon III). Napoléon incarne un idéal de virilité entremêlée d'ambitions. Il est un homme de la méritocratie, parti d'en bas et montant les échelons jusqu'au sommet de la société. Il est en outre un homme de conquêtes qui a repoussé – métaphoriquement et littéralement – toutes les frontières. L'empereur redresse la figure du père (symboliquement, mais aussi par le Code civil), totem du pouvoir d'Ancien Régime : il n'est pas un père démocratique, mais *souverain*. Cette opposition se lit également dans *Pierre et Jean* où, ainsi que le remarque Chantal Massol, se font face le « père démocratique » (Roland) et le « père souverain²⁸² » (Maréchal). Le nom de ce dernier est d'ailleurs explicitement associé à la dignité militaire venue de l'Ancien Régime et reprise par l'Empire²⁸³ : le patriarche-monarque-empereur affirme sa virilité et sa toute-puissance, il impose sa loi même dans la mort. À bien y réfléchir, la filiation légendaire napoléonienne a elle-même un caractère éminemment mortifère puisqu'il s'agit de marcher dans les pas d'un mort, de se tourner vers un passé idéalisé que l'on tente en vain de réactualiser et

²⁷⁷ Paul et Virginie sont élevés comme frère et sœur. En décrivant ainsi l'éducation des deux protagonistes, le roman colore les sentiments amoureux et la promesse de mariage d'inceste. Sans le père, l'organisation familiale semble donc ici aussi bouleversée.

²⁷⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 368.

²⁷⁹ Relevons que l'étymologie de Caroline ramène à Charlemagne (Carolin, carolingien). Elle est un lien vers l'empire.

²⁸⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 120.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 484.

²⁸² Chantal Massol, « À l'Ouest d'Éden. Rivalité fraternelle et mythe caïnique dans *Pierre et Jean* de Maupassant », dans Claudie Bernard, Chantal Massol et Jean-Marie Roulin (dir.), *Adelphiques. Sœurs et frères dans la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires », 2010, p. 347.

²⁸³ Le lien entre le père et l'empereur se trouve également dans *Les Misérables* puisque, comme le remarque Michel Guérin, Marius prend le nom et le titre de baron donné au père par Napoléon : « Non seulement, pour Marius, le nom paternel s'inscrit dans ces “strophes héroïques”, mais il s'associe au nom de Napoléon : “Il y voyait par intervalles le nom de son père, toujours le nom de l'Empereur.” [...] Le père réel tient une place dans une histoire destinale où le père symbolique est toujours et partout. » Michel Guérin, *La Grande dispute. Essai sur l'ambition*, *op. cit.*, p. 75.

d'incarner (comme la virilité). Cette paternité-là a par conséquent elle aussi quelque chose de l'ordre de l'absence, du désincarné (le spectre), soit du vide funeste. Jennifer Yee identifie, chez Zola tout particulièrement, une « poétique du vide²⁸⁴ » associée aux empereurs et, donc, à l'Empire : absence de Napoléon I^{er} (dés)incarné dans une redingote « vide de corps²⁸⁵ » ; Napoléon III absent et représenté par Rougon, son ministre à la rhétorique vide (« le vide du ministre tient lieu du vide du maître²⁸⁶ ») ; descriptions lointaines de l'Empereur au corps qui s'affaisse et se délave (de même chez Daudet²⁸⁷) ; découpes en ombres chinoises de la silhouette de l'Empereur²⁸⁸, etc. La mise en scène de l'absence se répète, creusant le vide laissé par le père symbolique.

Pour combler l'absence du père tout-puissant et pallier le défaut de transmission, les milieux réactionnaires de droite tentent de substituer au patriarche la patrie et la terre mère. En effet, en pleine révolution industrielle, nous explique Pierre Barral, la terre se mue, dans l'imaginaire social, en « conservatoire des équilibres d'antan, de préservation d'un mode de vie régulé, de maintien de l'ordre familial et moral²⁸⁹ ». Ainsi, pour des hommes comme Maurice Barrès, Charles Maurras ou encore Paul Bourget, la terre porte une continuité historique, un héritage : il s'agit d'une lignée *territoriale*, faite de lignes des frontières. Investie de valeurs morales, la terre devient une « construction fine et achevée de l'imaginaire politique²⁹⁰ ». La notion de patrie, intimement associée au sol, est l'expression la plus exaltée de ce « sentiment d'appartenance à un fonds partagé de souvenirs, d'idées et d'intérêts qui définissent l'identité collective ». Cet « héritage de culture, de sentiments et de croyances » serait « enracin[é] pour tous dans la terre qui porte les ancêtres²⁹¹ ». Barrès manifeste son sentiment d'appartenance à une « communauté de lignage²⁹² » (la petite patrie qu'est la Lorraine et, plus largement, la France) : « Je ne puis vivre que selon mes morts. Eux et ma terre me commandent une certaine activité [...]. L'individu me semble lié à toutes ses ascendances mortes²⁹³ ». L'homme a une lignée d'origine et des racines dans sa terre de naissance. Barrès, avec d'autres réactionnaires,

²⁸⁴ Jennifer Yee, « L'Empereur désincarné, ou comment Zola démonte la théorie du “Grand Homme” », *op. cit.*, p. 199.

²⁸⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 161.

²⁸⁶ Jennifer Yee, « L'Empereur désincarné, ou comment Zola démonte la théorie du “Grand Homme” », *op. cit.*, p. 197.

²⁸⁷ L'« homme [Napoléon III] se tenait à la rampe plus lent et fatigué, le collet de son pardessus clair remontant sur un dos un peu voûté », Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 272.

²⁸⁸ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 279.

²⁸⁹ Pierre Barral, « La terre », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2006 [1992], p. 49.

²⁹⁰ *Idem.*

²⁹¹ Pierre Barral, « La patrie », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, *op. cit.*, p. 101.

²⁹² *Ibid.*, p. 109.

²⁹³ Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, *L'Œuvre*, t. 4, Paris, Plon, 1902, p. 26-33.

développe une « conception déterministe, voire fixiste, de la patrie, il y a un continuum de la terre » ; celle-ci déterminerait « jusqu'aux qualités les plus singulières de l'individu » : « Qui n'a pas cette terre à ses souliers, mais une autre, sera toujours étranger²⁹⁴ ».

Les Déracinés cherche à mettre en scène cette vision de la filiation. Le cosmopolitisme enseigné par Bouteiller aux jeunes lorrains, véritable lignée brisée, condamnent les protagonistes (du moins les plus pauvres) à rater leur ascension. Seuls Saint-Phlin et Rœmerspacher parviennent à rester *alignés* avec leurs racines lorraines et, donc, à leur « vraie » identité. Cet alignement et le respect du principe de cohérence et de continuité sont récompensés par un dénouement narratif heureux. Les traditionalistes défendent « l'amour du sol, mais aussi celui des morts qui y dorment, des pères qui l'ont construit et fondé²⁹⁵ ». En effet, derrière la patrie se lit le *pater*, soit le père (*patria*, le pays du père²⁹⁶). Si la patrie prend la forme féminine de la mère patrie (qui, par glissement, peut être représentée par la Marianne républicaine, parfois allaitante dans certaines iconographies), la patrie est avant tout l'affaire du père, de celui qui la commande²⁹⁷ (les femmes n'étant pas perçues comme une menace politique, il n'y a aucun danger à en faire des allégories du pouvoir masculin²⁹⁸). La terre supplée au père, absent ou défaillant : la patrie, c'est le père. Pour les traditionalistes, le pied de l'ambitieux doit rester au sol pour s'imprégner de cette terre et pour s'inscrire dans cette lignée de morts : il ne doit donc plus bouger. Pour Saint-Phlin, l'orphelin aux origines nobles, la patrie lorraine et la patrie française lui donnent père et mère, véritable ode à la différence (et à la complémentarité) des sexes, défendue par les réactionnaires.

Les fratricides fondateurs

Même après la chute de l'Ancien régime, le parallèle avec la structure familiale reste opérant. Après avoir destitué le père-monarque, les fils ont constitué une société de *frères* (sans les sœurs), fondée sur les valeurs fondamentales d'égalité et de fraternité. Pour les penseurs réactionnaires, le désir d'égalité aurait un effet pervers puisqu'il engendrerait plus de compétition, donc plus d'inégalités qu'une société assumant et défendant

²⁹⁴ Pierre Barral, « La patrie », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, *op. cit.*, p. 113.

²⁹⁵ Charles Maurras, *La Contre-révolution spontanée*, Lyon, Lardanchet, 1943, p. 68, cité par Pierre Barral, « La patrie », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, *op. cit.*, p. 112.

²⁹⁶ Selon le *Grand Gaffiot*, l'étymologie de *patria* sous-entend *patrius* et *terra*. *Patrius* signifie « qui concerne le père ». Entrées « Patria » et « Patrius », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 1140-1141.

²⁹⁷ François Bégaudeau fait lui aussi ce rapprochement dans un essai (au style et à l'approche très littéraires) qui tente de comprendre les rouages du mouvement identitaire contemporain. François Bégaudeau, *Notre Joie*, Paris, Pauvert, 2021, p. 82-83.

²⁹⁸ Maurice Agulhon, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaine de 1789 à 1880*, *op. cit.*, p. 7.

l'existence d'un ordre hiérarchique²⁹⁹. L'envie, considérée comme étant le moteur de la « passion de l'égalité³⁰⁰ », devient alors un des principaux rouages narratifs des romans et prend la forme de la rivalité fraternelle³⁰¹. Les romans ne manquent effectivement pas de frères en compétition. Des frères de sang d'abord, comme c'est le cas chez Zola. En effet, l'ensemble du cycle des *Rougon-Macquart* est obsédé par la question des liens fraternels. Corinne Saminadayar-Perrin remarque ainsi que, dans *La Fortune des Rougon*, Pierre Rougon et Antoine Macquart cherchent mutuellement à s'évincer, à prendre la place de l'autre, comme en témoigne bien la scène de l'occupation de la mairie de Plassans (le grand lieu des places : Plaçant, Place en). Antoine est délogé du fauteuil du maire par Pierre qui « s'assit à son tour » en prenant « la pose que Macquart avait un instant auparavant³⁰² ». Il va jusqu'à recycler la proclamation aux habitants rédigée par son frère. Le miroir brisé par Pierre, d'un coup de fusil perdu, met symboliquement en scène la volonté de « se débarrasser du frère encombrant³⁰³ », de ce reflet qui dit le *semblable*³⁰⁴. Se joue ici une version modernisée du mythe de Caïn et Abel. Celui-ci fait du fratricide le premier crime de l'histoire de l'humanité (*La Fortune des Rougon* officie d'ailleurs en tant que récit fondateur du cycle familial). Caïn incarne l'envie fraternelle dont est aussi accusée la nouvelle société *de frères* instaurée par la Révolution. L'onomastique de Caïn, étudiée par Véronique Léonard-Roques, multiplie les thématiques qu'il porte : son nom (*Qayn*) a une étymologie proche du verbe hébraïque *acquérir* (*qanah*) et s'apparente à la racine *qna* qui signifie « être jaloux »³⁰⁵. Michel Leiris relève également une sonorité qui éveille l'imaginaire : « dans Caïn, le tréma qui marque l'i correspond à une sorte de rictus, retroussis de babines découvrant deux canines pointues qui saillent sur les autres dents³⁰⁶ ». Le rictus carnassier dans le nom de Caïn prend tout son sens chez les ambitieux dont nous avons dit la voracité. Le fratricide, marqué du sceau de l'envie, se retrouve aussi chez

²⁹⁹ Florent Guénard, *La Passion de l'égalité*, *op. cit.*, p. 90-91.

³⁰⁰ Florent Guénard, *La Passion de l'égalité*, *op. cit.*

³⁰¹ Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 22.

³⁰² Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 334.

³⁰³ Corinne Saminadayar-Perrin, « *Les Rougon-Macquart : La fraternité de Caïn* », dans Claudie Bernard, Chantal Massol et Jean-Marie Roulin (dir.), *Adelphiques. Sœurs et frères dans la littérature française du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 366.

³⁰⁴ L'allégorie du miroir est particulièrement riche. Émilie Piton-Foucault voit également dans la glace brisée la trace « de combat sans combat ». Les preuves de la virilité de combat relèvent de la mascarade, la glace brisée étant « un parfait faux témoin ». Émilie Piton-Foucault, *Zola ou la fenêtre condamnée. La crise de la représentation dans Les Rougon-Macquart*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 231.

³⁰⁵ Véronique Léonard-Roques, *Caïn, figure de la modernité (Conrad, Unamuno, Hesse, Steinbeck, Butor, Tourmier)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 25.

³⁰⁶ Michel Leiris, *La Règle du jeu. 1. Biffures*, Paris, Gallimard, 1968 [1948], p. 54-55, cité par Véronique Léonard-Roques, *Caïn, figure de la modernité*, *op. cit.*, p. 25.

Ésaü et Jacob³⁰⁷ ou encore chez Joseph et ses frères³⁰⁸. Dans la lignée de ces mythes fondateurs, *La Fortune des Rougon* est obsédée par l'idée de tuer le double, le jumeau, l'égal (« Toujours cet homme³⁰⁹ ! »). Mais elle traverse aussi, relève Corinne Saminadayar-Perrin, l'ensemble de la série romanesque³¹⁰, « comme si le geste initial de Pierre Rougon ne cessait d'essaimer et de se répéter tout au long du cycle³¹¹ ». En effet, la rivalité fraternelle (ou sororale) se reproduit : Eugène et Saccard, Florent et Quenu, Georges et Philippe Huron, Lise et Françoise, Berthe et Saturnin, ou encore madame Correur et Martineau. Quand les frères rivaux ne partagent pas de sang, le texte se charge de créer le lien fraternel et de similitude : Duroy et Forestier³¹², Jansoulet et Hemerlingue³¹³, Racadot et ses amis³¹⁴.

La relation fraternelle est marquée par la dualité. Pour Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, le double dit la division et la « multiplication inquiétante du même³¹⁵ ». La problématique du double se matérialise plus clairement encore dans le duel. Le rival, celui avec qui j'accepte de me battre, est mon égal : il est *comme moi*. Pour certains commentateurs, le duel « égalise sans pitié les rangs et les fortunes³¹⁶ » puisque « nos mœurs égalitaires n'admettent plus de distinction de naissance [...] ». Le duel s'est

³⁰⁷ Gn 25 et Gn 26.

³⁰⁸ Gn 37.

³⁰⁹ Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 335.

³¹⁰ Ce que, relève Fabrice Wilhelm, met en évidence le titre du cycle romanesque qui associe les deux noms de famille des frères ennemis. Fabrice Wilhelm, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 22.

³¹¹ Corinne Saminadayar-Perrin, « *Les Rougon-Macquart* : La fraternité de Caïn », *op. cit.*, p. 366.

³¹² Bel-Ami devient le sosie de Forestier à sa mort, au point qu'ils sont (volontairement) confondus par leurs collègues.

³¹³ « J'ai fait ta fortune avec la mienne au temps où nous partagions en frères », dit Jansoulet en s'adressant à Hemerlingue, « la ration partagée fraternellement [...], les rêves, les projets, les sous mis en commun, et quand la fortune commença à leur sourire, [...] on a vécu comme deux jumeaux pendus à une maigre et forte nourrice, la misère, partagé son lait aigri et ses rudes caresses ! » Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 381 et p. 286.

³¹⁴ « Ils se reconnaissent comme des frères. Ils se serrent les mains. » Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 614.

³¹⁵ Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, « Préface », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, *op. cit.*, p. 7.

³¹⁶ Auguste Signol, *Apologie du duel ou Quelques mots sur le nouveau projet de loi*, Paris, Chaumerot, 1829, cité par Jean-Noël Jeanneney, *Le Duel, Une passion française (1789-1914)*, Paris, Seuil, 2004, p. 143. Relevons que le nom de *Signol* est repris (Signoles) par Maupassant pour le héros de sa nouvelle sur le duel, « Un lâche ».

généralisé³¹⁷ »³¹⁸. La Troisième République entretient cette image du duel (pourtant déjà largement considéré comme archaïque) en faisant de ce rite une « mise en scène des fondements de l'idéologie républicaine – liberté individuelle et égalité –, le duel répond au projet républicain visant à forger un citoyen libre³¹⁹ ». Le duel se structure en miroir, opposant face à face deux frères démocratiques rivaux. Duroy cherche ainsi à se faire une place dans le monde journalistique en faisant face, dans un duel sans courage, à un autre ambitieux, à un de ses *semblables*. Le duel *organise* le rituel du fratricide.

Le fratricide relève en effet du rite fondateur. Il accompagne bien souvent les gestes de création des ambitieux, jouant en petit le mythe de la fondation de Rome (Romulus tuant Rémus pour avoir commis le sacrilège de sauter *par-dessus les lignes* de la future cité) ou encore le mythe de Caïn fondant lui aussi une ville, celle d'Hénoch, après le meurtre de son frère³²⁰. La fortune de la famille Rougon se fait ainsi dans le sang des siens (abandon de Silvère, tentative de se débarrasser de Macquart et renversement des frères républicains). Les fondations du *Bonheur des dames* baignent aussi dans le sang de madame Hédouin³²¹ (la partenaire en affaires, celle qui affiche des signes masculins qui ne la dévalorisent pas pour autant³²²), origine réactualisée plus tard par la découverte « d'ossements humains³²³ » dans la terre devant servir à bâtir les nouvelles ailes du magasin. Rougon assure quant à lui sa souveraineté en expulsant Saccard, non seulement de la famille en l'obligeant à se défaire de son nom, mais en prenant également « l'énergique parti d'en finir, avec ce membre gangrené de sa famille, qui, depuis des années, le gênait, dans d'éternelles terreurs d'accidents malpropres, et qu'il préférait enfin trancher violemment³²⁴ ». Saccard accuse son frère de le « jeter en pâture » « dans l'espérance qu'on le laissera un peu tranquille, pendant qu'on [le] dévorera³²⁵ ». De même, Hemerlingue,

³¹⁷ Alfred D'Alembert, *Physiologie du duel*, Paris, Charpentier, 1853, p. 43, cité par Uri Eisenzweig, *Le Duel introuvable*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2017, p. 121.

³¹⁸ Notons tout de même que le peuple ne se bat pas en duel : l'égalité s'arrête aux portes des classes populaires. Jean-Noël Jeanneney, *Le Duel, op. cit.*, p. 143.

³¹⁹ François Guillet, « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, *op. cit.*, p. 90.

³²⁰ La contradiction avec le nomadisme de Caïn, errant après le châtement divin, vient probablement de la fusion de deux récits différents selon Véronique Léonard-Roques, *Caïn, figure de la modernité, op. cit.*, p. 29.

³²¹ « Il y a de son sang sous les pierres de la maison ». « Caroline avait laissé ses os dans les fondations ». Émile Zola, *Au Bonheur des dames, op. cit.*, p. 71.

³²² « Elle [madame Hédouin] était debout, un porte-plume derrière l'oreille, donnant des ordres à deux garçons de magasin [...] ; et elle lui apparut si grande, si admirablement belle avec son visage régulier et ses bandeaux unis, si gravement souriante dans sa robe noire, sur laquelle tranchaient un col plat et une petite cravate d'homme, qu'Octave, peu timide de sa nature pourtant, balbutia. » Émile Zola, *Pot-Bouille, op. cit.*, p. 46.

³²³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames, op. cit.*, p. 280.

³²⁴ Émile Zola, *L'Argent, op. cit.*, p. 426.

³²⁵ *Ibid.*, p. 356.

pour préserver la sérénité de son foyer (qui lui garantit aussi le succès de son entreprise), abandonne par deux fois le Nabab à son sort. L'aîné Jansoulet contribue, pour sa part et bien involontairement, à la chute de son cadet : le double n'ayant pas été évincé, son existence est confondue avec celle de son frère. Le geste fratricide manque visiblement aux fondations de l'empire de Jansoulet, ce qui semble être sa principale fragilité. Il est, au bout du compte, achevé par deux frères.

En somme, la fraternité et l'égalité, deux valeurs fondatrices de la société française postrévolutionnaire sont constamment mises à mal dans les romans de l'ambition. La multiplication des doubles dit aussi la division angoissante. Les textes donnent à voir un monde social divisé, travaillé par la lutte des classes, une véritable guerre intestine, soit une famille-société de *faux frères*. Pourtant, c'est aussi dans la lutte des classes que réussit à naître la fraternité, ainsi que l'illustrent les luttes ouvrières (*Germinal*, romans socialistes) ou encore la Commune de Paris rapportée dans *L'Insurgé* de Vallès. C'est donc finalement en groupe, autour d'un intérêt commun, que la fraternité parvient à réellement exister. L'ambitieux, individu isolé travaillant à son seul succès, ne connaît au contraire que peu, voire pas, de solidarité entre semblables.

b. Courbes et sinuosités de l'ambition

À la ligne droite s'oppose la courbe. Les théories de Le Corbusier illustrent ici encore cette partition de l'imaginaire métaphorique des lignes :

La rue *courbe* est le chemin des *ânes*, la rue *droite* le chemin des *hommes*. La rue courbe est l'effet du bon *plaisir*, de la *nonchalance*, du *relâchement*, de la *décontraction*, de l'*animalité*. La droite est une *réaction*, une *action*, un *agissement*, l'effet d'une *domination sur soi*. Elle est saine et noble. [...] Un peuple, une société, une ville nonchalants, qui se relâchent et se décontractent, sont vite dissipés, vaincus, absorbés par un peuple, une société qui agissent et se dominent³²⁶.

La différence des lignes devient différence sexuelle. La ligne droite serait intrinsèquement *virile*, à l'inverse de la ligne courbe féminine. La ligne droite relèverait de la culture, de la raison, de l'ordre et de la virilité, tandis que la ligne courbe serait celle de la nature, des sentiments, du désordre et de la féminité. S'il vise bien la ligne droite ascendante, l'ambitieux ne fait pas pour autant l'économie de la courbe, fort de sa capacité à traverser les frontières et à explorer l'altérité.

L'ambitieux ondoyant ou l'art du renversement

Nous avons souligné l'importance des apparences chez la bourgeoisie, comme chez les ambitieux. L'architecture des lieux qu'ils occupent ou souhaitent occuper se fait dès lors l'écho de ce jeu des apparences. Les immeubles bourgeois affichent des lignes droites

³²⁶ Le Corbusier, *Urbanisme*, *op. cit.*, p. 10-11, nous soulignons.

rigides : « Les rues de ces riches quartiers, larges et *droites* comme des avenues, [...] entre les horizons *droits* et *durs* de la pierre³²⁷ ». Mais cette rectitude des bâtiments n'est qu'une *façade* de la droiture morale bourgeoise (*Pot-Bouille* montrait ainsi l'*envers* du décor de l'édifice bourgeois). Chez l'ambitieux, les apparences sont tout aussi, si ce n'est plus, malléables et adaptables aux circonstances. Il est sans surprise un grand acteur. Mouret affiche « une bonne grâce apparente » et utilise « une voix d'acteur [...] quand il parl[e] aux femmes³²⁸ ». Duroy répète devant un miroir « comme font les acteurs pour apprendre leurs rôles. Il se sourit, se tendit la main, fit des gestes, exprima des sentiments : l'étonnement, le plaisir, l'approbation ; et il chercha les degrés du sourire et les intentions de l'œil pour se montrer galant auprès des dames³²⁹ ». Félicia, elle, critique la « mascarade mondaine » généralisée, et plus particulièrement le « masque » et le « déguisement³³⁰ » de Jenkins. Ce dernier est accusé de *duplicité* : le docteur Jenkins est un véritable docteur Jekyll (il est d'ailleurs partiellement démasqué par son serviteur, un double digne de Hyde³³¹). Les romans, traversés par les champs lexicaux du jeu et de la mascarade, deviennent un véritable *théâtre de l'ambition*. L'ambitieux joue plusieurs rôles : il est double, voire multiple (comme Laroche-Mathieu dont on dit qu'il est « un de ces hommes politiques à plusieurs faces³³² »). L'identité se tord et se plie – se courbe – selon les circonstances et les interlocuteurs.

La multiplicité des miroirs rencontrés donne à voir la diffraction de l'identité. C'est particulièrement identifiable chez Duroy dont le parcours est jalonné de miroirs. La première invitation chez les Forestier est l'occasion pour lui de se regarder dans « une haute glace en pied³³³ », et ce, à chaque palier (trois au total). La répétition multiplie les reflets. Pour Claudine Giacchetti, le miroir « fragmente l'espace dans sa donnée immédiate et plane³³⁴ », soit selon une perspective horizontale. La fracture qu'est le reflet empêche la reconnaissance de soi : « en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne

³²⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 340.

³²⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 133.

³²⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 51.

³³⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 367.

³³¹ La soirée entre serviteurs donne l'occasion à Passajon, personnage du roman choral, de faire l'observation suivante : « J'ai remarqué d'ailleurs ce soir-là que ces ressemblances sont fréquentes chez les valets de chambre qui, vivant en commun avec leurs maîtres, dont ils sont toujours un peu éblouis, finissent par prendre de leur genre et de leurs façons. [...] Quelqu'un, par exemple, qui ne ressemble pas à son maître, c'est Joë, le cocher du docteur Jenkins. [...] comment le docteur si affable, si parfait de tout point, peut-il garder à son service cette brute gonflée de *porter* et de *gin* qui reste silencieuse pendant des heures, puis, au premier coup de boisson dans la tête, se met à hurler, à vouloir boxer tout le monde ». Ce passage compte parmi les multiples indices (très explicites) ventilés dans le roman sur la vraie nature de Jenkins. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 144.

³³² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 274.

³³³ *Ibid.*, p. 51.

³³⁴ Claudine Giacchetti, *Maupassant. Espaces du roman*, *op. cit.*, p. 90.

s'était pas même reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde³³⁵ » ; « il aperçut son visage reflété dans le verre poli, il se reconnut à peine, et il lui sembla qu'il ne s'était jamais vu³³⁶ ». L'incapacité à se reconnaître dit « la rupture d'identité³³⁷ ». Chez Saccard, le miroir renvoie plutôt une image figée dans le temps : « Dans une large glace, en face, il venait d'apercevoir son image ; et elle l'avait surpris. L'âge ne mordait pas sur sa petite personne³³⁸ » ; « Saccard, instinctivement, se rapprocha de la glace, releva ses cheveux, où pas un fil blanc n'apparaissait encore³³⁹ ». À la différence de Bel-Ami, la surprise de Saccard provient plutôt de la persistance de la reconnaissance de soi : malgré les aventures, l'image reste inchangée. Outre ses exercices de « sourires de courtisan³⁴⁰ », Jansoulet utilise le miroir pour mieux jouir de son moment de gloire : il « en croyait à peine la glace de Venise où se reflétaient sa figure resplendissante et le crâne auguste, séparé d'une large raie [celle de Mora]³⁴¹ ». Le reflet permet de se voir en action, d'être *extérieur à soi*. Quant au magasin du *Bonheur des dames*, grand palais des apparences, il est rempli de glaces, avec ou sans tain, jouant ainsi sur la transparence contrariée ou non : le regard traverse la vitre quand il s'agit d'attirer la cliente à l'intérieur ; puis son regard est enfermé dans la *boucle* sans fin des reflets d'elle-même que lui renvoient les miroirs. La femme se perd dans le labyrinthe des glaces, piégée par son reflet, tournant en rond dans l'immensité des rayons. Le miroir, nous dit Claudine Giacchetti, « projette de fausses perspectives : loin de refléter la sincérité et la vérité, il en signale le *détournement*³⁴² ». Le reflet est un détour, une courbe qui retourne l'image, la renverse horizontalement. Duroy devient, dans la glace, un homme du monde bien avant d'en être un ; Saccard renverse l'ordre du temps (son fils Maxime vieillit plus que lui) ; Jansoulet renverse l'ordre social en fréquentant un des plus hauts représentants de l'Empire (il renverse aussi la perspective : il passe du point de vue interne à un point de vue externe pour *se regarder*) ; Mouret renverse l'ordre économique du commerce et retourne contre les femmes leur séduction. Quant à Rougon, même sans miroir, il parvient à présenter plusieurs images de lui-même selon les circonstances, s'appliquant « à défendre aujourd'hui ce qu'il condamnait hier³⁴³ ». Il est, comme tous les ambitieux, le professionnel du « faire peau neuve³⁴⁴ » et du *retournement de veste*. En somme, l'ambitieux est l'inversion même, il peut très bien être le contraire de ce qu'il paraît.

³³⁵ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 51.

³³⁶ *Ibid.*, p. 201.

³³⁷ Claudine Giacchetti, *Maupassant. Espaces du roman*, *op. cit.*, p. 90.

³³⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 46.

³³⁹ *Ibid.*, p. 171.

³⁴⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 257.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 61.

³⁴² Claudine Giacchetti, *Maupassant. Espaces du roman*, *op. cit.*, p. 90, nous soulignons.

³⁴³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 301.

³⁴⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 43.

L'ambitieux, venu d'en bas, n'est *a priori* pas l'actant le plus fort du jeu social. Pourtant, grâce à ses ruses et à sa polymorphie, il parvient à prendre le dessus. Il est doté de ce que Marcel Détiennie et Jean-Pierre Vernant appellent la *mêtis*. Celle-ci est « ruses de guerre, tromperies, feintes, débrouillardises en tous genres³⁴⁵ ». Dès lors, la *mêtis* « s'oriente du côté de la ruse déloyale, du mensonge perfide, de la trahison, armes méprisées des femmes et des lâches³⁴⁶ ». Le rusé Sabatani (où on lit le Satan banni et le Sabbat des sorcières) est bien loin de la droite et morale « ligne de conduite³⁴⁷ », lui qui endosse le rôle de prête-nom dans les affaires de Saccard et qui change d'identité après chaque coup financier. Il tend ainsi significativement une main « souple, [...] fondante, presque féminine³⁴⁸ » et affiche une « souplesse de couleuvre³⁴⁹ » (référence, entre autres symboliques³⁵⁰, à la mue du serpent). Cependant, la *mêtis* peut également être sujet d'admiration pour sa capacité à triompher de plus fort que soi, déjouant par là la fatalité de l'issue. L'homme à la *mêtis* « est sans cesse prêt à bondir [...] [il] a su patiemment attendre que se produise l'occasion escomptée³⁵¹ » (l'homme du moment et du coup donc) ; il est « capable de prévoir, par-delà le présent immédiat, une tranche plus ou moins épaisse du futur³⁵² » (l'homme d'avenir) ; il se donne « toujours pour autre³⁵³ » que ce qu'il est. La *mêtis* est « multiple (*pantoie*), bigarrée (*poikile*), ondoyante (*aiole*) », car elle « a pour champ d'application le monde du mouvant, du multiple, de l'ambigu [...]. Pour dominer une situation changeante et contrastée, elle doit se faire plus souple, plus ondoyante, plus polymorphe que l'écoulement du temps : il lui faut sans cesse s'adapter à la succession des événements, se plier à l'imprévu des circonstances pour mieux réaliser le projet qu'elle a conçu³⁵⁴ ».

La métaphore de la courbe accompagne ainsi les ambitieux. Kahn, avec l'aide de Rougon, *détourne* les voies de la nouvelle ligne de train pour les faire passer près de son usine. Ses opposants « cherche[nt] à éviter le *coude* [...] pour venir passer à Bressuire. La

³⁴⁵ Marcel Détiennie et Jean-Pierre Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, Champs, coll. « Essais », 2011 [1974], p. 17.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 19.

³⁴⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 222.

³⁴⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 51.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 167 et p. 391.

³⁵⁰ Rappelons que Sabatani est le héros d'une rumeur polissonne. Son sexe est au cœur de toutes les préoccupations, réputé pour être « énorme », un vrai « phénomène ». Le serpent redouble donc aussi l'image du sexe masculin. Sabatani, entre le priape et l'incube, est également celui dont le portefeuille d'actions de l'Universelle est boursoufflé, tant Saccard en souscrit à son nom. Il y a en définitive de l'excès chez Sabatani, son sexe en témoigne. *Ibid.*, p. 338.

³⁵¹ Marcel Détiennie et Jean-Pierre Vernant, *Les Ruses de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 22.

³⁵² *Ibid.*, p. 32.

³⁵³ *Idem.*

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 27-28.

ligne filerait droit par Parthenay et par Thouars³⁵⁵ ». Le projet de Kahn est tout aussi tordu que sa morale. En effet, l'immoralité est courbe, comme l'illustre bien Victor Saccard qui porte ses vices sur son visage : « Je me méfie d'eux, quand ils n'ont pas la *figure d'aplomb*³⁵⁶ », annonce une sœur en le voyant. La mêtis de l'ambitieux dessine donc des arabesques :

souplesse et polymorphie, duplicité et équivoque, inversion et retournement, impliquent certaines valeurs attribuées au *courbe*, au *souple*, au *tortueux*, à *l'oblique* et à l'ambigu, par opposition au droit, au direct, au rigide et à l'univoque. Ces valeurs culminent dans l'image du *cercle*, lien parfait parce que tout entier *retourné et refermé sur lui-même*, n'ayant *ni début ni fin, ni avant ni arrière*, et que sa rotation rend à la fois mobile et immobile, se mouvant en même temps dans un sens et dans l'autre³⁵⁷.

Le cercle marque effectivement l'imaginaire graphique de l'ambition. Nous avons commencé à le voir avec les boucles itératives, ou encore avec la faim sans fin et l'autodévoration. Ajoutons à cela les techniques de chasse (sociale) des ambitieux dont font partie le piège (qui « dissimule sa réalité meurtrière sous des apparences rassurantes³⁵⁸ ») et le filet, c'est-à-dire le « réseau sans issue³⁵⁹ » qui encercl³⁶⁰ la proie. Ainsi, dans un premier temps, la campagne de communication de Saccard avance subtilement à pas de loup, encerclant lentement son lectorat, « une façon lente de s'emparer du public et de l'étrangler, correctement³⁶¹ » (soit, *entourer* le cou de ses mains). De même, son « réseau de lignes ferrées, jeté d'un bout à l'autre sur l'Asie Mineure, comme un filet, [...] prenant d'un coup ce vieux monde, ainsi qu'une proie nouvelle³⁶² ». Madame Walter, subjuguée par Duroy malgré sa volte-face la concernant, continue de se sentir « prise comme une bête dans un filet³⁶³ ». Le magasin du *Bonheur des dames* est tout entier organisé comme un piège se refermant sur les femmes³⁶⁴. Le lien – celui du filet et du piège – est l'instrument privilégié de l'ambitieux.

En faisant de la mêtis son arme de prédilection, l'ambitieux s'inscrit dans la lignée des héros à la virilité plus ambiguë, tel Ulysse, l'homme aux mille tours, avec qui il partage aussi un talent pour le verbe qui *embobine* et *roule* l'interlocuteur. Le docteur Descuret

³⁵⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 75, nous soulignons.

³⁵⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 217, nous soulignons.

³⁵⁷ Marcel Détienne et Jean-Pierre Vernant, *Les Ruses de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 55, nous soulignons.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 32.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 51.

³⁶⁰ « Attraper au filet, on le sait, peut se dire en grec "encercler", *enkuklein*. » *Idem*.

³⁶¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 234.

³⁶² *Ibid.*, p. 116.

³⁶³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 317.

³⁶⁴ « la femme qu'ils prenaient au continuel piège de leurs occasions », Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 131.

partage cet imaginaire où l'ambition « ne s'avance qu'en rampant, que par *détours* » puisque « les grandes places sont comme les lieux escarpés, où il ne parvient que des aigles et des reptiles³⁶⁵ ». Quand il ne s'envole pas en ligne droite, l'ambitieux serpente (rappelons que le serpent a pour habitude de *se lover*). Mais toujours, il monte, arrondissant parfois les contours d'une virilité trop raide pour réussir. Passer par les ruses associées au féminin donne une supériorité à ceux qui partent initialement perdants du jeu social. En somme, conclut Philippe Dufour, « l'élévation sociale est au prix de l'abaissement moral³⁶⁶ ».

La bande et les structures parasitaires : du moi au nous

Nous avons vu que le déclassé brise les liens familiaux. Sans point d'attache, l'ambitieux ne peut pas pour autant rester complètement seul : « Mais comment veux-tu que je m'en tire ? » se désespère Bel-Ami au début du roman. « Je suis seul, je ne connais personne, je ne peux me recommander à personne. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, mais les moyens³⁶⁷ ». Dans le théâtre de l'ambition, il est nécessaire d'avoir des relais, des *adjuvants*. Pour réussir, il faut savoir *s'entourer* des bonnes personnes, recréer une famille de choix et non de sang. En somme, il s'agit de ne plus être un point unique, mais de s'arrondir pour « retrouv[er] tôt ou tard son point de départ [(soi-même)]. Commencement et fin se rejoignent³⁶⁸ » pour former un *cercle*. L'ambitieux tisse de nouveaux liens en s'alliant à *une bande*³⁶⁹.

La bande de l'ambition ne relève pas de la solidarité de classe, mais plutôt de la structure parasitaire. Ainsi fonctionne « la bande à Walter » qui « gagn[e] de l'argent avec lui et par lui³⁷⁰ ». De même, le « syndicat d'amis, de banquiers, d'industriels³⁷¹ » réuni par Saccard profite largement des manigances financières du spéculateur qui travaille à les enrichir avec lui (« Oh ! je ne veux pas travailler que pour moi. Vous en êtes, nos collègues de l'Universelle en sont aussi³⁷² »). En parasite, l'ambitieux monte grâce à la bande, puis, lorsqu'il prospère, entretient à son tour la bande de parasites. Mais pourquoi continuer à servir la bande une fois la réussite enfin obtenue ? Myriam Roman remarque que si le « parasitisme s'abrite [...] au sein du pouvoir, en retour le pouvoir s'appuie sur le parasite. Le maître qui a des parasites souscrit implicitement avec eux un contrat de prestige. Pour nourrir des parasites, il faut être riche ; leur imposer toutes sortes d'humiliations est un

³⁶⁵ Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions*, *op. cit.*, p. 575.

³⁶⁶ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 59.

³⁶⁷ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 37.

³⁶⁸ Wassily Kandinsky, *Point-ligne-plan. Pour une grammaire des formes*, trad. du russe, Paris, Denoël/Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1970, p. 90.

³⁶⁹ Le terme *bande* a notamment pour origine le mot francique *binda*, signifiant *lien*.

³⁷⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 164.

³⁷¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 145.

³⁷² *Ibid.*, p. 256.

bon moyen de vérifier en actes, son importance sociale³⁷³ ». La bande dit la puissance (significativement, le terme *bande* est aussi le verbe de l'érection dans le registre argotique, déjà au XIX^e siècle³⁷⁴). Rougon pousse la logique jusqu'au bout avec sa bande :

Le ministre, ce n'était pas seulement lui, *mais eux tous*, qui étaient comme *des dépendances de sa personne*. Dans la victoire, un travail sourd se faisait, *les liens* se resserraient, il se prenait à les aimer d'une amitié jalouse, mettant sa force à ne pas être seul, se sentant la poitrine élargie par leurs ambitions. Il oubliait ses mépris secrets, en arrivait à les trouver très intelligents, très forts, *à son image*. Il voulait surtout *qu'on le respectât en eux*, il les défendait avec emportement, comme il aurait défendu *les dix doigts de ses mains*. Leurs querelles étaient *les siennes*³⁷⁵.

Rougon incorpore la bande : ses membres se confondent en un tout collectif (les dix doigts de la main, main du pouvoir rappelons-le) qui devient *un membre* du corps du grand homme. Faute de fils, il tend des fils : les liens de la bande remplacent les liens familiaux. L'ambitieux choisit de s'entourer de parasites qui lui sont inférieurs, faisant de la bande une structure inégalitaire, puisque verticale. La bande est socialement bigarrée, à l'image de l'ambitieux qui navigue entre les classes. Ainsi, le duc de Mora s'entoure d'un « groupe assez restreint, singulièrement bien choisi pour mettre à nu le superficiel et le vide de cette existence de grand personnage réduite à l'intimité d'un directeur de théâtre trois fois failli, d'un marchand de tableaux enrichi par l'usure, d'un gentilhomme taré et de quelques viveurs et boulevardiers sans renom³⁷⁶ ». De même, Duroy constitue une bande – qui n'apparaît qu'au moment de son mariage avec Suzanne – tout aussi socialement mouvante que lui : « ce fut une procession bizarre des alliés ou amis de Du Roy qu'il avait présentés dans sa nouvelle famille, gens connus dans l'entremonde parisien qui sont tout de suite les intimes, et, à l'occasion, les cousins éloignés des riches parvenus, gentilshommes déclassés, ruinés, tachés, mariés parfois, ce qui est pis³⁷⁷ ». L'ambitieux s'entoure de ses semblables – sa nouvelle famille – à la fois parasites et adjuvants. En effet, la bande agit dans certains cas de manière autonome, prenant le relais quand celui qui est à sa tête flanche. Le parasite, voulant survivre, travaille si nécessaire au succès du parasité. Rougon, alors qu'il a abandonné toute ambition (ou fait mine de), est ramené au pouvoir par sa bande. Afin de profiter de ses parasites, l'ambitieux doit donc se montrer suffisamment habile pour ne pas se laisser entièrement dévorer. Jansoulet échoue de ce point de vue là : « Mon horrible luxe a fait le vide des affections autour de moi, les a remplacées par des intérêts effrontés... Je n'ai pour m'aimer que ma mère, qui est loin et vous, qui me venez de ma mère³⁷⁸ ». Paul de Géry, à qui le Nabab s'adresse ici, est le frère de substitution (il

³⁷³ Myriam Roman, « Sociétés de parasites », *op. cit.*, p. 168.

³⁷⁴ Alfred Delvau, entrée « Bander », *Dictionnaire érotique moderne, op. cit.*, p. 46.

³⁷⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon, op. cit.*, p. 343, nous soulignons.

³⁷⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab, op. cit.*, p. 280.

³⁷⁷ Guy de Maupassant, *Bel-Ami, op. cit.*, p. 431.

³⁷⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab, op. cit.*, p. 189.

est envoyé par la mère de Jansoulet), celui qui demeure fidèle même dans la chute. Le reste de l'entourage du Nabab ne constitue pas une bande, seulement un amas de parasites désunit qui n'a aucun intérêt à prolonger la survie d'un étranger voué à ne pas rester à Paris. Jansoulet se révèle meilleur parasite (ses activités à Tunis restent dans l'ombre, mais quelques indices laissent deviner son probable comportement de colon, grand parasite à échelle mondiale³⁷⁹) que parasité.

Parfois, la bande débande, synonyme d'impuissance pour l'ambitieux. Lâché par son groupe au profit de Clorinde, Rougon chute lourdement :

Mais les liens étaient rompus, jamais il ne parvint à les avoir tous là, à ses côtés ; s'il *renouait* d'un bout, quelque fâcherie, à l'autre bout, cassait *le fil* ; et il restait quand même *incomplet*, avec des amis, avec *des membres en moins*. Enfin, tous s'éloignèrent. Ce fut l'agonie de son pouvoir. Lui, si fort, était *lié* à ces imbéciles par le long travail de leur fortune commune. Ils emportaient chacun un peu de lui, en se retirant³⁸⁰.

Le pouvoir des liens se retourne contre l'homme fort qui se voit amputé, diminué, castré de ses membres supplémentaires qui renforçaient sa position. Il en est de même pour Saccard, abandonné par sa bande de financiers qui, comme Daigremont, sait « sortir des maisons aux premiers craquements des planchers³⁸¹ ». La débandade des solidarités accélère la chute de l'Universelle.

La fin des serments

La bande est l'héritière de l'une « des figures essentielles de la volonté révolutionnaire³⁸² », celle du *serment*. Celui-ci, explique Michel Delon, « représente l'élan moral qui se fait acte, la volonté qui s'affirme comme durée, comme défi au temps, l'individu qui dépasse ses limites en adhérant à un ordre supérieur » : « les volontés individuelles se mêlent en faisceau, fusionnent, deviennent "volonté générale"³⁸³ ». Déjà dans l'Antiquité, observe Marie-Claire Kerbrat, le héros fait reposer son honneur sur la « fidélité à ses frères d'armes », sur la « solidarité entre pairs³⁸⁴ ». Au fondement du code d'honneur masculin, la parole donnée (la parole d'honneur) est sacrée. Un héros, un

³⁷⁹ « Ma fortune est à moi, bien à moi... Je l'ai gagnée dans mes trafics de commissionnaire. J'avais la faveur d'Ahmed ; lui-même m'a fourni l'occasion de m'enrichir... Que j'aie serré la vis quelquefois un peu fort, bien possible. Mais il ne faut pas juger la chose avec des yeux d'Européen... Là-bas, c'est connu et reçu, ces gains énormes que font les Levantins ; c'est la rançon des sauvages que nous initions au bien-être occidental... » *Ibid.*, p. 188.

³⁸⁰ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 503, nous soulignons.

³⁸¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 382.

³⁸² Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, *op. cit.*, p. 418.

³⁸³ *Ibid.*, p. 419. Le serment est notamment mis en scène dans les tableaux de David : *Le Serment des Horace* et *Le Serment du Jeu de paume*.

³⁸⁴ Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, Paris, PUF, coll. « Major », 2000, p. 56.

homme respectable, se doit « par fidélité à lui-même » d'être « fidèle à sa parole³⁸⁵ ». Ainsi, au XIX^e siècle, à côté de la loi légale se trouve encore, remarque Jean Borie, « une morale clandestine, archaïque, un code d'honneur dont les obligations cardinales sont le respect de la parole donnée, la fidélité à l'amitié, le dévouement à la personne aimée³⁸⁶ ». L'association en bande engage dès lors ses membres à un soutien mutuel. Or, dans *Les Déracinés*, Racadot est le seul à continuer de répondre à ce code d'honneur. Il tente de créer une bande avec ses amis mieux lotis, espérant profiter plus tard de la solidarité qu'implique l'alliance : « Nous serons vos marchepieds, messieurs : plus tard, ne nous oubliez pas³⁸⁷ », annonce-t-il à ses amis comme clause à leur serment (d'autant plus sacré qu'il se fait sur le tombeau de Napoléon, idole vénérée des ambitieux). Le serment est mis en scène : « Ils se reconnaissent comme des frères. Ils se serrent les mains. Des interjections brûlantes s'échappent de leurs lèvres. Soumis au jeu de forces si puissantes, échauffés par l'admiration et par la solidarité³⁸⁸ ». Mais malgré la solennité du pacte, aucune des parties prenantes, hormis Racadot et Mouchefrin, ne le respecte. Chacun poursuit ses projets individuels, ne visant jamais le succès de ce qui les lie : le journal. Alors que Sturel, grand lecteur de Rousseau, auteur « qui fait aimer et donne le sens de la fraternité³⁸⁹ », semble tout désigné pour se porter garant du serment et de ses valeurs, il est celui dont la parole est en définitive la plus pauvre. Il ne se contente pas d'abandonner Racadot, il lui nuit en enterrant son financement. C'est finalement Racadot qui « dès le principe, s'est conduit en être social, qui a le sens du groupe. [...] il a tenu pour utile tout ce qui fortifiait la collectivité³⁹⁰ ». Le jeune homme ne pensait pas si bien dire en se proposant comme marchepied. Ses amis montent allègrement sur son dos pour mieux réussir : Racadot (Raque-à-dos) a vraiment « bon dos » ; il est celui qui « raque » (« payer, débours³⁹¹ » en argot). Alors qu'il songeait à manipuler ses pairs par l'intermédiaire du code d'honneur traditionnel masculin, il est pris en défaut : il devient un parasite parasité, ses amis profitant de l'association pour aiguiser leurs armes.

Le prénom de Racadot, Honoré, semble bien ironique pour un personnage *a priori* peu honorable. Il le rapproche cependant d'Honoré de Balzac dont l'*Histoire des Treize* et son célèbre pacte de solidarité ont inspiré bon nombre de romanciers, Barrès ne faisant pas exception³⁹². Néanmoins, selon Barrès, « Balzac a vieilli³⁹³ » et donc, avec lui, le serment

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 57.

³⁸⁶ Jean Borie, « Préface », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 52-53.

³⁸⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 633.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 614.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 502.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 689.

³⁹¹ Entrée « raquer », *Trésor de la langue française informatisé*

³⁹² Marie-Odile Germain, « Un déraciné à la pension Vauquer (Note sur quelques réminiscences balzaciennes dans un roman de Barrès) », *Littérature*, n° 1, p. 73-83.

³⁹³ Maurice Barrès, « Balzac a vieilli », *Le Journal*, 16 février 1894.

(« ce pacte vieilli³⁹⁴ », dit Suret-Lefort, ambitieux de son temps). Racadot est une fois encore à contretemps, en retard, s'inscrivant dans une tradition en pleine rupture. Daudet se réfère lui aussi à Balzac alors qu'il met en scène Hemerlingue et Jansoulet, en haut du cimetière du Père-Lachaise (clin d'œil évident à Rastignac³⁹⁵), cherchant à renouer leur ancienne solidarité :

Si tu veux que nous soyons camarades comme autrefois, que ces poignées de main que nous avons échangées ne soient pas perdues, il faut obtenir de ma femme qu'elle se réconcilie avec vous... Sans cela rien de fait... [...] *Car il n'y a pas d'amitié qui tienne*. Ce qui est encore meilleur que tout, c'est d'avoir la paix chez soi³⁹⁶. [...] Et pendant que les deux silhouettes [...] disparaissaient [...] le buste expressif et colossal, au large front sous les cheveux longs et relevés, à la lèvre puissante et ironique, de Balzac qui les regardait³⁹⁷...

L'ironie que le narrateur lit sur la lèvre de Balzac annonce la réalité cruelle qui attend Jansoulet. La solidarité entre hommes s'est délitée, mise en pièce par une femme.

La désagrégation de la parole entre hommes ne signifie pas pour autant le triomphe absolu de l'individualisme, comme le croit Racadot (« il maudit l'individualisme³⁹⁸ »). En effet, si Sturel et ses compères n'ont finalement que faire du serment échangé, ils conservent une solidarité plus forte : « Un potier, énonce sans trembler Sturel, un verrier perdent dans la cuisson un tant pour cent de leurs pièces, et le pourcentage s'élève quand il s'agit de réussir de très belles pièces. Dans l'essai de notre petite bande pour se hausser, il était certain qu'il y aurait du déchet. Racadot, Mouchefrin, sont notre rançon, le prix de notre perfectionnement³⁹⁹ ». En somme, les plus privilégiés restent un « nous », leur apprentissage se faisant au détriment des pauvres : « notre malheur servira à quelque chose pour ces messieurs⁴⁰⁰ », s'exclame la Léontine, identifiant elle aussi les deux groupes sociaux en opposition (« nous » les pauvres, « eux » les messieurs). « M. Sturel *n'est pas solidaire* des gens dont il est moins l'ami que le bienfaiteur⁴⁰¹ », affirme Thérèse Alison, sans la moindre critique négative. Sturel peut effectivement parfaitement être solidaire

³⁹⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 537.

³⁹⁵ L'épisode balzacien sur les hauteurs du Père-Lachaise est bien connu. Alors qu'il vient d'enterrer avec le père Goriot ses vertueux scrupules, Rastignac lance un cri de défi à Paris : « À nous deux maintenant ! ». Cette scène emblématique de l'ambition a tout particulièrement frappé l'imaginaire collectif. Denis Pernot en retrouve des réécritures jusqu'à la fin du siècle, bien que ces dernières en détournent le sens premier pour en faire la critique (une de ces réécritures se trouve également dans *Les Déracinés*). Denis Pernot, *Le Roman de socialisation*, *op. cit.*, p. 101-102.

³⁹⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 288, nous soulignons.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 292.

³⁹⁸ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 684.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 744.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 732.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 700, nous soulignons.

quand il le veut, mais pas avec ceux qui lui sont socialement inférieurs. Il est leur « bienfaiteur », il leur fait donc la charité, pratique traditionnelle des nantis⁴⁰². Comme nous l'avons dit en première partie, toutes les masculinités ne se valent pas, donc tous les serments contractés entre elles non plus. La solidarité de classe prime ici sur celle du serment masculin. L'appartenance à une classe sociale transcende visiblement l'appartenance à une classe de sexe.

Le serment républicain masculin, au sein d'une prétendue société de frères, est ainsi constamment mis à mal dans les romans. La parole donnée a une valeur très limitée – si ce n'est nulle – tant les vestes se retournent rapidement avec les ambitieux. Vinçard, voulant vendre son commerce en difficulté à Robineau, donne « sa parole d'honneur, avec la facilité d'un homme que les serments ne gênaient pas⁴⁰³ ». Les associations formalisées par écrits ne sont pas plus respectées que les serments oraux : « Nous sommes tous solidaires, affirme Daigremont alors qu'il vient de vendre, vous savez que vous pouvez compter sur moi. Ses paupières avaient battu, il venait d'avoir un regard oblique, tandis qu'il répondait des autres administrateurs [...] comme de lui-même⁴⁰⁴ ». Jenkins consacre la déliquescence du serment en reprenant ses codes pour mentir au Nabab : « le bras tendu, comme dans le *Serment* de David : "J'en prends l'engagement sacré."⁴⁰⁵ » La droiture du bras du docteur est à l'opposé de l'esprit tortueux qui inspire ce geste. Le procureur général Delcambre, humilié par Saccard, prend la même posture solennelle que Jenkins, mais prête serment « au seuil du cabinet de toilette⁴⁰⁶ » de la baronne Sandorff. Le serment, ridiculisé par le lieu et le motif, sera pourtant le seul tenu dans *L'Argent* : contre l'homme de *paroles*, l'homme de *parole* (mais amoindri par les vices). La vertu virile du sens de l'honneur se dégrade dans l'ambition : la bande de bandits, soumise aux aléas des intérêts individuels, supplée au serment sacré et à la fraternité républicaine.

⁴⁰² « La philanthropie également était un élément important qui renforçait – nous l'avons vu dans le cas du bureau de charité – les liens de dépendance entre patrons et ouvriers, riches et pauvres. Elle maintenait ainsi doublement l'ordre social car elle palliait les pires effets de l'inégalité en soutenant les pauvres que les bourgeois du faubourg avaient en permanence sous les yeux. En même temps, les associations philanthropiques liaient ces bourgeois à leurs semblables dans d'autres quartiers de la ville et les mettait en contact avec les nobles qui en étaient les patrons [...]. Mais c'était aussi un élément identitaire, une preuve de la supériorité morale qui justifiait à leurs yeux leur réussite. » David Garrioch, « La bourgeoisie parisienne au début du XIX^e siècle : le cas du faubourg Saint-Marcel », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, 39-53.

⁴⁰³ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 67.

⁴⁰⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 357.

⁴⁰⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 124.

⁴⁰⁶ « Sous l'insulte, Delcambre s'arrêta un instant, au seuil du cabinet de toilette. Il avait de nouveau sa haute taille maigre, sa face blême, coupée de plis rigides. Il étendit le bras, il fit un serment. » Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 281.

c. *La fragmentation*

La liasse contre le livre

En coupant tous les liens traditionnels, lignées et serments, l'ambitieux place l'argent au-dessus du sang et de tout engagement pérenne⁴⁰⁷. La critique est courante dans les romans du XIX^e siècle. Ainsi, dans *Pierre et Jean*, Pierre – le fils aîné légitime, celui dont le nom appelle la fondation (la pierre de l'édifice) – est supplanté par Jean – le fils cadet illégitime dont le prénom résonne avec l'argent hérité : l'argent contre la pierre⁴⁰⁸. Les ambitieux évoluent dans un monde traversé par la thématique de la désunion. C'est d'autant plus évident chez Barrès où l'arbre en est la métaphore la plus manifeste : les jeunes déracinés ne sont plus que des « feuilles détachées du grand chêne lorrain⁴⁰⁹ », des feuilles volantes⁴¹⁰. En tenant compte de la polysémie du mot (feuille de l'arbre, mais aussi feuille de papier), nous remarquons que cette thématique se déploie bien souvent en toile de fond des textes. Les petits papiers isolés sont partout. *L'Argent* en est le roman le plus emblématique : la Bourse est remplie de fiches colorées lancées dans la corbeille ; le sac de la Méchain déborde de papiers ; la paperasse dépasse la Princesse d'Orviedo⁴¹¹ ; la papeterie de madame Conin (infidèle, donc agente de désunion du foyer, malgré sa discrétion) fournit tout le quartier ; les dessins et les plans des Hamelin sont à l'origine de l'Universelle ; la liasse de billets domine tout, etc. Même Sigismond, qui rêve de supprimer l'argent (et ses billets), multiplie les papiers pour son livre qui ne verra jamais le jour : tout reste à l'état de feuilles volantes, jamais reliées dans un même et unique livre.

Au moins depuis Lucien de Rubempré, le journal – cette *feuille* médiatique – a des affinités certaines avec les ambitieux et joue un rôle de facilitateur de l'ascension sociale. « Le journal est médiatique, périodique, collectif⁴¹² », soit un outil de communication à la temporalité elle aussi éphémère, qui relie dans un ensemble polyphonique (une bande) des productions écrites individuelles courtes, respectant une ligne éditoriale commune. Si les

⁴⁰⁷ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 145.

⁴⁰⁸ Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, « Commentaires », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, *op. cit.*, p. 205.

⁴⁰⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 583.

⁴¹⁰ Au contraire, la famille Joyeuse montre son unité par son resserrement, par ses liens entremêlés : elle a « l'air d'un nid tout en haut d'un grand arbre », un isolement valant protection. Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 80. Voir Roger Ripoll, « Les familles dans *Le Nabab* : unité ou désintégration », *op. cit.*, p. 15.

⁴¹¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 91.

⁴¹² Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 17.

journaux de *Bel-Ami* et de *L'Argent* servent bien leurs propriétaires et leurs auteurs⁴¹³, il n'en est pas tout à fait de même dans *Les Déracinés*. En effet, *La Vraie République* ne parvient pas à répondre au pacte d'union : la ligne éditoriale n'a aucune cohérence, elle reste fragmentée, chacun suivant sa voie et ses intérêts, sans viser le but commun (réussir collectivement). L'émiettement de la ligne éditoriale mène à davantage de déperditions de petits papiers, ceux des billets de banque de Racadot. Quant au Nabab, il amenuise sa fortune en détachant des chèques de son « cahier à *souches* dont les *feuilles* se détachent, s'envolent toutes seules⁴¹⁴ ». La polysémie nous renvoie une fois encore à la métaphore de l'arbre : la souche se réfère aussi aux origines de l'individu. Les ambitieux n'ont en effet pas de souche familiale, mais une souche financière. Celle-ci n'a cependant pas d'ancrage solide, pas d'enracinement profond, ce qui dit sa fragilité : les feuilles de son jeune arbre volent aux quatre vents. Remarquons également que Sturel déchire à plusieurs reprises des pages de son roman. C'est un acte fondateur pour ce jeune homme qui va reproduire ce geste de désunion avec Racadot et le journal. Alors que Sturel est le rédacteur en chef (mais ne met jamais sa tête, son *chef*, en jeu, contrairement à Racadot), il ne respecte pas la ligne éditoriale, il refuse toutes les petites manigances pour sauver l'entreprise et donne le coup de grâce au journal en annulant la demande de financement au gouvernement : « J'en ai assez de Racadot ; *coupons* court et quittons-le⁴¹⁵ », s'exclame-t-il. Un combat se joue visiblement entre la liasse (moderne, comme le journal) et le livre cousu (traditionnel), entre l'individuel et le collectif. Ainsi, la Méchain achète du papier « à la *livre*⁴¹⁶ », accolant dans la même phrase deux régimes qui semblent se concurrencer. Quant à Busch, il brûle les papiers de Sigismond à sa mort : le livre cousu n'advientra jamais, il n'y aura pas de grand ensemble fraternel ni de monde sans classe et sans argent dont rêvait le jeune marxiste. De même, remarque Cyril Barde, les spéculateurs ne sont pas des hommes de grandes œuvres, mais des hommes de papiers éclatés, d'une « multitude d'écrits de circonstance, sans postérité⁴¹⁷ ». La temporalité limitée que nous avons précédemment liée à l'ambition est ici redoublée par ces petits papiers. La mobilité sociale de l'ambitieux se métaphorise en feuille volante, se détachant de l'arbre et du grand livre de la société. Hors-sol puisque sans racines, les feuilles sont vouées à un envol éphémère, tel celui d'Icare. L'ambitieux est *non relié*.

⁴¹³ Relevons que madame Caroline se sert des journaux (et non des livres) comme allume-feu pour se réchauffer. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 295. Nicolas White voit dans ce geste, très commun au demeurant, l'aura conféré au livre dont la péremption est moindre comparée à celle du journal dont on se débarrasse à grande vitesse. Nicolas White, « Le papier mâché dans *L'Argent* : fiction, journalisme et paperasse », *op. cit.*, p. 163.

⁴¹⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 34, nous soulignons.

⁴¹⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 684, nous soulignons.

⁴¹⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 487, nous soulignons.

⁴¹⁷ Cyril Barde, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », *op. cit.*, p. 47-48.

Illusions républicaines perdues

Dans *Les Déracinés*, la fragmentation mine la narration elle-même. La ligne du récit est constamment tranchée, hachée, coupée par les lettres, les réflexions des personnages, les commentaires du narrateur, des bouts d'articles journalistiques publiés auparavant par Barrès, par de longs paragraphes biographiques, etc. S'inscrivant en partie dans le genre du roman psychologique, *Les Déracinés* sacrifie l'intrigue (pourtant supposée servir de formation aux héros) qui, finalement, ne commence véritablement qu'au douzième chapitre. Il ne lui reste alors plus que huit chapitres pour se développer et mourir avec Racadot. Les deux volets suivants – *L'Appel au soldat* et *Leurs figures* – ont plus à voir avec la chronique journalistique que le roman. Pour lutter contre la fragmentation, les héros des *Déracinés* cherchent l'unité auprès de figures tutélaires du passé : Napoléon, Balzac ou encore Hugo. Mais l'effort est voué à l'échec. Napoléon croyait en une France européenne, vaste et unie. Cependant, en 1885, la France est encore et toujours la grande amputée : l'Alsace et un morceau de la Lorraine lui manquent à l'Est. Par ailleurs, en mettant à mort Racadot, l'un des rares héros véritablement romanesques du roman (avec Astiné)⁴¹⁸, le narrateur barrésien égratigne indirectement son homonyme célèbre, Honoré de Balzac. Barrès met ainsi en porte-à-faux le projet même du célèbre écrivain : « Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume », peut-on lire sur la statue de l'empereur Napoléon qui trône, selon la légende, dans le cabinet de travail de Balzac. À la lecture des *Déracinés*, la conquête par les lettres semble lourdement compromise. Quant à Hugo, il est celui qui croit à l'éducation, à la République et qui se bat contre la peine de mort. Or, toutes ces valeurs sont mises à mal dans le roman : l'école est un échec, la République est injuste et est dirigée par les intérêts financiers (on le voit notamment dans *L'Appel au soldat* et *Leurs figures*) et Racadot est exécuté peu de jours après l'enterrement de Hugo, tel un pied de nez fait aux idéaux défendus par l'écrivain tout juste inhumé. L'année de la mort de Racadot, 1885, est significativement celle de la chute de Jules Ferry, l'une des principales figures de l'école républicaine. Racadot, grande victime de l'institution scolaire selon le narrateur, est décapité l'année même de la disgrâce de l'ancien ministre de l'Instruction publique. Le roman met au jour un problème de transmission qu'il juge propre à la République : l'école ne donnerait pas les outils nécessaires pour survivre en société, elle déracinerait et ferait perdre le sens des réalités (notamment sur sa place dans la société). Hugo devient une véritable icône païenne, « un

⁴¹⁸ Béatrice Laville note que le seul personnel véritablement romanesque des *Déracinés* (Astiné, Mouchefrin, Racadot) sont marqués par le discrédit du narrateur. Selon elle, le « romanesque, parce qu'il est fondamentalement tributaire de la rencontre avec l'autre, (et l'autre exotique alimente davantage des aventures éventuelles) et non pas repli sur soi, est, de fait, discrédité dans son essence même, dans des fictions où prime la conservation d'une unité et le maintien de la tradition héritée du passé. » *Les Déracinés*, en tant que « fiction autoritaire », évacue Astiné, Racadot et, dans une moindre mesure, Mouchefrin à la fin du roman. Mais l'expulsion de ces personnages rend de fait plus difficile l'inscription de *L'Appel au soldat* et de *Leurs figures*, les deux tomes suivants, dans le genre du roman. Béatrice Laville, *Une poétique des fictions autoritaires. Les voies de Zola, Barrès Bourget*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2020, p. 205.

ferment de mysticisme, de démagogie et d'imposture⁴¹⁹ », soit une figure vide qui n'est pas (plus) soutenue par la réalité. Le roman s'emploie donc à démontrer que rien ne marche droit, que tout s'effrite et se fragmente. La croyance dans le régime républicain et dans ses valeurs (notamment l'égalité et la fraternité) n'aurait plus lieu d'être puisque sa cosmologie serait nécrosée : c'est la fin des illusions républicaines. Le journal *La Vraie République* (il y en a donc une fausse ?) lèverait ainsi le voile sur un mensonge. Derrière le pacte balzacien initié par Sturel, le projet du journal montre la désunion complète du groupe dès ses prémices. Derrière le vernis égalitaire de l'école républicaine, nous pouvons maintenant voir les différences de classe indépassables. Derrière la ligne morale affichée, une amoralité et une injustice soutenues par les institutions apparaissent. L'expérience particulière du journal prétend à un caractère universel : elle dit quelque chose de la société entière. *La Vraie République* met au jour le *vrai* visage du régime républicain, non pas par ce qui est dit et écrit (les articles et leurs rédacteurs étant dépolitisés), mais par ce qui est fait. L'union de la société française se fonde sur un passé enterré qui résiste finalement difficilement à la fragmentation : Napoléon est mort, Victor Hugo est mort, Balzac est mort.

En somme, en tirant le fil de la métaphore de la ligne et de ses orientations, nous remarquons que l'ambition et la virilité déploient un système métaphorique cohérent. Mais la grande force de l'ambitieux viril tient surtout à sa capacité à aller plus loin que ces lignes, à les dépasser et à les outrepasser.

Chapitre 2. Franchir les lignes, transcender les frontières

Les ambitieux occupent l'espace, s'étendent, outrepassent les limites de leurs corps, montent jusqu'aux cieux, franchissent les frontières de leur classe sociale, coupent leurs racines, bouleversent les lignes du temps, tordent les lignes de conduite, dépassent les bornes, etc. En somme, ce sont des passeurs de frontières qui ne s'attardent pas sur les seuils, mais entrent dans toutes les maisons, dans tous les cercles, dans toutes les classes sociales, traversent, reviennent, repassent et recommencent. Ils ne s'arrêtent jamais et surtout pas devant une ligne qui constituerait une limite à leurs ambitions et à leur volonté.

⁴¹⁹ Jean Borie, « Préface », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 35.

A. Mobilité et immobilité de l'ambition virile

a. Images typiques de la mobilité sociale

Pour le peintre Wassily Kandinsky, la ligne est « la trace du point en mouvement, donc son produit. Elle est née du mouvement – et cela par l'anéantissement de l'immobilisme suprême du point⁴²⁰ ». De même, pour réussir, l'ambitieux ne peut pas rester un point isolé et fixe : tracer des lignes est dans sa nature d'homme mobile. Il traverse les frontières sociales et vise des horizons meilleurs. Les divers sauts et envolées précédemment recensés mettent en évidence l'existence d'un imaginaire métaphorique de la mobilité fortement lié aux ambitieux, révélant la dimension *spatiale* et *géographique* rattachée à l'ambition. Les mots désignant l'ambitieux, par leur étymologie, témoignent de sa mobilité intrinsèque (*par-venu*, *arriviste*⁴²¹, mais aussi *ambitieux* qui en latin – *ambio* – signifie « aller à l'entour⁴²² »). En effet, la métaphore de la mobilité irrigue le concept d'ambition, donnant lieu à un certain nombre d'images et de formules typiques. Les lieux de transition et de passage sont dès lors au cœur du réseau métaphorique de l'ambition : le chemin, l'escalier ou encore les portes.

Faire son chemin : le topos de la route

Vita via, la vie est un chemin. La figure de style est courante et s'épanouit d'autant plus avec le piéton démocratique ambitieux qui veut *arriver* vite. Celui-ci emprunte pour cela des chemins de traverse, sans faire de détours (il n'en a pas le temps). Le topos de la route jalonne ainsi son avancée sociale : « je suis en route, en bonne route⁴²³ », affirme Bel-Ami, « j'irai loin⁴²⁴ » ; le Nabab avance « sur [la] route de la gloire [...] en enfant, sans souci d'être dévoré au bout⁴²⁵ » (tel le Petit Chaperon rouge⁴²⁶) ; le narrateur barrésien présente chacun des sept jeunes Lorrains comme « un vaisseau avec son éperon qui se fait sa route. Tout était préordonné de façon que le journalisme devait être leur voie tracée. C'est pour

⁴²⁰ Wassily Kandinsky, *Point-ligne-plan. Pour une grammaire des formes*, op. cit., p. 65.

⁴²¹ Il y a donc une ligne d'arrivée (impliquant un déplacement, mais aussi une course). Jules Renard, dans son *Journal*, répondra d'ailleurs à la question « Qu'est-ce qu'un arriviste ? » par : « Un futur arrivé. » Jules Renard, 12 octobre 1900, *Journal* (1925-1927), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 601.

⁴²² Entrée « Ambio », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, op. cit., p. 112.

⁴²³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, op. cit., p. 233.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 404.

⁴²⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, op. cit., p. 111.

⁴²⁶ Marion Caudebec, « L'imprévoyance de l'oralité et les sottises de la lettre. *Le Roman du Chaperon rouge* d'Alphonse Daudet », op. cit.

eux la ligne de moindre résistance⁴²⁷ » ; Octave est défié par le vieux Bourras qui « lui barre la route⁴²⁸ » en refusant de vendre son commerce. Duroy ouvre le roman en errant dans Paris à pied pour faire passer le temps jusqu'au repas suivant. Il ferme cependant le récit en haut du grand escalier de la Madeleine, prêt à bondir sur la prochaine scène de ses succès, tels le petit Poucet et ses bottes de sept lieues. La remarque de monsieur de Marelle est dès lors assez juste : « vous avez marché vite⁴²⁹ ». Le chemin d'un état social à un autre se transpose de fait dans le rapport à la route, comme c'était déjà le cas dans plusieurs récits folkloriques et initiatiques : le petit Poucet (passant des petits pas marqués par des bouts de pain aux bottes de sept lieues) ou encore le Petit Chaperon rouge (le choix entre le chemin d'aiguilles ou d'épingles⁴³⁰, préférer le droit chemin aux chemins de traverse⁴³¹, la morale finale « De ta vie tu ne t'écarteras plus de ta route pour courir le bois, quand ta mère te l'aura défendu⁴³² »)⁴³³. Le chemin matérialise ainsi l'initiation, le parcours de vie. La métaphore de la route est d'ailleurs couramment employée dans des formules pour parler de la vie (« faire son petit bonhomme de chemin », « arriver à un carrefour de sa vie », « trouver sa voie », « faire du chemin », « avancer dans la vie », etc.).

Vincent Gélinas-Lemaire remarque que plusieurs genres romanesques font du motif de la route l'« ossature [du] récit⁴³⁴ » : les « romans de mœurs et de voyages, les romans de chevalerie, les romans picaresques [...]. Quelque pays qu'elle traverse, la route se plie à ses obstacles pour mener le héros d'un point vers l'autre, le soumettant, pendant l'aventure, au hasard de toutes les rencontres⁴³⁵ ». C'est également l'analyse qu'en fait Henri Mitterand : « la route ne se conçoit que comme lieu de l'itinéraire, avec ses péripéties et ses rencontres, son programme préconstruit de parcours, d'obstacles, d'épreuves, de victoires ou d'échecs sur le temps et sur la distance⁴³⁶ ». Cependant, dans les romans de l'ambition, la différence tient à ce que la route n'a pas véritablement

⁴²⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 623.

⁴²⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 349.

⁴²⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 185.

⁴³⁰ Yvonne Verdier, « Le Petit Chaperon Rouge dans la tradition orale », *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1995.

⁴³¹ L'ambitieux serait à ce titre un Chaperon rouge imprudent. Le Dr. Descuret dit ainsi que l'ambition « s'allie rarement à la prudence : elle marche ordinairement, ou plutôt elle court en avant, sans regarder derrière elle ». Dr Jean-Baptiste Félix Descuret, *La Médecine des passions*, *op. cit.*, p. 575.

⁴³² Jacob et Wilhelm Grimm, « Rothkaeppchen » (1819), dans Annie Collognat et Marie-Charlotte Delmas (dir.), *Les Contes de Perrault dans tous leurs états*, Paris, Omnibus, 2007, p. 289.

⁴³³ Marion Caudebec, « L'imprévoyance de l'oralité et les sottises de la lettre. *Le Roman du Chaperon Rouge* d'Alphonse Daudet », *op. cit.*

⁴³⁴ Vincent Gélinas-Lemaire, *Le Récit architecte. Cinq aspects de l'espace*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2019, p. 24.

⁴³⁵ *Idem.*

⁴³⁶ Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, PUF, coll. « Écrivains », 1990, p. 188.

d'existence concrète, mais relève plutôt de l'image symbolique et de la métaphore, à la fois spatiale et temporelle. Malgré tout, le chronotope de la route sert de colonne vertébrale au récit. Le parcours d'apprentissage du jeune homme ambitieux s'inscrit dans la continuité du roman d'aventures, mais des aventures modernes où le chemin concret devient une image qui reste tout aussi structurante pour le personnage.

L'escalier social

L'élévation sociale appelle sans surprise les technologies de la montée : marchepied, échelle, escalier et même ascenseur (pour Mouret, homme d'avenir⁴³⁷). À la différence de la route qui est essentiellement affaire de mots et d'images, ces dispositifs se matérialisent concrètement. Les domestiques du *Nabab* affirment, employant cette fois une métaphore, qu'une « société sans hiérarchie, c'est une maison sans escalier⁴³⁸ ». Or, les escaliers sont nombreux dans *Le Nabab*. Ils prennent tout d'abord la forme, plus modeste, de l'estrade. Mora, au plus haut de sa gloire, est ainsi constamment surélevé lorsqu'il doit s'allonger (position horizontale) : son lit est « élevé de quelques marches⁴³⁹ », même lorsqu'il devient lit de mort, « toujours l'estrade même après la mort⁴⁴⁰ ». Monter les escaliers, c'est monter en scène, comme le montre bien la montée des invités de Jenkins dans son salon : « la vaste antichambre dont on avait enlevé les portes laissait voir l'escalier de l'hôtel [...] où se développaient les longues traînes dont le poids soyeux semblait rejeter en arrière le buste décolleté des femmes dans ce joli mouvement ascensionnel qui les faisait apparaître, peu à peu, jusqu'au complet épanouissement de leur gloire. Les couples arrivés en haut paraissaient entrer en scène⁴⁴¹ ». Être au plus haut implique une lumière et une attention supplémentaires : on peut être vu de tous. Jansoulet connaît lui aussi l'estrade, celle de l'Assemblée, dont la descente est corollaire à la chute sociale : « ces existences d'estradiers ont parfois des passes bien cruelles. Gravement, lourdement, sous les regards de toute l'Assemblée, il lui fallut redescendre ces gradins qu'il avait escaladés au prix de tant de peines et d'argent, mais au bas desquels le précipitait une fatalité inexorable⁴⁴² ». Le concret et le métaphorique se rencontrent dans cette scène. On le voit, l'escalier et ses équivalents mettent en évidence le conflit entre le haut et le bas qui tiraille les ambitieux.

Moins prestigieuse que l'escalier, l'échelle peut pourtant être tout aussi éloquente. Orphelin issu de la classe ouvrière, le jeune Bouteiller était apprenti maçon de jour et étudiait la nuit pour obtenir une bourse. Son rôle sur les chantiers consistait à « monte[r] "l'oiseau" à l'échelle⁴⁴³ ». En maçonnerie, l'oiseau est une caisse ouverte

⁴³⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 298.

⁴³⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 145.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 274.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 332.

⁴⁴³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 634.

permettant de transporter le mortier sur le dos⁴⁴⁴. Il s'agit donc d'une activité qui contraint le corps à plier sous le poids, à courber le cou. Cette poussée rappelle ici encore Atlas. Toutefois, Bouteiller préfère se pencher sur des livres, c'est-à-dire adopter une posture propre à la pratique de la lecture et de l'écriture scolaire. C'est sa détermination à maîtriser la lettre et ses outils qui lui ont permis de s'élever, non pas sur l'échelle du maçon, mais sur l'échelle sociale. La littératie joue pour lui le rôle promis par l'école républicaine : elle l'extirpe de sa classe, lui permet finalement de se redresser physiquement (ne plus courber l'échine) et de s'élever socialement⁴⁴⁵.

Dans *Bel-Ami*, les nombreux escaliers montés par Duroy disent les conditions sociales. Citons une fois encore les escaliers de l'immeuble des Forestier dont les trois paliers sont ornés de grands miroirs, signes de luxe. La comparaison avec les escaliers de son propre appartement est déplaisante pour Bel-Ami : « il éprouva en montant l'escalier, dont il éclairait avec des allumettes-bougies les marches sales où traînaient des bouts de papiers, des bouts de cigarettes, des épluchures de cuisine, une écœurante sensation de dégoût et une hâte de sortir de là⁴⁴⁶ ». Le journal se situe dans un entre-deux avec son « escalier luxueux et sale que toute la rue voyait⁴⁴⁷ ». Cet escalier-là dit le caractère public de l'entreprise (à la vue de tous), l'échelon supérieur (le luxe), mais aussi les compromissions et les malversations (la saleté). Quant à l'escalier du nouvel hôtel particulier des Walter, il affiche un luxe extravagant qui exhibe le succès monumental, l'ascension fulgurante : « [à] droite et à gauche partaient les deux bras d'un escalier monumental, qui se rejoignaient au premier étage. La rampe était une merveille de fer forgé, dont la vieille dorure éteinte faisait courir une lueur discrète le long des marches de marbre rouge⁴⁴⁸ ». Notons qu'après une mésaventure dans les escaliers de l'immeuble de Duroy (un enfant pauvre bousculé dans la montée précipitée vers ses plaisirs : petite mise en scène du jeu social ?), Clotilde de Marelle choisit un logement au rez-de-chaussée pour accueillir leurs ébats : « on peut entrer et sortir par la fenêtre sans que le concierge vous voie⁴⁴⁹ », se réjouit Clotilde. Outre la dimension pratique, cette position dit aussi quelque chose de la relation avec madame de Marelle : elle ne fait pas monter (c'est plutôt Bel-

⁴⁴⁴ Entrée « oiseau », *Trésor de la langue française informatisé*.

⁴⁴⁵ Notons que l'origine sociale destinait Bouteiller à devenir maçon, soit un bâtisseur. Il était plus précisément responsable de l'agent liant, le mortier. En se plongeant à corps perdu dans le monde de la littératie pour enseigner, son rôle fut finalement d'être, aux yeux du narrateur barrésien, un démolisseur et un briseur de liens « naturels ». Le professeur déménage rue Denfert-Rochereau, nom du célèbre officier qui défendit la ville de Belfort contre les Prusses en 1870. Or, Bouteiller est accusé par le narrateur d'introduire dans ses classes les doctrines d'un étranger, Emmanuel Kant. Loin d'être un autre « Lion de Belfort » (surnom de Denfert-Rochereau), Bouteiller s'emploie plutôt à utiliser la littératie pour désunir et détruire les mœurs françaises, selon la logique barrésienne.

⁴⁴⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 67.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 372.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 131.

Ami qui apporte au ménage de Marelle, en les prévenant du coup boursier) puisqu'on passe par la fenêtre. Clotilde est un détour, un plaisir sans véritable gain pour Duroy, une affection (peut-être la seule) à laquelle il revient toujours, même quand il est au plus haut, sur le perron de la Madeleine : l'image de Clotilde dans cette chambre ferme le roman. Si Duroy amène bien madame Walter dans ce garni afin de bénéficier d'une entrée dans son cercle, il semble qu'il s'agit ici plus d'une décision pratique que symbolique. Mais notons tout de même que les relations faisant avancer le plus efficacement Duroy dans la société sont surtout celles qui n'aboutissent pas dans cette chambre au rez-de-chaussée : ni Madeleine ni Suzanne ne passent par là, mais par l'escalier de la mairie ou de l'église.

Nous avons vu que Mouret privilégie les positions surplombantes, de préférence en haut du grand escalier. Mais ce dernier, bien que central, n'est pas unique puisque l'ensemble du magasin en est traversé : « des escaliers de fer s'élevaient du rez-de-chaussée, des ponts de fer étaient jetés d'un bout à l'autre, aux deux étages ». Il s'agit probablement des éléments architecturaux, avec la porte principale, les plus importants et les plus structurants du magasin. Le métal qui les compose dit leur modernité et donc, par extension, la modernité du déclassé. Mouret passe ses journées à monter et à descendre dans le bâtiment, tout comme les vendeurs et les clientes : c'est « une montée continue et bourdonnante, tout un peuple en l'air [...] au-dessus de cette confusion, tout en haut, le rayon de la literie, comme suspendu, mettait des petits lits de fer garnis de leurs matelas, drapés de leurs rideaux blancs, un dortoir de pensionnaires qui dormait dans le piétinement de la clientèle, plus rare à mesure que les rayons s'élevaient davantage⁴⁵⁰ ». Plus on monte dans le *Bonheur*, plus on est dans le rêve : la literie se fait aérienne, elle devient nuage. L'escalier se mue en véritable échelle de Jacob, une porte vers le ciel et Dieu⁴⁵¹. Tout le monde ne parvient pas jusqu'en haut (plus on monte, plus la clientèle se fait rare) : l'escalier opère visiblement un tri selon les intérêts et les forces (capacité physique à monter). Une fois au sommet (mouvement de verticalité), l'horizontalité prend le dessus : on peut s'allonger, dormir, se reposer enfin d'être monté si haut en triomphant de la ruée des appétits d'en bas. En somme, le magasin devient une véritable mise en abîme du jeu social⁴⁵².

Vaincu au début de *L'Argent*, Saccard n'ose plus « rentrer à la Bourse ; [...] la certitude d'y être accueilli, en vaincu, l'empêchait de monter les marches⁴⁵³ ». Pourtant, malgré la chute, il bénéficie « seul [de] la jouissance du grand escalier⁴⁵⁴ » de l'hôtel qu'il

⁴⁵⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 314.

⁴⁵¹ Gn 28.12.

⁴⁵² Nous renvoyons au travail de Caroline Francoite qui s'est intéressée au motif de l'escalier dans plusieurs romans des *Rougon-Macquart*. Elle observe elle aussi la dimension sociologique que matérialise l'escalier, notamment la hiérarchisation sociale. Caroline Francoite, *L'Escalier dans La Curée, L'Assommoir, Nana, Pot-Bouille et Au Bonheur des dames. Motif architectural, signe sociologique et métaphore épistémologique*, mémoire de master, sous la direction de Fabienne Bercegol, Université Toulouse Jean Jaurès, 2021.

⁴⁵³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 55.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 88.

partage. La princesse d'Orviedo, propriétaire des lieux, et les Hamelin se partagent de fait « l'ancien escalier de service⁴⁵⁵ », soit le modeste escalier des serviteurs : la noble et le travailleur (l'ingénieur) sont relégués dans l'escalier auparavant réservé à la domesticité, tandis que le spéculateur occupe l'escalier principal, témoin de la richesse de l'hôtel. Autre escalier hautement symbolique, celui de la rue de la Harpe où la pauvre Rosalie Chavaille fut violée par Saccard « un soir, sur les marches de l'escalier⁴⁵⁶ » : « renversée d'une main trop prompte contre l'angle d'une marche, [elle] avait eu l'épaule démise⁴⁵⁷ ». Victor, l'enfant né de ce viol, garde « le nez tordu à droite, la tête comme écrasée sur la marche où sa mère, violente, l'avait conçu⁴⁵⁸ ». Il y a, dans cet acte, quelque chose de l'ordre de la violence fondatrice, du sacrifice de la jeune vierge (on le suppose) issue des classes laborieuses sur les marches de l'escalier social. L'adolescente y laisse son épaule et, donc, sa capacité de travail : Saccard anéantit le travail (Chavaille, soit le *travail* avec un chuintement, un défaut de prononciation, un mot défectueux). Cet événement marque un commencement pour le spéculateur. Il laisse derrière lui des billets de reconnaissance de dette et un fils. Les billets sont signés du nom de Sicardot, première étape vers le changement d'identité. Quant à Victor, il représente le pire : il est un être des bas-fonds, un criminel-né au sens de Lombroso. Son existence permet d'exorciser la peur que suscite l'ambitieux venu d'en bas en l'incarnant, mais aussi en l'expulsant de soi, en l'abandonnant derrière soi, au bas des marches de l'escalier social. L'acte de violence relève du rite fondateur et conduit à la naissance de l'homme nouveau, celui de *La Curée* et de *L'Argent*.

S'ouvrir toutes les portes

Pour l'ambitieux, le but est de voir les portes des hautes sphères s'ouvrir devant lui. L'image n'est pas seulement métaphorique puisque c'est bien souvent la porte des maisons et des salons qu'il faut pouvoir pousser pour se montrer et faire les bonnes rencontres. Il est humiliant de « sentir fermées les portes du monde, de n'avoir pas de relations à traiter en égal⁴⁵⁹ ». Entrer dans le monde, c'est asseoir sa position sociale : je suis là, donc je suis comme vous, du moins c'est ce que je veux vous faire croire par ma simple présence. Dès lors, l'ambitieux devient expert pour « dévisser les serrures », tel Portalis dans *Les Déracinés*, et ce, jusqu'à ce qu'on lui « remett[e] une clef sous main » pour l'inciter à « respect[er] les serrures⁴⁶⁰ ». Pour réussir, il faut forcer une entrée bien gardée tant les élites se méfient des parvenus. Se retrouver nez à la porte dit l'échec social. En fin de parcours et loin des beaux quartiers, Racadot et ses derniers soutiens trouvent ainsi

⁴⁵⁵ *Idem*.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁵⁷ *Idem*.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 207.

⁴⁵⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 108.

⁴⁶⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 575.

« porte close⁴⁶¹ », l'imprimerie leur étant maintenant fermée faute de journal à imprimer. La dernière « petite porte » qui s'ouvre pour Racadot et « se referm[e] sur lui⁴⁶² », la porte ultime donc, est celle des geôles du Palais de justice. Au contraire, Rougon, en politique comme en amour, n'aime pas « s'attarder aux bagatelles de la porte » et « aurait crevé une cloison d'un coup d'épaule, pour entrer dans une alcôve⁴⁶³ » ou ailleurs. Cette propension à *forcer* les entrées se manifeste également « en Orient, [où] l'*appui* du ministre [Rougon] [a] singulièrement aidé l'ingénieur Hamelin, en lui ouvrant toutes les portes, en exerçant une *pression* sur certains personnages⁴⁶⁴ » : la forte épaule de Rougon, tel un bélier menant l'assaut, ouvre la voie. La baronne Hemerlingue opte quant à elle pour un passage plus subtil et retors : « une conversion solennelle [au catholicisme] [...] lui ouvrirait les portes de cette partie du monde parisien dont l'accès semble être devenu de plus en plus difficile, à mesure que la société s'est démocratisée tout autour⁴⁶⁵ ». Se jouent ici deux approches où le genre se lit en filigrane : ouvrir les portes par la force physique masculine ou par la prétendue duplicité féminine. Jenkins, marqué négativement, utilise lui aussi la tromperie pour faire s'ouvrir les portes du monde, mais de manière plus discutable encore : il entre partout, sans attendre, grâce à ses perles d'arsenic, droguant les hautes sphères pour mieux les intégrer⁴⁶⁶. Bel-Ami use également de séduction pour s'ouvrir toutes les portes : celles des Forestier, du journal, des Walter, des de Marelles, etc. Ce n'est que lorsque les ambitions de Duroy changent d'échelle qu'il emploie pour la première fois la force physique afin d'ouvrir une porte récalcitrante. Sans déléguer la tâche au commissaire de police et aux agents présents⁴⁶⁷, Duroy enfonce la porte qui le sépare de Madeleine et de Laroche-Mathieu se livrant à des ébats adultérins : « il donna tout à coup une secousse si *violente* et si *vigoureuse* que la vieille serrure de cette maison meublée céda. Les vis arrachées sortirent du bois⁴⁶⁸ ». Duroy affiche sa virilité par cette entrée en force, lui qui jusqu'ici utilisait la chance et la séduction pour ouvrir les portes. Cette poussée virile marque la rupture avec Madeleine : Duroy s'émancipe du régime féminin et *pénètre* dans une nouvelle ère, celle de l'autonomie virile et de l'âge d'homme.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 695.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 722.

⁴⁶³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 183.

⁴⁶⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 243, nous soulignons.

⁴⁶⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 295.

⁴⁶⁶ Jenkins empoisonne tout le monde, ce qui le rapproche de Nana, la Mouche d'or.

⁴⁶⁷ Cette confusion des rôles entre la « victime » et l'agent de l'ordre explique sans doute l'amusante scène du commissariat où les convenances pour franchir la porte sont oubliées par Duroy : « Il [le commissaire] s'effaça pour laisser passer Du Roy. Mais le journaliste, dont l'esprit était préoccupé, refusait de sortir le premier, et répétait : "Après vous... après vous." Le magistrat prononça : – Passez donc, monsieur, je suis chez moi. L'autre, aussitôt, franchit la porte en saluant. » Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 396.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 397, nous soulignons.

Face aux ambitieux, aucune porte ne résiste : ils s'insinuent partout. Chez Rougon, un drôle de jeu de portes ouvertes et de portes fermées avec la bande est mis en scène. La bande ne connaît et n'accepte pas de portes closes quand il s'agit de son ministre : « À ce moment, la porte s'ouvrit toute grande. Une voix disait en riant : – Bien, bien, je vous excuserai, Merle... Je suis de la maison. Si vous m'empêchiez d'entrer par ici, je ferais le tour par la salle des séances, parbleu⁴⁶⁹ ! » Même lorsque la porte du bureau de Rougon est fermée, la pièce ne peut rester étanche : « dans un angle du cabinet, une petite porte s'ouvrit⁴⁷⁰ ». La bande s'infiltrer de tous les côtés, envahissant l'espace. De même, Saccard se fait ouvrir la porte condamnée qui le sépare de l'appartement des Hamelin : « Saccard venait d'avoir l'idée de faire enlever les vis qui condamnaient la porte de communication entre les deux appartements⁴⁷¹ ». Mouret est tout aussi envahissant, s'infiltrant sous la forme de poussière que produit son grand chantier pour l'agrandissement du *Bonheur des dames* : « Les Baudu désespérés regardaient cette poussière implacable *pénétrer partout, traverser les boiseries les mieux closes, salir les étoffes de la boutique, se glisser jusque dans leur lit* ; et l'idée qu'ils la *respiraient* quand même, qu'ils finiraient par en mourir, leur empoisonnait l'existence⁴⁷² ». Même quand les portes sont closes, Mouret et son commerce parviennent à s'infiltrer partout. Les ambitieux n'ont que faire des cloisons et des frontières : ils cherchent à les traverser. D'ailleurs, note Claudine Giacchetti, Duroy, comme les autres ambitieux, ne s'arrête jamais de bouger : « les espaces sont des passages, non des domiciles⁴⁷³ ». Rien n'est fixe avec eux : ils aspirent aux hautes sphères bourgeoises, mais répugnent visiblement de *s'installer* durablement. Ce sont des êtres de *passage*, dans tous les sens du terme.

Cependant, la meilleure technique pour faire s'ouvrir les portes du monde consiste pour les ambitieux à ouvrir les leurs. Ainsi, Walter, coupable d'être juif aux yeux de la bonne société, parvient à passer outre ce handicap en attirant la haute société dans sa maison :

Sa maison serait *ouverte*. Y viendrait qui voudrait. Il suffirait de montrer à la *porte* la lettre de convocation. [...] Et le père Walter savait bien qu'ils *reviendraient*, plus tard, comme ils étaient allés chez ses frères israélites devenus riches comme lui. Il fallait d'abord qu'ils *entrassent* dans sa maison, tous les pannés titrés qu'on cite dans les feuilles ; et ils y *entreraient* pour voir la figure d'un homme qui a gagné cinquante millions en six semaines ; ils y *entreraient* aussi pour voir et compter ceux qui viendraient là ; ils y *entreraient* encore parce qu'il avait eu le

⁴⁶⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 84.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁷¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 105.

⁴⁷² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 280, nous soulignons.

⁴⁷³ Claudine Giacchetti, *Maupassant. Espaces du roman*, *op. cit.*, p. 88.

bon goût et l'adresse de les appeler à admirer un tableau chrétien chez lui, fils d'Israël⁴⁷⁴.

Entrer chez Walter, c'est mettre le pied dans un piège : passer son seuil une fois, c'est le légitimer et rendre sa porte désirable. L'homme d'affaires n'est pas le seul ambitieux à avoir compris le mécanisme. Mouret a pour adage « la vie [...] attire la vie⁴⁷⁵ » et cherche à créer l'écrasement dans son magasin pour susciter l'envie d'y entrer : « S'il en avait découvert le moyen, il aurait fait passer la rue au travers de sa maison⁴⁷⁶ ». Le Nabab s'emploie également à faire entrer le plus de monde possible chez lui : « Il y a un va-et-vient continu à travers ces beaux salons blanc et or, un bruit de portes, un courant [...] attiré des quatre coins de Paris et de la banlieue par cette gigantesque fortune et cette incroyable facilité⁴⁷⁷ ». L'erreur de Jansoulet tient néanmoins à mal choisir ses invités, ce que remarquent Jenkins et Monpavon (« vraie ménagerie, cette maison-là », « la société était un peu mêlée », « Sait pas et veut pas apprendre⁴⁷⁸ »). Même procédé chez Clorinde qui, faute de pouvoir entrer elle-même à l'Assemblée en tant qu'élue, cherche à faire de sa maison un lieu central de la politique, la plaque tournante des informations. De fait, la « porte de l'hôtel Balbi était toujours grande ouverte⁴⁷⁹ ». De même, chez Saccard comme chez Gundermann, c'est « un défilé incessant, un véritable galop, par les portes battantes. [...] La rue traversait toute la pièce, n'allait qu'à lui⁴⁸⁰ ». C'est cet envahissement qui inquiète Rougon, alors en pleine chute politique, cherchant sans succès à fermer sa porte : « La porte était restée ouverte [...] Fermez donc la porte, Merle ! À quoi pensez-vous ! Tout Paris va entrer⁴⁸¹ ». Chez les ambitieux, la frontière entre privé et public est plus que poreuse : elle est quasiment inexistante. C'est évident chez Saccard qui « donn[e] son salon [pour qu'il] devien[ne] la salle du conseil, sa salle à manger et six autres pièces dont on ferait des bureaux encore⁴⁸² ». Saccard fait entrer la banque chez lui, toutes les portes s'ouvrent et la ligne entre espace privé et espace public s'efface. Son intérieur devient le lieu du pouvoir.

En somme, tout et tous convergent vers Walter, Mouret, Saccard, Gundermann, Jansoulet, Clorinde, Rougon, etc. L'image qui se dessine est celle d'un centre d'où rayonnent, de part et d'autre, une multitude de lignes en mouvement, un flux de va-et-vient constants, véritable réseau en étoile sur lequel les ambitieux s'appuient pour monter

⁴⁷⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 369, nous soulignons.

⁴⁷⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 299.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 300.

⁴⁷⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁷⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 107.

⁴⁸⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 137.

⁴⁸¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 85.

⁴⁸² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 160.

plus haut. Saccard craint d'ailleurs de « changer la veine, s'il fermait sa porte⁴⁸³ » : s'ouvrir, c'est multiplier les opportunités. La porte du *Bonheur* est en outre significativement « haute et profonde comme un porche d'église⁴⁸⁴ », puis remplacée par une autre « d'une hauteur d'arc de triomphe⁴⁸⁵ ». Mouret travaille à la séduction de l'ouverture et suscite une véritable « tentation de la porte⁴⁸⁶ » (une porte-vagin ?). La monumentalité de la porte d'entrée et la sacralité du seuil soulignent le caractère hautement symbolique du passage. Mouret est, comme les autres ambitieux, l'homme de la grande porte, le Janus de la porte ouverte, dieu à deux visages, dieu du passage et des voyageurs, gardien des portes⁴⁸⁷. Mauvais gardien en l'occurrence puisqu'il crée, à son avantage, un véritable courant d'air dans lequel il s'engouffre.

b. Géographie du mâle

Les romans de l'ambition sont essentiellement des romans parisiens : tous les chemins et toutes les ambitions mènent à Paris. En effet, pour les jeunes hommes, il « n'y a qu'une ville, qu'un pays au monde, c'est Paris⁴⁸⁸ ». Selon Marie-Astrid Charlier, « [d]ans le roman du réel, on part de la province parce que Paris est une promesse et l'on y revient parce que Paris a déçu⁴⁸⁹ ». Le rêve est de revenir, temporairement, triomphant dans le lieu d'origine : « épat[er]⁴⁹⁰ » le père resté au pays, pour Bel-Ami ; loger richement la mère Jansoulet dans le château légendaire de la région ; se « veng[er] des dédains de sa petite ville⁴⁹¹ » pour Rougon en prêtant assistance au marquis et à la marquise, notables de Plassans. S'il est synonyme d'échec, le retour au pays peut constituer un repoussoir, comme pour Jansoulet qui refuse de rentrer dans le Sud après sa défaite⁴⁹² ; ou encore Racadot pour qui l'échec du journal est « un pas sur la route de Custines, et retourner là-bas, après l'héritage de sa mère détruit, serait intolérable⁴⁹³ ». Revenir au point de départ

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 190.

⁴⁸⁴ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 296.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 459.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁸⁷ Janus est également à l'origine, étymologiquement parlant, du mois de janvier, le mois qui ouvre et ferme l'année. Relevons à ce titre que le premier dîner auquel Duroy est invité chez les Walter a lieu le 20 janvier, également mois de sa première promotion au journal. L'annonce de la Légion d'honneur remise à Duroy est faite le 1^{er} janvier. Autant d'événements marquant l'entrée de Duroy dans de nouvelles sphères sociales.

⁴⁸⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 66.

⁴⁸⁹ Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours*, *op. cit.*, p. 262.

⁴⁹⁰ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 167.

⁴⁹¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 331.

⁴⁹² Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 377.

⁴⁹³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 687.

sans qu'un changement de situation sociale ait eu lieu relève de l'échec. Seuls les ambitieux de moindre envergure rêvent de revenir durablement au pays pour y triompher, tels Du Poizat⁴⁹⁴ et madame Correur⁴⁹⁵. Pour les autres, Paris est à la fois le moyen et la fin de la réussite sociale.

Le grand océan social

Nous avons déjà mis en évidence la liquidité de l'argent qui fuit et s'évapore. Mais l'imaginaire de l'eau déborde ce champ thématique pour saturer en définitive l'ensemble des romans de l'ambition, son champ lexical se ventilant dans tous les textes. Paris se métamorphose en océan social dans lequel tous les ruisseaux de province se jettent. Le paysage parisien se fait dès lors marin :

[Ils étaient] en haut d'un terre-plein découvert d'où l'on voyait, Montmartre, les Buttes-Chaumont moutonner dans le lointain en *hautes vagues*. Avec la colline du Père-Lachaise cela figurait bien ces trois *ondulations* se suivant à égale distance, dont se compose chaque élan de la *mer* à l'heure du *flux*. Dans les plis de ces *abîmes*, des lumières clignotaient déjà, comme des *falots de barque*, à travers les *buées* violettes qui montaient ; des cheminées s'élançaient ainsi que des *mâts* ou des *tuyaux de steamers* soufflant leur fumée ; et *roulant* tout cela dans son mouvement *ondulé*, l'océan parisien, en trois bonds chaque fois diminués, semblait l'apporter au noir *rivage*⁴⁹⁶.

Le vocabulaire s'adapte en conséquence : les ambitieux « tremp[ent] ensemble⁴⁹⁷ » dans les affaires douteuses, « barbot[ent]⁴⁹⁸ » dans le grand bain parisien, « piqu[ent] une tête dans les affaires⁴⁹⁹ », plongeant dans le « bain du succès⁵⁰⁰ ». La modernité prend elle-même la forme d'un courant, tout comme le succès : ils emportent tout sur leur passage. Devant le grand magasin, les dames sont « saisies par le courant » : « Comme les fleuves tirent à eux les eaux errantes d'une vallée, il semblait que le flot des clientes, coulant à plein vestibule, buvait les passants de la rue, aspirait la population des quatre coins de Paris⁵⁰¹ ». De même, autour de la Bourse, « les deux artères engorgées [...] charrient la foule. Des quatre carrefours, ouverts aux quatre angles de la place, des flots ininterrompus de

⁴⁹⁴ « Depuis qu'il [Du Poizat] est dans sa préfecture, il se régale à se venger de son enfance. Et les bourgeois qui l'ont connu pauvre diable autrefois, n'ont pas envie aujourd'hui de sourire, quand il passe, je vous en réponds ! » Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 385.

⁴⁹⁵ « Une de ses idées fixes était de retourner là-bas, comme Du Poizat, pour s'y montrer en femme cossue et respectée. » *Ibid.*, p. 99.

⁴⁹⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 291, nous soulignons.

⁴⁹⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 69.

⁴⁹⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁹⁹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 119.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 166.

⁵⁰¹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 304.

voitures coulaient, sillonnant le pavé, au milieu des remous d'une cohue de piétons. [...] ce bruit de marée de l'agio, victorieux du grondement de la ville⁵⁰² ». Le mouvement mène à Mouret ou à la Bourse (où trônera bientôt Saccard), gouffres placés de fait au centre de Paris, telle Charybde aspirant tous les navires.

Une dimension inquiétante est inhérente à l'eau. Saccard fait ainsi planer la menace de la noyade au-dessus de la baronne en pensant : « ça m'amusera que tu boives un coup⁵⁰³ » (boire la tasse). Mouchefrin fait, significativement, « un faux pas du trottoir au milieu du ruisseau⁵⁰⁴ », annonçant la chute prochaine, le pied mouillé du perdant tombé au caniveau. Rougon dit avoir, non pas des impatiences, mais « des *inquiétudes* dans les jambes » car « les jours de pluie l'agitaient⁵⁰⁵ », liant l'eau et la nervosité ensemble. L'eau réduit également la visibilité. La pluie provoque ainsi temporairement la cécité. Le Nabab regarde, à travers les « vitres ruisselantes [...] la nuit aussi obscure, aussi fermée que son propre destin⁵⁰⁶ » : le rideau de pluie, couplé à la nuit, fait barrage au regard et écrase les perspectives (spatiales et d'avenir). Même angoisse chez Saccard qui, ébranlé par les projets de Sigismond de supprimer l'argent, vérifie « d'un regard que la Bourse était toujours là » : « Elle y était toujours, mais très vague au fond de la nuit tombante, comme fondue sous le *linceul de pluie*, un pâle fantôme de Bourse près de s'évanouir en une fumée grise⁵⁰⁷ ». La pluie se transforme en brume qui « empl[i]t le fond des rues⁵⁰⁸ ». Seul Sigismond, en hauteur, est épargné par cette confusion, chargée d'eau en suspension, qui règne dans le Paris marchand et financier.

L'eau devient plus inquiétante encore sous la forme géante de l'océan. Les entreprises deviennent ainsi des navires, bien souvent guettés par le « naufrage ⁵⁰⁹ » et « l'engloutissement final⁵¹⁰ ». L'Universelle « croul[e] à pic » (croule/coule) dans « un océan d'argent⁵¹¹ ». Le journal de Racadot est une « barque » que ses amis « repouss[ent] du pied [...] [pour] sauter dans un bon bateau » : « Mais moi, je coule lentement⁵¹²... », se lamente le jeune homme. La dernière porte, celle du palais de Justice, se referme effectivement sur Racadot « comme l'eau sur un noyé⁵¹³ ». De même, Jansoulet se compare, lui et sa fortune, à « un gros bateau [remuant] de la vase lorsque sa quille touche

⁵⁰² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 55.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 260.

⁵⁰⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 586.

⁵⁰⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 349, nous soulignons.

⁵⁰⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 174.

⁵⁰⁷ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 364, nous soulignons.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 360.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 440.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 382.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 289.

⁵¹² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 689.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 722.

le fond⁵¹⁴ ». Il embauche de Géry en lui assurant que la « mâtüre est solide » et qu'il a « du charbon plein [ses] soutes⁵¹⁵ ». C'est finalement un autre bateau qui va le conduire au naufrage. Le Nabab est cloué au pilori parisien, par l'entremise d'un article dans lequel l'anecdote infamante se cache derrière une fable édulcorée : « Une histoire assez embrouillée avec des noms chinois, où il était question d'un mandarin très riche, nouvellement passé de première classe, et qui avait tenu dans les temps un "bateau de fleurs" amarré tout au bout de la ville près d'une barrière fréquentée par les guerriers⁵¹⁶ ». Le bateau décrié n'est autre qu'un ancien bastringue, tenu en vérité par l'aîné Jansoulet, qui cachait une maison de passe (les *fleurs* ne partageant que la première lettre des mots bien moins policés qui sont sous-entendus : *filles* ou peut-être même *foutré*). Cette histoire vient concurrencer le récit des origines fait par le Nabab au début du roman, récit où il embarque au hasard dans un bateau pour Tunis pour en revenir richissime. Le chemin du Nabab se présente donc comme une voie navigable. Le *Bonheur des dames* prend pour sa part la forme moderne d'un *steamer* : « La machine ronflait toujours, encore en activité, lâchant sa vapeur dans un dernier grondement, [...] prenait l'apparence d'une chambre de chauffe géante, où l'on voyait passer les ombres noires des chauffeurs⁵¹⁷ ». Dans l'océan sombre qu'est « la grande ville, noire et muette sous la pluie », le magasin se transforme paradoxalement en un point stable, ancré sur la terre ferme, « flamb[ant] comme un phare⁵¹⁸ ». Le magasin se montre ainsi à la fois mouvant (le progrès en marche) et stable (solidité de l'entreprise).

Dès lors, la noyade est un risque de tous les instants⁵¹⁹. Parmi les naufragés, Robineau, petit robinet où l'eau se donne à lire, affiche « une figure d'homme qui se noie⁵²⁰ », comme tous les petits commerçants qui « sombr[ent], roulés, emportés, dans le flot des désastres⁵²¹ ». Norbert de Varenne prévient Duroy de la fatalité de la noyade dans la vie pour l'homme isolé : « Vous vous débattrez, éperdu, noyé, dans les incertitudes. Vous crierez "à l'aide" de tous les côtés, et personne ne vous répondra⁵²² ». Bel-Ami abandonne Laroche-Mathieu par ces mots : « C'est un homme à la mer. On ne peut pas le

⁵¹⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 329.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 223.

⁵¹⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 78.

⁵¹⁸ *Idem.*

⁵¹⁹ Les différentes formes verbales de « noyer » et le nom « noyé » traversent les romans, tout particulièrement chez Zola : onze occurrences dans *L'Argent*, dix-neuf dans *Son Excellence Eugène Rougon*, vingt-quatre dans *Au Bonheur des dames*, contre six occurrences dans *Les Déracinés*, *Bel-Ami* et *Le Nabab* (chacun). Mais c'est sans compter la profusion du champ lexical de l'eau et du naufrage.

⁵²⁰ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 438.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 451.

⁵²² Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 180.

repêcher⁵²³ ». Racadot et Mouchefrin se plaisent pour leur part dans les brasseries malfamées, affinité interprétée par le narrateur comme « l'instinct des noyés qui, sur l'océan social, s'accrochent les uns aux autres pour essayer de se sauver⁵²⁴ ». Mouchefrin termine métaphoriquement à « demi-noyé dans l'eau », en « être submergé⁵²⁵ ». Quant au Nabab, juste avant de mourir, « il saisit convulsivement » les « deux mains tendues » de de Géry, « comme un noyé⁵²⁶ » :

et cela dans le plus sinistre endroit du monde, le chaos éclairé d'une lanterne sourde où gisent pêle-mêle sous la poussière tous les rebuts des pièces jouées, meubles dorés, tentures à crépines brillantes, carrosses, coffres-forts, tables à jeu, escaliers et rampes démontés, parmi des cordages, des poulies, un fouillis d'accessoires de théâtre hors d'usage, cassés, démolis, avariés. Bernard Jansoulet étendu au milieu de ces *épaves*, son linge fendu sur la poitrine, à la fois sanglant et blême, était bien un *naufagé* de la vie, meurtri et rejeté à la *côte* avec les débris lamentables de son luxe artificiel dispersé et broyé par le *tourbillon* parisien⁵²⁷.

Avec cette scène finale, Daudet fait une véritable peinture de l'échec de l'ambition. Cordages, poulies et escaliers se transposent aisément d'un décor de théâtre à un décor de navire. La noyade reprend en définitive le motif de la chute en faisant craindre le trou sous la forme, cette fois, d'un abysse.

Les maîtres de l'eau

Cependant, les ambitieux sont moins de simples nageurs que de véritables pirates. Le journal de Walter « navigu[e] sur les fonds de l'État et sur les bas-fonds de la politique⁵²⁸ », à en croire Norbert de Varenne. Les ambitieux « pêch[ent]⁵²⁹ » des places, des millions, des faveurs « dans les eaux troubles de la Bourse⁵³⁰ » ou « dans les eaux fangeuses de la politique⁵³¹ » : la pêche dit aussi le *péché*, à quelques accents près, soit l'action transgressive. Saccard est explicitement associé à la piraterie, étant qualifié à plusieurs reprises de « corsaire⁵³² » ou de « forban du pavé de Paris⁵³³ ». Quant à Jenkins, il

⁵²³ *Ibid.*, p. 404.

⁵²⁴ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 567.

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 733.

⁵²⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 381.

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 382, nous soulignons.

⁵²⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 164.

⁵²⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 317 ; Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 68.

⁵³⁰ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 320.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 317.

⁵³² *Ibid.*, p. 95, p. 182, p. 352, p. 419 et p. 424.

⁵³³ *Ibid.*, p. 222

justifie sa malhonnêteté par les contraintes des « duretés de la vie » : « Quand on a le vent contre et qu'on veut avancer, on louvoie. J'ai louvoyé⁵³⁴ ». Venu à l'origine du vocabulaire de la marine (« Naviguer tantôt à droite, tantôt à gauche de la route à suivre pour gagner un point qu'un vent contraire ne permet pas d'atteindre directement⁵³⁵ »), le verbe *louvoyer* dit, encore une fois, les détours, les courbes, les voies sinueuses empruntées par l'ambition.

Mais la piraterie dit aussi l'expertise de l'espace maritime. En effet, les ambitieux qui réussissent font preuve d'une véritable maîtrise de l'eau. Rougon, au plus haut de son pouvoir, étale sa puissance par une image superlative pour décrire sa soif (d'eau, mais aussi de pouvoir) : « J'avalerai la Seine, ce matin⁵³⁶ ». Quant à Mouret, il démontre dans son magasin une habileté incroyable avec l'eau :

C'était, au fond du hall, autour d'une des colonnettes de fonte qui soutenaient le vitrage, comme un *ruissellement* d'étoffe, une *nappe bouillonnée* tombant de haut et s'élargissant jusqu'au parquet. Des satins clairs et des soies tendres *jaillissaient* d'abord : les satins à la reine, les satins renaissance, aux tons nacrés *d'eau de source* ; les soies légères aux *transparences* de cristal, vert *Nil*, ciel indien, rose de mai, bleu *Danube*. [...] Et, en bas, ainsi que dans une *vasque*, dormaient les étoffes lourdes, les armures façonnées, les damas, les brocarts, les soies perlées et lamées, au milieu d'un *lit profond* de velours, [...] creusant avec leurs taches mouvantes un *lac immobile* où semblaient danser des *reflets* de ciel et de paysage. Des femmes, pâles de désirs, se penchaient comme pour se voir [...], avec la peur sourde d'être prises dans le *débordement* d'un pareil luxe et avec l'irrésistible envie de s'y jeter et de s'y perdre⁵³⁷.

Cette longue description illustre la faculté de Mouret à canaliser l'eau, à la *contrôler* pour mieux la faire déborder. La maîtrise d'un élément naturel telle que l'eau relève du geste prométhéen, démonstration de la supériorité de l'homme capable de dominer la nature et ses éléments (l'eau plutôt que le feu ici). Mouret exerce sa force de navigateur et maître des eaux sur le petit commerce en engloutissant les bâtiments, pas seulement en les achetant, mais aussi en les inondant de publicité : « les roues de fiacres les [les volets du *Vieil Elbeuf*] éclaboussaient, des affiches les noyaient, les collaient ensemble, flot montant de la publicité⁵³⁸ ». Quand le *Bonheur* n'est pas poussière, il se fait donc eau. Nous avons déjà dit l'importance de la maîtrise de ses fluides pour un homme (larmes, liquide séminal, sang). La virilité aspire visiblement au pouvoir de contrôler tous les écoulements, débordements et autres sorties de lit. L'homme qui domine les eaux extérieures donne à penser qu'il domine tous les flux, ceux de son corps compris.

⁵³⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 368.

⁵³⁵ Entrée « louvoyer », *Trésor de la langue française informatisé*.

⁵³⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 340.

⁵³⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 160, nous soulignons.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 460.

L'habileté de Duroy à naviguer sur l'océan social parisien est mise en lumière par la peinture achetée par Walter, *Jésus marchant sur les flots*. En effet, tous s'accordent à dire que Bel-Ami ressemble au Jésus représenté dans le tableau. L'œuvre met en scène le miracle :

Le cadre coupait le milieu de la barque où se trouvaient les apôtres à peine éclairés par les rayons obliques d'une lanterne, dont l'un d'eux, assis sur le bordage, projetait toute la lumière sur Jésus qui s'en venait. Le Christ avançait le pied sur une vague qu'on voyait se creuser, soumise, aplani, caressante sous le pas divin qui la foulait. Tout était sombre autour de l'Homme-Dieu. Seules les étoiles brillaient au ciel⁵³⁹.

La simple barque, celle des ambitions communes, est sectionnée par la frontière du cadre, symbolisant par-là ses limites. Le Christ, dont l'humanité divine est mise en scène, montre à tous sa maîtrise du monde en accomplissant, *avec ses pieds*, la domination sur la nature. Il domestique un de ces « espaces sauvages extrêmes⁵⁴⁰ », geste civilisateur que l'homme ne cesse de reproduire. Maître des eaux, ce double de Bel-Ami donne à voir une image de l'ascension sociale, résistant à la plus élémentaire et irréductible des forces naturelles, la gravité. Duroy continue de dominer les flots à la fin du roman où la foule venue célébrer son mariage se liquéfie à ses pieds : « Et vague comme le bruit d'une mer lointaine, le grouillement du peuple amassé devant l'église entrait par la porte avec le soleil⁵⁴¹ » ; « La foule coulait devant lui comme un fleuve⁵⁴² ». Le jeune homme ne fait plus partie du flux, il est *au-dessus*. La musique jouée lors de la cérémonie prend des accents de tempête en mer :

Tantôt elles [les orgues] jetaient des clameurs prolongées, énormes, enflées comme des vagues, si sonores et si puissantes, qu'il semblait qu'elles dussent soulever et faire sauter le toit pour se répandre dans le ciel bleu. [...] Puis tout à coup elles se calmaient ; et des notes fines, alertes, couraient dans l'air, effleuraient l'oreille comme des souffles légers ; c'étaient de petits chants gracieux, menus, sautillants, qui voletaient ainsi que des oiseaux ; et soudain, cette coquette musique s'élargissait de nouveau, redevenant effrayante de force et d'ampleur, comme si un grain de sable se métamorphosait en un monde⁵⁴³.

En mettant en parallèle ciel et océan, cette description souligne bien le lien qui existe entre les deux. En effet, dans l'eau se reflète le ciel. La maîtrise de l'eau est dès lors une autre manière pour les ambitieux de maîtriser l'envol, de naviguer dans la voûte céleste. Plutôt que le mariage, les orgues célèbrent l'ambition et son parcours ascensionnel, la force et la puissance déployée.

⁵³⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 376.

⁵⁴⁰ Simon Lanot, « École buissonnière et ensauvagement de la raison graphique », *Cahiers de littérature orale*, 88, à paraître, p. 87-104.

⁵⁴¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 430.

⁵⁴² *Ibid.*, p. 435.

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 434.

Paris et ses boues

Les provinciaux *montent* à Paris, « la grande ville où la province déverse toutes ses ambitions⁵⁴⁴ ». La capitale centralise toutes les ambitions, telle la Seine avec ses affluents. En pratique, nous dit Sébastien Roldan, « un tel trajet fluvial implique bien entendu l'usage du réseau de canaux reliant les bassins fluviaux de la Seine⁵⁴⁵ ». Modernité oblige, Bel-Ami rejoint en train la capitale en longeant la Seine⁵⁴⁶. Les Lorrains évitent le système de canaux en passant eux aussi par le train. En tous les cas, remarque Sébastien Roldan, il s'agit d'une « remontée du courant qui défie la gravité et les pentes, c'est-à-dire le cours naturel des choses⁵⁴⁷ ». L'ambitieux va à *contre-courant* et se déverse dans l'océan qu'est Paris. Frédéric Moreau nage lui aussi à contre-courant, mais dans le mauvais sens pour un ambitieux. Il ouvre ainsi le premier chapitre de *L'Éducation sentimentale* à bord du navire faisant la navette entre Paris et Montereau, significativement nommé *la Ville-de-Montereau* (où l'on entend Moreau montant à la ville). Or, Frédéric retourne en province, dès l'ouverture du roman. L'incipit annonce déjà le mauvais départ et l'échec des ambitions par ce voyage fluvial⁵⁴⁸.

La Seine participe de l'« imaginaire de ces grands concentrateurs et canalisateurs de flots que sont les fleuves⁵⁴⁹ ». Déjà dans *L'Éducation sentimentale*, observe Pierre-Jean Dufief, la « Seine n'évoque pas la nature ; c'est un fleuve urbain canalisé et pollué⁵⁵⁰ ». Elle est ainsi décrite, dans *Son Excellence Eugène Rougon*, comme étant « couleur d'encre, moirée d'écailles d'or vivantes⁵⁵¹ », ou encore « huileuse, d'un vert sale » et « coul[ant] lourdement⁵⁵² ». Le brouillard parisien semble sortir du fleuve : « le léger brouillard qui montait de la Seine⁵⁵³ » ; elle émet des « souffles⁵⁵⁴ ». De même chez Daudet, le roman s'ouvre sur un brouillard « froid, mais blanc comme de la vapeur de neige⁵⁵⁵ » qui se dissipe

⁵⁴⁴ Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 279-280.

⁵⁴⁵ Sébastien Roldan, « Noyer Paris dans la Seine chez Alphonse Daudet (1868-1883) », *Le Petit chose*, n° 106, 2017, p. 67.

⁵⁴⁶ L'intérêt du texte pour la Seine dit bien l'importance du fleuve : « Le train longeait la Seine ; et les jeunes gens se mirent à regarder dans le fleuve, déroulé comme un large ruban de métal poli à côté de la voie, des reflets rouges, des taches tombées du ciel que le soleil en s'en allant avait frotté de pourpre et de feu. » Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 255.

⁵⁴⁷ Sébastien Roldan, « Noyer Paris dans la Seine chez Alphonse Daudet (1868-1883) », *op. cit.*, p. 68.

⁵⁴⁸ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁵⁵⁰ Pierre-Jean Dufief, *Paris dans le roman du XIX^e siècle*, Paris, Hatier, 1994, p. 39.

⁵⁵¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 333.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 536.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 178.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 317.

⁵⁵⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 5.

rapidement dans les quartiers populaires en activité, mais envahit les beaux quartiers parisiens endormis : la brume matinale écourté la vision et contraint les déplacements ; elle dit aussi l'inactivité des aisés, la mobilité réduite de ceux qui sont en haut. Paris connaît des « pluies continues qui semblent faites pour lui seul, être montées en nuages de son fleuve, de ses fumées, de son haleine de monstre, et redescendues en ruissellement de ses toits, de ses gouttières des innombrables fenêtres de ses mansardes⁵⁵⁶ ». Comme le souligne Sébastien Roldan, « [t]out semble se passer comme si le fleuve à Paris même générerait, par simple et naturelle évaporation de ses molécules d'eau, une continuelle vapeur⁵⁵⁷ ». Finalement, le ciel parisien « n'est pas fait d'air, mais d'eau⁵⁵⁸ », les nombreuses pluies s'abattant sur la ville redoublant cette impression de liquidité du ciel. Ici encore, la frontière entre eau et ciel est ténue comme pour l'océan où la ligne de l'horizon se montre parfois floue entre les deux. À noter que la Seine est aussi le lieu des suicides, notamment ceux des femmes⁵⁵⁹, faisant du fleuve un véritable « tombeau d'Ophélie⁵⁶⁰ ». Ses berges sont également témoins du meurtre d'Astiné, son sang souillant l'eau de la Seine : « Racadot et Mouchefrin ont lavé leurs mains avec du sable, dans la Seine⁵⁶¹ ». Charriant la mort, le fleuve parisien se transforme en Styx dans une ville infernale, image déjà présente chez Balzac⁵⁶².

La Seine, avec ses allures souterraines et septiques, fait de Paris un égout gigantesque. Tous les milieux sont concernés : les basses classes (Racadot « flotte dans la vase⁵⁶³ » de la misère), la presse (Sturel a « senti sous son pied mollir la rive du vaste cloaque de la presse⁵⁶⁴ »), la haute société, le monde de la finance (avec la chute de l'Universelle, tout est englouti « avec fracas au fond du cloaque, que rien ne comblait⁵⁶⁵ »), etc. L'humidité ambiante fait tout moisir et pourrir : le vieux commerce autour du *Bonheur des*

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 276.

⁵⁵⁷ Sébastien Roldan, « Noyer Paris dans la Seine chez Alphonse Daudet (1868-1883) », *op. cit.*, p. 78.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 81.

⁵⁵⁹ Denise, sans travail, se trouve dans « une de ces débâcles sombres qui jettent les filles au ruisseau ou à la Seine » : dans l'eau quoi qu'il arrive. Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 247.

⁵⁶⁰ Silvia Baroni, « Au seuil de l'enfer : la Seine dans *La Comédie humaine* », *Arborescences*, n° 8, 2018, 27-30.

⁵⁶¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 706.

⁵⁶² Silvia Baroni, « Au seuil de l'enfer : la Seine dans *La Comédie humaine* », *op. cit.*, p. 17-32.

⁵⁶³ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 693.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 674.

⁵⁶⁵ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 452.

*dames*⁵⁶⁶, mais aussi les Parisiens et leurs mœurs, selon une correspondance entre l'espace et la moralité. Racadot et Mouchefrin, en pleine chute sociale, « s'enfonc[ent] dans les rues étroites, obscures, tortueuses du Marais. Le vent ne cédait que pour laisser tomber des ondées, et quand la lumière des becs de gaz avait cessé de vaciller lugubrement, elle produisait une impression plus désolante encore en se reflétant par teintes blafardes dans les flaques et les ruisseaux d'eau noirâtre⁵⁶⁷ ». Le quartier du Marais garde l'aspect marécageux qui précédait son urbanisation. Égout, cloaque ou encore fossé : Paris récupère les excédents d'eau, le trop-plein et les eaux usées (donc sales). Pour le narrateur daudétien, les ambitions de province qui se déversent à la capitale sont en fait « son trop-plein bouillonnant et malpropre ». Après avoir ouvert l'écluse, la province « accuse ensuite [Paris] de perversité et d'infection⁵⁶⁸ ». Ce serait alors la multiplicité des ambitions malpropres qui souille Paris et son fleuve.

Mais le trou sombre et humide parisien se révèle avant tout *boueux*. En effet, les scènes où Paris se retrouve sous les eaux se terminent bien souvent dans la boue. La pluie, contrairement aux attentes, ne purifie pas la terre de ses maux, tel le Déluge biblique. L'eau salit la ville : dans le « Paris boueux⁵⁶⁹ », le « Paris fangeux⁵⁷⁰ », le ciel est « couleur de boue⁵⁷¹ » ; la « boue humaine⁵⁷² » se déplace dans la « boue de Paris⁵⁷³ ». Dans *L'Argent*, « une petite pluie glaciale noyait la ville, changée par le dégel en un cloaque de boue, jaune et liquide. La Bourse [...] se trouva changée en une immense flaque d'eau bourbeuse. La crasse noire des murs suintait, il ne tombait du toit vitré qu'un jour bas et roussâtre, d'une désespérée mélancolie⁵⁷⁴ ». De même dans *Le Nabab* où la ville est sous la « pluie depuis le matin, un ciel gris et bas à toucher avec les parapluies, un temps mou qui poisse, le gâchis, la boue, rien que de la boue, en flaques lourdes, [...] à croire que Paris entier va s'enfoncer et disparaître sous cette tristesse du sol fangeux où tout se fond et se confond⁵⁷⁵ ». L'orage qui fait attendre Rougon, à la fin du roman, transforme les Champs-Élysées en « un lac de boue, une boue jaune, fluide⁵⁷⁶ ». Après le déluge, le landau du prince

⁵⁶⁶ « quelques instants avaient suffi, la chaussée était trouée de flaques, les ruisseaux roulaient des eaux sales, une boue épaisse, piétinée, poissait les trottoirs [...] il semblait que le ruissellement des parapluies coulât jusqu'aux comptoirs, que le pavé avec sa boue et ses flaques entrât, achevât de moisir l'antique rez-de-chaussée, blanc de salpêtre. C'était toute une vision de l'ancien Paris mouillé, dont elle grelottait » Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 77.

⁵⁶⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 695.

⁵⁶⁸ Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 279-280.

⁵⁶⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 360

⁵⁷⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 695,

⁵⁷¹ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 440.

⁵⁷² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 470.

⁵⁷³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 78.

⁵⁷⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 409.

⁵⁷⁵ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 190.

⁵⁷⁶ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 540.

impérial apparaît (les écuyers sont significativement « couverts d'une couche de boue liquide⁵⁷⁷ ») et arrache une exclamation à un cantonnier (grand professionnel des routes donc) : « Tiens ! ce crapaud⁵⁷⁸ ! » Double acception ici encore : la relève impériale est de la race des amphibiens. Pour réussir, monter au plus haut du pouvoir, mieux vaut être adapté à l'eau et au marécage ; il faut pouvoir avancer dans la boue.

L'image du Paris boueux est, on le voit, particulièrement prégnante chez Zola et Daudet : trente et une occurrences des termes *boue* et *boueux* dans *L'Argent* ; onze dans *Au Bonheur des dames* ; quinze dans *Le Nabab* (et cinq des mots *fange* et *fangeux*) ; seulement cinq pour *Les Déracinés* et *Son Excellence Eugène Rougon*. Mais le plus surprenant est l'absence totale de *boue* dans *Bel-Ami*. Il ne pleut d'ailleurs jamais dans ce roman (alors que Paris est soumis aux influences d'un climat océanique) : le ciel sans nuages de *Bel-Ami* intrigue, tout comme ce parcours ascensionnel sans véritable encombre. L'humidité inquiétante n'apparaît qu'à un seul endroit : la cave de Rival de laquelle remonte une « odeur de souterrain [...], une senteur d'humidité chauffée, de murs moisissés essuyés pour la circonstance⁵⁷⁹ ». Dans ce trou humide et « triste comme [...] un tombeau », le temps passe lentement comme « au fond des prisons⁵⁸⁰ ». La cave est un caveau ou une cage : elle signifie l'immobilité totale. Dans cette cave, *Bel-Ami* s'entraîne à tirer au pistolet avant son duel (et risque donc l'immobilité dernière) et l'élite parisienne va s'y enterrer, le temps d'un après-midi, pour se divertir. En haut, rien n'entrave le mouvement ; en bas, l'humidité accompagne l'immobilité. Il en est de même avec la boue : elle *embourbe* le pied, ralentit, voire paralyse. « C'étaient encore Jantrou, *noyé* dans l'alcool, la Sandorff *noyée* dans la *boue*, Massias retombé à sa misérable condition de chien rabatteur, *cloué* pour la vie à la Bourse par la dette ; et c'était Flory voleur, *en prison*, expiant ses faiblesses d'homme tendre⁵⁸¹ ». Le naufrage de l'Universelle noie dans la boue, les dettes et condamne à la prison. Quand on tombe au fond du trou d'eau, on ne peut que difficilement en bouger : le fossé se fait fosse.

Paris, impasse des ambitions ?

Le cadre brumeux, pluvieux et boueux donne donc à Paris un caractère immobile : on avance péniblement, la vision est réduite et le pied s'embourbe. Les pluies écrasent la ville. Le ciel, chargé d'eau, frôle le sol : « un ciel nuageux et *bas*, qui semblait *peser* sur la ville⁵⁸² » ; « il ne *tombait* du toit vitré qu'un jour *bas* et roussâtre⁵⁸³ » ; « un ciel gris et *bas* à

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 540.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 541.

⁵⁷⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 295.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 196.

⁵⁸¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 452, nous soulignons.

⁵⁸² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 337, nous soulignons.

⁵⁸³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 409, nous soulignons.

toucher avec les parapluies⁵⁸⁴ ». Le sentiment de claustrophobie s'accroît avec la concentration des ambitieux dans la capitale. Renaudin souligne ainsi l'engorgement de Paris par les ambitions : « c'est très plein⁵⁸⁵ ». Barrès défend en effet une décentralisation⁵⁸⁶ qui « rendrait de la vitalité à la nation qui se dessèche et s'atrophie, si la force toujours s'accumule dans Paris engorgé⁵⁸⁷ ». Or, tous les ambitieux ne voient *que* Paris. Saccard refuse de quitter la ville pour tenter sa chance dans les colonies (il s'exilera tout de même, contraint et forcé, en Hollande ; mais ce ne sera que pour mieux revenir à Paris à la chute de l'Empire), là où Hamelin et madame Caroline renoncent plus facilement à la capitale pour partir à l'étranger (Rome, à la fin de *L'Argent*). Malgré les projets fabuleux et l'horizon grandiose dessinés par Saccard, jamais il ne quitte Paris pour admirer sur place ses réalisations en Orient : « nous allons être les maîtres de Paris, les rois du marché⁵⁸⁸ », s'enflamme-t-il au retour d'Hamelin. On le voit, les conquêtes d'Orient n'ont qu'une finalité : Paris. Il en est de même pour Jansoulet qui, en dépit de ses succès de l'autre côté de la Méditerranée, n'a qu'un seul projet : « Je n'ai plus rien à faire en Tunisie, et je m'en retirerai le plus tôt possible... Il n'y a qu'une ville, qu'un pays au monde, c'est Paris⁵⁸⁹ ». Chez Barrès, les provinciaux n'ont qu'un cri à la bouche : « “À Paris !” Paris !... Le rendez-vous des hommes, le rond-point de l'humanité⁵⁹⁰ ! » Les ambitieux sont convaincus de ne pouvoir réussir que « dans la Ville⁵⁹¹ », mère de toutes les villes, qui vide la province de ses forces⁵⁹². À la différence de Daudet où Paris est un déversoir du trop-plein, la ville assèche ses affluents chez Barrès.

Finalement, il semble que Paris soit un horizon indépassable pour les ambitieux. Rougon observe ainsi « le spectacle de la grande ville, *barrant* l'horizon⁵⁹³ » ; Félicia regarde l'« horizon fangeux⁵⁹⁴ » parisien ; la ville donne à voir des « horizons droits et durs de la

⁵⁸⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 190, nous soulignons.

⁵⁸⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 536.

⁵⁸⁶ Pour Barrès, « [l]a centralisation administrative, culturelle, sociologique appauvrit les provinces et rend vulnérable tout le pays, le peuple français n'a qu'une seule tête, facile à tourner, facile à découper. » Pierre Citti, « Paris dans *Les Déracinés* », dans Fondation Singer-Polignac, *Écrire Paris*, Paris, Éditions Seesam, 1990, p. 122.

⁵⁸⁷ Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. 5, Paris, Club de l'honnête homme, 1967, p. 437, cité par Vital Rambaud, Note 33, dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 1349.

⁵⁸⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 312.

⁵⁸⁹ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 66.

⁵⁹⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 513.

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 524.

⁵⁹² « Comme elle [la Lorraine] sera vidée par leur départ [...] après que ces enfants qu'elle avait réussis s'en vont fortifier, comme tous, toujours, l'heureux Paris ! » *Ibid.*, p. 523.

⁵⁹³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 455, nous soulignons.

⁵⁹⁴ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 192.

pierre⁵⁹⁵ » des immeubles. Paris prend des allures de cul-de-sac. La capitale promet la mobilité, mais l'espace parisien semble dire au contraire l'immobilité. Les ambitions, qu'elles réussissent ou non, échouent à Paris. Arrivé au fond de l'impasse parisienne, l'aîné Jansoulet ne peut que faire demi-tour pour retourner en province : « Paris – après avoir, pendant dix ans, battu, tordu, pressuré dans sa grande cuve ce brillant chiffon méridional, l'avoir brûlé dans tous ses vitriols, roulé dans toutes ses fanges – finit par renvoyer à cet état de loque et d'épave, abruti, *paralysé*⁵⁹⁶ ». Les eaux et les boues de Paris ont ainsi raison de la mobilité des ambitieux. Ils montent peut-être à la verticale, mais ne bougent plus à l'horizontale, la capitale devenant leur seul horizon. Il y a donc quelque chose de l'ordre du surplace dans Paris.

L'impasse parisienne est plus évidente encore pour Jansoulet ou pour le Paris de Barrès. En effet, la mort est au bout des romans. *Le Nabab* se clôture ainsi sur la mort du duc de Mora, le suicide de Monpavon et l'attaque d'apoplexie de Jansoulet. L'aîné et le père Jansoulet pourraient presque s'ajouter à cette liste des victimes de la ville : le premier meurt à lui-même en revenant « abruti⁵⁹⁷ » de la capitale (il laisse sa tête à Paris) ; le second meurt de chagrin des malheurs de son fils. De même, remarque Pierre Citti, la mort traverse *Les Déracinés* :

Le jour où [...] débarque Sturel [à Paris], Gambetta vient de mourir [...]. Le centre du livre est occupé par la *Neknia* au tombeau de l'Empereur, et le roman s'achève avec les « fêtes funéraires » de Victor Hugo, où revient, trois ou quatre fois répété, le mot cadavre. Funérailles grandioses ou commémorations, ce Paris est habité par d'immenses cadavres. C'est une fête de la mort, et qui a ses sacrifices, ses boucs émissaires, Astiné l'initiatrice venue des régions orientales, origines de l'histoire où vit encore le souvenir de L'Éden, Racadot la bête à l'odeur forte prise dans la ratière⁵⁹⁸.

Paris montre donc parfois un visage de mort. Quand l'ambitieux échoue, il ne revient pas nécessairement au point de départ, mais s'arrête définitivement à Paris. Il y laisse sa raison ou sa vie. Comme le signifie parfaitement la traduction anglaise du mot *impasse*, la capitale se révèle alors être un véritable *dead-end*.

c. La morale horizontale de Dédale

Qu'attendez-vous ? De l'amour ? Encore quelques baisers, et vous serez impuissant.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 340.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 157, nous soulignons.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁵⁹⁸ Pierre Citti, « Paris dans *Les Déracinés* », *op. cit.*, p. 126.

Et puis, après ? De l'argent ? Pour quoi faire ? Pour payer des femmes ? Joli bonheur ! Pour manger beaucoup, devenir obèse et crier des nuits entières sous les morsures de la goutte ?
 Et puis encore ? De la gloire ? À quoi cela sert-il quand on ne peut plus la cueillir sous forme d'amour ?
 Et puis, après ? Toujours la mort pour finir⁵⁹⁹.

Le long monologue désespéré de Norbert de Varenne à Duroy met en relief la vacuité des ambitions qui, toujours, finissent par la maladie et la mort (du désir, du corps). Comme de Varenne, Philippe Dufour s'interroge : « Arriver à quoi ? Parvenir pour quoi ? Réussir en quoi ? L'arriviste est l'homme d'un trajet sans finalité. Il est le bourgeois errant⁶⁰⁰ ». L'ambitieux ne s'arrête jamais (sauf à Paris), courant sans cesse comme une souris dans sa roue, sans but, pour le plaisir de la course, mais en vain. En effet, remarque Marie-Claire Bancquart, à côté de la structure linéaire du parcours de Bel-Ami se dessine « une structure répétitive [qui] implique qu'en réalité il n'y a pas avance, mais piétinement⁶⁰¹ » : chutes répétées de Duroy dans les sièges, figures du double (Duroy et Forestier, Duroy et son adversaire au duel, Duroy et le Christ), répétition des reflets dans les glaces, à « la chambre garnie du début répond l'hôtel Walter de la fin, acheté tout "garni"⁶⁰² », etc. Notons par ailleurs la multiplicité du chiffre deux dès l'ouverture du roman :

On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait *deux* dîners sans déjeuners, ou *deux* déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de *vingt-deux* [22] sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc *vingt* [20] centimes de boni, ce qui représentait encore *deux* collations au pain et au saucisson, plus *deux* bocks sur le boulevard⁶⁰³

Duroy passe également « *deux* années dans le désert⁶⁰⁴ » africain et dit avoir échoué « deux fois⁶⁰⁵ » au baccalauréat. L'ensemble du roman est traversé par ce chiffre, jusqu'à la fin où Duroy descend de l'escalier de la Madeleine, « entre deux haies de spectateurs⁶⁰⁶ ». Tout est double dans *Bel-Ami*, tout se répète : on recommence des cycles et on tourne *en rond*. De même, à la fin de *L'Argent*, Saccard retombe au caniveau, comme au début du roman,

⁵⁹⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 178.

⁶⁰⁰ Philippe Dufour, note 191, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 82.

⁶⁰¹ Marie-Claire Bancquart, « *Bel-Ami* de Maupassant. Un imaginaire de la conquête, une conquête imaginaire à travers les quartiers de Paris », *op. cit.*, p. 92.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 91-92.

⁶⁰³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 31, nous soulignons. Notons également, dans cette citation, la présence du chiffre trois (trois francs, trente). Le triangle est en effet propre à Bel-Ami : le mari, la femme et l'amant.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 34, nous soulignons.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 435.

comme à ses commencements dans *La Curée*. Quant à Rougon, il reprend sa place à l'Assemblée, ainsi qu'au début du récit (pour finalement rechuter avec l'Empire et espérer reprendre pied avec l'aide de Saccard, comme nous l'apprend *Le Docteur Pascal*). Mouret ne cesse de recommencer le geste d'agrandissement, bouclant sans fin⁶⁰⁷. Seuls les parcours de Racadot et Jansoulet cassent la boucle, mais cela ne les mène que plus rapidement à la mort. En somme, « [o]n arrive, mais à *rien*⁶⁰⁸ » : le vide de la répétition sans fin ou le néant de la mort. À quoi bon monter dans ce cas-là ?

Chacun sa place : « Il faut bien qu'il y ait un dernier »

La vacuité d'arriver est plus problématique encore chez les petites ambitions, dépassées par leurs appétits. Jantrou s'épuise ainsi dans sa nouvelle aisance : « C'était fini, ces trois années de prospérité l'avaient dévasté, dans un monstrueux abus de tout ce qui s'achète, pareil à ces meurt-de-faim qui crèvent d'indigestion, le jour où ils s'attablent⁶⁰⁹ ». Le pauvre, tels Jantrou ou Antoine Macquart, n'a pas de mesure dans l'abondance : est-ce alors vraiment lui rendre service que de lui donner les moyens de ses vices ? s'interroge le réactionnaire, partisan de l'immuabilité de la hiérarchie sociale. Sédille, riche de son long travail d'honnête commerçant, pêche finalement lui aussi de trop de gourmandise (financière). Il est incapable de résister à l'appât du gain sans effort : « Non, non ! ne me tentez pas. Je ferais mieux de *m'enfermer* avec mes pièces de soie et de *ne plus bouger* de mon comptoir⁶¹⁰ ». L'immobilité et la clôture de l'espace préserveraient le petit bourgeois rationnel et ses menus gains de la tentation et du risque. Le capitaine Chave se contente quant à lui de mener à la Bourse « un jeu de gagne-petit, un gain presque assuré de quinze à vingt francs⁶¹¹ ». Tocqueville craignait bien plus les petites ambitions que les audacieuses. En effet, écrivait-il, la société n'aurait que peu à gagner de « la médiocrité des désirs⁶¹² » du petit ambitieux qui se satisfait « des plaisirs vulgaires⁶¹³ » et n'ose « aborder les hautes entreprises⁶¹⁴ ». Jantrou, Sédille et Chave font effectivement bien pâle figure face à la démesure et aux excès du grand Saccard, faisant œuvre de vie. Néanmoins, si Chave

⁶⁰⁷ À la fin de *Pot-Bouille*, Octave a déjà « une singulière sensation de recommencement » : « aujourd'hui répétait hier, il n'y avait ni arrêt ni dénouement ». Le texte multiplie les adverbes, adjectifs et verbes de la répétition (« encore », « même », « de nouveau », recommencer, etc.) pour donner à voir la boucle temporelle. Mouret n'applique finalement que la répétition apprise dans la bourgeoisie. Émile Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 532.

⁶⁰⁸ Marie-Claire Bancquart, « *Bel Ami* de Maupassant. Un imaginaire de la conquête, une conquête imaginaire à travers les quartiers de Paris », *op. cit.*, p. 92.

⁶⁰⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 440.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 152, nous soulignons.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 59.

⁶¹² Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 304.

⁶¹³ *Ibid.*, p. 305.

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 305.

n'apporte son énergie à aucun grand projet, sa prudence lui offre une stabilité de vie et lui épargne le naufrage général causé par la fièvre de l'Universelle.

Un tel équilibre est vanté par les auteurs réactionnaires tels que Bourget et Barrès. Ainsi, le narrateur barrésien s'exalte devant le grand-père de Rœmerspacher : « Voilà un homme. J'aime sa figure honnête de vieux jardinier ! Il a gagné sa vie et fait sa fortune dans l'agriculture et aussi en exploitant les marais salants [...] [d]ans ce canton, à l'écart de la vie moderne⁶¹⁵ ». Le narrateur célèbre la simplicité de celui qui ne bouge pas et se clôture à la fois socialement et géographiquement. Les jeunes Lorrains, eux, s'entêtent à tenter leur chance à Paris, visant plus haut et plus large que le renom local et la fortune modeste. Ce sont les plus pauvres, Racadot et Mouchefrin notamment, qui payent vraiment les conséquences de ce choix. Ils « s'obstinent à être des étudiants⁶¹⁶ » à Paris plutôt que de rester en Lorraine pour trouver un métier : « ils n'ont pas le bon sens de renoncer aux rêves de domination que suggère à ses meilleurs élèves l'Université⁶¹⁷ ». Contrairement aux jeunes Lorrains, le vieux Rœmerspacher a su rester à sa place et en a été récompensé par une fortune à sa mesure (sans indigestion). Racadot, Mouchefrin et même Renaudin n'ont pas conscience de leur position dans la hiérarchie sociale. Si Sturel et Rœmerspacher peuvent tenter de réussir à Paris grâce à l'argent de leur famille, eux n'en ont pas les ressources financières⁶¹⁸. Le narrateur insiste lourdement sur le manque de réalisme des personnages : ils n'ont pas les moyens de leurs ambitions. Plutôt que de consentir à l'ordre social en se contentant de poursuivre modestement l'ascension paternelle dans leur lieu de naissance, les Lorrains rêvent de s'extirper violemment de leur condition sociale. « Accepter, voilà ce que n'enseigne pas l'Université. On y raille la bonne et humaine philosophie qu'entrevoit Saint-Phlin au lycée, un jour que, classé à la queue, il disait : "Il faut bien qu'il y ait un dernier."⁶¹⁹ » Être bon dernier, telle est la recommandation du narrateur réactionnaire. Le problème n'est pas tant les inégalités que ceux qui ne les acceptent pas et se condamnent dès lors au déclassement vers le bas. Que « les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, voilà une condition première de la paix sociale⁶²⁰ ». Restreindre les rêves icariens chez les plus pauvres encouragerait la reproduction sociale et garantirait donc la stabilité de la société. En effet, selon la logique réactionnaire, explique Florent Guénard, « la hiérarchie est un principe de structuration et d'explication » où l'organisation sociale est perçue comme rationnelle, où tous les organes du corps social « sont considéré[s] comme complémentaires⁶²¹ ». En somme, il faut conserver le *statu quo*, que rien ne bouge, que tout stagne pour que la machine

⁶¹⁵ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 514.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 562.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 569

⁶¹⁸ « Mais un garçon sans le sou n'est pas dans la vie comme dans un beau cirque, à tournoyer et à faire jeu de son activité. Il doit l'employer à se nourrir. » *Ibid.*, p. 569.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 568.

⁶²⁰ *Ibid.*, p. 590.

⁶²¹ Florent Guénard, *La Passion de l'égalité*, *op. cit.*, p. 90.

fonctionne. Il y aurait même du bon à être en bas (« Pourquoi Racadot, Mouchefrin n'ont-ils pas senti qu'eux aussi profiteraient à se conformer aux règlements de la collectivité⁶²² ? »). « Ils ne sont pas une démocratie qui monte, mais une aristocratie dégradée⁶²³ ». Le « bon pauvre », avec sa simplicité pittoresque, se voit élevé moralement au statut de noble, mais un noble dans sa classe inférieure : il est grand dans sa petitesse. Le roman de Barrès s'applique ainsi à développer une véritable « pédagogie de la soumission » et de « la résignation au sort⁶²⁴ ». C'est un appel à l'immobilisme, à l'opposé de l'ambition vagabonde et sans frontière.

Le juste milieu ou la médiocratie

Néanmoins, les défenseurs de la hiérarchie et de l'ordre social ne condamnent pas radicalement la mobilité. Celle-ci doit cependant se faire selon des critères bien précis : « seule serait tolérable une mobilité modérée où chacun reste fidèle à ses origines, à ses racines, à ses valeurs ancestrales⁶²⁵ ». On retrouve ici les éléments structurants de la théorie de l'étape, développée par Bourget. La mobilité réduite⁶²⁶ est la thèse explicite de Barrès : en adaptant ses ambitions à la réalité de sa condition sociale, Racadot aurait réussi à Custines ; il aurait eu « des vignes » et « serait tranquille⁶²⁷ » ; ou il aurait pu reprendre l'étude du « notaire de Pont-à-Mousson⁶²⁸ », après quelques années de travail en tant que clerc. Son ascension sociale se serait faite en pente douce, selon la théorie de l'étape. Hamelin prône lui aussi la modération face aux débordements de Saccard : « Seulement, il y avait là une question de *mesure*. S'il était nécessaire et même *sage* de maintenir le cours de 2 000 francs, il devenait *insensé* et complètement criminel de le pousser, de vouloir l'imposer à 3 000 et davantage⁶²⁹ ». Quant à la mère de Jansoulet, elle reste inchangée face à la fortune, continuant sa vie de paysanne : « la belle vieille aux traits *réguliers* et sévères [...] tenait droit sur sa chaise son buste plat serré dans un petit châle vert, n'ayant de sa vie appuyé son dos à un dossier de siège, ne s'étant jamais assise dans un fauteuil⁶³⁰ » ; « ce vieux cœur maternel qu'il [Jansoulet] entendait battre à coups *réguliers* comme le balancier de l'horloge centenaire adossée à un coin de la chambre⁶³¹ ». Face à la dérégulation de ses

⁶²² Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 737.

⁶²³ *Ibid.*, p. 569.

⁶²⁴ Michel Bozon, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 301.

⁶²⁵ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 94.

⁶²⁶ Nous n'employons pas légèrement cette locution. La « mobilité réduite » désigne aujourd'hui les divers handicaps moteurs. Or, l'idéologie hiérarchique cache cette volonté, celle d'handicaper la classe ouvrière dans ses rêves de mobilité.

⁶²⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 642.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 643.

⁶²⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 421, nous soulignons.

⁶³⁰ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 161, nous soulignons.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 162, nous soulignons.

fils et aux hauteurs côtoyées par le Nabab, la mère reste ancrée solidement dans le sol, droite, ne chutant pas dans les sièges. Elle incarne la régularité et l'équilibre. Elle oppose le passé (fantasmé comme stable par l'idéologie réactionnaire) et le temps qui passe (l'horloge centenaire, l'immutabilité du mode de vie) au temps précipité et éphémère du Nabab. Elle est la *juste mesure*.

La juste mesure est celle de l'équilibre et de la stabilité, s'inscrivant entre les extrêmes. Denise est ainsi dotée d'« une de ces figures moutonnières dont on ne dit rien⁶³² ». Elle n'est ni belle ni laide, elle se situe dans la moyenne (elle est toutes les femmes) : elle est *au milieu*, contrairement à Mouret qui se place tout en haut, à des hauteurs extrêmes. Plus explicitement encore, Delestang illustre la stabilité du milieu, lui qui est « assis avec dignité sur son séant, le corps *ni trop en avant ni trop en arrière*⁶³³ ». De même, Laroche-Mathieu est présenté comme un politique « gardant un *équilibre* de finaud entre tous les partis extrêmes⁶³⁴ » : il pratique la politique du juste milieu à la Louis-Philippe, le roi bourgeois⁶³⁵. En somme, ces hommes (et femmes) se révèlent *médiocres*. Philippe Dufour remarque que la médiocrité était « [p]olysémique en français classique (aussi bien synonyme de moyen⁶³⁶, de pondéré même, que d'insuffisant), [mais elle] ne va conserver que son sens péjoratif à l'issue du XIX^e siècle⁶³⁷ » : « petitesse, mesquinerie, platitude sont ses synonymes⁶³⁸ ». Ainsi, Laroche-Mathieu, médiocre du juste milieu, est décrit comme « *sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses [...]. Il était assez soigné, assez correct, assez familier, assez aimable pour réussir*⁶³⁹ ». Il est *sans* et *assez* à la fois : ni trop haut (conviction, moyens, audace, connaissances) ni trop bas (soigné, correct, familier, aimable) ; ni plus ni moins. Éloignés des extrémités, ces petits ambitieux sont des *tièdes* : ni trop chauds (Saccard-Icare), ni trop froids (Gundermann, le mort-vivant).

En politique, les personnages du juste milieu ont une filiation évidente avec la *girouette*, figure versatile qui, tel Rougon, retourne sa veste au gré des changements de gouvernement. Ces pirouettes sont d'autant plus aisées que la girouette prétend se situer *au centre* des courants politiques, à mi-chemin des opinions : elle bascule dès lors d'un côté ou de l'autre avec aisance, selon les moments politiques. L'étude de la politique française

⁶³² Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 399.

⁶³³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 425, nous soulignons.

⁶³⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 274, nous soulignons.

⁶³⁵ Louis-Philippe disait vouloir se « tenir dans un juste milieu également éloigné des excès du pouvoir populaire et des abus du pouvoir royal ». Francis Haskell, « L'Art et le langage politique », *Le Débat*, n° 44, mars-mai, 1987, p. 111, cité dans Edouard Papet (dir.), *Daumier. Les célébrités du juste milieu. 1832-1835*, Paris, Musée d'Orsay, 2005, p. 15.

⁶³⁶ En effet, *médiocrité* vient du latin classique *mediocritas*, signifiant « état moyen, moyenne, juste milieu » et de *medium*, « milieu, centre ». Entrée « *Mediocritas* », Félix Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, *op. cit.*, p. 969.

⁶³⁷ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 106.

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 108.

⁶³⁹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 274, nous soulignons.

depuis la Révolution permet à l'historien Pierre Serna d'associer la girouette à une idéologie bien particulière, difficile à cerner parce que mouvante, qu'il nomme l'*extrême centre*. L'extrême centre, c'est le juste milieu par excellence. En effet, tous les régimes depuis 1789 « n'ont eu de cesse que de rappeler leur ambition de piloter la barque de l'État entre les deux écueils de l'ultra et de la contre-révolution⁶⁴⁰ ». Tous ont ainsi saisi l'utilité « de construire ou d'utiliser les formes de stigmatisation de la droite et de la gauche, afin de caler le timon du pouvoir exécutif en un centre, synonyme de modération⁶⁴¹ ». Pourtant, derrière son apparence de juste mesure, la politique de l'extrême centre « s'avère non moins radicale que les forces centrifuges qu'elle dénonce⁶⁴² », notamment par sa volonté d'abolir l'axe gauche-droite (pour reprendre la terminologie de la partition politique actuelle) et de présenter son discours comme étant le seul imaginable (« *there is no alternative* », « ni de gauche, ni de droite⁶⁴³ », le « en même temps », « c'est une politique pragmatique », etc.)⁶⁴⁴. Le lien entre (prétendue) « modération et pratique du pouvoir exécutif⁶⁴⁵ » s'est donc inscrit durablement dans la culture du système politique français.

Certains personnages littéraires aspirant au pouvoir entretiennent ce positionnement : le centre, la modération, le juste-milieu, le moyen et, bien sûr, la médiocrité dans tous les sens du terme. Ainsi, les hommes politiques du type de Laroche-Mathieu sont, selon Norbert de Varenne, « médiocres, parce qu'ils ont l'esprit *entre deux murs*, – l'argent et la politique⁶⁴⁶ ». Si la médiocrité est bel et bien au milieu, le poète présente cet équilibre comme un bornage et une limite. Il regrette au contraire les larges ambitions extrêmes et idéalistes : « Ah ! c'est qu'il est difficile de trouver un homme qui ait de *l'espace* dans la pensée, qui vous donne la sensation de ces *grandes baleines du large* qu'on respire sur *les côtes de la mer*. J'en ai connu quelques-uns, ils sont *morts*⁶⁴⁷ ». L'espace aérien (hauteurs de la pensée), la mer, la mort : il y a là une nouvelle référence au mythe d'Icare. C'est une fois encore Philippe Dufour qui nous éclaire sur ce point et que nous nous permettons de citer longuement :

⁶⁴⁰ Pierre Serna, *La République des girouettes. 1789-1815 et au-delà, une anomalie politique : la France de l'extrême centre*, Paris, Champ Vallon, coll. « La Chose publique », 2005, p. 22-23.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁴² *Idem.*

⁶⁴³ Posture adoptée par le général de Gaulle (« La France, c'est tout à la fois. C'est tous les Français. Ce n'est pas la gauche, la France. Ce n'est pas la droite, la France. », décembre 1965), puis, plus récemment par Emmanuel Macron.

⁶⁴⁴ Pierre Serna a récemment publié un livre exposant toute l'actualité de l'extrême centre, aujourd'hui pleinement incarné par le président de la République, Emmanuel Macron. Pierre Serna, *L'Extrême centre ou le poison français. 1789-2019*, Paris, Champ Vallon, coll. « États d'architecture », 2019. Les travaux de Pierre Serna ont inspiré des réflexions du même ordre au philosophe Alain Deneault dans *Politiques de l'extrême centre*, Montréal, Lux, coll. « Lettres libres », 2016.

⁶⁴⁵ Pierre Serna, *La République des girouettes*, *op. cit.*, p. 542.

⁶⁴⁶ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 274, nous soulignons.

⁶⁴⁷ *Idem.*, nous soulignons.

En fait, entre les lignes, le mythe libéral laisse entrevoir le fond de sa pensée. Son véritable Héros s'appelle Dédale. C'est lui le sage qui nous révèle qu'il faut savoir ne pas monter trop haut. L'homme est libéré, mais dans les limites du raisonnable. Le mouvement est exalté *et* régulé. À chacun sa place. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Dédale le dit à son fils : ne va ni trop haut ni trop bas : « Je te conseille, Icare, de filer au milieu⁶⁴⁸. » Voici que relu au prisme de Larousse, Dédale apparaît comme l'homme du *juste milieu* ! C'est le côté louis-philippard de Dédale... Sous la monarchie de Juillet, alors que la bourgeoisie arrivée au pouvoir aspire désormais à la stabilité, on entendit beaucoup de ces Dédales. « Soyons médiocres », conseillait ainsi à ses étudiants en Sorbonne Saint-Marc Girardin [...] : « Messieurs, si vous voulez être heureux en ce monde, et je dirai mieux, si nous désirons être honnêtes, soyons bravement... quoi donc ?... des hommes de génie, des réformateurs, des novateurs, des prophètes, des phénomènes ?... Non, messieurs... SOYONS MÉDIOCRES !!! » Applaudissements nourris⁶⁴⁹.

Dédale est l'antithèse d'Icare : il est le raisonnable face à l'idéaliste, celui qui poursuit sa route monotone face à celui qui s'expose aux péripéties de la chute, celui qui « équilibr[e] lui-même son corps dans l'air » contre celui qui « mont[e] plus haut⁶⁵⁰ ». Par leurs aspirations aux ascensions sociales extrêmes, nos ambitieux n'ont donc rien de Dédale, mais tout d'Icare : ils filent à la verticale et non à l'horizontale.

La jeunesse daudétienne semble avoir au contraire bien entendu la recommandation de Girardin en ne prenant pas la relève de l'ambition. Les deux capacités que sont Paul De Géry et André Maranne se distinguent ainsi en choisissant de se retirer tout bonnement du monde de l'ambition « pour assumer les bonheurs d'une existence médiocre⁶⁵¹ » en se mariant aux filles Joyeuse. Les deux jeunes hommes s'extirpent du « cercle restreint mais si brillant⁶⁵² » des beaux quartiers pour le faubourg des Ternes : *terne* comme la famille moyenne aux yeux d'un romancier en mal d'intrigue. La narration, même en régime réaliste, porte d'ailleurs un intérêt plus grand pour les extrêmes, comparés au juste milieu raisonnable et vertueux. Alors que la pièce de théâtre de Maranne est enfin jouée, *Le Nabab* se clôt sur une autre scène de théâtre, celle de la mort de Jansoulet sur qui tombe le rideau final (dans un décor de théâtre). Maranne, pourtant à son plus haut, est éclipsé par le Nabab, à son plus bas. De même en est-il des opérations quotidiennes en Bourse du capitaine Chave, « faites à coup sûr, d'une modestie telle, qu'elles

⁶⁴⁸ La traduction de Joseph Chamonard des *Métamorphoses* opte pour les formules similaires suivantes : « te tenir à mi-distance », « vole entre les deux ». Ovide, Livre VIII, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, p. 209.

⁶⁴⁹ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 75-76.

⁶⁵⁰ Ovide, Livre VIII, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, p. 209.

⁶⁵¹ André Not, « La famille Joyeuse, refuge des valeurs authentiques dans *Le Nabab* », *Le Petit Chose*, n° 96, 2007, p. 30.

⁶⁵² Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 19.

échappaient aux catastrophes⁶⁵³ ». Ces gestes quotidiens restent sans histoire, se soustrayant au schéma actantiel par l'absence de véritable élément perturbateur. C'est d'ailleurs l'histoire de Saccard que relate *L'Argent* et non celle de Chave, celle de Jansoulet qui est au cœur du *Nabab* et non celle de Maranne. C'est la chute d'Icare qui fait le sel du roman, les Dédale se contentant d'exister en arrière-plan. Il y a, malgré tout, bien plus de potentiel dramatique et romanesque dans les capacités que dans les médiocrités.

L'appel à la médiocrité entre en contradiction avec l'idéal viril qui recherche la supériorité et non la simple moyenne. La virilité exige le récit héroïque de ses exploits, tandis que la médiocrité constitue un repoussoir, un état sans histoire. Pourtant, remarque Philippe Dufour, le médiocre, cette fois plutôt dans son sens péjoratif, parvient bien souvent à avoir « raison de l'homme supérieur⁶⁵⁴ » : « Allez, ce ne sont pas les hommes vraiment forts qui vont le plus loin⁶⁵⁵ ! » s'exclame Clorinde, dénigrant subtilement à la fois son mari et Rougon. Le grand homme assiste d'ailleurs, impuissant, au spectacle de l'« apothéose de la médiocrité⁶⁵⁶ » de sa bande et du Second Empire. Le siècle du triomphe de la virilité semble donc se présenter plutôt comme celui de sa mise en échec : réussir socialement n'implique plus vraiment la supériorité des vertus viriles utiles pour se distinguer du commun (volonté, combativité, courage, force, honneur, etc.). Les romans montrent au contraire que ce ne sont pas toujours les plus forts qui tirent leur épingle du jeu. Ni trop ni trop peu semble suffire pour réussir. Les médiocres sont au pouvoir, signant l'avènement de la « médiocratie⁶⁵⁷ », soit le « gouvernement exercé par la classe moyenne⁶⁵⁸ », selon Pierre Larousse, devenue le « stade moyen hissé au rang d'autorité [...] [de] norme impérieuse qu'il s'agit d'incarner⁶⁵⁹ », selon la définition que donne aujourd'hui Alain Deneault. Tous s'avèrent finalement interchangeables, car personne n'a véritablement de mérite ou de capacité particulière pour être à sa place⁶⁶⁰. Les décorations, supposées récompenser les exploits supérieurs, se révèlent ainsi creuses. Jenkins reçoit la Légion d'honneur, à la place du Nabab, pour la meurtrière Œuvre de

⁶⁵³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 248.

⁶⁵⁴ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 122.

⁶⁵⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 374.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 532.

⁶⁵⁷ Honoré de Balzac, « De la médiocratie », *Les Paysans*, repéré par Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 117.

⁶⁵⁸ Pierre Larousse, entrée « Médiocratie », *Le Grand Larousse universel du XIX^e siècle*, cité par Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 118.

⁶⁵⁹ Alain Deneault, *La Médiocratie*, Montréal, Lux, 2016 [2013], p. 36.

⁶⁶⁰ L'exemple le plus édifiant de cette interchangeabilité se trouve au bas de l'échelle sociale, dans le modèle du fordisme qui a imposé des procédures et une standardisation qui ont transformé les métiers en fonction. L'ouvrier n'est plus qu'un rouage interchangeable de la machine : sa fonction s'apprend en deux minutes, là où un métier demande des années d'apprentissage d'un savoir-faire. C'était déjà la critique de l'anglais William Morris, revendiquant au contraire le retour de l'artisan complet et non plus fragmenté. William Morris, *L'Art et l'Artisanat*, trad. de l'anglais, Paris, Rivage poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2011.

Bethléem et Bel-Ami pour ses complaisances journalistiques envers Laroche-Mathieu (et pour son cocuage). La distinction de la croix d'officier est retirée à Jusselin, un familier de Marsy, au profit de Béjuin, un membre de la bande de Rougon : « Béjuin, Jusselin, ça rime, fit remarquer le colonel. Cette observation parut une plaisanterie très fine⁶⁶¹ ». En effet, cela rime car c'est du pareil au même : transparait ici la critique de la méritocratie et fait du mérite des élites une grande blague. Le paradoxe réaliste, analyse Philippe Dufour, « est de montrer qu'au sein de la société démocratique le mieux armé dans le combat pour la vie c'est le médiocre⁶⁶² », soit la médiocrité élevée au rang de système.

Parmi tant de médiocrité ambiante, il semble finalement être assez aisé de se montrer supérieur. À bien y réfléchir, Bel-Ami ne fait rien permettant de le qualifier d'homme exceptionnellement supérieur, lui qui doit beaucoup, si ce n'est tout, aux femmes. Dans le cas de Rougon, c'est son inaction qui le ramène au pouvoir et non ses talents : le qualificatif de *grand homme* en devient presque ironique tant Rougon ne fait rien, dans le cadre de la narration, qui semble justifier un tel titre. Jansoulet se laisse quant à lui berner et dépouiller en quelques mois seulement à Paris, mettant en doute sa carrure d'adroit homme d'affaires (ses succès restent d'ailleurs dans le hors-champ du récit). Racadot échoue en misant tout son héritage dans un projet risqué avec les mauvaises personnes. Les hautes entreprises estimées par Tocqueville se trouvent donc reléguées bien loin. Seuls Mouret et, dans une moindre mesure, Saccard nous paraissent se distinguer par la supériorité de leurs capacités et la grandeur de leurs actions qui en font de véritables hommes d'exception, des bâtisseurs et des conquérants dont les forces ne semblent jamais s'amenuiser, se remettant toujours à l'ouvrage. Mais si Saccard se frotte à un adversaire de taille, rares sont les ambitieux confrontés à une rude compétition : Mouret est confronté aux résistances du vieux Bourras, à celles de l'imprudent Robineau et perd face à la chétive Denise ; Rougon s'oppose au frivole de Marsy, au médiocre Delestang et à la finalement peu inquiétante Clorinde, nous l'avons dit ; Duroy joue contre le médiocre Laroche-Mathieu ; Jansoulet s'oppose à l'impuissant Hemerlingue et, derrière lui, à la baronne qui, elle, se bat contre la ridicule mademoiselle Afchin. En somme, si nos ambitieux ne sont pas d'authentiques médiocres, ils en présentent néanmoins quelques traits. Leur supériorité montre ainsi parfois de légers signes de médiocrité, écornant par la même occasion leur virilité. En effet, la virilité ne peut être ni moyenne ni médiocre. Selon la logique de l'idéal, il ne peut y avoir qu'une virilité supérieure, dominante et toute-puissante. Mais au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

⁶⁶¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 349.

⁶⁶² Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 122.

B. La virilité de l'ambition : la toute-puissance sans limites

a. *Fantasme de totalité*

On connaît les ambitions totalisantes de Zola et du naturalisme, le fameux « tout voir, tout savoir, tout dire⁶⁶³ », devenu vingt ans plus tard « tout savoir, tout pouvoir, tout conquérir⁶⁶⁴ ». Force est de constater que cette fascination pour le geste totalisant se répercute également chez les personnages ambitieux. En effet, derrière les aspirations au succès et à l'argent semble se cacher une ambition plus grande encore, celle d'une toute-puissance qui s'exprime par un désir de totalité dont les indices sont disséminés dans les textes.

Être partout, être tout

Le rêve de totalité se manifeste par un mouvement englobant généralisé et un fonctionnement quasi totalitaire des entreprises. Ainsi, Mouret révolutionne le marché en « vend[ant] de *tout*⁶⁶⁵ » et en ne laissant rien sans surveillance : « ce diable d'homme savait *tout*, s'occupait de *tout*, même aux tables des restaurants de nuit et dans les alcôves de ses maîtresses⁶⁶⁶ » ; « il dirigeait aussi la cuisine⁶⁶⁷ » ; « *Tout* devait lui passer sous les yeux, *absolument tout*⁶⁶⁸ ». Sigismond reconnaît un besoin semblable d'unité totalisante dans les appétits de Saccard : le spéculateur entretient un rêve « d'absorber *tous* les capitaux du monde, d'être *l'unique* banque, l'entrepôt général de la fortune publique⁶⁶⁹ ». Première marche vers cette ambition, « l'idée géante de racheter *toutes* ces actions, pour tenir les vendeurs à découvert, pieds et poings liés, à sa merci⁶⁷⁰ ». Le nom de la banque de Saccard est d'ailleurs loin d'être anodin : « la Banque Universelle, c'est simple, c'est grand, ça englobe tout, ça couvre le monde⁶⁷¹ ». L'universel écrase le particulier dans un ensemble

⁶⁶³ « [...] tout voir, tout savoir, tout dire. Je voudrais coucher l'humanité sur une page blanche, tous les êtres, toutes les choses ; une œuvre qui serait l'arche immense. » Émile Zola, Préface, *Nouveaux contes à Ninon*, dans *Œuvres complètes*, t. 6, Paris, Nouveau Monde éditions, 2003, p. 237-238.

⁶⁶⁴ Émile Zola, « À la jeunesse » (1896), discours dans *Œuvres complètes*, t. 12, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1966-1969, p. 678-680.

⁶⁶⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 72, nous soulignons.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 93, nous soulignons.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 355.

⁶⁶⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 240, nous soulignons.

⁶⁶⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 362, nous soulignons.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 400, nous soulignons.

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 125.

unique et cohérent, dirigé par l'ambitieux. De même, Rougon est encouragé par sa bande à être *tout* : « Il faut bien que vous soyez tout⁶⁷² » ; « Quand vous voudrez, vous serez tout⁶⁷³ ». Être tout c'est donc aussi être l'Autre : Mouret et Bel-Ami possèdent ainsi, nous l'avons dit, un corps total qui réunit positivement le masculin *et* le féminin. Leur puissance joue de cette unicité, de ce dépassement (temporaire) de la différence des sexes. Pour Ivan Jablonka, il s'agit là d'une forme supérieure de virilité, une « masculinité d'ambiguïté [...] capable d'intégrer le féminin⁶⁷⁴ ». Alors que la « femme est rivée à son sexe, [...] le vrai mâle peut tout se permettre⁶⁷⁵ », sans restriction et sans limites. Si la figure du castrat « *incarne* véritablement l'« existence mutilée » de l'impuissant⁶⁷⁶ », celle de l'ambitieux viril vise au contraire l'existence *totale* (dans l'addition et pas dans la soustraction : masculine *et* féminine) et toute-puissante.

Le fantasme de totalité passe aussi par le mouvement de déploiement, d'occupation de l'espace, de colonisation du monde entier. Saccard se répand jusqu'en Orient, tout comme Jansoulet et Bel-Ami en Afrique du Nord. Le *Bonheur* traverse quant à lui l'espace par la correspondance des femmes qui écrivent « des lettres sur du papier au chiffre de la maison, dont elles biffaient l'en-tête d'un trait de plume⁶⁷⁷ » : elles ont beau barrer le nom du magasin, celui-ci se déplace aux quatre coins de Paris et de la France via les plis postaux et entre dans toutes les maisons. Il en est de même avec la publicité qui occupe toute la capitale : à cheval ou par des milliers de ballons, « prom[ène] à travers la ville ce nom détesté du *Bonheur des Dames*⁶⁷⁸ », sur « les murailles, les journaux, jusqu'aux rideaux des théâtres⁶⁷⁹ », ou encore en passant par les « deux cent mille catalogues, dont cinquante mille à l'étranger, traduits dans toutes les langues⁶⁸⁰ ». De la même façon, Saccard lance ses journaux faisant la promotion de l'Universelle « aux quatre coins de la France et du monde⁶⁸¹ ». La conquête du monde est en marche⁶⁸². Les ambitieux ont l'art de *s'imposer* à tous, de gré ou de force. Il s'agit non seulement d'être partout, d'occuper tout l'espace, mais aussi de prendre possession de tous les esprits : Walter « for[ce] Paris

⁶⁷² Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 100.

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 314.

⁶⁷⁴ Ivan Jablonka, *Des hommes justes*, *op. cit.*, p. 87.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 88.

⁶⁷⁶ François Kerlouégan, *Ce fatal excès du désir. Poétique du corps romantique*, *op. cit.*, p. 273.

⁶⁷⁷ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 310.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 142.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 298.

⁶⁸⁰ *Idem.*

⁶⁸¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 301.

⁶⁸² Pensons également aux ambitions natalistes du dernier Zola. Dans *Fécondité*, la très féconde famille Froment part conquérir le continent africain, se félicitant de répandre partout dans le monde son sang et ses valeurs.

entier à parler de lui⁶⁸³ », tout comme Mouret avec sa publicité omniprésente ou encore Saccard qui rêve de « devenir unique et populaire, occuper de lui le monde⁶⁸⁴ ». L'ambitieux rompt toutes les frontières entre lui et l'autre : il veut exister *dans* l'autre. L'étranger et l'altérité s'effacent dans le geste d'absorption de l'ambitieux qui semble chercher la centralisation en un point unique : lui-même. Il y a un sentiment d'incomplétude tant que la conquête n'est pas totale. C'est notamment ce que ressent Mouret face à la résistance du vieux Bourras, résistance à laquelle est liée celle de Denise qui a travaillé chez lui (soit l'homme arrivé au crépuscule de sa vie et la femme) : « cela suffisait à gâter son triomphe, il était torturé par le besoin de compléter sa conquête, [...] son œuvre demeurerait infirme, manquait de logique⁶⁸⁵ ». L'ambitieux viril reproduit sans fin le geste d'appropriation. Si ses ambitieux projets ne connaissent ni limite ni fin, c'est bien parce qu'il aspire à une totalité cohérente : celle de tout avoir et d'être tout.

En somme, il y a quelque chose de l'ordre du divin dans le désir d'unité, de totalité et d'omniscience de l'ambitieux. Ce désir de divinité transparait dans les textes. Jansoulet est perçu par sa mère comme « un être tout-puissant, extraordinaire, [...] un Olympien entouré d'éclairs et de foudres, possédant la toute-puissance⁶⁸⁶ » ; il est, pour le narrateur, le Messie de la « Fête-Dieu gigantesque⁶⁸⁷ » organisée pour le bey ; ses échecs successifs font de lui un « dieu atteint déjà deux fois, [qui] commence à se sentir vulnérable à perdre son assurance⁶⁸⁸ ». Rougon joue quant à lui « son rôle de Dieu⁶⁸⁹ », rôle que sa bande aime le voir endosser (il est « notre bon Dieu à tous⁶⁹⁰ »). Saccard s'aime également en « Dieu adoré de la multitude des pauvres » tandis que Bel-Ami prend lui aussi, comme nous l'avons mentionné plus haut, des traits divins par sa ressemblance avec le Jésus du tableau de Walter, adoré par madame Walter. Qu'il soit objet de peur (Mouret, Rougon) ou d'adoration (Saccard⁶⁹¹, Duroy, Jansoulet, Mouret et Rougon), l'ambitieux, côtoyant les hauteurs, tend à se confondre avec une entité divine dont la puissance économique et sociale fait plier les autres à sa volonté, en dieu tout-puissant et sans limites.

⁶⁸³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 368.

⁶⁸⁴ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 93.

⁶⁸⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 379.

⁶⁸⁶ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 162.

⁶⁸⁷ L'événement rappelle l'épisode des Rois Mages et de « l'arrivée de Gaspard le Maure apportant au fils du charpentier la myrrhe et la couronne en tiare. » *Ibid.*, p. 166.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 175.

⁶⁸⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 342.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 314.

⁶⁹¹ « l'engouement tournait à la *foi* aveugle » : l'Universelle devient presque un culte (celui de l'argent facile), la foule aveuglée se laisse diriger par un Saccard clairvoyant. Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 302, nous soulignons.

L'Un et l'Autre

On reconnaît bien, dans le geste totalisant, la volonté universalisante du masculin, celle de représenter l'humanité entière, hommes et femmes incluses. Mais face à l'unité totalisante recherchée par l'Un, l'Autre fait parfois de la résistance. En effet, la volonté de l'homme bute tôt ou tard sur celle de la femme, et ce, tout particulièrement chez Zola. Saccard, Rougon et Mouret sont ainsi tous trois confrontés aux limites de leur toute-puissance face à certaines femmes. C'est d'abord la petite madame Conin qui, en dépit de ses infidélités récurrentes (Conin contient « con »), refuse catégoriquement d'avoir une relation sexuelle avec Saccard. Malgré les enchères auxquelles se livre le spéculateur pour obtenir ce qu'il désire, la réponse reste la même : « Pas dix, pas cinquante, pas cent mille ! Vous pourriez monter longtemps comme ça, ce serait non, toujours non [...] Non, non ! pas pour un million⁶⁹² ! » Cette résistance est inattendue pour Saccard :

Comment ! l'argent ne donnait donc pas tout ? Voilà une femme que d'autres avaient pour rien, et qu'il ne pouvait avoir, lui, en y mettant un prix fou ! Elle disait non, c'était sa volonté. Il en souffrait cruellement, dans son triomphe, comme d'un doute à sa puissance, d'une désillusion secrète sur la force de l'or, qu'il avait crue jusque-là absolue et souveraine⁶⁹³.

Même scène de désillusion pour Rougon, confronté au refus de Clorinde :

— Écoutez, tout ce que vous voudrez, murmura-t-il. Je ferai tout, je donnerai tout.

Mais elle disait encore non, le punissant dans sa chair de ses anciens dédains, goûtant là une première vengeance. Elle l'avait souhaité tout-puissant pour le refuser et faire ainsi un affront à sa force d'homme⁶⁹⁴.

Enfin, Mouret est soumis à une offense semblable à laquelle s'ajoute un dégoût de la puissance réduite à l'impuissance par le refus de Denise :

Aussi pourquoi se refusait-elle avec une pareille obstination ? Vingt fois, il l'avait suppliée, augmentant ses offes, offrant de l'argent, beaucoup d'argent. Puis, il s'était dit qu'elle devait être ambitieuse, il lui avait promis de la nommer première, dès qu'un rayon serait vacant. Et elle refusait, elle refusait encore ! C'était pour lui une stupeur, une lutte où son désir s'enrageait [...], il demeurait tremblant, bouleversé de son impuissance⁶⁹⁵. [...]

[À] mesure que sa puissance se déroulait, que les rouages des services et l'armée de son personnel défilaient devant lui, il sentait plus profondément l'injure de son impuissance. [...] Il revenait à la caisse

⁶⁹² *Ibid.*, p. 332.

⁶⁹³ *Idem.*

⁶⁹⁴ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 372.

⁶⁹⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 399.

centrale, s'irritait à la vue des coffres-forts, marchait au milieu de ces millions, dont l'inutilité le rendait fou. Elle disait non, toujours non⁶⁹⁶.

Le pouvoir sexuel se superpose ici encore au pouvoir social. Tout semble annulé par la seule existence d'une simple résistance, par une volonté qui ne plie pas. Celle considérée comme plus faible (la femme) triomphe du dominant, allant à l'encontre de la loi du plus fort. La femme échappe décidément toujours à l'homme : elle diffère en corps, elle est multiple (*les* femmes se distinguent bien souvent de l'image de *la* femme, donc plus difficilement saisissables que ne l'est le stéréotype synthétisant et réducteur), elle évolue (ses revendications changent avec le temps, elle demande de nouveaux droits) et elle se montre parfois même réfractaire à la volonté impérieuse de l'homme. La femme résiste ainsi fréquemment à l'homme et à ses tentatives de la saisir (conceptuellement ou, comme dans les exemples cités, sexuellement).

La volonté, vertu intimement liée à la virilité nous l'avons dit, est poussée à son extrême chez l'ambitieux qui parvient à acquérir les moyens de faire céder toutes les frontières. Le viol est une forme paroxystique de la volonté souveraine : Rougon tente, infructueusement, de violer Clorinde dans les écuries ; Saccard viole Rosalie Chavaille (et s'est marié avec Renée dont la volonté avait déjà été soumise par un autre violeur) ; Victor viole Alice de Beauvilliers. Le viol ne relève pas du désir sexuel, mais d'un besoin de pouvoir et de domination. Il s'agit en effet de faire plier celle qui résiste et de la faire *sienne*, dans un geste d'appropriation (le vocabulaire et les expressions idiomatiques autour de la sexualité disent la propriété, le pouvoir et la domination – valeurs viriles, mais aussi bourgeoises –, notamment *prendre* ou *posséder* une femme). Il y a donc un très fort enjeu de pouvoir dans le *besoin* de faire céder l'Autre : sa volonté ne peut pas être plus forte que celle de l'ambitieux qui pousse tous les curseurs au plus haut.

Paradoxalement, confrontés à une limite imposée par la volonté de l'Autre, les hommes sont loin d'utiliser toujours la force. Ils s'avalissent parfois pour tâcher d'obtenir l'inaccessible, ils *s'abaissent*. Saccard prolonge lui-même l'offense du rejet de madame Conin par ses tentatives de négociation ; il projette de se ruiner pour avoir ce que d'autres ont gratuitement, accentuant d'autant plus l'humiliation du refus. Il en est de même pour Mouret dont les efforts pour acheter Denise sont invariablement mis en échec. La tentative de viol est une animalisation peu honorable pour Rougon, bête dans les écuries, outragée par les coups de cravache de Clorinde. Pour tenter de la convaincre plutôt que de la forcer, « honteusement, Rougon se traîna à ses pieds. Il avait pris ses jupes entre ses bras, il baisait ses genoux à travers la soie⁶⁹⁷ ». Mais c'est finalement un mot de Mouret qui, mis face à son impuissance, donne l'autre sens du désir de toute-puissance : « Oui, c'est imbécile, je souffre comme un *enfant* ! Des larmes mouillèrent ses yeux⁶⁹⁸ ». C'est en effet un rêve d'enfant de contrôler le monde entier, de faire plier toutes les volontés à la

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 403.

⁶⁹⁷ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 372.

⁶⁹⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 365, nous soulignons.

sienne : grandir implique de comprendre que l'altérité n'est pas soi. Quand elle est mise en échec, la toute-puissance montre donc moins sa nature divine qu'infantile.

b. Les créateurs et maîtres de la fiction

Nous avons souligné le caractère théâtral des romans de l'ambition, soumis au régime des apparences et au jeu d'acteur. Maître du Verbe, l'ambitieux excelle dans l'illusionnisme et l'affabulation. L'enjolivement, l'exagération et le mensonge font partie de ses outils de prédilection. Or, ces arrangements avec la vérité ont partie liée avec la fiction. Le champ de la politique est invariablement présenté comme celui du théâtre et des fables. Ainsi, Rougon réussit à faire peau neuve en « ayant démenti en une heure toute sa vie politique, prêt à satisfaire, sous la *fiction* du parlementarisme, son furieux appétit d'autorité⁶⁹⁹ ». De même, la capacité à faire récit est primordiale pour Suret-Lefort qui parvient à « compos[er une] tragi-comédie avec un tel art qu'on put pressentir le grand parlementaire⁷⁰⁰ ». L'avocat recommande vivement à Mouchefrin : « Tiens-toi à ton *récit* ! Tu me comprends ! Sous aucun prétexte, n'en sors⁷⁰¹ ! ». Les milieux de la finance et du commerce recourent eux aussi aux histoires à raconter pour appâter les acheteurs et les investisseurs. C'est notamment ce que donnent à voir les « réclames énormes et mensongères⁷⁰² » de l'Universelle, dans un « surchauffement mensonger de toute la machine, au milieu des souscriptions fictives⁷⁰³ ». Saccard « avait toujours été l'homme d'imagination, voyant trop grand, transformant en poèmes ses trafics louches d'aventurier⁷⁰⁴ ». Mais force est de constater que « [t]oujours le mensonge, la fiction avait habité ses caisses⁷⁰⁵ ». Les ambitions démesurées de Mouret font quant à elles s'exclamer le baron Hartmann : « Quelle imagination⁷⁰⁶ ! » Il semble en effet que l'imagination soit au cœur du pouvoir des ambitieux qui se révèlent être des rêveurs « un peu romanesque[s]⁷⁰⁷ ». Mouret et Saccard sont d'ailleurs tous deux décrits comme des poètes, l'un de la finance, l'autre du commerce : ce sont des idéalistes, mais aussi, d'une certaine manière, des auteurs d'un art des sensations, des émotions et des images.

⁶⁹⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 566, nous soulignons.

⁷⁰⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 742.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 739, nous soulignons.

⁷⁰² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 283.

⁷⁰³ *Ibid.*, p. 314.

⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 398.

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁰⁶ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 127.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 72.

Le pouvoir de la fiction

L'ambitieux est avant tout un *conteur*. Il s'agit en effet de convaincre les autres des projets sortis de son imagination, comme le formule bien Mouret : « Tu as une idée, tu te bats pour elle, tu l'enfonces à coups de marteau dans la tête des gens, tu la vois grandir et triompher⁷⁰⁸ ». Pour cela, l'ambitieux développe l'art du récit. Jantrou, au service de Saccard, écrit ainsi « une brochure, une vingtaine de pages sur les grandes entreprises que lançait l'Universelle, mais en leur donnant l'intérêt d'un *petit roman, dramatisé* en un style familier⁷⁰⁹ », soit un véritable roman de la finance. De même, Saccard joue avec l'intrigue, ajoutant au projet de l'Universelle « une pointe de fantaisie et de mystère (l'argument du retour de la papauté à Jérusalem) qui rend son affaire d'autant plus intéressante⁷¹⁰ ». Madeleine est elle-même une reine de la fiction, s'emparant de l'expérience de Duroy en Afrique pour en tirer un récit dans lequel elle « imagin[e] [...] les péripéties de la route, portraiture[e] des compagnons de voyage inventés par elle, et ébauch[e] une aventure d'amour avec la femme d'un capitaine d'infanterie qui allait rejoindre son mari⁷¹¹ ». Duroy, formé à bonne école, fait « un récit dramatique⁷¹² » de son duel pour mieux valoriser son courage viril face à la femme aimée (véritable réécriture du réel quand on connaît les faits et les sentiments qui ont alors traversé le jeune homme).

Les ambitieux font montre d'une forte capacité à créer des images, à les faire *voir* à leur auditoire. Rougon, lors de son discours final, utilise un réseau sémantique, un ton et une gestuelle qui accentuent le propos, dans une mise en scène si complète qu'elle impose avec succès des images dans tous les esprits de son public : il dessine l'avenir radieux des chemins de fer du député Kahn⁷¹³ et fait sonner le tocsin du communisme sur le banc des députés émus⁷¹⁴. Ce talent de monstration par la parole est également partagé par Mouret qui, « avec sa verve provençale, en phrases chaudes qui évoquaient les images, [...] montr[e] le nouveau commerce à l'œuvre⁷¹⁵ ». De même, la voix de Saccard esquisse les contours de son projet en Orient : « Sous les éclats de sa voix aiguë, tout s'animait, s'exagérait⁷¹⁶ ». « Et, devant l'évocation de cette voix perçante, madame Caroline voyait

⁷⁰⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 121.

⁷⁰⁹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 235, nous soulignons.

⁷¹⁰ Chantal Pierre-Gnassounou, *Zola. Les Fortunes de la fiction*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre », 1999, p. 37.

⁷¹¹ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 79-80. Novice, Duroy n'a pas les mêmes habiletés d'écriture : « Il continua l'aventure commencée par Mme Forestier, accumulant des détails de roman-feuilleton, des péripéties surprenantes et des descriptions ampoulées, avec une maladresse de style de collégien et des formules de sous-officier. En une heure, il eut terminé une chronique qui ressemblait à un chaos de folies, et il la porta, avec assurance, à la *Vie Française*. » *Ibid.*, p. 101.

⁷¹² *Ibid.*, p. 209.

⁷¹³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 406-407.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 563.

⁷¹⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 130.

⁷¹⁶ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 116.

réellement se lever la civilisation prédite. Ces épures sèches, ces tracés linéaires s'animaient, se peuplaient⁷¹⁷ ». Tout Paris s'extasie devant le « conte merveilleux des Mille et une Nuits⁷¹⁸ » que Saccard parvient à propager.

En somme, les ambitieux utilisent le *pouvoir de la fiction*, réécrivant le réel selon leurs volontés et leurs rêves. Le simple fait d'imaginer la ville dans les Landes de Rougon inquiète la bande et la pousse à agir pour le ramener au pouvoir : le rêve du grand homme n'a pas de consistance autre que papier, mais influe néanmoins sur le réel. Saccard, grâce au récit tricoté autour de l'Universelle, vit « sur un pied de deux ou trois cent mille francs par an » alors qu'il n'a « pas cinq cents francs solides dans sa caisse⁷¹⁹ ». Il crée l'espoir (notamment dans son journal *L'Espérance*) pour susciter les investissements. Les affabulations du spéculateur sont motrices, elles modifient le réel et *créent* de nouvelles situations. L'Universelle se fonde sur des souscriptions fictives, sur un récit de succès et sur les promesses d'un avenir lucratif. Malgré ces fondations imaginaires, Saccard accomplit le miracle de renverser le monde – un monde à l'envers – par la seule force du récit : « Il n'y avait plus ni vérité, ni logique, l'idée de la valeur était pervertie, au point de perdre tout sens réel. Le bruit courait que Gundermann, contrairement à ses habitudes de prudence, se trouvait engagé dans d'effroyables risques [...]. Toutes les cervelles étaient à l'envers, on s'attendait à des prodiges⁷²⁰ ». En effet, rien n'est « jamais certain, dans ce monde de mensonge et de ruse ! Les choses les plus sûres, les plus annoncées à l'avance, devenaient, au moindre souffle, des sujets de doute pleins d'angoisse⁷²¹ ». La vérité et le mensonge, le réel et la fiction se confondent sous l'influence de l'ambitieux, fort du pouvoir de narration. Pour Jacques Noiray, Saccard est un « metteur en scène de ses propres fictions [...] [qui] possède le pouvoir de transfigurer le réel, de chercher, du moins, à le transfigurer, par l'imagination et par le langage. Paradoxalement, ce corsaire de la spéculation moderne réalise (un peu) le vieil idéal perdu des romantiques : il crée un monde où l'action, pour un instant, semble redevenue la sœur du rêve⁷²² ». Jansoulet aussi tutoie le rêve et la fiction, lui dont la vie semble « l'accomplissement d'un conte des *Mille et une Nuits*, que tous ses souhaits se réalisaient, même les plus disproportionnés, que ses chimères les plus folles venaient s'allonger devant lui⁷²³ ». Il loge sa mère dans « un palais de fées ; et c'est bien une vraie féerie dans ces pays brûlés de mistral que cette oasis de verdure et de belle eau jaillissante⁷²⁴ ». Ce château se situe significativement à Saint-Romans.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 119.

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 303.

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 88.

⁷²⁰ *Ibid.*, p. 375.

⁷²¹ *Ibid.*, p. 378.

⁷²² Jacques Noiray, « Saccard, personnage reparaisant », *Le Simple et l'Intense. Vingt études sur Émile Zola, op. cit.*, p. 101.

⁷²³ Alphonse Daudet, *Le Nabab, op. cit.*, p. 155.

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 155.

Influencer le monde par le pouvoir de l'imagination et de la fiction, voilà une des grandes forces de l'ambitieux-auteur à succès, de celui qui réécrit sa destinée sociale. Il est l'homme prométhéen qui « se [bat] contre les faits⁷²⁵ ».

La fiction contre le réel

Les châteaux en Espagne (ou à Saint-Romans) des ambitieux, comme le remarque Émilie Piton-Foucault, parviennent parfois à avoir plus de consistance que les projets des vrais bâtisseurs⁷²⁶. Les succès de Saccard sont plus concrets que ceux de Hamelin. En effet, la narration ne suit jamais physiquement l'ingénieur dans ses négociations et ses constructions en Orient, ce qui contribue à rendre immatériels et irréels les ouvrages effectifs. L'ingénierie n'aboutit finalement que rarement dans le réel. Les projets de Rougon pour construire une ville dans les Landes vont rester lettre morte. Si des plans et des discussions avec des ingénieurs ont bien eu lieu, rien ne sera pourtant construit. La cité nouvelle demeurera à l'état de projet sur le papier. De même en est-il de la ligne de chemin de fer à Niort : elle n'existera que dans le discours grandiloquent de Rougon. On pourrait en dire autant du livre qu'il projette d'écrire : il rassemble tous les documents nécessaires, mais n'accouche jamais véritablement de son œuvre. Pareillement, les ambitions humanistes et communistes de Sigismond n'auront aucune application concrète. Toutes les potentielles constructions dans le réel reste à l'état de paroles ou d'écriture, soit à l'état de fiction. Quand les projets aboutissent concrètement dans le réel, ils sont souvent éphémères ou relégués dans le hors-champ de la narration, comme le sont les réalisations de Jansoulet (Tunis), de Saccard (Orient, Hollande) et de Rougon (les Landes). Mouret démontre ici une certaine supériorité par sa capacité à réaliser concrètement et durablement le monde qu'il imagine⁷²⁷ : il est un véritable bâtisseur là où d'autres s'arrêtent à la fiction.

C'est donc un monde du faux et du dématérialisé⁷²⁸ que donnent à voir les romans, conformément au milieu dans lequel évolue et prospère l'ambitieux. Il est un grand fabulateur. Cependant, la fable n'est pas qu'une allégation mensongère, mais aussi « un récit qui dit le vrai : depuis Ésope, elle met en scène, certes, des animaux qui parlent [...] [mais] pour proposer une manière de morale, c'est-à-dire un enseignement à valeur

⁷²⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 389.

⁷²⁶ Émilie Piton-Foucault, « Des châteaux en Espagne... L'échec des bâtisseurs d'avenir dans l'œuvre d'Émile Zola », Actes du VII^e Congrès de la SERD, « Le XIX^e siècle au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIX^e siècle », 2018, en ligne : <https://serd.hypotheses.org/1883>, consulté le 3 août 2022.

⁷²⁷ C'est aussi le constat de Chantal Pierre-Gnassounou qui note que généralement « les expérimentations montées par les apprentis romanciers de Zola finissent plutôt mal » (les travaux paysagers de Lazare, la grève d'Étienne, la révolution de Florent, etc.). Chantal Pierre-Gnassounou, *Zola. Les Fortunes de la fiction*, *op. cit.*, p. 39.

⁷²⁸ Émilie Piton-Foucault, « Des châteaux en Espagne... L'échec des bâtisseurs d'avenir dans l'œuvre d'Émile Zola », *op. cit.*

universelle⁷²⁹ ». Les fables des ambitieux semblent effectivement dire des choses de la société et de la virilité, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le démontrer au cours de cette étude. Johann Chapoutot identifie également dans l'étymologie de la fable un « signe vers ce qui est fait, construit, produit, dirait-on aujourd'hui, par l'action de l'homme. Le verbe romain *facere* a eu beaucoup d'enfants : de la *fiction* à l'*artefact* et, donc, à la *fable*⁷³⁰ ». L'ambitieux *fait* par les fables : Saccard soulève un monde sur des histoires dignes des *Mille et une nuits* ; Rougon est à nouveau porté au pouvoir par la mise en branle de sa bande, effrayée par ses projets dans les Landes ; Mouret réinvente le commerce ; Duroy se réinvente lui-même. C'est donc aussi une mise en abyme du pouvoir romanesque qui est donné à voir, pouvoir capable de susciter les espérances et de mouvoir les énergies par la simple force des images qu'il dessine et des récits qu'il tisse. Fort de son pouvoir de donner vie à ses rêves, l'ambitieux se présente comme un double de l'écrivain. Cette proximité entre l'auteur et ses personnages est d'autant plus évidente pour Saccard et Rougon qui, comme le relève Chantal Pierre-Gnassounou, amassent, à l'image de Zola, des documents avant de se lancer dans leurs projets (l'Universelle, la ville dans les Landes, le livre à écrire). « Le document devient visible, il est même surexposé⁷³¹ ». Il crève les portefeuilles, s'affiche sur les murs, recouvre les meubles, etc. À partir de là, la fiction peut commencer. L'ambitieux, double du romancier, jouit dès lors des galons de la virilité du (pro)créateur, faisant de lui, une fois encore, le dieu d'un monde modelé selon sa volonté, soumis à sa toute-puissance créatrice.

c. La fin de la fin ou l'éternel redressement

Terminons par la fin. Si les débuts de romans se révèlent particulièrement signifiants⁷³², leurs fins et leurs dénouements le sont tout autant. Comment finissent les ambitieux ? Jansoulet et Racadot disposent d'une clôture narrative définitive (la mort). La question se pose néanmoins pour leurs homologues.

Cycles, sinusoides et pulsion de vie

Nous avons déjà souligné la temporalité cyclique de Saccard. Prolongeons en mettant cette fois en évidence la faculté qu'a le personnage de constamment se relever de

⁷²⁹ Johann Chapoutot, *Le Grand Récit*, *op. cit.*, p. 328.

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 328-329.

⁷³¹ Chantal Pierre-Gnassounou, *Zola. Les Fortunes de la fiction*, *op. cit.*, p. 30.

⁷³² La critique s'est d'ailleurs beaucoup intéressée aux débuts de romans. Citons notamment, parmi bien d'autres, les travaux suivants : Andrea Del Lungo, *L'Incipit romanesque*, trad. de l'italien, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2003. Amos Oz, *L'Histoire commence*, Paris, Calmann-Lévy, 2002. Bernhild Boie et Daniel Ferrer (dir.), *Genèses du roman contemporain : incipit et entrée en écriture*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1993. Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent. La scène de première vue dans le roman*, Paris, José Corti, 1984.

ses échecs : « il se rappelait le jour où [...] il jetait sur la Bourse des regards affamés, pris de la fièvre de tout recommencer pour tout reconquérir, dans une rage de revanche. Aussi, cette heure qu'il redevenait le maître, quelle fringale de jouissances⁷³³ ! » ; « je veille les nuits entières, pour tout reconstruire⁷³⁴ ». On retrouve un même mouvement de retour chez Rougon (« Je suis par terre, laissez-moi le temps de me relever⁷³⁵ ») et chez Clorinde (« il se produisait parfois des trous brusques dans leur luxe ; alors, elles disparaissaient tout d'un coup, pour reparaître bientôt avec une splendeur nouvelle⁷³⁶ »). Évitant de peu la faillite complète, le Nabab voit lui aussi « la possibilité de se relever, de recommencer la vie. Et voilà notre Méridional rebondissant du fond de sa chute, [...] superbe, ressuscité, ayant à peu près surmonté le terrible affaissement des derniers jours⁷³⁷ ». Le baron Hartmann approuve pour sa part les prises de risque de Mouret, trouvant qu'il « n'est pas désagréable de se ruiner, quand on est homme à rebâtir sa fortune⁷³⁸ ». Cet échantillon des verbes d'action en lien avec les ambitieux met en évidence le caractère répétitif de leurs actions. Ils sont les hommes du « re » et du « encore⁷³⁹ » : hommes du retour, du recommencement, du redressement, de la reconquête, de la revanche, etc. Le mouvement d'élévation se répète, même après une chute, dans un mouvement sinusoïdal. En effet, observe également Philippe Dufour, « la déchéance n'est qu'un point de passage et non un point d'arrêt⁷⁴⁰ » pour l'idéologie libérale. Les carrières des ambitieux fonctionnent par conséquent en cycles, comme l'illustre bien Rougon : « Un nouvel acte de sa vie politique était donc fini⁷⁴¹ » ; « Rougon, par son discours, venait de commencer la prodigieuse fortune qui devait le porter si haut⁷⁴² ». L'ambitieux joue et rejoue un véritable cycle naturel de vie et de mort, soumis à une sorte de saisonnalité attendue et acceptée. *L'Argent*, roman du retour, commence d'ailleurs significativement par « une claire journée des premiers jours de mai⁷⁴³ », tandis que le début de la chute se fera au solstice d'hiver, complétant ainsi le cycle saisonnier. Ces parcours d'ascensions et de chutes forment des lignes en dents de scie, tel le massif de l'Estérel, « longue suite de montagnes bleuâtres [qui] dessinait sur un ciel éclatant une ligne bizarre et charmante de sommets tantôt arrondis, tantôt crochus, tantôt pointus, et qui finissait par un grand mont en pyramide plongeant son pied dans la pleine

⁷³³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 328, nous soulignons.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 483, nous soulignons.

⁷³⁵ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 76, nous soulignons.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 106, nous soulignons.

⁷³⁷ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 377, nous soulignons.

⁷³⁸ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 382, nous soulignons.

⁷³⁹ « Une idée du Mouret encore ! » *Ibid.*, p. 74. L'adverbe est particulièrement présent également dans *Bel-Ami* où la répétition, nous l'avons dit, est omniprésente, en toile de fond.

⁷⁴⁰ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 72.

⁷⁴¹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 529, nous soulignons.

⁷⁴² *Ibid.*, p. 564, nous soulignons.

⁷⁴³ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p.

mer⁷⁴⁴ ». Ce paysage, qui sert de toile de fond à la mort de Forestier (moment de chute finale, les *pieds* dans l'eau) et à la nouvelle ascension de Bel-Ami (prêt à se marier avec la veuve), donne à voir les grandes lignes structurantes des parcours des ambitieux. Certains d'entre eux font même parfois retour en dehors du roman qui leur est consacré, devenant de véritables personnages reparaissant : Rougon revient dans plusieurs romans du cycle (*La Fortune des Rougon*, *La Curée*, *Son Excellence Eugène Rougon*), tout comme Saccard (*La Fortune des Rougon*, *La Curée*, *L'Argent*) ou Mouret (*La Conquête de Plassans*, *Pot-Bonille*, *L'Œuvre*, *Au Bonheur des dames*) ; Duroy pourrait peut-être même prétendre à ce titre, si l'on suit Trevor A. Le V. Harris pour qui Bertin, dans *Fort comme la mort*, est « un Bel-Ami [...] sur le chemin du retour », un « Duroy dans la descente⁷⁴⁵ ». Umberto Eco avait noté, dans le « mythe de Superman », un lien ténu entre l'immortalité du personnage et les modalités de sa reparation⁷⁴⁶. En effet, la supériorité du héros vient aussi de « son retour sériel, qui le met “hors du temps”⁷⁴⁷ ». Le cycle touche donc, symboliquement, à une forme d'immortalité pour l'ambitieux.

Par ailleurs, à la fin des œuvres (qu'elles soient roman unique ou cycle), les ambitieux se trouvent rarement limités par le point final (à l'exception de Jansoulet et Racadot dont la mort est une clôture définitive). La fin semble au contraire marquée par « un mouvement indéfini de renouvellement⁷⁴⁸ », ainsi que le remarque Jacques Noiray. Saccard termine *L'Argent* avec un nouveau projet en Hollande et clôt le cycle des *Rougon-Macquart* par une nouvelle ascension en tant que républicain. Rougon finit *Son Excellence Eugène Rougon* en faisant peau neuve et conclut le cycle en disgrâce, mais toujours présent sur les bancs de l'Assemblée, malgré la chute de l'Empire, et pouvant même prétendre à une remontée sous la protection de Saccard. Dans *Le Docteur Pascal*, Mouret dément son *happy end* – synonyme de fin du potentiel romanesque⁷⁴⁹ – en suscitant à nouveau l'intérêt narratif par une phrase qui a tout de l'euphémisme : « bien qu'il *recommençât* à se déranger un peu⁷⁵⁰ ». Enfin, Duroy clôt le roman sur la promesse d'un début de carrière politique, déjà en ligne de mire.

Il y a donc, chez les ambitieux, une pulsion de vie (ascension) et un refus de la mort (chute définitive) particulièrement forts. En témoigne aussi l'Universelle, extension

⁷⁴⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 216.

⁷⁴⁵ Trevor A. Le V. Harris, *Maupassant et Fort comme la mort : le roman contrefait*, Paris Librairie A. – G. Nizet, 1991, p. 53.

⁷⁴⁶ Umberto Eco, « Le mythe de Superman », *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993, p. 131-170.

⁷⁴⁷ Thomas Conrad, *Poétique des cycles romanesques de Balzac à Volodine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2016, p. 78.

⁷⁴⁸ Jacques Noiray, « Saccard, personnage reparaissant », *Le Simple et l'Intense. Vingt études sur Émile Zola*, *op. cit.*, p. 110.

⁷⁴⁹ « Et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », phrase de clôture bien connue des contes pour enfants. L'agrégation du personnage à la société (par la structure familiale) signe la fin du récit, son aboutissement : il n'y a plus rien à raconter.

⁷⁵⁰ Émile Zola, *Le Docteur Pascal*, *op. cit.*, p. 176, nous soulignons.

de Saccard, « qui s'entêt[e] à ne pas mourir ! Elle était bien capable de se *relever*, de finir de nouveau en hausse, le 31 du mois⁷⁵¹ ». Cette analyse donne du sens à la nouvelle adresse de Saccard : « Rue Saint-Lazare, maintenant, n'est-ce pas ? — Oui, rue Saint-Lazare. Le matin⁷⁵² ». Sous l'égide du personnage biblique revenu d'entre les morts, Saccard se relève ; il ne reçoit d'ailleurs que le matin, moment du lever du soleil et du réveil, du redressement après l'autre petite mort qu'est le sommeil. On se rappelle également qu'Hemerlingue jouit de cette même affiliation, d'autant que son prénom, Lazare, est révélé au cimetière du Père-Lachaise. Notons par ailleurs que certaines étapes charnières pour Bel-Ami sont elles aussi placées sous le signe de la résurrection étant donné sa filiation métaphorique avec le Christ, comme nous l'avons souligné. Duroy part ainsi chercher *La Vie française* à la gare Saint-Lazare pour y lire son premier article publié⁷⁵³, tandis que son mariage avec Madeleine est immédiatement suivi par la montée dans le train pris, là encore, à la gare Saint-Lazare⁷⁵⁴. La mobilité moderne s'associe ici au redressement d'entre les morts (sociaux).

Fabienne Bercegol remarque que les clôtures narratives des personnages, dans le romantisme du début du siècle, relèvent d'un double régime soumis au genre. Selon elle, les destinées des femmes se terminent en sourdine, elles « s'absentent de l'espace fictionnel sans faire de bruit⁷⁵⁵ ». Les personnages féminins tombent fréquemment dans l'oubli, se retirant dans un couvent, se rendant invisibles sous le voile. Leurs fins sont bien souvent closes et résolues. Les hommes, au contraire, bénéficient de fins qui ménagent des incertitudes grâce, en particulier, au privilège masculin du secret, qui garantit l'opacité et l'irrésolu : la clôture n'en est donc pas toujours une puisqu'il y a fréquemment un reste de sens à découvrir, un inachèvement qui laisse imaginer la possibilité d'un prolongement par-delà le roman. Même lorsqu'il y a aboutissement, les héros jouissent d'une clôture plus valorisante que celle des femmes, orchestrée de manière à souligner le rôle de premier rang de ces hommes, marquant les mémoires des générations futures (par des morts et des suicides dramatisés notamment)⁷⁵⁶. Seule Astiné (mais elle n'est pas une ambitieuse) rejoint ses consœurs du début du siècle : décapitée, elle semble condamnée à l'anonymat et, par conséquent, à l'oubli ; même une fois identifiée, elle disparaît peu à peu complètement du récit, effacée derrière la locution « le crime de Billancourt⁷⁵⁷ ». Mais pour d'autres femmes, force est de constater que cette partition sexuée des clôtures s'étiole à la fin du siècle, du moins quand il s'agit des ambitieuses. Le cas de Madeleine est le plus

⁷⁵¹ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 403, nous soulignons.

⁷⁵² *Ibid.*, p. 62.

⁷⁵³ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 90.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 249.

⁷⁵⁵ Fabienne Bercegol, « En finir avec l'impuissance dans plusieurs romans du XIX^e siècle », communication, colloque « Écrire l'impuissance au XIX^e siècle », 23 avril 2021, en ligne : <<https://www.youtube.com/watch?v=mHA5yo6TyGI&t=1s>>

⁷⁵⁶ Fabienne Bercegol, « En finir avec l'impuissance dans plusieurs romans du XIX^e siècle », *op. cit.*

⁷⁵⁷ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 710, p. 719, p. 738, p. 741, p. 745 et p. 746.

éloquent. En effet, la jeune femme, qui paraît dans un premier temps s'effacer de la narration, voit son destin s'ouvrir à la fin du roman : « Elle vit très retirée, m'a-t-on dit, dans le quartier Montmartre. Mais... il y a un mais... je lis depuis quelque temps dans la *Plume* des articles politiques qui ressemblent terriblement à ceux de Forestier et de Du Roy⁷⁵⁸ ». Madeleine ne se retire pas comme Armance et madame de Malivert dans un couvent, mais sur une butte : elle prend une position *dominante*. Sa fin n'est pas une clôture, elle ne s'est pas *enterrée* dans un couvent, elle ne *tombe* pas dans l'oubli. Elle est au contraire en bonne position (en hauteur) pour recommencer, avec un débutant (un nouveau début), promesse d'une ascension prochaine. À la fin ouverte de Duroy répond celle de Madeleine : l'ouverture permet au lecteur d'imaginer une nouvelle rencontre entre les deux protagonistes, à la manière de Rougon et Clorinde, tous deux encore de la partie.

En somme, les ambitieux n'en ont jamais terminé, ils ne connaissent pas de terme, laissant généralement un « reste à raconter ou à interpréter⁷⁵⁹ ». Ils s'affranchissent du dénouement et de la clôture narrative. Leur potentiel romanesque étant inépuisable, leur histoire semble « vraiment interminable⁷⁶⁰ », sans fin. Ils bénéficient d'une « une fin ouvrante », soit d'une « fin qui ne ferme pas⁷⁶¹ », pour reprendre la formule de Guy Larroux. Zola s'était donné comme règle d'écriture de « poser d'abord un cas humain [...] ; puis mener les personnages au dénouement par la logique de leur être particulier⁷⁶² ». La logique particulière des ambitieux serait donc celle du mouvement perpétuel, de l'instabilité, de la nouveauté et d'un élan de vie sans fin. Duroy, Saccard, Rougon et Mouret jouissent de cette clôture qui n'en est pas une, tandis que Jansoulet et Racadot terminent par un point final, celui de la mort (si le décès de Jansoulet constitue le véritable point final du roman, celui de Racadot n'empêche nullement la narration de se poursuivre sur un chapitre avec Suret-Lefort et Bouteiller, les vrais grands ambitieux). Les premiers offrent comme dernière impression de lecture un énième geste de puissance virile par une fin montante et érectile. Les seconds touchent au contraire le fond, ils sont à terre (et bientôt sous terre), dans un mouvement final d'amollissement et de descente qui signent leur impuissance. Nous relevons par ailleurs que, à l'exception des romans de l'ambition se terminant mal pour les personnages (*Le Nabab* et *Les Déracinés*), le mot de la fin revient à chaque fois aux femmes. Clorinde complimente Rougon (« Vous êtes tout de même d'une jolie force, vous⁷⁶³ ! »). Les réflexions vitalistes de Caroline clôturent *L'Argent*. Si les dernières paroles d'*Au bonheur des dames* sont celles de Mouret, rapportées au discours indirect libre, le mot véritablement final, « toute-puissante », qualifie Denise et consacre

⁷⁵⁸ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 428.

⁷⁵⁹ Fabienne Bercegol, « En finir avec l'impuissance dans plusieurs romans du XIX^e siècle », *op. cit.*

⁷⁶⁰ Jacques Noiray, « Saccard, personnage reparaissant », *op. cit.*, p. 110.

⁷⁶¹ Guy Larroux, *Le Mot de la fin. La clôture romanesque en question*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1995, p. 127.

⁷⁶² Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, t. 5, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 1742, cité par Guy Larroux, *Le Mot de la fin*, *op. cit.*, p. 6.

⁷⁶³ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 566.

sa victoire (mais aussi, à bien y réfléchir, celle de Mouret qui parvient, comme toujours, à obtenir ce qu'il désire). Enfin, *Bel-Ami* se clôt non pas sur l'image du triomphe de Duroy, mais sur une réminiscence de madame de Marelle, « rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit⁷⁶⁴ ». Ces fins, placées sous le sceau féminin, nous semblent accentuer la dimension vitaliste des romans de l'ambition. Ce sont celles qui font la vie qui donnent la touche finale (pas vraiment finale) au récit des ambitieux, adoubant leurs parcours (par l'admiration, la légitimation des actions, l'amour, la promesse de sexualité). C'est par l'Autre que la puissance et la vitalité viriles se confirment. En associant les femmes à la clôture qui n'en est pas une, les romans profitent de la symbolique de la fécondité féminine et disent ainsi *la reproduction* (des hommes du « re »).

La difficulté à conclure l'histoire de l'ambitieux triomphant paraît également avoir un lien avec la nature du système économique qui a permis l'épanouissement de ces hommes. Le capitalisme, selon Franco Moretti, repose essentiellement sur la conception d'un capital qui croît sans fin (« Mais vous n'espérez peut-être pas monter toujours ainsi ? — Pourquoi pas ? dit Mouret naïvement. Il n'y a aucune raison pour que ça s'arrête⁷⁶⁵. »), ne pouvant jamais s'arrêter⁷⁶⁶. La ruine et la crise font d'ailleurs partie du processus normal du capitalisme, comme l'attestent aujourd'hui les économistes hétérodoxes⁷⁶⁷. Les ambitieux vivent donc au diapason du système économique qui les a engendrés, accumulant sans limites, jouant les crises pour mieux croître. Ils en ont adopté le mode de fonctionnement, abolissant une fois encore les frontières entre eux et le monde (économique).

L'éternelle jeunesse ou l'impossible agrégation

La lutte contre la chute et la mort est un véritable élan de vie dont témoigne madame Caroline, ayant elle-même un parcours sinusoïdal :

[J]e voudrai vivre encore, vivre toujours [...] Autour de moi, tout a beau péricliter, s'effondrer, je suis quand même, dès le lendemain, gaie et confiante sur les ruines... J'ai pensé souvent que mon cas est, en petit, celui de l'humanité, qui vit, certes, dans une misère affreuse, mais que ragaillardit la jeunesse de chaque génération. À la suite de chacune

⁷⁶⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 436.

⁷⁶⁵ Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, *op. cit.*, p. 380.

⁷⁶⁶ Franco Moretti, *Le Roman de formation* (1986), trad. de l'italien, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture & Société », 2019, p. 49.

⁷⁶⁷ Voir entre autres, Gérard Duménil et Dominique Lévy, « Le capitalisme est-il en crise ? », *Les Possibles*, n° 30, « Le travail en temps de crises », 2021, en ligne, <<https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-30-hiver-2021/dossier-le-travail-en-temps-de-crisis/article/le-capitalisme-est-il-en-crise-8157>>. Denys Durand, « Un tournant dans la crise systémique du capitalisme », *La Pensée*, vol. 395, n° 3, 2018, p. 7-19. André Orléan, « La crise, moteur du capitalisme », *Le Monde*, 29 mars 2010. Joshua Isaac, « Le capitalisme, de crise en crise », *L'Atlas. Un monde à l'envers*, *Le Monde Diplomatique*, 2009, p. 12-13.

des crises qui m'abattent, c'est comme une jeunesse nouvelle, un printemps dont les promesses de sève me réchauffent et me relèvent le cœur. [...] Et l'âge n'a pas de prise sur moi, j'ai la naïveté de vieillir sans m'en apercevoir⁷⁶⁸...

Comme Caroline, les ambitieux arborent une vitalité qui semble les protéger de l'avancée des années. Mais le peu de prise du temps est plus marqué encore chez les ambitieux que chez la jeune femme déjà stérile et à la chevelure précocement blanche. Leurs corps, nous l'avons brièvement dit, restent sans marques. Si Eugène a bien une « grosse chevelure grisonnante », il affiche surtout des joues « où ses quarante-six ans ne mettaient pas une ride⁷⁶⁹ » : il « ne vieillissait pas », en dépit de l'éclaircissement de ses cheveux gris « vers les tempes⁷⁷⁰ » qui donne tout de même à voir le petit découronnement subi au cours du roman. Son beau-frère, l'ambitieux Beulin-d'Orchère, jouit pour sa part d'une « forêt de cheveux crépus, où pas un fil blanc ne se montre, malgré ses cinquante ans⁷⁷¹ ». L'éternelle jeunesse est plus évidente encore chez Saccard : « L'âge ne mordait pas sur sa petite personne, ses cinquante ans n'en paraissaient guère que trente-huit, il gardait une maigreur, une vivacité de jeune homme. Même, avec les années, son visage [...] s'était comme arrangé, avait pris le charme de cette jeunesse persistante, si souple, si active, les cheveux touffus encore, sans un fil blanc⁷⁷² ». Saccard survit à toutes ses femmes (Angèle et Renée), mais aussi à son fils Maxime et à son petit-fils Charles, bouleversant l'ordre des générations. De même, la baronne Hemerlingue n'a « pas d'âge, ignor[ant] elle-même la date de sa naissance ne se souven[ant] pas d'avoir été enfant⁷⁷³ ».

Bel-Ami n'affiche pas encore les marques du temps, contrairement à Forestier et ses « quelques cheveux blancs sur les tempes, bien qu'il n'eût pas plus de vingt-sept ans⁷⁷⁴ ». Duroy jouit même d'un petit pouvoir de rajeunissement qui, bien qu'il n'ait pas d'effet visible sur son corps, influe suffisamment pour mettre en évidence la vitalité du personnage. Ainsi, Duroy remonte le temps, s'infantilise pour avancer socialement. Il s'installe plus confortablement dans le foyer de Marelle en séduisant la petite Laurine par un jeu de chat perché. Pareillement, lors de son voyage de noces, Bel-Ami fait l'enfant pour se rapprocher de Madeleine en la faisant rire :

— Que vous avez une expérience qui doit dissiper mon ignorance, et une pratique du mariage qui doit dégourdir mon innocence de célibataire, voilà, na ! [...] C'est comme ça. Je ne connais pas les femmes, moi, – na, – et vous connaissez les hommes, vous, puisque vous êtes veuve, – na, – c'est vous qui allez faire mon éducation... ce

⁷⁶⁸ Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 115.

⁷⁶⁹ Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 48.

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 555.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 170.

⁷⁷² Émile Zola, *L'Argent*, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁷³ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 296.

⁷⁷⁴ Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, *op. cit.*, p. 36

soir – na, – et vous pouvez même commencer tout de suite, si vous voulez, – na.

Elle s'écria, très égayée :

— Oh ! par exemple, si vous comptez sur moi pour ça !...

Il prononça, avec une voix de collégien qui bredouille sa leçon : —

Mais oui, – na, – j'y compte. Je compte même que vous me donnerez une instruction solide... [...] Je ne sais rien, moi, – na⁷⁷⁵.

Ce jeu de retour en enfance dit aussi le besoin de Duroy de regagner le giron féminin pour s'éduquer à son nouveau milieu social. Le jeu permet également de dédramatiser la situation : ce n'est pas l'homme viril que Madeleine doit initier, mais la part restée au stade de l'enfance (le célibataire, le fils de cabaretier). C'est donc une régression choisie et sectorisée. Au contraire, Duroy ne peut supporter l'infantilisation imposée par madame Walter : « Elle lui répétait sans cesse : – Comme je t'aime, mon petit ! M'aimes-tu autant, dis, mon bébé ? Il ne pouvait plus l'entendre prononcer “mon petit” ni “mon bébé” sans avoir envie de l'appeler “ma vieille”⁷⁷⁶ ». Il fait donc rajeunir sa maîtresse, passant de madame Walter à mademoiselle Walter, passant du statut d'initié (ce qu'il n'est déjà plus avec madame Walter) à celui d'initiateur (l'homme initié et viril déflorant la jeune vierge, une vraie cette fois⁷⁷⁷).

Face à la vieille démolie de Norbert de Varenne, Duroy active ainsi un processus de rajeunissement pour mieux s'élever et repousser la chute. Le vieillissement du corps est en effet un très mauvais signe pour l'ambitieux comme que le démontre Jansoulet, en proie à des inquiétudes qui laissent leurs marques : « En dix jours le Nabab avait vieilli de vingt ans. Ces violentes natures méridionales si elles sont riches en élans, en jets de flammes irrésistibles, s'affaissent aussi plus complètement que les autres⁷⁷⁸ ». L'accélération du vieillissement annonce la chute irrémédiable et la mort prochaine du Nabab : il ne se relèvera pas. Le destin de Renaudin ne semble pas non plus très encourageant, le jeune homme étant déjà soumis aux « marques précoces de l'âge⁷⁷⁹ » (il n'a pas trente ans), signalant la déchéance (pour le moment morale).

Pour Jacques Noiray, il y a « quelque chose de faustien dans ce don d'éternelle jeunesse, d'autant plus qu'il s'accompagne toujours d'un refus d'admettre la défaite, d'un “indomptable espoir” qui est la marque de l'orgueil satanique. L'énergie dont il fait preuve n'est pas seulement celle du banal spéculateur, c'est celle du Satan romantique, grand et

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 254.

⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 335.

⁷⁷⁷ En effet, madame Walter, bien que plus âgée, se présente comme une initiée dans la relation adultère avec Duroy : « Je vous jure... je vous jure... que je n'ai jamais eu d'amant. — Comme une jeune fille aurait dit : – Je vous jure que je suis vierge. » Son prénom, Virginie, redouble d'ailleurs cette image. Cependant, comme Bel-Ami le dit lui-même, il n'y a pas eu initiation de sa part : « On dirait vraiment que je t'ai prise à douze ans et que tu étais ignorante comme un ange. Non, ma chère, rétablissons les faits, il n'y a pas eu détournement de mineure. Tu t'es donnée à moi, en plein âge de raison. » *Ibid.*, p. 327 et p. 340.

⁷⁷⁸ Alphonse Daudet, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 376.

⁷⁷⁹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 743.

beau dans sa révolte⁷⁸⁰ ». Cependant, la jeunesse prolongée des ambitieux nous semble porter une signification supplémentaire. Dans le cadre du roman de formation, Franco Moretti observe que « ce n'est que lorsque la jeunesse se convertit en "maturité" qu'elle trouve son terme » :

Pour que l'intrigue s'achève, il est donc nécessaire qu'une « fusion » s'opère entre le personnage principal et son nouveau monde. C'est une nouvelle variante, très similaire au mariage, du champ métaphorique de la « clôture » : l'acceptation heureuse d'une attache, la circularité close d'une vie cohérente et sensée, la stabilité des liens sociaux comme fondement de la signification de l'œuvre⁷⁸¹.

Or, dans une société capitaliste, intrinsèquement dynamique, tendue vers la croissance infinie, où les formes sociales ne sont plus closes, la « stabilisation définitive de l'individu et de son rapport au monde, la maturité comme ultime tableau du récit n'est donc [pas] pleinement possible⁷⁸² ». L'homme est ainsi constamment contraint de faire la preuve de sa « capacité vitale, et cela *tout au long de sa vie*⁷⁸³ », tel le Surmâle de Jarry à la virilité sans affaïssement, au mouvement perpétuel⁷⁸⁴. La prolongation de la jeunesse aurait par conséquent à voir encore une fois avec le modèle économique et social moderne :

En effet, la maturité se concilie mal avec la modernité, et réciproquement. L'Occident moderne a inventé la jeunesse, il s'y est contemplé, il en a fait l'emblème de sa valeur, et n'a plus été capable pour cette raison d'envisager la maturité. [...] Plus le « roman » de la vie promettait d'être fascinant, plus il était difficile de le déclarer achevé, d'y apposer le mot *fin* avec une conviction intime et inébranlable⁷⁸⁵.

L'ambitieux n'a donc jamais de situation réellement stable. Transfuge de classe, il ne parvient jamais véritablement à s'agrèger à la nouvelle communauté. Malgré les succès, l'ambitieux reste dans l'entre-deux, entre deux classes, en éternel parvenu. Au de-là de la classe sociale, c'est l'impossible agrégation à la communauté large que constitue la nation que le narrateur barrésien reproche à la jeunesse ambitieuse. Par sa faute, la France serait « dissociée et décérébrée⁷⁸⁶ », émiettée, déliée, désorganisée, faite de « poussière d'individus⁷⁸⁷ » (ou de feuilles volantes, nous l'avons vu). Les jeunes gens, à l'image des

⁷⁸⁰ Jacques Noiray, « Saccard, personnage reparaissant », *op. cit.*, p. 108-109.

⁷⁸¹ Franco Moretti, *Le Roman de formation*, *op. cit.*, p. 49-50.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 50.

⁷⁸³ Ágnes Heller, *Sociologia della vita quotidiana*, Roma, Editori riuniti, 1975, p. 24, citée par Franco Moretti, *Le Roman de formation*, *op. cit.*, p. 50.

⁷⁸⁴ Alfred Jarry, *Le Surmâle* (1902), Paris-Genève, Fleuron-Slatkine, 1995.

⁷⁸⁵ Franco Moretti, *Le Roman de formation*, *op. cit.*, p. 51.

⁷⁸⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 616.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 618.

héros des *Déracinés* (à l'exception près de Saint-Phlin⁷⁸⁸ et Rœmerspacher⁷⁸⁹), « ne sont mis en mouvement que par leur ressort individuel et ne travaillent que pour eux-mêmes⁷⁹⁰ ». La vitalité et la virilité de la communauté dans laquelle la jeunesse ne s'agrège plus, montrent des signes de faiblesse comme le prouverait la baisse de « la puissance de reproduction⁷⁹¹ » du pays. En s'individualisant, en s'isolant, les virilités éparses ne contribueraient plus à la force commune ; elles ne s'additionneraient plus, mais se soustrairaient, créant un manque, un vide.

La jeunesse prolongée dit ainsi l'impossible agrégation, la maturité remise en question. Mais elle est aussi un inachèvement constitutif, un aboutissement impossible. La jeunesse qui perdure et se renouvelle est un printemps (*a priori*) sans fin. L'ambitieux est une fois encore à l'image du capitalisme : il est régi par le régime de la nouveauté, nécessité pour croître indéfiniment. En somme, l'ambitieux du XIX^e siècle est, par excellence, *l'homme nouveau*.

⁷⁸⁸ À noter que le nom complet du jeune homme est Henri Gallant de Saint-Phlin. Prénom de roi, nom de noble (bien que le narrateur minimise la particule en lui donnant l'allure de la simplicité, dans le juste ordre des choses : « Selon un usage assez fréquent et que l'opinion lentement ratifie, le grand-père d'Henri, M. Gallant, d'une bonne famille de propriétaires et allié par son mariage aux meilleures maisons du Barrois, a pris le nom de la terre. »). Son nom l'inscrit dès lors dans une communauté de la terre, mais aussi de la noblesse. Jean-Michel Wittman note lui aussi que Gallant de Saint-Phlin « représente plus qu'un individu. Comme son nom l'indique, il est le fruit d'un domaine patrimonial. C'est donc logiquement qu'il s'oppose à Bouteiller, ce fils d'un ouvrier de Lille, déraciné à Nancy » *Ibid.*, p. 518. Jean-Michel Wittmann, *Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, *op. cit.*, p. 144.

⁷⁸⁹ De même que pour Saint-Phlin, Maurice Rœmerspacher porte non seulement le prénom de l'auteur, mais aussi un nom de famille aux consonances typiquement lorraines. L'identité du personnage est marquée positivement notamment par cet ancrage à la communauté.

⁷⁹⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, *op. cit.*, p. 618.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 619.

CONCLUSION

Homme de lettres, homme de papiers, homme de chiffres, homme de paroles, homme d'avenir, homme du moment, homme des coups, homme pressé, homme cyclique, etc. L'ambitieux donne à voir de multiples facettes qui révèlent son adaptabilité intrinsèque. Dans sa course effrénée à l'ascension sociale, il reconfigure l'idéal viril, ajustant ses valeurs fondamentales aux outils du pouvoir de son époque (littérature, oralité, flux financiers, idéologie du progrès, présentéisme, vitesse, etc.). La force, la volonté, la ténacité, le courage, la combativité, le contrôle de soi, ou encore la démonstration d'énergie sont autant de qualités et de vertus viriles qu'il déploie, déplaçant dans des luttes modernes des valeurs nobles qui grandissent ses ambitions pourtant rarement honorables. Loin d'être enfermé dans une tradition ou un passé nostalgique, l'ambitieux est un être de la rupture, très bien ancré dans son époque tournée vers l'avenir, s'emparant des instruments modernes du pouvoir avec une aisance réelle ou, tout du moins, apparente (quand il les maîtrise mal, il tend à échouer).

L'ambitieux donne également à voir une virilité du corps, corps dont il ne peut faire l'économie au risque de sortir du champ de l'humanité, et donc de la virilité. Nous avons pu établir une véritable cartographie symbolique du corps viril de l'ambitieux. La forme et le mouvement de ce corps, autant en hauteur (taille, saut) qu'en largeur (épaules, bras, ventre), symbolisent à la fois la force et l'importance sociale que l'homme a ou cherche à prendre. Les assises de ce corps (reins, estomac) exhibent la force passive qui supporte la force active (main, bras, épaules, pieds, dents). Dans le combat social, l'ambitieux est *a priori* taillé pour se montrer le plus fort, jouant des coudes face à la concurrence. Ce corps viril de l'ambition déborde de ses limites, prend plus d'ampleur encore. L'ambitieux arbore un corps augmenté, se prolongeant dans des entreprises qui deviennent un nouveau *membre en plus*, lui conférant puissance et supériorité dans la société. Ces extensions sont commodément des outils de production (qui, significativement, ne produisent finalement pas grand-chose, relevant plus du service que de l'industrie), propriétés qui lui assurent une domination économique et sociale sur ceux qui n'ont que leur corps (tandis que l'ambitieux est *plus* que son simple corps). En s'externalisant et en s'hypertrophiant, les ambitieux donnent à voir leur supériorité hors-norme. Ils sont de ceux qui *dépassent* constamment, ceux qui sortent du lot et du commun, dans un mouvement érectile équivoque.

L'ambitieux est l'homme des excès contre la juste mesure. En effet, être raisonnable impliquerait de suivre la morale de Dédale. Or, celle-ci condamne à la moyenne et à la médiocrité. Si l'ambitieux n'est lui-même pas complètement épargné par la médiocrité ambiante, il sait se montrer supérieur par son polymorphisme, son pouvoir de la fiction, par la puissance de sa parole, par ses ambitions démesurées, par la force de ses envolées, par sa maîtrise des flux, par sa force de pénétration (dans les espaces, dans les classes, dans les autres) ou encore par l'énergie maîtrisée de son corps (lui-même taillé pour les hautes ascensions). Vue sous cet angle, la virilité de l'ambitieux est entière. Elle est cependant aussi éminemment ambiguë, au sens où elle côtoie parfois de très près le féminin. C'est probablement d'ailleurs là que réside sa principale force. En effet, l'ambitieux emploie non seulement les moyens des hommes virils, mais également ceux associés aux femmes (ruse, métiers, détours, séduction, superstition). Il sait *se faire* femme.

Parvenant temporairement à dépasser la différence des sexes, il explore l'altérité et revient de cette traversée sans en garder le stigmate dévirilisant de la féminité, bien au contraire. L'ambitieux viril tire une grande partie de son pouvoir dans sa capacité à mener une existence *totale*, passant outre la limite la plus fondamentale entre lui et les autres, entre l'homme et la femme. Il s'agit là, une fois encore, d'un geste capital pour l'ambition, celui de l'abolition des frontières. Ce geste est au cœur de sa mobilité sociale et géographique, mettant au jour le mouvement primordial de passage entre différents milieux et états sociaux. Mais il y a également dans le débordement et le dépassement des limites (les siennes, celles des autres ou des classes sociales) une volonté d'occuper de soi l'espace et les autres pour en tirer bénéfice. Cette forme de colonisation, proche du parasitisme, témoigne aussi d'un rêve totalisant, pleinement partagé par la virilité (possession des femmes et de leur fécondité). L'homme ambitieux (le grand, et non le petit ambitieux) fantasme l'unité, être vraiment l'Un, le premier des hommes qui plus est, dominant son monde grâce à la puissance économique, politique, sociale et symbolique. Pointe dans ce désir d'unité totalisante, doublé de pouvoir et de domination, une ambition de divinité. L'ambitieux, aspirant à toucher les cieux, cherche d'une certaine manière à absorber Dieu lui-même.

L'ambition et la virilité partagent visiblement un imaginaire graphique de la ligne droite ascendante qui affecte le système symbolique des œuvres. L'ambitieux trace des lignes érectiles qui mettent en évidence ses ambitions d'ascension et de domination, ainsi que sa vitalité. Sa capacité à se saisir des moyens attribués au féminin lui permet aussi de tracer des courbes, autant de lignes retorses qui lui donnent la possibilité de renverser la destinée sociale. L'ambitieux s'élève en ligne droite contre la ligne du juste milieu, côtoie les cieux tel Icare. Mais l'image mythique annonce également le pendant de l'élévation : la chute. En effet, l'imaginaire de la puissance, incarnée par la droite érectile, est hanté par celui de l'impuissance que représente la ligne descendante. Cette dernière charrie avec elle l'angoisse de la chute dans le trou : trou de la tombe (la mort), trou du sexe féminin (la petite mort). L'ambitieux bat des ailes pour s'éviter l'immobilité dernière, antithèse de la virilité (synonyme de vitalité et de procréation). L'élan perpétuel de vitalité de l'ambitieux apparaît dès lors comme un déni de mort, un mouvement érectile et viril contre la chute, l'amollissement et la ruine, soit l'impuissance funeste. Le thème du vide revient régulièrement dans les romans de l'ambition, laissant planer à la fois la peur de la chute, mais aussi la critique de la vacuité de l'ambition elle-même. Parfois, l'ambitieux semble en effet tourner à vide dans son interminable course vers le succès. De même, la virilité, dans son éternelle quête de puissance, finit invariablement par retomber à l'impuissance. C'est cette fatalité que donne à voir la fin du *Surmâle* de Jarry. Le héros à la virilité flamboyante (et inhumaine tellement elle se montre mécanique) s'écrase à toute vitesse sur la grille du portail, figurant à la fois la *clôture* finale du roman et les barreaux de la prison qu'est la virilité parfaite, surpuissante. Une question, quelque peu nihiliste, reste finalement en suspens : à quoi bon ?

L'ambitieux met en exergue la tension entre individuel et collectif qui traverse la société post-révolutionnaire. Il est un solitaire, en témoigne sa propension à se défaire de tous liens pérennes : sans père, sans fils, sans frère, sans maître (sauf peut-être le légendaire

Napoléon auquel il s'identifie et tente d'émuler), sans alliance ou pacte durables, sans ancrage local, etc. Il privilégie les liens d'encre aux liens de sang, les contrats ayant l'avantage de pouvoir être résiliés. Si certains liens traditionnels de la virilité tiennent encore (la solidarité masculine, notamment entre mari et amant), d'autres sont abandonnés ou dévoyés (le pacte), parfois préférés à la solidarité de classe. Sans passé et sans continuité, l'ambitieux s'affirme comme un individu isolé. Malgré le coup d'état permanent qui marque sa trajectoire, l'ambitieux n'est pas un révolutionnaire. Lorsqu'il réussit, il contrevient à la loi de la reproduction sociale, mais ne la contredit pas pour autant¹. Si, parfois, il lui arrive bel et bien de changer la donne et de bousculer le jeu, loin de lui l'idée de complètement le renverser. En effet, ce qu'il remet en question, ce n'est pas l'ordre social ou les inégalités, mais seulement *sa place à lui* dans ce système². L'ambitieux n'est pas un partisan de la société des égaux, bien au contraire : il ne veut pas être égal, mais *supérieur* aux autres hommes. C'est un « *vainqueur solitaire*³ », un individualiste. Bien qu'il puisse parfois œuvrer en groupe, il s'agit toujours d'une « solidarité fermée⁴ » à son service, qui plus est éphémère. La non-reproduction (contraire de la reproduction sociale⁵) permet seulement « l'invention d'une existence nouvelle au sein d'un ordre établi sans qu'un bouleversement social ou une révolution se soient produits⁶ ». De fait, l'ambitieux (à succès) reste une exception qui ne change pas les règles du jeu⁷. Pire, il les conforte. En effet, il est un *token* de la société capitaliste méritocratique, une prise de guerre. Aujourd'hui encore, son parcours à succès est souvent brandi en exemple de mobilité sociale afin de « masquer l'immobilisme et [...] servir de caution » à l'ordre établi. Mascotte de la société libérale et capitaliste, l'ambitieux, véritable transfuge de classe, sert « d'alib[i] pour récuser les revendications collectives et juguler le sentiment d'injustice⁸ ». Il est bien la preuve que « quand on veut, on peut ». En ce sens, derrière la modernité et la mobilité de l'ambitieux se lit l'idéologie conservatrice de l'immobilité de l'ordre établi : il est l'arbre qui cache la forêt. Le *self-made man* est « l'exception⁹ », celui qui vient (littéralement) de *rien*, celui qui s'auto-engendre. En somme, il se présente comme supérieur à Adam ; il est l'égal de Dieu, apparaissant *ex nihilo* (et, pourtant, combien de femmes impliquées dans son ascension !). Ce caractère rare et remarquable conforte l'ambitieux dans son statut d'homme supérieur, à la volonté incomparable. Sa trajectoire

¹ Pour reprendre la formule de Chantal Jacquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, *op. cit.*, p. 8.

² Jean d'Ormesson, « Arrivisme, Snobisme, Dandysme », *op. cit.*, p. 448.

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

⁵ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970.

⁶ Chantal Jacquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, *op. cit.*, p. 7.

⁷ Michel Guérin, *La Grande dispute*, *op. cit.*, p. 34.

⁸ Chantal Jacquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, *op. cit.*, p. 10.

⁹ Philippe Dufour, *Le Réalisme pense la démocratie*, *op. cit.*, p. 109.

le virilise parce qu'elle est *bors du commun*, elle le place au-dessus de tous. L'intervention de la chance ou de détours peu scrupuleux n'entache finalement que modérément la virilité du héros moralement ambigu, ne remettant nullement en cause ses vertus (volonté, force, courage, ténacité, etc.). Malgré les bémols et les nuances disséminés dans les romans, l'ambitieux n'est pas un personnage véritablement négatif. Auteur et lecteur peuvent s'associer à ses succès, voire s'identifier à lui. Cette relative indulgence envers le personnage peut partiellement s'expliquer par le puissant potentiel romanesque de l'ambitieux (et sa complexité), par sa proximité en tant que créateur avec l'auteur, mais aussi par la vitalité et la virilité qu'il déploie (autant de vertus qui parlent à l'écrivain soucieux lui-même de déployer une écriture virile, nous l'avons dit). La dernière image que laisse l'ambitieux sans scrupules est celle d'un homme à la virilité ascendante (érectile) et à la vitalité immortelle.

La virilité nous a-t-elle donné le système capitaliste ? Pour la penseuse féministe allemande Roswitha Scholz, le capitalisme et le patriarcat seraient co-originels et devraient donc être pensés ensemble, sans hiérarchie : le patriarcat moderne *est* le capitalisme, et vice-versa¹⁰. Compte tenu de notre champ d'études, la littérature, il nous est difficile de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse. Cependant, il ressort des romans que les deux systèmes, capitaliste et viriliste, sont effectivement loin d'être incompatibles et répondent à l'occasion à une logique semblable (geste totalisant, accumulation, etc.). Ils se nourrissent parfois même l'un l'autre, le capitalisme offrant des supports d'expression à la virilité, tandis que les vertus viriles s'actualisent au service du capitalisme. L'ambitieux *intériorise* le système économique au point de lui ressembler dans ses fluctuations et ses temporalités : il est flexible, il rebondit toujours (ténacité, courage, force), ses appétits de jouissance sont sans limites (en bon consommateur), tout comme son énergie et sa jeunesse. En adaptant les valeurs et les vertus de leur idéal viril, les hommes, à tous les niveaux hiérarchiques, servent le système de production et d'accumulation de richesses. Selon Scholz, l'intériorisation du capitalisme par l'homme le conduit à externaliser dès lors tout ce qui va à l'encontre de la logique capitaliste (les sentiments, l'irrationalité, la faiblesse, la paresse, le foyer familial, etc.). Le rebut est alors associé au féminin, aux prétendues improductives¹¹. Nous l'avons vu avec les personnages d'ambitieuses, les valeurs de l'ambition sont intimement associées à la virilité, même quand elles se manifestent chez les femmes. Concluons donc prudemment que si l'ambitieux n'est pas l'homme viril moderne par excellence, il est, en tout cas, celui du système libéral et capitaliste.

Le début du XX^e siècle est marqué par la confirmation des craintes masculines autour de l'impuissance. La Grande Guerre, observe Johann Chapoutot, révèle « la faiblesse de la chair face à l'acier¹² » : elle a brisé les corps, broyé les psychés, a renvoyé

¹⁰ Roswitha Scholz, *Le Sexe du capitalisme. "Masculinité" et "féminité" comme piliers du patriarcat producteur de marchandises* (1992-2016), trad. de l'allemand, Albi, Crise & Critique, 2019.

¹¹ Roswitha Scholz, « La valeur, c'est le mâle », *Le Sexe du capitalisme, op. cit.*, p. 15-70.

¹² Johann Chapoutot, « Virilité fasciste », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *op. cit.*, p. 287.

chez eux les combattants virils à l'état de loques. Le fascisme répond à ce traumatisme en tentant de conjurer l'impuissance et les images de mort par « la célébration vitaliste du corps masculin¹³ ». L'homme nouveau du fascisme d'après-guerre se rend « semblable à [la] machine elle-même¹⁴ » ; il est une véritable « pierre virile¹⁵ » après le massacre de chair. La virilité fasciste rejette violemment le féminin (en soi, mais aussi allogène, notamment dans la figure du juif). L'homme viril fasciste est stable, « fiable : il ne change pas de camp ou d'avis, il ne varie ni ne trahit » : « l'homme est le pôle de la rétention contre l'écoulement, de la constance contre la pusillanimité, de la substance contre la désintégration¹⁶ ». L'ambitieux du XIX^e siècle se montre finalement bien plus souple que l'homme fasciste du XX^e siècle. Il est en effet plus ouvert sur l'Autre, sur ce qui lui est étranger tout simplement parce qu'il *est* lui-même l'étranger (de classe) par excellence, l'étranger de l'intérieur (partageant par-là des similitudes avec la figure du juif). Sa force tient à sa porosité et à sa plasticité. Le corps fasciste se ferme alors que celui de l'ambitieux s'ouvre pour mieux atteindre la virilité (par la puissance économique et sociale). L'ambitieux abolit toutes les frontières, il *se fait tout* pour *être tout* (donc au sommet de la hiérarchie). Contre la dureté de l'ordre social, contre la rigidité du destin, l'ambitieux oppose une souplesse résistante, une fluidité vivace. Il additionne (temporairement) virilité et féminité dans une totalité qui lui offre une supériorité dans le jeu social, là où l'homme fasciste conçoit sa supériorité dans la soustraction, dans l'amputation de la part d'humanité qu'il associe au féminin. Malgré ses ambitions totalisantes, l'ambitieux n'est pas (encore) arrivé à une logique totalitaire¹⁷.

Au terme de ce travail, nous ne pouvons qu'en constater toute l'actualité. Après le phénomène #Metoo, la virilité est dorénavant au cœur des débats ; en témoigne la profusion éditoriale récente dont nous avons fait état en introduction, qu'elle soit universitaire, journalistique ou littéraire. Les polémiques autour de l'accession des femmes aux postes de pouvoir (avec notamment l'instauration de politiques de parité) et à une égalité des salaires pour un même poste (pouvoir économique et reconnaissance symbolique) illustrent la difficulté à dissocier le pouvoir de la classe des hommes. De même, les cas de non-reproduction, malgré leur rareté, tiennent aujourd'hui une place non négligeable dans l'espace médiatique et éditorial. Plusieurs grandes écoles ont ouvert des programmes d'« égalité des chances » (selon la formule consacrée) pour diversifier les

¹³ *Ibid.*, p. 287.

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 289.

¹⁶ *Ibid.*, p. 279.

¹⁷ Pour Jean Vioulac, il y aurait une continuité entre le processus totalisant du système capitaliste et celui du totalitarisme : « [L]a totalisation constitue la logique même de la modernité occidentale, et c'est pourquoi les régimes totalitaires en sont les phénomènes privilégiés, qui en manifestent le plus clairement et le plus distinctement les traits constitutifs. » « Le capitalisme est la logique économique du processus de totalisation dont la démocratisation est l'effet social ; les totalitarismes politiques ne sont que l'expression dernière de ce processus. » Jean Vioulac, *La Logique totalitaire, op. cit.*, p. 227 et p. 343.

origines sociales de leurs étudiants¹⁸. On ne compte plus le nombre de vidéos YouTube où les transfuges de classe témoignent de leurs parcours ascensionnels. Plusieurs grands chefs d'entreprise diffusent eux aussi des récits de leurs origines de manière à se forger une image méritante et virile de *self-made men* partis de rien, ne devant leurs succès économiques qu'à leurs efforts et talents personnels¹⁹. Radios et chaînes de télévision ont également proposé, ces dernières années, plusieurs reportages traitant des transfuges de classe²⁰. La littérature des transclasses a elle-même connu un petit essor éditorial depuis *La Place* d'Annie Ernaux. Les récits autofictionnels de Didier Éribon et d'Édouard Louis mettent d'ailleurs bien en évidence le lien entre mobilité sociale et virilité. L'ascension de ces deux hommes tient visiblement en grande partie à un « accident biographique » commun : « il se pourrait bien que, en ce qui me concerne, le ressort de ce “miracle” ait été l'homosexualité²¹ », analyse Didier Éribon. L'orientation sexuelle des deux garçons constitue une dévirilisation dans leur milieu d'origine. Leur différence les conduit à opter pour une stratégie de survie : la fuite. L'ambition est en fin de compte moins un moteur chez eux que le sentiment d'être un étranger dans leur propre milieu social (comme l'était

¹⁸ Pour une critique de la politique de l'égalité des chances, voir le travail du sociologue François Dubet, *Les Places et les chances. Repenser la justice sociale*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées », 2010.

¹⁹ Parmi ces auto-proclamés *self-made men*, prétendument partis de rien, on compte Jeff Bezos, grand patron d'Amazon qui a pu démarrer son entreprise grâce à la généreuse contribution de ses parents (à hauteur de 245 573 dollars, un coup de pouce qui n'est pas à la portée de toutes les bourses donc). De même, Bill Gates doit le succès de Microsoft aux connexions sociales de sa mère, présidente de United Way, qui a convaincu IBM d'engager l'entreprise de son fils pour produire un système d'exploitation. Mark Zuckerberg a eu le privilège d'intégrer la Phillips Exeter Academy (aux frais d'inscription prohibitifs pour les classes populaires), université qui lui a donné l'opportunité de se faire remarquer (par un logiciel sexiste de hiérarchisation des étudiantes selon des critères de beauté). Si dans ces exemples, il y a bien mobilité sociale, celle-ci ne se fait pas non plus à partir de rien. Capitaux sociaux, économiques, symboliques et culturels entrent pleinement en jeu dans ces parcours ascensionnels.

²⁰ Adèle Van Reeth, « Les transclasses ou la non reproduction », *Les Chemins de la philosophie*, émission de radio, France Culture, 23 mai 2014 ; « Quand les transclasses sortent du bois », *LSD, la série documentaire*, émission de radio, France Culture, 21 septembre 2017 ; « Les transclasses, retour sur un phénomène de société », *La Grande Table*, émission de radio, France Culture, 5 octobre 2021 ; « Dis-moi ce que font tes parents, je te dirai qui tu es », *28 minutes*, émission télévisuelle, Arte, 6 octobre 2021 ; « Qu'est-ce que le transfuge de classe ? », *Grand bien vous fasse !*, émission de radio, France Inter, 4 novembre 2021 ; « Transfuge de classe : à l'origine était... Annie Ernaux », *La Grande Table*, émission de radio, France Culture, 22 novembre 2021 ; « Peut-on vraiment quitter sa classe sociale ? Les idées larges avec Chantal Jaquet », émission télévisuelle, Arte, 11 février 2022 ; « Tony : itinéraire d'un transclasse », *Les Pieds sur terre*, émission de radio, France Culture, 2 mai 2022, etc.

²¹ Didier Éribon, *Retour à Reims*, Paris, Champs, coll. « Essais », 2010 [2009], p. 203.

déjà Julien Sorel en son temps, trop féminin et lettré pour être accepté par les siens²²). En passant dans la bourgeoisie intellectuelle universitaire, les deux hommes adoptent finalement un autre idéal viril (ordre de la raison, paternités spirituelles, joutes intellectuelles, puissance de la pensée, domination du champ, etc.), intégrant plus aisément ce qui apparaît ailleurs comme de la féminité. Le lien entre virilité et mobilité sociale continue manifestement de poindre dans les textes littéraires, transformant vraisemblablement l'imaginaire qui se tisse dans ce dialogue. Il semble donc que ce travail, bien qu'arrivé à son terme, pourrait se poursuivre, à l'image des ambitieux, après son point final.

²² « Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même. [...] Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu. [...] Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major ». Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 62-64.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

I. CORPUS D'ÉTUDE PRINCIPAL

DAUDET Alphonse, *Le Nabab* (1877), Paris, MP. Noizette et cie, s. d.

BARRÈS Maurice, *Les Déracinés* (1897), dans *Maurice Barrès. Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994.

MAUPASSANT Guy de, *Bel Ami* (1885), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1999.

ZOLA Émile, *La Fortune des Rougon* (1871), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1981.

————— *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982.

————— *Au Bonheur des dames* (1883), Paris, Flammarion, coll. « GF », 2009 [1999].

————— *L'Argent* (1891), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982.

II. TEXTES DU XIX^E SIÈCLE

Œuvres littéraires

BALZAC Honoré de, *La Maison Nucingen* (1838) dans *La Comédie humaine*, t. 11, Paris, Éditions Rencontre et Cercle du Bibliophile, 1965.

————— *Illusions perdues* (1839), Paris, Flammarion, coll. « GF », 1990.

————— *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976.

————— *Le Père Goriot* (1842), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1971.

————— *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838-1847), *La Comédie humaine*, t. VI, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1977.

BOURGET Paul, *Le Disciple* (1889), Paris, Librairie Arthème Fayard, 1946.

CHATEAUBRIAND René de, *Mémoires d'outre-tombe* (1849), t. 1, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 1973.

DAUDET Alphonse, *La Lutte pour la vie* (1889), dans *Œuvres complètes illustrées*, t. 2, Paris, Librairie de France, 1931.

DUMAS Alexandre, *Gabriel Lambert* (1844), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2011.

FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary* (1857), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2001.

————— *L'Éducation sentimentale* (1869), Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2002.

GONCOURT Edmond et Jules de, *Renée Mauperin*, dans *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2017.

GRIMM Jacob et WILHELM Grimm, « Rothkaeppchon » (1819), trad. de l'allemand, dans Annie Collognat et Marie-Charlotte Delmas (dir.), *Les Contes de Perrault dans tous leurs états*, Paris, Omnibus, 2007.

HUGO Victor, *Les Misérables* (1862), Paris, Ministère de l'Éducation nationale, 1972.

JARRY Alfred, *Le Surmâle* (1902), Paris-Genève, Fleuron-Slatkine, 1995.

MAUPASSANT Guy de, « L'Héritage » (1884), *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, p. 926-973.

————— *Pierre et Jean* (1888), Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche », 2002 [1984].

————— « En famille » (1891), *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2014, p. 127-144.

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir* (1830), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000.

————— *Lucien Leuwen* (1894), Paris, Le Livre de Poche, coll. « Classique », 2007,

VALLÈS Jules, *L'Enfant* (1879), Paris, Pocket, coll. « Classiques », 1998.

————— *Le Bachelier* (1881), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1974.

————— *L'Insurgé* (1886), Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2020 [1986].

ZOLA Émile, *Nouveaux contes à Ninon* (1864), dans *Œuvres complètes*, t. 6, Paris, Nouveau Monde éditions, 2003.

————— *La Curée* (1872), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1981.

- *Le Ventre de Paris* (1873), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2002 [1964].
- *La Conquête de Plassans* (1874), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1990.
- *L'Assommoir* (1876), Paris, Pocket, coll. « Classiques », 2001.
- *Pot-Bouille* (1882), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2013 [1982].
- *La Joie de vivre* (1884), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.
- *Le Docteur Pascal* (1893), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993.
- *Fécondité* (1899), dans *Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola. Les Quatre Évangiles*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1906.

Essais

- ANONYME, *Recherches sur l'art de parvenir par un contemporain*, Paris, Amyot, 1868.
- BARRÈS Maurice, *Scènes et doctrines du nationalisme*, L'Œuvre, t. 4, Paris, Plon, 1902.
- BAUDELAIRE Charles, *Salon de 1846*, dans *Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Curiosités esthétiques*, Paris, Louis Conard, 1923.
- CROZAT Émile, *Maladie du siècle ou les suites funestes du déclassé social*, Bordeaux, Chaynes, 1856.
- ENGELS Frédéric et MARX Karl, *Manifeste du Parti communiste* (1848), Paris, Flammarion, coll. « Les livres qui ont changé le monde », 2010.
- GAULTIER Jules de, *Le Bovarysme* (1876), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 2006.
- GOLBERG Mecislas, *La Morale des lignes* (1908), Paris, Allia, 2017.
- LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895.
- MICHELET Jules, *La Femme* (1860), Paris, Flammarion, coll. « Champ historique », 1981.
- MOCQUILLON H. (abbé), *L'Art de faire un homme. Conseils pratiques d'éducation moderne*, Paris, Librairie Molière, 1906.
- *L'Art d'être un homme. Traité de "self-education" à l'usage des jeunes gens à partir de seize ans*, 1911.

MORRIS William, *L'Art et l'Artisanat* (1889), trad. de l'anglais, Paris, Rivage poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2011.

PAYOT Jules, *L'Éducation de la volonté* (1893), Paris, Alcan, 1912.

RENOUVIER Charles, *Science de la Morale*, Paris, Alcan, 1908 [1869].

SÉAILLES Gabriel, *Essai sur le génie dans l'Art*, Paris, Alcan, 1897.

TOCQUEVILLE Alexis de, *De la démocratie en Amérique* (1840), 2 tomes, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1981.

VALOIS Georges, *L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité* (1906), Paris, La Nouvelle Librairie nationale, 1923.

VUILLERMET F-A, *Soyez des hommes : à la conquête de la virilité*, Paris, P. Lethielleux, 1909.

WEININGER Otto, *Sexe et caractère* (1903), trad. de l'allemand, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Essais », 1975.

Ouvrages hygiénistes, médicaux et scientifiques

BERGERET Louis François Étienne, *Les Passions, dangers et inconvénients pour les individus, la famille et la société. Hygiène morale et sociale*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1878.

CABANIS Pierre Jean Georges, « L'influence des âges sur les idées et les affections morales », *Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. 1, Paris, Crapelet, 1805.

CABON DE MESORMEL Louis, *Des causes de mort dans le rhumatisme articulaire aigu*, Paris, A. Parent, 1879.

DESCURET Jean-Baptiste Félix, *La Médecine des passions, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion*, Paris, Périsse, 1844.

DETOIS E., *La Santé virile par l'hygiène*, Aurillac, Roux, 1901.

DURKHEIM Émile, « Le rôle des grands hommes dans l'histoire », dans Émile Durkheim, *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.

ESQUIROL Étienne, *De la hypémanie ou mélancolie* (1820), Paris, Rueil-Malmaison, coll. « Rhadamanthe », 1976.

FERÉ Charles, *L'Instinct sexuel. Évolution et dissolution*, Paris, Félix Alcan, 1899.

LAUPTS (Georges Saint-Paul), *Tares & poisons. Perversion & Perversité sexuelles. L'Inversion du sens génésique*, Paris, Masson et cie, 1896.

LOMBROSO Cesare, *L'Homme de génie*, trad. de l'italien, Paris, Félix Alcan, 1889.

MAYER Alexandre Dr., *Des rapports conjugaux considérés sous le triple point de vue de la population, de la santé et de la morale publique*, Paris, Baillière, 1860 [1859].

NICOULAU Élie D.– E., *Essai sur la mégalomanie*, Bordeaux, H. Mauran, 1886.

PARENT-AUBERT, *Almanach des mystères de l'amour conjugal et de l'hygiène du mariage*, Paris, chez l'auteur, 1852.

RÉVEILLÉ-PARISE Joseph-Henri, *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, Paris, Baillière, 1881 [1834].

SERAINE Louis, *De la santé des gens mariés ou Physiologie de la génération de l'homme et hygiène philosophique du mariage*, 1865.

TOULOUSE Édouard, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. Émile Zola*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896.

Textes divers

BARRÈS Maurice, « Balzac a vieilli », *Le Journal*, 16 février 1894.

DAUDET Alphonse, « Préface », *La Lutte pour la vie* (1889), dans *Œuvres complètes illustrées*, t. 2, Paris, Librairie de France, 1931.

DELVAU Alfred, *Dictionnaire érotique moderne* (1864), Genève, Slaktine Reprints, 2011.

————— *Dictionnaire de la langue verte. Argots parisiens comparés*, Paris, Dentu, 1866.

DUMAS fils Alexandre, *L'Homme-Femme*, Paris, Lévy Frères, 1872.

FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, édition électronique de Yvan Leclerc et Danielle Girard, Centre Flaubert, en ligne <<https://flaubert-v1.univ-rouen.fr/correspondance/edition>>

RENARD Jules, 12 octobre 1900, *Journal* (1925-1927), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.

ZOLA Émile, « À la jeunesse » (1896), discours dans *Œuvres complètes*, t. 12, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1966-1969, p. 678-680.

III. TEXTES AVANT 1800

La Bible, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003 [1990].

ARISTOTE, *Rhétorique*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1966.

PLATON, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio plus », 2007 [1989].

————— *La République*, dans Platon, *Œuvres complètes*, Flammarion, 2011 [2008].

————— *Timée*, dans Platon, *Œuvres complètes*, Flammarion, 2011 [2008].

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation* (1762), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1969.

SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), t. II, trad. de l'anglais, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991.

SHAKESPEARE William, *Hamlet* (1603), trad. de l'anglais, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1995.

Sources secondaires

I. ÉTUDES DU GENRE

Genre et rapport entre les sexes

BADINTER Élisabeth, *L'Un est l'autre*, Paris, Odile Jacob, 1986.

BARD Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième sexe*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999 [1976].

BESSIÈRE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le Genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2019.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre* (1990), trad. de l'anglais, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte poche », 2006.

CERVILLE Maxime et QUEMENER Nelly, « Queer », dans Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021 [2016], p. 528-538.

CLÉMENT Michèle, « Asymétrie critique. La littérature du XVI^e siècle face au genre », *Littératures classiques*, n° 90, « Les voies du “genre”. Rapports de sexe et rôles sexuels (XVI^e-XVIII^e siècles) », 2016, p. 23-34.

COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute, 2010.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal*, t. 2, *Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

DIJKSTRA Bram, *Les Idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Seuil, 1992.

DUPUIS-DÉRI Francis et LAMOUREUX Diane (dir.), *Les Antiféminismes : analyse d'un discours réactionnaire*, Montréal, Remue-ménage, 2015.

DUSSY Dorothée, *Le Berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Pocket, coll. « Presses Pocket », 2021 [2013].

FRAISSE Geneviève, « De la destination au destin. Histoire philosophique de la différence des sexes », dans George Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *Le XIX^e siècle*, dirigé par Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 57-85.

————— *La Différence des sexes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophie », 1996.

————— *À côté du genre*, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « Diagnostics », 2010, p. 10.

————— *Les Excès du genre*, Paris, Lignes, 2014.

GÜTTERMANN-JACQUET Deborah, *Les Équivoques du genre. Devenir homme et femme à l'âge romantique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2012.

HÉRITIER Françoise, *Masculin/Féminin*, t. 1, *La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, « Essais », 2012 [1996].

————— *Hommes, femmes. La construction de la différence*, Paris, Le Pommier/Cité des sciences et de l'industrie, 2005.

————— *Masculin/Féminin*, t. 2, *Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, « Essais », 2012 [2002].

LAQUEUR Thomas, *La Fabrique du sexe* (1990), trad. de l'anglais, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992.

MAUGUE Annelise, « L'Ève nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crise », dans George Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *Le XIX^e siècle*, dirigé par Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 527-543.

PARINI Lorena, *Le Système de genre : introduction aux concepts et théories*, Zürich, Seismo, 2006.

SCHOLZ Roswitha, *Le Sexe du capitalisme. "Masculinité" et "féminité" comme piliers du patriarcat producteur de marchandises* (1992-2016), trad. de l'allemand, Albi, Crise & Critique, 2019.

SCHWEITZER Sylvie, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire de leurs métiers, XIX^e et XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, coll. « Histoire », 2002.

SCOTT Joan et VARIKAS Éléni, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique » (1986), trad. de l'anglais, *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, « Le genre de l'histoire », 1988, p. 125-153.

TABET Paola, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998.

TAUBE Patrick, *La Guerre des sexes, un avenir ?*, Paris, Odin, coll. « Essai », 2001.

THÉRÉ Christine, « Âge de retour et retour d'âge : l'asymétrie entre les sexes dans les discours médicaux en France (1770-1836) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 42, 2015, p. 53-77.

TOURAILLE Priscille, « Taille » dans Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021 [2016], p. 748-761.

VIENNOT Éliane, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! : petite histoire des résistances de la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2014.

Études des masculinités

AUGUST Eugene, *The New Men's Studies a Selected and Annotated Interdisciplinary Bibliography*, Englewood, Librairies Unlimited, 1994.

BADINTER Élisabeth, *XY De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992.

CHAPOUTOT Johann, « Virilité fasciste », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 277-301.

CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (1995), trad. de l'anglais, Paris, Amsterdam Editions, 2014.

CONNELL Raewyn et MESSERSCHMIDT James W., « Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept », *Gender and Society*, Vol. 19, n° 6, 2005.

CORBIN Alain, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 351-367.

————— « La virilité reconsidérée au prisme du naturalisme », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 15-30.

CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 tomes, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011.

COURTINE Jean-Jacques, « La virilité est-elle en crise ? Entretien avec Jean-Jacques Courtine », *Études*, t. 416, 2012, p. 175-185.

————— « Balaise dans la civilisation : mythe viril et puissance musculaire », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 461-480.

DELON Michel, « Hommes de fiction », dans *Histoire de la virilité*, t. 1, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 467-498.

DIASO Nicoletta et VULCA Fidolini, « Garder le cap. Corps, masculinité et pratiques alimentaires à "l'âge critique" », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 4, 2019, p. 751-767.

DUBY Georges, *Mâle Moyen Âge*, Paris, Champs/Flammarion, 1990.

DUPUIS-DÉRI Francis, « Le "masculinisme" : une histoire politique du mot (en anglais et en français) », *Recherches féministes*, vol. 22, n° 2, 2009, p. 97-123.

FORTH Christopher E., « Masculinités et virilités dans le monde anglophone », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 131-155.

BAECQUE Antoine de, « Projections : la virilité à l'écran », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 431-460.

DUPUIS-DÉRI Francis, *La Crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018.

GAZALÉ Olivia, *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2019.

GODELIER Maurice, *La Production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 1982.

GOURARIER Mélanie, *Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2017.

GOURARIER Mélanie, REBUCINI Gianfranco et VÖRÖS Florian, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015, en ligne <<http://journals.openedition.org/gss/3530>>

GUILLET François, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, p. 55-70.

HOOKS bell, *We Real Cool. Black Men and Masculinity*, New York, Routledge, 2004.

HOUBRE Gabrielle, « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *Romantisme*, n° 68, « Amours et société », 1990, p. 9-22.

JABLONKA Ivan, *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris, Seuil, coll. « Les Livres du Nouveau Monde », 2019.

LE BRETON David, *Rites de virilité à l'adolescence*, Bruxelles, Yapaka.be, coll. « Temps d'arrêt/Lectures », 2015.

LORAU Nicole, « Blessures de virilité », *Le Genre humain*, n° 10, 1984.

——— *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf essais », 1989.

MOSSE Georges L., *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne* (1996), Paris, Abbeville, coll. « Tempo », 1997.

PEYTAVIN Lucie, *Le Coût de la virilité. Ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, Paris, Anne Carrière, 2021.

RAUCH André, *Le Premier sexe : mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, coll. « Histoires », 2000.

——— André, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes : de la Grande guerre à la gay pride*, Paris, Hachette Littérature, 2004.

REVENIN Régis, *Homosexualité et prostitution masculine à Paris, 1870-1918*, Paris, L'Harmattan, 2005.

——— (dir.), *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007.

RIVOAL Haude, *La Fabrique des masculinités au travail*, Paris, Dispute, coll. « Le Genre du Monde », 2021.

SOHN Anne-Marie, « Sois un homme ! » : *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009.

————— « Nation et apprentissage de la masculinité. L'exemple des jeunes Français au XIX^e siècle », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 42-2, 2012, p. 143-160.

————— (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, Lyon, ENS, 2013.

————— (dir.), *La Fabrique des garçons. L'Éducation des garçons de 1820 à aujourd'hui*, Paris, Textuel, 2015.

TAMAGNE Florence, « Mutations homosexuelles », dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 351-377.

THULLIER Jean-Paul, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », *Histoire de la virilité*, t. 1, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 67-111.

VENAYRE Sylvain, « Les valeurs viriles du voyage », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 307-330.

————— « La virilité ambiguë de l'aventurier » dans *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise, XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 327-350.

VIGARELLO Georges, « La virilité et ses "crises" », *Travail, genre et sociétés*, n° 29, 2013, p. 153-160.

VINCENT-BUFFAULT Anne, « Constitution des rôles masculins et féminins au XIX^e siècle : la voie des larmes », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, 1987, p. 925-954.

ZAPPERI Roberto, *L'Homme enceint* (1979), trad. de l'italien, Paris, PUF, coll. « Les chemins de l'histoire », 1983.

II. HORIZONS THÉORIQUES ET CRITIQUES EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

Études critiques autour du corpus principal

ANFRAY Clélia, « Le livre et ses lecteurs dans les Rougon-Macquart. Ambiguïtés idéologiques d'Émile Zola », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 110, n° 1, 2010, p. 65-81.

BANCQUART Marie-Claire, « *Bel Ami* de Maupassant. Un imaginaire de la conquête, une conquête imaginaire à travers les quartiers de Paris », dans Odile Benoit-Guilbot (dir.), *Changer de région, de métier, changer de quartier. Recherches en Région Parisienne*, Nanterre, Université Paris X-Nanterre, coll. « Recherches pluridisciplinaires », 1982, p. 83-93.

BAUDUIN Émilie, *Entre les savons et les pommades. Représentations et symboliques du cabinet de toilette dans Les Rougon-Macquart (1871-1893) d'Émile Zola*, mémoire de Maîtrise, sous la direction de Véronique Cnockaert, Université du Québec à Montréal, 2020.

BENOUDIS BASILIO Kelly, *La Mécanique et le vivant. La métonymie chez Zola*, Paris, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1993.

BERTRAND-JENNINGS Chantal, *L'Éros et la femme chez Zola. De la chute au paradis retrouvé*, Paris, Klincksieck, coll. « Femmes en littérature », 1977.

————— « Le conquérant zolien : de l'arriviste au héros mythique », *Romantisme*, n° 23, « Aspect d'une modernité », 1979, p. 43-53.

BORIE Jean, *Le Tyran timide. Le naturalisme de la femme au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1973.

————— « Préface », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988.

BORY Jean-Louis, « Préface », dans Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1999.

BORY Thierry, *Maupassant. Une littérature de la provocation*, Paris, Kimé, coll. « Détour littéraire », 2011.

CAUDEBEC Marion, « Mœurs sexuelles dans l'œuvre de Zola. Trouble dans le genre », dans Philippe Dufour, Bernard Gendrel et Guy Larroux (dir.), *Le Roman de mœurs. Un genre roturier à l'âge démocratique*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2019, p. 189-199.

CITTI Pierre, « Paris dans *Les Déracinés* », dans Fondation Singer-Polignac *Écrire Paris*, Paris, Éditions Seesam, 1990, p. 121-130.

CNOCKAERT Véronique, *Au Bonheur des dames d'Émile Zola*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2007.

————— « Silvère ou le corps déserté » dans Émilie Piton-Foucault et Henri Mitterrand (dir.), *Lectures de Zola. La Fortune des Rougon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact. Français » 2015, p. 105-116.

COLLOT Sylvie, *Les Lieux du Désir. Topologie amoureuse de Zola*, Paris, Hachette, coll. « Recherches littéraires », 1992.

DROIT Isabelle, « Numa Roumestan : quelle authenticité pour le menteur méridional ? », *Le Petit Chose*, n° 96, 2007, p. 39-55.

DUBOSSON Fabien, *Dés-admirer Barrès. Le prince de la jeunesse et ses contre-lecteurs (1890-1950)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles », 2019.

DUFIEF Pierre-Jean, « Le statut problématique des pères dans l'œuvre de Daudet », *Le Petit Chose*, n° 103, 2014, p. 113-124.

FERNANDEZ-ZOILA Adolfo, « Discontinuités et paroxysmes dans *L'Argent* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, 1993, p. 107-121.

FRANCOITE Caroline, *L'Escalier dans La Curée, L'Assommoir, Nana, Pot-Bouille et Au Bonheur des dames. Motif architectural, signe sociologique et métaphore épistémologique*, mémoire de master, sous la direction de Fabienne Bercegol, Université Toulouse Jean Jaurès, 2021.

FRANDON Ida-Marie, *Barrès précurseur*, Paris, Fernand Lanore, 1983.

GAGNÉ Nicolas, « Corps et corpus chez le mauvais lecteur : *La Fortune des Rougon*, *La Faute de l'abbé Mouret* et *Le Rêve* d'Émile Zola », dans Véronique Cnockaert (dir.), carnet de recherche *Imaginaire de l'écrit dans le roman*, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/imaginaire-de-lecrit-dans-le-roman/corps-et-corpus-chez-le-mauvais-lecteur-la-fortune-des>>

GERMAIN Marie-Odile, « Un déraciné à la pension Vauquer (Note sur quelques réminiscences balzaciennes dans un roman de Barrès) », *Littérature*, n° 1, p. 73-83.

GIACHETTI Claudine, *Maupassant. Espaces du roman*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1993.

GODO Emmanuel et WITTMANN Jean-Michel, « Introduction », dans Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2004.

GUERMÈS Sophie, « La royauté de l'or », *La Religion de Zola. Naturalisme et déchristianisation*, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2006.

HAMON Philippe, *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 1983.

HARRIS Trevor A. Le V., *Maupassant et Fort comme la mort : le roman contrefait*, Paris Librairie A. – G. Nizet, 1991.

JORGE MARTINEZ Edurne, « Les habits du pouvoir dans *Son Excellence Eugène Rougon* et dans *Le Nabab* », *Le Petit Chose*, n° 105, 2016, p. 223-236.

LARROUX Guy, « Zola et le roman sonore (*La Fortune des Rougon*) », *Le Récit réaliste et ses lieux*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2021, p. 235-250.

LAVILLE Béatrice, *Une poétique des fictions autoritaires. Les voies de Zola*, Barrès Bourget, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2020.

LETHBRIDGE Robert, « Zola et la fiction du pouvoir : *Son Excellence Eugène Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 291-316.

LUMBROSO Olivier, *Zola. La Plume et le compas. La construction de l'espace dans Les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2004.

MITTRAND Henri, *Le Regard et le signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1987.

————— *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, PUF, coll. « Écrivains », 1990.

MOURAD François-Marie, « Zola, l'argent et la littérature... », *Les Cahiers naturalistes*, n° 92, 2018, p. 213-229.

NOIRAY Jacques, *Le Simple et l'Intense. Vingt études sur Émile Zola*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2015.

NOT André, « La famille Joyeuse, refuge des valeurs authentiques dans *Le Nabab* », *Le Petit Chose*, n° 96, 2007, p. 29-38.

OZOUF Mona, « Maurice Barrès et son double », *Le Nouvel Observateur*, 17 décembre 2010.

POYET Thierry, *Maupassant. Une littérature de la provocation*, Paris, Kimé, coll. « Détour littéraire », 2011.

RIPOLL Roger, « Les familles dans *Le Nabab* : unité ou désintégration », *Le Petit Chose*, n° 103, 2014, p. 7-17.

PIERRE-GNASSOUNOU Chantal, *Zola. Les Fortunes de la fiction*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre », 1999.

PITON-FOUCAULT Émilie, *Zola ou la fenêtre condamnée. La crise de la représentation dans Les Rougon-Macquart*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

————— « Des châteaux en Espagne... L'échec des bâtisseurs d'avenir dans l'œuvre d'Émile Zola », Actes du VII^e Congrès de la SERD, « Le XIX^e siècle au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIX^e siècle », 2018, en ligne <<https://serd.hypotheses.org/1883>>

REVERZY Éléonore, « Zola : un nouveau "mythe des gros" ? » communication, séminaire « Portraits de l'histoire au XIX^e siècle », 16 octobre 2020.

ROLDAN Sébastien, « Noyer Paris dans la Seine chez Alphonse Daudet (1868-1883) », *Le Petit chose*, n° 106, 2017, p. 65-82.

ROPARS-WUILLEUMIER Marie-Claire, « Préface », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean* (1888), Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche », 2002 [1984].

————— « Commentaires », dans Guy de Maupassant, *Pierre et Jean* (1888), Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche », 2002 [1984].

SAMINADAYAR-PERRIN Corinne, « *Les Rougon-Macquart* : La fraternité de Caïn », dans Claudie Bernard, Chantal Massol et Jean-Marie Roulin (dir.), *Adelphiques. Sœurs et frères dans la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires », 2010, p. 353-374.

STERNHELL Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972.

————— *La Droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme. 1885-1914*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1978.

SCHOR Naomi, « Le sourire du sphinx : Zola et l'énigme de la féminité », *Romantisme*, n° 13-14, « Mythes et représentations de la femme », 1976, p. 183-196.

THOREL-CAILLETEAU Sylvie, « Préface », *Zola. Mémoire de la critique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1998, p. 5-51.

WHITE Nicolas, « Le papier mâché dans *L'Argent* : fiction, journalisme et paperasse », *Les Cahiers naturalistes*, n° 87, 2013, p. 151-168.

WITTMANN Jean-Michel, *Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2000.

YEE Jennifer, « L'Empereur désincarné, ou comment Zola démonte la théorie du "Grand Homme" », *Les Cahiers naturalistes*, n° 91, 2017, p. 197-202.

Littérature et virilité

AMIGORENA Horacio et MONEYRON Frédéric (dir.), *Le Masculin. Identité, fictions, dissémination*, Paris, L'Harmattan, 1998.

ASTBURY Katherine et PAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle (dir.), *Le Mâle en France, 1715-1830 : représentations de la masculinité*, Berne, New-York, Peter Lang, 2004.

BARDE Cyril, « Le roman de la mâle-versation. Fiction de la masculinité d'affaires dans *La Curée* de Zola », dans Bernard Banoun, Anne Tomiche et Mònica Zapata (dir.), *Fictions du*

masculin dans les littératures occidentales, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2014, p. 39-50.

BASTIN-HÉLARY Fleur, *Zola ou le roman viril*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2017.

BERCEGOL Fabienne, « En finir avec l'impuissance dans plusieurs romans du XIX^e siècle », communication, colloque « Écrire l'impuissance au XIX^e siècle », 23 avril 2021, en ligne <<https://www.youtube.com/watch?v=mHA5yo6TyGI&t=1s>>

CAUDEBEC Marion, *Trouble dans le genre masculin chez Émile Zola*, mémoire de master, sous la direction de Guy Larroux, Université Toulouse Jean Jaurès, 2015.

——— « Dur d'être "un dur" : faire le garçon dans *En finir avec Eddy Bellegueule* », communication, colloque international « Une virile imposture. Construction du jeune homme dans la littérature », Université du Québec à Montréal, 2018.

CHARDENET Virginie, *Destins de garçons en marge du symbolique*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2010.

CITTON Yves, *Impuissances : défaillances masculines et pouvoir politique de Montaigne à Stendhal*, Paris, Aubier, 1994.

CNOCKAERT Véronique, PONO Nathanaël et THOMAS Solène (dir.), *Le Jeune homme en France au XIX^e siècle : contours et mutations d'une figure*, *Cahier ReMix*, Montréal, Centre Figura, 2016, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/le-jeune-homme-en-france-au-xixe-siecle-contours-et-mutations-dune-figure>>

DEBROSSE Anne et SAINT-MARTIN Marie (dir.), *Horizons du masculin : pour un imaginaire du genre*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2020.

DIAZ-BROSSEAU Jordan, « Les lecteurs orphelins : paternité, littérature et virilité dans *La Confession d'un enfant du siècle* et *Louis Lambert* », communication, colloque international « Une virile imposture : construction du jeune homme dans la littérature », Université du Québec à Montréal, Montréal, 2018.

GRENAUDIER-KLIJN France, MUELSCH Élisabeth-Christine et ANDERSON Jean (dir.), *Écrire les hommes : personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2012.

JABLONKA Ivan, *Un garçon comme vous et moi*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2021.

LAFORGUE Pierre, *L'Édipe romantique. Le jeune homme, le désir et l'histoire en 1830*, Grenoble, Ellug, 2002.

LANOT Simon, « La virilité vaincue ou coupable ? Rite de passage et mise en procès du jeune homme dans *Les Natchez* de Chateaubriand », dans Véronique Cnockaert (dir.), « Viril, vous avez dit viril ? », carnet de recherche, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/viril-vous-avez-dit-viril-officiel/la-virilite-vaincue-ou-coupable-rite-de-passage-et-mise>>

MAIRA Daniel (dir.), *Mollesses renaissantes : défaillances et assouplissement du masculin*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'humanisme et Renaissance », 2021.

MAIRA Daniel et ROULIN Jean-Marie (dir.), *Masculinités en révolution de Rousseau à Balzac*, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2013.

MAUGUE Annelise, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle 1871-1914*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2001 [1968].

MEIZOZ Jérôme, *Faire le garçon*, Carouge-Genève, Zoe, 2017.

MÉNIEL Bruno, « La Façon virile de Montaigne », dans Gary Ferguson (dir.), *L'Homme en tous genres. Masculinités, textes et contextes*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 63-76.

RIGAL Mathilde, *La Subversion du genre dans les romans et les nouvelles de Stendhal*, mémoire de master, sous la direction de Fabienne Bercegol, Université Toulouse Jean Jaurès, 2017.

RÉTIF Françoise (dir.), *Le Masculin dans les œuvres d'écrivaines françaises : « Il faut beaucoup aimer les hommes »*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

SCARPA Marie, « Roman et “procès de virilisation” : l'exemple de Flaubert », communication, colloque international « Une virile imposture. Construction du jeune homme dans la littérature », Université du Québec à Montréal, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/communications/roman-et-proces-de-virilisation-lexemple-de-flaubert>>

SERBAN Gabriella, *Penser les masculinités dans le théâtre colombien contemporain (1991-2015) : Pistes conceptuelles pour appréhender les mutations de l'androcentrisme*, thèse de doctorat sous la direction d'Emmanuelle Garnier, Université Toulouse Jean Jaurès, 2019.

WITTMANN Jean-Michel, « Un fantasme nationaliste : le style viril », *Le Nationalisme en littérature : des idées au style, 1870-1920*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Convergences », 2019, p. 49-57.

Autres critiques littéraires

AMSTUTZ Delphine, « L'aventurier de la Fortune : naissance d'un type politique au XVIII^e siècle », *Littératures classiques*, « L'Aventure au XVII^e siècle : itinéraires d'une notion », n° 100, 2019, p. 185-195.

ANFRAY Clélia, « La Lectrice ou la révélation du désir. Étude de la scène de lecture dans les romans du XIX^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, PUF, vol. 105, 2005, p. 111-119.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel 120 », 2006.

BANOUN Bernard, TOMICHE Anne et ZAPATA Mònica (dir.), *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Série Littérature générale et comparée », 2014.

BARONI Silvia, « Au seuil de l'enfer : la Seine dans *La Comédie humaine* », *Arborescences*, n° 8, 2018, p. 17-32.

BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957.

————— « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communication*, n° 8, « Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit », 1966.

BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin/Féminin dans l'Europe moderne », 2014.

BERNARD Claudie, *Le Jeu des familles dans le roman du XIX^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013.

BERTHELOT Francis, *Le Corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1997.

BORIE Jean, *Archéologie de la modernité*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Essai », 1999.

CAUDEBEC Marion, « L'imprévoyance de l'oralité et les sottises de la lettre. *Le Roman du Chaperon rouge* d'Alphonse Daudet », *Cahiers de littérature orale*, n° 88, « Oralités enfantines », à paraître.

CHARLIER Marie-Astrid, *Le Roman et les Jours. Poétiques de la quotidienneté au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2018.

CHASSAY Jean-François, GRENIER Daniel et MESSIER William S. (dir.), *Les Voies de l'évolution. De la pertinence du darwinisme en littérature*, Montréal, Presses universitaires de Québec, coll. « Figura », 2013.

CNOCKAERT Véronique, « Introduction » dans Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Maupérin, Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2017.

CONRAD Thomas, *Poétique des cycles romanesques de Balzac à Volodine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2016.

CROUZET Michel, « L'argent romanesque », *Romantisme*, n° 40, « L'argent », 1983, p. 115-118.

————— *Stendhal et le désenchantement du monde. Stendhal et l'Amérique II*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2011.

DAUNAS Isabelle, *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Montréal/Paris, Presses universitaires de Montréal/Presses universitaires de Vincennes, coll. « Espace littéraire », 2002.

DELON Michel, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, coll. « Littératures modernes », 1988.

DOTTIN-ORSINI Mireille, *Cette femme qu'ils disent fatale*, Paris, Bernard Grasset, 1993.

DUCHET Claude, « Introduction. Positions et perspectives », dans Claude Duchet (éd.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, coll. « Université, information, formation », 1979.

DUCHET Claude et MAURUS Patrick, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècle », 2011.

DUFIEF Pierre-Jean, *Paris dans le roman du XIX^e siècle*, Paris, Hatier, 1994.

DUFOUR Philippe, *Le Roman est un songe*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2010.

————— *La Littérature des images*, Genève, La Baconnière, coll. « Nouvelle collection Langages », 2016.

————— « Complainte des Icares », *Poétique*, n° 183, 2018, p. 3-22.

————— *Le Réalisme pense la démocratie*, Paris, La Baconnière, coll. « Nouvelle collection Langages », 2021.

GAGNÉ Nicolas, « Corps et corpus chez le mauvais lecteur : *La Fortune des Rougon*, *La Faute de l'abbé Mouret* et *Le Rêve* d'Émile Zola », dans Véronique Cnockaert (dir.), carnet de recherche *Imaginaire de l'écrit dans le roman*, 2018, en ligne <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/imaginaire-de-lecrit-dans-le-roman/corps-et-corpus-chez-le-mauvais-lecteur-la-fortune-des>>

GIRARD René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Hachette Littératures », 2009.

GUÉRIN Michel, *La Grande dispute. Essai sur l'ambition, Stendhal et le XIX^e siècle*, Paris Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2006.

————— « Une ambition abjecte », *La Pensée de midi*, vol. 24-25, n° 2, 2008, p. 24-34.

HANOTTE-ZAWIŚLAK Anna, « Le maître et son disciple dans le *Manuel de l'arriviste* d'Henri Chateau ou comment devenir un arrivé », *Quêtes littéraires*, n° 9, 2019, p. 90-100.

————— « Le retour du “paradoxe du mandarin” dans la construction de l'arriviste littéraire au XIX^e siècle », *Cahiers ERTA*, n° 18, 2019, p. 9-23.

KERBRAT Marie-Claire, *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, Paris, PUF, coll. « Major », 2000.

KERLOUÉGAN François, *Ce fatal excès du désir. Poétique du corps romantique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2006.

KOCEVAR Savannah, « Tracer sa voie/x : une ethnocritique du cycle indochinois de Marguerite Duras », thèse de doctorat, sous la direction de Véronique Cnockaert et Marie Scarpa, Université de Lorraine, Université du Québec à Montréal, 2021.

LARROUX Guy, *Le Mot de la fin. La clôture romanesque en question*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1995.

LE GUENNEC Jean, *La Grande Affaire du Petit Chose. Figures de la perversion dans l'œuvre d'Alphonse Daudet*, Paris, L'Harmattan, 2006.

LÉONARD-ROQUES Véronique, *Caïn, figure de la modernité (Conrad, Unamuno, Hesse, Steinbeck, Butor, Tournier)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

LÉONARD-ROQUES Véronique et URDICIAN Stéphanie (dir.), « Préface », *Mythes de la rébellion des fils et des filles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Mythographies et sociétés », 2013.

MACHEREY Pierre, *À quoi pense la littérature ?*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990.

MASSOL Chantal, « À l'Ouest d'Éden. Rivalité fraternelle et mythe caïnique dans *Pierre et Jean* de Maupassant », dans Claudie Bernard, Chantal Massol et Jean-Marie Roulin (dir.), *Adelphiques. Sœurs et frères dans la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires », 2010, p. 351-354.

MELISON-HIRCHWALD Gabrielle, « Les couleurs du pouvoir politique sous le ciel parisien », *Romantisme*, vol. 157, n° 3, « Les couleurs du XIX^e siècle », 2012, p. 75-88.

MÉNARD Sophie, « “Jusqu’à ce que le mort nous sépare”. Ethnocritique du revenant dans *Thérèse Raquin* », *Poétique*, n° 172, 2012.

————— « Les logiques prédictives du récit », dans Béatrice Laville et Florence Pellegrini (dir.), *La Fortune des Rougon d’Émile Zola. Lectures croisées*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Parcours universitaires Lettres », 2015, p. 117-134.

MICHEL Arlette, « La poétique balzacienne de l’énergie », *Romantisme*, n° 46, « L’énergie », 1984, p. 49-60.

MILNER Max, « Présentation », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 7-10.

MORETTI Franco, *Le Roman de formation* (1986), trad. de l’italien, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture & Société », 2019.

NEEFS Jacques, « La “haine des grands hommes” au XIX^e siècle », *MLN*, vol. 116, n° 4, 2001, p. 750-759.

NOIRAY Jacques, « Figures du savant », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 143-158.

ORMESSON Jean d’, « Arrivisme, Snobisme, Dandysme », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1963, p. 443-459.

PELLINI Pierluigi, « Thème littéraire ou *topos* banalisé ? Quelques remarques sur le statut textuel de l’argent en régime réaliste/naturaliste » dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l’économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014, p. 31-50.

PERNOT Denis, *Le Roman de socialisation. 1889-1914*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1998.

PERROT Philippe, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Paris, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 1981.

————— *Le Travail des apparences. Le corps féminin. XVIII^e-XIX^e siècle* [1984], Paris, Seuil, coll. « Points », 1991.

PIROUX Cyril, *Le Roman de l’employé de bureau ou l’art de faire un livre sur (presque) rien*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015.

PRIVAT Jean-Marie et SCARPA Marie, « Présentation », dans *Ethnocritique de la littérature, Romantisme*, n° 145, 2009, p. 3-9.

RADIX Élise, *L’Homme-Prométhée vainqueur au XIX^e siècle*, Paris, L’Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2006.

RAIMOND Michel, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, coll. « Rien de commun », 1966.

REFFAIT Christophe, *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle. Discours romanesque et imaginaire social de la spéculation*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2007.

REVERZY Éléonore, « Corps marqués, corps publics : étiquettes, emblèmes, tatouages », *Romantisme*, n° 155, 2012, p. 25-36.

ROMAN Myriam, « Sociétés de parasites », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2001, p. 157-175.

ROMAN Myriam et TOMICHE Anne (dir.), *Figures du parasite*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2001.

ROPARS-WUILLEUMIER Marie-Claire, *Écrire l'espace*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « Esthétiques hors cadre », 2002.

RUBLIN SULEIMAN Susan, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1983.

SAMINADAYAR-PERRIN Corinne, « Les théâtres du parasite », dans Myriam Roman et Anne Tomiche (dir.), *Figures du parasite*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2001, p. 111-132.

————— « Poétique de l'écriture de presse. Avatars journalistiques de l'éloquence publique », dans Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Opus Magnum », 2011, p. 667-878.

SCARPA Marie, *Le Carnaval des Halles. Une ethnocritique du Ventre de Paris d'Émile Zola*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

————— *L'Éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », 2009.

SPANDRI Francesco, « Introduction. Le statut romanesque de l'argent au XIX^e siècle : déconstruction et genèse » dans Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014, p. 7-27.

TADIÉ Jean-Yves, *Le Roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013 [1982].

TAVERNIER Grégoire, « Jeunesse et ambition sociale dans quelques romans du premier XIX^e siècle », *Fabula/Les colloques*, « Raisons d’agir : les passions et les intérêts dans le roman français du XIX^e siècle », en ligne <<http://www.fabula.org/colloques/document6711.php>>

WOLF Nelly, *Le Roman de la démocratie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et Société », 2003.

III. CULTURES ET MENTALITÉS

Généralités historiques

APRILE Sylvie, *La Révolution inachevée. 1815-1870*, Paris, Belin, 2014 [2010].

ARIÈS Philippe, « L’histoire des mentalités », dans Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Éditions Complexe, coll. « Historiques », 1978, p. 167-227.

BAECQUE Antoine de, *Le Corps de l’histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai histoire », 1993.

BIARD Michel, BOURDIN Philippe et MARZAGALLI Silvia, *Révolution, Consulat, Empire. 1789-1815*, Paris, Belin, coll. « Histoire de France », 2014 [2009].

CHARLE Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1991.

CORBIN Alain, *Le Temps, le désir et l’horreur. Essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Historique », 1998 [1991].

DUCLERT Vincent, *La République imaginée. 1870-1914*, Paris, Belin, 2014 [2010].

ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Les Luttes et les rêves. Une histoire populaire de France de 1685 à nos jours*, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2016.

ZELDIN Théodore, *Histoire des passions françaises*, 5 tomes, trad. de l’anglais, Paris, Encre Recherches, 1978.

Histoire des idées

BARRAL Pierre, « La terre », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2006 [1992], p. 49-69.

————— « La patrie », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites*, t. 3, *Sensibilités*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2006 [1992], p. 101-124.

BÉJIN André, « Les trois phases de l'évolution du darwinisme social en France » dans Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 353-361.

BERNARDINI Jean-Marc, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Sociologie », 1997.

CAROL Anne, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1995.

CHAPOUTOT Johann, *Le Grand Récit. Introduction à l'histoire de notre temps*, Paris, PUF, 2021.

DESCHAVANNE Éric et TAVOILLOT Pierre-Henri, *Philosophie des âges de la vie*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2010 [2007].

EISENZWEIG Uri, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2013.

GUÉNARD Florent, *La Passion de l'égalité*, Paris, Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », 2022.

TEYSSEIRE Daniel, « De l'usage historico-politique de *race* entre 1680 et 1820, et de sa transformation », *Mots*, n° 33, 1992, p. 43-52.

WINOCK Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2004 [1982].

Régimes politiques et institutions

AGULHON Maurice, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaine de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, coll. « Bibliothèque d'ethnologie historique », 1979.

DELMAS Bruno, « Révolution industrielle et mutation administrative : l'innovation dans l'administration française au XIX^e siècle », *Histoire, économie et société*, n° 2, 1985.

CARON Jean-Claude, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle) » dans Giovanni Lévi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 143-207.

————— « La jeunesse dans la France des notables. Sur la construction politique d'une catégorie sociale (1815-1870) », dans Ludivine Bantigny et Ivan Jablonka (dir.), *Jeunesse*

oblige. Histoire des jeunes en France. XIX^e-XXI^e siècle, Paris, PUF, coll. « Le Nœud gordien », 2009, p. 21-35.

CHARLE Christophe, *Les Élités de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987].

DENEAULT Alain, *La Médiocratie*, Montréal, Lux, 2016 [2013].

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.

————— *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993 [1975].

HOUTE Arnaud-Dominique, *Le Triomphe de la République. 1871-1914*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2014.

ISAMBERT-JAMATI Viviane, *Crises de la société, crises de l'enseignement*, Paris, PUF, 1970.

LALOUETTE Jacqueline, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes*, Paris, Éditions Mare & Martin, 2018.

LEFEBVRE FILLEAU Jean-Paul, *Les Scandales de la III^e République*, Paris Safed, 2005.

MAYEUR Françoise, *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la III^e République*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 1977.

————— *L'Éducation des filles en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, coll. « Le Temps et les hommes », 1979.

————— *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. 3, *1789-1930* (1981), Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004.

OZOUF Mona, « Le Panthéon, l'école normale des morts », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 139-166.

————— *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1989.

ROBERT Vincent, *Les Chemins de la manifestation, 1848-1914*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996.

ROGERS Rébecca (dir.), *La Mixité de l'éducation. Enjeux passés et présents*, Lyon, ENS, 2004.

ROSANVALLON Pierre, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », 2011.

SERNA Pierre, *La République des girouettes. 1789-1815 et au-delà, une anomalie politique : la France de l'extrême centre*, Paris, Champ Vallon, coll. « La Chose publique », 2005.

VIOULAC Jean, *La Logique totalitaire. Essai sur la crise de l'Occident*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2013.

Classes sociales

BADINTER Élisabeth, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Le Livre de Poche », 1983.

BIRNBAUM Pierre, *Le Peuple et les gros. Histoire d'un mythe*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Pluriel », 1979.

BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1979.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970.

CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958.

COLOMBI Denis, *Où va l'argent des pauvres. Fantômes, politiques et réalités sociologiques*, Paris, Payot, 2020.

CORBIN Alain, *Les Filles de nocés. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1978.

COSTE Laurent, *Les Bourgeoisies en France. Du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013.

DAUMARD Adeline, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Aubier, 1987.

DE BAECQUE Antoine, « Le discours anti-noble (1787-1792). Aux origines d'un slogan : "Le peuple contre les gros" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXXVI, janv.-mars 1989.

DUBET François, *Les Places et les chances. Repenser la justice sociale*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées », 2010.

FARCY Jean-Claude, *La Jeunesse rurale dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 2004.

GARDEY Delphine, *La Dactylographe et l'Expéditionnaire. Histoire des employés de bureau, 1890-1930*, Paris, Belin, 2001.

GARRIOCH David, « La bourgeoisie parisienne au début du XIX^e siècle : le cas du faubourg Saint-Marcel », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, p. 39-53.

GOBLOT Edmond, *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne* (1925), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Lien social », 2010 [1984].

GROLLEAU Gilles, LAKHAL Tarik et MZOUGHJI Naoufel, « Consommer plus ou consommer plus que les autres ? Une analyse empirique des biens de position », *Revue économique*, vol. 59, n° 4, 2008.

IHL Olivier, *Le Mérite et la République. Essai sur la société des émules*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2007.

JAQUET Chantal, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

LAHIRE Bernard, « Préface », dans Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne* (1925), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Lien social », 2010 [1984].

————— *Enfance de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Seuil, 2019.

MORAZÉ Charles, *Les Bourgeois conquérants* (1957), Paris, Éditions complexes, 1985.

NAUDET Jules, « De la stigmatisation de l'ascension sociale à sa valorisation », *Mil neuf cent*, n° 37, 2009, p. 43-51.

PERROT Michelle, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine » dans Giovanni Lévi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 85-142.

PETITEAU Nathalie, *Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 1997.

PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2000.

————— *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2006 [1996].

SAPIRO Gisèle (dir.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture & Société », 2020.

SCHWEITZER Sylvie, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire de leurs métiers, XIX^e et XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, coll. « Histoire », 2002.

TOGNON Giuseppe, *La Démocratie du mérite*, trad. de l'italien, Trocy, Éditions de la revue Conférence, 2016.

WEBER Max, *La Domination* (1914), Paris, La Découverte, coll. « Politique et sociétés », 2013.

WILHELM Fabrice, *L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle*, Paris, Presses de l'Université Sorbonne, 2013.

Famille, intimité et vie privée

BORIE Jean, *Le Célibataire français*, Paris, Le Sagittaire, 1976.

CORBIN Alain, « Le secret de l'individu », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 419-501.

————— « La relation intime ou les plaisirs de l'échange » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 503-561.

————— (dir.), *Histoire du corps*, t. 2, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2005.

————— *L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin, 2008.

DELUMEAU Jean et ROCHE Daniel (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 2000.

HUNT Lynn, *Le Roman familial de la Révolution française*, trad. de l'anglais, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 1995 [1992].

MARTIN-FUGIER Anne, « Les rites de la vie privée bourgeoise », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p.

PERROT Michelle, « La famille triomphante », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 93-103.

————— « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 121-185.

————— « En marge : célibataires et solitaires » dans *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre* dirigé par Michelle Perrot, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1987, p. 287-303.

ROUVILLOIS Frédéric, *Histoire de la politesse de 1789 à nos jours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2008.

SERRES Michel, *Le Parasite*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1980.

SOHN Anne-Marie, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1996.

THIERCÉ Agnès, *Histoire de l'adolescence. 1850-1914*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 1999.

VIGARELLO Georges, « Le Temps du sport » dans Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs. 1850-1950*, Paris, Aubier, 1995, p. 193-221.

————— *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Armand Colin, coll. « Dynamiques », 2001.

VINCENT-BUFFAULT Anne, *L'Exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Seuil, coll. « La couleur de la vie », 1995.

Coutumes et communauté

BAÏBOURINE Albert K. et TOPORKOV Andreï L., *Aux sources de l'étiquette* (1990), trad. du russe, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « CRLMC/Textes », 2004,

BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, « Rites et fétiches », 1982.

————— *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

BOZON Michel, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987.

BROMBERGER Christian et RAVIS-GIORDANI Georges, « Penser, agir et jouer avec le hasard », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987.

CABANTOUS Alain, « Unanimité et controverse vers 1760-1910 », dans Jean Delumeau (dir.), *La Première Communion. Quatre siècles d'histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987, p. 197-216.

CNOCKAERT Véronique et DUMOULIN Sophie, « Oralités/Littératies/Littératures », dans Anne-Marie David et Pierre Popovic (dir.), *Les Douze travaux du texte*, Montréal, Presses universitaires du Québec, coll. « Figura », n° 38, 2015, p. 121-130.

DURKHEIM Émile, *L'Éducation morale* (1925), Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2012.

ELIADE Mircea, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 2004 [1949].

FABRE Daniel, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, tome 26, n° 99, 1986, p. 7-40.

————— « L'ours, la vierge et le taureau », *Ethnologie française*, t. 23, n° 1, « Textures mythiques », 1993, p. 9-19.

GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vol., trad. de l'anglais, Paris, Éditions de Minuit, 1984 et 1987.

HERAN François, « Le Hasard et la prérogative », *Ethnologie française*, t. 17, n° 2/3, « Hasard et Sociétés », 1987, p. 158-166.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1924), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige, Grands textes », 2007.

MELLOT Jean, « Rite de passage et fête familiale. Rapprochements », dans Jean Delumeau (dir.), *La Première Communion. Quatre siècles d'histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987, p. 171-191.

VAN GENNEP Arnold, *Les Rites de passage* (1909), Paris, Picard, 1981 [1969].

————— *Le Folklore français* (1937-1958), 4 tomes, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998 [1943].

VERDIER Yvonne, *Façons de dire, Façons de faire : la lavense, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1979.

————— « Le Petit Chaperon Rouge dans la tradition orale », *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1995.

VERNANT Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1996.

Hommes hors du commun

AGULHON Maurice, « Nouveaux propos sur les statues de “grands hommes” au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 11-16.

BOURDON Jacques-Olivier, « Grand homme ou demi-dieu ? La mise en place d’une religion napoléonienne », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 131-141.

CHOTARD Loïc, « Les grands hommes du jour », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 105-114.

ECO Umberto, « Le mythe de Superman », *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993.

FABRE Daniel, « L’Atelier des héros », dans Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Maison des sciences de l’homme, coll. « Ethnologie de la France », 1998, p. 233-318.

SALOMON-BAYET Claire, « La gloire de Pasteur », *Romantisme*, n° 100, « Le grand homme », 1998, p. 159-169.

SNITER Christel, « La fonte des grands hommes. Destruction et recyclage des statues parisiennes sous l’Occupation (archives) », *Terrains & travaux*, n° 13, 2007, p. 99-118.

Les outils de la raison

BAZIN Jean Bazin et BENSA Alban, « Avant-Propos », dans Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (1977), trad. de l’anglais, Paris, Minuit, 1979, p. 7-29.

CHARTIER Roger et MARTIN Henri-Jean (dir.), *Histoire de l’édition française : du romantisme à la Belle Époque. Le temps des éditeurs*, t. 3, Paris, Fayard, coll. « Cercle de la Librairie », 1990.

CHARTIER Roger, « Culture écrite et littérature à l’âge moderne », *Annales HSS*, juillet-octobre 2001.

DAGIRAL Éric et MARTIN Olivier, « Logique de Jack Goody : écriture, abstraction et communication dans la vie sociale », dans Jack Goody, *La Logique de l’écriture. L’écrit et l’organisation de la société* (1986), trad. de l’anglais, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2018 [1986], p. 7-25.

DÉTIENNE Marcel et VERNANT Jean-Pierre, *Les Ruses de l’intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Champs, coll. « Essais », 2011 [1974].

FABRE Daniel et FABRE-VASSAS Claudine, « L’ethnologie du symbolique en France : situation et perspectives », dans Isac Chiva et Utz Jeggle (dir.), *Ethnologues en miroir*, Paris,

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 1987, p. 123-138.

GALISON Peter, *L'Empire du temps. Les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré*, trad. de l'anglais, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006.

GOODY Jack, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (1977), trad. de l'anglais, Paris, Minuit, 1979.

————— *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* (2000), trad. de l'anglais, Paris, La Dispute, 2007.

————— *La Logique de l'écriture. L'écrit et l'organisation de la société* (1986), trad. de l'anglais, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2018 [1986].

KALIFA Dominique, RÉGNIER Philippe, THÉRENTY Marie-Ève et VAILLANT Alain (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Opus Magnum », 2011.

LANOT Simon, « École buissonnière et ensauvagement de la raison graphique », *Cahiers de littérature orale*, n° 88, à paraître, p. 87-104.

STUDENY Christophe, *L'Invention de la vitesse. France, XVIII^e-XX^e siècles*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1995.

Violences et mort

BENTOLILA-FANON Lauren, *Balzac et les visages du mal : corps et corporations du crime*, thèse de doctorat, sous la direction de Fabienne Bercegol et Andrea Del Lungo, Université Toulouse Jean Jaurès, 2018.

BERTAUD Jean-Paul, « L'armée et le brevet de virilité » dans *Histoire de la virilité*, t. 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 63-79.

CANETTI Elias, *Masse et puissance* (1960), trad. de l'allemand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1966.

DOMINGUEZ LEIVA Antonio, « La circulation érotique des têtes coupées », *Décapitations. Du culte des crânes au cinéma gore*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures européennes », 2004.

EISENZWEIG Uri, *Le Duel introuvable*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2017.

GUILLAUME Isabelle, *Imaginaires de la chasse de 1870 à 1914*, Paris, Honoré Champion, 2019.

GUILLET François, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, p. 55-70.

————— « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans *Histoire de la virilité*, t. 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011, p. 83-124.

HELL Bertrand, *Sang noir. Chasse, forêt et mythe de l'homme sauvage en Europe*, Paris, L'œil d'or, coll. « essais & entretiens », 2012.

JEANNENEY Jean-Noël, *Le Duel, Une passion française (1789-1914)*, Paris, Seuil, 2004.

KALIFA Dominique, *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2013.

LORIGA Sabrina, « L'épreuve militaire » dans *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 19-50.

LUZZATTO Sergio, « Jeunes révoltés et révolutionnaires » dans Giovanni Lévi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 1, *De L'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996, p. 209-275.

MORIN Edgar, *L'Homme et la mort*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970.

ROYNETTE Odile, « Bon pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000.

SOHN Anne-Marie, « Les attentats à la pudeur sur les fillettes en France et la sexualité quotidienne, 1870-1939 » dans Alain Corbin (dir.) *Violences sexuelles*, Paris, Imago, coll. « Mentalités », 1989, p. 71-111.

THOMAS Louis-Vincent, *Mort et pouvoir (1979)*, Paris, Payot, 2010.

VENAYRE Sylvain, « Le temps des grandes chasses », Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire des émotions*, t. 2, « Des Lumières à la fin du XIX^e siècle », Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2016, p. 257-276.

VERNANT Jean-Pierre, *L'Individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1996 [1989].

VIDAL-NAQUET Pierre, *Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec (1981)*, Paris, La Découverte, 2005 [1991].

VIGARELLO Georges, *Histoire du viol. XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1998.

Imaginaire graphique

BACHELARD Gaston, *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943.

————— *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* (1941), Paris, José Corti, 1986 [1942].

————— *La Terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination de la matière* (1948), Paris, José Corti, coll. « Les Massicotés », 2004.

CITTON Yves et WALENTOWITZ Saskia, « Pour une écologie des lignes et des tissages », *Revue des Livres*, n° 4, 2012.

CNOCKAERT Véronique, « Imaginaire de la ligne. Quand elle joue sur plusieurs tableaux. Présentation du dossier », *Captures*, n° 2, vol. 2, 2017, en ligne <revuecaptures.org/node/1004>

DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 2016 [1969].

FRAENKEL Béatrice, « Retour à la ligne », *La Vie des idées*, 15 juin 2012, en ligne <<https://laviedesidees.fr/Retour-a-la-ligne.html>>

GELINAS-LAMAIRE Vincent, *Le Récit architecte. Cinq aspects de l'espace*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2019.

INGOLD Tim, *Une brève histoire des lignes* (2007), trad. de l'anglais, Paris, Zones sensibles, 2021 [2011].

KANDINSKY Wassily, *Point-ligne-plan. Pour une grammaire des formes*, trad. du russe, Paris, Denoël/Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1970.

LAHIRE Bernard, *L'Interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2018.

LAKOFF George et JOHNSON Mark, *Les Métaphores dans la vie quotidienne* (1980), trad. de l'anglais, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Propositions », 2008 [1985].

LE CORBUSIER, *Urbanisme* (1925), Paris, Éditions Vincent, Fréal & cie, coll. « L'esprit nouveau », 1966.

SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, coll. « U Sociologie », 2010 [2007].

IV. AUTRES

AGENCE FRANCE-PRESSE, « Harcèlement sexuel : l'actrice Alyssa Milano lance le hashtag «#MoiAussi» », *Le Nouvel Observateur*, 16 octobre 2017.

ALIX Jean-Pierre, « Renforcer l'intégrité de la recherche en France. Propositions de prévention et de traitement de la fraude scientifique », rapport, Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, 2010, p.15-16, en ligne <https://www.h2mw.eu/INTEGRITE_JPA_RAPPORT_V%20Stephan.pdf>

ALTHUSSER Louis, *Initiation à la philosophie pour les non-philosophes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014.

ARRÊT SUR IMAGES, « Jeunesse des cités, jeunesse à plumer », dossier journalistique, 2019-2021, en ligne <<https://www.arretsurimages.net/dossiers/lhebdo-44-jeunesse-des-cites-jeunesse-a-plumer>>

BÉGAUDEAU François, *Notre Joie*, Paris, Pauvert, 2021.

CYRAN Olivier, *Sur les dents. Ce qu'elles disent de nous et de la guerre sociale*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers Libres », 2021.

ÉRIBON Didier, *Retour à Reims*, Paris, Champs, coll. « Essais », 2010 [2009].

FERGUSON Yann et TESSIER Catherine, « Éthique du chercheur et intégrité scientifique », formation doctorale, École des Docteurs de Toulouse, 29 novembre 2019.

LORANZI Daisy et RICHAUD Nicolas, « Pourquoi Mark Zuckerberg porte toujours le même tee-shirt gris », *Les Échos*, 7 novembre 2014, en ligne <<https://www.lesechos.fr/2014/11/pourquoi-mark-zuckerberg-porte-toujours-le-meme-tee-shirt-gris-313358>>

LOUIS Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

PAPET Edouart (dir.), *Daumier. Les célébrités du juste milieu. 1832-1835*, Paris, Musée d'Orsay, 2005.

RENARD Camille, « Archive exceptionnelle : écoutez l'accent parisien en 1912 », émission de radio, France Culture, 13 janvier 2021, en ligne <https://www.franceculture.fr/sciences-du-langage/archive-exceptionnelle-ecoutez-laccent-parisien-en-1912>

V. DICTIONNAIRES ET USUELS

Dictionnaire le Robert étymologie du français, Paris, Robert, coll. « Les Usuels Poche », 2015.

Dictionnaire des sciences médicales, Paris, Panckoucke, 1812-1822.

Nouveau Larousse illustré, Paris, Librairie Larousse, 1898-1907.

Trésor de la langue française informatisé.

GAFFIOT Félix, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 2000.

LAROUSSE Pierre, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. XV, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877.

LITTRÉ Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris Gallimard-Hachette, 1958-1961.

REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012 [1992].

INDEX

Index des noms propres

- AGULHON, Maurice 53, 75, 298
 ALTHUSSER, Louis..... 40
 AMBRIÈRE, Madeleine223, 224
 AMSTUTZ, Delphine.....110, 111
 APRILE, Sylvie..... 118, 185, 217
 ARIÈS, Philippe.....29, 43
 ARISTOPHANE..... 85
 ARISTOTE70, 114
 BACHELARD, Gaston 61, 269, 272, 274,
 275, 276, 279, 281, 282, 285, 286
 BADINTER, Élisabeth 15, 18, 63, 84, 94,
 235
 BAECQUE, Antoine de 63, 88, 89, 216,
 217
 BAKHTINE, Mikhaïl.....30, 279
 BALZAC, Honoré de 20, 113, 114, 115,
 123, 124, 132, 139, 143, 176, 199, 212,
 214, 223, 224, 246, 248, 265, 266, 287,
 295, 310, 311, 315, 334, 346, 359, 379
 BANCQUART, Marie-Claire 192, 339, 340
 BARD, Christine..... 16
 BARDE, Cyril 230, 231, 243, 244, 289,
 291, 314
 BARONI, Silvia..... 334
 BARRAL, Pierre.....297, 298
 BARTHES, Roland86, 196
 BASTIN-HÉLARY, Fleur 20, 238, 239
 BAUDELAIRE, Charles.....122, 198
 BAUDUIN, Émilie..... 239
 BAZIN, Jean130, 139, 157, 158
 Beauvoir, Simone de..... 14, 67
 BÉGAUDEAU, François 298
 BÉJIN, André..... 105
 BENOUDIS BASILIO, Kelly..... 229
 BENSA, Alban.....130, 139, 157, 158
 BENTOLILA-FANON, Lauren 266
 BERCEGOL, Fabienne360, 361
 BERGERET, Louis François Étienne. 117
 BERNADIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-
 Henri..... 296
 BERNARD, Claude 136, 295
 BERNARD, Claudie 287, 296, 299
 BERNARDINI, Jean-Marc 106
 BERTHELOT, Francis..... 196
 BERTRAND-JENNINGS, Chantal 226,
 227, 236, 240, 242
 BESSIÈRE, Céline 147, 157
 BIARD, Michel..... 97
 BINET, Alfred..... 105
 BIRNBAUM, Pierre 216
 BLANQUI, Adolphe 106
 BOLTANSKI, Luc..... 139
 BORIE, Jean 57, 122, 124, 198, 236, 295,
 310, 316
 BORY, Jean-Louis 131
 BOURDIEU, Pierre 18, 35, 48, 54, 99,
 109, 110, 139, 190, 371
 BOURDIN, Philippe 97
 BOURGET, Paul 28, 45, 106, 122, 293,
 297, 315, 341, 342
 BOZON, Michel.....55, 177, 182, 342
 BROMBERGER, Christian 177, 179
 BUISSON, Ferdinand 46
 BUTLER, Judith 17
 CABANIS, Pierre Jean Georges 37
 CABANTOUS, Alain..... 44
 CANETTI, Élias 205, 216, 274
 CAROL, Anne 106
 CARON, Jean-Claude 43, 45, 49, 50, 51,
 53, 54, 109, 119
 CAUDEBEC, Marion 14, 67, 79, 203, 250,
 262, 292, 317, 318
 CHAMPSAUR, Félicien 112, 122, 124
 CHAPOUTOT, Johann.....357, 372

CHARLE, Christophe	41, 98, 108
CHARLIER, Marie-Astrid	150, 169, 188, 191, 195, 326
CHARTIER, Roger.....	130, 138
CHASSAY, Jean-François	105
CHATEAUBRIAND, René de	41, 43, 76, 124, 295
CHEVALIER, Louis	84
CHOTARD, loïc	74
CITTON, Yves.....	18, 80, 261
CLÉMENT, Michèle	70
CNOCKAERT, Véronique	20, 56, 76, 145, 158, 212, 225, 239, 246, 261, 289
COLLOT, Sylvie.....	159, 215
COLOMBI, Denis	147
COMPAGNON, Antoine	27
CONNELL, Raewyn	21, 77, 78
CONRAD, Thomas	299, 359
CORBIN, Alain	17, 19, 21, 22, 23, 35, 39, 48, 49, 50, 59, 60, 61, 62, 79, 80, 89, 117, 175, 189, 192, 246, 271
COSTE, Laurent	97, 98, 99, 100, 101, 102
COURBET, Gustave.....	269, 271
COURTINE, Jean-Jacques	17, 19, 21, 22, 23, 35, 39, 62, 71, 79, 81, 85, 86, 87, 88, 117, 204
CROUZET, Michel	104, 146, 147
CROZAT, Émile	118, 120, 121
CYRAN, Olivier	198
DARWIN, Charles	105
DAUBENTON, Louis-Jean-Marie.....	64
DAUMARD, Adeline	100, 101, 102, 107, 146
DAUMIER, Honoré.....	217, 218, 343
DAUNAIS, Isabelle.....	122, 123
DEL LUNGO, Andrea	357
DELACROIX, Eugène.....	52
DELON, Michel	90, 124, 223, 309
DELPHY, Christine.....	13
DELUMEAU, Jean	44, 92
DELVAU, Alfred	42, 172, 184, 204, 210, 243, 308
DENEAULT, Alain	344, 346
DEONNA, Waldemar.....	277
DESCHAVANNE, Éric	36, 37, 62, 66, 88
DESCURET, Jean-Baptiste Félix	115, 116, 117, 120, 121, 306, 307, 318
DÉTIENNE, Marcel.....	305, 306
DIAZ-BROSSEAU, Jordan	294
DIDEROT, Didier	90, 96, 124
DIJKSTRA, Bram.....	241
DOMINGUEZ LEIVA, Antonio	256, 257
DOTTIN-ORSINI, Mireille	238, 257
DUBOSSON, Fabien	27, 28
DUBY, Georges	43, 46, 77, 94
DUCHET, Claude.....	29, 30
DUCLERT, Vincent	93, 108, 172, 189
DUFIEF, Pierre-Jean	292, 333
DUFOUR, Philippe	30, 40, 98, 109, 118, 132, 148, 150, 152, 174, 178, 186, 187, 208, 212, 221, 242, 245, 246, 248, 250, 261, 269, 271, 275, 279, 290, 307, 313, 339, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 358, 371
DUMAS, Alexandre	23, 73, 94, 199, 209
DUMOULIN, Sophie.....	158
DUNOYER, Charles.....	104
DUPUIS-DÉRI, Francis	16, 87, 93
DURAND, Gilbert.....	271, 272, 276, 281
DURAND, Marguerite	92
DURKHEIM, Émile.....	46, 77, 82, 83
DUSSY, Dorothée.....	69
ECO, Umberto	359
EISENZWEIG, Uri.....	27, 301
ELIADE, Mircea.....	65, 66
ENGELS, Friedrich.....	99, 105, 177
ÉRIBON, Didier	374
ERNAUX, Annie	374
FABRE, Daniel	30, 41, 42, 43, 73, 74, 75, 222, 256
FABRE-VASSAS, Claudine.....	30
FARCY, Jean-Claude	45, 64
FERÉ, Charles.....	43
FERNANDEZ-ZOILA, Adolfo	153
FERRY, Jules.....	41, 44, 92, 315

- FLAUBERT, Gustave 48, 50, 60, 104, 119, 136, 141, 235, 261, 333
- FORTH, Christopher E.17, 84, 85
- FOUCAULT, Michel.....17, 51, 73
- FRAISSE, Geneviève13, 14, 15, 77, 94
- FRANDON, Ida-Marie..... 28
- GAGNÉ, Nicolas145, 294
- GALL, Franz Joseph..... 105
- GAMBETTA, Léon..... 109, 174, 338
- GARDEY, Delphine 93
- GARRIOCH, David..... 312
- GAULTIER, Jules de.....119, 272
- GAUTIER, Théophile..... 146
- GÉLINAS-LEMAIRE, Vincent 318
- GERMAIN, Marie-Odile 310
- GIACCHITTI, Claudine 253
- GIRARD, René..... 252
- GOBLOT, Edmond 99, 100, 101, 102, 110, 153, 198, 199
- GODELIER, Maurice.....18, 38, 70, 71, 76
- GODO, Emmanuel.....27, 28
- GOFFMAN, Erving..... 197
- GOLBERG, Mecislas 280
- GOLLAC, Sybille.....147, 157
- GONCOURT, Edmond et Jules 23, 60, 225, 289, 290
- GOODY, Jack..... 129, 130, 139, 151, 158
- GOURARIER, Mélanie.....21, 87, 250, 251
- GRAMSCI, Antonio 78
- GRANDJOUAN, Jules 83
- GRÉVY, Jules de..... 108
- GUÉNARD, Florent..... 105, 299, 341
- GUÉRIN, Michel 111, 122, 123, 124, 254, 273, 296, 371
- GUILLET, François 56, 59, 301
- GUIZOT, François40, 103, 104, 119
- HAMON, Philippe30, 202, 257, 285
- HANOTAUX, Gabriel..... 45
- HANOTTE-ZAWIŚLAK, Anna.....112, 124
- HARRIS, Trevor A. Le V..... 359
- HELL, Bertrand.....256, 257
- HÉRAN, François..... 183
- HÉRITIER, Françoise 15, 18, 39, 59, 68, 69, 70, 77, 86, 88, 210, 277
- HOOKS, bell 83
- HOUBRE, Gabrielle 49
- HOUTE, Arnaud-Dominique 41, 92, 172, 189
- HUGO, Victor 25, 60, 75, 101, 138, 190, 221, 264, 281, 282, 315, 338
- HUNT, Lynn 287
- HUYSMANS, Joris Karl 186
- IHL, Olivier..... 108
- INGOLD, Tim 261
- ISAMBERT-JAMATI, Viviane..... 45
- JABLONKA, Ivan 19, 51, 349
- JANET, Paul 45, 46
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir..... 195
- JAQUET, Chantal..... 112, 185, 374
- JARRY, Alfred365, 370
- JEANNENEY, Jean-Noël.....300, 301
- JOHNSON, Mark..... 262
- JORGE MARTINEZ, Eburne..... 201
- KALIFA, Dominique 29, 130, 158, 265, 313
- KANDINSKY, Wassily.....307, 317
- KERBRAT, Marie-Claire 215, 225, 309
- KERLOUÉGAN, François 196, 217, 227, 247, 349
- KOCEVAR, Savannah 212
- LAHIRE, Bernard ... 54, 99, 101, 110, 263
- LAKOFF, George 262
- LALOUETTE, Jacqueline..... 75
- LANOT, Simon..... 76, 332
- LAQUEUR, Thomas 59, 246
- LAROUSSE, Pierre 19, 37, 50, 55, 57, 58, 59, 61, 92, 106, 112, 135, 141, 204, 223, 265, 275, 345, 346
- LARROUX, Guy 170, 250, 361
- LAURETIS, Teresa de..... 18
- LAVILLE, Béatrice.....179, 315
- LE BON, Gustave 52, 212, 229, 282, 329, 349
- LE BRAZ, Anatole..... 253
- LE BRETON, David38, 56, 83

LE CORBUSIER.....	262, 302
LE GOFF, Jean-Pierre	29, 30
LE GUENNEC, Jean.....	292
LEIRIS, Michel	299
LÉONARD-ROQUES, Véronique	90, 299, 301
LETHBRIDGE, Robert.....	163
Lévi-Strauss, Claude	69, 85, 86, 87, 89, 129
LOMBROSO, Cesare.....	82, 105, 322
LOTI, Pierre	189
LOUIS, Édouard	198, 374
LUMBROSO, Olivier	285
LUZZATTO, Sergio	52, 54
MACHEREY, Pierre.....	281, 282
MARIVAUX	112, 123
MARTIN-FUGIER, Anne	43, 109
MARX, Karl.....	99, 105, 177, 242
MARZAGALLI, Silvia.....	97
MASSIS, Henri.....	27, 45
MASSOL, Chantal.....	296, 299
MAUGUE, Annelise	15, 22, 76, 77, 90, 91, 93, 95, 122
MAURRAS, Charles	27, 136, 297, 298
MAURUS, Patrick	29
MAYER, Alexandre.....	60
MAYEUR, Françoise.....	40, 41, 92
MAZA, Sara	98
MELISON-HIRCHWALD, Gabrielle.....	222
MELLOT, Jean.....	44
MÉNARD, Sophie	179, 253
MÉNIEL, Bruno	135
MICHEL, Arlette	223
MICHELET, Jules	60, 67, 74, 94, 109, 295
MILNER, Max	74, 75, 76
MITTERAND, Henri ...	145, 241, 294, 318
MONTAIGNE, Michel de .	18, 80, 99, 135
MORETTI, Franco	362, 365
MORIN, Edgar	65, 66
MOSSE, Georges L.....	23
MOURAD, François-Marie	153
MUÑOZ SÁNCHEZ, Hernando	47
MURGER, Henri.....	57
MUSIL, Robert.....	91
NAUDET, Jules	111
NEEFS, Jacques	104
NICOULAU, Élie D.-E.	118
NOIRAY, Jacques	63, 122, 202, 223, 355, 359, 361, 364, 365
NOT, André.....	345
ORMESSON, Jean d'	112, 113, 371
OVIDE	36, 221, 276, 345
OZOUF, Mona	26, 75, 96
PARENT-AUBERT	80
PARINI, Lorena.....	14
PARVILLE, Henri de.....	67, 76
PASTEUR, Louis.....	67, 75, 76
PERNOT, Denis	27, 45, 122, 311
PERROT, Michelle	40, 43, 45, 51, 52, 56, 57, 61, 77, 94
PERROT, Philippe.....	61, 197, 198, 199
PETTEAU, Nathalie.....	107
PEYTAVIN, Lucie	19
PIERRE-GNASSOUNOU, Chantal.....	354, 356, 357
PINÇON et PINÇON-CHARLOT, Michel et Monique	110, 289
PIROUX, Cyril	132
PITON-FOUCAULT, Émilie	145, 294, 299, 356
PLATON.....	61, 62, 65, 76
POYET, Thierry	141
PRIVAT, Jean-Marie	30, 123, 129, 130
PROUDHON, Joseph	23, 94
PYTHAGORE	36
RADIX, Élise	276
RAIMOND, Michel.....	27
RAMBAUD, Vital.....	27, 337
RAUCH, André	19, 45, 46, 137, 189, 190, 191, 225, 287
RAVIS-GIORDANI, Georges	177, 179
REFFAIT, Christophe	146, 150, 154, 194, 278
RENARD, Jules.....	160, 165, 317
RENOUVIER, Charles.....	46
RÉVEILLÉ-PARISE, Joseph-Henri ..	60, 82

- REVENIN, Régis 49, 85
 REVERZY, Éléonore 204, 205, 218
 REY, Alain 21, 111, 112
 REYBAUD, Louis 106
 RIPOLL, Roger 292, 313
 ROCHE, Daniel 92
 ROLDAN, Sébastien 333, 334
 ROMAN, Myriam 165, 215, 216, 221,
 307, 308
 ROPARS-WUILLEUMIER, Marie-Claire
 293, 295, 300, 313
 ROSANVALLON, Pierre 96, 97, 98, 102,
 103, 104, 105, 106
 ROULIN, Jean-Marie 20, 296, 299
 ROUSSEAU, Émile 20, 48, 51, 124, 193,
 295, 310
 ROUVILLOIS, Frédéric 205
 ROYNETTE, Odile 54, 55
 RUBLIN SULEIMAN, Susan 28
 SAINT-PAUL, Georges 73, 251
 SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne 158,
 215, 299, 300
 SAND, George 76, 295
 SAPIRO, Gisèle 190
 SARTRE, Maurice 85
 SCARPA, Marie 30, 48, 212, 213, 218, 221
 SCHOLZ, Roswitha 372
 SCHOR, Naomi 239
 SCHWEITZER, Sylvie 92
 SCOTT, Joan 13, 14, 23
 SÉAILLES, Gabriel 274
 SEGAUD, Marion 262
 SERAINE, Louis 60, 65
 SERBAN, Gabriella 47
 SERNA, Pierre 19, 344
 SERRES, Michel 165
 SIEYÈS, Emmanuel-Joseph 97, 98
 SMITH, Adam 208
 SNITER, Christel 75
 SOCRATE 61, 65
 SOHN, Anne-Marie 19, 39, 47, 49, 50, 51,
 53, 54, 55, 81, 95
 Sontag, Susan 217
 SPANDRI, Francesco 146, 156
 STENDHAL 18, 80, 104, 111, 118, 175,
 242, 254, 295, 375
 STERNHELL, Zeev 26, 27
 STUDENY, Christophe 189
 TABET, Paola 230
 TADIÉ, Jean-Yves 182
 TAMAGNE, Florence 79
 TARDE, Alfred de 45
 TARDIEU, Ambroise 105
 TAUBE, Patrick 91
 TAVERNIER, Grégoire 214
 TAVOILLOT, Pierre-Henri 36, 37, 62, 66,
 88
 TEYSSEIRE, Daniel 96
 THÉRÉ, Christine 64, 65
 THIERCÉ, Agnès 44, 45, 46, 47, 50, 51,
 52
 THOREL-CAILLETEAU, Sylvie 136
 THUILLIER, Jean-Paul 44
 TISSOT, Samuel Auguste 49
 TOCQUEVILLE, Alexis de 24, 104, 111,
 113, 114, 115, 149, 187, 340, 347
 TOGNON, Giuseppe 107, 109
 TOMICHE, Anne 18, 20, 165, 215, 216,
 221, 231
 TOULOUSE, Édouard 82
 TOURAILLE, Priscille 86
 URDICIAN, Stéphanie 90
 VALLÈS, Jules 43, 46, 54, 120, 134, 135,
 151, 295, 302
 VAN GENNEP, Arnold 38, 43, 47, 222
 VENAYRE, Sylvain 56, 91, 117, 189
 VERDIER, Yvonne 30, 39, 66, 318
 VERNANT, Jean-Pierre 30, 48, 51, 66,
 305, 306
 VIDAL-NAQUET, Pierre 30, 42
 VIGARELLO, Georges 17, 19, 21, 22, 23,
 35, 39, 49, 72, 79, 87, 90, 117, 189
 VIGNY, ALFRED DE 60
 VILLERMÉ, Louis René 106
 VINCENT-BUFFAULT, Anne 60, 250, 251
 VOLTAIRE 73, 250, 295

VUILLERMET, F.-A.	85, 89	WITTMANN, Jean-Michel	27, 28, 136, 366
WEBER, Max.....	23, 24, 99	WOLF, Nelly	24
WEININGER, Otto	95	YEE, Jennifer.....	202, 297
WHITE, Nicolas.....	141, 142, 149, 314	ZANCARINI-FOURNEL, Michelle	45
WILHELM, Fabrice	113, 114, 115, 119, 299, 300, 318	ZAPPERI, Roberto.....	71
WILSON, David	108	ZELDIN, Théodore	40, 100, 101, 116, 121, 131, 242, 275
WINOCK, Michel.....	27		

Index des personnages

- ACHILLE..... 76, 215, 277
 ADAM..... 65, 71, 120, 271, 371
 AFCHIN, mademoiselle 144, 186, 240, 243, 347
 ALISON, Thérèse..... 311
 AMADIEU 181
 ARAVIAN, Astiné 28, 144, 255, 256, 257, 295, 315, 334, 338, 360
 ARGUS 163
 ATHÉNA..... 71
 ATLAS.....281, 320
 BALBI, Clorinde 26, 170, 183, 187, 200, 222, 224, 225, 229, 236, 237, 238, 240, 241, 245, 255, 284, 291, 294, 309, 325, 346, 347, 351, 352, 358, 361
 BARSAC, Claude 122, 124
 BAUDU 26, 178, 269, 279, 324
 BAUDU, Denise 26, 152, 161, 210, 230, 242, 257, 266, 277, 283, 288, 334, 343, 347, 350, 351, 352, 361
 BAUDU, Geneviève 196, 228, 269
 BEAUVILLIERS, comtesse de 149, 264, 278
 BÉJUIN, Léon 131, 204, 347
 BEULIN-D'ORCHÈRE 190, 363
 BOISRENARD 131
 BONAPARTE, Louis-Napoléon 26, 184, 202, 296, 297
 BONAPARTE, Napoléon 75, 107, 122, 123, 166, 188, 193, 202, 264, 274, 295, 296, 310, 315, 371
 BOUCHARD, madame..... 133, 249
 BOURDONCLE 160, 180, 195, 214, 225, 226
 BOURRAS 172, 268, 269, 288, 318, 347, 350
 BOVARY, Charles 47, 235
 BOVARY, Emma 122, 235
 BRIDAU, Joseph 123
 BUSCH 137, 141, 227, 285, 314
 BUSCH, Sigismond 141, 208, 227, 264, 313, 314, 328, 348, 356
 CAÏN 299, 301
 CÉPHALE..... 65
 CHANTEAU 219, 220
 CHARYBDE 328
 CHAVAILLE, Rosalie..... 322, 352
 CHAVE, capitaine..... 143, 340, 345
 CLARISSE..... 255, 257
 COLOMBAN 228
 CONIN, madame..... 313, 351, 352
 CORREUR, Mélanie 300, 327
 DAIGREMONT 166, 218, 267, 309, 312
 DE LA MOLE, Mathilde 104, 242, 252
 DÉDALE..... 275, 345, 346, 369
 DEJOIE, Nathalie 142
 DELCAMBRE..... 251, 255, 312
 DELESTANG 131, 145, 199, 245, 343, 347
 DESFORGES, Henriette 248, 264, 283, 288
 DESLAURIERS, Charles 261
 DU POIZAT, Léopold..... 170, 268, 327
 ÉRYSICHTHON 221
 ÈVE..... 66, 71, 271
 FANFOURNOT 143, 213, 264, 266
 FAUCHELEVENT, père 281
 FORESTIER, Charles 136, 141, 143, 147, 186, 198, 206, 208, 216, 233, 238, 242, 244, 252, 253, 254, 292, 300, 303, 320, 339, 359, 361, 363
 FORESTIER, Madeleine 140, 153, 157, 165, 171, 174, 176, 185, 195, 206, 209, 216, 238, 244, 245, 252, 253, 273, 281, 290, 292, 294, 318, 321, 323, 339, 354, 360, 363, 364
 GÉRY, Paul de 292, 293, 308, 329, 330, 345
 GILQUIN, Théodore..... 168, 195

GORIOT, Père 292, 311
 GUNDERMANN 150, 154, 162, 169, 178,
 190, 194, 203, 219, 220, 226, 227, 231,
 240, 264, 325, 343, 355
 HAMELIN, Caroline 137, 142, 151, 157,
 163, 181, 208, 226, 240, 264, 280, 296,
 301, 314, 337, 354, 361, 362, 363
 HAMELIN, Georges 150, 157, 163, 221,
 226, 231, 240, 264, 322, 323, 324, 337,
 342, 356
 HARTMANN, baron 161, 249, 353, 358
 HECTOR..... 76, 215
 HÉDOUIN, Caroline 157, 229, 235, 242,
 288, 301
 Hélène de Troie257
 HEMERLINGUE, Lazare 26, 138, 139,
 144, 148, 152, 185, 198, 218, 219, 239,
 270, 275, 300, 301, 311, 347
 HEMERLINGUE, Marie 152, 239, 241,
 323, 363
 HÉRACLÈS 73, 155, 203, 215
 HERMÈS..... 163, 276
 HURET147, 163, 215
 ICARE 275, 294, 314, 343, 344, 345, 346,
 370
 JANTROU 134, 168, 169, 200, 248, 283,
 336, 340, 354
 JANUS..... 185, 326
 JASON.....277
 JENKINS 164, 165, 190, 200, 206, 213,
 216, 232, 278, 303, 312, 319, 323, 325,
 330, 346
 JEUMONT, madame de 243, 255
 JORDAN, Marcelle 142, 157
 JORDAN, Paul142, 157, 227
 JOSSERAND, madame154, 237, 292
 JOYEUSE, monsieur..... 132, 292
 KAHN..... 131, 134, 206, 305, 354
 KOLB 152, 264
 KRONOS 90
 LA LÉONTINE 138, 143, 213, 264, 266,
 311
 LA MÉCHAIN 151, 193, 208, 271, 313,
 314
 LA ROUQUETTE 131, 143, 168, 249
 Laërte..... 61
 LAMBERT, Gabriel 199, 209
 LANGEAIS, duchesse de.....113
 LANGREMONT, Louis..... 134, 138
 LAROCHE-MATHIEU 131, 134, 140, 147,
 162, 218, 252, 282, 303, 323, 329, 343,
 344, 347
 Lazare de Béthanie 237, 360
 LE PETIT CHAPERON ROUGE 67, 317,
 318
 LE PETIT POUCKET..... 276, 318
 LHOMME 209, 236, 245, 292
 LHOMME Aurélie 178, 235, 236, 244, 245
 MACQUART, Antoine215, 299, 340
 MARANNE, André.....278, 292, 345
 MARÉCHAL, Léon.....296
 MARELLE, Clotilde de 165, 175, 199,
 291, 320, 362
 MARELLE, monsieur de192, 249, 318
 MARSY, monsieur de 134, 135, 148, 170,
 178, 184, 206, 291, 347
 MARTY, monsieur et madame 229, 243,
 248
 MAUGENDRE, monsieur et madame
 142, 143, 206, 208
 MAUPERIN, Henri..... 225, 289
 MAZAS.....195
 MAZAUD 178, 290
 MAZE.....135
 MÉDUSE257
 MINOTAURE 229, 232
 MONPAVON, marquis de 162, 185, 200,
 282, 325, 338
 MORA, Auguste duc de 148, 162, 184,
 190, 193, 207, 266, 284, 286, 293, 304,
 308, 319, 338
 MOREAU, Frédéric..... 122, 124, 333
 MOURET, Silvère..... 145, 294, 301
 MUFFAT, comte de257
 NANA.....44, 215, 237, 257, 323

- NATHANSOHN178, 195
 Ophélie61, 334
 ORPHÉE 73
 ORVIEDO, princesse d' 149, 157, 231,
 240, 264, 313, 322
 PAGANETTI232, 282
 PANDORE66, 271
 PASSAJON..... 303
 PERSÉE..... 257
 PHAÉTON..... 276
 PONTMERCY, Marius 296
 PORTALIS 225, 293, 322
 PROMÉTHÉE..... 63, 276, 294
 QUENU..... 218, 220, 300
 QUENU, Lisa218, 237
 QUENU, Pauline.....220, 237
 RACHEL..... 248
 RAQUIN, Camille 253
 RAQUIN, Thérèse..... 253
 RASTIGNAC, Eugène de 24, 113, 122,
 123, 224, 244, 293, 294, 311
 REINACH, Joseph baron de.....121, 264
 RIVAL, Jacques.....147, 172, 206, 336
 ROBINEAU 172, 279, 312, 329, 347
 ROLAND, madame..... 147
 ROLAND, Pierre et Jean35, 313
 ROMULUS et RÉMUS..... 301
 ROUGON, Félicité..... 179, 216, 245
 ROUGON, Pierre 216, 218, 220, 222, 245,
 299
 ROUMESTAN, Numa161, 164
 RUBEMPRÉ, Lucien de 134, 143, 144,
 289, 291, 293, 313
 RUYS, Félicia303, 337
 SABATANI 305
 SACCARD, Clotilde..... 291
 SACCARD, Maxime 154, 249, 278, 291,
 304, 363
 SACCARD, Renée 150, 157, 231, 278,
 289, 291, 352, 363
 SACCARD, Victor 240, 291, 306, 322, 352
 SAINT-POTIN165, 168, 244, 253
 SANDORFF, baronne 162, 169, 179, 197,
 231, 255, 257, 312, 336
 SÉDILLE 208, 218, 340
 SICARDOT, Angèle.....289, 363
 SIXTE, Adrien..... 293
 SOREL, Julien 24, 122, 123, 144, 252,
 294, 295, 375
 TAINÉ, Hyppolite277, 295
 ULYSSE 52, 306
 VALJEAN, Jean 281
 VALLAGNOSC, Paul de..... 148, 288
 VARENNE, Norbert de 148, 174, 195,
 206, 245, 270, 293, 329, 330, 339, 344,
 364
 VAUDREC, comte de 157
 VAUTRIN..... 122, 124, 293
 VINGTRAS, Jacques46, 120, 135, 151
 WALTER, monsieur 134, 145, 153, 157,
 171, 176, 183, 192, 206, 224, 244, 257,
 307, 320, 324, 325, 330, 332, 339, 349,
 350
 WALTER, Suzanne 157, 195, 219, 224,
 245, 273, 291, 308, 321
 WALTER, Virginie 164, 165, 195, 196,
 245, 291, 306, 321, 350, 364
 ZEUS..... 71, 90, 276

Résumé

Le XIX^e siècle serait à la fois le siècle du triomphe de la virilité et celui de l'ambition, la « maladie la plus ordinaire du siècle » selon Tocqueville. Or, virilité et ambition partagent une aspiration commune, un invariant qui détermine leurs orientations : le désir de domination. Être le premier des hommes, voilà le rêve ultime de l'ambitieux et de l'homme viril. Notre hypothèse première est que l'imaginaire de la virilité infiltre les romans réalistes de l'ambition. Ce passage par la langue et par la mise en récit ne montre non pas la limpidité et la cohérence de l'idéal viril, mais, au contraire, dévoile des failles, des contradictions, des zones d'ombre, des nuances et même une certaine plasticité. Les romans nous offrent dès lors l'opportunité de penser ce qui se pense comme impensable. Un imaginaire commun naît de cette rencontre entre deux modèles de domination sociale. L'enjeu de cette thèse est donc d'étudier le dialogue entre ambition et virilité afin d'en analyser les effets sur les personnages, leurs relations, leur environnement, mais aussi sur la narration elle-même. Nous choisissons pour cela de nous intéresser à plusieurs personnages d'hommes ambitieux qui nous viennent d'Émile Zola, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant et Maurice Barrès. L'ambitieux est-il le nouvel homme viril du monde moderne ?

Mots clefs : Virilité ; masculinité ; genre ; ambition ; pouvoir ; domination ; Zola ; Daudet ; Maupassant ; Barrès.

Abstract

The virility of ambition and the ambition of virility at the end of the French 19th century (Zola, Daudet, Maupassant, Barrès)

The 19th century is the century of the triumph of virility and the triumph of ambition, the “most ordinary disease of the century” according to Tocqueville. However, virility and ambition share a common aspiration, an invariable that determines their orientations: the desire for domination. Being the first man, that is the ultimate dream of the ambitious and virile man. Our first hypothesis is that the imaginary of virility infiltrates the realistic novels of ambition. This passage through language and through narration does not show the clarity and coherence of the virile ideal, but, on the contrary, reveals flaws, contradictions, gray areas, nuances and even a certain plasticity. Novels therefore offer us the opportunity to think about what is thought to be unthinkable. A common imagination is born from this encounter between two models of social domination. The challenge of this thesis is therefore to study the dialogue between ambition and virility in order to analyze its effects on the characters, their relationships, their environment, but also on the narration itself. We choose for this to focus on several ambitious male characters who come to us from Émile Zola, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant and Maurice Barrès. Is the ambitious the new virile man of the modern world?

Keywords : Virility ; masculinity ; gender ; ambition ; power ; domination ; Zola ; Daudet ; Maupassant ; Barrès.